

H. A. COVINGTON

UN LOINTAIN ORAGE



 **Blanche
Europe**

Harold A. Covington

UN LOINTAIN ORAGE

Roman



La parution en français de l'ouvrage original est une initiative
du site Blancheurope, en 2017, sous le consentement de l'Auteur:
*You have my permission to publish The Brigade or any other works of mine
in any format which you may find useful. Thank you for your efforts. H.A.C.*

Traduction par Haken.

Mise en page et couverture par Thaddäus Flugbeil.

Cette édition en pdf date de 2018.

Pour tout renseignement n'hésitez pas à visiter:

<https://blanche-europe.info>

Préface

*L*A PENTALOGIE DU NORD-OUEST raconte le choix, l'implantation, l'affermissement et la libération des territoires de la Cascadie par les nationalistes blancs américains, dans une redite de la colonisation mythique des États-Unis, dont le modèle est en faillite complète. Mûri de longue date dans l'esprit de son auteur, Harold Covington, ce cycle littéraire, qui se veut aussi d'anticipation, est extrêmement riche en détails intellectuels et pratiques, en réflexions tactiques et stratégiques, et passe en revue tous les aspects possibles qui rendraient possible l'accomplissement de ce rêve.

La saga du Nord-Ouest contée par Harold Covington n'était pas prévue à l'origine pour remplir une surface déterminée de récits. Son premier tome, *La Colline aux corbeaux* (The Hill of the Ravens), effectuait une rétrospective sur la guerre de libération et les développements ultérieurs du Foyer nationaliste, dans le cadre d'une enquête policière. Avec ce deuxième tome, *Un lointain Orage* (A Distant Thunder), dont l'histoire est narrée sous la forme autobiographique du témoignage d'un vétéran, Harold Covington se concentre plus particulièrement sur la naissance du Mouvement d'indépendance, la prise de ses racines intellectuelles, la mise en place des prolégomènes de la guerre, et les étapes du début de celle-ci.

Ce roman, paru chronologiquement avant *La Brigade*, met plus logiquement en valeur le développement de la guerre, là où *La Brigade* insiste sur son déroulement pratique. Toutefois, la préparation matérielle et doctrinale, ainsi que l'implantation locale d'un mouvement séparatiste de reconquête, sont des étapes très importantes, et plus particulièrement valables pour un lectorat contemporain.

D'autres ouvrages se concentreront davantage sur les aspects politiques et diplomatiques qui conduiront, dans le cadre de la guerre, à la Conférence de Longview et à la reconnaissance de l'indépendance du Nord-Ouest.

Un lointain Orage a été rédigé en 2004, et ne prend en conséquence pas en compte certains événements de l'Histoire plus récente ; toutefois, l'effort d'imagination rationnelle fourni par l'auteur, sur le long terme dans le cas précis de cet ouvrage, tâche de s'accorder avec une évolution réaliste de la civilisation américaine.

Blanche Europe tient pour très importante la connaissance portée au grand public de tels ouvrages, et des éléments qu'ils renferment. Aide à l'anticipation d'événements futurs et à leur préparation, ils sont également roboratifs pour l'esprit. Très bien rédigés sur le plan littéraire, d'une densité intellectuelle et narrative supérieure qui leur confère un caractère d'œuvre maîtresse, ces livres sont une grande source d'inspiration pour les nationalistes, américains surtout, mais aussi européens dans un contexte différent.

NOTE DE BLANCHE EUROPE : le découpage en chapitres de l'œuvre original étant hasardeux, il a été décidé de transformer ces chapitres en parties et d'ajouter des chapitres réels, de taille raisonnable et découpés à des endroits logiques selon le déroulement de l'action.

Prologue

La roue tourne

À LA FIN DU XX^{ème} SIÈCLE vivait un professeur d'université japonais du nom de Francis Fukuyama. Il avait écrit un long essai, très intellectuel et très chic, intitulé *La Fin de l'Histoire*, qui avait connu une certaine célébrité.

Francis Fukuyama était un prostitué intellectuel, qui vendait son esprit pour de l'argent. C'était un universitaire docile, qui se courbait devant les puissants et les riches de son époque. Il leur disait ce qu'ils voulaient entendre, et il récoltait leurs largesses. Lorsque les hommes blancs en costard sans visage lui disaient « Saute », Francis Fukuyama répondait « Quelle hauteur ? » Quand les hommes en costard disaient « Cours », Francis Fukuyama répondait « Quelle distance ? » Il évitait poliment le mot quelque peu gênant de ploutocratie, et y substituait l'habitude nettement plus convenable de ne faire référence à la riche, corrompue, amoral, incompétente et discrètement homosexuelle élite dirigeante anglo-sioniste de la fin du xx^{ème} siècle que par le nom grotesque de social-démocratie. Elle n'était, bien entendu, ni sociale ni démocratique, mais la vérité importait peu à cette époque.

La thèse de Fukuyama était que la social-démocratie était la forme finale de tout gouvernement humain pour le reste des temps. Il affirmait que la combinaison prétendument irrésistible de la social-démocratie et du capitalisme international avait triomphé de tous les systèmes concurrents tels que la monarchie, le fascisme, le communisme, le national-socialisme, le socialisme, et bien entendu la théocratie telle qu'elle se pratiquait notamment dans le monde arabe, où le pauvre petit Israël connaissait une persécution si injuste.

L'Histoire était arrivée à sa fin, disait au monde le professeur Fukuyama. Tout ce qui restait à faire, c'était de rendre la chose officielle en s'occupant des quelques derniers petits détails, en faisant monter tout le monde à bord, à sa place dans le moule, avec quelques coups de pieds si besoin. Une fois qu'on se serait débarrassés de tous ces minuscules petits encombrements que sont les races, les religions, les cultures, la morale et la famille nucléaire (c'est-à-dire une fois qu'on aurait détruit tout ce qui fait la diversité de l'humanité, la vraie, pas la notion politiquement correcte), alors toutes les nations de la Terre danseraient la farandole à queue-leu-leu dans une chenille géante au-dessus de la grande plantation de consommateurs euro-américaine. Là, l'humanité paîtrait dans des prairies, dansant, chantant, fumant des drogues et baisant tout ce qui bouge, nimbée de la lueur chaude et apaisante de la télévision. Le cours de l'Histoire même s'arrêterait et ce serait de nouveau le Jardin d'Éden, à ceci près qu'au lieu d'un serpent dans notre nouveau paradis l'on trouverait Ronald McDonald.

Le monde serait, à partir de cette date et pour l'éternité, dirigé bénévolement depuis la salle de conférence de l'élite par des êtres pâles et invisibles dans des costumes très chers, alors que murmurerait à leur oreille ses conseils spirituels le vénérable rabbin Hyman Heeblebaum du temple Schmuck-El, portant son petit calot de tricot bleu et blanc, le cœur plein de la fraternité entre les hommes et confiant dans son savoir talmudique antique de ce qui est le meilleur pour nous tous.

Faux, connard.

Tout faux.

Les États-Unis d'Amérique où je suis né étaient un mensonge. Un affreux, terrible, médiocre, mauvais, ignoble mensonge ne méritant rien d'autre que de crever dans le sang, traversé de part en part par la pointe d'une épée. Dans ces États-Unis d'Amérique, si votre peau était blanche et que vous aviez un pénis, vous n'étiez rien. Arrière, sale beauf ! Personne n'en avait rien à foutre de vous. Personne ne lèverait le petit doigt pour vous aider, et vous étiez juste bon à entretenir les jouets et les appareils des riches. Vous étiez de la matière organique qu'utilisaient des pourceaux bipèdes en costard pour se faire du pognon sur votre sueur. Vous viviez une vie de chien, étiez battu comme un chien, et creviez comme un chien. Eh bien, Dieu m'en soit témoin, nous avons montré à ces bâtards de riches, à leurs avocats juifs et à leurs singes de compagnie que les chiens ont des crocs !

PROLOGUE

Oh, oui. C'est incroyable ce que quelques balles bien placées et une charge ou deux de Semtex sous les fesses très kasher d'un rabbin peuvent faire pour aider la roue de l'Histoire à redémarrer illico et à se remettre sur le droit chemin.

Je m'appelle Shane Ryan. J'étais l'un de ces petits encombrements dont Fukuyama et ses pairs n'ont jamais vraiment pu se débarrasser.

J'étais Volontaire dans le Nord-Ouest.

Voilà comment nous avons remis en marche la roue de l'Histoire.

Première partie

La prise de Burger King

*Tourne-toi, chien d'enfer ! ... Je n'ai rien
à te dire. Ma voix est dans mon épée, scé-
lérat ensanglanté de forfaits sans nom !*

MACBETH, acte V, sc. VII.

Chapitre I

NON, ÇA NE VEUT PAS DIRE QUE LA NVA ait braqué une supérette vendant des hamburgers.

À l'époque, quand on y allait à fond sur ces salopards, les terroristes intérieurs que nous étions avions notre propre argot comme toute sous-culture américaine qui se respectait, des punks aux racailles nègres en passant par les fans de Star Trek ou les skate-boarders. La plupart des enfants blancs de ma génération étaient élevés pratiquement dès la naissance par la boîte à cons (la téléchoe quoi) plutôt que par nos parents, donc nous tirions notre langage de la télé et de toutes les idioties débilatantes dont la machine à rêves d'Hollywood choisissait de nous bourrer le crâne.

C'est pour ça qu'on parlait quelquefois comme des gangsters de films lorsqu'on parlait de faire une descente, de fumer quelqu'un ou d'être enfouraillés. Nous avons emprunté d'autres mots aux Volontaires étrangers qui affluèrent dans le Nord-Ouest pendant les derniers moments de la révolution, forme de diversité très politiquement incorrecte. Il y avait le mot russe *стыкач* (« stoukatch ») pour dire « mouchard », et l'argot sudafricain « kaffir », d'origine arabe, pour désigner nos chers concitoyens d'owigine afwo-américaine.

Saviez-vous que la langue anglaise contient plus d'une centaine de mots pour dire « nègre » ? ZOG a cherché à tous les interdire. Contrôle de la pensée. Si vous interdisez aux gens de prononcer à voix haute certains mots par peur de représailles ou de prison, ils finiront par s'autocensurer, jusque dans leur esprit. Ils refuseront d'avoir des pensées proscrites de crainte qu'elles ne les amènent à prononcer accidentellement un mot interdit qui foutrait leur vie en l'air.

Il est arrivé plus d'une fois que nous ayons, dans les premières assemblées du Parti où j'allais quand j'étais au lycée, des novices qui ne s'étaient jamais trouvés au milieu de personnes racialement éveillées avant. Et on les voyait soudain exploser, jurant, criant, hurlant « Nègre ! Nègre ! Nègrenègrenègrenègrenègre... » comme s'ils avaient le syndrome de Tourette.

Pour la première fois depuis des années, pour la première fois tout court même pour certains d'entre eux, il existait un endroit où ils pouvaient parler librement, sans craindre de représailles de la société politiquement correcte, sans avoir à regarder derrière leur épaule si quelqu'un ne pouvait pas les entendre. Ils criaient à voix haute ce que leurs cœurs avaient toujours éprouvé. Certains pleuraient tout en brillant « nègre ». C'était un peu comme si on leur avait enlevé le poids d'un semi-remorque de l'esprit. La liberté, c'est avoir le droit d'appeler un chat un chat. Littéralement.

La façon de parler de la NVA était à peu près unique, une sorte de code que nous utilisions en raison de la nécessité fréquente pour les malfaiteurs que nous étions d'avoir des conversations par téléphone ou par ordinateur sans que les grandes oreilles de ZOG aient vent des diverses activités antisociales que nous pouvions avoir en tête pour la journée. Une grande partie de notre terminologie tournait autour de la malbouffe. C'était là une couverture évidente. L'État américain consumériste bourrait ses citoyens de gras, de cholestérol, de glucides raffinés, de sucre et de produits chimiques à 200% d'excédents jusqu'à ce que tout le monde eût au moins quinze kilos de trop à l'âge de douze ans.

On ne voit plus d'obèses dans la République aujourd'hui, le Ministère de la Santé s'occupe de réguler le sucre et les glucides et le Gouvernement a interdit cette saloperie de sirop de maïs enrichi en fructose que l'industrie agroalimentaire mettait partout. Ce sont les Japonais qui ont inventé cette merde. La revanche de l'homme jaune pour Hiroshima. Autant donner aux gens de la strychnine à bouffer. Mais à l'époque, toutes les personnes de toutes les races que vous voyiez dans la rue avaient un paquet de graisse dégoûtant et suintant, des hommes avec des bides de bœufs pendant par-dessus la ceinture, des femmes avec des culs impressionnants qui devaient posséder leur propre champ gravitationnel. Il y avait des auges à cholestérol à tous les coins de rue, et entre les coins tout plein de foutues supérettes

tenues par des mètèques, alignées comme des champignons vénéneux tout pimpants. Des enseignes en néons criards signalant la boutique au monde entier, des rayons pleins de nachos, de sucre et de graisse pure.

Ces saloperies toxiques étaient ce que la majeure partie des gens se fourrait toute la vie durant dans le gosier. Forcément, les innombrables agences de zog qui surveillaient les lignes téléphoniques, les ondes dans l'air et les forums sur Internet entendaient chez leur troupeau humain énormément de propos liés à l'abominable daube qu'on avait eue au déjeuner ou qu'on aurait pour le dîner. Nous jouions là-dessus lorsque nous devions discuter entre nous.

Les flingues étaient des cheeseburgers, peu importait leur marque, mais s'ils étaient avec oignons c'est qu'ils étaient automatiques. Les munitions, c'étaient les frites. Lorsqu'il fallait être plus précis, un fusil à pompe était un taco, une arme de poing un hot-dog. Une grenade de qualité militaire, qu'elle fût américaine, russe ou une camelote chinoise, était une bière de toute marque. Les grenades étaient notre jouet préféré. Nous étions prêts à payer gros pour en avoir et nous nous manifestions toujours auprès de quiconque en avait à vendre, blanc, noir ou bistre. Une fois, j'ai acheté une caisse de grenades à un adjudant-chef sikh de Fort Lewis qui savait fort bien qui j'étais et ce que je comptais en faire. Mais, vérole, il s'en foutait. Dix mille, c'était dix mille. Nous nous amusions beaucoup avec ces beautés. Au téléphone et en ligne, nous devions avoir l'air d'être de vrais ivrognes, toujours à parler de bière, alors que les Volontaires n'avaient pas le droit de boire une goutte d'alcool !

Est-ce qu'on observait cette règle, vous demanderez, M'dame? Eh bien, suffisamment pour que la Bête la connaisse, et que nous ayons pris l'habitude de garder des canettes de bière tordues dans nos sacs à dos ou sur la banquette arrière de nos véhicules comme camouflage. Une fois, j'ai pu franchir un barrage de Gros Lards¹ en m'aspergeant de Miller High Life et en faisant semblant d'être bourré. Ils savaient que la NVA ne tolérait pas les ivrognes, donc ils en ont déduit que je ne pouvais pas être de la NVA. Le lieutenant nègre s'est contenté de me mettre quelques gifles par principe et m'a laissé partir.

¹ Les « Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis », dont l'acronyme est LARDEU, étaient un corps spécial de police auxiliaire crée pour la lutte contre la NVA. Ses composants étaient surnommés par les Volontaires de la NVA « Lardons » ou « Gros Lards ».

Où en étais-je ? Ah oui : nous avions des noms amusants pour les explosifs et les substances opérationnelles. Une bombe en tuyau à poudre noire était une génoise. Un sac de charge fait maison était une pizza, le peppéroni était du plastic surpuissant et des anchois signifiaient que la bombe était farcie de clous et autres rognures de métal pour un effet de dispersion des éclats maximal.

Il y avait de ces mots de la NVA dont je n'ai aucune idée de l'origine, mais qui pour certains révélaient un sens de l'humour assez tordu. Une frappe réalisée par nos hommes sur une cible ennemie s'appelait une chignole. Quand vous tiriez dans les tripes de quelqu'un puis le regardiez convulser et se tordre, vous lui aviez chatouillé le foie à la chignole. Massacrer un journaliste ou un présentateur dont les reportages avaient été particulièrement hostiles à la révolution se nommait un régie-cide. Lorsque nous frappions un politicien, nous le démissionnions. Mitrailler le PDG d'une grande multinationale, généralement au sortir de l'appartement de la secrétaire qu'il se tapait, recevait l'intitulé de « restructuration. » Six bâtons de dynamite reliés en vue de la combustion instantanée de quelqu'un était appelé un Ravissement, car la personne était ravie à la Terre pour rejoindre Jésus dans le Ciel. Une effraction matinale chez quelqu'un, c'était la visite du laitier. Apposer une échelle devant la fenêtre de la chambre de quelqu'un, entrouvrir cette fenêtre et exécuter la cible dans son lit, s'appelait laver les vitres. Exécuter un couple interracial noir-blanc, c'était leur coller des pastilles contre la malaria, et liquider un dégénéré blanc comme mon frère avec sa copine chinoise était un chinois à emporter.

ZOG avait ce genre de mots aussi de son côté, bien sûr. Ils nous appelaient carcajous, ou gloutons, un animal teigneux du Nord, ce qui ressemble à une espèce de réminiscence de la guerre du Viêtnam où les ennemis étaient les citrons, les faces de citron s'entend, les Jaunes quoi ; mais en l'espèce pour carcajou il s'agissait d'un vocable de mépris visant Daryl et son frère jumeau Daryl, bref les types comme moi qui étaient nés ici. À un moment, les fédéraux s'étaient mis à jeter des membres de la NVA réels ou suspectés d'une fenêtre du dixième étage du Federal Building de Seattle, l'immeuble abritant les services administratifs fédéraux. Ils appelaient les victimes de ces meurtres « parachutistes. » Un petit comique du FBI avait mis une pancarte dans la rue en bas qui disait « Attention, chute de corps humains. »

Enfin bref, votre question concernait Burger King. Burger King, c'était notre argot pour ce que les Allemands appelaient un *Hoffjude*, un juif de Cour, un juif politicien ou millionnaire de premier rang, possédant une position élevée dans les médias, l'intelligentsia, ou le système politique, social ou économique.

Burger King. B. K. Brochet Kasher. Un gros poisson juif. Vous saisissez ?

Oui, je sais, je radote. Pour l'information de celui qui écoute, il y a ici une fillette de l'université qui dit qu'elle veut que je reste assis ici et que je bavasse dans le microphone en essayant de ne pas me curer le nez pendant que la caméra filme. C'est pas contre toi, petite, je sais que tu as déjà des enfants, mis j'ai quatre-vingt-onze piges et pour moi même ta mère est une petite fille. Je fais simplement usage du droit immémorial des vieux schnoques qui ne sont plus seulement vieux mais carrément antiques d'énervier les jeunes, puisqu'on ne peut plus rien faire d'autre.

Enfin bref, la petite fille que voilà dit qu'elle veut collecter « l'Histoire comme flux de conscience. » Eh bien elle va se rendre compte qu'il y a un paquet de poissons morts dans mon flux de conscience, crevés le ventre en l'air. Si j'ai évoqué ce terme en particulier, c'est parce que je pense que je vais entamer ce flux de conscience en racontant l'histoire de la chignole la plus importante à laquelle j'aie participé pendant mes années comme Volontaire. Le Brochet Kasher le plus gros et le plus charnu que mon unité ait jamais pris. Je veux parler du Très Honorable Samuel L. Rothstein, Président de la Cour suprême des États-Unis d'Amérique, ainsi que l'un des monstres les plus sanguinaires de toute l'Histoire humaine. L'homme qui, d'un coup de maillet, a bazzardé les dernières restrictions tant locales que fédérales à l'avortement sur demande, pour qu'aujourd'hui, à travers tous les Kippas-Unies d'Amérique, toutes les femmes de toutes races, confessions ou croyances puissent s'arrêter à la clinique du coin et faire jeter leurs bébés arc-en-ciel dans les chiottes sans plus de souci ou de difficulté que si elles se faisaient faire les ongles. Je crois qu'ils appelaient ça se faire racler le tiroir, pour qu'il n'y ait plus de polichinelle dedans.

Désolé M'dame. Je sais c'est que c'est terrible de dire une chose pareille, et je ne voulais pas vous scandaliser, mais vous savez que c'est comme ça qu'ils appelaient ça à l'époque, non ? Et qu'ils l'appellent toujours comme ça aux États-Unis ? Que c'est leur inven-

tion, pas la mienne ? Quoi ? Comment des êtres humains, des femmes pouvaient-elles tuer leur propre enfant et ne pas devenir folles ? Elles le devenaient, M'dame. Folles comme le Lièvre de Mars. Seulement, elles ne s'en rendaient pas compte, parce que le monde autour d'elles était fou lui aussi et qu'elles n'avaient aucun repère pour découvrir ce qui était sain.

Il n'y a rien de mal à porter des jugements lorsqu'il le faut. Si les hommes ne peuvent pas émettre des jugements moraux, alors qu'est-ce qui différencie l'homme de l'animal ? C'est ça qui s'est passé dans le Jardin d'Éden quand Adam et Ève ont croqué du Fruit défendu. Ils ont pu reconnaître le péché là où ils le voyaient. J'ai évoqué cette histoire de raclement de tiroir au cas où quelqu'un qui verrait cet enregistrement serait tenté de persifler sur moi ou sur la NVA à cause de notre vocabulaire trop fleuri. J'ai toujours estimé que ces vautours des médias avaient un sacré culot de nous traiter de meurtriers alors que tous les jours ces gens balançaient littéralement des morceaux de bébés aux ordures. Sainte Vierge ! Repenser à ça me met toujours dans une rage meurtrière. Je jouissais à chaque fois que j'éclatais le crâne d'un de ces fils de putes d'une balle.

Vous voulez de la brutalité, M'dame ? Vous allez en avoir si vous décidez de mener ce projet à son terme. Nous autres rebelles étions certes de vrais chiens fous, mais c'était la juste brutalité du Seigneur contre ces criminels d'une perversité inexprimable et leur gouvernement pourri, qui ont fracassé le temple même de la vie, et je prends gloire de chaque minute de ce combat dont je me souviens. Au moins, moi, je n'ai jamais tué de bébés. J'attendais qu'ils soient des grandes personnes et à la fleur du mal pour les envoyer en Enfer.

Non, M'dame, je ne suis pas chrétien. Je ne sais pas exactement pourquoi. J'ai vécu auprès d'eux la majeure partie de ma vie, mais pour je ne sais quelle raison ça n'a jamais pris. Là, c'étaient Rooney, China et Ma Wingfield qui parlaient par ma voix, mais même en faisant la part de la théologie, elles avaient raison. Le mal était présent dans ce monde à l'époque, et on n'avait pas besoin d'être chrétien pour s'en rendre compte. Notre combat contre les États-Unis était une guerre contre Satan, contre le principe du mal, haineux et destructeur de la vie humaine, et qui siégeait triomphant sur le trône du monde. Il y avait parmi nous des chrétiens, des odinistes, des nationaux-socialistes, des athées, des agnostiques, des wiccans et des druides, qui tous comprenaient cela.

Oui, nous étions cruels. Il fallait l'être pour survivre, ne parlons même pas de gagner. Mais l'empire contre lequel nous nous battions était d'une cruauté sans précédent dans l'Histoire du monde. ZOG ne faisait pas que tuer. ZOG gardait les gens en vie en les laissant souffrir, comme un sale petit morveux débile et cruel s'amuse à arracher les ailes des mouches.

Ces salopards d'Américains avaient mérité chaque portion de ce qui leur est arrivé, et davantage encore. Ne parlons même pas de l'avortement. Chaque roquette tirée contre Bagdad, chaque charge au gaz neurotoxique lancée sur la bande de Gaza tuait plus de personnes que toute mon unité n'en a descendu pendant toute la Guerre d'Indépendance.

Je sais que je m'égare encore. Ça va mieux, M'dame ? Encore une fois, je m'excuse. Je ne voulais pas vous scandaliser. Écoutez à présent, mes enfants, et vous entendrez. Voilà comment ce massacreur de bébés de Sammy Rothstein a eu son compte.

Chapitre II

À L'ÉPOQUE DE LA DESCENTE CONTRE ROTHSTEIN, j'étais dans le groupe de Tank Thompson, ici, à Dundee. Nous étions l'une des unités de service actif agissant dans le comté de Lewis. Le comté rebelle de Washington, comme nous l'appelons. C'est une belle tradition et je suis heureux d'y avoir concouru. Les hommes et femmes de Tank étaient officiellement la Compagnie E de la Brigade Détroit Sud (South Sound), Armée des Volontaires du Nord-Ouest, ou *Northwest Volunteer Army* (NVA).

En moyenne, il y avait peut-être vingt ou trente personnes en service actif au sein de la Compagnie E, mais il y avait tellement de personnes qui ne venaient que pour quelques chignoles avant d'en repartir sans raison connue que je serais bien incapable de vous donner le moindre chiffre pour tel ou tel mois, encore moins pour toute la guerre. Cent ou cent vingt, peut-être ? Plus ? Si le sujet vous intéresse, M'dame, vous pourrez étudier l'Histoire officielle de la brigade avec l'Association des Anciens Combattants de la NVA. Je suis sûr que ce doit être quelque part dans la bibliothèque. Je n'ai jamais voulu aller voir.

Le premier général de brigade de la Brigade Détroit Sud était Dick Warner, qui fut arrêté trois mois après le 22 octobre et ne fut pas relâché avant Longview. Ensuite, il est devenu député, puis directeur du Bureau de la Protection de la Faune et de la Flore. À l'époque où j'y étais, le général était Brian Kovacs. Je crois que j'ai dû le voir cinq ou six fois en tout durant la guerre, alors que j'accompagnais Red Morehouse, l'officier politique du Conseil de l'Armée pour notre secteur, sur le siège passager. Kovacs a été tué pendant les combats de rue à Tacoma après les accords de Longview, lorsque quelques troupes fédérales de Fort Lewis ont décidé que le traité ne les liait pas et qu'il fallait corriger

ce petit malentendu. Il a reçu la Croix de Fer à titre posthume. Notre troisième général, pendant à peu près six semaines, avant que la NVA ne devienne la NDF et qu'elle ne soit restructurée, fut Franz Ulrich Molitor, qui par la suite a pris le commandement de la deuxième Division de Panzers ~~SS~~, l'unité intégralement composée d'Allemands qui a remporté tant de victoires et de décorations pendant l'Opération Expulsion.

Le lieutenant Dorsey « Tank » Thompson avait vécu son tournant décisif alors qu'il était commandant de char en Irak et en Syrie, et plus tard pendant l'invasion manquée de l'Égypte. Son char a sauté alors qu'il était dedans. Thompson a été salement brûlé, surtout le côté gauche de son visage, ce qui lui a donné une apparence très reconnaissable, que les fédéraux cherchaient tout le temps à identifier. Il a pratiquement dû se muer en vampire pendant toute la guerre, ne se déplaçant que la nuit et restant dans l'ombre pour ne pas être reconnu. Nous parlions de notre unité en disant « nos gars », « notre groupe » ou simplement « Dundee. » Certaines compagnies de notre brigade avaient des noms très classe, comme la Compagnie B de Tacoma, qui comprenait tellement de Russes qu'on les surnommait les Cosaques du Don. Il y avait d'autres unités qui portaient des noms de ce genre, comme les Pirates de Barbarie, les Montana Regulators du nom d'une équipe de baseball locale, et les Garçons Bouchers dans le nord de Seattle. À un moment, nous avons été tentés par l'idée de prendre un de ces noms nous-mêmes, les Destructeurs de Dundee ou quelque chose dans ce genre-là, mais Tank l'a interdit. « Donnez aux médias l'occasion de se saisir d'un truc de ce genre, et tout ce que gagnerez sera d'attirer sur nous l'attention de ZOG, ce dont nous ne voulons pas », a-t-il dit. « Nous nous faisons identifier, et le Commandement central américain à Washington nous mettra tout en haut de sa liste et nous soumettra à plus de pression que nous ne pouvons en soutenir. Sorels et ses sbires sont déjà bien suffisants. Restons en-dehors de leurs radars autant que possible tant que nous pouvons toujours opérer. Avec un peu de chance, ils penseront que nous sommes des détachements des unités de Seattle ou de Vancouver, même si Sorels n'est pas aussi idiot qu'il en a l'air. » (Personne n'aurait pu être aussi idiot que Sorels en avait l'air.) « Je pense qu'il sait que nous sommes de cette ville, et je suis sûr qu'il se souvient de certains d'entre nous depuis l'époque où il était flic. »

Un beau jour chaud de printemps, en mai, alors que les cerisiers étaient en fleurs et que les jeunes feuilles poussaient sur les rameaux des arbres, j'étais étendu sur un matelas dans une de nos planques à Dundee en train d'essayer de dormir, quand Johnny Pill est entré et m'a dit que nous avions une chignole dans les tuyaux. Une chose que vous apprenez vite quand vous Mettez les Voiles — navré, je recommence avec mon argot d'ancien combattant, et non, celui-là je n'ai aucune idée d'où il sort — une chose que vous apprenez vite quand vous êtes en cavale, c'est qu'il faut dormir dès que vous en avez la possibilité, même pour une courte sieste, parce que vous ne savez jamais si vous n'aurez pas à passer les deux jours suivants à préparer une chignole, puis foutre le camp en vitesse pour vous terrer aux aguets Dieu sait combien de temps. Ouais, autant dire du blabla puis vingt-deux v'là les flics, on met les voiles, pour ainsi dire.

Enfin bref, Johnny Pill, c'est John Pilafski, un grand Polaque taciturne d'une quarantaine d'années qui louait la planque, il est entré et il m'a dit que nous avions une chignole de grande envergure en vue à Olympia et que notre commandant (officier commandant, co) voulait nous voir à notre lieu de baignade habituel dès que possible. Le lieu de baignade habituel était notre nom de code pour désigner un entrepôt de l'État situé dans la zone commerciale de Tumwater Boulevard. Ça n'avait absolument rien à voir de près ou de loin avec la baignade, mais l'idée était que si les fédéraux en entendaient parler ils penseraient à de la flotte et chercheraient autre chose qu'un hangar à un niveau en fer rouillé ne contenant que des rayonnages d'acier pleins de vieilles archives d'État et de calendriers de 1999 rappelés pour erreurs d'impression. Toute cette paperasse était censée passer au recyclage, mais l'une de nos filles en poste dans les bureaux de l'État avait eu accès à leurs ordinateurs et effacé le bâtiment des bases de données. Jusque-là, personne dans l'administration ne semblait s'être rappelé l'existence même de cet endroit. Le lieutenant avait une clé, et nous nous y donnions rendez-vous de temps en temps.

Le soir d'avant, j'avais participé à une chignole de moindre envergure, que nous appelions une session pour Arriver à Jésus, soit dit sans offenser nos camarades chrétiens. En fait, nos camarades chrétiens employaient aussi ce terme. Un tocard dont j'ai oublié le nom avait pris l'habitude de se promener dans Dundee coiffé d'un grand casque de chantier décoré d'un grand drapeau américain

à l'avant et d'un drapeau israélien de même envergure, avec l'Étoile de David, à l'arrière, le tout accompagné de je ne sais quel obscur verset de la Bible. Il conduisait un vieux Nissan blanc cabossé constellé d'autocollants et de vignettes de diverses Églises œcuméniques et comités pro-israéliens, etc. Il s'arrêtait dans une rue ou dans un supermarché, et se mettait à vendre ces ridicules petites BD sur le christianisme en pérorant à qui voulait l'entendre que le Seigneur des Armées redescendrait bientôt du Ciel et désintégrerait tous les musulmans au nom de Djizeusse (leur version dégénérée de Jésus), et que Dieu battrait rudement dos et ventre¹ de quiconque (dont nous autres malfaisants de la NVA) aurait osé lever la main sur la Prunelle de Ses Yeux, le peuple chouif qui était le Peuple Élu bla bla bla bla bla.

Oh, Walter. Ouais, c'était Walter le nom de ce pignouf. Il était complètement taré, officiellement même, puisqu'il vivait d'allocs réservées aux dérangés. Nous l'avions ignoré pendant des mois, estimant qu'à tout prendre le vieux Walter nous était plutôt bénéfique. L'idiot du village n'était pas exactement ce qu'il y avait de mieux pour convaincre les gens de l'excellence de la vérité et de la justice, telles que revendiquées par le camp des Juifs. C'est l'une des qualités révolutionnaires les plus subtiles, au fait, d'être capable d'établir qui, parmi vos ennemis, est un tel foutraque qu'en le laissant faire il fait plus de tort à sa cause qu'à la vôtre, et qu'il fait même à la révolution plus de bien que de mal.

Mais un jour, un soir, Walter était au Fulton's Market, et la caissière, qui n'était pas de la NVA mais qui savait comment nous contacter, a capté des bribes d'une conversation suspecte entre Walter et notre épine dans le pied à bannière étoilée locale, le sergent de la Washington State Patrol (le service de police de l'État) Leon « Pas Fute-Fute » Sorels, dont vous pouvez être sûrs que nous reparlerons. Walter n'était qu'un agité, mais Sorels, lui, était avec certitude sur notre liste. Il avait déjà survécu à une bombe sous sa voiture de police et à une cartouche de calibre .30-06 par la fenêtre de son salon. Après ces quelques preuves d'affection de notre part, il avait adopté un mode de vie sensiblement nomade. Nous avions bien l'intention de faire tomber une bonne dose de Choc et Stupeur sur le râble bourré de stéroïdes de Pas Fute-Fute

¹ Juges 15, 8.

à la première occasion favorable, mais ce salopard était méfiant, changeant tous les jours sa routine, toujours entouré de ses hommes de main armés, ne dormant jamais au même endroit deux nuits de suite, et puis, après qu'on se fut occupés de Walter... oubliez ça, on verra plus tard.

Quoi qu'il en soit, pour résumer, le vieux Walter était peut-être cinglé mais il n'était pas débile. Il se tenait au courant des dernières infos et de la dernière propagande émanant du Département de la Sécurité intérieure (*Department of Homeland Security*, DHS), dont il avait toutes les fiches accrochées à un mur (comme nous nous en aperçûmes plus tard), et n'était bien évidemment pas contre l'idée de recevoir quelque récompense en échange de l'arrestation des affreux terroristes que nous étions. Il ne voyait, je suppose, aucune raison pour qu'accomplir cette œuvre pie ne lui rapportât pas en plus quelques shekels. La fille, donc, nous a informés qu'au Fulton's Walter était en train de raconter à Sorels quelque révélation selon laquelle il aurait vu Carter Wingfield et un de ses fils rouler sur la Deuxième Rue dans un pick-up gris avec telle plaque d'immatriculation.

Peut-être était-ce vrai, peut-être pas. Notre unité utilisait toute une flotte de différents véhicules disséminés à travers tout le comté de Lewis, et il se peut très bien que parmi eux il y ait eu un pick-up gris, mais que Walter dît la vérité ou cherchât simplement à truander une place pour lui sur la liste d'indics rémunérés de Sorels en s'attachant ses bonnes grâces importait au final peu. Sillonner la ville dans une voiture ridicule recouverte d'autocollants amerloques à la noix et radoter comme un barjot à propos d'Israël qui serait l'accomplissement de la prophétie biblique était une chose. Ça, c'était du mouchardage, et le mouchardage de quelque espèce qu'il fût était une chose que la NVA ne pouvait jamais se permettre de tolérer.

Qui plus est, j'étais marié militairement à Rooney Wingfield, le spécimen de haute et grande bringue le plus aimable qui soit jamais sorti des bas espaces de la plaine atlantique de la Caroline du Sud, donc Carter Wingfield était mon beau-père et ses fils étaient mes beaux-frères. Oui, ça aussi je vous raconterai plus tard. Mais du coup, j'avais un intérêt personnel dans cette histoire. Tout d'un coup, Walter se retrouvait tout en haut de ma liste de cibles prioritaires en même temps que de celle de toute mon unité.

Nous avons eu l'aval du lieutenant, et dès la nuit tombée quelques gars et moi-même nous sommes introduits dans la misérable petite baraque triste et encombrée du vieux schnoque et lui avons infligé son châtiment à ce minable cafard timbré. Nous l'avons attaché sur une chaise dans la cuisine pendant qu'il nous hurlait des versets bibliques au visage, puis nous avons pris son casque de chantier, celui avec le gros drapeau américain, le torche-cul maçonnique, dessus, l'avons appliqué sur sa caboche chauve et parcheminée et le lui avons cloué sur le crâne. De bons gros clous à tête plate. Puis nous lui avons cousu les lèvres pour faire bonne mesure, afin que tout le monde comprît pourquoi nous avions fait ça. Je suppose que Walter était mort quand on l'a finalement découvert, mais j'étais alors tout excité avec l'affaire Rothstein et il a fallu que je prenne un peu mes distances le temps de me calmer, donc je n'ai pas suivi ce qui en est advenu.

Fallait-il vraiment être aussi cruels avec ce pauvre vieux ? Oui. Franchement, oui. Les États-Unis avaient plus d'hommes, plus d'argent, plus d'armes, plus d'équipements, plus d'informateurs, plus de dispositifs électroniques d'espionnage, plus de prisons, plus d'instruments de torture, plus de ressources de n'importe quel type que nous n'en avions. Pour ne pas mentionner le contrôle total des journaux, des chaînes de télévision, l'appui total d'Hollywood, et le contrôle presque total d'Internet à l'exception des activités de quelques-uns de nos informaticiens.

Nous devions équilibrer la balance par les quelques seuls moyens que nous eussions. Par la peur, pure et dure. Pourquoi donc croyez-vous que ça s'appelle du terrorisme ? Choc et Effroi, ça ne valait pas seulement pour le combat proprement dit. Lorsque nous devions faire passer un message, nous devions le crier sur les toits et faire savoir à tout le monde en termes univoques que nous étions très très sérieux quant à cette histoire de nouvelle nation blanche.

Nous devions nous assurer fermement que ça ferait tilt dans la tête de chaque personne au moment où elle réaliserait que s'opposer aux objectifs de la NVA était une mauvaise idée. Un peu comme dans ce vieux film, *Le Parrain*, où le producteur de films juif se réveille avec une tête de cheval coupée dans son lit. En fait je crois qu'on a vraiment fait ça une fois, à une riche pétasse qui faisait partie d'un cercle hip-pique. Le résultat fut que son mari démissionna de son poste de juge fédéral et cessa ce faisant d'envoyer vivre davantage de nos partisans

dans l'enfer sur Terre des prisons de ZOG, et que d'autres magistrats de ses pairs réalisèrent soudainement qu'ils avaient des problèmes de santé qui les obligeaient à mettre de côté leurs responsabilités au sein du système judiciaire pendant le temps qu'ils dureraient. Ils avaient bien raison. Rester assis sur les bancs du tribunal en portant ces robes noires aurait pu s'avérer très mauvais pour leur santé.

Le terrorisme est l'arme du plus faible contre le plus fort.

Chapitre III

L'APRÈS-MIDI EN QUESTION donc, j'allai à Olympia avec Johnny Pill. Johnny conduisait un de nos véhicules légaux, c'est-à-dire un véhicule qui n'était pas volé, une camionnette de livraison d'une boulangerie bio. Dundee était une ville d'ouvriers en col bleu, enfin quand il y avait des travaux qui n'étaient pas pris par les Mexicains. Olympia était une ville de bobos gauchistes, café-crème, sandalettes et muesli, pistes cyclables, et femmes qui accolaient leur nom à celui de leurs maris avec un trait d'union entre les deux, par conséquent la camionnette collait parfaitement au décor.

Croyez-le ou non, il y avait plein de droitards qui étaient des obsédés de l'hygiène et de la santé, et l'un d'eux était le propriétaire de la boulangerie et avait donné à Johnny un boulot de couverture sous un faux nom pour qu'il puisse utiliser librement la camionnette pour ses déplacements. Je restais caché, recroquevillé à l'arrière au milieu des miches au levain et des muffins au son de blé avec mon Webley .455, que Carter m'avait donné comme cadeau pour ma première fusillade, et une carabine à deux coups à canon scié.

Quand nous fûmes arrivés à l'entrepôt dans la zone commerciale de Tumwater Boulevard, quelqu'un a ouvert une porte coulissante et Johnny a garé la camionnette à l'intérieur. J'ai entendu quelqu'un demander « Vous avez des beignets là-dedans ? »

« Nan, seulement des muffins et des bagels », a répondu Johnny. Je me suis dégagé du coffre.

« Les muffins sont plutôt bons », commentai-je, en ayant mangé un durant le trajet.

« Bien, tous ceux que j'ai fait venir sont là », annonça l'oc depuis un coin du vaste hangar aux rayonnages encombrés de boîtes poussiéreuses

pleines de vieilles paperasses. La partie brûlée de son visage rougissait toujours un peu quand il avait une résolution en tête.

« Prenez un siège et commençons. »

Toute notre unité n'était pas là. Je ne me rappelle pas un seul moment pendant toute la guerre où tous les hommes et femmes disponibles dans la zone de Dundee se soient trouvés rassemblés au même endroit. Ce n'était pas une bonne idée. Si quelque chose tournait mal, nous ne voulions pas que ça tournât mal pour tout le monde en même temps.

Mais cette après-midi-là, nous étions une douzaine de Volontaires présents, ce qui pour nous, à l'époque, était beaucoup de monde pour une seule chignole, ce qui nous fit sentir que celle-là serait importante. Je ne connaissais la plupart de mes camarades présents que par leur nom de guerre. Le protocole était strict. On ne demandait jamais son vrai nom à un Volontaire, et on n'avait que très rarement l'occasion d'en apprendre un de façon fortuite.

Il y avait Tank lui-même, bien sûr, mince et émacié, en pantalon et T-shirt noir, la chevelure auburn pendant sur la partie brûlée de son visage pour la dissimuler. Il y avait le quartier-maître et armurier de la Compagnie Écho (E), Smackwater Jack, dont le nom était issu du héros d'un album de Quincy Jones. Smack était un vieux briscard massif et hirsute, couvert de tatouages de prisonnier, avec une barbe blanche. Il avait l'air d'un Père Noël malfaisant. Si j'ai jamais connu son vrai nom un jour, ça fait longtemps que je l'ai oublié.

Le quartier-maître d'une unité de la NVA était certainement l'officier le plus important en son sein, par plusieurs aspects bien plus que que les commandants (Officiers commandants, OC) ou les commandants en second (Officiers exécutifs, OX), parce qu'il était responsable des trois choses qui faisaient qu'on était capables de nous battre : les armes, les véhicules et les planques. Smack portait toujours une vieille veste en jean avec je ne sais quel motif à l'arrière, effacé depuis bien longtemps par presque deux générations de sueur. Nous pensions que ce devaient être les insignes d'un gang de bikers, mais nous ne sûmes jamais lequel.

Notre commandant en second, Pam, la femme de Tank, n'était pas présente. L'OX était le relais de liaison avec le reste de la NVA de chaque unité, mais également l'intendant financier. Nous ne voyions que très rarement Pam, à moins que nous ne préparassions une opération où il nous faudrait du liquide, ou si nous avions effectué une révex — pardon, expropriation révolutionnaire, ce qui est un euphémisme pour parler

d'un braquage à main armée — auquel cas nous lui donnions l'argent, moins notre part. Oui, le Parti offrait une commission sur les braquages réalisés. C'était une concession très pragmatique à la nature humaine. Ils se sont dit qu'en nous laissant prélever vingt centimes sur chaque dollar, nous ne serions pas tentés par la fâcheuse et peu exemplaire idée de taper dans les caisses de la révolution. Tout travail mérite salaire, comme aurait dit Carter Wingfield sur le mode biblique. Les révéx étaient donc des chignoles très populaires, comme vous pouvez l'imaginer. Certains d'entre nous avaient un vrai instinct pour ça et devinrent de vrais Dalton. Et vous savez quoi ? Puisqu'on avait droit à cette commission, je ne crois pas qu'aucun d'entre nous ait jamais pris plus que son dû. C'était un point d'honneur. Nous n'étions pas des gangsters ordinaires, voyez-vous. Nous étions des gangsters politiques, Madame.

Il y avait un gros baraqué en débardeur aux cheveux blonds coupés ras que nous connaissions tous sous le nom de Teddy l'Ourson. C'était généralement lui qui portait notre unique et très précieuse mitrailleuse à bande M-60. C'était du niveau Rambo. L'Ourson pouvait, avec ce flingue, enfoncer un clou à cent mètres de distance. Il y avait notre médecin militaire, surnommé Bones — quel meilleur surnom ? C'était un médecin fichtrement excellent d'ailleurs, qui avait servi en Irak et en Arabie séoudite et qui avait déjà sauvé plusieurs d'entre nous. Côté tireurs, il y avait moi, Johnny Pill, Ray Hamilton, Tommy Connors, Mack the Knife, un ado avec une crête verte surnommé Spiderman et Susie Q., sa copine à l'air tout aussi punk, les cheveux violets coupés en bol et affichant un diamant dans le nez.

Côté armes spéciales, il y avait un mec grand et efflanqué au regard vide que nous appelions Lurch à cause de sa ressemblance avec le personnage du même nom de la Famille Addams. Je me souviens que pendant mon enfance il vivait avec sa mère à Dundee dans une grande maison remplie de dizaines de chats. La mère de Lurch devait de l'argent au Fisc, qu'elle refusait de payer, en tout cas c'est ce qu'ils disaient. Sorels Pas Fute-Fute et quelques fédéraux se sont pointés chez elle une nuit pendant que Lurch travaillait. Ils affirmèrent par la suite que la mère de Lurch leur avait tiré dessus avec un calibre .22, ce qui est peut-être vrai, peut-être pas. Elle était un peu gâteuse, mais en tout état de cause, Pas Fute-Fute a pété un fusible. La mère et tous les chats moururent tous dans l'incendie qui consuma la baraque jusqu'aux fondations.

Lurch s'employait à présent à leur rendre la monnaie de leur pièce avec les intérêts en prime. Lui aussi était allé en Irak et en Arabie séoudite, avant d'être chassé de l'armée pour problèmes psychiatriques. Sa spécialité dans l'armée était la défense aérienne, et il savait s'y prendre avec les Stingers et les missiles sol-air antiaériens, sans parler des missiles Patriot lorsque nous parvenions à mettre la main dessus, et il avait abattu deux hélicoptères de ZOG, l'un avec un Stinger et l'autre avec un RPG. Bon, l'un des deux était un hélicoptère d'une chaîne de télévision, mais c'était un appareil ennemi au même titre qu'un Blackhawk ou qu'un Apache. Si je puis préciser ce détail, Lurch a survécu à la guerre. Je crois savoir qu'il s'est retiré dans une cabane dans les bois pour y vivre le restant de ses jours avec encore plus de chats, et qu'on l'a laissé tranquille. Nombre d'entre nous nous battions simplement pour ça, le droit d'être laissés tranquilles. Je ne suis pas certain que ZOG s'en soit jamais rendu compte.

Il y avait aussi quelques Volontaires que je n'avais jamais vus auparavant, ce qui n'était pas inhabituel. Il arrivait fréquemment qu'on collaborât avec une personne à l'occasion de telle ou telle grande opération et qu'on ne la revît pas avant des années, si tant était qu'on la revît tout court. L'un de ces nouveaux visages était celui d'une femme aux cheveux noirs et au regard dur vêtue d'un blue-jean, répondant au nom de Carol, qui, je l'appris plus tard, nous était venue de la Colonne volante d'Olympia (une unité extrêmement mobile d'une soixantaine de Volontaires évoluant sur un territoire circonscrit et exécutant des attaques de grande envergure contre des objectifs majeurs). Le second visage nouveau était celui d'un homme fortement bâti, au menton gris, aux cheveux noirs, portant un polo gonflé par ses muscles et parlant avec un accent irlandais très prononcé, que notre oc appelait Paddy. Carol mourut avec sa Colonne dans l'embuscade de Ravenhill et Paddy devint, bien des années plus tard, l'Honorable Patrick Brennan, Président de la République.

Cette chignole avait été planifiée et organisée par Brennan et Tank Thompson, et c'était en effet un gros morceau.

« Très bien mauvaise troupe, venez par ici et écoutez-moi bien », dit Tank. « Nous allons prendre un Burger King, et un gros, un authentique Sage de Sion. Ce sera un nez à encadrer sur notre mur. Sammy Rothstein, Président de la Cour suprême. » Tank brandit la couverture déchirée d'un vieux magazine. J'y vis une tête chauve toute ronde

avec une auréole frisée de cheveux gris, avec, derrière des lunettes, un visage de mouton aux lèvres épaisses et à la protubérance nasale anthologique. Il y eut des murmures d'étonnement et de réjouissance par anticipation.

« Entre autres crimes contre Dieu et les hommes, Sonnonneur Monsieur le Président de la Cour a à peu près détruit les tout derniers vestiges de la démocratie dans notre système bipartite en déclarant les primaires électorales inconstitutionnelles, ceci pour empêcher les candidats politiquement incorrects de figurer sur des bulletins de vote. Mais, comme vous pouvez le voir ici, ça n'est pas pour ça que le *Times* l'a désigné Homme de l'Année il y a trois ou quatre ans. Non, il a mérité cette distinction en gravant pour l'éternité dans le marbre de la Constitution de notre merveilleux pays, non seulement le droit imprescriptible pour toute femme de choisir d'assassiner son enfant, mais encore le droit de faire ce choix jusqu'au moment de l'accouchement même, inclus. Pas seulement la sortie partielle du nourrisson. Sa naissance. Une femme a à présent le droit de choisir de se damner jusqu'au moment où le docteur tapote les fesses du nourrisson pour le faire respirer. Tout ce qu'elle a à faire, c'est dire non, et au lieu de se faire tapoter les fesses le bébé se fait découper à la scie circulaire, et on jette ses morceaux dans une poubelle. Il est regrettable que la mère de Sonnonneur le juge Rothstein n'ait pas fait ce dernier choix. Nous nous attacherons à corriger cette erreur demain. »

« Monsieur Rothstein semble avoir un accès de bravoure », poursuivit Tank. « Il veut montrer au monde que nous ne sommes pas des terroristes si terrorisants que ça en fin de compte. Il arrive à Olympia pour intervenir comme orateur surprise à la cérémonie de remise des diplômes à l'Université d'Evergreen College demain après-midi. Il va leur donner sa bénédiction talmudique et l'ordre de continuer sur cette voie et de devenir de bons petits urbains branchés aux pensées multiculturelles, et certainement leur faire en plus une homélie moralisatrice sur le devoir de rester debout et de faire front contre les forces sinistres et maléfiques de l'ignoble racisme, c'est-à-dire nous. Il ne le sait pas encore, mais demain ce Moloch en robe noire sera en outre l'hôte d'un barbecue kasher. Le sien. Je veux voir cramer ce youde, Mesdames et Messieurs. Je veux l'entendre hurler comme tous ces bébés arrachés du ventre de leur mère ont hurlé. Je veux entendre ce tas de saindoux grésiller comme il grésillera en Enfer. »

Nous applaudîmes, gonflés à bloc. Le chef savait parler.

« Alors, Tank, c'est quoi le plan ? » demanda l'Ourson.

« La cible arrive à l'aéroport d'Olympia demain à onze heures », répondit le lieutenant. Bien qu'Olympia fût à l'époque la capitale de l'État de Washington, la ville et sa banlieue ne disposaient pas d'un grand aéroport et ne comptaient qu'un petit aérodrome local équipé de quelques pistes, à environ un kilomètre et demi de là où nous étions.

« Il ne descend pas à Seattle ? » interrogea Mack.

« Non. D'habitude, les gros bonnets du Système dans son genre qui doivent se rendre à Olympia descendent à l'aéroport international de Seattle-Tacoma, mais là ça le laisserait trop longtemps au sol pour rejoindre Olympia par la route, et ses gardes du corps n'aiment pas ça. Ils ont assez de jugeote pour être sur leurs gardes même si Rothstein lui-même reste désinvolte. »

« Nous avons envisagé d'abattre l'avion de Rothstein avec un de nos missiles Stinger ou un RPG infiltré dans l'enceinte de l'aéroport au moment de son atterrissage », reconnut Tank. « Comme ça, nous aurions été sûrs de l'avoir touché. Mais les fédéraux ne sont pas des crétins. Ils savent qu'en le faisant venir ici ils nous agitent sous le nez une friandise furieusement tentante, et nous devons supposer qu'ils vont blinder l'aéroport avec surveillance satellite, postes de contrôle, infrarouge, toute la gamme. Ce matin, nous avons vu avec nos jumelles des grues et des bulldozers mettre en place des panneaux en béton armé autour du terminal de l'aéroport, c'est donc qu'ils s'attendent à du grabuge. Je ne suis pas enthousiasmé par l'idée d'une attaque contre une position statique alors que nous ne savons pas avec certitude qui il y aura en face, en quel nombre, avec quelles armes et déployés de quelle façon. »

« Il y a quoi comme sécurité ? » demanda quelqu'un.

« Des *Feps* », dit Tank.

Je devrais peut-être préciser qu'en ces temps d'avant les LARDEU, les Services Fédéraux de Protection (ces deux derniers termes combinés pour donner FEP) étaient l'élite du cheptel de ZOG, une chimère issue d'une hybridation monstrueuse entre le FBI, le Service secret et le Bureau de l'Alcool, du Tabac, des armes à Feu et des explosifs (BATF). Les *Feps* étaient une de ces innovations de circonstance, pure esbroufe mise en place par ZOG au lendemain d'une intervention particulièrement sanguinolente réalisée par OC Oglevy sur la personne du sénateur doyen de l'Idaho.

C'était toujours comme ça que ZOG procédait, en posant des verrous sur la porte de l'écurie alors que le cheval dedans avait déjà été trucidé. Une fois que nous avions lancé une initiative, le gouvernement des États-Unis ne parvenait jamais vraiment à rattraper le coup, et il réagissait plutôt qu'il n'agissait. Le Service fédéral de Protection n'a pas duré plus d'un an ou deux, largement en raison de son échec à empêcher un très grand nombre de nos agressions, et on a fini par renvoyer ses membres au FBI et au Service secret tandis que leur budget était absorbé par la LARDEU, mais à l'époque de cette prise de Burger King c'étaient toujours eux qui menaient la danse, et donc protégeaient les gros bonnets.

« L'écoute de ce qui se dit de leur côté de la clôture confirme qu'ils sont inquiets », poursuivit Thompson. « Le discours est gardé sous le sceau du secret. Tous les étudiants d'Evergreen savent qu'il y aura un orateur spécial à la cérémonie de remise des diplômes, c'est ce qui nous a avertis que quelqu'un d'important allait venir. Ça nous a intrigués, alors nous avons demandé aux petits oiseaux ce qu'il en était, et un de nos contacts dans El Cloaco Máximo a pu nous dire qui était l'invité surprise. »

« La cible sera transportée depuis l'aéroport jusqu'au campus d'Evergreen dans un convoi en limousine blindée. J'aurais préféré que ce fût en hélicoptère, parce qu'un Stinger aurait pu le descendre en deux temps trois mouvements, mais ils ne sont pas inconscients à ce point. Trois, peut-être quatre voitures, et pour ajouter aux bonnes nouvelles le convoi sera couvert par voie aérienne par au moins un hélicoptère d'attaque, très certainement un Blackhawk de Fort Lewis. Une fois que Rothstein sera arrivé sur le campus, il y aura une collation privée dans la salle à manger de l'administration en l'honneur de Monsieur le Président de la Cour, à laquelle prendra part tout le gratin local de ZOG, notamment le gouverneur et les deux sénateurs de l'État », expliqua Thompson.

« Il semble que ce soit là qu'ils concentreront le plus de leurs mesures préventives », continua-t-il. Ils redoutent que nous ne tentions de frapper tous ces salopards en même temps durant le banquet, et j'aimerais bien que nous eussions plus d'hommes pour tout bonnement le faire, mais nous n'avons pas eu assez de temps pour mettre en place les effectifs et la logistique qui seraient nécessaires. Ils ne laisseront pas Sonnonneur rester pour la nuit de crainte qu'un truc n'explose.

Après le discours de Rothstein, il décampe pour s'en retourner en vitesse vers l'aéroport dans les mêmes limousines, puis il saute dans son jet et retour à Washington DC. Les limousines seront blindées, renforcées et équipées pour résister aux bombes, avec des pneus et un châssis conçus pour résister au choc d'une mine, propulsées par des moteurs surpuissants et dotées de capacités de feu automatique illimitées grâce à des M-60 montées en tourelles au niveau du toit ouvrant. Conformément à leur protocole opérationnel, ils chercheront à éviter que nous sachions dans quelle voiture se trouve Sonnonneur le Président Rothstein. Nous espérons glaner des indices là-dessus, mais ça pourrait finir en bonneteau. Trouver la pièce sous le bon gobelet. L'attaque aura lieu au sol, sur le trajet soit de l'aller soit du retour entre l'université et l'aéroport. Pour plus de malchance, nous n'avons personne à l'intérieur de l'aéroport », poursuivit Tank, « le seul gars qu'on ait eu qui ait accepté d'essayer n'a pas pu franchir les barrières de sécurité parce que dans sa jeunesse il avait commis l'erreur d'assister à une réunion publique des Nations Aryennes, donc il était sur leur liste. Nous avons en revanche quelqu'un à Evergreen qui essaiera de nous faire savoir quel véhicule transporte la cible si nous sommes amenés à exécuter l'attaque sur son trajet de retour. »

Lurch leva la main. « Euh, mon lieutenant, je sais que l'aéroport sera infesté d'agents de ZOG, mais puisqu'on a ce Stinger, j'insiste, pourquoi ne pas me laisser tenter ma chance et essayer de dégommer le crochu dans les airs ? C'est pas la peine de se compliquer la vie. On surveille l'arrivée de l'avion, vous me mettez à l'arrière d'un pick-up avec le lance-missile et puis on fonce vers les pistes en défonçant la clôture. Quand l'avion sera en altitude descendante, il ne me faudra que cinq secondes d'arrêt pour viser et verrouiller, à environ cent mètres de distance de la piste, puis je tire et on se casse. Il n'y aurait que moi et le chauffeur qui prendrions un risque et pas toute une unité, Tank. Doux Jésus, j'adorerais ajouter un jet Lear aux deux hélicos sur mon tableau de chasse ! »

« Je conduirai », proposa Spiderman.

« Nous conduirons », rétorqua Susie Q. « Il vous faudra un tireur pour vous couvrir. »

« Oh, ne t'en fais pas, avec un peu de chance tu l'auras demain ton troisième zinc », dit Tank avec un grand sourire de ricanement. « Je ne veux pas du tout mettre en doute votre courage, camarades,

mais déjà vous devriez franchir à découvert presque huit cents mètres aller et retour avec un champ de tir dégagé pour les fédéraux dans le terminal ou qui patrouilleraient autour des pistes. Vous pourriez vous ramasser n'importe quoi depuis une mine jusqu'à un missile filoguidé, et ils peuvent même avoir fait venir des chars de Fort Lewis, sans compter que leur hélicoptère d'attaque sera probablement en vol au-dessus de l'aéroport. Espérons encore qu'il n'y en ait qu'un. Vos chances seraient faibles dans le meilleur des cas. Deuxièmement, ces nouveaux jets du Gouvernement disposent de toute une technologie de pointe, brouilleurs radars, missiles *HEAT* embarqués, leurres infrarouges et imagerie thermique. Ce Stinger est un surplus de la guerre en Afghanistan, certes une bonne arme mais c'est un vieux modèle et même à courte portée et à basse altitude il peut être induit en erreur par tous les gadgets modernes du jet et dévier de son objectif, ou même être distrait par l'hélicoptère. On a eu du mal à le récupérer, et on n'en chopera probablement pas un autre avant un bail, alors nous voulons être sûrs de l'utiliser au bon moment pour qu'il dégage quelque chose du ciel. C'est une cible que nous ne pouvons pas nous permettre de louper, Messieurs-Dames. Nous voulons que le slip de M. Rothstein soit rouge, pas marron. Donc nous allons devoir nous jeter sur notre Burger King au sol. »

« Où ça au sol ? » demandai-je.

Tank tira à lui un rétroprojecteur à roulettes, demanda à ce qu'on éteignît les lumières (les volets étaient déjà tirés sur les fenêtres pour des raisons évidentes) puis il alluma le projecteur et projeta une image sur un mur, une carte de rue d'Olympia.

« Paddy ? C'est toi qui t'es occupé de la reconnaissance », appela-t-il.

« D'accord », fit Paddy, qui, si je remettais bien son accent, devait être de Belfast, « C'est là que ça devient un peu coton, parce qu'il va falloir faire des supputations et imaginer comment pensera l'ennemi. Notre contact à Washington DC nous a informés que le *Fep* qui dirige les opérations est l'Agent spécial Donald R. Shelley, ancien du Service secret des États-Unis, donc il connaît son boulot. Il se trouve que je sais que Shelley a organisé un aller-retour express via l'aéroport d'Olympia du même type en janvier, pour escorter le directeur de la NSA qui voulait avoir une réunion au sommet ici en ville avec les gouverneurs des États de Washington, de l'Oregon et de l'Idaho. Ç'avait été silence radio de leur part sur ce sujet, rien n'avait filtré. Nous avions tenté

une embuscade improvisée, et je reconnais quelques visages qui étaient avec moi sur ce coup, mais nous avons dû interrompre. On l'a manqué à l'aller et au retour. Mais j'ai remarqué quelque chose qui pourrait peut-être nous servir demain. Le chemin le plus rapide pour aller de l'aéroport à la résidence du Gouverneur où se tenait la conférence de la NSA était à l'évidence celui-ci, à gauche sur Tumwater Boulevard puis sur l'Interstate 5¹ en direction du Nord, prendre la sortie 105 et en cinq minutes vous y êtes. »

« Mais Shelley a un petit côté parano, et ça ne le branche pas de prendre l'autoroute », expliqua Paddy. « Bien compréhensible compte tenu des divers exploits acrobatiques que la NSA a réalisés sur des autoroutes. Il préfère prendre les artères pittoresques à travers la ville. Plus de rues transversales qu'on peut utiliser pour diversifier son itinéraire, plus de combinaisons de routes pour s'enfuir et nous semer en cas d'embuscade. Sur une autoroute, à découvert, une fois qu'on est coincé dans une attaque sérieuse il n'y a nulle part où aller. Lors du voyage du directeur de la NSA en ville, nous l'attendions ici même, dans ce bâtiment où nous sommes en ce moment, et nous avions des hommes en place à plusieurs autres endroits tout le long de Tumwater Boulevard, mais notre bonhomme fait le gracieux et le cortège à trois limousines continue tout droit sur Capitol Boulevard dans la ville même. J'avais envisagé cette possibilité, mais nous n'avions tout simplement pas assez d'hommes pour mettre en place deux embuscades efficaces, une sur chaque route. Ce ne sera pas non plus le cas demain. Alors nous sommes passés au plan B. Quand nous avons su que le convoi repasserait à environ dix-neuf heures, après la tombée de la nuit, nous nous sommes mis en position à l'angle de Tumwater Boulevard et de Capitol Boulevard. S'il prenait le même chemin pour rentrer que pour venir ou s'il prenait l'Interstate 5 et se reportait sur Tumwater Boulevard, dans tous les cas nous pensions qu'il se précipiterait dans notre comité de réception. »

« Pourquoi ne vous étiez-vous pas installés là à l'atterrissage de la cible, Monsieur ? » demanda Carol, cigarette aux lèvres.

¹ Une Interstate est un type d'autoroute traversant plusieurs États, équivalent à une route européenne traversant les États membres de l'Union du même nom. Le nom américain a été conservé pour différencier les Interstates des autres types d'autoroutes (Highway), ainsi que pour aider le lecteur à se repérer, s'il le souhaite, sur une carte pour situer l'action.



« Trop encombré en journée, trop de risques d’être repérés et balancés par un démarcheur ayant son téléphone sur lui et qui déciderait de se faire du fric facile » répondit Brennan. « Il y a une grande entreprise de télémarketing au coin de la rue, là-bas, avec des centaines d’employés qui entrent et sortent tout le temps et pas assez d’espace de parking pour qu’ils puissent tous se garer, alors il y avait des voitures garées tout le long de la bande d’arrêt d’urgence, plus une station-service à l’autre coin, là. Il aurait fallu que nous nous emparassions des bâtiments pour les utiliser comme positions de tir, ce qui eût impliqué de retenir en otages des centaines de démarcheurs téléphoniques et le personnel de la station-service. Impossible avec l’effectif que nous avions. Il aurait simplement suffi qu’un cafard avec un téléphone composât le 911 pour tous nous griller. »

« Et il s’est passé quoi quand le gars de la NSA est revenu à l’aéroport en janvier ? » demanda quelqu’un.

« Comme c’était une nuit noire d’hiver du Nord-Ouest, nous avons pu prendre temporairement position près de l’intersection, attendant dans le parking de l’entreprise Cascade Teleservices, juste à côté de nos voitures garées au milieu de celles des démarcheurs », répondit Brennan.

« Nous couvrions tous les angles de l'intersection. Mais que fait notre homme ? Il remonte par Capitol Boulevard, mais alors qu'il est toujours dans les limites de la ville il fait bifurquer le cortège sur Cleveland Boulevard puis sur la route Old Yelm, ici » Brennan utilisait un pointeur laser « et il file droit vers l'aéroport tout droit par Henderson Boulevard, un petit coup à gauche, un petit coup à droite, et les bagnoles étaient arrivées sous la protection des défenses du terminal. Toute tentative de notre part de lancer une attaque à ce moment-là, dans le noir, contre un ennemi dont les forces et le déploiement étaient inconnus, n'aurait été que du suicide. Que ce fût d'après une carte ou par repérage personnel, Shelley était au courant pour cet itinéraire de sortie. Je pense qu'il va refaire le coup demain avec Rothstein, soit à l'aller, soit au retour. C'est vrai qu'il n'ira pas dans le centre-ville d'Olympia cette fois-ci, et qu'il devra passer sur l'Interstate là où elle bifurque vers l'Autoroute 101 pour monter vers Evergreen College, ici, en haut à gauche de notre carte. Mais il se dirigera dans la même direction en gros, ce qu'on peut déduire en retraçant l'itinéraire qui a utilisé par le passé. À mon avis, puisqu'il a utilisé cet itinéraire au retour la dernière fois pour nous éviter, il sera à nouveau tout gracieux et cette fois il l'empruntera à l'aller pour entrer en ville avant de bifurquer vers le Black Lake. »

« Donc on se met en place le long d'Henderson Boulevard ? » demanda Tommy Connors.

« Yep. La dernière fois, nous n'avions que des RPG et un fusil sans recul 90 mm. Cette fois, notre concert de bienvenue sera du gros explosif, le pétard irakien classique, une bombe sur la route. Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai un faible pour les classiques. Nous avons près de trente kilos de plastic et un peu de Semtex, tous deux d'origine industrielle pour un emploi dans la démolition, pas de ces engins bricolés par nous dans un évier de cuisine. Suffisamment petit pour être facilement mis en place et dissimulé. En supposant qu'ils prennent ce chemin soit à l'arrivée, soit pour repartir, nous avons deux assez bonnes options quant au lieu exact de l'attaque. Premièrement, ici » il pointa un lieu sur la carte « à l'intersection entre la route Old Yelm et Henderson Boulevard. Deuxièmement, le croisement où Henderson Boulevard rejoint la vieille route 99, à côté de l'aéroport. »

« Yelm-Henderson offre un meilleur terrain », expliqua-t-il. « C'est une grande intersection ouverte, Yelm a six voies et Henderson deux. Une surface très large qui nous donne une bonne visibilité

et une zone de tir dégagée, avec toutefois assez de couverture dans les immeubles alentour pour nous mettre en place avec nos véhicules. Pas mal de possibilités pour s'É&É (s'échapper et s'évader, dans notre jargon) après le feu d'artifice, et vous pouvez être sûrs qu'ils vont nous coller aux basques comme des molosses sortis de l'Enfer une fois que nous aurons levé la main sur cet Élu du Seigneur, soit dit sans offenser les membres d'Identité Chrétienne ici présents. L'escorte de la cible devra ralentir pour prendre correctement le virage dans l'Old Yelm à l'aller, ou dans Henderson au retour, et il y a une station-service abandonnée à cet angle ici. Nous pouvons placer la charge dans l'une des pompes à essence et, si nous parvenons à savoir dans quelle voiture est Burger King, la faire exploser alors qu'il sera à trois ou six mètres, selon que ce sera l'aller ou le retour et dans quelle voie il circulera. Enrichis la bombe d'éclats de plomb, de clous et de phosphore blanc et ça devrait le faire, si on touche la bonne voiture. Cette combinaison d'anchois est un bon moyen que nous avons trouvé pour vaincre les blindages. Le plomb et les clous peuvent perforer la carrosserie de la plupart des véhicules blindés aux endroits les plus sensibles : joints des vitres, poignées des portes, plexiglas affaibli par l'explosion et les tonneaux de la voiture. Une onde de choc suffisamment forte projettera du phosphore incendiaire par ces ouvertures à l'intérieur du véhicule, fournissant cet effet de barbecue kasher que le commandant de votre compagnie semble tant désirer. » Des rires fusèrent. « Le reste d'entre nous attendra avec nos RPG et une de nos roquettes antichar pour donner à Burger King la plus folle des Minutes de Folie, puis nous balançons un nuage de fumée et nous foutons le camp. »

« Voilà les avantages de cette position », reprit gravement Brennan. « Les inconvénients sont que les mêmes dispositions qui nous aideront aideront aussi l'ennemi. Ces six voies offriront aux chauffeurs des limousines de Burger King beaucoup d'espace de dispersion et de manœuvre. Ils auront reçu un entraînement à des tactiques d'échappement et d'évasion de leur propre cru. Quand la Minute de Folie commencera, les limousines qui n'auront pas été immédiatement mises hors d'état de nuire pourraient s'égailler dans tous les sens comme des cafards quand on allume la lumière dans une cuisine de Puerto-Rico. Nous pourrions nous servir de nos propres véhicules, bien entendu, mais je ne veux pas que cette histoire devienne une course-poursuite à la Bonnie & Clyde où nous essaierions d'envoyer Sammy dans le décor.

Une bonne attaque doit se dérouler selon le plan et ne devrait jamais nous forcer à improviser. Ce genre d'opération ne devrait pas durer plus de trente secondes de contact réel, et ensuite on décampe. Nous frappons, descendons la cible, puis nous nous divisons comme une amibe. L'Agent spécial Shelley apprécie à l'évidence avoir de l'espace pour faire manœuvrer son convoi. Nous devons l'empêcher d'en disposer. Un autre problème est que si nous avons une bonne visibilité, l'escorte de Rothstein en aura une aussi, y compris l'hélicoptère.

C'est là que vous intervenez, Camarade... euh... »

« On l'appelle Lurch », dit Thompson.

« Merci, La Main. Lurch, pendant que nous nous occuperons de Burger King je veux que vous explosiez cet hélicoptère avec le missile Stinger dès qu'il sera à portée suffisante pour que vous soyez sûr de ne pas le louper. Ce ne sera pas seulement une image spectaculaire à offrir pour le journal de 20h, mais aussi une garantie que nous pourrons nous É&É ensuite sans avoir à éviter l'œil dans le ciel. »

« Je suis allé voir cette intersection », dit Lurch avec approbation. « Bel horizon bien large. Si cet hélico descend en-dessous d'un kilomètre d'altitude, il aura ce Stinger dans le derche avant de savoir ce qui lui arrive. »

« Je n'en doute pas, Camarade. Il devra descendre plus bas que ça s'il veut suivre ce qui se passe lorsque nous ferons sauter le bouchon en bas. Mais n'oubliez pas, quelque éclatante que soit l'image d'un Blackhawk abattu, notre objectif n'est pas de descendre l'hélico, mais de liquider ce monstre en robe noire qui fait massacrer des bébés et pisse sur notre race à chaque fois qu'il abat son maillet. En ce qui concerne à présent le deuxième lieu d'attaque possible sur Henderson Boulevard » il pointa à nouveau la carte « cette configuration alternative est beaucoup plus resserrée et confidentielle, une route à deux voies et un bois à deux pas, le long de la bande d'arrêt d'urgence. Ils seraient coincés et vulnérables, et nous pourrions nous cacher derrière n'importe quels arbres pour vider nos chargeurs sur eux quasiment à bout portant. Mais, par revers de médaille, ça signifie aussi plus de problèmes pour nous. D'une part, moins de routes pour s'É&É. D'autre part, un champ de tir beaucoup plus limité pour le Stinger. Monsieur Lurch ici présent devrait alors attendre que l'hélicoptère soit visible au-dessus de la route. L'attaque proprement dite aurait lieu ici, à environ 500 mètres de l'endroit où Henderson Boulevard rejoint la vieille route 99. »

« Pas à l'intersection même ? » demanda Carol.

« Non », dit Brennan. « Ça ferait voir et entendre l'attaque depuis l'aéroport par le gros de l'équipe de sécurité de Rothstein, qui risquerait de venir à son secours avec plusieurs véhicules et peut-être même un deuxième hélicoptère. On a un autre site dont la disposition le rend naturellement propice à une embuscade, à peu près là, même si on ne le voit pas sur la carte, mais je suis allé voir le terrain ce matin et j'ai découvert qu'il y avait un virage très serré, d'à peu près 90°, et la circulation doit être ralentie à environ 30 km/h pour le prendre. Les bois sont très proches et il y a quelques maisons et autres abris qui peuvent servir de couverture aux tireurs, sans oublier les arbres et les buissons. Alors, nous savons qu'il y a cette possibilité à cet endroit. Mais Shelley aussi le sait, et j'imagine que ça l'inquiète, mais il pourra penser que ce qui a fonctionné une fois fonctionnera une deuxième, et lui permettra d'échapper à toute mauvaise surprise que nous pourrions lui avoir préparée sur l'Interstate 5. »

« Vous vous souvenez peut-être de la course-poursuite que la Deuxième Brigade de Seattle a eue avec les SWAT du FBI sur le pont de l'Interstate 90 à Bellevue ? », rappela Brennan. « Depuis ils sont complètement paranos en ce qui concerne les autoroutes Interstate, et ne veulent à aucune prix que ça se reproduise. Si l'escorte de Rothstein prend Henderson Boulevard, soit à l'aller, soit au retour, ils devront ralentir à près de 30 km/h à ce virage. Juste à l'angle du tournant, il y a un caniveau circulaire en béton sous la chaussée que nous pouvons bourrer avec le plastic et tous autres sympathiques trucs qui explosent, avec détonateur à distance. Plus de pression que dans la pompe à essence, et nous pourrions infliger des dégâts majeurs à au moins deux des limousines, les forcer à s'arrêter, puis utiliser nos RPG et nos balles perforantes. Des deux sites, c'est celui-là que je préfère. Il est idéal. Tellement idéal que je m'en méfie presque comme étant trop beau pour être vrai. »

« J'aime m'approcher et voir leurs cervelles gicler », dit Spiderman. En entendant ça de la bouche de quelqu'un lui ressemblant, avec son dos voûté et sa crête teinte, vous vous diriez sûrement Seigneur, qu'est-ce que c'est que ce petit morveux arrogant de punk ? Mais aucun d'entre nous n'a ri ni ricané. Nous connaissions Spiderman et Susie, et ils aimaient vraiment s'approcher et voir gicler les cervelles. S'être fait sodomiser par des nègres dans la prison du comté de King avait cet effet sur les gens. Et ce qu'ils avaient fait à Spiderman était encore pire.

Brennan opina. « Moi aussi, mon gars. Bon, eh bien va pour Henderson Boulevard. À présent, en ce qui concerne nos dispositions pour la matinée... » La discussion se poursuivit pendant tout l'après-midi et je ne vous en ferai pas le compte-rendu mot à mot. Après que l'oc eut fini son briefing, Smack distribua l'armement. « Jeune Ryan, l'oc me dit qu'il aime ta prestance à l'automatique lors des chignoles », me dit-il.

« Je peux ravoir la Thompson ? » demandai-je. J'adorais cette mitraillette, même si tout l'usage que j'en avais fait jusque-là avait été de faire danser le flamenco à quelques mexicains devant un de leurs bouclards à Centralia (avec le foutu recul elle m'avait échappé des mains, dans la position précaire où j'étais, penché depuis la fenêtre d'une voiture). En outre j'avais plus tard criblé de balles la maison d'un pasteur des Assemblées de Dieu à Chehalis pour faire valoir un argument théologique à propos des Juifs qui seraient le Peuple Élu. J'avais ensuite appelé le pasteur au téléphone et lui avais suggéré de faire son prochain sermon sur Matthieu 27, 25². Il avait préféré quitter la ville.

« Je crains que non », dit Smack en secouant la tête. « J'ai prêté la Thompson à des types qui avaient un boulot spécial de prévu à Seattle, et elle ne sera pas de retour avant au moins une semaine. Mais j'ai un jouet pour toi. » Il sortit une arme de l'arrière de son fourgon qui était, lui aussi, garé dans le hangar, et me la lança. Elle était longue, effilée et magnifique, profil subtil, chargeur charmeur et canon mignon.

« AK-47 ? » demandai-je, retournant l'arme, en admiration devant la beauté pure de la célèbre stylique de mort du général Mikhaïl Kalachnikov. Le bois de la crosse était verni couleur or-rouge et poli à un point de perfection rutilante. Sans le poids de son chargeur, il me semblait pouvoir faire tourner l'arme autour de mon doigt comme un pistolet. « Quelle facture ? Ce n'est pas un Valmet, si ? » La Valmet était l'imitation finlandaise de la Kalachnikov, probablement la meilleure et la plus performante de toutes.

« Non », soupira Smack. « J'aimerais pouvoir te donner une Valmet, fiston. J'aimerais pouvoir donner une Valmet à chacun d'entre vous. Ça, c'est un modèle tardif de l'AK-47, c'est une AK-74. Dernière série produite par l'Armée soviétique avant la chute du Rideau de Fer. Ce modèle précis est un souvenir de l'Irak ensoleillé. Il y a encore les empreintes digitales de Saddam Hussein dessus. À vrai dire, la principale raison

² « Et tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

pour laquelle je veux que tu te coltines cette arme demain, c'est que je dois utiliser ces munitions russes 5,45 mm. Fut un temps où on pouvait facilement mettre la main sur des 5,45, mais la foutue Loi Schumer les a interdites et on est obligés de composer avec ce qu'on peut prendre aux flics et aux fédéraux. Nous n'avons que cette arme capable de tirer un tel calibre, et à peu près deux cents cartouches à tirer, après quoi je convertirai l'arme pour qu'elle tire des munitions de .223, qui sont d'un accès largement plus courant. Réaléser le canon n'est pas un problème, et j'enlèverai la crosse et scierai le canon juste devant le régulateur des gaz, juste ici, alors autant te dire qu'ensuite elle ne débitera plus qu'à très courte portée. Elle chatouillera le foie de Schlomo bien comme il faut. Il faudra que je lisse l'âme du canon aussi, pour niquer les stries balistiques afin que ZOG ne puisse pas la tracer, même si rechamber va me donner du fil à retordre. Je vais devoir la retrousser, si tu vois ce que je veux dire. » Il me tendit un chargeur camembert en forme de tambour et deux chargeurs courbes, ainsi qu'une poignée de cartouches libres. « Il y a une centaine de balles dans ce camembert. »

« Fabrication soviétique, ça aussi ? » demandai-je, observant le tambour avec curiosité.

« Non. Fait maison dans notre propre atelier, jeune Ryan », dit-il fièrement. « C'est pas trop lourd pour toi ? »

« Je ne suis pas une gonzesse », répondis-je. « Je peux me débrouiller avec ça, Smack, même si en effet le tambour déséquilibre pas mal le truc », ajoutai-je en clivant le camembert dans le puits du chargeur. Je soulevai l'arme, la soupesai, la mis en joue. Avec ce chargeur, elle était en effet lourde, mais j'étais jeune et fougueux et je pouvais me débrouiller avec. « J'ai déjà tiré avec le M-16 et le BAR, et la Thompson aussi bien sûr » dis-je à Smack. « Le BAR et le M-16 sont plus lourds que ça lorsqu'ils ont leurs chargeurs. Le verrou a l'air lâche. »

« Les AK sont délibérément conçues comme ça, avec un peu de jeu, pour pouvoir tolérer l'expansion due à la chaleur, les saletés qui s'incruster et éviter les enrayements », expliqua Smack. « C'est ça qui en fait de si bonnes armes. Tu peux laisser une AK au fond d'un marais pendant une semaine, l'en ressortir, virer la culasse, et elle tirera quand même. Tu n'as jamais été dans l'Armée ? »

« Non, en sale raciste que j'étais. Réformé pour manque de fibre morale. »

« Mais tu connais les procédures de contrôle de tir automatique, non ? C'est le pied de s'en servir, et ça peut faire beaucoup de dégâts, mais il ne faut pas jouer les Rambo avec. »

« Ouais, je sais comment ça se passe », lui répondis-je. « Carter et Adam Wingfield m'ont tous les deux appris. Tirer de courtes rafales et essayer de les envoyer toutes au même endroit. Se dire qu'on va tirer une rafale de six balles au moment où on appuie sur la détente, ce qui fait qu'on n'en tire que cinq. »

« Tank, y a moyen qu'on laisse Shane et quelques autres s'entraîner un peu avec les armes à feu avant le spectacle ? » demanda Smack. « Ce n'est pas une bonne idée de laisser aller des types au combat avec des armes dont ils ne se sont jamais servis. Surtout sur une chignole de cette importance. »

Tank approuva, et de cette façon le reste de la soirée fut occupé par un voyage vers une maison privée sur une petite route hors de Yelm, dont la longue cave adjacente contenait un champ de tir insonorisé clandestin. C'était très utile, mais forçait aussi à s'activer, car Tank était un officier de terrain expérimenté et croyait en la nécessité de garder ses troupes en activité permanente. Nous mîmes des casques antibruit et je vidai un chargeur d'AK, cinq coups en mode semi-automatique, puis le reste par rafales en automatique. L'AK n'avait presque aucun recul, elle était si stable que j'aurais pu faire un morpion avec.

Susie Q. se lâcha avec un tambour entier de munitions du fusil sud-africain Stryker double express qu'elle porterait le lendemain, Spiderman passa tout un chargeur dans son UZI, Tommy Connors en vida plusieurs avec la M-16 qu'on lui avait donnée, puis Lurch répéta la procédure de mise à feu de notre roquette antiblindage léger LAW avec Spiderman, sans bien évidemment pouvoir réellement la tirer.

Après que nous eûmes nettoyé les armes, Tommy et moi rentrâmes au lieu de baignade habituel, et les autres allèrent dans d'autres planques à l'emplacement confidentiel pour y passer la nuit avant le rendez-vous le lendemain matin à 9 heures. Un autre principe que nous avions appris à nos dépens était de ne jamais avoir tous nos Volontaires regroupés au même endroit plus longtemps que nécessaire. Toujours bouger, et ne camper qu'en détachements. On m'a assigné un lit de camp dans un des bureaux, averti de l'heure de mon tour de garde, moi et Smack de 22h à 2h du matin, puis Tommy et Carol nous relèveraient. Avant de me pieuter, j'ai pu échanger quelques mots

avec Tank, enfin beaucoup en réalité, et il a dû se demander si j'avais fumé quelque chose avant de comprendre ce que j'essayais de tirer de lui. On ne posait jamais de question quant au statut ou à l'emplacement des autres Volontaires, ou même des autres membres de sa propre unité. La curiosité rendait suspect. Mais il y avait quelqu'un de particulier que je n'avais pas vu depuis déjà quelque temps. Ma femme.

« Rooney est notre source à l'intérieur d'Evergreen sur ce coup, Shane » me dit-il. C'était ce que j'avais redouté. On ne croirait pas qu'une fille aussi aguichante que Rooney fit une bonne espionne, mais comme, pour être honnête, son attrait était celui, confidentiel, d'une copine de bande et pas celui d'une bombasse sexuelle, personne ne lui jetait jamais un deuxième regard. Je veux dire, tout le monde sait que dans James Bond les espionnes sont toutes des beautés renversantes, non ? Normalement, un OC n'aurait pas pu ni dû me dire ce qu'elle faisait, mais il était au courant pour moi et Rooney.

« Elle n'est pas enfouraillée, donc tu n'as pas à t'inquiéter qu'elle se fasse choper par un détecteur de métaux ou un truc de ce genre. Elle a seulement un portable. Elle va faire son numéro de gentille ado américaine bienpensante. Peut-être même qu'elle ira demander un autographe à Sammy si elle arrive à s'approcher suffisamment, et lui dire qu'elle veut aller à la Fac de Droit et faire comme dans le film *La Revanche d'une blonde*. Tu l'as entendue faire ce sketch. Pendant l'après-midi, elle va passer quelques appels à des ados typiques tout aussi écervelées, et si des agents de ZOG écoutent ils pourront jurer de bonne foi avoir entendu Jennifer et Vanessa des beaux quartiers. Nous avons un code assez bien élaboré pour leur donner le change, et elle nous dira tout ce qu'on doit savoir. Elle nous rencardera sur l'heure de départ, et si possible dans quelle voiture se trouvera Burger King. Cette fille est un soldat, fiston, et un excellent. »

« Je sais, chef » dis-je avec une grimace. « C'est quelque chose qu'il faut que j'accepte, mais je n'ai pas à aimer ça. »

« En effet, et en effet » répondit l'OC en me donnant une tape sur l'épaule. « Soit dit en passant, elle aussi s'inquiétait à ton sujet. Je lui ai dit que tu étais un vrai manche et qu'on ne te confierait jamais une arme de crainte que tu ne te tires une balle dans le pied, mais que par égard pour elle on veillerait sur toi. »

« Merci de notre part à tous les deux » lui répondis-je.

Chapitre IV

DANS LES FILMS SUR LA RÉVOLUTION ils vous montrent une chignole avoir lieu avec des acteurs de la NVA entièrement équipés de treillis au camouflage moucheté, des passe-montagnes et des masques de ski, quelques-uns portant même les vieux borsalinos du Parti pour le côté caractéristique pittoresque, qui se cachent dans des tranchées enterrées dans les bois, s'appellent par leur grade et se font le salut militaire ou le salut nazi, descendent en rappel du haut des arbres et des gratte-ciel et toutes ces foutaises. Bon, il y a peut-être eu une ou deux opérations durant la guerre qui se sont vraiment passées comme ça, comme l'attaque contre le porte-avions John F. Kennedy à Bremerton, mais aucune à laquelle j'aie participé. À la plupart de mes chignoles, il n'y avait tout au plus que quatre ou cinq personnes, deux dans une voiture et trois dans une autre, parce qu'on en prenait toujours deux.

Si la NVA s'était baladée en ville avec des vêtements de ninja, je pense que les gens auraient pu le remarquer. Nous étions très attentifs à nous habiller comme des ploucs américains typiques. Le matin où nous nous en primes à Sonnonneur Sammy Rothstein, je portais un jean élimé, des baskets pour nègres, un T-shirt kaki représentant une grenouille ivre dansant pour la publicité d'une marque de bière, et une casquette de baseball bleue de l'équipe des Seattle Mariner, mes chargeurs de rechange pour l'AK-74 étaient planqués à l'abri des regards dans la Jeep Cherokee qui nous avait été attribuée à Johnny Pill et à moi. Nos Volontaires étaient vêtus de façon à ce qu'au moment de l'É&É après le coup nous pussions nous fondre dans la foule porteuse de hardes similaires.

Ce que nous faisons souvent, c'était d'avoir deux hauts sur nous pendant une chignole, deux T-shirts en été, deux vestes en hiver, de sorte que si des témoins voyaient deux hommes en vestes de camouflage

sur le lieu de l'attaque, eh bien dix minutes plus tard, dans des rues situées trois kilomètres plus loin, un homme portant un cardigan et un autre une veste en cuir attireraient moins l'attention.

Nous prenions également l'habitude de porter un couvre-chef pendant nos actions pour brouiller notre profil, parfois le borsalino du Parti qui était la seule espèce de signe de reconnaissance du mouvement du Nord-Ouest avant Longview, ou, parfois, un chapeau de cow-boy ou une casquette longue. Puis, après rupture des contacts, nous passions à des casquettes de baseball typiques de M. Plouc Américain. Tous les Blancs portant des casquettes de baseball se ressemblaient pour la LARDEU. Pour la pêche au Rothstein, j'avais un sweatshirt blanc uni prêt à l'emploi et je prévoyais de me débarrasser de ma casquette après que nous en aurions fini.

Carol, Brennan, Tank Thompson et l'Ourson avaient installé la charge explosive dans le caniveau avant l'aube, la responsabilité du détonateur à distance revenant à Carol. Visiblement, elle avait une dent toute particulière contre les avorteurs, raison pour laquelle elle avait fait en sorte de pouvoir participer à cette opération. Comme les charges étaient enterrées, ça n'avait pas été la peine de les enrichir de joyeusetés comme les éclats de métal ou le phosphore, mais en plus des trente kilos de plastic ils en avaient ajouté douze de Semtex et quelques bâtons de TNT juste pour le spectacle et la satisfaction. Ça allait faire un putain de trou dans le sol, et nous devrions rester bien couverts à au moins cent mètres de distance si nous ne voulions pas être soufflés dans l'explosion. Nous ne creusions pas de retranchements, ne grimpons pas dans les arbres ni ne nous cachions sous des filets de camouflage ni aucune autre gentille niaiserie de ce genre. Une fois que la Minute de Folie (qui, soit dit en passant, durait plutôt dans les vingt secondes) était terminée et que vos camarades déclenchaient les fumigènes, vous filiez en vitesse, pas d'un pas tranquille, vers votre véhicule, et vous écrasiez le champignon pour détalier.

Plus tôt ce matin-là, Tank avait amené les équipes à l'extérieur de l'entrepôt de Tumwater Boulevard. Conduisant à chaque fois un véhicule différent parmi ceux que nous avions, il roulait nonchalamment le long de l'aéroport, où il pouvait voir les mouvements ennemis et le métal brillant de leurs armes derrière les panneaux de béton installés comme muraille sous l'énorme bannière étoilée maçonnique des États-Unis. L'OC nous indiqua où nos véhicules seraient garés.

Nous étions positionnés en fonction de nos véhicules, hors-vision dans les bois, ou hors de la route le long d'Henderson Boulevard, à à peu près trois cents mètres de chaque côté du virage à 90° de la route, deux ou trois Volontaires par véhicule. Nos communications prendraient la forme d'une audioconférence entre tous nos téléphones, un homme de chaque équipe se voyant doter d'un téléphone et d'un casque. Nous ne voulions pas utiliser nos propres téléphones, car ZOG pouvait pister de nombreuses signatures électroniques dans les signaux mobile, et non seulement localiser l'appelant, mais aussi découvrir le numéro du téléphone.

Henderson Boulevard parcourait une zone peu densément peuplée de la lisière de la ville, et dans notre rayon d'action il n'y avait que quelques maisons particulières accessibles par un chemin privé, un petit complexe d'habitation miteux qui semblait à moitié vide et l'entreprise d'un ferrailleur automobile consistant en une petite décharge de métal et de quelques abris en tôle ondulée. Quelques vitres du complexe d'habitation seraient probablement cassées dans l'onde de choc de l'explosion, mais elles étaient situées dans un renforcement au-dessus du niveau de la chaussée, et à moins que quelqu'un ne débouchât en voiture à ce moment-là sur Henderson Boulevard du chemin menant à sa maison, il ne devrait y avoir aucun blessé. L'échoppe du ferrailleur était à la marge de la zone d'explosion, et recevrait probablement quelques éclats dans les murs.

« J'ai leur numéro. Quarante secondes avant l'arrivée du convoi de la cible, alors qu'elle sera sur Henderson Boulevard, j'appellerai les mecs qui sont dans cet atelier avec mon autre téléphone portable pour leur dire de se barrer des voitures sur lesquelles ils travaillent et de se plaquer au sol » dit Tank. « C'est tout ce qu'on peut faire pour eux. »

Au dernier briefing, Tank nous déclara : « Si l'Agent spécial Shelley sort notre Burger King de l'aéroport et le conduit vers la ville tout droit dans notre piège, tant mieux. Nous attendons trois ou peut-être quatre limousines blindées. S'il y en a trois, on fait sauter celle du milieu au moment où elle prend le tournant, juste quand elle est au-dessus du caniveau, l'explosion sera suffisante pour détruire ou ralentir les deux autres. S'il y en a quatre, on fait sauter la deuxième. Si Rothstein se trouve être dans la voiture qui explose, il sera transformé en barbecue. Mais le but de plusieurs limousines est de dissimuler où se trouve exactement Sonnonneur, et il peut être dans n'importe quelle autre.

C'est pourquoi, après l'explosion d'ouverture, nous nous amenons et nous jouons le bon vieux Choc et Effroi sur toutes les limousines qui cherchent à nous échapper. Nous avons de la chance que l'angle droit que fait la route empêche nos équipes de s'entre-tirer dessus. »

Puis il expliqua les rôles que chacun devait jouer : « Ted et moi-même, Carol et Paddy et Ray serons au contre, derrière cette grange en ruine que je vous ai montrée. Quand nous nous approcherons, Ted arrosera les cibles avec la M-60. Puisqu'ils sont nos invités, Paddy disposera de notre BAR muni de nos cartouches renforcées faites maison, et Carol aura mon propre M-16, lui aussi muni de cartouches spéciales. Je porterai le coup de grâce là où ce sera nécessaire avec un RPG. Notre équipe va s'É&É avec l'Explorer et le pick-up Toyota. Spiderman et Susie arriveront par le sud avec le pick-up Ford, bloqueront et détruiront tout véhicule encore intact avec la roquette antiblindage LAW, pendant que le camarade Lurch sera à l'arrière avec le Stinger et, avec un peu de chance, abattra l'hélico quand il descendra pour reconnaître et couvrir ce qui restera du cortège. Tommy et Mack the Knife seront plus bas, derrière le complexe d'habitation, dans la Camry et vireront vers le sud sur Henderson, rejoindront l'équipe avec les armes lourdes, et les appuieront avec un autre RPG. Toutes les équipes auront une roquette, sauf celle de Shane et John. Désolé les gars, je sais que ça vous laisse un peu sur la touche, mais si tout va bien aucune des limousines n'arrivera même jusqu'à votre position. Vous descendez la route avec la Cherokee et restez en alerte pour récupérer quiconque d'entre nous qui, pour n'importe quelle raison, aura perdu son moyen de transport et aura besoin d'un chauffeur. Si cela se produit, les autres, vous allez vers le nord, John et Shane vous récupéreront en route. Smack traînera en voiture près de l'aéroport et m'avertira de ce qui se passe, du moment où le jet de Rothstein atterrit, et, surtout, de la route que le convoi emprunte. Il participera également à l'extraction éventuelle des Volontaires restés sur place. Fais profil bas et reste discret, Jack, parce qu'une fois qu'il aura atterri ils regarderont partout à l'affût de la NVA. Bones a installé une petite station médicale à Yelm, là où vous avez tiré avec les armes cette nuit. Quiconque est blessé doit faire tout son possible pour arriver là-bas. Dans le cas contraire, rendez-vous à la Taverne de la Goutte de Rosée dans les deux heures qui suivront le combat. »

La Taverne de la Goutte de Rosée était une grange d'une ferme laitière de la campagne de Bucoda.

« Tout ceci, bien sûr, si Burger King passe par Henderson Boulevard » reprit Brennan. « S'il prend Capitol Boulevard ou même l'Interstate pour rallier Evergreen College, on décroche. Ce n'est pas une bonne idée de rester à nos postes à nous tourner les pouces pendant sept ou huit heures jusqu'à ce qu'il décide de repartir à l'aéroport. Quelqu'un pourrait nous voir traîner tous ici, flairer quelque récompense et appeler le numéro vert du terrorisme intérieur. Qui plus est, nous devons présumer que des fédéraux et flics de toutes espèces patrouilleront les zones assez proches de l'aéroport. Vous connaissez vos positions de repli ? » Nous les connaissions. Si Rothstein manquait son rendez-vous du matin avec le destin, Johnny et moi irions passer la journée à la bibliothèque municipale de Tumwater puis à un match de tennis entre lycéens jusqu'à ce qu'on nous appelle pour nous dire de nous redéployer. Ou de lâcher l'affaire et de rentrer à Dundee parce que quelque chose avait merdé quelque part. Ça arrivait, beaucoup trop souvent à mon goût.

Avant que nous ne partions, Tank nous a rassemblés pour faire une prière. Tank n'était pas chrétien, mais certains de nous l'étaient, et par respect pour eux, ainsi que par un raisonnable désir de protéger nos arrières auprès du Tout-Puissant au cas où, nous courbâmes nos fronts sur les crosses de nos armes. La prière de Tank était toujours la même.

« Seigneur » récita-t-il, « Tu sais quelle journée chargée nous allons avoir aujourd'hui. Si parfois nous T'oublions, Seigneur, ne nous oublie pas. »

Burger King était censé toucher le sol à onze heures. Nous arrivâmes sur les lieux à dix heures cinquante-cinq, chaque équipe empruntant un itinéraire différent pour se rendre sur zone. Johnny Pill et moi avions écopé du poste le plus septentrional, à peu près quatre cents mètres au-dessus de ce qui allait devenir la Courbe de l'Homme Mort, sur le côté est de la route, cachés dans les bois dans une clairière. Johnny Pill conduisait la Cherokee et j'étais sur l'audioconférence avec l'écouteur du casque planté dans l'oreille. L'UZI de Johnny était sur le siège à côté de nous. L'AK-74 était sur mes genoux, crosse repliée. Nous nous assîmes et attendîmes. Et attendîmes. Et attendîmes. Et attendîmes.

À onze heures quatre, j'entendis la voix de Smackwater Jack : « La dinde a atterri », et nous sûmes que le jet était sur le tarmac et Burger King aussi. Nous avions l'ordre formel d'éviter autant que possible les échanges non-essentiels, par conséquent nous n'aurions pas de rapports réguliers de progression de la situation, mais nous aurions dû être informés après que le convoi aurait quitté l'aéroport s'il se dirigeait dans notre direction.

Malheureusement, cette fois, les *Feps* nous prirent encore de court. L'Aéroport régional d'Olympia est petit en comparaison avec les autres aéroports, mais il n'en reste pas moins foutrement grand, avec plein de routes pour y accéder et en sortir. Smack ne les repéra pas avant qu'ils ne fussent déjà sur la route. Dans la mauvaise direction. « Marie et les filles ne pourront pas venir pour le déjeuner on dirait » dit Smack d'un ton badin.

« Marie » dis-je à Johnny. C'était le code qui nous avertissait de ce qui se passait. « Ça veut dire qu'ils prennent Tumwater Boulevard en direction de l'Interstate. »

« Merde » dit John.

Nous attendîmes un peu au cas où ils seraient gentils et feraient demi-tour, mais nous n'entendîmes rien de la part de Smack.

« OK, Messieurs-Dames » fit la voix de Tank vers midi et quart. « On dirait bien que notre repas est fichu. Marie et les filles sont coincées dans un embouteillage, mais avec un peu de chance on pourra quand même les retrouver ce soir à Burger King. Je vous revois là-bas. »

« C'est foutu » dis-je à Pilafski, dégoûté. « On décroche jusqu'à ce qu'on nous rappelle et on espère qu'il prenne le bon chemin pour rentrer ce soir. En plus, ça me donne l'occasion d'avancer dans ma lecture. Je n'ai jamais fini *La Maison d'Âpre-Vent* et je meurs d'envie de savoir comment se termine le procès de Jarndyce contre Jarndyce. »

« T'es bizarre, gamin » dit Johnny.

Nous entrions sur Henderson Boulevard pour aller nous cultiver l'esprit quand je regardai vers la droite, et soudain deux motards de la police déboulèrent dans le virage. Ils étaient suivis par une, deux, trois longues limousines noires aux vitres teintées opaques, se ressemblant toutes comme deux gouttes d'eau, de petits drapeaux américains flottant sur leurs ailes. Deux autres motards formaient l'arrière-garde. Smack n'avait rien dit à propos d'une escorte de motos. Elles devaient avoir rejoint les limousines sur le chemin. Au-dessus de nos têtes nous entendions le vrombissement

d'un hélicoptère volant à basse altitude. Notre cible était juste devant nous au moment où nous rompions la formation d'embuscade, arrivant de la mauvaise direction par où personne ne l'attendait, et voilà que les deux motards de tête tournaient légèrement la tête et regardaient deux Volontaires de la NVA qui étaient venus pour les tuer et étaient pris entièrement au dépourvu. Oh que oui. Je souris aux motards et les saluai de la main alors que le cortège passait, puis je beuglai dans le micro de mon casque. Je ne m'encombrai pas de langage codé, mais, par habitude, au moins, je ne prononçai le nom de personne.

« Chef ! Faites-les revenir ! » hurlai-je. « Ils sont là ! Burger King arrive dans votre direction vers le sud, je répète, vers le sud ! Vous avez dix secondes ! Il arrive, bordel ! »

« Hein ? » fit une voix d'homme étonnée. « Ils arrivent depuis la ville ? Mais comment c'est arrivé ? »

« Je les vois, et notre amie a le détonateur en main » fit la voix de Tank dans mon oreille, calme et ferme. « OK, Volontaires, allons-y. Faisons voyager un peu Matilda¹. »

Nous apprîmes plus tard que par la plus pure et la plus énorme des coïncidences, au moment où l'escorte de Rothstein s'engageait sur l'Interstate 5 en direction du nord par la bretelle d'accès n° 101, il y avait eu, quelques kilomètres plus au nord, vers la sortie de Pacific Avenue, une pétarade sans aucun lien avec nous. L'Interstate 5 était la principale route de la drogue entre Los Angeles, Portland, Seattle et Vancouver pour les innombrables gangs de narcotrafiquants et autres cartels de mêtèques de L. A., dont nous savions tous qu'ils s'entre-détestaient.

Deux Cadillac pleines de drogués, les uns des simiesques Mau Mau, les autres des cholos de la mafia mexicaine, redescendaient toutes deux vers le quartier South Central de Los Angeles après des livraisons médicales sans lien entre elles à Seattle. Ils s'étaient reconnus au moment où ils dépassaient Tacoma et s'étaient provoqués sur une trentaine de kilomètres, se faisant des doigts d'honneur et essayant de s'éjecter l'un l'autre de l'autoroute, etc. Puis, à hauteur de la sortie n° 106, ils avaient décidé qu'ils en avaient marre de jouer aux autos-tamponneuses, avaient mis leurs voitures à niveau et avaient commencé à se tirer dessus avec leurs UZI, leurs 9 mm et autres armes qu'ils avaient.

¹ Référence au poème australien *Waltzing Mathilda*, dont le premier mot ne signifie pas « valseuse », mais « voyageuse » en argot.

Mais ils oubliaient où ils étaient. À Los Angeles, les voyageurs en étaient venus depuis longtemps à accepter sans sourciller de telles échauffourées comme autant de désagréments de la circulation, et il y avait longtemps que la police n'entraînait plus en ligne de compte, mais le Nord-Ouest était plein de Blancs fort dangereux disposant d'armes et, pour ce qui était du respect des lois et de l'ordre public, c'était une situation très différente. Les policiers d'Olympia et le FBI étaient déjà sur les nerfs à cause de la visite de Rothstein. Ils avaient confusément appris qu'il y avait des tirs près de la sortie sur Pacific Avenue, tout le monde avait spontanément pensé qu'il s'agissait d'une quelconque chignole de la NVA, et ZOG était descendu en force vers ce tronçon d'Interstate et avait commencé à exploser les racailles ahuries.

L'Agent spécial Don Shelley avait été averti d'un possible contact TI — le jargon de ZOG pour dire terrorisme intérieur — et plutôt que de risquer de se jeter avec sa précieuse cargaison hébraïque dans on ne savait quelle embrouille liée à la NVA, il avait décidé de tout annuler. L'aéroport était plus proche qu'Evergreen College, et Shelley, toujours aussi prudent, avait tourné casaque. Il avait ordonné au convoi de sortir à la sortie n° 103, de prendre Cleveland Boulevard puis par Old Yelm et Henderson, se jetant par là même dans notre véritable embuscade volontaire.

J'appelais ça la chance des Irlandais. Rooney appelait ça la main de Dieu. Quoi que ce fût, Quelqu'Un quelque part dans le cosmos nous donnait un fier coup de main, parce que ce genre de coïncidence ahurissante s'est produit de nombreuses fois durant ces années. C'était comme si après quasiment un siècle, pour le récompenser d'avoir pris un peu de poil là où il faut, le sort cessait d'être défavorable à l'homme blanc, et que la déesse Fortune nous souriait à nouveau. La chance suffit souvent à sauver un homme, si son courage tient. Même chose pour un peuple.

Après que le cortège fédéral nous eut dépassés, il y eut quelques secondes de silence. Johnny commença à parler derrière le volant : « Je nous sors d'ici dès qu'on entend... » La terre fut secouée sous nos pieds, et nous n'étions même pas sur le sol. C'est dire combien c'était puissant. Nous n'entendîmes pas une explosion à proprement parler, c'était plutôt comme si la Terre grognait. Nous sentîmes la force de l'explosion nous passer par le corps comme si nous étions de la gelée, puis nous fûmes soufflés par l'onde de choc, qui fit plier et craquer les arbres comme une rafale d'ouragan. Je regardai vers ma gauche et vis quelque chose dans le ciel.

D'abord, je pensai que c'était l'hélicoptère, mais je me rendis compte que c'était une longue limousine noire, tournoyant lentement dans les airs à trente mètres de hauteur. Elle passa au-dessus des arbres, puis hors de notre champ de vision. « C'est pour nous ! » hurlai-je à Johnny en ouvrant la porte, en me levant, en faisant glisser mon arme sur le toit et en m'accrochant de la main gauche. « On y va ! »

Johnny sortit de la clairière juste au moment où une des limousines blindées déboulait au détour du virage à plus de 100 km/h. Le chauffeur avait compris le message cinq sur cinq. Dès qu'il nous aurait dépassés, il serait parti pour ne plus revenir. Johnny l'avait vue également. « Saute ! » cria-t-il.

Je sautai en boule hors de la voiture et me reçus sur le sol, mon AK à portée. Johnny se jeta hors de la clairière et emboutit la limousine en plein flanc, enfonçant les plaques de blindage et envoyant la Cherokee faire des tonneaux, son capot complètement défoncé. La limousine fit une embardée et quitta la route, franchit le fossé à l'ouest de la route et s'encastra dans un grand pin de l'Oregon, toujours debout. Les portes de la limousine s'ouvrirent et quatre hommes en sortirent en chancelant. Trois portaient l'uniforme ordinaire des Feps, costume noir, chaussures vernies, longs manteaux noirs et lunettes noires. L'un des fédéraux avait un pistolet-mitrailleur Heckler-Koch, qu'il agita faiblement en direction de la Cherokee, tirant une rafale aveugle. Je me dis à voix basse de tirer une rafale de six, et l'agent fédéral s'écroula derrière sa portière ouverte. Je pensais l'avoir eu, mais il tira une nouvelle rafale de son Heckler depuis derrière sa portière en direction de la Cherokee, qui gisait brisée et fumante au milieu de la chaussée. Je n'étais pas sûr que le tireur au service des Juifs se fût seulement rendu compte que j'étais là. Le conducteur, lui, par contre, me vit. Il leva son Glock et je portai mon AK à mon épaule. Nous tirâmes en même temps. Il manqua sa cible. Moi pas.

Je vis sa tête éclater. Je regardai autour de moi et vis Johnny en-dehors de la Cherokee, la tête ensanglantée par la force du choc, déchargeant son UZI sur l'agent fédéral qui déchargeait le sien sur lui depuis sa portière. Les deux autres hommes commencèrent à s'éloigner du véhicule. L'un était un immense Noir en pardessus noir au crâne rasé et arborant au menton un de ces boucs des Lions de Juda, qui essayait de me tirer dessus avec un Glock d'une main tandis que de l'autre il cherchait à entraîner à l'écart un personnage replet en costume gris, le tirant par la main comme un enfant.

Quelque chose finit par tilter dans ma cervelle pompée par l'adrénaline, abasourdie par le vacarme et embrumée par la poudre. Le petit gros vêtu de soie grise était notre Samuel L. Rothstein, Président de la Cour suprême des États-Unis. Bingo. Burger King. Johnny le vit, le pointa du doigt et hurla « *Chope-le !* » Je leur expédiai une rafale, mais ils étaient déjà dans les bois. Je traversai la route en courant, franchis d'un bond le fossé, et soudain je me trouvai dans la grande forêt du Nord-Ouest. Cinq mètres seulement de la route et c'était presque la forêt vierge ; pins de l'Oregon, fougères et reflets brillants de la belle lumière du printemps tombaient du ciel en milliers de zébrures. Je n'aurais pas été étonné de voir le yéti surgir derrière un tronc. Aucun signe du gros Juif et de son gorille afwo-améwicaïn.

Oh, Seigneur, ne me dites pas que j'ai laissé filer un foutu Président de la Cour suprême ! Je me maudissais, plein de rage et de désespoir. En une seconde, toute la situation me passa devant les yeux. Combien de mes amis venaient de mourir sur cette route ou mourraient pendant la minute suivante, et moi, je laisserais filer ce salopard ? Puis j'entendis un craquement dans le taillis devant moi et à ma droite. Soudain, instinctivement, je compris.

C'était le Noir qui commandait, et il craignait la forêt du Nord. Il ne la comprenait pas. S'il avait été assez malin pour courir et se cacher dans les bois jusqu'à l'arrivée des secours, lui et Rothstein auraient pu tous les deux s'en tirer. Vérole, j'étais pas Daniel Boone. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Les traquer grâce à leur odeur ? Mais lorsqu'on est sous tension, l'instinct racial prend toujours les devants. Nous n'étions pas en Afrique. Cet environnement était celui de mon peuple, pas du sien. Il sentait dans son âme qu'ici c'était la terre des Blancs, et ça le submergeait. L'homme noir n'osait pas affronter l'Aryen dans la forêt du Nord d'où son peuple était issu. L'éviter était inscrit dans ses gènes et dans son sang. Instinctivement, sans doute sans réaliser ce qu'il faisait ou sans comprendre pourquoi, il retournait à ce qui lui était familier. L'asphalte et le béton. Il ramenait son chargement Élu vers la route pour chercher à se procurer une nouvelle voiture.

Je me mus silencieusement et rapidement sur environ trente mètres à travers le buisson, suivant la route parallèlement, et j'entendis le son d'un moteur et le crissement de freins. Le *Fep* noir et Rothstein criaient, et essayaient de tirer un couple de Blancs hors de leur Kia verte. Le couple pensait être victime d'un vol de voiture, ce qui, en un sens, était le cas.

Le jeune homme décocha, sans grand résultat, quelques mandales au garde du corps qui le refroidit d'une seule balle de son Glock. Le jeune homme blanc s'effondra comme un sac de patates. La fille blanche hurlait, pleurait et essayait d'intoxiquer le nègre avec un aérosol au poivre qu'elle tenait au bout d'une chaîne. Il le lui arracha. J'entendis le craquement des os de sa main par-dessus ses hurlements. Elle jeta alors ses regards autour d'elle et me vit.

« *Au sol !* » lui rugis-je. « *NVA ! À terre !* » Elle entendit « *NVA* », et même à six mètres de distance je pus la voir devenir pâle comme un linge de pure terreur. Elle réalisa ce qui était en train de se passer et plongea sur le goudron, couvrant le corps de son copain ou mari avec le sien. Le Noir me vit également, et fit aboyer son Glock à la vitesse de l'éclair. J'entendis la balle siffler à côté de mon oreille. Maintenant, rafale de six. Il chancela et s'écroula sur la route. Je vis le blanc de sa chemise se colorer de rouge. Le pauvre fou ne portait pas son gilet pare-balles et le payait de sa vie.

Rothstein détalait le long de la route, ses jambes arquées tressautant, ses bras de chiffon qui jaillissaient de son corps grassouillet s'agitant dans l'air comme les ailes d'un moulin. Je lui courus après. Quand je fus suffisamment près, je tirai quelques balles sous ses pieds, et il s'arrêta. « *Un million de dollars !* » l'entendis-je hurler. « *Un million ! Je le jure, un million, je paierai !* » Je marchai sur lui. Je suppose que j'étais à moitié fou à ce moment-là. Tout ce que j'arrivai à me rappeler était un passage de mes cours de théâtre au lycée, un des rares moments d'école que j'aie appréciés. Je parlai.

Enfin, je croassai plutôt. Ou peut-être que je hurlai. Je ne sais plus. Ce furent les seuls mots que je pusse trouver.

« Tourne-toi, chien d'enfer ! »

Samuel L. Rothstein comprit, et se retourna avec un hoquet d'horreur. Je vis son visage rond, ses yeux blancs fous, sa frange de cheveux crépus, son horrible nez repoussant. Je vis ce visage et ce nez abominables se tourner vers le ciel. Des lèvres lie-de-vin épaisses sortit un — je suppose qu'on pourrait dire une plainte, mais ça n'en était pas vraiment une. C'était un râle aigu, le bruit d'une âme qui vomit. Ça s'est passé il y a soixante-dix ans, et je n'ai toujours pas pu oublier cet horrible cri. C'est sans importance. Je ne pourrais pas le décrire, et même si je le pouvais, je ne comprends toujours pas ce que c'était vraiment, donc je ne pourrais pas vous le faire comprendre. Ils ne sont pas comme nous

et il n'y a rien d'équivalent chez les Aryens. C'était seulement — horrible. Cette créature se tenait au milieu d'Henderson Boulevard et poussait son brame de mort vers son dieu, ou vers la force cosmique qui a mis les Juifs sur la Terre pour nous y tourmenter. Dans ses derniers instants, Samuel Rothstein eut une révélation. Une révélation d'ampleur cosmique, mais qui arrivait bien trop tard pour lui être d'aucun secours. Samuel L. Rothstein réalisa soudain que son dieu l'avait abandonné. Cette révélation qui faisait des Juifs ni plus ni moins que n'importe qui d'autre, lui fractura l'âme juste avant que les balles de ma Kalachnikov ne lui fracturassent le corps.

Je pris une posture solide et équilibrée, les pieds au même écart que les épaules, à un angle de 90° de la cible. Arme en joue, cible nette, visée un tout petit peu plus basse du fait du recul à bout portant. Rafale de six. Rothstein pouvait aller en paix maintenant. Son corps fut frénétiquement secoué et tressauta dans tous les sens comme un sac de gelée. Puis il tomba sur l'asphalte, bras et jambes convulsant en l'air comme un cafard qu'on vient de passer au Baygon, ce qui, je crois, n'est pas une mauvaise manière de résumer toute cette intrigue. Il était par terre, se tordant dans son sang et ses autres fluides corporels. J'entendis la voix de Tank Thompson au loin. « Shane, tu l'as eu ! On a fini ! Foutons le camp ! »

Tuer des bébés. *Des bébés !* Quelle espèce de monstre prétendant être un être humain tue des bébés ? Je m'approchai de la masse grouillante qui gisait sur le sol et pointai le canon de mon arme sur sa tête. Rafale de six.

« Bordel, Shane ! » cria quelqu'un. « Ils viennent sur nous de l'aéroport ! *On file !* »

Je me souvins d'autre chose qu'on avait vu pendant une représentation en cours de théâtre. Je baissai les yeux sur le cadavre. « Pourtant qui aurait cru que le vieil homme eût en lui tant de sang² ? » dis-je d'un ton détaché à personne en particulier. Puis nous délogeâmes.

Ah, oui. Lurch descendit son troisième hélico ce jour-là. Johnny m'a dit plus tard qu'une des pales du rotor était allée s'écraser au sol sur Henderson Boulevard à deux mètres cinquante de moi et avait failli m'arracher la tête. Je ne m'en étais même pas aperçu.

² SHAKESPEARE, *Macbeth*, acte V, sc. 1.

Deuxième partie

Graine de cul-terreux

Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations, et les dédains du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes ... ?

HAMLET, acte III, sc. 1.

Chapitre v

BONJOUR, M'DAME. Si vous êtes prête à enregistrer, je suis prêt à ressasser.

J'imagine que c'est mieux de commencer par le début. Je vais faire ça, et vous faire rapidos la partie sur ma famille et mon enfance pour que nous puissions ensuite passer aux choses sérieuses. Mon nom complet est Shane Alan Ryan. Je suis né au Providence Hospital à Dundee, État de Washington¹, il y a quatre-vingt-onze ans le mois dernier. J'ai vécu à Dundee toute ma vie, à l'exception de mes diverses activités pendant la Guerre d'Indépendance avec la NVA, puis quand j'ai été enrôlé dans la nouvelle armée régulière, la Northwest Defense Force, pour l'opération Expulsion, pour laquelle je suis allé, côté nord, jusqu'à Chilliwack en Colombie-Britannique au Canada, et côté sud jusqu'à Chico en Californie. Nous avons dû évacuer Chico après l'armistice.

Je n'ai jamais voulu particulièrement vivre ailleurs qu'à Dundee. Je me suis toujours dit qu'on vivait où on était né. Ah, oui, je suis allé à Spokane depuis, et aussi à Cœur d'Alène et à Jackson Hole dans le Wyoming, mais ça c'était en vacances.

Deux fois marié, deux fois veuf, pas d'enfant de mon premier mariage à mon incessant regret, huit de mon second et quelque chose de l'ordre de vingt-quatre petits-enfants, le vingt-cinquième devant arriver la semaine prochaine, et six arrière-petits-enfants, dont le petit suppôt de Satan de trois ans qui est sur le point de faucher le trépied de votre caméra et à qui vous avez ma permission de donner une claque. Je suis retraité depuis plus d'années que je ne puis m'en souvenir.

¹ Il n'existe pas de ville s'appelant Dundee dans l'État de Washington : il s'agit d'un lieu fictif.

J'ai travaillé à la centrale à méthane de Clark Highway, j'ai aussi travaillé à l'emballuseuse sous vide dans la conserverie du port. J'ai aussi travaillé pour le Parti.

Pendant quelques années, j'ai été responsable de l'hébergement des immigrés pour le Bureau de la Race et du Relogement. J'ai toujours eu de l'inclination pour les Fils Prodiges allemands, et mes efforts sont une des raisons pour lesquelles vous pouvez acheter le *Lewischer Zeitung* à côté du *Dundee Advertiser* au kiosque. Après que j'eus pris ma retraite du Bureau, mon dernier emploi était gardien de nuit dans une usine de traitement de la canneberge du Ministère de l'Agriculture, simplement pour avoir quelque chose à faire. J'ai trois retraites, une du fonds de pension des anciens combattants et une de mon boulot à la conserverie, plus mon alloc' vieillesse du Gouvernement.

Quand je claquerai, ce qui ne devrait plus trop tarder, les Fils et Filles de la NVA m'enterreront gratuitement aux côtés de mes deux défuntes femmes, et me donneront une belle pierre tombale en marbre portant le sceau des Volontaires et la petite statue d'un type en borsalino portant sa Kalachnikov, ce qui dans mon cas sera une représentation fidèle puisque j'ai joué de l'AK en quelques occasions. Chaque année, le vingt-deux octobre (notre 22 octobre), les enfants des écoles du coin viendront arracher les mauvaises herbes et remplacer le petit disque tricolore de ma tombe avant de s'en retourner et d'aller s'empiffrer à s'en faire pêter le bide pour la fête du Jour de l'Indépendance, donc pour moi l'avenir est à peu près assuré. Pas une mauvaise façon de finir à mon âge, je dois accorder ça à la révolution. Fichtrement mieux que je ne serais si on était restés sous ZOG.

Ma naissance au Providence Hospital a été considérable en ceci qu'elle a été la dernière dépense médicale faite par ma famille à être couverte par la sécu. Heureusement pour nous, j'ai été le dernier de trois enfants. Deux mois après ma naissance, mon père, à l'occasion d'une réduction de personnel, a été licencié du dernier boulot avec un salaire décent et des cotisations pleines qu'il ait eu. À partir de là, il n'a plus exercé que des successions d'emplois temporaires sans cotisations, jusqu'à ce que tous les boulots aient été délocalisés en Inde ou en Chine ou au Guatemala, lorsqu'ils trouvaient un crasseux pour le faire à cinquante centimes la journée. Mon père était un architecte et un ivrogne, puis il devint dessinateur industriel et ivrogne, puis il fut consultant et ivrogne, puis contrôleur de fret dans un entrepôt et ivrogne, avant qu'enfin il ne fût plus qu'ivrogne.

Nous passâmes d'un ranch à plusieurs étages sur Country Club Drive quand j'étais bébé, à une maison de deux étages spacieuse mais décatie datant des années 20 à retaper un peu où nous vécûmes jusqu'à mes dix ans, puis à une maison de location de quatre pièces, puis une succession d'appartements de plus en plus petits de sorte qu'au moment où, à la surprise générale, je décrochais mon Bac², nous vivions dans un mobile-home vieux de vingt-deux ans sur la route du Chien Crevé.

Ma mère fut secrétaire, puis comptable, puis elle finit par travailler derrière le comptoir d'une laverie tenue par un Pakistanais. Elle aussi était une sacrée ivrognesse, mais elle tenait beaucoup mieux l'alcool que Papa et il était normalement impossible de dire quand est-ce qu'elle était bourrée, sauf par les propos haineux et méchants qu'elle tenait alors sur tout et sur tout le monde. Papa haïssait alternativement le monde entier ou restait prostré à s'apitoyer sur lui-même, mais il ne faisait rien pour y changer quoi que ce soit. Pas même des bagarres d'ivrognes. J'ai toujours eu l'impression qu'il y avait eu un moment dans le passé où il avait renoncé à tout par pur ahurissement. Il m'a dit une fois alors qu'il était complètement éclaté que la vie n'était qu'un cauchemar incessant de souffrances sans raison, et que le seul conseil qu'il pouvait me donner était de me garder de côté une ficelle, ce qui aurait pu être assez profond si je n'avais pas appris par la suite qu'il avait pris cette phrase dans un film de Woody Allen. Maman, au contraire, faisait des choses, des choses méchantes et odieuses, comme verser du shampoing dans le café de sa rivale au bureau, envoyer des courriers anonymes à des gens en leur disant que leurs conjoints les trompaient, ce genre de petites mesquineries malveillantes. Plus tard, elle prit l'habitude d'appeler anonymement les numéros de dénonciation du Gouvernement pour accuser des gens qu'elle n'aimait pas d'être des trafiquants de drogue, des violeurs d'enfants, et, plus tard, d'être de la NVA, que ce fût vrai ou non. Pendant la guerre, j'avais toujours peur que Maman n'identifiât vraiment par accident un des nôtres et ne le balançât, et que je fusse la personne choisie pour aller lui régler son compte. Je ne l'aimais pas particulièrement, mais ç'eût été extrêmement irrespectueux.

² Diplôme de fin de secondaire, une *high school* étant à peu près l'équivalent d'un lycée. Le Baccalauréat comme tel n'existe toutefois pas aux États-Unis ; le terme est mis pour la compréhension du lecteur.

Un jour, le FBI s'est pointé à la caravane et lui a fait connaître que je ne sillonnais pas le Nord-Ouest américain comme client mystère pour le compte des supermarchés Mighty Mart, et que j'étais en réalité un Volontaire. J'aime à croire qu'elle ne m'a jamais dénoncé parce que j'étais de sa famille, mais je dois reconnaître que j'ai toujours suspecté que c'était parce qu'elle savait ce qui adviendrait si elle le faisait. La mort aurait sérieusement compromis sa biture.

Mais après ça, lors de mes rares et courtes visites que je faisais en secret, Maman n'a pas arrêté de me tanner pour que je tuasse ses voisins, ou ses collègues de travail, ou n'importe qui figurant sur sa liste noire au moment concerné. J'ai fini par cesser de venir, parce que je répondais non et qu'elle se mettait alors à geindre en disant que je ne l'aimais pas, cherchant à me culpabiliser parce que je ne voulais pas être son ange de la mort privé, la vengeant de toutes les haines et les déceptions mesquines de sa vie. Au bout d'un moment, une autre unité de la NVA de Centralia s'est inquiétée du Pakistanais qui possédait la laverie où elle travaillait. Les mecs l'ont pulpifié avec amour et art avec des battes de baseball, un manche de hache et une barre en acier. Une fois que le bougnoule fut sorti de l'hosto, il décida que l'herbe était plus verte à Los Angeles, donc Maman perdit son boulot et cessa de me parler, ce dont j'étais franchement plus content.

Après la révolution, j'ai glissé quelques mots à un camarade que je connaissais dans le comité des expropriations des biens des ennemis du comté de Lewis, et il a alloué la laverie à Maman. Elle a embauché de nouveaux arrivants venus de Suisse pour la faire tourner à sa place, ne faisant qu'être la patronne et s'occuper seulement de sa bouteille jusqu'à ce qu'elle mourût du cancer, changement de vie à partir duquel je fus le meilleur des fils, le plus aimant du monde, un combattant héroïque de la liberté de notre peuple et patati et patata. Ce genre de relation. Vous comprendrez de quoi je parle si jamais vous avez eu affaire à un alcoolique dans votre famille.

Papa a été euthanasié quelques mois après que je fus parti me mettre au vert. Je ne pense pas que ça ait eu un rapport avec le fait que j'étais dans la NVA. J'espère que non, en tout cas. Il avait été admis à l'hôpital pour une défaillance de foie à cause d'une cirrhose aiguë. Il n'avait aucune assurance santé, et il va sans dire

qu'il ne pouvait pas se payer une greffe. *Medicare*³ avait disparu depuis longtemps et *Medicaid*³ avait fini d'être entièrement démantelé l'année précédente, alors Papa a été reconnu comme patient en phase terminale par un médecin juif nommé Friedman, et un matin Maman a reçu un appel au travail l'informant que Papa avait reçu une injection létale de thiopental sodique la nuit précédent au titre de l'Article machin Section bidule de la Loi sur la Qualité de Vie des Personnes Âgées, ce qui, ai-je toujours pensé, était un drôle de nom pour une loi qui donnait aux médecins le droit de tuer les vieux qui leur pesaient trop lourd et qui n'avaient pas assez d'argent. En gros, le gouvernement des États-Unis s'était rendu compte que si on ne faisait rien, il y aurait des millions de retraités blancs du Baby-Boom sans fric et sans assurance qui constitueraient un gouffre pour l'économie, gouffre qui pourrait bien la faire chavirer. Alors, plutôt que de cesser de gaspiller de l'argent dans le cloaque du Proche-Orient en une tentative futile de faire aimer Israël aux Arabes un pistolet pointé sur la tempe tout en volant leur pétrole, le gouvernement des États-Unis a résolu le problème à son autre extrémité en réduisant les postes de dépenses, c'est-à-dire en tuant tout simplement les vieux et les malades.

Ce n'était pas dur, puisqu'un précédent avait déjà été établi avec la légalisation de l'avortement de masse. Il y avait une certaine logique hideuse là-dedans. Si on peut tuer un bébé, pourquoi pas un octogénaire ? Quelle est la différence entre détruire une vie humaine pour des raisons de confort à trois mois ou quatre-vingt-quatre ans ? Suivant la logique tordue de l'Amérique, aucune. Il avait déjà été établi avec l'arrêt Roe contre Wade⁴ que certains individus au sein de la société avaient le droit de décider d'en supprimer certains autres, à partir de là il ne fut plus question que de déterminer qui décidait et qui subissait. La nouvelle loi donnait au personnel médical un permis de tuer avec la consigne tacite d'éliminer le problème que constituaient des millions de vieux fourneaux improductifs agitant leurs cannes et chevrotant leur exigence d'être entretenus et choyés comme on le leur avait promis en échange d'une vie passée

³ Systèmes de couverture de santé et d'allègement du prix des soins.

⁴ En 1973 la Cour suprême des États-Unis reconnut avec cet arrêt l'avortement comme un droit constitutionnel.

dans la soumission et le conformisme. Il n'y a aucune statistique sur le nombre de Baby-Boomers acheminés dans les maisons de retraite et ayant reçu peu après la petite piqûre des mains de « professionnels médicaux » majoritairement juifs ou allogènes, ce qui a fini par concerner n'importe quelle immigrée des Philippines ayant subi seize semaines de formation d'infirmière et sachant suffisamment d'anglais pour pouvoir remplir les millions de formulaires obligatoires après avoir fait avaler leur chique aux vieux. À l'époque où j'ai grandi, nous les petits Blancs avions une assez bonne idée de ce qui nous attendait à la fin de la route si ZOG restait le maître. J'ai toujours un peu soupçonné que ç'avait été pour beaucoup dans ce qui a poussé ma génération à prendre enfin les armes. Certains d'entre nous se sont dit que quitte à mourir, autant mourir maintenant d'une balle que cinquante ans plus tard au bout de la seringue hypodermique d'un youpin.

En guise de boutte-en-train supplémentaire, la seule assurance vie qui restât à Papa a été invalidée. L'entreprise a refusé de payer, parce qu'elle disait que la mort de mon père était juridiquement assimilable à une catastrophe naturelle non couverte par l'assurance, un coup du sort. Non, la mort de mon père était un coup du Juif, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose. Maman a crié et pleuré pendant quelque temps, et a couru voir cet avocat véreux en ville du nom de Stevens, qui lui a pris les derniers 27 000 \$ qu'elle avait pu racler en heures supplémentaires et grâce à une avance sur salaire, avant de lui dire que la loi interdisait spécifiquement toute réparation civile pour les actes d'euthanasie commis « de bonne foi », et que comme il apparaissait que Papa était alcoolique (ce qu'en somme il était) et était donc entièrement responsable de ce qui lui arrivait, elle n'était pas fondée à agir. Ce fils de pute le savait parfaitement dès avant de prendre l'argent de ma mère, naturellement. Il était notoire que Stevens s'était fait une spécialité d'arnaquer les gens sur des affaires d'homicides liés à la Loi sur la Qualité de Vie, mais Maman a choisi de ne pas croire ceux qui la mettaient en garde. Il devait lui rester ça d'amour désespéré et ruiné pour Papa, je suppose.

J'ai porté plainte pour meurtre contre le docteur Friedman auprès du Bureau de Prévention de la Guerre après la révolution, et je l'ai fait mettre au sommet de la liste. Moi et quelques centaines d'autres dont les vieux avaient été tués par ce fumier de youtre. Quelques années plus tard, l'assassin de mon père fut retrouvé mort dans sa Lexus dans un garage

de voitures, le crâne plein de trous de calibre .22, et une carte de tarot divinatoire, le Prince de Bâtons, jetée sur le tableau de bord. J'ai toujours espéré que je découvrirais qui était ce Prince de Bâtons pour pouvoir le remercier, mais le BPG gardait ce genre d'informations bien cachées sous son manteau.

L'avocat Stevens lui aussi a eu son compte, avant, même. Pendant l'Épuration, la NVA (non, je dis des conneries, je crois bien que c'était déjà devenu la NDF à ce moment-là) a défoncé la porte de ce connard de prétoire alors qu'il bourrait sa valise de documents, soit pour les détruire, soit pour fuir le pays. Une heure plus tard, Stevens se balançait gracieusement dans le vent sous un orme dans le parc du centre-ville. Les gars l'ont pendu avec une corde de piano, alors il a gigoté et s'est agité comme un poisson au bout d'un hameçon de ligne longtemps avant de crever, convulsant, haletant et faisant sous lui pendant que la foule de spectateurs riait, applaudissait et maudissait son âme dans son voyage vers l'Enfer. Comme je l'ai dit, cet homme de loi avait une certaine réputation dans notre petite communauté. *Alles wird abgerechnet*. Tout finit par se payer.

Ma mère m'a dit une chose curieuse, une fois. Elle m'a dit « Ton père était secrètement très fier de toi, Shane, même s'il n'aurait jamais osé le dire à voix haute, ni à toi ni à personne d'autre. Tu fais ce qu'aucun homme de sa génération n'a eu le courage de faire, et lui moins que tout autre. » Ce qui m'a frappé et m'a fait trouver ça curieux, c'est que Maman était sobre quand elle m'a dit ça.

J'avais deux frères aînés, dont aucun n'a de rôle dans mon histoire. L'un d'eux est devenu un drogué. Un an après que j'eus passé mon Bac, il a fait une overdose de speedball, un mélange de cocaïne et d'héroïne que sa copine, camée comme lui, lui avait injecté. Ce n'étaient pas les drogues qui l'avaient tué. Elle était juste trop défoncée pour s'être aperçue qu'il y avait une bulle d'air dans la seringue, et son cœur s'était arrêté. Je n'ai jamais eu à la traquer et à la tuer. Cette fille n'était pas méchante ou insensible, juste détraquée comme une contrefaçon chinoise. Quand elle s'est rendu compte de ce qu'elle avait fait, elle est allée sur son ordinateur et a tapé une lettre de suicide de soixante-dix mille mots pleine de charabia, l'a envoyée à tous ses contacts, puis a mis les enceintes de rap nègre à plein volume et s'est suicidée en s'injectant de l'air pur. Sa liste de contacts était principalement composée de spammeurs et des listes

de diffusion de forums de frappadingues, du coup personne ne s'est avisé de sa lettre, c'est le propriétaire bengalais de mon frère qui a trouvé les corps en entrant dans l'appartement pour couper les enceintes. Après avoir donné tout l'argent qui lui restait à ce connard d'avocat, Maman ne pouvait plus se permettre les funérailles, et donc elle a vendu le corps de mon frère à un débit d'organes à l'hôpital pour qu'ils prélevassent ses morceaux capables de resservir. Le corps de la fille aussi, après que personne ne l'eut réclamé. Maman n'a pas dessoûlé durant les trois mois que ça a duré.

Mon autre frère s'est battu dans l'autre camp. Du moins, il l'a rejoint. Il était beaucoup trop poule mouillée pour se salir les mains. Il est devenu avocat, à la grande honte de notre famille. Il a épousé une niakouée et a quitté le pays après Longview plutôt que de risquer finir au bout d'une corde de piano comme M. Stevens et ses collègues magistrats. Sans parler du crime de trahison raciale et de métissage. Je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu, et je m'en tape. J'ai probablement quelques neveux et nièces à moitié bâtards d'Asiatique quelque part. Si je les avais rencontrés du temps où je jouais de la gâchette, je les aurais butés sans l'ombre d'une hésitation. Du fumier c'est du fumier, peu importe de qui le sang se trouve mélangé à la pisse jaune. Et avec ça on a à peu près fait le tour de ma famille biologique. C'était une petite clique assez dégoûtante, à dire la vérité, et j'essaierai de les mentionner aussi peu que possible à partir de maintenant. Ma vraie famille, ce sont les Wingfield.

Chapitre VI

MISÈRE. Comment vous expliquer comment était la vie à cette époque ? La fillette de l'Université me dit que le but de ma présence ici à jacasser devant la caméra est de préserver tout ce fatras pour la postérité, et pour que les historiens futurs puissent m'écouter et reconstruire à partir de mes radotages la raison du Réveil, comme on commence à l'appeler. Oui, c'est une sacrément bonne question quand on y pense. Pendant presque trois générations, la race blanche a avalé toutes les couleuvres immondes que ZOG a choisi de nous fourrer dans le gosier, secouant la queue comme des chiens contents pendant que nous gobions tout et nous léchions encore les lèvres. Alors qu'est-ce qui changé ? Pourquoi au juste, aux premières décennies du ^{xxi}^e siècle, les Blancs ont-ils soudain décidé de se battre, à la dernière heure, la dernière minute et la dernière seconde ? Qu'est-ce qui leur a fait se sortir les doigts du cul et ramasser une arme après toute une vie passée à laisser le gouvernement des États-Unis faire tout ce qu'il voulait d'eux ?

Diable emporte si je le sais.

On me demande ça sans arrêt. Je crois que même nous, nous en parlions parfois entre nous à l'époque, pour tuer le temps quand nous étions en cavale. Je n'arrive pas vraiment à me rappeler ce que nous avons conclu, si tant est que nous ayons conclu. Les jeunes aujourd'hui me regardent comme si j'avais la clé d'un grand mystère. Si je le savais, je vous le dirais, croyez-le bien. Je suis bien convaincu que c'est une question dont la réponse nous est nécessaire. Mais, quel qu'ait été ce déclencheur, notre race ne l'a pas percuté avant que ce ne fût quasiment irrémédiablement trop tard. Mais vraiment, je ne sais pas. Vivre un événement, ça ne veut pas forcément dire

en comprendre tous les petits enchaînements. La seule chose que je peux vous dire, c'est que je ne me souviens pas que cette guerre ait été cette grande aventure héroïque que notre cinéma, nos livres et nos documentaires racontent, ça c'est sûr. Si vous voulez savoir la vérité sur la question, ce n'était vraiment pas quelque chose d'agréable. Une guerre ne l'est jamais. De longues périodes d'inaction terrible et angoissante entrecoupées de courtes explosions de folie et d'horreur. Mais pourquoi les Blancs ont fini par se révolter ? Le mieux que je puisse dire, c'est qu'il n'y a pas eu une raison en particulier, mais une combinaison entière d'éléments qui ont coïncidé au bon moment. Ou au mauvais, si l'on veut. On ne peut pousser les gens à bout que jusqu'à un certain point, et à un certain moment il a suffi d'une goutte d'eau pour faire déborder le vase, et grâce au Parti et aux Défricheurs, les colons raciaux blancs de tout le continent arrivés dans le Nord-Ouest, nous avons pu atteindre la masse critique et tout faire péter.

La vie aujourd'hui est si radicalement différente que tout ça dépasse l'entendement. Je ne pense pas que quiconque qui n'a pas appartenu à ma génération puisse vraiment imaginer comment c'était à l'époque. Parfois, je m'assieds et regarde mes petits-enfants, et je vois le monde calme, sûr et entièrement blanc où ils vivent, cette belle ville et ce beau pays, et je vous assure que je pense parfois que tout ça n'était qu'un rêve, que j'ai tout inventé, que mon enfance et mes premières années d'homme n'étaient qu'une espèce de cauchemar que j'ai fait dans le monde normal d'aujourd'hui et dont je me suis réveillé. La plus grande différence, c'est que la plupart des gens à présent ont une bonne existence. Un enfant blanc a une chance aujourd'hui, une chance d'avoir une enfance libre de peurs et de soucis. Un enfant peut faire un tour en vélo, ou aller se baigner dans la crique, ou rentrer de l'école sans risquer de se faire enlever, souiller et démembrer par un malade. Un enfant a une chance de devenir un jeune homme ou une jeune femme et pas ce que nous étions jadis, des espèces de zombies consuméristes à moitié fous. Les habitants de la République sont heureux, pour la plupart. Ou plutôt au moins vous avez une vraie chance d'être heureux dans la République, chance que nous n'avions jamais quand j'étais jeune. Vérole, quand vous n'êtes pas obligé de voir des nègres tous les jours ni d'entendre parler espagnol, tagalog ou aucun autre dégueulis verbal partout autour de vous, c'est déjà presque le Paradis.

Mais comment vous décrire ce que c'était quand absolument personne n'était heureux ? En disant que c'est un peu comme ce que j'ai raconté hier à propos du fait de ne voir que des obèses dans les rues ? Vous n'arrivez pas vraiment à le croire, n'est-ce pas ? À quand remonte la dernière fois que vous avez vu quelqu'un de vraiment ignoblement obèse dans toute la République ? À des années, parce que notre modèle diététique n'admet pas toutes ces saloperies que les gens bouffaient sous ZOG. Bouffe de merde, politique de merde, et vie de merde. La République américaine du Nord-Ouest n'empoisonne pas son propre peuple pour se faire du fric. Rien que ça devrait vous donner une idée éloquente de l'énorme différence entre hier et aujourd'hui. Nous ne faisons presque rien aujourd'hui qui ait pour seul but de rapporter de l'argent, ce qui est quelque chose d'absolument inimaginable dans le monde dans lequel je suis né. On a brûlé les livres de la Juive Ayn Rand en même temps que les ouvrages marxistes et la pornographie. Lorsque quelqu'un de nos jours souffre de la thyroïde, on le soumet à une thérapie simple aux enzymes qui revivifie son métabolisme et en quelques mois, il peut courir le marathon. C'est un exemple d'un problème social qui existait avant la révolution, et qui a complètement disparu. Il y avait des centaines d'autres petites emmerdes qu'on devait subir au quotidien à l'époque et qui n'existent plus du tout, de la pollution de l'air aux enfants grossiers qui parlaient comme des nègres. Aujourd'hui il n'y a plus que les vieux débris comme moi pour savoir parler comme des nègres. Enfin bon, je suis sûr que vous ne me croyez qu'à moitié quand je vous dis ça, ou que vous pensez que j'exagère, pas vrai ? Les obèses, ça n'a jamais existé, et ce vieux fou invente toutes ces fadaïses, pas vrai ? Ne vous en faites pas, M'dame. L'incrédulité fait partie de la nature humaine et, dans le cas présent, elle est le signe d'instincts raciaux sains. Seigneur, chérie, est-ce que tu as la moindre idée de la chance que tu as de ne rien avoir connu de tout ça ? Sais-tu quelle chance tu as de ne pas t'en douter ? Quelle chance tu as de pouvoir être incrédule ?

C'est pour vous qu'on a fait tout ça, tu sais.

Je pense que la première chose qui me vient à l'esprit quand je repense à la vie aux États-Unis, c'est qu'elle était pitoyable.

Lamentable, misérable, malheureuse à s'en fendre l'âme. Je pense que toute personne qui vivait en l'an 2000 ressentait profondément et instinctivement qu'il y avait quelque chose de terriblement mauvais

dans ce monde, même sans savoir quoi. Ma propre enfance était pas mal merdique, mais certainement pas une exception et, pour tout dire, elle était même meilleure que celle de bien d'autres. Mes parents étaient des ivrognes, mais ils n'ont pas divorcé ; ils ne s'occupaient pas de moi, mais ne me battaient jamais, et ne m'ont pas brûlé les doigts avec un tison quand j'étais môme, et j'ai toujours eu assez de bon sens pour ne pas terminer leurs bouteilles ni toucher à la drogue. Je ne suis pas né avec le SIDA ni accro au crack et à la cocaïne parce que ma mère aurait été une droguée, et je n'ai pas été enlevé ni tué et laissé dans un fossé. Quelque affreux que ça puisse paraître, à bien des égards ma famille était socialement et émotionnellement assez ordinaire. Personne n'allait bien.

Il n'y avait plus rien de « normal. » Depuis les gosses de riches jusqu'aux rats d'égout comme moi, nous vivions nos vies défoncés, abrutis, déclassés, en cloque, à moitié fous de rage en permanence, perdus, agressifs, paranoïaques, vicieux, cruels et malveillants, et ne pensant à personne d'autre que nous-mêmes. Nous avions tous des problèmes, de terribles problèmes qui empoisonnaient nos existences, et nous étions tous bouffés de l'intérieur. La vie aux États-Unis était un cauchemar dont nous essayions tous de nous éveiller, mais nous ne le pouvions pas. Personne n'avait jamais l'opportunité de s'arrêter un instant et de savourer un peu la vie. Il n'y aurait rien eu de savoureux, de toute façon. C'était une étrange sorte de toucher de Midas à l'envers qui était à l'œuvre dans le monde entier : tout ce que l'Amérique touchait se transformait en merde. Nous étions tous trop occupés à gratter, grappiller et racler de misérables sommes d'argent pour pouvoir payer des milliers de maudites factures. Des automobilistes pétaient souvent les plombs et s'entretuaient pour des accrochages mineurs. On appelait ça la fureur de la route. Ça arrivait sans arrêt. Vous savez ce qui se passe quand on garde trop de rats à l'étroit dans une seule et même cage, M'dame ? Ils s'attaquent et se dévorent entre eux. Voilà ce qu'était l'Amérique au début du XXI^{ème} siècle.

La majeure partie des mariages entre Blancs finissait par un divorce. Au moins un tiers des jeunes hommes et femmes en âge de se marier vivaient seuls parce qu'ils ne pouvaient pas se sentir. Le féminisme avait enseigné aux femmes à haïr les hommes, et les hommes leur rendaient la pareille. Comment épouser et aimer quelqu'un qu'on vous a appris toute votre vie durant à traiter comme un ennemi et un rival ?

Toute une génération d'enfants blancs était livrée à elle-même, déposée le matin dans une école ou un centre aéré avant les deux (ou le seul) parents ne partent au travail. Les enfants rentraient le soir pour retrouver la maison vide, le boîte à cons télévisuelle et parfois de la nourriture à décongeler dans le micro-ondes. Plus que n'importe quel couteau ou flingue tenu par un nègre, plus que n'importe quelle seringue d'héroïne ou ligne de cocaïne, plus que n'importe quelle perversion de l'esprit pratiquée par les Juifs sur notre pensée, cette soi-disant libération de la femme a détruit deux de nos générations.

Quand une nation perd ses femmes, elle perd tout.

Oh, tout n'allait pas si mal. Rien ne va jamais entièrement mal. Bien sûr, il y avait un peu de rire, mais c'était un rire mécanique et comme enregistré, comme ceux de la télé. C'était le rire grinçant et forcé de personnes qui étaient au bord du gouffre et à ça d'y tomber, et qui savaient qu'il fallait rire au moins un peu pour ne pas devenir fou. Il y avait de bons moments dans la vieille Amérique que j'ai connue, mais ils impliquaient tous de s'anesthésier le cerveau avec de l'alcool, de la drogue, des émissions de télé, une retraite dans un monde imaginaire sur Internet toutes les nuits, ou un sursaut d'adrénaline provoqué en se livrant à des actes stupides et dangereux comme du saut à l'élastique ou du parachute. Tous ces bons moments avaient un aspect instable, hystérique, comme un effort conscient de s'évader d'un monde dont tout le monde savait au fond de lui qu'il était devenu un océan de merde. Excusez mon langage, jeune fille, je sais que ce genre de mots ne sont plus utilisés en bonne société de nos jours, et c'est très bien ainsi. Mais si vous voulez que je nous rappelle au monde d'alors, il faut l'accepter tel qu'il était, et l'une de ses caractéristiques était que la déclinaison américaine de la langue anglaise s'était négri-fiée ou bougnoulisée ou je ne sais quel terme on voudra employer. Nous parlions tous comme des *whiggers*¹ à l'époque. On ne connaissait que ça.

¹ *Whigger* : Contraction de *White* (Blanc) et de *Nigger* (Nègre). Désigne un Blanc à l'esprit corrompu par la culture et l'esprit nègres, se comportant comme eux, adoptant les mêmes codes, un nègre mental en somme. Un tel être adopte généralement à l'égard de ses pairs nègres un sentiment de clan, souvent sans réciprocité, les nègres voyant fort bien que ces Blancs ne sont pas des leurs.

Franchement, on entendait des Noirs parler tout le temps comme ça à la télé, et ce que montre la télé doit être vrai, n'est-ce pas ? Que vous trouviez ça acceptable ou non, je suis sûr que vous avez déjà entendu ces mots-là dans la bouche des membres de votre famille assez âgés. J'ai entendu dire quelqu'un un jour que nous avions le seul exemple au monde de société où ce sont les grands-parents qui choquent leurs petits-enfants à la table du repas.

Ок, pour en revenir, comment est-ce que je vais faire pour expliquer à quelqu'un qui ne l'a jamais connue ce qu'était la vie sous zog?

La première chose que vous devez comprendre, c'est qu'à cette époque les États-Unis étaient une société guidée par une chose et seulement une, l'argent. Les chrétiens appellent ça adorer Mammon. J'ai mon propre avis sur Dieu, mais je puis vous dire ceci : le seul dieu que l'Amérique adorât dans les jours de ma jeunesse était Mammon, les écus sonnants et trébuchants dans le tiroir-caisse pour ainsi dire. Ce n'était pas du vrai or et du vrai argent, comme aujourd'hui, mais des nombres inscrits sur du papier imprimé. On appelait ça le profit, et le profit dirigeait tous les aspects de nos vies. Tout était absolument et basement matériel, et si vous osiez suggérer qu'il pouvait exister quelque chose dans la vie de plus noble que de faire la chasse au tout-puissant dollar, on vous regardait comme si vous étiez cinglé. Je me rappelle ces petits autocollants imprimés sur les murs des bureaux, disant « La vie est un jeu, et celui qui meurt avec le plus de jouets gagne. » Il y avait des gens qui croyaient vraiment cela. Je suppose qu'ils pensaient que s'ils parvenaient à rester en vie assez longtemps, la science trouverait un moyen pour eux d'emporter avec eux leur argent et leurs petits jouets.

Sérieusement, je pense que c'est ce qu'ils cherchaient à faire. Un des gros sujets dont on entendait tout le temps parler aux infos concernait la recherche génétique et médicale par rapport à la possibilité de l'immortalité. Au moment où j'entamais mon adolescence, la première vague des Baby-Boomers était enfin acheminée vers les cimetières et les hospices, et je vous prie de me croire, ils n'ont pas accompli sans histoires ce voyage au bout de la nuit. Ces Baby-Boomers ont lutté, accroché et défendu chaque centimètre du chemin qui les envoyait dans le néant, refusant absolument que leur génération fût mortelle. L'une des principales industries de l'époque concernait la chirurgie esthétique, les injections de silicone, les traitements aux hormones, même

les implants capillaires, n'importe quoi, pourvu que ça parût ralentir ou inverser le vieillissement des Baby-Boomers. Quand j'ai moi-même atteint la vieillesse, j'ai compris ce qu'ils avaient pu ressentir. Vérole, personne ne veut devenir vieux, mais, Seigneur, il faut au moins faire bonne figure et se conduire comme un homme. Il y avait toujours quelque chose d'affligeant et de pathétique là-dedans à l'époque, voir tous ces enfants dorés qui avaient été les hippies à fleurs des années 1960 se débattre bec et ongle pour rejeter le fait qu'ils avaient fait leur temps et qu'ils avaient fini ce qu'ils avaient eu à faire. Tout ça manquait cruellement de dignité, et parfois la dignité est tout ce qui reste à un vieux débris dans la vie. Et, en se débrouillant bien, c'est suffisant.

Quoi, vous vouliez du flux de conscience. Me rappeler tous ces connards d'anciens hippies essayant désespérément de rester jeunes ou au moins d'âge moyen est l'une des premières choses qui soient remontées dans mon flux à moi.

L'argent, l'argent, l'argent, tout ne tournait qu'autour de l'argent. Il y avait toujours un connard pour vous en réclamer, et vous n'en aviez jamais suffisamment. À l'exception de la vraie hyperclasse de gens vraiment très riches, tout le monde était fauché, empêtré jusqu'au cou dans les factures et de foutus problèmes financiers insolubles. Hypothèques, loyers, découverts, traites de voiture, factures astronomiques de fournisseurs, prix délirants de la nourriture et de l'habillement si on cherchait à fonder une famille. Et à la grâce de Dieu si vous ou un membre de votre famille tombiez malade. Aujourd'hui, la seule pensée que ceux qui donnent des soins aux gens puissent les leur tarifer, et faire payer les patients pour leur sauver la vie ou guérir leurs enfants, est tenue en exécration. La gratuité des soins est considérée comme un droit par la Constitution de la République, au même titre que la liberté d'expression, la liberté de religion, et le droit de détenir des armes. Mais à cette époque, un enfant qui tombait malade ou une attaque cardiaque engloutissait en quelques mois le travail de toute une vie, et détruisait l'avenir de toute une famille.

L'Amérique avait trois règles alors : ne pas être pauvre, ne pas être malade, et, pour l'amour du Ciel, ne pas être vieux. Je ne suis pas exactement transporté d'aise d'avoir quatre-vingt-onze ans, mais au moins j'ai quatre-vingt-onze ans ici, dans la République. L'idée d'être vieux aux États-Unis me colle encore des sueurs froides. Je n'en serais même pas arrivé là, en fait, si nous étions restés sous la coupe de ZOG.

L'État m'aurait entraîné dans un de ces hospices en application de la Loi sur la Qualité de Vie des Personnes Âgées, qui donnait en gros au gouvernement le pouvoir de se débarrasser des vieux une fois que leur assurance expirait, et un toubib venu du Tiers-Monde m'aurait fait la petite piqûre dès longtemps, comme ce youtre de Friedman qui a tué mon père. L'espérance de vie des vieux parqués dans ces mouiroirs n'excédait pas six mois, surtout dans ceux qui étaient « privatisés », comme on disait, sous-loués à des gérants à turban ou à kippa. Si on ne m'euthanasiait pas légalement, je mourrais alors par manque de soins, ou battu ou empoisonné par mes « soignants » philippins ou nigériens.

Les personnes âgées qui n'avaient pas d'argent ou dont l'assurance était à terme, c'est-à-dire la plupart d'entre elles, passaient à la casserole d'une manière que vous ne croiriez pas. La Sécurité sociale a fini par s'écrouler quand j'avais quoi — douze ? treize ans ? je ne me souviens plus — mais même avant qu'elle ne disparaisse, il y avait des vieux blancs en Amérique qui vivaient en mangeant de la pâtée pour chiens pendant la fin du mois juste avant le renouvellement de leur allocation. Une fois la Sécurité sociale disparue, ce fut l'horreur au-delà de l'entendement pour les vieux. Sans enfants capables ou désireux de s'occuper de vous, la seule alternative était l'hospice géré par l'État si vous aviez de la chance, par un type en turban ou en kippa sinon. Puis c'était la piqûre.

Oh, il y avait quelques-uns de ces trous gérés par des « groupes confessionnels », qui faisaient partie d'un système complexe par lequel l'argent des contribuables était versé à la droite religieuse en échange de l'assurance que ces blocs sionistes continueraient à faire élire les néocons pour faire poursuivre les guerres interminables au Proche-Orient. Je me rappelle avoir vu ces bus entiers de vieilles personnes qu'on conduisait aux urnes à Dundee et qu'on alignait dans la salle de vote, le prédicateur leur donnait le bon bulletin à l'entrée et un gentil diacre les escortait un par un jusqu'à la table pour s'assurer qu'ils mettaient bien leur enveloppe où il fallait. C'est quoi, les néocons ? Ça veut dire néoconservateurs. C'étaient des Juifs faisant semblant d'être conservateurs. On a fini par tous les débusquer et les tuer. Quoi qu'il en soit, ces hospices « confessionnels » vous mettaient en extase deux fois par semaine avec Djizeusse en échange d'un lit dans un dortoir surpeuplé de vieux malades, mourants et le cerveau en vrac. Mais bon, au moins ils vous gardaient en vie pour que vous puissiez voter, et il arrivait même fréquemment que vous vous retrouvassiez à voter plusieurs fois après avoir clamsé en supplément.

Non, pas Jésus, Djizeusse. La différence ? Jésus est le Fils de Dieu. Djizeusse était ce pour quoi ces brasseurs de vent dans les églises se mettaient en extase. C'est une longue histoire, ne vous inquiétez pas, j'y reviendrai un de ces quatre quand je parlerai des Wingfield. Eux croyaient en Jésus, pas en Djizeusse. Mais c'est pas vraiment comme ça qu'on veut finir ses jours, hein ? dans un entrepôt pour vieux croûtons. Quelques années avant la révolution, il y avait eu une épidémie de suicides parmi les vieux. Des dizaines de milliers d'anciens se suicidaient tous les ans au gaz, par surdose de pilules, en se pendant ou avec les quelques armes qui avaient échappé à la confiscation de la loi Schumer. Souvent, ça arrivait au moment où la police ou le fisc venaient chasser le pauvre vieux ou la pauvre vieille de leur maison sous saisie pour les emmener à l'hospice. Ils forçaient la porte et les trouvaient morts. On avait des histoires horribles dans ce registre au journal du soir presque tous les jours quand j'ai grandi. C'est une des choses que je me rappelle de mon enfance. On entendait tout le temps parler de vieux qui se suicidaient.

Bien entendu, la vie n'était pas un long fleuve tranquille pour les jeunes non plus, si on était blanc. Encore moins si on était blanc et qu'on aimait les femmes. Quand j'ai dit que tout tournait autour de l'argent, comprenez bien que je ne parlais pas uniquement de la société de consommation de la fin du xx^e siècle. Trois voitures dans le garage, un ranch à plusieurs étages avec piscine dans le jardin, des baskets à deux cents dollars, un placard rempli de vêtements et une chambre remplie de joujoux électroniques, bref la consommation pour paraître, tout ça n'existait plus à l'époque où je suis né, sauf pour une minuscule minorité de gens très riches vivant dans ce qu'on appelait des résidences fermées, c'est-à-dire des ensembles d'habitation fortifiés avec clôtures, gardes armés et effectif de chiens pour tenir à distance les pauvres de toutes races. Les enfants américains que j'ai connus pendant mon enfance étaient tous pauvres et déclassés, parce qu'aucun gosse de riches ne fréquentait les établissements publics. Ils avaient leurs propres écoles privées coûtant plus au semestre que mon père ne gagnait en une année. Nous connaissions tous ce mythe de la grande consommation clinquante à l'américaine, bien sûr, parce que nous la voyions chaque nuit à la télé, mais dans la réalité elle n'existait que là. À la télé.

Le fait est que pendant ces premières décennies du ^{xxi}^e siècle, personne n'avait assez d'argent pour tous ces joujoux et ces biens de consommation frivoles, sauf à les acheter avec un crédit à 29% d'intérêts. À la fin du ^{xx}^e^{me} siècle, on pouvait encore être reconnu en faillite personnelle et liquider ses dettes, mais ensuite est arrivée une « réforme du système de faillite » sous la pression des banques, dont un paragraphe autorisait la « succession des dettes », de sorte qu'on ne pouvait plus être libéré de ces dettes monstrueuses en cassant sa pipe. Tout d'un coup, non seulement vous, mais vos enfants et vos petits-enfants étiez condamnés à payer toute votre vie pour le SUV à 29 %. Les poursuivants de dettes plombaient vos cartes de crédit dès que vous atteigniez vingt et un ans, puis vous passiez le reste de votre vie sous une espèce d'esclavage financier en essayant de rembourser le principal et ses intérêts exorbitants. Bien sûr, si vous étiez un homme, s'ajoutaient les écrasantes prestations compensatoires et la pension alimentaire de votre premier mariage. Tout le monde avait un premier mariage à cette époque, le premier de toute une série, et comme les tribunaux étaient complètement biaisés contre les hommes, ça faisait une autre forme d'esclavage financier qui durait facilement entre vingt et trente ans. En gros, un homme blanc passait sa vie à payer des factures, et plus le temps passait, et plus ZOG devenait désorienté, incompetent et cupide, plus il était dur de les payer. L'horizon d'anticipation de la structure de domination économique n'était que de dix minutes, si tant était qu'il existât. Ça saute aux yeux qu'on ne peut pas exiger des gens qu'ils remboursent leurs découverts bancaires d'un côté tout en délocalisant par millions leurs emplois et leurs salaires en Inde, en Malaisie ou au Guatemala de l'autre. Vous pourriez croire qu'ils s'en seraient aperçus et auraient échafaudé une solution pour qu'au moins les prolos eussent un travail leur permettant de gagner un peu d'argent pour payer leurs dettes, mais le Système n'a jamais paru prendre conscience de cette évidence. Ou peut-être que si, mais qu'il s'en foutait. Peut-être était-ce juste de la cruauté.

Je n'ai jamais réussi à le déterminer, ça, dans quelle mesure ce que nous endurions alors était dû au fait que les Juifs et les Blancs riches en costume qui nous dirigeaient étaient tout bonnement idiots et négligents, ne nous voyant que comme du bétail à tondre et à abattre à plaisir ; et dans quelle autre mesure ils le faisaient par pure cruauté. Je sais que c'était pour ces deux raisons, mais je n'ai jamais su

avec quel rapport entre l'une et l'autre. Certains trucs qu'ils nous faisaient à l'époque étaient si mesquins et cruels que ça ne pouvait être qu'intentionnel et qu'ils devaient y prendre leur pied. En tout état de cause, ils méritaient tous une balle dans la tête et, par Dieu, certains l'ont reçue.

Chapitre VII

LE CHÔMAGE était un spectre qui planait en permanence sur nos vies, présent dans l'ombre, ses mains froides de squelette autour de nos cous. C'était quelque chose avec quoi nous devions vivre comme les gens au Moyen-Âge devaient vivre avec la peste noire, un affreux spectre invisible qui pouvait s'abattre sur nous à tout moment et détruire tout ce qu'on avait. Quelques bulletins de salaires en moins et c'était l'Armée du Salut. Ce n'était pas qu'il n'y avait pas de travail. Il y a toujours des travaux à faire, partout, mais pour tout travail sans qualifications, ou avec qualification partielle, il y avait des hordes de Mexicains acceptant de trimer comme des bœufs en échange de grain à becqueter. Quand les capitalistes ont fini par trouver inutilement compliqué de délocaliser tous les emplois américains vers le Tiers-Monde, ils ont fait venir le Tiers-Monde ici. Quand j'étais très jeune, on pouvait encore voir quelques Blancs réaliser des travaux manuels, mais à l'époque où je suis arrivé au lycée toutes les équipes de cantonniers, de chantier et de terrassement n'étaient plus composées que de Mexicains.

Des secteurs entiers étaient fermés aux Blancs américains autochtones, toutes les supérettes, les stations-service et les motels étaient rachetés par des sikhs, des Coréens ou des Arabes qui n'employaient que leur famille dès sa descente d'avion. Les visages blancs avaient disparu des comptoirs des magasins et des cuisines des restaurants. Tous les emplois classés au bas de l'échelle sociale furent fermés aux Blancs, les uns après les autres. Les Mexicains les remplaçaient par le bas tandis que les Asiatiques et les Indiens les remplaçaient par le haut. Mon père avait une Maîtrise de dessin architectural et un CV solide malgré son ivrognerie. Quand il était sobre, il excellait dans son métier. Mais il ne pouvait même pas trouver d'intérim parce qu'un hindou ou un Chinois diplômé de l'Université de Tching Tchung accepterait de travailler pour la moitié de son salaire.

Se plaindre de ou protester contre cette situation vous valait une arrestation pour crimedehaine en vertu de la Loi Dees, du coup les Blancs ont fini par se faire une compétition féroce et désespérée pour les quelques boulots qui leur restaient loïsibles. Comme pratiquement tous les emplois disponibles n'étaient payés qu'un minimum salarial merdique duquel il était impossible d'espérer vivre, encore moins d'espérer faire vivre une famille, il s'ensuivait que personne ne pouvait se satisfaire d'un seul boulot. La plupart des gens en avaient deux ou trois. Il n'était absolument pas inhabituel qu'un couple marié cumulât cinq emplois, ce qui ne laissait pas grand-chose aux jeunes nouveaux venus dans mon genre, qui arrivaient tout en bas de l'échelle avec une perspective très mal barrée.

La discrimination à l'encontre des Blancs, particulièrement les hommes, était présente partout. C'était une chose que nous acceptions tous et avec laquelle nous essayions de nous débrouiller. Les admissions à la Fac se faisaient par quotas, sauf à ce que les parents fussent suffisamment riches pour acheter sa place à un garçon blanc. Je n'ai même pas envisagé de tenter l'université, parce que les conseillers d'orientation savaient que ma famille n'avait pas d'argent et que je n'avais aucune chance d'être pris. Ce n'était même pas la peine d'en parler. Mais je me rappelle les quelques enfants à qui l'admission était ouverte et à qui la première chose que demandaient les conseillers d'orientation était s'ils pouvaient prétendre se rattacher à une minorité quelconque.

La discrimination à l'emploi contre les Blancs américains prenait des dizaines de formes. Elle commençait avec l'exigence croissante au fur et à mesure des années de savoir parler espagnol pour trouver un emploi. Quelqu'un qui ne parlait que l'anglais ne pouvait exercer aucun travail qui impliquât d'interagir avec une clientèle de plus en plus étrangère et allogène, depuis caissier dans une épicerie jusqu'à démarcheur téléphonique. La situation était si mauvaise qu'il y avait des parents qui confiaient volontairement leurs enfants à Tout Un Village¹ pour qu'ils soient placés chez des riches gauchistes et des pédés,

¹ *It Takes A Village* : Nom abrégé (« Il faut un village pour élever un enfant ») dérivé d'un proverbe africain signifiant que dans le milieu tribal africain, un enfant n'évolue pas que dans sa sphère familiale mais en lien avec tous les membres du clan ; et repris par Hillary Clinton comme titre d'un ouvrage exposant sa politique de l'enfance. Désigne ici une institution imaginaire consacrée aux adoptions sur commande d'enfants pauvres ou dont on considère que les parents sont moralement indignes de les élever, par application cynique du proverbe.

capables de payer les frais d'adoption, parce qu'ils savaient que c'était le seul moyen que leurs enfants pussent un jour aller à l'université et avoir un avenir.

Au moment où j'arrivai au lycée, toutes les mesures de protection de l'emploi avaient à peu près disparu, et soit on connaissait quelqu'un qui avait un boulot et qui pouvait nous faire entrer, soit on finissait au travail obligatoire en échange de l'éligibilité aux allocations, qui n'était rien d'autre qu'un travail de servitude payé par l'État en-dessous du salaire minimum. Quand ce n'était pas possible, et souvent c'était le cas, on ne travaillait pas, point final. Ce n'est pas comme notre Service National du Travail aujourd'hui, où chaque citoyen de la République se voit garantir un emploi rémunérateur d'une façon ou d'une autre. La structure de domination de ZOG n'avait jamais été très à l'aise à l'idée que les Blancs prennent de l'argent dans la tirelire au lieu d'en mettre. Les Blancs étaient comme les paysans du Moyen-Âge : notre rôle dans la société était de trimer sans arrêt pour nourrir tout le monde.

Mais le capitalisme avait décidé que nous coûtions encore trop cher, alors il a importé des millions d'immigrés du Tiers-Monde pour nous remplacer et a plus ou moins essayé de nous faire disparaître par substitution démographique. Par paliers, sur une période d'environ cinquante ans, tous les droits politiques et sociaux ont été démantelés et remplacés par des choses comme ces grandes concessions faites aux soi-disant « groupes confessionnels » dont j'ai déjà parlé. En d'autres termes, il était toujours possible pour des Blancs de la bonne nuance de politiquement correct de palper de l'argent de la caisse fédérale, très bien, mais pas de plein droit après avoir passé leur vie à travailler comme des chiens pour alimenter ladite caisse. Au lieu de ça, on trouvait toutes sortes de manipulations politiques. L'argent était distribué sous forme de « concessions communautaires » etc. En d'autres termes, en tant que pots-de-vin en échange de votes et de faveurs politiques. Politiquement, l'Amérique est devenue Chicago à grande échelle. Racialement, l'Amérique est devenue le Brésil.

Le matérialisme était total. Le seul aspect spirituel qui restât dans la vie à l'américaine, si on peut appeler ça comme ça, se retrouvait chez un nombre assez considérable de chrétiens quasi fondamentalistes qui faisaient partie de ce qu'on connaissait sous le nom de droite religieuse, mais ce n'était pas vraiment une question de religion, c'était seulement un écran de fumée du sionisme, qui est une idéologie politique et raciale.

C'étaient les vieux fous comme Walter, qui étaient toujours à sautiller pour Djizeusse à la télé ou qui tournaient dans les rues en distribuant ces petites bédés ridicules, ou claironnaient dans des trompes qu'Israël était l'accomplissement de la prophétie biblique et que Dieu voulait que nous massacrons tous les musulmans du monde qui n'accepteraient pas de courber le dos et de se convertir².

Quand j'étais jeune, tout ce qu'on utilisait, achetait ou voyait autour de nous était bâclé et foireux. Ce qu'on achetait à Mighty Mart n'était que de la camelote en plastoc fabriquée à Taïwan ou dans je ne sais quel trou à rats d'Amérique du Sud grâce à l'ALENA. Les voitures, les ordinateurs et les appareils électroménagers tombaient tout le temps en panne à cause de leur montage dans les conditions merdiques du Tiers-Monde et de l'obsolescence programmée. Plus personne ne savait écrire correctement, même les vérificateurs d'orthographe contenaient des erreurs. Les routes et les autoroutes étaient pleines de nids-de-poule. Il y avait des pannes d'électricité et des chutes de tension sur le réseau électrique en permanence parce qu'il était archaïque et surchargé.

Il y avait en permanence des cas d'empoisonnement à la promaïne, et le botulisme se généralisait en raison du fait que l'Amérique ne produisait plus sa propre nourriture : soit elle importait de la viande de vache folle pleine de bactéries pour la coller dans les hamburgers, soit elle expédiait sa viande à l'étranger pour la faire traiter et emballer en compagnie de la lèpre exotique la plus récente dont souffraient les ouvriers du dernier paradis capitaliste asiatique ou africain en date. Les établissements d'enseignement public tombaient en ruine, beaucoup d'écoles privées aussi puisque plus personne n'avait assez d'argent pour se les payer, et de toute façon elles avaient toutes succombé à la diversité imposée et au politiquement correct. Les manuels scolaires dataient de vingt ans, et ne contenaient que des balivernes abrutissantes et politiquement correctes de toute manière. Les profs étaient bêtes à manger du foin et savaient parfois à peine parler anglais.

² L'auteur de ce texte est un américain. L'immigration arabe et maghrébine est très peu présente à son imaginaire, et l'islam n'occupe guère de place aux États-Unis (c'est en train de changer). Il arrive que l'auteur présente les Arabes musulmans sous un jour positif, en tant qu'ennemis de ses ennemis, qui sont les Juifs établis en Israël. Un nationaliste français ne doit évidemment pas se laisser distraire par cette circonstance, et appliquer à l'islam et aux Arabes la détestation que l'auteur démontre à l'encontre des Hispaniques, lesquels nous sont, de leur côté, par retour des choses, pratiquement inconnus.

Les soins de santé, quand on pouvait se les offrir, étaient de qualité très médiocre, et essentiellement prodigués par des immigrés du Tiers-Monde dont les diplômes de médecine provenaient de l'Université du Bournoulistan. Il y avait régulièrement des scandales dans les hôpitaux de l'Administration des Anciens Combattants concernant des décès par manque de soins ou le meurtre de patients par le personnel pour s'en débarrasser, quoiqu'après la légalisation de l'euthanasie des vieux ce ne fût là plus qu'un délit mineur.

Un autre truc qu'il y avait, c'étaient les rappels constants que nous, les Blancs, étions une minorité dans notre propre pays, et une minorité ostracisée qui plus est. On allumait la télé, et on n'y voyait que des tronches noires, marron ou jaunes. On allait au bureau de poste et on essayait d'acheter des timbres à un bicot tout juste débarqué de l'avion et ayant immédiatement reçu un emploi du gouvernement parce qu'en Irak ou en Arabie séoudite il avait été un traître qui avait collaboré avec les envahisseurs de son pays et en avait été récompensé par une Carte verte, mais qui ne parlait même pas anglais. Dans certains cas, nos glorieux croisés ont acheté des armées musulmanes entières pour qu'elles se rendent sans livrer un combat qui aurait pu provoquer des pertes fâcheuses, en refilant à tous les ennemis une Carte verte, une pratique qui avaient commencé dès la Première Guerre du Golfe en 1991.

Tout autour de nous, nous entendions parler des dizaines de langues différentes, mais au-dessus des autres résonnait surtout l'éternel charabia de ce dialecte foireux de l'espagnol que parlent les Latinos d'Amérique centrale. Où que nous allassions, il y avait toujours des immigrés devant nous dans la file qui nous retardaient toujours à cause de leur incapacité à parler notre langue. On voulait à chaque fois s'écrier « Qu'est-ce que tu fous dans mon pays ? » Mais si on le faisait, ou même qu'on murmurât un seul mot de plainte ou de critique, on était foutu. Le crimedehaine était un délit très grave puni de cinq ans de prison ferme obligatoires.

Tout ce qui n'était pas blanc était officiellement branché et admirable, et tout ce qui était blanc ou européen était médiocre et méprisable. Les Blancs, surtout les hommes, étaient entourés d'une atmosphère insultante en permanence. À la télé, comme partout, les Blancs étaient représentés comme des bouffons. Nous étions tous des Homer Simpson ou des Hank Hill. Ce sont de vieux personnages de dessins animés. Je ne sais pas si on enseigne aujourd'hui aux enfants dans la République

à l'école ce qu'était Homer Simpson. Si ce n'est pas le cas, ça devrait, parce que les Blancs étaient représentés comme lui, comme des crétins ridicules, empotés et pochards au lieu de pères de famille inspirant la confiance et le respect. Un moyen par lequel ZOG aurait pu éviter la révolution aurait été de ne pas nous insulter sans arrêt. De nous laisser conserver une illusion de dignité, de mérite et d'amour-propre. Mais noooooooooon, il fallait qu'ils nous collent le nez dedans.

Nous vivions tous dans un sentiment constant de peur, surtout des corbeaux. Pendant des années, ça n'était jamais officiel, mais nous savions tous qu'il y avait des choses qu'un Blanc, surtout un homme, ne disait pas, et certaines opinions qu'on n'exprimait jamais, faute de quoi il arrivait des problèmes, de la perte de son emploi aux poursuites judiciaires et jusqu'à l'agression et au meurtre impunis par des racailles gauchistes ou allogènes.

Quelques années avant le 22 octobre, ZOG a eu tellement d'échos d'un mécontentement croissant dans la plèbe leucoderme qu'il a rendu tout ça officiel. Ils ont fait passer la Loi Dees, censément pour « promouvoir la diversité et protéger les droits des minorités sur leur lieu de travail, y compris durant le transit entre le lieu de travail et le domicile, et dans les institutions publiques d'enseignement », c'est-à-dire toutes les écoles publiques, les universités et les grandes écoles, et toutes les écoles privées qui recevaient le moindre centime d'argent public.

La Loi Dees frappait d'une peine d'emprisonnement impérative de cinq ans tout ce qui était politiquement incorrect, de la « création d'un environnement social anxiogène sur la base de la race, de la religion, de l'ethnie ou de l'orientation sexuelle de quelqu'un », à la « création d'un environnement de travail hostile », en passant par la « plaisanterie mal intentionnée » et l'« exclusion délibérée d'autrui des conversations et des interactions sociales sur le lieu de travail. » En d'autres termes, que des Blancs se rassemblaient dans un coin pour discuter constituait un acte d'insurrection, et chaque table de cantine ou activité extrascolaire devait comporter son quota de discrimination positive de Noirs, d'Arabes et de pédales pour surveiller ce que disaient les Visages-Pâles.

On nous bombardait en permanence avec ces foutaises comme quoi l'Améwique était super géniale et que nous avions toute cette liberté et tous ces droits et que c'était pour ça qu'on devait « se battre pour son pays » en allant au Proche-Orient et en y massacrant les habitants (il va sans dire que toute mention d'Israël était vite balayée d'un revers de la main). Liberté mon cul ! Les Blancs normaux vivaient dans la peur.

Chaque fois qu'un Blanc était sur le point de faire une remarque raciale de quelque type que ce soit et qui pourrait avoir l'air même très légèrement politiquement incorrecte, il regardait par-dessus son épaule pour voir si personne ne pouvait l'entendre. C'est la marque d'un vrai État policier. Quand vous devez regarder par-dessus votre épaule de crainte que quelqu'un puisse vous entendre, vous n'êtes pas libre.

Il y avait en outre le métissage et la perversion presque obligatoires. À l'école et à la télé, on nous bourrait sans arrêt le mou avec des couples interracialisés, des couples homosexuels, des couples homme-mouton, absolument tout. Nous comprenions tous confusément que de tous les tabous, s'élever contre le fait de voir une fille blanche avec un nègre ou un crouille était le plus fort et que c'était celui qui provoquerait les plus féroces représailles. Ça ne nous a pourtant, à moi et à la plupart de mes contemporains, jamais paru normal. À Dundee même, je suis navré de devoir dire que le métissage était, sinon courant, du moins présent. Nous n'avions que quelques Noirs en ville, mais il y avait toujours des clandestins mexicains qui cherchaient leurs *las gordas*, des Blanches si hideusement obèses qu'épouser un métèque, lui assurant ainsi la Carte verte, était le seul moyen qu'elles avaient de se trouver un homme.

Le plus abject, c'étaient les cours d'éducation sexuelle. Heureusement pour moi, à l'époque où ça a vraiment déraillé j'étais au lycée et le Système présumait que je connaissais déjà tout le kamasoutra, de sorte que tout ce que j'ai eu à faire a été d'aller percevoir ma ration hebdomadaire de capotes au foyer étudiant, que j'échangeais ensuite dans les supérettes contre des hot-dogs ou des burritos à réchauffer. Mais les gosses à l'école élémentaire recevaient des leçons illustrées sur différents actes contre-nature, et devaient se mettre avec un partenaire du même sexe et l'embrasser sur la bouche. Un parent d'élève scandalisé a été envoyé en taule pour crimedehaine en vertu de la Loi Dees après avoir fait sortir son fils d'une classe de ce genre puis pété les plombs avec le prof en le traitant de pédale. Il a pris plein tarif, mais il a été assassiné par des Mexicains en prison, donc il n'a jamais pu purger sa peine.

* * *

Mais il y avait un problème, une question centrale qui planait sur tout ce que faisait l'Amérique à cette époque. La guerre. La Croisade, comme on a fini par l'appeler. Pour être historiquement précis, la Neuvième Croisade.

La tentative de l'Amérique de conquérir le Proche-Orient, de mettre la main sur tout le pétrole de la Terre, de civiliser les autochtones à la pointe du fusil et de leur faire aimer Israël, sinon gare. Quelques animateurs de *talk-shows* spirituels de deuxième partie de soirée ont même fait des blagues en parlant de leur faire porter le fardeau de l'homme blanc, jusqu'à ce que l'un d'entre eux fût poursuivi en Justice en vertu de la Loi Dees pour incitation à la haine et que les autres rentrassent immédiatement dans le rang. Cela refroidit singulièrement l'efficacité de l'humour employé comme outil critique contre l'Empire pétrolier. C'est quelque chose que je remarquais tout le temps avec ZOG. Ils ne supportaient jamais d'être brocardés : le ridicule était l'une des armes qu'ils craignaient le plus.

Le maintien constant d'une demi-douzaine de fronts dans le monde islamique asséchait la richesse des États-Unis comme une sangsue géante. L'une des raisons pour lesquelles la Sécurité sociale et *Medicare* ont mis la clé sous la porte au début du siècle fut le fait qu'une part de plus en plus importante du produit national brut était bazardee dans le cloaque de notre empire pétrolier au Proche-Orient. Soldats, équipement, argent pour embaucher et armer les mafieux locaux comme mercenaires comme en Afghanistan ou au Liban, argent pour embaucher des mercenaires américains de « sociétés militaires privées », rations, roquettes à tirer sur des bébés, soins médicaux pour les blessés, gilets pare-balles, prothèses par wagons entiers, millions de dollars pour la propagande médiatique, pots-de-vin aux gouvernements fantoches locaux, tout ça vidait les ressources qu'avait l'Amérique dans un énorme trou dans le sable. Il s'agissait en réalité d'une série de petites guerres, si nombreuses que nous en avons perdu le compte, mais nous l'appelions simplement « la guerre. » Nous contre le monde arabo-musulman tout entier, à l'exception des quelques acteurs que nous pouvions acheter, comme la Turquie, et encore leur fidélité n'était-elle pas assurée pour l'avenir.

Cette situation avait existé depuis mes premiers souvenirs. J'ai grandi à une époque où il ne se passait jamais de temps sans que des soldats américains ne revinssent d'un trou à rats du Proche-Orient dans des housses mortuaires, au moins quelques-uns toutes les semaines. Et ça continuait, encore et encore, président après président se faisant élire sur la promesse de rapatrier nos troupes puis faisant volte-face une fois élu, et nous continuions à essayer de rendre le monde plus sûr pour Israël, et piquer tout le pétrole pendant que nous y étions.

La guerre planait au-dessus de tout, et quand les États-Unis ont rétabli la conscription tout à coup ce ne furent plus seulement des Noirs, des Portoricains et des Blancs déclassés de l'Alabama qui revinrent dans ces housses. Ce fut une vraie conscription de masse, très dure à éviter, parce que l'empire avait un besoin désespéré de chair à canon. J'avais dix ans quand ZOG a réinstauré la conscription. Je me rappelle que mon père avait dit « Eh bien, Shane, au moins il y aura un travail qui t'attendra quand tu sortiras de l'école. » Même si au final, non.

En avance sur mon temps, l'année où j'ai passé le Bac j'ai été classé réformable à cause de la mention d'un passif « raciste » dans mon dossier. Beaucoup de jeunes Blancs s'aperçurent qu'en dépit des difficultés que ça réservait dans la vie, se faire cataloguer politiquement incorrect était un moyen d'échapper à la conscription. Le Parti s'est fait un paquet de recrues comme ça, de types qui venaient simplement pour être vus avec nous et être exemptés d'incorporation, puis qui restaient quand on leur apprenait de quoi il était question ainsi que l'importance du mot interdit qui commence par un « J ». Ça m'a toujours assez amusé de passer tant d'années de ma jeunesse à combattre et à battre une armée qui m'avait rejeté pour « manque de fibre morale. »

Il y avait six ou sept mecs dans ma classe au lycée de Dundee qui ont été appelés et qui sont rentrés du désert avec une étiquette d'identification du corps attachée aux orteils. Il est bien certain que les États-Unis ne furent jamais ouvertement vaincus — les Arabes ne pouvaient absolument pas faire face à la machine de guerre américaine en bataille rangée, tout le monde le savait — mais les musulmans se révélèrent être des combattants-nés en matière de guérilla. Et puis, il est assez difficile de vaincre des hommes dont vous avez rendu la vie si absolument insupportable qu'ils sont prêts à se mettre une ceinture d'explosifs et à se sacrifier pour faire gicler votre carcasse partout sur le décor en même temps que la leur. On s'est beaucoup inspirés des modes de guérilla des Arabes dans la NVA, surtout que nous avions avec nous un paquet d'anciens combattants qui s'étaient battus contre eux.

Si vous connaissez bien votre Histoire, vous savez que les États-Unis ont finalement dû jeter l'éponge là-bas parce que même les ressources naturelles et financières de cet énorme continent n'étaient pas inépuisables. Sans parler du fait que nous autres ennemis intérieurs avons ouvert un « deuxième front » dans le Nord-Ouest pour nos alliés arabes et occupé suffisamment les États-Unis pour leur permettre

d'arriver à détruire Israël. Je sais qu'aujourd'hui encore, il y a des gens au sein du Parti qui ont beaucoup de mal avec cette alliance objective que nous avons nouée avec les Arabes contre notre ennemi commun, mais bon, Hitler avait bien trouvé que les Japonais faisaient des alliés convenables. En tout état de cause, comme vous le savez probablement, par décret spécial du Parlement, les membres de la délégation diplomatique de l'Ambassade de Palestine à Olympia sont les seuls non-Blancs autorisés à vivre, même temporairement, sur le territoire de la République. Eux et un sérail particulier de shéhérazades basanées pour qu'ils ne touchent pas aux femmes blanches. Ils avaient gagné ce privilège avec leur sang tout comme nous avons gagné notre pays avec le nôtre, et je ne le leur conteste pas.

Tout ce qu'avaient fait les néocons au Proche-Orient avait été de blesser le tigre ennemi, ils n'avaient pas terminé le travail. Israël avait tout simplement trop d'ennemis. Même les puissants États-Unis, la dernière superpuissance du monde, ne pouvait pas tous les détruire. Ils avaient envahi l'Afghanistan en 2001 et l'Irak en 2003, et à partir de là ça n'avait fait que s'enchaîner, l'Iran, la Syrie, le Liban, l'Égypte, l'Arabie séoudite, plus tard le Pakistan, la Libye et la Malaisie, et quand les Turcs ont fini par en avoir marre d'être les tapins de ZOG, l'Amérique a également envahi la Turquie, quoique de façon précaire et désordonnée. Les États-Unis n'avaient tout bonnement pas les effectifs pour occuper et soumettre la population de tous les pays musulmans de la Terre. Le résultat fut une guérilla permanente dans une dizaine de points chauds.

Reconnaître la défaite américaine face à des ennemis que nous avons ostensiblement méprisés en les appelant les « enturbannés » fut un processus long, difficile et grinçant qui nécessita des douleurs et de morts terribles et excessives. Un autre moyen par lequel les Juifs auraient pu rester les maîtres ici dans le Nord-Ouest aurait été d'être assez raisonnables pour ne pas chercher à conquérir le monde. Les Grecs appelaient ça « ὕβρις », l'hybris, la démesure.

L'orgueil démesuré qui insulte aux dieux. Ouai, c'étaient les youdes tout crachés.

Chapitre VIII

JE VÉCUS MON PREMIER INCIDENT RACIAL AU CE2, et fus par là même définitivement stigmatisé comme enfant suspect.

J'étais un jeune écolier en herbe à l'école élémentaire Martin Luther King de Dundee. Elle existe toujours, sous le nom d'école élémentaire de la Quatrième Rue, même s'ils ont tout rebâti depuis les fondations après la révolution et que je n'y reconnais plus rien du tout quand j'y passe à l'exception de la cour de récré où j'ai éclaté Bobby Fernandez, qui est restée plus ou moins à la même place. Mais, hé, mon passage à l'école élémentaire remonte à presque une centaine d'années déjà, alors pourquoi ça n'aurait pas changé ?

Non, mon incident racial n'était pas avec un nègre. Nous n'avions pas d'élèves noirs, même si l'administration scolaire suppliait et cherchait par tous les moyens de faire venir ceux dont les parents accepteraient de les laisser faire le voyage en bus depuis Olympia. Il faut vous dire qu'en-dehors des grandes villes, même à l'époque du 22 octobre, le Nord-Ouest était encore presque entièrement blanc dans sa majeure partie, raison pour laquelle c'est le coin du monde qui fut choisi comme Foyer par les pères fondateurs dans les années 1970. Mais certaines zones du Nord-Ouest possédaient des industries lourdes en main-d'œuvre, comme l'exploitation des forêts, l'abattage des arbres et leur traitement dans les scieries, l'agriculture ou le conditionnement des poissons, toutes gérées par des salopards de capitalistes cupides, et ça attirait des Mexicains. Beaucoup de Mexicains.

Dundee était l'une de ces zones, avec une petite flotte de pêche et la conserverie Deep Harvest, plus le travail de bûcheronnage, l'usine de plexiglas, et cette fabrique qui assemblait des meubles en plastoc bas de gamme pour les mobil-homes à partir de pièces importées d'Indonésie.

Du coup, on entendait beaucoup de gens qui parlaient espagnol dans le coin, et aussi beaucoup de gens qui parlaient en anglais pour nous dire à nous autres Blancs qu'on n'embauchait pas.

Ce qui s'est passé à cette école, c'est que j'ai défoncé ce gros porc de Bobby Fernandez avec un morceau de bitume. Fernandez faisait partie des quelques Mexicains qui fréquentaient l'école à cette époque, étant donné que la majorité des clandos chez nous envoyaient les gosses soit dans des écoles catholiques, soit dans ces petites écoles pentecôtistes bizarres situées dans des pièces à moitié enfoncées dans le sol où ils célébraient les louanges de Rhésousse avec l'accent hispanique, ou alors dans la plupart des cas ils ne les envoyaient pas à l'école du tout. Il restait quelques frémissements occasionnels et imperceptibles d'application des lois américaines en matière d'immigration à cette époque, même si pas beaucoup.

À l'âge de mes dix ans environ, ZOG a cessé de s'occuper des apparences et a plus ou moins ouvert les frontières toutes grandes en se foutant bien de ce qui arriverait. Chose curieuse, j'ai appris par la suite qu'une des raisons pour lesquelles les Mex ne voulaient pas envoyer leurs enfants dans les écoles publiques était qu'ils ne voulaient pas que leurs enfants fussent corrompus par les contre-valeurs immondes et mercantiles de la société de consommation américaine. Bizarre de la part de parents mexicains, qui contribuaient eux-mêmes par leur présence à détruire l'Amérique et à faire des États-Unis un second Brésil, qu'ils aient eu peur que leurs enfants fussent corrompus par nous, hein ? Mais quand on regarde le cloaque qu'était la culture américaine générale, en un sens ça se comprend. Ironique. Ils disaient tellement vouloir être américains qu'ils étaient prêts à venir ici illégalement et à nous prendre tout ce que nous avons, mais dès qu'il s'agissait de leurs propres gosses, tout à coup ils ne voulaient plus tant que ça être américains. Je ne peux pas le leur reprocher. Les Mexicains accordaient à leurs enfants une importance que les Blancs n'entretenaient jamais à cette époque. Les Mexicains savaient que leurs enfants étaient leur avenir.

Pour la plupart des Blancs, les enfants étaient juste une source de désagréments. Quelque chose qu'on devait éviter et si possible avorter, ignorer pendant que ça grandissait, et refiler aux garderies, aux écoles et à la téléchose, la grande nounou électronique. Ce fut là l'un des principaux moyens par lesquels les Mexicains nous faisaient disparaître.

Ils gardaient leurs valeurs traditionnelles, même si un peu primitives, et conservaient intactes leurs familles nucléaires. Les hommes bossaient comme des bœufs, et les femmes avaient *muchos niños* et les élevaient. En copulant et en se reproduisant tout simplement comme des lapins, ces gens ont été bien près de détruire quatre siècles de civilisation sur tout un continent.

Enfin bref, ce Bobby Fernandez était un sale gosse métis et trapu dont le père était le premier conseiller municipal hispanique de la ville, directeur d'un bureau de placement bien entendu, le *jefe* local qui déposait ses *madrugadores* sur les sites de construction et les entrepôts tous les matins ; et de là à devenir celui qui déposait le vote communautaire des Latinos aux pieds du parti qui payait le mieux (généralement les démocrates), il n'y avait qu'un pas.

Les clandestins n'étaient pas censés pouvoir voter, mais, vérole, ils n'étaient pas censés être là du tout, et tous les ans il y avait des amnisties et l'un ou l'autre des partis cherchait à draguer leurs voix en leur donnant la nationalité à l'occasion de cérémonies d'intégration de masse. Et puis il y avait toujours des tonnes de fausses cartes d'identité disponibles. Rien ne ressemble plus à un Rodriguez qu'un autre Rodriguez, du coup effectivement ils pouvaient tous voter, rapidement, et souvent. C'est comme ça que Clinton premier du nom a remporté l'élection de 1996, si vous voulez entrer dans les petits détails historiques méconnus.

Bobby était un attardé gavé de malbouffe américaine qui était en CM2, mais qui aurait dû être en Sixième, mais il avait été recalé d'une année parce qu'il était tellement débile que même le système scolaire public de cette époque ne pouvait pas le faire passer en classe supérieure. Il avait un emploi du temps particulier, avec des enseignants hispanophones, et il redoublait quand même. Ce n'était pas un problème de barrière de la langue, c'était juste qu'il avait la même cervelle de piaf en espagnol qu'en anglais. Fernandez avait onze ans, et ce bouffeur de tapas avait déjà un duvet de moustache. Je le jure devant Dieu ! Bobby était la brute de cour de récré typique, paradant en bombant le torse dans toute la cour avec sa petite clique d'admirateurs et de suceurs, certains hispaniques et d'autres blancs.

C'était un phénomène assez courant à l'époque, ça, des Blancs déracinés et à l'esprit faible gravitant autour de Noirs, de Mexicains et autres allogènes chez qui ils percevaient de la force et une forme

d'affirmation d'identité. Le genre de dispositions mentales que les enfants blancs n'avaient plus. Un Mexicain, au moins, a une forme d'identité raciale et nationale, simplement c'est une identité qui n'a pas sa place au-dessus du Rio Grande. Les Blancs n'avaient même pas ça quand j'ai grandi. On naissait et on était élevés pour acheter des marchandises au supermarché. Et puis il y avait les filles blanches, dont la majeure partie tournait autour des nègres et des Mexicains parce qu'ils avaient toutes les drogues qu'il fallait, mais je n'entrerais pas dans ce sujet particulièrement abject pour le moment.

Revenons à Bobby et à sa petite bande. Leur spécialité était de s'en prendre à des enfants blancs plus petits, de leur piquer l'argent de la cantine, de manger leur goûter, de leur faire faire des choses idiotes, dégradantes ou dangereuses, *et cetera*. Mon tour a fini par arriver, mais dans mon cas c'était pire. J'étais plutôt petit pour mon âge, et j'étais blond aux yeux bleus avec une belle peau très blanche. Je n'entrerais pas dans les détails, mais qu'il suffise de dire que Bobby était assez âgé pour avoir découvert à quoi pouvait servir sa queue à part pisser, et que, ayant grandi dans les camps de travail pour migrants depuis Baja en Californie jusqu'ici, il en connaissait toutes les variantes d'utilisation possibles. Il appelait sa bite son « chupacabra », ce qui veut dire littéralement « suce-chèvres », et d'ailleurs je ne serais pas étonné que... oh pardon M'dame. Je sais, on ne parle plus de trucs pareils aujourd'hui. Mais malheureusement, quand j'avais huit ans, ce genre de saletés était notre lot quotidien. C'était quelque chose au milieu de quoi nous devions vivre.

Les enfants dans la cour de récré connaissaient déjà les secrets de la vie à cet âge, et Bobby n'avait pas à me faire un dessin. Il a été très clair dès le début quant à ce qu'il voulait de moi. Dès notre troisième rencontre, il a ouvert sa braguette, et je n'ai réussi à lui échapper, à lui et à sa bande, que grâce à une combinaison de palabre précipitée, de subterfuge, puis de fuite éperdue ; et de là, à huit ans tout juste, je compris qu'il fallait faire quelque chose.

Je savais que mes parents ne seraient d'aucun secours, mais j'ai essayé d'avertir les enseignants, ce qui, il va sans dire, n'a absolument rien arrangé. Ils ont dit à Bobby d'être plus gentil, et tout ce que ça a fait, c'est l'énervé parce que je l'avais dénoncé. Ça l'a rendu plus agressif, et ça a fait augmenter le temps et les efforts que je devais déployer pour l'éviter. Pour la première fois, j'avais tâté de cette indifférence massive

qui se retrouvait toujours dans les milieux officiels lorsqu'il s'agissait de protéger les Blancs petits et faibles contre les grosses brutes au teint bistre. Ce n'était pas encore si grave que ça l'est devenu plus tard, mais même à ce moment-là, quand j'avais huit ans, le politiquement correct était devenu si grave que l'administration scolaire avait peur de sanctionner un voyou sodomite de onze ans parce que son nom se terminait par « -ez », alors qu'un gamin blanc de sept ans qui avait introduit un couteau suisse dans l'établissement plus tard la même année a été exclu définitivement et interdit d'entrée dans toutes les écoles publiques de l'État de Washington. La famille de ce gosse a dû déménager.

Je compris que j'étais tout seul, et que personne sur Terre ne bougerait le petit doigt pour m'aider. Laissez-moi vous dire que c'est un lourd, un terrible fardeau à porter pour un enfant de huit ans. Aucun enfant ne devrait jamais se retrouver seul comme les enfants blancs l'étaient quand le politiquement correct de ZOG régnait en maître. Mon père ne valait pas un clou, mais nous avions une télé, et je savais, grâce aux compétitions de catch que je regardais, ce que j'avais à faire. Un jour, je suis retourné dans un parking où le bitume se fracturait. Toujours ces infrastructures en lambeaux que j'ai déjà évoquées, littéralement en lambeaux en l'occurrence. J'ai choisi un bon gros éclat de macadam bien lourd que je pouvais soulever à deux mains, suis allé me poster sur un talus derrière la cour de récré, et me suis avancé discrètement jusqu'à Bobby qui fumait une cigarette penché contre un mur, et avant qu'il ait pu s'apercevoir de quoi que ce soit, j'étais sur lui. Je lui ai donné quelques bons horions avec le bloc de macadam. Il s'est mis à crier en espagnol, je suis monté sur lui et j'ai continué à le frapper maladroitement avec l'éclat de route. Il y avait du sang rouge qui giclait partout sur moi. J'étais préparé à ça grâce aux lutteurs de catch que j'avais vus qui se lattaient avec des chaises, des poings américains et des extincteurs. Fernandez ne ressemblait plus à grand-chose quand quelques enseignants ont enfin réuni assez de courage pour se décider à faire quelque chose et m'ont arraché à lui. L'un d'eux m'a demandé pourquoi j'avais fait ça. C'est là que j'ai commis l'erreur qui a fait de ma vie ce qu'elle est devenue. J'ai hurlé : « Ce gros porc de bouffeur de tacos voulait que je lui suce la bite, alors je lui ai défoncé la gueule ! »

Wouahoooo, bébé ! Jeunes Blancs paumés de la vie, accueillez Shane Ryan!

À partir de cet instant, le sol s'est dérobé sous moi. J'avais commis l'irréparable. J'avais dit « bouffeur de tacos. » Bon, ç'aurait pu être pire. J'aurais pu dire « nègre. » Hmmm... quoique non en fait. Je veux dire, « nègre » était bien évidemment le tabou ultime, un vrai arrêt de mort si on le prononçait, et si on avait plus de treize ans et qu'on le prononçait dans l'enceinte d'une école, ou qu'on y était pris avec un exemplaire d'*Huckleberry Finn*, c'était la prison sous le coup de la Loi Dees ; mais « nègre » ce n'est qu'un seul mot, or moi j'en avais utilisé deux, quoique chacun de moindre gravité. Mais les deux combinés ? Est-ce que « bouffeur » et « tacos », avec « gros porc » en plus, surclassaient un « nègre » en matière d'horreur politiquement incorrecte ? J'ai appris par la suite que des réunions entières avaient été tenues entre le personnel de l'établissement à mon sujet pour tâcher de résoudre cette épineuse question de théorie du politiquement incorrect. Un peu l'équivalent gauchiste du débat sur le sexe des anges.

Le pire, c'est que je n'étais même pas plein de « préjugés », comme ils disaient. J'étais un gosse, pour l'amour du Ciel ! Je savais que les Mexicains avaient généralement la peau bistre et qu'ils parlaient une autre langue, mais c'était à peu près tout. Tous les dessins animés de Speedy Gonzalez avaient été retirés de la télé avant ma naissance, je n'avais connu que l'Homme-Abeille des Simpson et le petit chihuahua qui parle, et je les trouvais rigolos. Quand Maman était trop bourrée pour faire à manger le soir, et c'était souvent le cas, un de mes repas préférés c'était à Taco Bell. J'adorais l'énorme assiette de chips tortillas au guacamole. À cet âge-là, ça n'avait rien à voir avec une question de race. J'aurais fait la même chose à un Blanc qui m'aurait agité sa pine devant le nez et aurait essayé de me faire mettre à genoux par sa bande devant lui. Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si les enseignants et l'administration de l'école avaient traité cette histoire pour qu'elle était réellement, une bagarre de récré entre gosses, et m'avaient fait recopier à moi et à Bobby deux cents fois « Je jouerai sagement » au tableau. Mais les enfants étaient largement considérés comme des éléments politiques à cette époque.

Les adultes faisaient comme si je m'étais livré à une espèce de rébellion contre l'ordre établi. Mais non. Enfin, pas encore. Tout ce que je voulais, c'était que ce gros porc me laissât tranquille et, comme j'avais huit ans, je ne pouvais pas imaginer que ce fût trop demander. Mais c'était le cas. J'étais trop jeune pour réaliser que, dans toute tyrannie humaine,

le principal souhait que la tyrannie ne peut jamais accorder est d'être laissé tranquille. Personne n'a le droit de sortir du manège et de s'en aller. Personne ne doit rester en-dehors du cercle de souffrances. Tout le monde doit participer. Tout le monde doit chanter des hymnes et brûler de l'encens devant l'autel des faux dieux de ZOG.

J'ai été entraîné dans le bureau du principal, mes parents ont été convoqués, j'ai fait la une du *Dundee Advertiser* comme à coup sûr le prochain Grand Dragon du Ku Klux Klan si jamais nous en avions eu un dans le Washington, mon père a perdu son travail du moment plusieurs mois avant le moment où il aurait dû le perdre à force d'être tout le temps bourré selon le cours normal des événements, et plusieurs briques ont été jetées dans les vitres de notre maison par des crétins d'ados blancs qui savaient juste que maintenant on avait le droit de nous jeter des trucs. Plus tard, quand je fus avec la NVA, c'était nous qui dîmes aux rebelles boutonneux à qui ils avaient le droit de jeter des trucs. En temps normal, j'aurais dû être exclu comme le gamin avec le couteau suisse, mais à cette époque il y avait une nouvelle solution qu'on mettait en place dans les écoles publiques du Washington pour s'occuper des affreux racistes tels que moi. Ça s'appelait RECPAS, Rectification du Comportement, des Perspectives et de l'Attitude Sociale, et l'État de Washington payait des millions de dollars tout un tas d'experts en palabres psychiatriques abstruses pour faire tourner ce machin. Finalement, j'ai été « dénazifié. » Je vous demande un peu ! À huit ans !

Pendant les trois jours qui ont suivi, je ne suis pas allé en classe. J'étais escorté partout par un adulte de la Faculté comme si j'avais une sorte de maladie, j'avais interdiction de parler aux autres élèves et ils avaient interdiction de me parler. J'étais un paria officiel et je devais m'en imprégner. J'étais conduit dans une pièce isolée, entouré d'adultes imposants qui jargonnaient, et on me faisait regarder des tas de vidéos à propos d'Hitler et du Ku Klux Klan, y compris toutes sortes de photos sales de nègres lynchés pendus à des arbres, de détenus squelettiques aux bras tatoués de numéros, de squelettes brûlés et d'énormes fosses de cadavres des camps de concentration nazis. Mais les pédopsychiatres envoyés par l'État ont arrêté ça après avoir reçu des « contre-indications. » Le fait était que j'aimais bien ça. Je trouvais tous les squelettes et les cadavres et tout trop cool, bien plus merveilleusement répugnant et horrible que tous les faux monstres débiles que chassaient Scooby-Doo et sa bande et qui se révélaient toujours être de méchants Blancs portant un déguisement.

Bon sang, à quoi s'attendaient tous ces imbéciles diplômés de la part d'un gosse biberonné à la télé américaine et qui, à l'âge de huit ans, devait avoir vu au moins quatorze mille deux cents meurtres et mutilations dans la boîte à cons, ou peu importe la statistique ? Et puis c'était la première fois que je voyais et écoutais le Führer Adolf Hitler, et j'étais complètement fasciné. Entrecoupés avec le reste, il y avait plusieurs extraits des rassemblements de Nuremberg. Je ne parlais pas un mot d'allemand, mais même sur ces bandes hachurées et granuleuses des années 1930 on sentait quelque chose... Je savais que le Führer me parlait à moi, et qu'il me disait quelque chose d'une importance vitale, mais je n'avais aucune idée de quoi. Merci, Leni Riefenstahl. Du fond du cœur, *Kameradin*.

Quoiqu'il en soit, les pontes en psychologie d'Olympia ont capté que je n'adhérais pas au programme et sont passés à un truc appelé « Apprendre la Tolérance », avec des vidéos de plein de petits enfants de toutes les races qui dansaient et se lançaient des colifichets végétaux, avec des petits négrillons souriants qui mettaient des fleurs dans la chevelure blonde des petites filles blanches et la caressaient, et les petites filles blanches rigolaient mutinement en faisant hihhi, vous voyez le genre. Pour une raison que je ne comprenais pas, j'avais envie de casser la gueule aux négrillons. C'est juste qu'ils avaient l'air sales et dégoûtants, des singes bêtes et laids, et je n'avais pas envie de les voir toucher les petites filles blanches. Je n'avais pas envie de les voir tout court. De quelque part, Dieu seul sait d'où, j'avais hérité d'instincts raciaux sains.

Les psychologues n'arrêtaient pas de me poser des questions débiles et d'essayer de me faire chanter des chansons du genre « Rouges ou jaunes, noirs ou blancs, Dieu aime tous Ses enfants. » Je leur disais que je ne savais pas chanter. C'était vrai d'ailleurs. Ils persistaient, et je m'entêtais comme un diable et disais que je ne voulais pas chanter, et alors ils me demandaient pourquoi je ne voulais pas chanter et est-ce que mon papa avait déjà touché mon zizi comme il ne fallait pas et ce genre de conneries. La contradiction qu'a constituée le fait que ce fût précisément le genre de comportements qu'ils se mirent à enseigner en classe quelques années plus tard ne leur a, j'en suis sûr, jamais effleuré l'esprit. Je ne sais comment, j'ai réussi à les convaincre que mes parents n'étaient pas des pervers, juste des ivrognes. Je n'ai fait qu'empirer les choses en refusant de monter sur une estrade devant l'école entière et de faire mes excuses à ce gros porc de Fernandez.

Ça les a vraiment foutus en pétard. Je ne le comprenais pas alors, mais c'était en fait l'étape la plus importante du processus de « dénazification » : l'humiliation publique délibérée du Blanc qui avait osé douter, qui avait osé résister. Je ne voulais pas jouer le jeu. Je refusais de me rabaisser. Je refusais de me faire humilier, et ça leur fichait une trouille bleue. Je pense qu'à leur manière, ils avaient un vague pressentiment du géant endormi qui allait se réveiller dans ce pays, et je pouvais sentir qu'ils avaient peur. J'étais en bonne voie pour devenir irrécupérable. Je les faisais s'arracher les cheveux. Les enfants de huit ans étaient censés être malléables dans leurs mains.

Chapitre IX

FINALEMENT, ils ont fait venir un Burger King de Seattle, même si bien sûr à l'époque je ne les appelais pas comme ça dans ma tête. Je ne savais même pas ce qu'était un Juif. Le troisième jour, j'ai été conduit dans le bureau du principal. M. Jenkins a quitté la pièce, et je me suis retrouvé devant un petit homme grassouillet avec des lunettes épaisses, un gros nez, des cheveux crépus qui ressemblaient un peu à des poils pubiens, et une kippa aux couleurs américaines sur la tête. « Bonjour, Shane » m'a-t-il dit d'un ton amical. Les lumières fluorescentes du plafond se reflétaient curieusement dans ses lunettes, couvrant en quelque sorte ses yeux d'un écran de lumière blanche, c'était comme si je parlais à une espèce de robot stylé, ce que je trouvais en fait plutôt marrant. Je lui ai souri parce qu'il avait vraiment l'air idiot sans yeux et avec sa kippa, et il l'a pris sans hésitation pour la preuve que j'étais subjugué par sa présence magistérielle. Bon Dieu, ce que les youtres peuvent être arrogants ! « Je m'appelle Jacob Mandelbaum » me dit-il. « Tu peux m'appeler Docteur Jake. Ou Rabbin Jake, parce que je suis aussi rabbin. Sais-tu ce que c'est qu'un rabbin, Shane ? »

« Non, Monsieur » répondis-je. À cette étape j'avais compris que le mieux était de parler le moins possible, même si ça avait aussi ses dangers, parce qu'alors ils disaient que j'étais « réfractaire » et je ne pouvais plus rester à l'école et Papa ne récupérerait jamais son travail et nous devrions aller vivre dans une chambre de la chaîne Motel 6 jusqu'à ce que je devienne réactif à leur thérapie de reconditionnement social et ensuite je perdais le fil. On était en hiver, alors qu'est-ce que l'air conditionné venait faire là-dedans ? Mais j'avais essayé de leur expliquer tout simplement ce qui s'était passé avec Bobby Fernandez et ça n'avait fait que les mettre en colère, et j'avais fait quelques essais

pour savoir ce qu'ils voulaient m'entendre dire pour ensuite me laisser partir et me foutre la paix, mais ça n'a réussi qu'à les faire me poser encore davantage de questions débiles pour me piéger à propos de Papa qui aurait touché mon zizi ou d'autres questions encore plus tarées. Je n'avais aucune idée de ce qui m'arrivait ou de pourquoi ça m'arrivait, alors j'avais décidé de la boucler autant que possible et de voir si je pouvais m'en sortir en ne disant que le strict minimum quand ils exigeaient que je dise quelque chose pour que tout ça soit enfin terminé. À huit ans, je ne me disais pas tout cela dans de tels termes, mais c'était l'idée.

Le docteur-rabbin Jake me dit : « Eh bien, Shane, je suis de confession juive, et dans ma religion un rabbin est l'équivalent d'un pasteur ou d'un prêtre dans le christianisme, mais c'est bien plus que ça. Chez les juifs¹, un rabbin est un éducateur, et il passe la plupart de son temps à engranger de la sagesse. Vois-tu, il y a très longtemps, aux temps bibliques, Dieu Lui-même a élu le peuple juif comme le meilleur et Son préféré sur Terre, et Il nous a donné pour tâche de guider et d'inspirer les autres peuples de la Terre pour qu'ils soient bons et agissent selon Sa volonté. Pour que nous puissions accomplir cette mission divine, Il nous a donné Sa parole, que nous avons consignée dans les livres saints, la Torah et le Talmud, et à chaque génération Il donne au peuple juif et à toute l'humanité certains hommes de grand mérite religieux, de grands rabbins appelés « tsadiks », ce qui veut dire « saints. » Ces hommes passent leur vie à étudier ces livres saints pour avoir les réponses à toutes les questions et pour avoir toute la connaissance de ce que l'humanité a vraiment besoin de savoir. Les Juifs sont les gardiens de cette connaissance divine, Shane, et je suis heureux et fier de pouvoir dire qu'enfin, après plusieurs milliers d'années, les nations de la Terre sont en train de le reconnaître. Notre grande présidente des États-Unis et nos merveilleux soldats américains qui se battent pour la liberté et la démocratie au Proche-Orient détruisent les ennemis de Dieu, et amènent de plus en plus de peuples dans le giron de la Fraternité de l'Homme, qui est la fin dernière du judaïsme. Et, bien sûr, ils reçoivent la récompense que Dieu donne à ceux qui exécutent Sa volonté, sous la forme de réserves de pétrole qui ont été si longtemps aux mains des mauvais fils d'Ismaël, qui apprennent aujourd'hui la corruption de leur foi et de leurs mauvaises mœurs. »

¹ Ce petit point théologique appelle une précision sur l'écriture du mot « J/juif. » Il prend une majuscule lorsqu'il désigne le peuple ethnique, mais une minuscule lorsqu'il désigne un fidèle du judaïsme. Cette remarque ne s'applique au mot que lorsqu'il est employé comme nom : « Un Juif/Un juif », l'adjectif ne prenant jamais de majuscule.

« Ismaël ? » demandai-je. Ça me faisait vaguement penser à Moby Dick.

« Oui, Shane, les musulmans sont les fils d'Ismaël par notre père Abraham, mais pas ses enfants légitimes. Les Juifs sont les fils d'Abraham par sa femme légitime Sarah qui engendra Isaac, mais les musulmans sont nés de la servante de Sarah, une esclave shiksa² du nom d'Agar, dès lors tous les musulmans sont les fils d'une traînée et par conséquent destinés à servir les enfants légitimes d'Abraham, les Juifs. Oublie ça, c'est de la théologie et ça te dépasse un peu pour l'instant. Si tu te rends dans une vraie église chrétienne, ton pasteur pourra t'expliquer tout ça plus tard. Mais je possède davantage que la connaissance de la parole de Dieu, Shane. Je suis également très versé dans la science de l'esprit humain. »

« Vous êtes un psy ? » ai-je demandé. J'avais entendu parler des psys.

« Oui, Shane, je suis un psy » dit Mandelbaum avec un sourire ravi.

« Vous allez me mettre dans un asile de fous ? » demandai-je. J'avais entendu parler des asiles de fous à la télé. Ils avaient des murs capitonnés et les gens portaient des camisoles de force et tout le monde y criait et hurlait et riait et braillait jusqu'à ce que les infirmières vinssent leur faire des piqûres qui les transformaient en zombies et ensuite on mangeait des insectes comme Renfield dans Dracula et on restait assis toute la journée à tresser des paniers.

« Oh, je ne pense pas que ton cas soit si mauvais qu'il mérite un traitement en institution, Shane » répondit le docteur-rabbin Jake avec un sourire, mais je pouvais sentir qu'il n'était pas complètement sûr et j'étais résolument sur mes gardes. « Mais, vois-tu, je suis un docteur de l'esprit. Tu as fait quelque chose de très mal, quelque chose qui m'indique que tout ne va pas bien dans ton esprit, Shane, que quelque chose va très mal dans ton esprit en réalité. Je veux te remettre en bonne santé. Je crois que le docteur Anderson et M^{me} Winslow-Panetta t'ont expliqué ce qu'est le racisme ? »

Je le savais sur le bout des doigts, à cause des vidéos. « C'est quand on n'aime pas les gens qui sont différents de nous » récitai-je par cœur.

« Hmmm, pas exactement, Shane » dit le docteur-rabbin Jake. « C'est quand on déteste les gens qui sont différents de nous. Sais-tu ce qu'est la haine, Shane ? »

² Shiksa : translittération du yiddish שיקסע, ce mot dérive du terme hébraïque *sheketz*, qui signifie « abomination », « détestable », « haïssable » ou « souillure », selon la traduction. Il désigne une jeune fille non-juive destinée à appartenir à un homme juif, avec une connotation sexuelle. Sa contrepartie masculine désignant l'homme non-juif est *shegetz* (שיגעט).

« La haine, c'est quand tu n'aimes vraiment, vraiment, vraiment pas quelqu'un. »

« Hmm, une fois encore, raté, mais de peu. La haine, c'est quand tu n'aimes pas des gens à cause de ce qu'ils sont. Ce qu'ils font n'a pas d'importance. La haine n'est pas une émotion, c'est une position politique, une position qui ne peut plus être tolérée dans une société civilisée. C'est n'est pas juste un problème psychiatrique, c'est un problème criminel, et comme tel réglable par des moyens légaux. La haine est une maladie sociale de l'esprit, Shane, et il est du devoir de ma profession de s'assurer que personne en Amérique ne souffre de cette maladie, et que tout le monde en Amérique va bien dans sa tête et ne nourrit pas de mauvaises pensées. L'humanité sort juste d'un très mauvais siècle, Shane, mais nous en avons appris beaucoup de choses. Nous avons appris que tous les problèmes du monde sont causés par la haine, plus particulièrement la haine entretenue par des gens de la même race et du même genre que toi. Les hommes blancs comme toi, qui haïssent les gens qui sont d'une couleur, d'une religion ou d'une orientation sexuelle différentes, sont un cancer du corps social et doivent être excisés, même si, dans ton cas, tu es trop jeune pour en comprendre toutes les raisons. Je sais que ça fait beaucoup à comprendre pour quelqu'un de ton âge, mais durant de nombreux siècles dans le passé les hommes blancs comme toi ont ravagé le monde comme des goules en maraude. Vous avez fait des choses très méchantes et très cruelles aux peuples de couleur, aux peuples indigènes comme les Natifs américains³ et les peuples d'Afrique subsaharienne, aux femmes de toutes les couleurs, aux homosexuels, et, enfin mais non pas des moindres, vous avez fait des choses terribles et abominables à mon propre peuple, le peuple juif. Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus sagaces. Nous comprenons le mal que la haine a produit par le passé, et la douleur et la souffrance qu'elle produit encore de nos jours, comme ce qui est arrivé l'autre jour dans la cour de récréation entre toi et Roberto Fernandez. Nous comprenons que nous devons détruire la haine, Shane, la détruire par tous les moyens possibles, et la meilleure façon de la détruire est de la tuer dans l'œuf.

³ L'expression « Natifs américains » (*American Natives*) désigne les Amérindiens d'Amérique du Nord autochtones du continent. Elle est une expression politiquement correcte soulignant la préséance des Amérindiens sur les Blancs.

« Alors, Shane, ton esprit est rempli de haine. On pourrait dire que quelque chose est cassé dans ton esprit, et j'ai fait tout ce chemin depuis Seattle pour le réparer. Je ne sais pas exactement où tu as pu attraper cette horrible maladie raciste. Ça pourrait être pratiquement n'importe où. En dépit de tous les progrès que nous avons faits pendant les cinquante dernières années, la société américaine est toujours profondément et subconsciemment raciste, et n'importe qui ou n'importe quoi peut se révéler être un agent de l'infection, parfois même sans le savoir. D'une manière ou d'une autre, nous devons entrer dans ton esprit, et nous devons nous débarrasser de cette horrible haine. Il faut nettoyer ton esprit, Shane, et ton âme aussi. Il faut récurer toute cette vieille et horrible saleté de haine, et rendre ton esprit, ton cœur et ton âme tout neufs, nets et brillants. À présent, Shane, je veux que tu me dises pourquoi tu as agressé si épouvantablement le petit Roberto lundi ? »

« Parce qu'il voulait que je lui suce la bite et que je voulais pas ! » ai-je crié pour la centième fois peut-être.

Mandelbaum fit une grimace. « Shane, sais-tu ce qu'est l'homophobie ? Non, bien sûr que non. Tu devrais le savoir à ton âge, mais tu ne le sais pas, parce qu'on ne te l'a jamais appris. Ces vieux réacs protofascistes de la législature de l'État traînent toujours les pieds pour instituer l'éducation à la diversité sexuelle, même si je suis presque sûr que nous aurons les votes à la prochaine session. Mais ce que je veux savoir, Shane, c'est qui t'a dit au juste qu'une proposition de contact sexuel de la part de quelqu'un du même genre que toi devait appeler une réaction violente ? En d'autres mots, qui t'a dit que tu avais le droit de faire du mal à un autre garçon qui veut jouer avec toi de cette façon ? Est-ce que c'est ton père ? » Seigneur, pensai-je, voilà qu'il remet ça avec Papa et mon zizi. C'quoi son blème ? (Je vous ai dit, on parlait tous comme des nègres à l'époque, on entendait ça avec les vidéos de rap à la télé).

« J'ai pas envie, c'est tout » ai-je dit, l'air renfrogné. « C'est sale. »

« Mais pourquoi pas, Shane ? » me pressa Mandelbaum. « Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Qui t'a dit que c'était sale ? Est-ce que c'étaient tes parents ? »

Je cherchais désespérément dans ma tête quelque chose à dire qui nous sortirait de cette fixette. Je ne comprenais pas pourquoi, mais je comprenais en quelque sorte dans mon for intérieur qu'il y avait quelque chose de malsain à parler de petits garçons se suçant le zizi entre eux.

« La Bible dit que c'est sale ! » lui criai-je.

Je n'avais aucune idée de si la Bible disait ça ou pas, mais je sentais vaguement que c'était le cas. Je savais que la Bible n'aimait pas tout ce qui avait à voir avec les zizis. Ne me demandez pas d'où je savais ça. Pas de la télé, ça c'est sûr.

« Ahhhh... » fit le docteur-rabbin Jake avec un soupir de satisfaction. « Là, nous avançons ! Est-ce que tes parents te lisent la Bible, Shane ? »

« Non » dis-je. Bien évidemment que mes parents ne me lisaient pas la Bible. Ils ne me lisaient rien du tout et ne lisaient rien eux-mêmes. Ils ne faisaient rien d'autre que boire, se disputer et cuver inconscients par terre. C'était une question incroyablement stupide.

« Shane, tu peux me le dire » dit le docteur-rabbin Jake d'un ton rassurant. « Je suis ton rabbin, tu te rappelles ? »

« Eh bien, ma Maman a une Bible » ai-je dit avec précaution en cherchant à comprendre ce qu'il voulait entendre, et c'était vrai. Ma mère en avait une. C'était une Bible des Gédéons⁴ qu'elle avait volée dans une chambre d'hôtel quelques années auparavant pour je ne sais quelle raison. Elle l'a utilisée quelque temps pour coincer la porte de la cuisine en position ouverte, puis comme sous-verre pour son grand verre d'alcool.

« Haha ! » s'écria Mandelbaum. « À présent, Shane, je veux que tu réfléchisses très fort. Cette Bible que ta mère te lit, sais-tu si elle s'appelle la King James Version⁵ ? »

« Euh, ouais » ai-je dit. C'était tout ce que j'en savais. J'étais resté seul à la maison un jour de pluie, je l'avais prise sur la table à café, j'avais ouvert sa couverture tachée de whisky et j'y avais jeté un coup d'œil. Ça m'avait vite ennuyé et je n'avais jamais essayé de la lire à nouveau, mais je me rappelais les mots « King James Version » en lettres dorées ternies sur la tranche en faux cuir.

⁴ L'Association internationale des Gédéons est une organisation évangélique américaine qui se charge de distribuer le plus grand nombre de Bibles possible dans le monde. On trouve notamment, grâce à elle, des Bibles dans pratiquement toutes les chambres de tous les hôtels des États-Unis.

⁵ La King James Version (Bible du Roi Jacques 1^{er}) est la version la plus courante de la Bible en anglais. Comme son nom l'indique, elle date de 1611 ; et son âge ainsi que le contexte anglais de l'époque en font une version très datée et rigoureuse, même si elle a été révisée plusieurs fois au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Elle s'oppose donc aux versions plus modernes et œcuméniques de la Bible (opposition qui prend son sens dans la suite du texte), amendées pour prendre un tour plus politiquement correct, au détriment de la lettre de la Parole de Dieu.

« Voilà qui, dans mon opinion, est déterminant » dit le docteur-rabbin Jake en se rasseyant dans le fauteuil du principal avec satisfaction. « Vois-tu, Shane, la King James Version est une très vieille traduction, et elle a de belles tournures de langue, comme elle vient du temps de Shakespeare... »

« De qui ? » ai-je demandé. C'était un drôle de nom. Dans ma tête, j'imaginai un type agitant une poire en l'air.

« Ah, n'y pense pas, Shane, c'est un homme blanc européen mort il y a très longtemps, et savoir des choses sur lui ne te servira jamais à rien (et là je repense à mon « Pourtant qui aurait cru que le vieil homme eût en lui tant de sang ? » du meurtre de Rothstein, qui était une citation de Shakespeare). Mais, puisque la King James Version est vraiment très vieille, écrite à une époque où seuls les hommes blancs possédaient du pouvoir ou de l'influence dans le monde, elle contient beaucoup de haine, comme le commandement dans le Livre de la Genèse parlant de chacun devant aller selon son espèce. C'est l'une des nombreuses injonctions qui n'étaient destinées qu'au peuple juif, ce qui montre le danger qu'il y a à permettre aux goyim, euh, je veux dire, aux non-Juifs, de manipuler la Bible à leur guise. C'est comme donner un pistolet chargé à un enfant. La King James Version est tout particulièrement haineuse à l'encontre des homosexuels à cause des erreurs de traduction grossières dans le Lévitique, et à l'encontre des personnes engagées dans des relations avec des gens d'autres races, comme en témoigne cette horrible histoire avec Phinéas dans le Livre des Nombres. Heureusement, nous vivons aujourd'hui en un âge beaucoup plus éclairé, où les théologiens chrétiens, avec l'aide et l'assistance des érudits juifs, ont réalisé plusieurs nouvelles versions beaucoup plus tolérantes et ouvertes. Je pense que la première chose à faire est certainement d'avoir une petite discussion avec ta mère, et de la persuader de nous remettre cette King James Version qu'elle n'a visiblement pas les qualités nécessaires pour détenir, et d'accepter à la place un exemplaire d'une de ces versions tolérantes... »

Aujourd'hui encore j'ignore ce qui se serait passé si le docteur-rabbin Jake était venu chez nous et avait réclamé à ma mère cette vieille Bible des Gédéons toute fripée, tachée et imbibée d'alcool. Elle la lui aurait probablement vendue pour le prix d'une bouteille de Jim Beam. Mais c'est alors que j'ai récidivé, et que cette fois je me suis grillé pour le restant de ma vie. Une pensée soudaine m'a saisi.

« Docteur-rabbin Jake, les Blancs ne doivent pas détester les personnes avec la peau plus sombre, c'est ça ? » ai-je demandé.

« Tout juste, Shane. C'est très mal » répondit Mandelbaum avec candeur.

« Mais les musulmans alors ? » ai-je demandé. « Mohammed, qui travaillait à Speedy Mart sur Harrison Avenue était musulman, et quand des gros bras de Centralia l'ont lynché à coups de barres de fer, tous les habitants de la ville se sont cotisés pour leur offrir M. Stevens comme avocat, et le juge les a laissé partir avec une amende parce qu'ils étaient ivres et qu'ils n'avaient fait que défendre leur pays et s'impliquer au nom de l'Améwique ; et puis il y avait cette fille au CM2 qui elle aussi avait une peau sombre, elle s'appelait Amina, et elle avait de longs cheveux noirs mais elle portait ce grand foulard par-dessus, et quelqu'un a dit qu'elle était musulmane et que c'était une terroriste, et M^{me} Sackett l'a mise debout devant la classe et a arraché son foulard et a montré ses cheveux à tous les garçons qui se sont moqués d'elle, et M^{me} Sackett a forcé Amina à rester debout et à réciter le serment d'allégeance au drapeau et à s'agenouiller devant une image de Jésus sinon elle ne reviendrait plus dans cette école, et l'administration de école a dit qu'elle avait été juste venue en défense de l'Améwique et en soutien à nos troupes au combat, et puis la maison d'Amina a été incendiée par des baptistes et ils ont déménagé. Les musulmans ont des peaux sombres eux aussi pourtant, mais M^{me} Sackett et M. Hansen et M^{me} Rawlins et M^{me} Gelinsky disent qu'ils sont méchants et qu'il faut que l'Améwique aille dans leurs pays et les tue jusqu'à ce qu'ils soient civilisés et fassent la paix avec Iswaël et nous donnent tout leur pétrole pour nous prouver qu'ils sont devenus civilisés. »

Le fait que j'aie défendu les musulmans ? Non, ça ce n'était rien. C'était quelque chose que ce Burger King aurait pu tolérer venant d'un enfant, et je suis sûr qu'il avait une réserve de réponses toutes faites à utiliser dans ce genre de situation. Mais, sans m'en rendre compte, je lui avais fait l'effet d'une décharge électrique. J'avais utilisé un gros mot. Un mot du Parti. Je l'employais pour la première fois dans un contexte politique, des années avant que j'apprisse seulement l'existence du Parti, et sans avoir fait exprès de dire quoi que ce soit de mal. C'était l'appel du destin, même sans que je l'entendisse ou le compris. Mandelbaum se figea.

« Qui t'a dit de prononcer 'Amérique' de cette façon ? » siffla-t-il. Tout d'un coup, il n'était plus le gentil robot docteur-rabbin Jake.

« Hein ? » ai-je dit, n'ayant aucune idée de ce dont il parlait.

« Tu as dit 'Améwique' ! » lança Mandelbaum, la voix sourde et tremblante, accusatrice, lourde de menace.

« Euh, oui » ai-je répondu. « L'Améwique. C'est notre pays, non ? Pourquoi je ne pourrais pas dire Améwique ? »

« Ce sont des gens très, très méchants qui disent 'Améwique', Shane » articula Mandelbaum en se soulevant de son siège derrière le bureau du principal comme une montagne de saindoux imposante et menaçante. J'étais complètement largué et avais complètement perdu le fil. On vivait bien en Améwique, non ? En tout cas c'est ce que j'avais toujours cru. Est-ce que tout le monde était fou ou m'avait menti ? Pourquoi diable ce cinglé de Juif était-il furieux contre moi ?

« Qui t'a dit qu'on disait 'Améwique' ? » a-t-il presque hurlé.

« Tout le monde » ai-je dit, complètement ahuri. « Tout le monde dit Améwique ! » Et c'était vrai. Tout le monde, à huit ans, disait AméWique avec la prononciation hésitante des enfants couplée à l'accent nègre qu'on entendait partout, plutôt qu'AméRique. Jésus Marie Joseph, putain — on était des gosses, putain de sa race ! Je suis désolé M'dame, j'ai recommencé, je sais que cette expression est un négricisme abject qui n'a plus sa place en société civilisée, mais, encore une fois, je dois vous demander de comprendre, de vous rappeler mon âge et l'époque d'où je viens. C'est pas bizarre, pourtant ? Après toutes ces années, je les hais toujours. Pas à cause de tous les trucs les plus abominables qu'ils ont fait, pas pour les meurtres, la tyrannie, ni la pauvreté, la misère ou la négation de notre humanité même, non, ce sont les petites mesquineries hideuses de ZOG qui enragent toujours les gens comme moi après toutes ces années. Intimider et menacer des enfants. La banalité du mal, comme j'ai entendu que ça s'appelait. Ils étaient forts, très forts pour faire du mal aux gosses, ces merdes humaines qui nous dirigeaient quand nous étions les États-Unis. C'était leur spécialité.

Mandelbaum a fait le tour du bureau et s'est penché vers moi. Son visage nasigère touchait presque le mien.

« Shane, je vais te donner une dernière chance de me dire la vérité. Si tu ne la prends pas, je serai obligé par mon devoir envers l'humanité d'appliquer une nouvelle loi que notre Pays est obligé d'appliquer

pour faire face à ce genre de situation. La loi ‘Tout Un Village’. Tu ne peux pas rester dans cet environnement raciste, vicieux et révoltant. »

Pour être franc, il avait bon sur deux des trois mots. Mon environnement familial était vicieux et révoltant, mais pas raciste. Rien qu’ivrogne.

« Maintenant, tu vas me dire la vérité, Shane ! Est-ce que tu as déjà vu un drapeau, un odieux et détestable drapeau à trois bandes, une bleue, une blanche et une verte ? Est-ce que tes parents t’ont déjà montré un drapeau de ce genre, ou n’importe quoi, une photo, une tasse à café, n’importe quoi avec ce drapeau dessus ? »

J’ai soudain eu une inspiration. Tout d’un coup, j’ai cru que je comprenais.

« Vous êtes de là-bas, c’est ça ! » ai-je dit, impressionné.

« D’où ça ? » demanda Mandelbaum, pris au dépourvu.

« L’asile de fous ! » ai-je répondu avec enthousiasme. « J’ai vu cette vidéo une fois où un type de l’asile essayait de s’évader, il a enlevé ses vêtements et s’est mis à oilpé et une docteur en blouse blanche est entré et le type l’a assommé et lui a pris sa blouse blanche et son *stéscostope* (j’avais huit ans vous dis-je, je ne savais pas articuler les mots et j’employais de l’argot de nègre, il aurait dû s’en rendre compte) et ses clés de voiture et puis il a volé la voiture du docteur et il est allé en ville et il est tombé sur cette fille et il lui a dit qu’il était docteur et puis ils sont allés chez elle et ils se sont mis à oilpé et ils ont fait des trucs ensemble et puis un autre type est arrivé et il savait que le premier en fait c’était pas un vrai docteur et ils ont fait une grosse bagarre et celui qui faisait semblant d’être docteur a poignardé l’autre type et la fille s’est enfuie en courant à oilpé avec les nichons à l’air et elle criait à l’aide à l’aide et les flics sont arrivés mais le type qui faisait semblant d’être docteur s’est enfui dans les bois et s’est caché et puis il est allé dans une vieille maison et il a trouvé de la sciure et une vieille tronçonneuse et il s’est barbouillé la sciure sur le visage et il a trouvé de l’essence dans un réservoir et il a démarré la tronçonneuse et puis il est allé à la recherche de la fille pour la découper avec la tronçonneuse... »

Le docteur Mandelbaum s’est relevé et m’a giflé. Il m’a regardé avec une rage et un mépris furieux.

« Freud avait raison. Vous êtes irrécupérables. Peu importe combien on essaie, c’est impossible de guérir un sociopathe. »

Il a tourné les talons et à ouvert brusquement la porte. « Jefferson ! » a-t-il crié comme si notre principal était son estafette. « Sortez-moi cette petite ordure fasciste de là ! Faites en sorte qu'il n'ait aucun contact avec les autres élèves ! »

Le concierge, M. Gray, est arrivé et m'a emmené dans son petit bureau, et m'a laissé regarder une vieille rediffusion de Judge Judy sur sa petite télé, et il m'a aussi donné un sac de doritos.

Ils ont appelé mes parents. Je pense que Mandelbaum était sérieux. Il allait mettre en œuvre Tout Un Village. Cette loi permettait à l'État de retirer des enfants parfaitement sains de foyers « racistes » et de les placer à l'adoption pour des gens politiquement corrects qui étaient capables de payer le chèque des frais d'adoption qui comptait six et même parfois sept chiffres. Allez savoir pourquoi, Tout Un Village ne s'occupait jamais des « environnements familiaux inappropriés » dont les enfants étaient noirs ou bistres. Ceux-là, après tout, il y en avait déjà des tas dans les filières classiques d'adoption. Seuls les enfants blancs étaient suffisamment rares pour mériter que les États-Unis vinssent les kidnapper par la force des armes. Maman était soit dans le coltard au sens physique, au charbon, en train de travailler au boulot (elle n'y manquait jamais, rendons-lui cette justice) ou dans le coltard sur le sol, ronde comme une queue de pelle ; et comme Papa était de nouveau sans travail, il était à la maison et raisonnablement sobre quand ils ont appelé, ce fut donc lui qui se chargea de gérer la dernière crise provoquée par l'enfant à problèmes qui venait d'accuser son psy juif d'être un malade mental évadé de l'asile.

Et puis voici une énigme.

Mon père est entré dans le bureau avec M. Jefferson et Mandelbaum à environ quinze heures, et est ressorti à à peu près seize.

Il est redescendu dans la petite loge de M. Gray, et, sans un mot, le concierge a ouvert un tiroir et en a sorti une bouteille d'un petit sac à en papier marron, de laquelle il a tiré une longue goulée. Ils sont sortis dans le couloir pour parler à voix basse pendant quelques minutes, puis Papa est revenu et m'a dit : « Allez, fils. Rentrons à la maison. »

M. Gray l'a regardé.

« Je tâcherai de t'avertir si j'entends quoi que ce soit, Bill » a-t-il dit à mon père. « Et, Bill, si les choses tourne mal, je m'en occuperai. »

« Non, Jeff » lui a répondu mon père. « Ne prends pas de risques à cause de moi. Notre amitié de jadis était bonne, mais pas assez bonne pour justifier une chose pareille, tu le sais. »

« Ce n'est pas pour toi » a dit M. Gray. « C'est pour moi, pour Shane, et pour cette belle ville de Dundee. Quelques-uns d'entre nous se rappellent encore comment c'était avant, Bill, et il y a encore quelques lignes à ne pas dépasser. S'ils dépassent celle-ci, je m'en occuperai. »

« Merci » a dit mon père.

« Quand t'es un Jet, c'est pour la vie » a dit le concierge.

« De ta première cigarette, jusqu'à ton agonie » a répondu mon père.

J'avais mis mon manteau, et nous sommes partis. Dans la voiture, je lui ai demandé :

« Quand est-ce que t'as été dans un jet ? »

« Quand j'étais beaucoup plus jeune, Shane, avant que les Mexicains n'arrivent et quand notre ville était encore blanche, l'équipe de rugby⁶ du lycée s'appelait les Dundee Jets » a dit mon père. Nous étions une équipe unie et soudée comme on n'en fait plus. »

« Ils vont me renvoyer de l'école à cause de ce que j'ai fait à Bobby, hein ? » ai-je demandé.

« Fils, je ne peux pas en être sûr, mais je pense qu'il y a des chances que non. »

« Pourquoi ? » ai-je demandé.

« Le docteur Mandelbaum est un psychiatre. Il gagne sa vie en évaluant l'état de l'esprit des autres » a répondu Papa d'une voix neutre. « Savoir si tu retournes à l'école ou pas dépend de savoir si le docteur Mandelbaum est un bon psychiatre ou pas. De savoir s'il arrive ou non à deviner à quel moment un homme pense ce qu'il dit, même s'il s'agit d'un homme qu'il exècre. Tout dépend de savoir si le docteur Mandelbaum est capable de comprendre que même pour une personne comme lui, les décisions peuvent avoir de temps à autre des conséquences. »

Puis mon père et moi sommes rentrés à la maison, et il m'a fait des pâtes anelli à la sauce tomate avant de se saouler.

⁶ Il s'agit en fait de football américain, sport qui se rapproche du rugby. On a préféré parler de rugby par commodité pour le lecteur français.

Maman est venue près de mon lit cette nuit-là. Elle devait s'être enfilé au moins deux litres de whisky, parce qu'elle était bourrée tendance mélodramatique, et que c'était rare chez elle. Elle était avachie sur moi, me passant les mains dans les cheveux, pleurant et puant la bière. « Mon pauvre petit garçon ! Dans quel monde est-ce qu'on t'a fait naître ? Mon pauvre petit garçon courageux ! » Je ne le comprenais pas à cette époque, mais même dans son ivresse larmoyante, Maman ne pouvait pas se résoudre à m'appeler son pauvre petit garçon blanc. Même bourrée comme un caisse, le tabou qui frappait toute mention de la race, en tout cas de la nôtre, était prépondérant. « Oh, Shanie, Shanie, tu dois me promettre que ne n'essaieras plus jamais d'être courageux ! » gémit-elle. « Parce qu'ils surveillent les petits garçons courageux comme toi, et qu'ils les marquent pour toujours, et un jour ils te détruiront. S'il-te-plaît, Shanie, tu dois me promettre que tu n'essaieras plus jamais d'être courageux. Il ne faut pas que tu essayes et que tu résistes, Shanie, parce qu'ils te détruiront de mille et une manières que tu ne pourras même pas comprendre. Tu dois apprendre à te taire et à penser en silence, et être fier en silence de faire partie des derniers... Shanie, tu ne dois plus essayer d'être courageux. Promets à Maman que tu n'essaieras plus jamais d'être courageux ! »

Je n'ai rien répondu, et, quelque temps après, elle a perdu conscience et s'est effondrée sur le sol.

Mais Papa avait eu raison. Je suis resté à l'écart de l'école le jour suivant, un vendredi, et puis le lundi suivant j'ai pris le bus de ramassage scolaire et je suis allé en classe comme si rien ne s'était passé. À compter de ce jour, Bobby Fernandez et les autres brutes sont bien restés à distance de moi. Je n'ai jamais revu le rabbin Jacob Mandelbaum et n'ai jamais entendu reparler de lui jusqu'à un matin pendant la guerre, où il était sorti de son manoir de style Tudor sur l'île de Bainbridge Island, entré dans sa voiture, avait mis le contact et avait été Ravi au sens de la nva. J'ai reconnu son nom dans le journal. C'était près de douze ans après mon coup d'éclat à l'école élémentaire Martin Luther King, son Ravissement n'avait absolument rien à voir avec moi, et beaucoup à voir avec le fait que c'était un fumier de Juif qui non seulement avait énervé beaucoup, beaucoup de monde dans le Nord-Ouest, mais qui, avec tout son savoir rabbinique, ne savait pas assez d'hébreu pour reconnaître les mots

« Mané, Thécel, Phares⁷ » quand c'était écrit sur le mur juste devant lui. Alors, est-ce que mon père m'a sauvé de Tout Un Village ? Aujourd'hui même, encore, je n'en ai aucune idée. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé à l'époque, et Papa et moi n'en avons jamais reparlé. M. Gray, qui, lui, savait, était mort depuis longtemps au moment où j'ai été en situation d'aller lui poser la question.

Et voilà, c'en était fait de ma seule chance de quitter le comté de Lewis de l'État de Washington et d'aller grandir au milieu d'une famille de riches bobos gauchistes et branchés. Au lieu de ça, je suis resté sur ma terre natale. La terre dure, la terre froide, la terre où l'hiver était humide et glacé, où l'emploi était rare, où les culs-terreux bouffaient dans des conserves à l'intérieur de leurs caravanes, buvaient des bouteilles de tord-boyaux Rainier Ale, et lançaient des insultes aux Mexicains qui grouillaient autour de nous comme des fourmis rouges et nous mettaient économiquement à poil. Le Nord-Ouest. Mon portefeuille était toujours vide, mais, quand je suis arrivé à l'âge adulte, le flingue dans mes pognes était toujours plein, bien massif et réel, et, même avec les poches vides, je suis toujours resté debout et aucun ennemi n'a jamais vu mon dos. Quoi que tu aies fait pour moi cette après-midi-là il y a si longtemps... merci, Papa. Tu ne m'as rien laissé à porter que le fardeau d'un homme, mais il y a des héritages bien pires à léguer à son fils.

⁷ Mané, Thécel, Phares (מָנֶה, תֵּהֶל, פָּרָס), en français « Compte, Pèse, Divise », est un message rapporté dans la Bible au Livre de Daniel, Chapitre 5. Alors que le roi païen de Babylone Balthazar célèbre un festin arrosé, il fait venir les vases sacrés du Temple de Salomon pour y boire, et y louer les dieux de la richesse. Une main apparaît alors et trace les mots hébreux sur un mur. Balthazar convoque alors le prophète Daniel pour qu'il les traduise, et celui-ci révèle qu'ils signifient qu'il doit compter les jours avant la fin de son règne, que ses crimes ont été pesés dans le jugement divin, et que son royaume sera divisé. Balthazar meurt la nuit même, et les Perses et les Mèdes se partagent l'empire babylonien. Les mots « Mané, Thécel, Phares » sont ainsi utilisés comme un avertissement prévenant de la mort comme châtiment d'un crime.

Chapitre x

NON QUE JE M'EN SOIS TIRÉ SANS CONSÉQUENCES. Absolument pas. À huit ans, toute cette histoire a immédiatement été inscrite à mon casier pour me coller à la peau toute ma vie, et ne m'a lâché que quand nous avons enfin pu gagner la révolution. Lors de mon dernier entretien d'embauche sous la société de ZOG, alors que je faisais de l'intérim dans un entrepôt, mais que je cherchais un boulot qui offrît au moins un semblant même rudimentaire de mutuelle, je me suis vu refuser un poste de concierge dans un immeuble de bureaux parce que j'avais montré, en CE2, des « tendances racistes et antisociales », et la pauvre femme blanche entre deux âges qui me faisait passer l'entretien craignait de m'embaucher parce qu'elle aurait risqué « d'avoir des ennuis avec le gouvernement. »

La République du Nord-Ouest, elle, au moins, m'a jugé digne de garder ses canneberges.


Après cet incident avec Bobby Fernandez au CE2, il ne s'est rien passé qui vaille la peine d'être rapporté, à part le fait que ma famille a continué à dégringoler économiquement et socialement au fur et à mesure que le monde autour de nous continuait à empirer. Mais il y a eu un développement que je suppose que je devrais mentionner, qui me concernait. Peut-être que c'était à cause de ce vieux con arrogant de Mandelbaum qui m'avait dit que connaître Shakespeare ne me servirait à rien, peut-être que c'était parce que j'avais simplement un tel désir de m'évader de ce monde de merde dans lequel je grandissais que je saisisais la moindre corde vers l'extérieur, peut-être que c'était parce que nous n'avions pas les moyens de nous acheter un ordinateur et que ce qu'on voyait à la télé était si désespérément merdique que, même enfant, ça m'ennuyait et me dégoûtait ; mais à ce moment-là de ma vie je suis rentré en moi-même, pour ainsi dire. J'ai découvert la lecture.

J'ai découvert qu'on pouvait trouver des choses dans les livres, tirer quelque chose des livres, des connaissances, des images et des pensées qu'on ne verrait jamais à la télévision. Ce qui s'est passé, c'est que j'étais à la bibliothèque le jour qui a suivi l'histoire avec Bobby Fernandez et que, je ne sais plus pour quelle raison, j'ai pris un vieux exemplaire de *Penrod : Son histoire complète*, de Booth Tarkington, qui s'effritait sur son étagère, et j'ai commencé à lire ce bouquin parlant d'un garçon ayant grandi dans l'Indiana avant la Première Guerre mondiale. Le soir même, j'ai ramené le formulaire d'inscription à la maison, l'ai fait signer à Maman avant qu'elle ne fût trop bourrée, ai reçu ma carte de bibliothèque, et le premier livre que j'ai emprunté fut *Penrod* pour le finir. J'ai à peu près complètement cessé de parler à qui que ce soit, et j'ai commencé à lire. La plupart des gamins de mon âge qui voulaient s'évader un peu s'évadaient dans le monde cybernétique où ils pouvaient jouer à des jeux, casser la figure à des monstres virtuels et s'abstraire dans un monde parallèle, mais pas moi. Je ne savais pas pourquoi — mais qui sait comment ça fonctionne, ces choses-là ? — mais la télévision et les jeux vidéo avaient simplement perdu tout intérêt pour moi. Tout d'un coup, j'avais découvert mon propre univers parallèle où m'évader dans le monde des livres. La Rochambeau Memorial Library de Dundee avait été fondée en 1899 par une femme du nom de Margarita Rochambeau, qui fut la première editrice du *Dundee Advertiser* ; c'était bien évidemment une dame très cultivée qui s'était assurée que sa bibliothèque contînt tous les classiques de son époque, et, grâce à une longue succession de bibliothécaires scrupuleux qui trouvaient de la fierté à leur travail et conservaient leurs réserves en bon état, nombre de ces livres étaient toujours en rayon et disponibles à la lecture un siècle plus tard. Il y avait plusieurs autres ouvrages de Booth Tarkington dans l'édition originale, tels que *Dix-sept*, *La petite Dame* et *La Splendeur des Amberson*. À partir de là, ce fut immédiatement *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn* (c'était avant l'interdiction de ce dernier). Puis, je m'aventurai dans Jules Verne et allai *Autour de la Lune*, puis je lus *Les premiers Hommes dans la Lune* d'H. G. Wells, et allai jusqu'au bout, et combattis des Martiens dans *La Guerre des mondes*. Je remarquai que c'était toujours la vieille science-fiction que j'aimais, Wells et Tarkington, Verne et Arthur Conan Doyle, les énigmes de John Dickson Carr et d'Agatha Christie, la science-fiction des années 1940 et 1950. Un écrivain aujourd'hui oublié du nom d'Edison Marshall

m'a fait vivre dans l'esprit d'un viking, d'un planteur sudiste dansant le cotillon à Charleston, d'un marin naviguant sur un clipper yankee, et d'un paysan anglais qui avait bataillé jusqu'à devenir châtelain et épouser la châtelaine. Grâce à George Shipway, j'ai fait voile aux côtés d'Agamemnon contre Troie, ai ferrailé dans les guerres d'Étienne de Blois, Roi d'Angleterre, dans l'Angleterre médiévale, et ai combattu pour le Raj britannique dans les plaines torrides du Pendjab. Il y avait des livres pour enfants écrits par une certaine Eleanor Cameron, parlant d'enfants construisant un vaisseau spatial et s'envolant vers la planète Champignon dont j'ai souvent rêvé par la suite, souhaitant monter à bord d'un vaisseau spatial et m'envoler loin de Dundee. Ces livres me ramenaient à une époque où les Blancs dirigeaient le monde et où il n'y avait pas de politiquement correct, pas de Bobby Fernandez voulant que je leur suce la bite, où les gens avaient des emplois, des maisons, et des familles dans lesquelles personne n'était perpétuellement ivre.

Je découvris que j'appréciais encore davantage les ouvrages qui n'étaient pas de la fiction. J'étais en particulier irrésistiblement attiré par l'Histoire. Pas l'Histoire caviardée qu'on nous apprenait à l'école et qui ne faisait que dire combien les femmes, les Indiens, les Africains et les Polynésiens étaient géniaux et combien toute civilisation autre que blanche était supérieure, et où les Blancs n'avaient jamais de place sauf en tant que méchants qui ne faisaient que débarquer pour exterminer et exploiter les nobles sauvages. Je lus tous les vieux livres que je pus trouver dans la bibliothèque sur la Rome antique, Charlemagne, le Moyen-Âge et la chevalerie en fleur, tout, depuis l'Histoire de l'architecture gothique aux Zeppelins de la Première Guerre mondiale. Par un mécanisme que je ne m'explique toujours pas, je devins accro à l'Histoire, avide de connaissance du passé. Des temps et des lieux meilleurs, où tous les acteurs importants partageaient ma couleur de peau.

Tout ce qui touchait à la Guerre de Sécession me donnait des frissons, du côté des Confédérés bien sûr. J'ai eu une brève période bien naïve où je parlais avec ce que je m'imaginais être un accent du Sud, et disais aux gens que j'étais en réalité natif du Tennessee, et adopté. Mais surtout il y avait les livres traitant du Führer, Adolf Hitler, du national-socialisme et du Troisième Reich. J'aurais fait semblant d'être allemand si ça n'avait pas été totalement hors de ma portée. Je n'osais pas dessiner de croix gammées là où l'on aurait pu les voir ou les faire remonter jusqu'à moi, j'avais au moins ce bon sens-là.

Mais je cherchais et trouvais des endroits dans la forêt où me cacher, ou parfois dans l'école, avec un crayon et des morceaux de papier, et je m'appliquais à dessiner croix gammée après croix gammée, ainsi que des runes  et des drapeaux confédérés, et des soldats allemands, et des membres du Ku Klux Klan en robe, et des chevaliers en armure, et les inoubliables vikings. Je m'assurais ensuite toujours que je déchirais bien tous les dessins, et les faisais disparaître dans la chasse d'eau ou les brûlais lorsque que je devais revenir dans le monde réel.

J'imagine qu'il y a des gens qui sont tout simplement nés trop tôt ou trop tard, et j'étais un de ceux-là. J'en arrivais à comprendre que le monde autour de moi ne tournait pas véritablement rond, et que la vie n'était pas censée ressembler à ça. Les livres me montraient ce à quoi ma vie aurait dû ressembler, avec des variantes infinies. Je devins hanté, obsédé par une vision d'un monde très différent de celui dans lequel je grandissais, un monde entièrement blanc avec des valeurs et des priorités entièrement différentes. Un monde de force, de valeur et de gloire, rempli de qualités et de vertus qui semblaient avoir complètement disparu de la Terre. J'avais une vision idéalisée du passé et des visages, tous blancs, naturellement, qui le remplissaient, et c'était d'autant plus exaltant que je comprenais que cette vision-là m'était interdite et que si l'on remarquait que je lisais trop des livres consacrés à l'Europe, à la Confédération et surtout au Troisième Reich, j'aurais à nouveau des ennuis. Je passai maître dans l'art d'introduire mes livres à l'école et de les lire alors que j'aurais dû regarder des vidéos ou travailler sur un ordinateur en classe. Je voulais, d'une manière ou d'une autre, refaire de cette vision une réalité, recréer le monde tel qu'il avait jadis été, mais je n'avais aucune idée de ce à quoi ce meilleur des mondes pourrait ressembler dans l'avenir. Mais il y avait quelque chose à vivre. Quelque chose de différent. Quelque chose de mieux. Il le fallait. Je devais trouver ce que c'était, sans quoi je sentais que deviendrais fou et mourrais. Il fallait que je le trouve !

À partir du CE2, j'ai commencé à passer autant de temps que possible à la bibliothèque, à côté des clodos et des SDF qui se rassemblaient là les jours d'hiver pour se tenir au chaud en faisant semblant de lire les revues. J'ai trouvé un petit studio de lecture dissimulé derrière une des cheminées, et je restais ordinairement courbé dessus à lire jusqu'à que vînt l'heure de rentrer. J'ai appris à ne plus entendre

sélectivement les divagations des SDF mabouls à la bibliothèque et de mes pochards de parents à la maison, et dans les pages des livres, je m'immergeais dans des mondes entièrement différents dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

Ce que sont des SDF, M'dame ? Vous êtes censée être historienne et vous ne savez pas ? C'est exactement ce que ça veut dire. Sans Domicile Fixe. Des gens sans foyer. Pourquoi n'avaient-ils pas de foyer ? parce qu'ils n'avaient pas d'argent. Je vous ai dit, tout tournait autour de l'argent à cette époque. Vous n'aviez pas d'argent, vous viviez dans la rue ou dans les bois. Non, ce n'est pas une blague. Je le jure devant Dieu, M'dame, c'est ce qui se passait. Des familles entières vivaient à cette époque dans des grottes dans les parcs nationaux comme des hommes de Neandertal. Oui, même les enfants, même si bien évidemment dès que l'administration s'apercevait qu'un enfant était sans-abri elle le faisait généralement kidnapper par Tout Un Village, sauf à ce que l'enfant eût un problème médical grave et qu'aucun riche bobo n'en voulût. Tout Un Village avait pour habitude d'effectuer souvent des rafles dans les parcs nationaux et les jungles de SDF pour prendre tous les gamins et...

Pourquoi l'Amérique laissait des enfants vivre dans des grottes dans les bois et sous des ponts ? Je vous ai dit, ils n'avaient pas d'argent. Ah... oui, M'dame, c'était affreux et exécrable. Pourquoi croyez-vous que nous nous soyons révoltés ? De quoi pensez-vous qu'il était question ? Que nous avons combattu et tué la Bête simplement pour mettre un peu d'action dans nos vies ? Je suis désolé, c'était méchant et aigri, je n'aurais pas dû vous parler comme ça. Je sais que vous ne pouvez pas comprendre, et c'est très bien ainsi. Vous ne devriez pas avoir à connaître de telles choses. Ça va, M'dame ? On peut reprendre demain, si vous voulez. Vous êtes sûre ?

La bibliothèque était un des seuls endroits où il y avait du chauffage et d'où les SDF ne pouvaient pas être chassés. Ils empuantissaient les lieux, marmonnaient entre eux, et étaient parfois ivres ou défoncés, mais se taisaient toujours quand la bibliothécaire, M^{me} Haines, leur faisait signe d'être silencieux, parce qu'ils savaient que c'était l'un des seuls endroits de Dundee où ils étaient à l'abri de Leon Sorels et de plusieurs autres flics qui les tabassaient et mettaient le feu à leurs affaires pour les encourager à décamper. Il y avait des milliers de sans-abri à cette époque, des alcooliques et des drogués pour beaucoup, certes,

mais aussi un grand nombre de Blancs d'âge mûr qui ne pouvaient plus se trouver de boulots. Une fois qu'on avait passé les quarante-cinq ans et quelques, à cette époque, il valait mieux ne pas perdre son emploi, parce que, selon toute apparence, on n'en trouverait jamais d'autre. Mon père en était la parfaite illustration. La seule raison pour laquelle nous n'avons jamais fini à la rue, c'était que ma mère était une femme, et elle eut toujours assez de lucidité pour conserver toujours des formes de boulot, et, bon gré mal gré, nous parvenions toujours à payer le loyer, même s'il ne nous restait qu'une boîte ou deux de haricots en conserve dans le placard. Les élites locales aux costumes en soie, aux chaussures cirées et aux coupes de cheveux à cent dollars de la Chambre de Commerce qui dirigeaient la ville ainsi que dix mille autres à travers les États-Unis, n'aimaient pas avoir des SDF partout. Ils étaient mauvais pour les affaires, et étaient un de ces petits secrets honteux qu'il fallait planquer au rancart pour ne pas froisser les maîtres du jeu si propres.

C'est comme ça que Sorels « Pas Fute-Fute » a fait ses premiers pas en tant que cogneur en chef dans notre portion du comté de Lewis. Sorels était un jeune flic de Dundee à l'époque, un gros tas de muscles aux pectoraux et aux biceps énormes et saillants, mais à la taille très fine, ce qui lui donnait l'air empesé et mal équilibré. Lorsque les stéroïdes qu'il prenait ont commencé à lui clairsemer les cheveux, Sorels s'est rasé la tête, et je jure devant Dieu qu'il y avait comme une pointe à son sommet. Son crâne avait presque la forme d'une poire, c'était si visible qu'il s'est mis à porter tout le temps un chapeau. Nous étions habitués à voir Sorels passer à tabac les SDF dans la rue et leur faire pisser le sang. Mais, puisque la bibliothèque relevait juridiquement de la compétence du comté et pas de la ville, M^{me} Haines a pu interdire l'entrée à Sorels, et lui a dit que s'il se pointait et frappait qui que ce fût, elle ferait appel à ses contacts à l'ACLU¹ pour poursuivre en justice la police municipale, et même Sorels avait assez de jugeote pour redouter les avocats. M^{me} Haines n'aimait pas voir des SDF dans sa bibliothèque, pas vraiment, mais elle détestait Sorels et je pense qu'elle tirait une certaine satisfaction en les protégeant de lui. Elle avait été l'institutrice de Sorels à l'école élémentaire, et je crois que c'est elle

¹ L'ACLU, *American Civil Liberties Union*, est une association antiraciste juive très puissante comparable à la LICRA.

qui avait répété à tout le monde que son surnom de l'époque avait été Pas Fute-Fute. Il n'oublia ni ne pardonna jamais. Au moment du 22 octobre, M^{me} Haines avait pris sa retraite. Une nuit, sa maison brûla, et son corps fut retrouvé criblé de balles dans les ruines calcinées. Sorels imputa très ostensiblement à la NVA la responsabilité du crime, mais nous savions ce qu'il en était réellement.

Chapitre XI

J'IMAGINE que je devrais vous parler ensuite du lycée de Dundee, la Dundee High School. Quand je suis entré à la DHS, ma famille vivait dans le dernier appartement dans lequel nous ayons vécu avant de décrocher enfin du barreau de la classe moyenne dans l'échelle sociale, et de passer à la caravane. En ce qui me concernait, j'étais un geek maigrichon avec de l'acné, mon dossier scolaire était remarquable de médiocrité, la possibilité de l'université était si loin de la portée de quelqu'un avec mon passif de Bobby Fernandez rossé et d'homophobie qu'il n'en fut jamais seulement question, et on jugeait que selon toute vraisemblance je finirais à servir de l'essence dans des stations-service. C'est à peu près tout ce qu'il y avait à dire. Mais ce n'est pas sur moi qu'a porté mon expérience du lycée.

Quelqu'un a dit un jour que la Guerre du Nord-Ouest avait été gagnée par des hommes païens et des femmes chrétiennes. C'est une vision assez simpliste. C'est même une vision foutrement simpliste. Mais elle a un fond de vérité assez original en elle. La combinaison homme païen-femme chrétienne pouvait s'avérer fort létale pour ZOG, et je parle d'expérience.

Elle s'appelait Rooney.

Je ne peux sincèrement pas me rappeler la première fois que j'ai remarqué Rooney Wingfield dans les couloirs du lycée de Dundee. L'État de Washington utilisait le vieux système du collège à cette époque, donc j'étais entré à la DHS à quatorze ans. Les enfants Wingfield étaient entrés au collège de West Harbor, et j'étais allé à celui de Broad Street, par conséquent je n'avais pas pu la connaître auparavant. Mais au milieu de mon année de 3^e à la DHS, elle était résolument passée sur mon écran radar. Rooney était une de ces filles

qu'on connaissait de vue, mais dont on ne semblait jamais pouvoir se rappeler le nom. Elle était ce genre de fille grande, longue, dégingandée, mais solide, avec de longs cheveux et qui porte toujours des vêtements cousus main à la maison qui n'ont aucun style et ne suivent pas la mode. Ils étaient vraiment cousus main chez elle, par elle-même et par sa mère. Sa tenue se composait toujours de robes descendant jusqu'aux chevilles, ce qui lui donnait l'air soit d'une hippie des années 1960 avec des robes de jute tombantes, soit d'une espèce de fantôme du XIX^e siècle. Elle arpentait les couloirs à marche forcée comme si elle effectuait un entraînement de marche sportive, et bousculait couramment de son chemin ceux qui ne s'écartaient pas assez vite. J'ai fini par apprendre par le téléphone arabe qui existe dans toutes les écoles que c'était une marginale, que sa famille était un bande d'obsédés religieux et que c'était pour ça qu'elle portait ces drôles de longues robes, que c'étaient des déclassés sociaux qui bossaient dans un garage, mais que lui chercher noise n'était pas une bonne idée car elle vous mettrait un coup de poing dans le nez en un rien de temps, et aussi qu'elle avait deux grands frères bâtis comme des bœufs qui enfonçaient les lignes de défense de l'équipe adverse lors des tournois de rugby interlycées avec la puissance de chars d'assaut, et que par conséquent la malmener était en très bonne place sur la liste des choses à ne pas faire, du moins jusqu'à ce que ses frères fussent diplômés. Voilà tout ce que je savais de Rooney avant que nous eussions échangé le moindre regard.

Hmmm, ça il va falloir que je vous explique.

Bon, alors, j'étais le plus grand admirateur possible de Rooney Wingfield. Je le suis toujours. Mais, même aujourd'hui, il faut que je sois sincère. Par aucun détour de l'imagination de quiconque on ne pouvait dire que Rooney était jolie. On parle là de Sarah Wheaton de *La nouvelle Vie de Sarah* dans ses meilleurs jours. Mais bon sang, elle avait un visage vivant, expressif, si vous arrivez à comprendre ce que je dis, d'une manière qui ne se retrouvait chez aucune autre fille de cette école. Vous regardiez ce visage fade, vous y voyiez la vie. Il y avait un esprit derrière, pas juste un appétit. Il y avait davantage là-dedans que le seul désir de pouffe de dévaliser les magasins avec une carte de crédit. Il fallait vivre à cette époque pour comprendre quelles pétasses écervelées la plupart des filles blanches étaient devenues. Vous avez déjà vu une de ces vieilles vidéos de Madonna ?

Eh bien c'était ça que les filles blanches voulaient devenir, des filles matérialistes, *Material Girls* comme Madonna chantait. Ce que la majeure partie d'entre elles devenaient vraiment était des putes en manque qui se vendaient à des nègres et à des bougnoules pour de la drogue ou de l'argent pendant qu'elles étaient jeunes, puis se muaient en chiennes castratrices faisant de la vie de leurs compagnons un enfer lorsqu'elles atteignaient l'âge adulte. Non d'ailleurs que nous autres hommes valussions vraiment mieux, ni qu'on m'accuse de misogynie. On pouvait désigner énormément de facteurs pour toute cette situation de merde, croyez-moi, et personne n'était épargné. En ce qui concernait les garçons blancs, les filles blanches, ou d'ailleurs de n'importe quelle couleur, n'étaient que des succès à marquer chacun par des encoches le long de sa bite et des trophées à parader avec soi. La simple idée de parler à une fille sur une base intellectuelle dans un échange entre esprits humains n'existait pas dans la sous-culture des garçons blancs de l'époque, et encore, dans l'hypothèse où les garçons blancs auraient eu quelque chose d'intelligent à dire, ce qui n'était pas le cas. Un matérialisme absolu, total. Un égoïsme absolu, total. Une absence absolue et totale de quoi que ce soit ressemblant à de la fierté raciale ou du respect pour quiconque du sexe opposé ou même pour soi-même. Prenez ce que vous pouvez, quand vous pouvez, filez avec vous noyer dedans et envoyez se faire foutre le reste du monde. Si votre chance était bonne, vous pouviez vivre une vie comme celle qu'on voyait dans les films, et puis vous mouriez.

Rooney était différente. Vous regardiez Rooney rien qu'une seule fois, et vous saviez que derrière ce visage elle avait un vrai cerveau, ce qui chez les femmes blanches était véritablement rare. Vous n'avez aucune idée de combien ça pouvait me fasciner. Elle était grande, deux bons centimètres et demi même de plus que moi, et ses très longues jupes qu'elle portait tout le temps la faisaient paraître encore plus grande. Je pense que le terme cliché pour la décrire serait décharnée, et ce ne serait pas très éloigné de la réalité. Elle n'a jamais eu de graisse. J'ai déjà parlé de ces histoires d'obésité : ça commençait très tôt. À cause de cette horrible malbouffe, combinée à une immigration scandinave massive du siècle précédent, ici, dans le Nord-Ouest, nous tendions à produire beaucoup de ces types physiques à la *Tugboat Annie*. Des femmes grandes, d'origine nordique, à l'ossature très lourde, qui auraient été magnifiques si elles avaient passé leur vie aux travaux

de ferme comme leurs ancêtres, mais là elles étaient gonflées, la silhouette boursoufflée par une vie à manger des tacos et du toblerone, avec au moins soixante-dix kilos en trop, des paquets adipeux qui s'agitaient sous leurs bras, d'énormes fesses d'hippopotame et des cuisses comme des troncs, et un duvet de poils disgracieux sous le nez et sur le menton. Nombre de ces grosses filles que je me rappelle étaient véritablement obligées de se raser, vous savez. Se raser le visage, et se raser le dos. Une espèce de tare au niveau des hormones à cause de la bouffe merdique, ou peut-être du climat, qui sait ? Mais les faits étaient là. Rooney n'était pas de ces filles-là. Elle n'a jamais enflé jusqu'à cent quarante kilos pour devenir un thon imbaissable qui n'aurait plus d'espoir qu'en épousant un nègre ou un Mexicain, et c'était une des raisons qui faisaient qu'on se doutait qu'elle venait d'ailleurs (de Caroline du Sud, pour être exact).

Rooney n'était certainement pas menue. C'était une grande fille avec de larges et solides épaules, mais bâtie noblement. Il est bien certain qu'elle n'a jamais eu à se raser, et, ayant eu l'occasion de m'en assurer, je puis affirmer qu'elle n'a jamais eu à se raser le dos non plus. C'était une femme grande, altière et forte, et par Dieu, c'était une femme accomplie. Elle était roulée comme une abondance de treille, avec un corps qu'une Walkyrie lui aurait envié. Son plus beau trait physique était sa chevelure. Elle était longue, descendant jusqu'à ses épaules quand nous nous sommes rencontrés puis, par la suite, jusqu'à sa taille. Pas vraiment blonde, pas vraiment rousse, pas vraiment brune. J'imagine que dire qu'elle était couleur miel se rapprocherait un peu de la réalité, mais ça n'était pas non plus vraiment ça. De quelque couleur qu'elle fût, elle était douce et ondulée comme le flot d'une rivière. On avait envie de s'y noyer.

Mince. Je m'égare. Je ferais mieux de vous dire comment Rooney et moi nous sommes rencontrés.

Le parc municipal de Dundee était et est toujours très vaste et verdoyant, ressemblant beaucoup à ceux que peignait Norman Rockwell, il était bordé d'un côté par la bibliothèque, et dedans il y avait ce splendide belvédère tout blanc, des bancs partout, et cetera. Au centre se trouvait le monument commémoratif de la célèbre fusillade du jour de Noël 1889 où l'équivalent du capitaine de gendarmerie de la ville, François Donatien Delacroix, avait été tué au cours d'un grand échange de coups de pistolets avec la bande de Jack Culhane le Ricaneur,

ce qui faisait très Gary Cooper. C'était la première et la dernière fois que quelque chose d'intéressant se passait à Dundee, Washington, je veux dire avant que nous autres garnements ne pointassions le bout de notre nez. Comme même les plus médiocres des étudiants étaient obligés d'utiliser la bibliothèque à un moment ou à un autre, le parc était devenu un lieu de rencontre assez conséquent, du moins pendant les mois où la météo était clémente.

Je me rendais à la bibliothèque par un soir de dimanche clair et froid, juste avant les vacances de Noël, pour essayer de trouver un bouquin pour un exposé sur la culture des Natifs américains. Ça veut dire les Amérindiens. Le politiquement correct qui régnait à Washington en faisait toujours des tonnes sur les Amérindiens. Nobles sauvages mon œil. À l'époque, les Amérindiens géraient tous les casinos et il semblait que tous les trente kilomètres il y eût une petite « tribu » disposant d'une « réserve » de vingt hectares juste assez grande pour y construire un casino pour que M. Moyen pût y venir et risquer d'y perdre l'argent des études de ses enfants en une seule soirée.

J'ai une certaine considération pour les Comanches, les Sioux, les Algonquins, et même pour les peuples pueblos. C'étaient des peuples intéressants même s'ils n'étaient pas blancs, et, en toute justice, les Aztèques et les Mayas savaient bâtir avec la pierre et avaient des calendriers d'une précision épatante, même s'ils arrachaient le cœur de victimes pour l'offrir en sacrifice à leurs dieux, et que les Mayas avaient des puits sacrés où ils jetaient des jeunes filles pour qu'elles se noient, après qu'elles avaient été violées par les prêtres. Ils élevaient aussi les chihuahuas comme nous élevons des poulets, pour leur viande. Manger du chien n'est pas quelque chose que je ferais spontanément, mais ça tranche avec la routine. Mais nos tribus du Nord-Ouest à nous n'étaient que des petites tribus merdiques et inconnues qui n'arrachaient jamais le cœur de quiconque, sauf tout en haut, en Alaska, où il y avait quelques tribus cannibales.

Elles faisaient d'intéressants totems, par contre.

Je suis navré, M'dame, ça me reprend. Très bien. Rooney.

Ce dimanche soir-là, au mois de janvier de mon année de seconde, je me rendais à la bibliothèque, quand j'ai regardé du côté du belvédère et vu un attroupement de filles dites populaires du lycée de Dundee avec leurs petits copains sportifs demeurés, au milieu de qui se trouvait Bo Decker, notre négro de compétition et pratiquement notre seul négro.

Bo était le champion de bakketbawl. Non, pas de basketball, prononcez ça comme un nègre : bakketbawl. Le jeu de nègres par excellence. Personne n'y joue plus de nos jours dans la République parce que quelqu'un a fini par se rendre compte que c'est un sport qui ne nécessite aucune capacité physique en-dehors de savoir faire rebondir une balle sur un parquet, sauter et se pendre au panier comme un singe puis brailler qu'on a fait plus de passes que le voisin. Ça ne fait même pas courir sur de longues distances comme le baseball ou le rugby. On joue toujours au baseball parce que c'est un sport qui nécessite du travail d'équipe et sollicite la coordination œil-main ainsi que de la discipline dans le haut du corps ; et on joue toujours au rugby parce que c'est un sport qui demande un usage combiné de la force, de la stratégie et de l'endurance, c'est un bon sport pour l'entraînement militaire. On joue toujours au hockey à cause de la vitesse et de l'usage de bâtons à manier correctement, au football américain pour le contact, et durant les cinquante dernières années on s'est mesurés à toutes les équipes de hurling de l'Association athlétique gaélique irlandaise et toutes les équipes de rugby australiennes. Le basketball est un sport pour macaques grands et longilignes, et c'est probablement le truc le plus chiant à regarder sur Terre, juste après regarder de la peinture sécher. Mais à l'époque tout le monde vénérât le bakketbawl à un degré qui nous semble rétrospectivement confiner à la folie. Pourquoi ? Parce que c'était la seule et unique chose depuis le commencement des siècles que les Noirs aient su faire mieux que les Blancs, alors les médias en faisaient une religion. Un culte idolâtre des nègres.

Enfin bref, Bo Decker était le champion de bakketbawl du lycée de Dundee. En tant que Camarade Noir Préposé à la Baballe officiel de notre école, il avait droit à sa copine blanche officielle. La capitaine de l'équipe des pom-pom-girls, cela va sans dire, une grande blonde élancée aux jambes longues, exemple parfait de l'adolescente américaine de Californie parfaite avec un peu de bronzage de nom de Jill Malloy. Ça me fait chier, encore aujourd'hui, que cette salope ait eu un nom irlandais. Son père était le vice-président d'une banque locale et dirigeait une société d'implantation immobilière en marge, avec des intérêts dans tous les centres commerciaux de la région ainsi que dans ces fichus casinos amérindiens. Des raclures humaines de zog, chimiquement pures. Énormément d'argent, rien de quoi que ce soit d'autre, y compris la moindre notion de décence. Que diable pensez-vous qui lui soit arrivé,

à cette fille, M'dame ? Après le traité de Longview, elle a été portée sur la Liste par un certain nombre de personnes qui se souvenaient. Pendant l'Épuration, Jill Malloy a été traquée par la Force 101, jugée pour trahison raciale, condamnée, et pendue.

Enfin bref, j'ai entendu qu'il y avait du grabuge, alors je suis allé voir, et me suis faulfilé à travers la petite foule de lycéens qui regardaient tous la scène au milieu, de sorte qu'aucun d'eux ne m'a seulement remarqué. Après tout, je n'étais que Shane le geek d'origine déclassée, le zigoto qui avait pété les plombs et avait agressé Bobby Fernandez en CE2 (tout le monde s'en souvenait de ça), mais qui n'avait rien fait de notable depuis, et qui avait donc été à peu près renvoyé à l'inexistence perpétuelle. Je m'aperçus que le nœud de l'intrigue qui attirait les regards devant le belvédère était une dispute très tendue entre Jill la pom-pom-girl, qui criait et hurlait, et la fille bizarre à robe longue que je voyais dans l'école depuis à peu près un an et dont j'avais toujours eu l'envie de faire la rencontre. Ces longues robes donnaient un certain côté sexy. Tout le monde poussait des cris, mais je pouvais voir que la fille bizarre était en minorité et que Jill et sa petite clique de bimbos de luxe ainsi que leurs Ken à 91 de poule lui tombaient tous dessus, s'échauffant vers la crise de nerfs, et que l'ambiance devenait électrique. Jill hurlait à Rooney : « Pétasse raciste ! Tu te dis chrétienne, mais Dieu a créé les Noirs aussi bien que les Blancs ! »

« Dieu a aussi créé les chèvres ! » lui a crié Rooney en retour avec exaspération. « Ça ne veut pas dire que tu peux t'en taper une ! »

« Ah ouais, c'est comme ça, sale pute waciste ! » rugit le grand nègre Bo dans un accès de rage. Il leva son énorme poing noir comme un marteau pour l'abattre sur la tête de Rooney. Il lui aurait fait beaucoup de mal s'il l'avait touchée. On parle d'un mastard, là, King Kong gonflé aux stéroïdes.

À présent, si mon présent radotage suivait comme il faut les épopées héroïques de bravoure révolutionnaire que certains de mes, ahem, anciens camarades ont publié dans leurs mémoires relatifs à ces temps ; ou que nous étions dans un scénario de film, ce serait le moment où je serais censé être allé droit au nègre, l'avoir défié d'une tirade remplie de ferveur nationale-socialiste ou d'identitarisme chrétien, en fonction du camp de la personne qui raconte l'histoire, avant de me livrer contre lui à un âpre corps-à-corps et d'en émerger triomphant, le pied sur son torse simiesque, et de prendre dans mes bras la vierge

aryenne dans un pavillon isolé pour une nuit de passion, ou de lecture de versets bibliques, là encore ça dépend de qui raconte. Mais ça n'est pas comme ça que ça se passait dans la vraie vie. Je restai dans l'attitude ébahie, bouche bée, dans laquelle se muraient les Blancs lorsqu'ils voyaient un autre Blanc tenir tête au politiquement correct, surtout à voix haute et en public. Ça n'était pas normal. Les Blancs ne faisaient pas ça, voyons. Enfin, ils n'étaient pas censés le faire. Lorsqu'un Noir levait sa main pour frapper, les Blancs étaient censés tomber à genoux et gémir, la queue entre les jambes, en se pissant dessus.

Mais il est apparu que Rooney n'avait pas besoin d'aide. Elle s'est simplement tournée vers Bo d'un air irrité et lui a lancé avec colère : « Hé, le babouin, si j'ai envie de t'entendre je tirerai ta chaîne ! » Puis elle s'est détournée de lui et s'est remise à lancer à Jill des injures féroces, lui passant un savon argumenté de versets bibliques. À ses yeux, c'était comme si le simiesque n'était même pas là, c'était la putain blanche qui était le vrai problème. Ce qui était bien sûr le cas. À quinze ans seulement, cette fille avait conscience des vrais principes. Je n'entendais pas ce qu'elle disait. Je regardais Bo et ses lèvres charnues, cherchant à évaluer quelle distance j'aurais à sauter pour arriver jusqu'à lui s'il la frappait. Je savais que je ne pourrais pas le vaincre en me battant contre lui, et je n'avais pas d'éclat de béton cette fois, alors j'ai sorti de ma poche mon couteau suisse et l'ai discrètement ouvert le long de mon corps. Je me suis dit que je pourrais essayer de le planter dans l'œil du nègre pour atteindre son cerveau, mais ce ne fut pas nécessaire. Le grand et balèze Bo a hésité, puis s'est comme affaissé, puis a soudainement lancé à Jill « Oh et merde ! » et l'a entraînée de force à travers le parc en direction de son nouveau SUV flambant neuf, dans lequel il l'a parquée. Ce fut le signal. Le spectacle était terminé. Le reste de la bande, ayant perdu son meneur, s'est dispersé, disséminé et évanoui en bafouillant comme des zombies fondant sur place et se diluant dans la terre au chant le coq le matin. En moins d'une minute, le parc était vidé de tous ses occupants, sauf moi et Rooney. Le spectacle était fini maintenant que le Gros Nègre était parti. Michael Jordan avait quitté la scène.

Par instinct, sans même avoir besoin des mots pour me l'expliquer, je compris ce qui s'était passé. Un Noir avait rencontré un Blanc qui n'avait pas peur de lui. Un Blanc qu'il n'avait pas pu intimider par sa menace. Peu importait le sexe. Quand un Noir rencontre un Blanc

ou une Blanche digne de ce nom, il reconnaît que le Patwon ou, dans le cas présent, la Patwonne, est là. Il agit en conséquence. C'est comme ça que ça marche. Vous avez déjà remarqué qu'un animal ne peut pas regarder un homme dans les yeux ? Ça s'était passé comme ça avec Rooney Wingfield. Elle avait maté ce gorille sans lever le petit doigt ou même élever la voix. Elle l'avait fait sortir du terrain comme un chien battu par la pure force de son esprit. Oh oui. Rooney était comme ça. Toujours.

J'ai regardé la fille bizarre. Elle était toute rouge, tremblante, et remettait en place sa magnifique, merveilleuse chevelure avec ses doigts agités. Je trouvais quelque chose à dire. « Tu avais peur » ai-je dit.

« Évidemment » a-t-elle répondu d'un ton détaché. « Les attrouplements ont généralement cet effet-là sur les gens. Essaie d'avoir une vingtaine de ces blasphémateurs contre toi à vouloir t'attaquer, et tu auras peur, toi aussi. »

« Seigneur, tu es une sacrée femme ! » lui ai-je dit avec toute l'admiration qu'un enfant de quinze peut avoir dans l'âme.

Elle m'a regardé, l'air sérieux. « Et toi un sacré mec » a-t-elle dit.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » lui ai-je demandé, sincèrement perplexe. « Je n'ai rien fait. » Sans y penser, j'ai replié le couteau et l'ai remis dans ma poche, et elle l'a vu.

« Si » a répondu Rooney. « Tu es un homme blanc, pas vrai ? »

« Euh, la dernière fois que j'ai retiré mes sous-vêtements pour vérifier, oui » ai-je répondu.

« Et là, quand tu as vu qu'il y avait un conflit, un conflit racial avec des cris et des hurlements, tu ne t'es pas enfui » a-t-elle dit. « Tu n'es pas regardé de l'autre côté en sifflotant puis parti à la bibliothèque en faisant semblant de n'avoir rien vu ou rien entendu. Comme j'ai vu quatre garçons du lycée le faire pendant ce grabuge, là, maintenant, tout de suite. À la place, tu es venu vers moi. Tu es venu ici. Tu as marché au son du canon. C'est ça que les Blancs font. Ceux du vieux modèle, en tout cas. Je suppose que tu en fais partie. »

« Je n'ai vu aucun canon » ai-je dit.

« Peu importe, c'est une expression. Je m'appelle Rooney Wingfield. Qui es-tu ? »

« Je m'appelle Shane Ryan » ai-je répondu. Alors elle s'est penchée vers moi et m'a embrassé. En plein sur la bouche. Calmement, fermement.

Pas un simple bécot, pas non plus une pelle gluante de roulure. Un baiser de récompense d'une vraie femme à un vrai homme, prenant en compte la dimension sexuelle de l'acte mais ne s'en formalisant pas. Un baiser qui disait « Très bien mon p'tit gars, tu as mon attention, et qui sait, joue tes atouts dans le bon ordre et tu en auras peut-être davantage ». Elle m'a regardé dans les yeux. Les siens étaient verts.

Elle m'a dit : « Merci d'être venu à mon aide, Shane Ryan. » Elle a tourné les talons et est partie, sa chevelure et sa longue robe s'agitant dans son dos. Je restai là, cloué sur place. Je ne pouvais pas la suivre, même si j'en avais énormément envie. J'avais été frappé par un éclair. Je pense que j'ai dû rester sur place une dizaine de minutes avant de pouvoir bouger. Je suis rentré chez moi et ai ressassé ce que je venais de vivre, ce qui était plus ou moins une première sauf si l'on comptait ma tentative extrêmement maladroite d'embrasser Cynthia McCulloch sous les gradins quand j'avais treize ans, ce dans les détails de quoi nous n'entrerons pas. Je suis resté sur un nuage pendant une bonne semaine. J'avais envie d'aller la voir à l'école et de commencer quelque chose entre nous, mais je n'avais pas la moindre idée de comment m'y prendre. À l'exception du désastre avec Cynthia, je n'avais jamais été avec une fille auparavant. Je n'en avais jamais eu la moindre chance, puisque j'étais socialement un déchet et que je n'avais pas d'argent et pas de voiture, et que les filles blanches ne voulaient à cette époque-là que des choses matérielles que je n'avais pas, et ne pouvais pas avoir, sauf à vendre de la drogue. J'avais déjà compris ce que la plupart des garçons pauvres blancs aux États-Unis qui n'étaient pas beaux comme des acteurs de cinéma se mettaient à comprendre au collège, à savoir qu'en l'absence d'argent, d'un beau physique ou d'une pharmacopée prête à l'emploi, on ne trouverait jamais de compagne de notre race. C'était quelque chose que nous acceptions sans y penser. Si nous avions de la chance, un jour, nous finirions par avoir assez d'argent pour faire venir de Hong-Kong une épouse sur catalogue qui resterait à nos côtés les deux ans nécessaires avant de nous accuser de la battre, et de se barrer la Carte verte en poche. Je l'acceptais, et, de ce que je voyais des filles blanches au collège et au lycée de Dundee, je n'en éprouvais pas de regret. Aucune ne semblait mériter la moindre considération à mon goût.

Ce qui s'était passé ce dimanche après-midi me paraissait quelque chose d'absolument unique, presque comme si j'avais vu une soucoupe volante atterrir dans ce parc, et des extraterrestres en descendre pour emprunter un livre à la bibliothèque. J'avais terriblement envie de donner une suite à ces événements, mais j'étais complètement à l'ouest et terrifié à l'idée que je pouvais n'avoir qu'une chance et que je risquais de la planter. Je ne savais pas du tout quoi faire et il n'y avait personne autour de moi pour me le dire étant donné que mon père avait à peu près touché le fond à ce moment-là, au chômage depuis deux ans et étendu ivre mort vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept ; et que mes deux frères étaient dans l'armée. L'idée de parler d'une fille à ma mère ne m'est tout bonnement jamais venue à l'esprit, même quand elle était sobre. Je veux dire, elle ce n'était pas vraiment une vraie femme, c'était ma mère.

Plus tard, par une nuit de janvier, vers six heures du soir, je rentrais d'un boulot de merde que j'avais dégoté à l'époque, qui consistait à passer le balai et à nettoyer la benne par la trappe de laquelle on jetait le contenu des plateaux au Burger Doodle sur Harrison Avenue. Je donnais la majeure partie de mon salaire à Papa pour s'acheter de la bière, parce que je savais que s'il n'achetait pas son tord-boyaux chez son marchand de vins, il finirait à boire de l'éthanol ou du diluant, voire pire, et j'imaginai bien que je lui étais redevable pour ce qui s'était passé avec Bobby Fernandez. J'avais eu ce boulot grâce au programme d'insertion professionnelle « Student Work Program » de notre cours d'éducation professionnelle à l'école. Il s'agissait d'un programme mis en œuvre dans les établissements publics de l'État de Washington pour donner aux entreprises locales un accès à de la main-d'œuvre étudiante à payer en-dessous du salaire minimum, en échange de quoi l'école recevait une rétrocommission. Pour être honnête, c'était à peu près le seul moyen qu'avaient les enfants blancs pauvres de rivaliser avec les Mexicains et d'acquérir le moindre début d'expérience professionnelle. J'avais véritablement l'espoir de décrocher mon Bac dans le but de retourner ensuite des hamburgers aux côtés des Mexicains une fois arrivé à mes seize ans, si j'arrivais à augmenter mes notes en espagnol et à persuader le directeur de me garder, et si ça arrivait, je recevrais alors le minimum salarial. Lui voulait bien m'embaucher définitivement, car j'arrivais toujours à l'heure et que j'étais sobre et sérieux, mais son responsable de division à Seattle m'a fait partir et a fait embaucher un autre gosse de quinze ans du lycée pour travailler l'année suivante à quatre dollars de l'heure.

C'était l'hiver, il faisait déjà noir, et une bruine fine et glaciale du Nord-Ouest était suspendue dans l'air. Un pick-up s'est arrêté à mon niveau alors que je remontais laborieusement First Street en direction de l'arrêt de bus qui me ramènerait à l'aire où était installé ma caravane. J'ai entendu, sur ma gauche, une voix avec un fort accent du Sud me dire : « J'imagine que tu es Shane Ryan. » J'ai tourné la tête. La lumière du plafonnier du pick-up était allumée au-dessus de la tête du conducteur, et je vis une sorte d'Elvis maigre, l'air rude et entre deux âges, les cheveux coiffés en arrière, qui se penchait vers moi et me regardait par la fenêtre passager du véhicule.

« Oui » j'ai dit. « Qui êtes-vous ? »

« Mon nom est Carter Wingfield. Je suis le père de Rooney. Ma fille me dit que tu aimes marcher au son du canon, Shane. »

« Quand j'arrive à l'entendre » ai-je dit avec un mouvement d'épaules. Ça avait l'air très malin dit comme ça, mais en fait ça ne voulait rien dire. C'était simplement une réponse du tac au tac qui m'était venue à l'esprit. Je n'étais d'autre qu'un gosse marginal et je ne réfléchissais pas avant de parler, mais là c'est passé.

Carter Wingfield a ouvert la porte du pick-up. « Monte » m'a-t-il dit. J'ai rapidement réfléchi. Je me suis rendu compte que je n'avais rien de mieux à faire. Ni alors, ni sans doute jamais, aussi loin que je pusse me projeter. Alors pourquoi pas ? Je suis monté.

Chapitre XII

LES GOSSES DE L'ÉCOLE disaient que les Wingfield étaient des déclassés vivant dans une caravane, mais ils ne vivaient pas dans une caravane. Dans l'obscurité, par cette nuit d'hiver, il y a si longtemps, Carter Wingfield s'est arrêté devant une grande maison délabrée en bordure de ville. C'était une de ces grandes maisons à retaper à deux étages des années 1920 dans lesquelles ma propre famille avait vécu jusqu'au CM2, bien que Carter et ses fils n'eussent pas retapé grand-chose, du moins pas à l'extérieur. Oh, ils avaient fait tout ce qui était important, réinstallé les câbles électriques, réparé le toit, remplacé la plomberie, mais depuis la rue je devais dire que l'endroit semblait pas mal miteux, effet achevé par la présence dans le jardin de plusieurs moteurs à divers stages de démantèlement, et bien sûr les indispensables chiens. Deux, pour être exact, une énorme femelle Doberman répondant au nom étrange de Caprice, et un bestiau à l'allure bizarre à la fois de beagle et de labrador du nom de Porterfoy. Cette première nuit-là, Caprice est descendue du porche au moment où je suis sorti du pick-up et s'est mise à me renifler partout. J'imagine qu'elle a aimé l'odeur, car après ça, visiblement, pour elle, je faisais partie de la famille. Ce qui était une bonne chose, car quand Caprice s'y décidait, sa morsure était bien pire que son aboiement, comme quelques camés blancs et noirs d'Olympia s'en sont aperçus un jour où ils essayèrent d'entrer par effraction dans le garage des Wingfield par derrière pour voler des pièces de voiture. Caprice a littéralement arraché un bras à l'un de ces pauvres tarés, et Porterfoy a tenté de leur arracher les tripes pour les dévorer.

Mais cette nuit-là, Porterfoy était allongé sur le sol, devant le radiateur, juste dans l'ouverture de la porte, et m'a simplement ignoré. Porterfoy était un chien de chasse aux ratons de Caroline de Sud, et quand

je dis de rats, ce n'est pas que de rats-laveurs. Rappelez-moi de vous raconter cette histoire quand j'en viendrai au 22 octobre et au soulèvement.

Quand je suis arrivé chez les Wingfield, cette nuit-là, je n'avais aucune idée de ce à quoi m'attendre. Je suis entré dans le salon, où deux mecs massifs, aux cheveux roux rasés à la militaire et se ressemblant fortement, et que je reconnaissais pour les avoir vus à l'école comme étant les grands frères de Rooney, étaient assis dans des fauteuils en plastique capitonné esquinés et buvaient à longs traits dans des brocs de soda léger en regardant la télévision. Je remarquai sur le mur quelques photos et un grand drapeau, ressemblant aux drapeaux français, italien ou irlandais, à trois bandes verticales tricolores, bleu, blanc et vert.

« Voici Shane » leur a annoncé Carter en guise d'introduction. « C'est le jeune homme qui est resté auprès de Rooney l'autre jour. Shane, voici mes deux garçons, John Hunt Wingfield et John Bell Wingfield. J'imagine que tu les a déjà vus sur le terrain de sport du lycée. »

« Oui, absolument » ai-je répondu. C'était faux, en réalité, car je n'avais jamais pris la peine d'aller assister aux entraînements sportifs. Ce n'était pas comme s'il y avait quoi que ce fût à Dundee, dans le domaine du sport comme dans n'importe quel autre, qui pût présenter le moindre intérêt à mes yeux, n'est-ce pas ? Mais je ne trouvais pas diplomatique de préciser ce détail. « Salut les gars. Vous vous appelez tous les deux John ? »

« On porte les noms de deux des plus grands généraux de la guerre » répondit l'un d'eux sans même me regarder. « Moi, je suis John Hunt Morgan Wingfield et lui, c'est John Bell Hood Wingfield. »

« Ah, OK » ai-je fait, et dans ce moment-là mes volumineuses lectures relatives aux Confédérés se sont avérées fort utiles. « John Hunt Morgan, ancien marchand d'esclaves du Kentucky, quelque chose comme le deuxième ou le troisième meilleur commandant de cavalerie de l'armée confédérée, tout dépend de l'admiration qu'on voue à Jeb Stuart. Tout le monde s'accordant à peu près à dire que le numéro un, c'était Nathan Bedford Forrest. »

« Y compris Robert E. Lee » répondit John Hunt. « Il a dit à un journaliste après la guerre que Forrest était le meilleur homme que le Sud eût possédé. »

« Il y avait Scott Mosby » objecta Carter.

« Mosby ne compte pas » ai-je dit sans réfléchir. « Il a retourné sa veste après la guerre. Il n'a jamais voulu soutenir le Klan ni aider le Sud à résister à la Reconstruction. »

« C'est ce qu'on dit » a dit le père de Rooney avec un rire léger. Je ne le savais pas, mais je venais de réussir une autre épreuve. Les personnes capables de tenir une discussion argumentée sur des questions peu connues de l'Histoire de la Confédération étaient en nombre limité à Dundee. Ou n'importe où ailleurs, pour ce que ça faisait.

« John Bell Hood a attrapé une mauvaise réputation historique à cause de Franklin, et parce qu'il a perdu Atlanta, mais il a fait ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait, et ses hommes ne juraient que par lui » poursuivis-je.

« Il les conduisait en marchant devant » dit John Bell. « OK, comme il était général et tout, peut-être qu'il aurait dû rester sur une crête derrière la ligne de front pour observer ce qui se passait et connaître le tableau général des opérations en temps réel. Parfois on ne peut pas voir ou comprendre tout ce qui se passe quand on est tout devant, quand on est général, mais il avait une telle empathie pour ses hommes qu'il se refusait à les envoyer se faire tuer s'il n'était pas lui-même à leur tête. C'était un homme d'un grand courage et d'un grand honneur personnels, et ça ne me pose aucun problème de porter son nom. »

« J'imagine que les filles sont dans la cuisine » a dit Carter en me conduisant. J'appris que Carter et ses fils avaient abattu la cloison sèche qui séparait le salon de la cuisine pour agrandir celle-ci de beaucoup parce que, selon eux, la cuisine était la pièce la plus importante de la maison, le cœur du foyer pour ainsi dire. Rooney et une autre fille plus jeune étaient là en train de faire leurs devoirs à la table.

« Salut, Shane » a dit Rooney quand je suis entré. Ce fut tout. Elle ne me jeta même pas de regard. Comme si nous ne nous étions jamais embrassés. Comme si nous nous connaissions depuis toujours et que le fait que j'entrasse dans sa cuisine était parfaitement normal, et, étrangement, je trouvai cela plus agréable que ne l'eussent été je ne sais quelles œillades. Une petite femme pépiante en jean se tenait devant la plaque chauffante, à touiller d'immenses pots remplis de liquides bouillonnants (d'après l'interprétation que faisaient les Wingfield de la Bible, les femmes mariées pouvaient porter des pantalons). Elle avait l'air d'un alchimiste médiéval cherchant à concocter la pierre philosophale. « Voici Shane » annonça Carter à sa femme. « Shane, voici ma femme, Racine. »

« Enchanté de faire votre connaissance, M^{me} Wingfield » ai-je dit. Je fus frappé par la pensée que, pendant qu'à dix ans j'affectais un accent sudiste

puéril et ridicule parce que je rêvais d'être n'importe qui d'autre que qui j'étais et n'importe où ailleurs qu'à Dundee, ces gens-là, eux, avaient vécu une telle vie pour de vrai.

« C'est toi le garçon qui n'a pas laissé tomber ma fille. Nous t'en sommes très reconnaissants, Shane » a dit Ma, tout en forçant sa spatule dans l'un de ses pots. Elle leva les yeux vers moi. « Tu as besoin de manger, Shane. Ta maman ne te nourrit pas? » J'eus un haussement d'épaules. Ma maman ne me nourrissait en réalité guère du tout, mais il eût été irrespectueux de ma part de dire quoi que ce fût, donc je n'en racontai rien, et cela me valut un point ou deux auprès de Ma Wingfield, qui, cela allait sans dire, connaissait toute mon histoire avant que j'aie posé le pied chez elle. Ma mère pouvait bien être une pocharde invétérée, mais le dire aurait été mal. Je ne l'ai pas dit, et ils le respectaient. À mon plus grand insu, je faisais tout ce qu'il fallait. Carter désigna la fillette assise à table en face de Rooney. « C'est notre benjamine, China » dit-il. « Elle est en cinquième. Nous avons un autre garçon, Adam, c'est notre aîné. Il a quitté l'Armée il y a tout juste quelques mois. Ils l'ont foutu dehors avant le terme pour ne pas avoir suffisamment intégré la diversité. Il a dû finir une réparation au magasin, mais il sera là incessamment. »

« Bonjour, Shane » dit China en me regardant. C'était une petite fille à l'air timide à la chevelure miel plus sombre que Rooney. Elle portait un chemisier blanc aux lacs cousus à la main, et le même genre de robe longue que sa grande sœur. Elle avait les yeux marron, et était un peu réservée.

« Bonjour » ai-je répondu à China. C'est le premier mot que je lui aie dit. Les Wingfield avaient une singularité, qu'ils appelaient entre eux le deux poids deux mesures. Ils étaient tous d'un gabarit soit supérieur, soit inférieur à la normale, jamais entre les deux. Carter, Ma et China étaient les petits poids et mesure, petits, mais forts, nerveux et tout en muscles. Rooney, John Hunt, John Bell et Adam étaient les grands poids et mesure, très grands, les épaules larges et tout en muscles. Il faut peut-être que je dise que, quelque énormes que fussent John Bell et John Hunt, Adam pouvait les soulever tous les deux, un dans chaque main. Ils le surnommaient « Bourrin ». Allez savoir pourquoi ? Adam arriva peu après, puant le cambouis et la sueur, et, quand il se fut douché et changé, nous nous mîmes à table. La maison trembla lorsqu'Adam se posa sur sa chaise. J'appris plus tard que dans l'Armée

il avait été recalé dans les troupes blindées et dans les parachutistes, parce qu'il était trop massif pour entrer dans un char, et qu'ils avaient peur que les parachutes militaires ne retinssent pas son poids. C'était le seul homme que j'aie jamais connu qui ait vraiment été, par sa taille, *obligé* de conduire un de ces énormes SUV que l'industrie automobile fourguait.

Carter dit les grâces. « Seigneur, nous Te remercions pour ce repas que nous allons prendre, et nous Te remercions d'aider notre famille à marcher dans Ton chemin. Nous remercions aussi Shane Ryan, qui ne s'est pas détourné de sa sœur lorsqu'elle était dans le besoin, et qui est présent parmi nous ce soir pour partager Ton abondance. À présent, mangeons. »

Le dîner, ce soir-là, consistait en à peu près tout ce qui se trouvait dans la maison des Wingfield : de vrais plats, supérieurement cuisinés, et des portions de ces plats entassés sur des plateaux jusqu'à une certaine hauteur. Assez pour nourrir un régiment, et des restes qui partaient dans les en-cas et les gamelles de chacun, ou dans le réfrigérateur, qui s'offrait au pillage à toute heure et à toute personne qui avait son entrée chez les Wingfield, ce qui, vous l'apprendrez, ne signifiait certainement pas seulement moi, mais une large gamme de personnages. Ma prenait sérieusement la mouche si quelques boîtes ou assiettes de victuailles ne disparaissaient pas du réfrigérateur au bout de quelques jours. Parfois, j'étais dans le jardin en train d'aider les hommes à faire un truc, ou dans la salle de classe dans la grange, et on l'entendait brailler « Y a un problème avec ce ragoût de dinde ? (ou ces lasagnes, ou ce gigot, ou ce thon en daube, ou ce bœuf bourguignon) »

« Non, Ma » répondait quelqu'un.

« Alors pourquoi, au nom du Ciel, est-ce qu'il reste là dans le bac à glace à prendre de la place inutilement ? » se mettait-elle à râler. « Est-ce que vous tous, espèces de garnements, êtes donc trop fainéants pour faire chauffer un pot sur un poêle ? Alors collez-le tout simplement dans ce fichu micro-ondes ! À quoi croyez-vous donc qu'il serve ? »

Ce premier soir que je passai chez les Wingfield, j'avais un coup de chance. C'était côtes de porc, et les côtes de porc de Ma Wingfield étaient un mets divin, en tranches épaisses, panées et épicées au poivre noir, et cuites de manière à avoir l'extérieur tout juste croustillant, mais en restant moelleuse et tendre à l'intérieur. Sa recette pour parvenir à ce résultat était son secret. Mis à part elle, Rooney et China,

je n'ai connu personne qui sût faire des côtes de porc pareilles. Il y avait aussi deux énormes saladiers remplis de laitue, de tomates, d'oignons, de poivrons, d'anchois et de carrés de fromage, ainsi que plusieurs flacons de condiments et sauces américaines, françaises ou italiennes dont on pouvait prendre à volonté. On ne faisait aucune distinction entre les saladiers. Une fois les grâces dites, on se plongeait dedans. On prenait dans celle qu'on voulait, parfaitement conscient que personne ne porterait de jugement sur ce qu'on mangerait ou sur la quantité qu'on en mangerait, et qu'il y en aurait suffisamment pour nourrir tout le monde et qu'il y ait du reste. On casait la salade dans son assiette à côté de la viande, du riz et de la sauce au jus. Ah, oui, Ma avait cette capacité unique que ne semblent avoir que quelques femmes du Sud, celle de savoir faire du riz qui ne collait pas et ne se mettait pas à former une sorte de pâte gluante. Du riz dont on pouvait véritablement sentir tous les grains descendre dans l'œsophage. Rooney et China avaient également appris ça d'elle. En supplément, il y avait des beignets au maïs qui étaient presque aussi doux que des beignets au miel, mais les cuisinières de la famille Wingfield me jureraient sans cesse qu'il n'y avait pas un gramme de sucre ni de miel dedans. Il y avait une jarre pleine de haricots cuits dans du bacon,, qui auraient, à eux seuls, pu nourrir une section ; il y avait d'énormes plateaux remplis d'épis de maïs fumants et des barquettes de vrai beurre, et, pour couronner le tout, une tarte au potiron recouverte de crème fouettée. Pas une ombre de quoi que ce fût de pauvre en calories, pas un grain de muesli ou de tofu, un vrai festin de politiquement incorrect culinaire.

Je devrais peut-être préciser quelque chose qui, à mon avis, place Racine Wingfield et ses filles largement au-dessus de n'importe quel chef, mitron ou cuisinier de l'école de cuisine du Sud de n'importe quelle génération. La gastronomie du Sud avait toujours eu une faiblesse, mais une faiblesse que les filles Wingfield avaient identifiée et corrigée. Seule, parmi les cuisiniers du Sud passés ou présents, Racine savait ce qu'était l'ail. Elle l'employait de cinquante manières différentes, depuis de très fines tranches dans la salade jusqu'à la garniture de ses côtes de porc et de son poulet pané (ce poulet était un délice gastronomique auquel je serais incapable de rendre justice par les mots, donc je ne vais même pas essayer). Avez-vous la moindre idée de ce que la nourriture du Sud peut être bonne une fois qu'on y a ajouté de l'ail ?

Une abondance de cette sorte était entièrement nouvelle pour moi. Les articles d'épicerie avaient toujours été un poste de dépense (très) secondaire chez moi, et consistaient surtout en articles de restauration rapide à emporter que je devais généralement aller chercher moi-même avec l'argent que Maman avait dans son porte-monnaie ou Papa dans son portefeuille, faute de quoi le repas du soir se réduisait à un mélange de nourriture en conserve immangeable que Papa ou Maman faisaient brûler dans une poêle ou un poêlon, persuadé que cuisiner, c'était cela ; lesquelles poêles et conserves susmentionnées restaient ensuite à tremper dans l'évier pendant trois semaines jusqu'à ce que quelqu'un, généralement moi, parvint à réunir assez d'énergie pour laver la vaisselle avec un tampon à récurer en laine de fer et du détergent (notre dernière machine à laver s'en était allée quand j'avais dix ans). Je n'avais jamais rien vécu de tel, mais tout d'un coup, au beau milieu du repas, je me rendis compte que j'avais vraiment été affamé au sens littéral, physique, du terme pendant toute ma vie, et que j'avais l'occasion d'y mettre fin au moins pour un moment. Le repas gargantuesque était arrosé de vastes verres d'infusions ou de coca avec des glaçons, ce que je trouvais étrange en plein hiver. « Dans le Sud, on met des glaçons dans toutes les boissons, même en hiver » m'expliqua Rooney quand je lui posai la question. « C'est une habitude que nous avons ramenée du pays. »

Je remarquai autre chose qui me paraissait étrange. Personne ne buvait d'alcool, pas même de la bière. Je n'avais jamais fréquenté de foyer où on ne bût pas d'alcool auparavant. En réalité, j'avais fréquenté très peu d'autres foyers que le mien. Ma famille n'était pas exactement du genre sociable, et, vivant sur Chien Crevé Road, nous ne recevions guère d'invitations pour nous rendre à des réceptions branchées ou des soirées chics dans des clubs. Même si je savais intellectuellement qu'il existait des individus et des familles qui vivaient sans picoler, ça faisait tout de même un choc d'en rencontrer vraiment une. Il y avait là un groupe de personnes qui ne se bourraient pas la gueule toutes les nuits. Comment était-ce possible ? Comment triomphaient-ils de l'horreur du monde où nous vivions sans l'appui du houblon ?

Pour gagner du temps, je vais prendre de l'avance dans le récit et vous raconter directement ce que j'ai appris au bout du compte à propos de cette famille. Ils étaient arrivés dans l'État de Washington depuis la Caroline du Sud, mais Carter Wingfield était, lui, originaire de Floride. Même si je ne le savais pas à l'époque, les pécores de Floride étaient réputés être

les meilleurs de l'espèce. Dans la même interview où un journaliste avait demandé au général Robert E. Lee qui avait été, à son avis, le meilleur général qu'il ait eu le Sud et qu'il avait désigné Forrest, le journaliste lui avait aussi demandé quels avaient été les hommes les plus solides, les plus forts et les plus vaillants dont ait disposé la Confédération, et Lee avait répondu : « Ceux de Floride », ce qui m'avait surpris tout comme, puis-je ajouter, cela avait surpris des générations de Texans peïnés.

Carter Wingfield était né dans un coin du nom de Marianna, le long de la bande du « manche » de la Floride près de la frontière avec l'Alabama. Au mois de mars de l'année 1865, une vaste armée américaine composée de plusieurs milliers de nègres libérés en uniformes bleus de l'Armée des États-Unis était entrée sur le territoire à partir de la ville fraîchement conquise de Pensacola. Marianna n'avait aucune valeur militaire. Quand les troupes fédérales étaient entrées à Marianna, il ne s'y trouvait absolument rien. Tous les Noirs s'étaient enfuis, et c'étaient les femmes qui faisaient presque tout le travail à la maison et dans les champs. La ville était pauvre, et vidée de tout homme entre quinze et cinquante ans, qui étaient tous dans ce qui restait de l'armée confédérée, éparpillée depuis la Virginie jusqu'aux rives du Mississippi. Il n'y avait pas de grain à planter, pas de céréales pour en faire du pain, pas d'argent, pas de médicaments, rien. Il n'y avait même pas un seul cheval ou une seule mule en bonne santé dans la ville ; les habitants s'en étaient servis pour courir de maison en maison et de ferme en ferme pour répandre l'alarme que les Yankees arrivaient. Ils s'étaient bien acquittés de leur tâche, et lorsque les Noirs en tunique bleue étaient entrés dans Marianna, ils s'étaient retrouvés devant des rues barricadées, et au bout du canon de chaque fusil et pistolet sudiste qui restait dans la zone. Tous les Blancs du coin qui l'avaient pu étaient venus avec une arme de tout type, même sans munitions. Il y avait là environ deux cents rebelles, des adolescents et des hommes âgés. Les seules exceptions étaient quelques soldats confédérés blessés en attente de transfert. Le plus jeune des défenseurs de la ville confédérée avait onze ans. Le plus âgé en avait quatre-vingt-un, un vétéran qui s'était battu sous les ordres d'Andrew Jackson à la bataille de la Nouvelle-Orléans. Par ce fait, les défenseurs de Marianna ont reçu comme surnom « Le Berceau et la Tombe ». Ils étaient commandés par un certain commandant Armitage, qui le faisait depuis un fauteuil, parce qu'il avait reçu un boulet à Gettysburg, et qu'il avait dû se faire amputer des deux jambes au-dessus du genou.

Sans rien pour se battre, à presque un contre dix, les habitants de Marianna n'en avaient pas moins résisté aux Américains pendant deux jours, se battant maison par maison jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts ou mourants à l'exception de dix-huit d'entre eux et que la ville entière fût réduite en cendres. Armitage était mort sur son fauteuil, sous le porche en feu de sa maison, le plancher autour de lui couvert de fusils et de pistolets vides, et un monticule de cadavres de nègres en tunique bleue sur la route devant lui. C'était là l'héritage familial des Wingfield.

Je savais que Carter avait fait de la prison quand il était jeune, et il avait quelques tatouages que j'avais pu encore identifier comme des tatouages carcéraux faits à la main. Il y en avait un sur la partie charnue de sa main droite, entre le pouce et l'index, avec un diamant et les lettres AB, ce qui, appris-je plus tard, voulait dire « *Aryan Brotherhood*¹ ». Je n'ai jamais posé de question à Carter à propos de son passage en prison, et il n'a jamais communiqué d'information sur le sujet, sauf peut-être une seule fois lorsqu'il m'a dit : « Si jamais tu penses que tu dois commettre un crime, Shane, tue quelqu'un. Ne vole pas. Voler les pauvres comme nous est indigne, et voler les riches est trop dangereux. Dans ce monde, le dieu Mammon règne à la droite du dieu de Juda. L'argent, c'est le pouvoir, et la Bête est jalouse de son pouvoir. La Bête se fiche que tu tues, tant que tu ne tues pas un de ses chouchous ou de ses domestiques, mais si tu tentes de mettre tes mains sur l'argent, sur la source même de son pouvoir, la Bête te broiera. »

Quelle qu'ait été cette affaire de prison, une fois celle-ci terminée, Carter, Ma et la famille avaient déménagé dans les basses terres de la Caroline du Sud pour y vivre auprès des connaissances de Ma quelque temps. À un moment donné, sur ce parcours, je ne sus jamais trop quand ni comment, les Wingfield étaient tombés sur le manifeste « *White Power* » du commandeur Rockwell², et l'ouvrage avait immédiatement pris la seconde place dans leurs vies, juste après la Bible.

¹ Fraternité Aryenne, un gang de prisonniers blancs très répandu aux États-Unis, où les prisons sont extrêmement ségréguées selon les races.

² Lincoln Rockwell fut le fondateur du Parti Nazi Américain en 1959. Il est mort en 1967. *White Power* est le titre d'un long manifeste dans lequel il dénonce l'emprise juive sur l'Occident, et l'utilisation des Noirs pour détruire la société blanche. Il est appelé par le titre honorifique et paramilitaire de « Commandeur » par ses admirateurs et sympathisants.

Dans la foulée immédiate, ils avaient acheté leur premier ordinateur, et découvert le mouvement de Migration vers le Nord-Ouest³ sur Internet, et, avec leur imprégnation biblique, il leur paraissait tout naturel que, tels les fils d'Israël, ils dussent traverser le désert pour aller vers la Terre promise. Ils s'étaient rendus dans l'Idaho, mais arrivés à Hayden Lake, un des prêtres d'Identité Chrétienne⁴ sur place les avait convaincus qu'ils seraient mieux à agir en missionnaires dans une province neuve et inexpérimentée, pour ainsi dire. Il avait persuadé Carter que l'Ouest de l'État de Washington était l'endroit qu'il leur fallait pour s'installer. Peut-être que ce prêtre le croyait sincèrement, peut-être aussi qu'il avait décidé qu'il ne voulait pas de compétition de la part de mâles dominants venus dans sa congrégation.

Quelle qu'en ait été la raison, les Wingfield étaient arrivés à Dundee avec une vieille Oldsmobile, un pick-up, un fourgon Ryder qui contenait toutes leurs possessions terrestres, et quelques dollars dans les poches. Comme vous pouvez l'avoir compris, l'économie ne valait pas tripette dans le Nord-Ouest à l'époque. Vérole, l'économie était à chier partout. Elle ne s'était jamais vraiment redressée après le 11 septembre 2001. Ç'avait été dur au début pour eux, comme ça l'a été pour de nombreux colons récents dans le Nord-Ouest, mais au moins les Wingfield disposaient de moyens d'échange. Ma pouvait cuisiner des plats rapides avec le même degré d'expertise qu'elle manifestait pour sa propre famille, et les hommes étaient des diables de mécaniciens avec n'importe quel moteur. Quand les Wingfield étaient arrivés à Dundee, Carter avait fait la tournée des garages et relais camions locaux, cherchant du travail. Les personnes qui conduisaient les entretiens d'embauche, qui, je ne sais trop pourquoi, semblaient toujours être des femmes (c'était une règle sociale courante de ZOG,

³ Le Nord-Ouest des États-Unis (American Northwest), comprenant les États de Washington, de l'Oregon, de l'Idaho, l'Ouest du Montana et la Colombie-Britannique au Sud du Canada ; il a été depuis longtemps remarqué par plusieurs mouvements comme idéal à la création d'un État indépendant utopique en raison de ses vastes espaces, de ses ressources agricoles, de sa faible population et de la présence néanmoins d'infrastructures de bonne qualité. Les mouvements sécessionnistes blancs le postulent également comme le lieu de création d'un État racial, y encourageant la migration des nationalistes blancs. La zone est également connue sous le nom de Cascadie, mais cette appellation est surtout employée par les initiatives sécessionnistes écologistes et gauchisantes.

⁴ Identité Chrétienne (Christian Identity) est un mouvement racial et religieux chrétien américain très fondamentaliste, fondé par Robert Miles et postulant la transmission de la notion de Peuple Élu du peuple juif à la race blanche.

pour contribuer à humilier l'homme blanc et à le placer en situation d'infériorité), lui demandaient invariablement : « Euh, M. Wingfield, ne le prenez pas mal, mais vous avez l'air, euh, ahem, de quelqu'un du Sud, et nous avons une circulaire de la direction à Seattle qui nous dit que nous sommes censés faire attention lors de l'embauche de candidats qui n'ont pas de, euh, de passif local. Vous n'êtes pas un de ces racistes qui ont quitté leur État et qui arrivent dans le Nord-Ouest de l'ensemble du pays, n'est-ce pas ? »

« Non, non, pas du tout, jeune fille ! » minaudait Carter avec un grand sourire à la Elvis sur le visage. « C'est juste que j'aime les nègres à en crever ! »

Il va sans dire qu'il ne décrochait pas le boulot. Après quelques jours passés ainsi, Carter avait roulé jusqu'au relais routier le plus proche sur l'Interstate 5, et s'était enquis dans le bar de ceux qui avaient un souci. Il avait réparé le problème électrique du semi-remorque d'un chauffeur pour cinquante dollars, que le chauffeur avait été heureux de payer de sa poche, car faire rappeler le véhicule par le garage de son entreprise à Fresno lui aurait coûté au moins une semaine de blocage, en plus les mécaniciens mexicains ou chinois auraient probablement aggravé l'état du véhicule davantage qu'ils ne l'auraient réparé. Carter avait ensuite distribué le numéro de téléphone de son domicile inscrit sur des cartes de visite que Rooney, âgée de dix ans, avait imprimées à la main pour lui. En arrivant à Dundee au retour cette nuit-là, il avait déjà deux messages sur son répondeur. Pendant l'année suivante, Carter s'était levé à cinq heures du matin, avait roulé jusqu'au relais routier, et y avait passé la journée muni d'un émetteur radio à ondes courtes, pour pouvoir bavarder avec les conducteurs de camions géants en approche. Le message s'était transmis que Carter et ses fils pouvaient vous faire n'importe quoi, y compris vous remonter entièrement votre moteur, et que si on payait en liquide on pouvait l'avoir au moins un tiers moins cher que partout ailleurs sur la côte ouest. Au bout d'un an, ils avaient eu assez pour ouvrir leur propre local, pile au sortir du relais. Parfois, pour les chauffeurs-entrepreneurs indépendants, la qualité performance des Wingfield était tout ce qui leur permettait de continuer à rouler. Quand je l'ai rencontré, Carter avait des contrats de maintenance avec quatre ou cinq compagnies routières majeures, et employait presque vingt personnes. Ma tenait les livres de compte avec une telle créativité qu'ils ne payaient jamais un centime au fisc, et ce légalement.

Carter se servait également de ses relations et contacts parmi les camionneurs pour diffuser la propagande du Parti à travers toute la nation. On ne pouvait pas entrer dans une cabine de toilettes pour hommes, dans un bar à café, ou dans un motel à proximité du moindre relais routier, sans y trouver des écrits portant le drapeau tricolore.

Après le repas, cette nuit, j'avais vadrouillé dans le salon, et examiné avec un peu plus d'attention le décor. En plus du drapeau pendait au mur une affiche de la taille d'une page de journal, portant une proclamation sur du papier jaune pâle. C'étaient les Principes, qui sont, bien sûr, mondialement connus aujourd'hui, et que chaque enfant de la République doit apprendre à l'école. Mais, à cette époque, je n'avais que très vaguement entendu parler du Parti, et je n'avais jamais lu un seul texte ni entretenu aucun contact avec le mouvement indépendantiste. Je lus soigneusement l'affiche :

PRINCIPES FONDAMENTAUX
DE LA MIGRATION DANS LE NORD-OUEST

I – La race blanche, en Amérique du Nord, est en danger d'extinction physique. Si les tendances démographiques destructrices actuellement à l'œuvre se poursuivent, les Blancs seront une minorité aux États-Unis et au Canada vers l'an 2050, et nous aurons complètement disparu d'Amérique du Nord vers 2100. Le véritable point de non-retour, cependant, est bien plus proche. Dans très peu de temps, l'âge médian de la population de la population blanche d'Amérique du Nord sera si élevé que nous ne serons plus capables de nous reproduire en nombre suffisant pour résister au raz-de-marée de l'immigration des peuples boueux du Tiers-Monde.

II – Nous avons, en tant que peuple, perdu le dernier siècle à des organisations et des stratégies de droite et de conservatisme enjuivé ineptes, futiles et impuissantes. La majorité de ces organisations et mouvements a refusé de reconnaître l'importance centrale et vitale de la race dans toutes les problématiques, et a refusé de reconnaître le besoin urgent de prendre le pouvoir pour préserver l'existence de notre race. Les quelques tentatives qui ont été faites pour combattre l'extinction raciale par des personnes et des groupes d'orientation ouvertement nationale-socialiste ou racaliste ont été menées par des hommes qui se sont montrés soit stupides, soit incompetents, soit malhonnêtes,

soit une combinaison des trois. Le résultat des cent dernières années d'échec et d'impuissance de la droite est que nous sommes aujourd'hui à court de temps.

III – Il ne nous reste qu'une stratégie qui puisse parvenir à assurer l'existence de notre peuple et un avenir pour les enfants blancs. Notre dernier espoir d'échapper à l'extinction est l'établissement d'une nation indépendante et souveraine pour les Blancs uniquement sur le continent nord-américain.

IV – La prise en compte de la démographie et de l'économie, ainsi que le passé d'engagement et de martyre de Bob Matthews, de Sam et Vicky Weaver et de Richard Butler prescrivent que le territoire de cette république aryenne souveraine se situe dans le Pacifique Nord-Ouest.

V – La première étape vers l'instauration de la République Américaine du Nord-Ouest est une migration de masse de la communauté blanche possédant une conscience raciale vers les États de l'Idaho, de l'Oregon et de Washington. C'est une question d'urgence absolue que de réaliser cet engagement d'une importance vitale pour l'avenir de notre peuple, de le faire maintenant et de venir au Foyer dans le délai le plus court nécessaire au rassemblement de fonds et à la mise en ordre de ses affaires.

« Qu'est-ce que c'est que tout ça ? » ai-je demandé à Rooney en montrant du doigt l'affiche.

« Les Blancs doivent avoir leur pays à eux » répondit-elle d'un ton détaché. « Si nous ne nous libérons pas des États-Unis, les nègres, les Juifs et les Mexicains vont tous nous éliminer parce qu'ils nous haïssent, et il n'y aura plus aucun Blanc dans le monde. Notre nouveau pays va se trouver ici, dans le Nord-Ouest, c'est pour ça qu'on est venus habiter ici. »

« D'où tu viens ? » ai-je demandé.

« De Roper's Crossroads. C'est là que je suis née. C'est une petite butte au coin d'une route dans le comté de Florence en Caroline du Sud. On a Sauté le Pas il y a cinq ans environ. »

« Sauté le Pas ? » demandai-je, perplexe, n'ayant jamais entendu l'expression auparavant.

« On est Rentrés au Bercaïl, ici, dans le Nord-Ouest, qui est l'endroit que Dieu a désigné pour être le Foyer de toutes les nations aryennes » expliqua-t-elle.

« Oh, tu veux dire que vous êtes des gratteurs ! » ai-je crié, le jour se faisant soudain dans mon esprit. J'avais une très vague idée de ce qu'étaient les gratteurs. En toute occasion, les médias se plaignaient des Blancs racistes qui affluaient dans le Nord-Ouest, et passaient des vidéos de skinheads à l'air de vrais marginaux geeks et gringalets, de chtarbés couverts de tatouages portant des uniformes grotesques, s'exerçant à marcher au pas de l'oie et à faire des saluts nazis. On les disait sales, bizarres et vermineux, et comme en plus ils venaient gratter à la porte du Nord-Ouest ils les appelaient les gratteurs.

« Ouais, on peut dire ça, mais on n'aime pas trop être appelés comme ça » répondit Rooney avec simplicité. « On préfère le nom de colons ou de Défricheurs. »

« Euh, est-ce que vous n'êtes pas censés tous vivre dans les bois en Idaho dans des camps retranchés ou un truc dans le genre ? » ai-je demandé.

« Non, idiot, le Nord-Ouest tout entier est notre Foyer, et nous espérons que le moment venu nous pourrions nous adjoindre l'Alaska, le Montana, et un gros morceau du Canada aussi. Ça, c'est notre drapeau. » Elle me montra le drapeau tricolore sur le mur. Je me rappelais avoir déjà vu des drapeaux de ce genre tagués malhabilement sur des murs ou sous des ponts un peu partout dans le comté. Trois bandes verticales, marquées par trois traits ou trois pâtés de couleur, bleu, blanc et vert. Tout d'un coup, j'eus la vision de Rooney, dehors, en train de faire des tags de nuit, c'était crédible.

« À quoi correspondent les couleurs ? » demandai-je.

« Le bleu pour le ciel au-dessus de nous, le vert pour le sol en-dessous, et le blanc pour les gens qui sont entre les deux » dit Rooney. « Je pense qu'à la base, ils voulaient faire défiler couleurs horizontalement, mais les kaffirs du Sierra Leone avaient déjà un drapeau identique, alors on a arrangé les couleurs à l'européenne, de gauche à droite. »

« La symbolique est simple » fis-je.

« Ouais, le mouvement l'a adoptée parce qu'on voulait délibérément que ce soit simple. Il y a des gens, comme nous, à qui ça ne poserait aucun problème de voir une croix celtique ou un symbole chrétien sur le champ blanc, et les nazis aimeraient bien une croix gammée, et bien sûr les odinistes voudraient y voir un corbeau ou un Marteau de Thor ou que sais-je, mais notre nouveau pays doit exister pour tous les Blancs de toutes les origines sans prendre en compte leurs croyances religieuses,

sans quoi il ne remplira pas son but de rassembler les nations aryennes pour qu'elles puissent toutes survivre. Et puis, quand la révolution commencera, c'est facile de déchirer en trois un drapeau tricolore, et tout d'un coup ce n'est plus un drapeau dont la possession constitue un acte de trahison, mais trois bouts de tissu. »

« Euh, d'accord, alors quand est-ce que la révolution commence ? » demandai-je.

« Elle a déjà commencé, avant même notre naissance » répondit-elle. « T'as déjà entendu parler de Bob Matthews ? »

« Euh... non » admis-je. « Je ne connais pas grand-chose à toutes ces histoires de trucs raciaux. »

« Alors il est temps d'apprendre » dit Carter derrière nous. « Shane, tu connais M. Morehouse, dans ton école ? »

« Le prof de SVT ? » demandai-je.

« Lui-même » dit Carter. « Eh bien, il n'enseigne pas seulement la SVT, il enseigne aussi l'Histoire. La vraie Histoire. »

« Hein ? Je n'ai jamais entendu dire qu'il enseignait l'Histoire » ai-je dit avec curiosité.

« Pas dans ton lycée » dit Rooney. « On a un groupe d'étudiants de Dundee et de Centralia qui se réunissent après l'école, ici et chez d'autres personnes, et, des fois, quand il fait beau, on se retrouve au parc national de Millersylvania pour une journée au grand air. On a des cours, avec un tableau et tout. On a même des devoirs. »

« T'es en train de me dire que vous vous retrouvez après l'école juste pour avoir encore plus de devoirs ? » demandai-je avec scepticisme.

« Ces devoirs-là atténuent le dégoût qu'on a pour les autres devoirs. Ils sont intéressants. On se sert de manuels que les écoles publiques n'utilisent plus parce qu'ils sont politiquement incorrects. On étudie la vraie Histoire de notre race et de notre civilisation, et on apprend des choses que ZOG ne veut pas qu'on sache. Il y a aussi M^{me} Barrett du lycée de Chehalis qui vient et qui nous enseigne de la vraie littérature anglaise, pas cette merde politiquement correcte que cette vieille pie d'Abramowitz nous sert à l'école. On lit les poèmes censurés de Rudyard Kipling, et, côté romans, on a quelques exemplaires de *La Compagnie Blanche* d'Arthur Conan Doyle qu'on se fait passer. Quand tout le monde l'aura lu, on fera une dissertation sur les valeurs aryennes présentées dans le livre. »

« Je l'ai lu » ai-je dit avec fierté. « C'est le deuxième roman avec Sir Nigel Loring. »

« Alors tu vas pouvoir nous aider à l'analyser dans le groupe de discussion » dit-elle. « C'est une manière très officieuse de recevoir une éducation malgré le système d'enseignement public. Notre classe se réunit demain soir. Tu veux venir ? »

« Bien sûr » acceptai-je. Si ça m'avait permis de la revoir, je serais venu me faire opérer d'une appendicite. Je n'avais aucune idée à l'époque de l'importance que cette nuit aurait dans mon existence, mais je venais de découvrir le Parti et le mouvement d'indépendance du Nord-Ouest.

Mon enfance était terminée, et il était temps. Elle avait vraiment craint.

Troisième partie

Le lever de la Lune

— *O then tell me, Sean O'Farrell, where the gathering is to be ? —*
— *In the old spot by the river right well known to you and me.*
One word more: for signal token, whistle up the marching tune,
For the pikes must be together by the rising of the moon ! —

— Dis-moi donc, ô Sean O'Farrell, où sera le rendez-vous ?—

— Vers ce coin de la rivière connu de moi et de vous.

Une chose : pour le signal, sifflez la marche nocturne,

Nos piques devront être prêtes pour le lever de la lune ! —

CHANT TRADITIONNEL.

Chapitre XIII

J'AI VU BEAUCOUP DE FILMS censés se dérouler pendant les jours qui ont précédé la révolution. Ils montrent des gens prêter serment pour entrer dans le Parti sur le coup de minuit dans un planque secrète au cours d'une espèce de cérémonie façon mafia avec un pacte de sang à la lumière des bougies sous des drapeaux tricolores, des bannières à croix gammée et des portraits du Führer partout. Bon, il se peut que ça se soit passé comme ça à certains endroits. Mais jamais à Dundee. À Dundee, nous étions juste une bande qui acceptait les *Principes de la Migration dans le Nord-Ouest* dont j'ai parlé, et qui voulaient leur propre pays avec du travail et une couverture médicale, et pas de Mexicains ni de Leon Sorels pour tabasser les gens. De là ont émergé plusieurs petites équipes et des groupes d'affinités entre personnes qui se faisaient confiance. Voilà ce qu'était le Parti à Dundee, ce qui, quand les circonstances l'ont voulu, est devenu la branche locale de la NVA.

D'ailleurs, au moment où je suis arrivé, le Parti avait déjà aboli l'assermentation officielle, parce que le gouvernement cherchait à en faire un acte de conspiration criminelle. J'entends bien qu'à la vieille époque, avant la Migration, et même un peu après qu'elle eut commencé, il y avait des groupes prétendument racistes blancs qui laissaient n'importe quel Pierre, Paul ou Jacques remplir un formulaire d'adhésion et l'envoyer par courrier, idiotie entre toutes, et dès lors que vous casquiez vos dix dollars de cotisation pour le premier mois, ils vous envoyaient une carte d'adhérent sans jamais vous avoir vu. Certains vous laissaient même adhérer en ligne et utiliser votre carte bleue Visa ou Mastercard pour devenir un extrémiste suprémaciste blanc pour de vrai. Vérole, certains de ces charlatans vous envoyaient un anneau décodeur top-secret si vous cochiez un rang de donateur

suffisamment haut, tant qu'à faire. Je veux dire, bon Dieu, qu'est-ce que ça peut être con ! Mais quel mouvement révolutionnaire accepte les paiements par Visa et Mastercard? Je me suis toujours demandé pourquoi les Blancs, à cette époque, étaient incapables de se rendre compte que ces modèles de Chefs Sans Peur et Sans Reproche n'étaient pas sérieux. Ou pourquoi tout le monde semblait s'en foutre.

La première chose que vous devez comprendre au sujet du Parti à l'époque est que ça n'a jamais été un parti politique démocratique, au sens où il aurait présenté des candidats aux élections comme les démocrates et les républicains. Ne vous laissez pas abuser par le fait qu'il ait de temps en temps concouru dans quelques élections locales dans le Nord-Ouest et en ait même remporté quelques-unes. Cela, c'était des expériences soigneusement planifiées et contrôlées de propagande et de guerre psychologique, dont le but était de tirer un avantage des moyens juridiques drastiquement limités que cela nous octroyait au minimum pendant la durée de la campagne. Après le dépouillement des votes, ZOG se jetait systématiquement aux troussees de toutes les personnes impliquées, les mettant en examen, les faisant arrêter et assigner en Justice dès qu'il le pouvait pour la moindre petite violation minuscule du Code électoral qu'il pouvait trouver, par conséquent nous ne prenions pas très souvent la peine de nous présenter aux élections municipales. Nous n'avons jamais, de toute manière, entretenu l'illusion que nous arriverions au pouvoir par les urnes, et, en dépit de ce qu'on entend sur le prétendu débat au sein du parti entre les révolutionnaires et les conservateurs bon teint, je ne me rappelle pas que personne ait jamais été assez stupide pour penser que nous l'emporterions devant le suffrage universel. Ce prétendu débat était pratiquement clos au moment où je suis arrivé. Nous comprenions tous que l'ensemble du système sous lequel nous vivions était délibérément bâti pour faire en sorte que des gens normaux comme nous n'arrivent jamais à portée du pouvoir national ni d'aucun poste d'où nous aurions pu mettre la main sur le grisbi. Le pouvoir national, c'était uniquement pour les riches, pour les avocats, les Juifs, et les Blancs sans âme en costards très chers. Point final, fin de l'histoire. Toutes les institutions de la loi et du gouvernement dans tous les États-Unis, les médias d'information, le droit de parler et d'être entendu, le droit d'être traité avec respect et de ne pas prendre de coups de pied comme un chien ni d'être utilisé comme un pis à traire pour obtenir de l'argent ; tout cela c'était pour les riches,

les 1 % de la population qui contrôlaient 99 % de la richesse du monde et l'ensemble de ses habitants. Interdit aux Blancs pauvres.

À un moment, nous avons eu un sympathisant local du nom de Max Morton, qui avait décidé de se présenter à la mairie de Dundee sous les couleurs du Parti contre le sortant, Ole Stolen, nom que j'ai toujours trouvé admirablement approprié pour cet escroc¹. Avant le début de la campagne proprement dite, le directeur de campagne de Max a été arrêté et accusé d'évasion fiscale, des broutilles, mais ça a fait les grands titres du *Dundee Advertiser* bien entendu. Max s'est mis à recevoir des menaces anonymes par courriel et par téléphone qui l'ont secoué ; Red Morehouse nous a dit en confidence qu'il ne pensait pas que notre candidat tiendrait le coup. Et puis, une nuit, Leon Sorels et quelques autres flics de Dundee ont coincé Max et l'ont pratiquement lynché à mort à coups de matraque. Quand Morton est ressorti de l'hôpital, c'était un homme brisé dans tous les sens du mot. Il a quitté la ville, nous n'avons plus jamais entendu parler de lui, et après cela nous n'avons plus jamais songé à nous présenter aux élections à Dundee. Ça n'a aucun sens de jouer contre quelqu'un qui a un jeu truqué, et je suis assez surpris que Morton ait pu croire qu'il y en avait un.

Red Morehouse nous a appris très tôt qu'il n'existait pas de démocratie en Amérique, plus au moins depuis l'époque d'Andrew Jackson. Après 1861, lorsque Lincoln a fait appel à l'Armée afin de tuer des Américains qui exerçaient leur droit constitutionnel à dire non, il n'a plus existé de Constitution dans le sens où des hommes comme Jefferson ou Franklin se la seraient représentée. Après 1913, lorsque la Réserve fédérale a été créée et que la création de la monnaie américaine a été cédée aux Juifs, la libre entreprise a cessé d'exister. Après l'arrivée au pouvoir de Roosevelt en 1933, le contrôle de l'appareil d'État a été retiré des mains du groupe racial originel qui avait créé l'Amérique, et placé entre les mains d'une race étrangère néfaste qui n'avait rien à faire là. Après la résolution du Golfe du Tonkin de 1965 qui a fait du Président américain un César ayant le pouvoir d'envahir d'autres pays à volonté, il n'y a plus eu d'utilité pratique pour l'existence de la branche législative du gouvernement. À partir de là, le Congrès n'a plus été qu'une immonde boule de sangsues douceâtres, gluantes et dodelinant de la tête, goinfrees du sang pompé à l'Amérique.

¹ *Stolen* : volé, en anglais.

Après l'arrêt *Roe contre Wade* de la Cour suprême en 1972, il n'y a plus eu de droit à la vie elle-même. Des bébés pouvaient être tués parce qu'ils étaient gênants, et après cette jurisprudence on pouvait tuer n'importe qui parce qu'il était gênant. Après que Bush deuxième du nom eut fait un coup d'État en 2000 et se fut fait nommer Président par la Cour suprême², on pouvait se passer du simulacre des élections. Les Présidents étaient créés ou cassés dans les salles de conférence des grandes entreprises, et, à l'exception de quelques cas vraiment crades comme Hillary Clinton, ils n'étaient de toute manière rien d'autre que des prête-noms pour ces mêmes grandes entreprises. Après le Patriot Act, les apparences de la liberté personnelle ont volé en éclats, puis ont suivi la Loi Dees, la Loi Schumer, la Loi sur la Qualité de Vie des Personnes Âgées qui a permis à ce docteur youpin de tuer mon père, et ainsi de suite. Et, bien sûr, il y avait eu la conscription, qui avait entraîné des centaines de milliers de jeunes Blancs dans les déserts de l'Arabie pour y mourir au nom de toute notre merveilleuse liberté, et qui n'était globalement qu'une forme renouvelée d'esclavage. En termes d'évolution politique des sociétés humaines, l'Amérique a fait marche arrière à partir de 1861.

Le Parti était une armée de combattants politiques, et notre but n'était pas de faire élire notre groupe à une charge publique d'un système que nous méprisions, mais de détruire complètement ce système et de le remplacer avec notre propre mode de gouvernement. Ça s'appelle une révolution, et il en faut une à toutes les sociétés tous les un ou deux siècles afin de se purger. La social-démocratie était un bac à sable créé par et pour les riches et les Juifs, et nous n'avions plus l'intention de jouer là-dedans. Même si nous avons autant que possible utilisé le système politique en place pour servir nos propres objectifs, nous n'avons jamais oublié cela. Le pouvoir est au bout du fusil³, tout droit est basé sur la force armée, et lorsqu'on veut se débarrasser de ceux qui détiennent le pouvoir et appliquent les lois, la seule façon

² En 2000, l'élection présidentielle américaine s'est jouée à un État, la Floride, dans lequel le décompte tardif des voix a consacré vainqueur George W. Bush. Néanmoins, en raison de soupçons d'irrégularités dans les votes et dans les dépouillements, son adversaire, Al Gore, avait demandé un recompte. Le litige entre les deux candidats était remonté jusqu'à la Cour suprême, qui avait déclaré la vérification des voix trop longtemps après le scrutin inconstitutionnelle, et définitivement installé Bush. Il fut plus tard démontré qu'un décompte juste aurait fait gagner Al Gore.

³ Mao Tsé-Toung, *Problèmes de la guerre et de la stratégie*.

d'y parvenir c'est par la force des armes, car nul n'abandonne le pouvoir si ce n'est à la pointe d'une baïonnette. Le Parti avait compris cela, et, en résultante, nous étions préparés, même si c'était très mal, quand l'étincelle est partie. Nous avions, au moins, un embryon d'organisation ; nous avions construit une base dans la communauté locale, si instable qu'elle fût, et nous disposions d'une structure révolutionnaire rudimentaire composée de personnes avec à leur accès des armes, des planques, des véhicules et de l'argent. Si nous n'avions pas été prêts, il n'y aurait plus de Blancs en Amérique du Nord aujourd'hui.

Puisqu'on est dans le sujet de la période qui a précédé le 22 octobre, une question que j'ai souvent entendue était celle de savoir si les Défricheurs avaient vraiment été nécessaires. Les Blancs dans le Nord-Ouest ne se seraient-ils pas révoltés tous seuls contre les États-Unis, sans tous ces Blancs à forte conscience raciale arrivés de l'Amérique et du monde tout entier et ayant Sauté le Pas vers le Foyer avant le soulèvement de Cœur d'Alène ? Là-dessus, je peux vous donner une réponse maintenant. C'est non. Il faut à la révolution une masse critique, et sans les colons raciaux, nous, les natifs, nous n'aurions jamais pu l'atteindre à nous seuls. Nous n'étions tout simplement pas assez nombreux, et, avant de recevoir cette transfusion de sang à bonne conscience de race, nous étions à peu près aussi stupidement ignorants des réalités raciales que l'était la population blanche du reste du pays. Les Défricheurs aryens ont été ceux qui ont rendu possible la révolution, et même si certains d'entre eux étaient des fils de putes arrogants qui nous traitaient de culs-terreux et nous surnommaient Daryl et son frère jumeau Daryl, nous leur devons notre liberté. Si les Wingfield n'avaient pas entrepris leur expédition pionnière depuis la Caroline du Sud et n'étaient pas venus s'installer à Dundee, j'aurais eu toutes les chances de plonger dans la boisson comme mes parents, dans la drogue et le crime comme mon premier frère, ou de céder au côté obscur comme mon autre frère qui est devenu avocat. Ou même de plonger tout court. Dans tous les cas, ma vie n'aurait jamais abouti à rien, et il y aurait des années que je serais mort comme mon père dans une soi-disant maison de retraite en lambeaux où un soi-disant professionnel médical surchargé de travail aurait décidé que j'étais une nuisance et m'aurait fait la petite piqûre, ou peut-être que j'aurais simplement été étouffé avec un oreiller par un « aide-soignant » jamaïcain enjoué et souriant juste pour rigoler.

La structure de pouvoir de ZOG était faible, incompétente et sénile, mais elle savait ce qui était en train de se produire avec le Parti, et elle a réagi. Ce n'est pas pour minimiser l'importance de ce qui s'est passé pendant ce jour glorieux à Cœur d'Alène, ni de la guérilla qui s'est ensuivie, mais j'ai toujours eu le sentiment que nombre de nos historiens, ou bien ne se rappellent pas, ou bien n'ont jamais compris combien les choses étaient dures, violentes et dangereuses pour nous avant le 22 octobre. C'étaient les temps où nous ne pouvions pas rendre les coups, du moins pas officiellement. Oh, non, nous ne nous faisions pas que nous écraser et faire le mort. Nous allions dans le noir complet. ZOG savait que nous pourrions devenir actifs s'il le fallait, et, d'une certaine et curieuse manière, je pense que ça nous a sauvés. Je pense qu'il restait quelques personnes à moitié intelligentes au gouvernement des États-Unis, qui comprenaient qu'il y avait là le potentiel d'une catastrophe de première catégorie de leur point de vue, et qui ont essayé de soumettre un compromis de quelque nature qui nous aurait au moins autorisé une entrée à faible échelon dans l'ordre politique. Jeter quelques miettes aux Blancs sous la table, si l'on peut dire. Mais ces voix de bon sens et de raison au sein de la structure de pouvoir ont été ignorées et réduites au silence. Les Juifs n'ont jamais eu assez de tact pour essayer la carotte plutôt que le bâton, tant leur haine était profonde et impérieuse pour quiconque contestait leur autorité et leur droit à régir nos vies.

Au début, nous avons été ignorés. Puis, quand il n'a plus été possible de nous ignorer, nous avons été harcelés par des voyous et des brutes de bas étage comme Leon Sorels. Quand il n'a plus été possible de nous chasser de la ville ou de nous rendre soumis à force de coups, ZOG a cherché à nous anéantir au niveau de l'État, par des lois qui le disaient rarement ouvertement, mais étaient très clairement dirigées contre nous. Quoi que fit le Parti, la législature de l'État cherchait à l'interdire, parfois en organisant en urgence des sessions extraordinaires pour modifier la Constitution, comme lorsque le Vieux a remporté la primaire républicaine pour le poste de lieutenant-gouverneur et a fait péter un câble à l'ensemble du Système judéo-gauchiste. Mais le gouvernement enjuivé était encombré par une nécessité de préserver les apparences d'une liberté d'expression et de libertés politiques, tout en refusant la substance aux Blancs,

si vous voyez ce que je veux dire. Ils cherchaient à créer une situation où, techniquement parlant, le Parti pourrait exister, mais pas fonctionner. En vertu de la vieille Constitution des États-Unis de 1787, nous avions en théorie le droit à la liberté d'expression. Mais si nous distribuions un tract ou collions une pastille causant une « anxiété mentale » à je ne sais quelle foutue minorité, ça devenait un crime pénal du nom de *hatecrime*, soit crimedehaine. Ou du moins favorisation à la commission d'un crime. Oui, à un moment ils ont vraiment mis en place des lois sur l'idée de créer un environnement propre à favoriser la commission de crimes, cinq ans au trou pour avoir déposé un prospectus ou un journal sur la pelouse de quelqu'un. Et quand tout le reste avait échoué, il restait toujours la « violation des droits civiques », ce qui voulait dire ce que le procureur et les tribunaux fédéraux voulaient que ce fût. À un moment, ils ont inculqué trois garçons pour violation des droits civiques pour avoir jeté un serpent mort sur le porche d'un nègre, tous les trois ont été condamnés à la prison à vie. La Bête ne nous a pas franchement interdits jusqu'au 22 octobre, lorsque le Parti a été déclaré organisation criminelle, mais nous étions traités comme une organisation criminelle dès longtemps avant ça. Eh bien, nous leur avons rendu la pareille quelques années plus tard en déclarant le gouvernement des États-Unis organisation criminelle.

Nous étions un mouvement légal, et, pour survivre, devions agir comme si ce mouvement était illégal. Même pendant nos moments censés être à découvert et respectueux des lois, le Parti était structuré sur un mode paramilitaire. Rien de fantaisiste, rien qu'un schéma d'organisation compliqué et rebutant basé sur les deux modèles les plus efficaces de l'époque, l'IRA provisoire et Cosa Nostra. En fait, c'est là qu'est née la Compagnie Écho. C'était très libre, très simple et dépouillé, mais il y avait là la structure de base d'une armée révolutionnaire. Pas d'état-major par État, seulement des unités ou des groupes locaux qui rendaient compte à une seule personne, ou, au mieux, à une équipe de deux ou trois supérieurs dans des buts de coordination et d'efficacité. Au niveau supérieur, il y avait le Quartier général, qui, vers la fin de la phase « légale », changeait d'emplacement si souvent qu'il ne prenait même plus la peine de louer une boîte postale et ne communiquait que par téléphone, courriel et quelques sites Internet.

À un moment, le QG opérait à bord d'une énorme semi-remorque à dix-huit roues maquillé pour avoir l'air d'un camion frigorifique, dans lequel le Vieux et quelques autres types dormaient dans des hamacs et s'arrêtaient dans des parcs nationaux et des relais routiers pour prendre des douches et faire la lessive. L'idée était que si jamais les unités locales voyaient leurs communications coupées avec le Quartier Général, très certainement lorsque le couperet s'abattrait sur nous et que nous devrions entrer en clandestinité complète, chaque équipe pourrait fonctionner et fonctionnerait indépendamment. Tout le monde connaissait le but dernier, l'indépendance, et tout le monde luttait pour atteindre ce but. Comme le disait Robert Miles, le Parti était conçu pour que nous puissions tous marcher séparément mais frapper ensemble.

Quand je dis que nous étions des combattants politiques, je veux bien dire des combattants politiques. Chaque unité ou groupe du Parti était supervisé par un commandant de compagnie qu'on appelait le coordinateur de l'unité, ou, parfois, le chef de groupe, dans les rares occasions où on lui donnait un titre. Ces groupes étaient assez petits pour que chacun sût qui était qui, et quand on disait « George » ou « le type de la ville », tout le monde savait de qui on parlait. Le chef d'unité établissait de petites équipes de trois ou quatre personnes avec chacune un chef spécifié, et, à de rares exceptions, ces chefs d'équipe étaient les seuls à correspondre avec les chefs d'unité, et encore, avec un seul à la fois, de crainte d'une conspiration. Les rassemblements de membres du Parti pour une activité spécifique à une échelle plus vaste qu'une équipe étaient rares, avec une exception dont je parlerai très bientôt. Les jours des grands rassemblements du style des Nations Aryennes, venez tous, tous les Pierre Paul Jacques à la peau blanche et deux jambes peuvent entrer comme dans un moulin et bienvenue ; les ralliements de masse où parfois les agents et journalistes infiltrés sous couverture étaient plus nombreux que les vrais suprémacistes blancs — ces jours-là étaient révolus de longue date.

Certains groupes plus étendus du Parti, qui se sont, plus tard, mués en brigades de la NVA, avaient des officiers politiques, ou « officiers informateurs », qui constituaient une équipe particulière d'imprimeurs, d'écrivains, d'informaticiens, de communicants, etc. afin de réaliser de la propagande locale destinée spécifiquement à leur zone ; la plupart des officiers politiques de la NVA ont fait leurs armes dans la propagande ou l'enseignement clandestins. Certains groupes avaient un officier en charge des opérations

qui remplissait les rôles de chef de groupe par intérim et de cogneur en chef, et il y avait parfois en outre un poste de quartier-maître, occupé par quelqu'un qui fournissait les équipements nécessaires au fonctionnement d'une cellule, mais cela ne se produisait que lorsqu'un de ces types était appelé. Le Parti avait, très tôt, adopté une politique selon laquelle le rang suivait la fonction, ce qui voulait dire beaucoup d'Indiens et peu de chefs. Nous étions toujours à court d'uniformes et de titulatures originales. Rien de ces foutaises de Chefs Sans Peur et Sans Reproche revêtus d'uniformes de hussards napoléoniens pour les caméras de télévisions se proclamant Empereur du Nord avec, pour Prince Héritier de Portland ou je ne sais quoi, un concierge de Beaverton.

Pendant un bon moment, nous avons adopté le borsalino comme signe distinctif officieux, presque comme les couleurs d'un gang, et je dois avouer que ça faisait du bien d'arpenter les rues en bande avec nos galurins, mais même une chose aussi simple que celle-là s'est révélée trop attirer les ennuis, les risques et l'attention pour valoir le coup, et nous nous sommes montrés plus attentifs par la suite sur ce sujet. Le Vieux était officiellement Secrétaire général du Parti, mais personne ne l'appelait jamais comme ça. Rien que cette brève description que je viens de vous faire donne l'impression d'un Parti beaucoup mieux organisé qu'il ne l'était réellement. Arriver à faire un truc était l'aboutissement d'une chaîne façon « Je connais un gars qui connaît un gars qui connaît un gars qui peut filer un coup de main. » Vous ne connaissiez et n'aviez confiance qu'en quelques personnes dans un petit groupe de camarades, et, par consensus ou sélection naturelle, un ou deux de ces camarades donnaient le cap. Si vous aviez des capacités particulières, d'autres équipes pouvaient solliciter vos services, et, s'il fallait se mettre au vert ailleurs dans le Nord-Ouest, on vous donnait un ou deux contacts dans votre nouvelle zone, et ensuite soit vous vous mettiez en bande avec eux, soit vous recrutiez votre propre équipe.

Chaque unité du Parti avait une zone opérationnelle vaguement définie, et certains groupes avaient des attributions spéciales comme la propagande, l'approvisionnement technique, la levée de fonds, l'acquisition de vivres, etc. Il n'y avait pas que le bas peuple ; on trouvait des cellules du Parti dans des conseils d'administration de Seattle, dans des postes de police, des bases militaires, et même dans quelques rédactions de chaînes télévisées d'information. Certaines des premières opérations de guerre psychologiques étaient marrantes,

du genre provoquer ou manipuler un politicien ou un gros bonnet gauchiste pour lui faire dire « nègre » et s'assurer que les médias lui sauteraient dessus. Une fois, j'ai aidé à déposer quelques documents et deux-trois autres trucs à un endroit stratégique, qui ont mis notre député local de Dundee au Parlement de l'État dans une belle panade en le faisant passer pour un raciste inavoué, ainsi qu'un individu aux goûts sexuels extrêmement singuliers, ce qui lui a valu beaucoup d'ennuis avec notre clique de féministes locales, peu nombreuses mais très bruyantes. Le Parti appréciait tout particulièrement employer la ruse, la manipulation médiatique et toute la panoplie des coups montés pour susciter des frictions et des oppositions entre les différents minorités et groupe d'influence, les Noirs contre les féministes, les Mexicains contre les homosexuels, les gauchistes contre les Juifs, les chrétiens contre les Juifs, les Noirs contre les Juifs — vérole, tout le monde contre les Juifs. Plus les ennemis de notre race passaient de temps à se sauter à la gorge les uns des autres, parfois littéralement, moins ils en avaient pour s'intéresser à ce que faisait le Parti.

Le but du Parti était triple : éduquer la population blanche par la propagande et ainsi la préparer à l'indépendance ; recruter des Blancs de valeur pouvant être d'une utilité pratique immédiate à la révolution ; et se préparer à la lutte armée contre ZOG, dont nous savions tous qu'elle finirait par arriver, et sans laquelle nous étions tous conscients que rien ne changerait jamais. Tout ce que nous faisions était nécessaire à la poursuite d'un ou plusieurs de ces trois objectifs.

Notre petite section du Parti à Dundee était assez typique. Elle consistait en moi, la famille Wingfield, un homme discret d'âge mûr du nom de John Pilafski, qui gérât la dernière supérette de la ville possédée par un Blanc, avant que les bougnoules ne finissent par la faire fermer, et les membres du cours extrascolaire de littérature et d'Histoire de Red Morehouse, que nous appelions la *Chowder Society*⁴.

La plupart de nous étions jeunes. Red et Carter effectuaient la plupart du recrutement, y compris la vérification méticuleuse des antécédents et la surveillance attentive à laquelle chacun avait droit avant que nous l'approchassions. On ne contactait pas le Parti. C'était le Parti qui vous contactait, et cela éliminait un paquet d'indics potentiels ainsi que d'ivrognes, de furieux et autres indésirables du même acabit qui pol-

⁴ Référence au roman *Ghost Story*, de Peter Straub.

luaient l'intégrité du mouvement de résistance blanche du Nord-Ouest. On ne laisse pas sa porte grande ouverte pour laisser entrer n'importe quel bozo qui passe, non ? On choisit qui on invite chez soi. J'ai appris plus tard qu'avant que Carter m'eût approché en cette nuit pluvieuse sur la Première Rue, il avait réalisé une vérification intégrale de moi et de mes parents au travers de son boulot, Rooney avait volé mon dossier scolaire de son casier au lycée de Dundee et l'avait copié illégalement, Ma Wingfield s'était rendue à la laverie et avait fait une brève mais éclairante connaissance avec ma mère, et Carter lui-même était passé en voiture vers le terrain de caravanes où je vivais et dans ses environs, où il avait découvert le peu qui restait à découvrir sur moi et mes parents.

En ce qui concernait le fait de se préparer pour la révolution à venir, c'était plutôt le travail de Carter et d'Adam. Adam avait fait bon usage de son passage dans l'Armée, et les jumeaux entendaient faire bon usage du leur lorsqu'ils iraient y faire leurs classes. Pour le reste d'entre nous, on se contentait du militantisme de base, chaînes de courriels et unités de tags en ville. Deux nuits par semaine, au moins, nous sortions et nous livrions à toutes sortes d'activités haineuses et inciviques, et nous nous éclations à les faire. Nous déplacions et distribuions des tracts, des pamphlets et autres textes imprimés d'une centaine de manières, allant du glissage de tracts dans les pages des journaux dans leurs présentoirs au dépôt dans les bacs de malbouffe des épiceries de cartes de visite avec un drapeau tricolore sur un côté et un slogan sur l'autre. Nous entrions dans la salle informatique du lycée, et envoyions des dizaines de milliers de courriels à travers toute notre circonscription grâce à plusieurs comptes fantoches et plusieurs serveurs anonymes situés à l'étranger, nous envoyions tout, depuis des copies de *White Power* de Rockwell jusqu'à des piques fielleuses dénigrant la lignée familiale de Leon Sorels.

Notre bande de rebelles en culottes courtes a réalisé une manœuvre de guerre psychologique contre le réseau de pouvoir local que je trouve encore, aujourd'hui, irrésistiblement drôle. C'était une idée de Rooney, elle pouvait être d'une malveillance charmante. Il nous a fallu deux semaines de travail dissimulé jusqu'à point d'heure, à porter des gants de chirurgie pour ne pas laisser d'empreintes. Nous avons envoyé par courrier deux mille lettres aux notables et citoyens éminents de la ville de Dundee et du comté de Lewis, rédigées sur du papier à en-tête volé au maire Ole Stolen, imprimées sur un ordinateur du ly-

cée, copiées sur la photocopieuse de l'école et timbrées par la machine à affranchir de l'établissement. Dans ces faux soigneusement composés, Sonnonneur notre maire bien-aimé se livrait à des divagations incohérentes sur deux pages comme s'il était ivre ou défoncé au crack, et finissait par déclarer sa passion adultère pour une prof d'éducation civique du lycée mariée, très guindée, et politiquement correcte à fond, une féministe arrogante et insupportable que nous détestions tous. Il avait même inclus un petit poème pour elle :

*Qui a enfoncé en vainqueur
La cave où s'enterrait mon cœur,
S'est mise en reine au firmament
Pour y recevoir mes serments ?
Ma colombe !⁵*

Ce poème ridicule était mon idée. Dans mes éclectiques et excentriques leçons autodidactes de lecture, j'avais toujours aimé les vraies histoires de crimes, et ce poème venait de l'affaire de meurtre d'Adélaïde Bartlett en 1886, écrit par un prêtre de l'Église anglicane tombé amoureux d'une garce qui avait empoisonné son mari avec du chloroforme. Le résultat nous semble aussi lamentable et puéril aujourd'hui qu'il le semblait à l'époque victorienne. Lorsque le poème avait été lu devant le tribunal au moment du procès, le révérend M. Dyson avait été chassé de sa chaire par les moqueries, et contraint d'émigrer. Sa petite rythmique me restait collée dans la tête, et je la trouvais si amusante que j'avais commencé à chercher un usage contemporain et démoniaque à en faire. Pour autant que nous sussions, le maire et M^{me} Constanza ne s'étaient jamais seulement vus, encore moins n'avaient-ils eu de relation ensemble, et personne ne l'avait jamais appelée ma colombe. Mais je vous prie de croire qu'à compter de notre farce, elle n'a plus été que ma colombe.

Vous voyez l'essence de la guerre psychologique, au contraire de la guerre où l'on tire ? Plutôt que son corps, vous détruisez l'esprit de la cible et sa volonté de poursuivre le combat. Il y a des moments où il vaut mieux faire d'un ennemi un bouffon en public plutôt que le tuer et en faire un martyr, et risquer qu'il soit peut-être remplacé par quelqu'un de plus compétent et de plus dangereux. Toute cette lettre était bidon du début à la fin, une mauvaise farce d'adolescents,

⁵ Texte original : *Who is it that hath burst the door / Unclosed the heart that shut before / And set her queen-like on its throne / And made its homage all her own ? / My Birdie !*

et pourtant elle a entièrement pourri la vie de Stolen et a fait faire une crise de nerfs à la connasse gauchiste. Stolen a passé tout le mois qui a suivi à clamer et à braire dans les journaux, à la radio et à la télé que c'était un canular et que c'étaient ses ennemis qui cherchaient à l'atteindre, mais personne à Dundee ne le prenait plus jamais au sérieux. M^{me} Constanza a essayé d'ignorer toute l'histoire, mais tout le monde, sans cesse, en ville, ricanait dans son dos, rou-coulant, secouant les mains pour imiter le bruit des ailes d'un oiseau, déposant sur son bureau des figurines de Big Bird de Sésame Street et des bouquins d'ornithologie, diffusant *Fais comme l'oiseau* dans l'intercom du lycée, vous voyez le tableau. M^{me} Constanza n'avait jamais eu le sens de l'humour, et ça lui a fait fondre un fusible. Les faux bruissements d'ailes engendrèrent tant de récriminations, de confusion, d'inquisitions et de hourvari qu'elle quitta le lycée à la fin de l'année ; et la crédibilité de Stolen comme dirigeant civique fut sévèrement ébranlée de même que sa confiance en lui, ce qui fut un plus pour la NVA lorsque nous nous mîmes à tirer des rafales dans la ville et y faire exploser des cibles dans la nuit.

Une révolution est sanglante et meurtrière, mais on peut aussi se marrer comme des bossus si on s'y prend bien.

Par-dessus tout, le Parti encourageait les actions avec le drapeau. Un drapeau vaut mille mots dès l'instant qu'on est sûr que tout le monde dans la communauté sait à quoi ce drapeau correspond. Dès qu'ils le savent, les gens doivent voir ce drapeau partout. Nous avions des centaines de drapeaux tricolores faits à partir de tout et n'importe quoi, depuis du papier crépon à du plastique en passant par de la soie, et nous les fichions partout, allant parfois jusqu'à lever un drapeau tricolore de dimensions réelles sur les mâts du bureau de poste et d'autres bâtiments, enserrant les cordons à l'adhésif ultrarésistant pour lui permettre de flotter au moins quelques heures pendant le jour. Nous avions des autocollants tricolores, avec ou sans slogans, certains en papier gommé, d'autres en vinyle avec une sorte de superglue que Carter avait mise au point dans son atelier et qu'il fallait, pour la décoller, passer à l'hydrogommeuse là où nous avions collé les pastilles. Nous nous assurons que l'image du bleu, du blanc et du vert était imprimée dans l'esprit de chacun : nous avions des autocollants tricolores, des cartes de visite tricolores, des tracts tricolores et bien sûr de nombreuses bombes de peinture.

Si jamais tout ceci vous semble des gamineries, vous devez vous rappeler quelle époque c'était. Les choses que nous faisions étaient un bon entraînement pour les futures opérations de la NVA, parce qu'elles étaient très dangereuses. Faites-vous choper lors d'un collage éclair et vous finissez dans la même prison que le camarade qui a tué un chicano, et avec presque autant d'années de détention. Dans les dix-huit mois qui ont précédé le 22 octobre, près de deux cents personnes dans le Nord-Ouest se sont pris des peines de prison allant de cinq à vingt ans pour divers crimes classés depuis le crime fédéral de favoritisme à la commission de crimes à celui d'acte délictueux visant les biens en passant par le vandalisme ; et, naturellement, tout ce qu'on faisait dans l'enceinte d'une école, d'une université ou d'un lieu de travail, qu'on y fût employé ou pas, était régi par la Loi Dees. Pendant cette période, six camarades ont été abattus par la police alors qu'ils distribuaient des documents illégaux ou qu'ils réalisaient des tags. Le plus jeune avait douze ans. Leurs noms sont sur le Mur des Martyrs sur l'esplanade du Capitole d'Olympia. ZOG a également tenté de nous coller au râble des lois prohibant les tags, adoptées à la base pour tenter d'empêcher les gangs mexicains et nègres de taguer leurs emblèmes et autres œuvres d'art sur les transports en commun, puis, quand ça n'a plus suffi, causer de l'angoisse mentale à nos pauvres jeunes frères basanés est devenu une « conspiration criminelle ». Ce qui était sidérant, c'était que nous ne lancions même pas tant d'injures raciales que ça, pour des raisons psychologiques. Nous comprenions que taguer « nègres » à la bombe sur les murs n'accrochait pas vraiment les gens ordinaires. Ça paraissait juste mesquin et puéril. La majorité de la redécoration à l'improviste que nous opérions sur le paysage consistait en les trois bandes bleu, blanc et vert standard, et quelque chose comme « Les Mexicains dehors, du travail pour les Blancs », « Liberté Blanche » ou « Nation Nord-Ouest » en slogan.

Tout cela étant dit, ces escapades nocturnes firent partie des meilleurs moments d'amusement que j'aie jamais eus. Sans parler du fait qu'elles servaient de rendez-vous avec Rooney. Notre relation s'était développée dans une perspective qui était très inhabituelle pour cette époque, où les adolescents et les adolescentes se voyaient les uns les autres comme des cibles, des compétiteurs, des trophées ou des objets sexuels. On ne pouvait pas vraiment dire qu'elle était platonique, parce que l'activité politique illégale créait une espèce

d'intensité qui, mêlée à la tension sexuelle normale des ados, atteignait des sommets, mais j'étais parfaitement heureux d'être son camarade d'armes, et elle me donnait toujours à comprendre, sans dire un mot, que j'étais quelqu'un de spécial pour elle, que j'avais été choisi, et qu'un jour le moment viendrait. J'en étais si sûr que je n'ai jamais été jaloux de quelque manière que ce fût d'aucun des autres gars de mon âge qui nous ont côtoyés au sein de notre unité. Mais nous n'en parlions jamais. Comment expliquer cela ? On ne parlait tout simplement pas de ce genre de choses avec Rooney. Il y avait toujours tant de choses plus importantes et plus intéressantes à faire. En un certain sens, c'était très bien pour moi. La plupart des adolescents d'alors, et encore d'aujourd'hui j'imagine, passent la plupart de leur temps à se préoccuper de leur bite. Cette partie-là de ma vie a été employée à mon initiation au sein de la famille élargie des Winfield, et j'ai pu, à la place, exercer mon esprit, ce qui est quelque chose qu'un jeune homme est très chanceux de voir survenir dans sa vie.

Je ne crois pas que, de tout mon passage au lycée, Rooney et moi soyons vraiment jamais sortis ensemble, seuls, pour une quelconque occasion qui fût purement sociale et non pas raciale par n'importe quel aspect. Je dois admettre que j'ai vraiment été déçu de ne pas pouvoir l'emmener au bal de promo, mais non seulement les Wingfield réprouvaient la danse pour des raisons religieuses et parce que les enfants blancs s'y comportaient comme des nègres, mais Rooney m'avait ri au nez à cette idée. « Seigneur, Shane, tu m'imagines en train d'essayer de danser ! » avait-elle gloussé avec une dérision gaie. « J'aurais l'air d'une grue au milieu d'une tornade ! » Du coup, la nuit du bal, je lui ai apporté une pincée de fleurs, Ma l'a épinglée à sa veste en jean — elle avait le droit de porter des jeans quand nous partions en chignole — et elle l'a portée toute la nuit tandis que nous lancions des journaux du Parti sur les pelouses et dans les allées dans tout Chehalis puis peignîmes un immense drapeau tricolore sur le mur de la caserne de pompiers alors que le camion était parti pour un appel. Nous nous assîmes sur la digue et contemplâmes l'aube se lever sur les montagnes derrière nous et allumer le port de Dundee par là même, et j'ai eu un autre baiser. Ce fut notre bal de promo.

Je me souviens avoir dit quelque chose alors que nous contemplions la mer, à propos de la beauté de notre Patrie. « Elle sera encore plus belle quand nous serons libres », avait-elle répondu.

Puis nous avons recommencé à faire du vandalisme et à faire le lit du terrorisme pendant quelque temps. Mais à ce moment-là, les gens riches du comté de Lewis commençaient à être sérieusement inquiets devant tous ces graffiti bleu, blanc et vert sur les panneaux d'affichage et sous les ponts. Surtout tout ce qui disait « Moins de Mexicains, plus de travail. » Le tiers-État blanc semblait avoir en tête des idées excédant ce qui lui était permis de penser. Des mots effrayants tels que « Salaire décent » hantaient les cauchemars de ces hommes riches. Enfin, riches par rapport à nous, plutôt, puisque le haut du panier du monde des affaires de notre comté n'était que du menu fretin selon les grilles de Seattle ou de la nation tout entière. Il se pouvait même que les profits tirés de la scierie, de la conserverie et des plantations de cellulose pour les usines de papeterie se trouvassent menacés si la main-d'œuvre hispanique avait la révélation qu'elle n'était pas la bienvenue dans l'aimable, libéral, sympathique et amical comté de Lewis où l'on aimait tant la diversité. Ces motifs bleu, blanc et vert commençaient à mettre sur les nerfs les *braceros* et les *madrugadores*, et les bonniches ou les nourrices des richards commençaient à avoir peur de rentrer seules chez elles la nuit, par crainte des horribles *gringos* racistes qu'elles voyaient cachés derrière chaque arbre. Les visages pâles indigènes se montraient un peu trop agités, et il fallait qu'on les châtiât sévèrement, qu'on leur apprît le respect pour leurs supérieurs et leurs caniches basanés.

En conséquence, ils firent venir une unité opérationnelle spéciale du FBI chargée de faire respecter les droits civiques, avec carte blanche pour nettoyer le comté de Lewis de l'immonde et démoniaque racisme ; et c'est ainsi que j'ai eu la comparable chance de rencontrer l'Agent spécial Bruce Goldberg pour la première fois. Mais peut-être qu'avant de vous parler de ça, je devrais vous dire comment j'ai rencontré Red Morehouse. Ouais, je sais, je passe un peu du coq à l'âne, mais vous avez dit que vous vouliez du flux de conscience. Cette histoire avec Goldberg n'est pas importante. Un Juif n'est rien, juste un Juif. Mais Red ? Lui, c'était quelqu'un.

Chapitre XIV

L'UNE DES CHOSES que le Parti a faites très tôt a été d'encourager les meilleurs d'entre nous à entrer dans certaines professions qui pourraient se révéler d'importance stratégique à un stade ultérieur de la lutte révolutionnaire pour l'indépendance du Nord-Ouest. Tout en haut de la liste de ces professions, on trouvait l'enseignement, et comme les enseignants recevaient un salaire parmi les plus merdiques dans la fonction publique en récompense d'un des emplois les plus stressants et les plus imbéciles qui existassent, il n'y en avait jamais assez, et, même dans une économie dévastée, les emplois dans l'éducation étaient très nombreux. Plus particulièrement dans les zones rurales de l'État, où le salaire était beaucoup plus bas qu'à Seattle ou même à Dundee, mais où les étudiants étaient toujours majoritairement d'une carnation blanche. Exactement les endroits où nous aimions recruter. Même dans une économie branchée sur un poumon artificiel, les enseignants pouvaient être sûrs de leur emploi s'ils consentaient à faire profil bas pendant les heures de cours, vivre avec un salaire de serf, et se coltiner quelques tonnes de daube politiquement correcte tous les jours afin d'atteindre quelques jeunes esprits blancs fonctionnels et réceptifs avec un message racial.

Martin « Red » Morehouse avait mis en place une école officieuse après les cours pour certains enfants blancs de notre Lycée de Dundee, et aussi quelques-uns du collège comme China Wingfield, que ça intéressait d'apprendre vraiment quelque chose, de découvrir un peu la vraie Histoire de notre race et la façon dont les choses marchaient vraiment dans la société. Nous l'appelions la *Chowder Society*, d'après un roman de Peter Straub, Red nous ayant demandé d'éviter tout nom particulièrement aryen ou subversif. Nous nous réunissions dans les maisons

de plusieurs sympathisants du Parti, mais le plus souvent nous nous rassemblions dans la remise des Wingfield, un bâtiment de tôle ondulée qui tenait à moitié de la grange et à moitié du garage. Elle avait un étage, où Carter avait installé une authentique salle de classe avec des tables, un tableau noir, et une réserve de livres interdits soigneusement cachés dans un casier construit et dissimulé spécialement dans l'éventualité d'une descente de police. Il n'y avait aucun programme au sens propre dans la *Chowder Society*. Nous discussions de l'actualité, ou d'une quelconque saleté anti-blanche et politiquement correcte que nous venions d'entendre à l'école de la part de notre professeur d'Histoire officiel, puis Red ouvrait un de ses livres, ou parfois une copie de l'édition de 1925 de l'*Encyclopædia Britannica* qu'il s'était procurée je ne sais où, et nous disait ce qu'il en était réellement.

Il y avait environ une douzaine de gamins blancs de Dundee au sein de la *Chowder Society* en tout et en moyenne, et dans les bonnes soirées peut-être que sept ou huit d'entre nous se pointaient. C'est cette exception-là que je mentionnais précédemment à la règle des petites équipes. Pendant des années, les cours de la *Chowder Society* furent les rassemblements blancs les plus étendus auxquels j'assistai. Je n'ai jamais servi dans une Colonne volante, donc je crois bien que ce n'est que lorsque la *Northwest Defense Force*, notre Armée nationale nouvellement formée, s'est regroupée pour l'attaque contre Portland que j'ai vu plus de cent des nôtres au même endroit. Même notre cellule centrale dans la caserne de pompiers d'Auburn ne comptait qu'une cinquantaine de Volontaires. Parfois, les participants informels de la *Chowder Society* devaient travailler, comme il arrivait lorsque, moi-même, je passai le balai à Burger Doodle, mais dans certains cas les parents des gosses se rendaient compte de ce qui se passait, prenaient peur et interdisaient quelque temps à leur fils ou à leur fille de revenir.

Bizarre, quand on y pense. Ils préféraient voir Kevin ou Jennifer traîner dans le square avec des blaireaux à planche de skate, à descendre des canettes de bière et à fumer de la beuh, plutôt que de les voir assister à des événements éducatifs non-autorisés et politiquement suspects, où ils couraient le seul risque d'apprendre des vérités dérangeantes et de finir par utiliser leur tête pour autre chose qu'un support à leurs couvre-chefs. Mieux valait un camé à la ramasse ou une salope en cloque qu'un abominable raciste nazi. Je ne rigole pas, il y avait des parents qui avaient vraiment ce comportement-là.

Je suis certain que l'administration de l'école savait ce qui se passait, mais était pétrifiée quant aux moyens d'y faire face. S'ils faisaient un scandale du petit loisir de M. Morehouse et tentaient de le faire virer, cela provoquerait une mauvaise publicité et une descente sur les écoles publiques de Dundee des médias d'information, des gros bureaucrates gauchistes et des psychologues timbrés d'Olympia pour dénazifier tout ce qui passe, avec tout le bruit et la fureur qui vont bien. Ces ronds-de-cuir avaient déjà bien assez subi cela après ma petite prise de bec avec Bobby Fernandez dans la cour de récré, merci bien. Pire encore, M. Morehouse pouvait décider de prendre un avocat et de les poursuivre.

Il était membre d'un machin appelé Association Américaine des Investigations Scolaires, qui était en gros une couverture du Parti pour ceux des nôtres qui étaient profs, et qui n'avait, allez savoir pourquoi, aucune section ailleurs que dans le Nord-Ouest Pacifique. À cette époque, l'AAIS était considérée réglo, même si politiquement suspecte, et on croyait généralement que l'Association avait assez de blé pour engager un ténor du barreau. Croyance erronée. Personne n'avait d'argent nulle part à cette époque, le Parti moins que tout autre, mais la seule vue de l'en-tête d'une lettre d'un avocat suffisait à faire hurler de peur les gens la nuit venue. Les avocats étaient une peste qui détruisaient les vies et semaient des charniers partout où ils passaient.

Techniquement parlant, il n'y avait rien d'absolument illégal à ce que des gens se réunissent simplement chez quelqu'un et y tinssent des discussions privées à propos d'Histoire ou de littérature, mais cela faisait vibrer les antennes averties des administrateurs gauchistes. Ils avaient la quasi-certitude que rien de tout ça n'était kasher dans tous les sens du terme. Des informations et des idées s'échangeaient entre des personnes qui n'étaient pas censées s'intéresser à des idées, et cela inquiète toute tyrannie. Tout débat aux États-Unis était censé être vertical, du haut vers le bas par la voie des médias autorisés, de façon à ce que nous puissions connaître la volonté de nos seigneurs et maîtres quant à ce que nous devons croire et penser. Par moments, le flux pouvait aller du bas vers le haut sous la forme d'enquêtes de marché, afin que les grandes entreprises puissent se faire de l'argent, mais il n'était jamais horizontal, entre pairs, là où le Système n'avait aucun contrôle sur ce qui était dit et n'avait aucun moyen d'établir les bornes d'une discussion acceptable.

D'où les millions de dollars engloutis et les centaines de fédéraux employés à la surveillance des sites web et des conversations privées des tchats sur Internet, même si, après la tristement célèbre affaire Matt Hale de 2004, plus personne de sain d'esprit ne les utilisait dans des buts politiquement incorrects. Cette surveillance des communications privées était l'une des raisons plus ou moins admises pour l'insertion dans la Loi Dees de la section interdisant la « création d'un environnement de travail hostile par l'exclusion des minorités, des femmes et de homosexuels des interactions sociales sur le lieu de travail. » L'Améwique ne voulait même pas que son prolétariat blanc s'assemblât dans un coin de la salle de pause ou de l'espace clopes ni ne pût papoter sans qu'un espion des minorités fût présent.

Au final, le conseil d'administration de l'école a géré l'affaire d'une façon typiquement bureaucrate. Ils ont fait semblant de ne rien voir, se sont envoyés des notes les uns aux autres pour se couvrir si jamais ça devenait explosif, et ont prié pour que, si quelque chose devait arriver, ce fût sous la responsabilité de quelqu'un d'autre.

Red Morehouse était une autre nouveauté pour moi, le premier national-socialiste américain que j'aie jamais rencontré en vrai, bien qu'il m'ait fallu du temps pour m'en rendre compte. Il ne se pavanait pas en chemise brune, ne marchait pas au pas de l'oie ni ne portait une moustache à la Hitler, ses cheveux étaient de longueur normale et impeccablement peignés, il n'avait aucun tatouage, et ne claquait pas sans arrêt les talons en criant « Heil Hitler ! » Red était un homme à l'aspect inoffensif avec des lunettes à monture d'écaille, qui portait très souvent un cardigan à la Mr. Rogers, mais il parvenait à maintenir une apparence érudite plutôt que geek à une époque qui ne faisait pas de différence entre les deux.

Au cours des quelques années qui ont suivi, j'ai appris qu'il connaissait le Vieux lui-même, ainsi que la plupart des dirigeants du Parti au plus haut niveau, y compris des noms qui sont ensuite devenus connus de tous, comme Winston Wayne, Corby Morgan ou Tom Murdock. Mais j'ai appris toutes ces choses par des conversations triviales et rapportées. Red ne donnait jamais de nom. Il ne faisait jamais de propagande ni n'essayait jamais de convaincre quiconque de souscrire à ses opinions nationales-socialistes. La stratégie de Red était de planter des graines, et de les laisser germer d'elles-mêmes au fil du temps.

Si ça ne vous dérange pas que je prenne un peu d'avance dans le récit, le capitaine Morehouse est plus tard devenu l'officier politique de notre Brigade Détroit Sud, ce qui signifie que le Parti lui faisait confiance dans la gestion de notre équilibre spirituel. L'officier politique (OP) était l'homme qui recevait les indications politiques et militaires en provenance du Bureau politique et du Conseil militaire, nous les interprétait, et nous expliquait, si jamais nous avions la moindre question, pourquoi nous faisions ce que nous étions en train de faire à tout moment donné. Ce qui voulait dire qu'il lui fallait le savoir lui-même, alors parfois il devait marcher très précautionneusement sur la pointe des pieds dialectiques, et être capable de lire les feuilles de thé.

L'officier politique avait un droit de veto sur toute opération que pouvait envisager une unité, s'il sentait que la chignole prévue était contraire en quelque façon à la politique du Parti, ou contre-productive eu égard aux buts de la guerre. Il prévalait sur le grade du commandant d'une unité lorsqu'il lui était nécessaire de faire valoir ses fonctions, mais avec de bons officiers politiques et de bons commandants de terrain, ça n'arrivait pas, et nous en avions une jolie moisson dans le comté de Lewis. Red et Tank Thompson se sont toujours bien entendus, ce qui était une bonne chose. Je sais que quelques équipes ont eu des problèmes avec des conflits de personnalité et des rivalités politiques entre l'OC et l'OP.

Morehouse parlait très rarement de lui. Il était père célibataire avec un jeune fils et une petite fille, qui étaient les seules choses à compter dans sa vie en-dehors du mouvement du Nord-Ouest. On ne parlait jamais de sa femme, et il a fallu beaucoup de temps avant que j'apprenne qu'elle était devenue droguée à Houston et s'était enfuie avec son dealeur vietnamien, qui l'avait mise sur le trottoir en échange de crack. Puis, un jour, elle avait décidé de traîner Red devant les tribunaux pour chercher à obtenir la garde de ses enfants au motif qu'il était un sale raciste. Elle voulait en fait les vendre à Tout Un Village pour toucher l'argent de l'adoption. Ce genre de chose arrivait souvent. J'ai découvert tout cela parce que Red m'a un jour demandé de l'accompagner un soir avec quelques autres hommes, pour avoir un petit mot d'explication avec l'avocat de sa femme, chose que j'ai été fier et honoré de faire.

Ce fut la première chignole à part entière de la NVA à laquelle j'ai participé, et c'était avant même qu'il y eût une NVA, avant le 22 octobre, quand nous étions censés rester dans la légalité, ou au moins nous faire discrets. Le comble fut que l'ex de Red a failli obtenir la garde malgré tout, même après que son avocat ne se fut pas présenté au tribunal, et elle aurait pu la décrocher toute seule si elle n'avait pas été défoncée à la cocaïne et n'avait pas vomi sur les genoux du juge. Puis elle a frappé un huissier. L'avocat ? Toujours au fond du détroit de Puget, quelque part au large de Budd's Point, pour autant que je sache. Oui, M'dame, je suppose qu'en y réfléchissant, ç'a été la première fois que j'ai participé au meurtre d'un homme, mais les avocats ça ne compte pas.

Ça ne dérangeait pas Red de parler de lui lorsqu'il s'agissait d'établir un argument politique ou racial, cependant. Un jour d'hiver froid et méchant, je lui avais demandé ce que ça lui avait fait de quitter la contrée chaude où il était né pour venir dans ce trou à rats (comme je voyais alors le Nord-Ouest).

« Shane, je suis né et j'ai grandi dans les collines du Texas, dans une petite ville du nom de New Braunfels, fondée à l'origine par des immigrants allemands » m'avait-il répondu.

« Je n'ai pas seulement grandi avec un chapeau et des bottes de cow-boy, mais aussi avec de la saucisse, de la choucroute et les soirées de samedi soir dans l'arrière-cour de la brasserie Hofbrau. Si j'avais pu, j'aurais passé ma vie dans le Texas et j'y serais mort, et si j'avais dû aller où que ce fût ailleurs, je serais allé en Allemagne, bien que la seule Allemagne dans laquelle j'aimerais vivre n'existe plus depuis longtemps. Quitter cet endroit où sont enterrées quatre générations de mes ancêtres en sachant que je ne reviendrais pas a été l'une des choses les plus difficiles que j'aie dû faire de toute ma vie. Mais ce n'est certainement pas la première fois que ceux de notre race ont fait une telle chose, à commencer, il y a des millénaires, lorsque le premier Goth a mis sa femme, ses enfants et ses chiens dans son char à bœufs et s'est dirigé au-delà de ses collines. Tous mes aïeux enterrés à New Braunfels venaient d'ailleurs. Il y a longtemps, je me suis rendu compte que j'étais né à une de ces périodes où je ne pourrais pas vivre ma vie selon mes désirs. Avec un peu de chance, mes petits-enfants auront ce luxe. Nous, nous ne l'avons pas, pas pour cette génération. Dieu ne nous a pas seulement donné la vie, Il nous a faits blancs. Il l'a fait pour une raison, et pas pour que nous nous égaillions

dans les bois et dans les prés à danser, chanter, faire du roller, nous défoncer et prendre du bon temps. La vie est un devoir. Toi, tu es né ici, dans cette contrée merveilleuse, et je t'envie. J'ai dû venir ici par décision consciente, et ce fut un long et pénible chemin. Mais c'était la bonne décision, et je ne la regretterai jamais. »

Red a été le premier qui a pris de son temps pour me parler des Juifs. Pour les Wingfield, c'était simple : les Juifs étaient des créatures de Satan, et c'était tout. Avant de rencontrer Red, je ne savais que ce que j'avais lu dans des livres ou vu à la télé à propos du Troisième Reich. Je savais lire entre les lignes, je me souvenais de ce que Mandelbaum avait essayé de me faire, et je savais que je n'aimais pas ces crevards au nez crochu parce qu'ils étaient contre Adolf Hitler, et qu'Adolf Hitler était mon idole, mais très franchement, j'aurais eu énormément de mal à justifier ces pensées par la logique ou les faits. Non que je m'en souciasse. Parfois, ce qui est juste ne suit pas rigoureusement la logique. On le sait simplement dans son âme. Je me rappelle avoir demandé à Red si nous avions ou non vraiment une chance de remporter l'affaire, eu égard aux terribles obstacles accumulés contre nous.

« En réalité, je pense que nous avons de meilleures chances maintenant que n'importe quand depuis 1945 » m'avait-il répondu avec assurance. « Vois-tu, Shane, l'Histoire prouve une chose de façon répétée. Le Juif finit toujours par voir trop grand. Peu importe combien ils peuvent se montrer intelligents, subtils, patients et organisés, à terme les Juifs finissent toujours par pousser le bouchon un peu trop loin, par excéder le peuple qui les héberge, et à ce moment-là on repart pour des pogroms. Toujours. Ils ne sont en rien aussi intelligents qu'ils croient l'être. Malins, oui, mais leur intelligence n'est pas créative. Ils savent quémander, emprunter, voler et adapter pratiquement n'importe quoi chez les peuples qui les hébergent pour servir leurs propres desseins, mais ils n'ont jamais vraiment inventé quoi que ce soit. Ils n'ont même pas inventé le monothéisme, le pharaon Akhenaton les coiffe au poteau et les auteurs de la Bible ont même pompé une bonne partie des Psaumes et des Proverbes sur des hymnes égyptiennes au Soleil. »

« Les Juifs acquièrent le contrôle effectif d'une société grâce à des années, parfois des siècles de préparation, de planification, de trame et de remue-ménages incroyablement patient ; mais une fois qu'ils l'ont, ils ne peuvent pas se satisfaire de continuer à exercer ce contrôle discrètement depuis les coulisses. Le drôle de petit homme

avec un gros nez ne peut pas se résoudre à rester derrière le rideau indéfiniment. Au lieu de ça, dans son moment de triomphe, Schlomo tombe toujours le masque, et laisse le monde voir l'arrogance, la haine et l'hubris talmudiques qui se cachaient derrière. Winston Churchill, entre tous, a un jour fait un commentaire très révélateur à propos des Juifs. Il a dit que le Juif était toujours soit à vos pieds, soit à votre gorge. Intéressant, hein ? Ça montre bien qu'il savait exactement à qui il trahissait son peuple et son pays, ce fils de pute imbibé de brandy. »

J'avais lu *Mein Kampf*, ou du moins essayé, quand j'avais dans les dix ans, avant qu'il n'ait été retiré des rayons des bibliothèques, mais je n'en avais presque rien compris. Je l'avais mentionné à Red, et il m'avait répondu : « Hmmm, oui, *Mein Kampf* est un morceau assez difficile pour un enfant de dix ans, surtout si on tombe sur une mauvaise traduction. Commençons à te faire un petit catéchisme, pour ainsi dire. » Lorsque nous nous étions rencontrés la fois suivante dans la salle de classe des Wingfield, Red m'avait tendu un de ses exemplaires clandestins de *White Power* du commandeur Rockwell, qui, à ce moment, avait déjà été interdit à la diffusion en vertu de la Loi Dees par son inénarrable clause de responsabilité civile.

Dans l'un de leurs nombreux contournements du Premier Amendement, les tribunaux fédéraux avaient vraiment mis le paquet sur leur vieille astuce d'utiliser le droit civil afin de punir des gens pour des faits qui n'étaient pas techniquement criminels, et étaient même censés être des droits constitutionnels, comme avoir des pensées interdites et lire des livres interdits. Les tyrans en robe noire avaient jugé que les livres figurant sur la liste du Ministre de la Justice étaient soumis à restriction, comme la drogue ou les armes, en raison de leur potentiel indéterminé de « nuisance » et étaient par conséquent sujets à enregistrement et à licence de possession. Il fallait avoir vingt et un ans, et vous pouviez posséder un seul exemplaire de certains livres dans votre collection privée, si vous pouviez les excepter de la loi en prouvant que vous les possédiez avant sa promulgation, ce qui, bien entendu, impliquait de déclarer vos livres auprès du Gouvernement dans un délai déterminé et, par là même, de vous faire fichier comme dissident.

Mais vous n'aviez pas le droit de poster sur Internet les livres qui figuraient à l'Index des Possessions Documentaires Réglementées du Ministère de la Justice, ni de donner ces livres à autrui, sans risquer (comprendre « manger à coup sûr si vous vous faisiez prendre ») de voir engagée sa responsabilité civile pour « violation des droits humains »

et « inflexion d'anxiété mentale ». Ce qui signifiait que tout mètre ou toute pédale qui découvrait que vous faisiez passer à quelqu'un d'autre un document politiquement incorrect pouvait porter plainte au civil contre une violation de ses droits, même si vous aviez donné le document en question à un tiers sans aucun lien avec le plaignant et que ledit plaignant n'avait jamais lu un mot du document concerné ni même ne l'avait vu en possession du tiers. Une déposition sur la foi d'autrui était suffisante pour une plainte à un million de dollars qui engloutirait le moindre de vos centimes en frais et dépens et détruirait votre vie avant d'être rejetée trois ans plus tard pour un motif de procédure. Concrètement, encore plus d'avocats pour drainer tout le monde comme des sangsues. Techniquement, mes parents auraient pu poursuivre Morehouse en Justice et le mettre à poil parce que j'étais mineur et qu'il empoisonnait mon esprit juvénile de toute sa haine. Je dissimulais très soigneusement mes nouvelles lectures hétérodoxes à ma mère.

White Power m'a tout bonnement soufflé. Je l'ai lu en un week-end, et, le lundi, j'en redemandai. Red m'a pourvu en toutes sortes de merveilleuse haine. Il y avait de petits chefs-d'œuvre comme *Derrière le Communisme* de Britton, *Anti-Zion* de Grimstad, *Six millions de morts, vraiment ?* d'Hardwood, *Le Talmud démasqué* et *Les étranges Dieux du judaïsme* d'Hoffman, et bien évidemment la traduction par Sergueï Nilus des *Protocoles des Sages de Sion*, qui, selon La loi Dees, formait une catégorie d'ouvrages proscrits à lui tout seul. On n'avait même pas le droit de posséder un seul exemplaire des *Protocoles* par régime d'exception, et après le 22 octobre, leur possession valait dix ans de taule fédérale au lieu du tarif habituel.

Nos exemplaires du Parti étaient imprimés depuis un serveur web basé à Singapour qui publiait n'importe quoi pourvu que l'argent suivît. Est arrivé un moment où ZOG a véridiquement envoyé un commando de bérets verts des forces spéciales à Singapour pour détruire ce serveur. Ensuite sont sortis de la cache illicite des volumes intrigants et curieux, contenant des savoirs oubliés, que gardait Red Morehouse; des ouvrages plus longs et plus épais : *Imperium* de Yockey, *Quelle voie pour l'Homme blanc ?* de Simpson, *Pour mes Légionnaires* de Codreanu, *L'Imposture du XX^{ème} siècle* d'Arthur Butz, *Cette fois, le monde* du commandeur Rockwell, et les livres d'Histoire interdits de David Irving. Finalement, dans mon année de première, je me suis senti prêt à m'attaquer de nouveau à *Mein Kampf*. Et, cette fois, je compris ce que le Führer m'avait dit il y avait tant d'années.

Tous ces ouvrages faisaient partie d'un cursus clandestin de lecture mis en place par le Parti, qui a enseigné à tant de gens de ma génération la réalité des choses. La petite bibliothèque privée de Red contenant plusieurs exemplaires de chacun de ces ouvrages et d'autres œuvres encore, et les seuls moments où il montrait le moindre énervement à l'encontre des gamins de sa *Chowder Society* survenaient quand l'un d'eux ne restituait pas le livre emprunté. Il y avait toujours une liste d'attente pour tout. On ne me donnait qu'un seul livre à la fois, et j'étais strictement averti de ne jamais le montrer à qui que ce soit, car la possession publique de textes à caractère racial commençait à être bien plus dangereuse que le risque de poursuites civiles.

Il nous fallait nous défier des indices qui bavaient auprès du numéro vert des Droits de l'Homme, des gosses au cerveau lavé ou simplement d'infected petits gniards vicieux de toutes races, de sales petits mouchards à qui on disait en classe quels titres de livres particulièrement répréhensibles ils devaient rechercher dans les maisons, les casiers et les chambres de leurs amis. Qui plus est, les livres eux-mêmes étaient de plus en plus difficiles à obtenir. Il y avait toujours quelques exemplaires d'avant la loi Dees issus de quelques éditeurs à moitié fiables, et il y avait plus d'une presse à bras clandestine sommaire du Parti qui était capable d'imprimer et de relier des livres en petit nombre, mais dans la plupart des cas nous devions nous contenter de photocopies sous le manteau rassemblées dans des classeurs et maquillées en manuels informatiques, en trieurs d'université ou autres choses. La perte d'un livre était un coup en soi et pour notre unité, mais attirait également de la pression de la part des autorités.

Le bureau de l'US Marshall était responsable de l'application des ordonnances des tribunaux fédéraux, et cherchait sans cesse à tracer tous les exemplaires d'à peu près tous les livres à caractère racial de notre liste secrète, et à les saisir par de nombreux injonctions et jugements des procès civils malveillants que les Juifs et leurs alliés lançaient contre les Blancs. Lorsqu'étaient trouvés des exemplaires de livres interdits, ils étaient brûlés. Si un grand nombre d'exemplaires était saisi dans ce que les médias appelaient une cache de haine, ils étaient brûlés dans un grand autodafé devant les caméras de télévision. Les individus trouvés en possession de plusieurs exemplaires de livres présents sur l'Index avec pour intention de les faire circuler recevaient des peines de prison écrasantes pour outrage au tribunal,

pour ne s'être pas pliés à ses décisions exécutoires antérieures, avec une publicité maximale, de manière à ce que nous tous, les toubabs, apprissions à maintenir nos cervelles aseptisées et n'allussions pas lire des trucs à ne pas lire.

Dans le même temps que nous lisions subrepticement ces livres interdits sous nos draps, à la lampe torche, la nuit tombée (littéralement en ce qui me concerne), nous lisions et discussions de livres parfaitement légaux, mais non-autorisés dans nos petits séminaires d'après l'école parfaitement légaux mais non-autorisés et hautement suspects. Voilà un bon exemple de la façon dont les choses marchaient à cette époque. Red faisait toujours en sorte de circonvenir toute discussion ou même toute mention d'un livre de l'Index pendant les classes de la Chowder, parce que cela aurait pu être interprété comme faisant de notre classe une « conspiration criminelle ». Tant que nous restions dans les clous de ce qui restait le statut à peine légal, mais très assailli, de la dissidence blanche, les fédéraux ne pouvaient pas faire de nos petites réunions extrascolaires un dossier criminel de crimedehaine si nous y débattions, mettons, de *La Maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne, *Les Amants de Byzance* de Waltari, ou les nouvelles historiques et de science-fiction de Conan Doyle (je suis éternellement redevable à Red de m'avoir fait connaître *Le Professeur Challenger* et *Le Brigadier Gérard*). Assez ironiquement, ils auraient pu débarquer avec leurs flingues si nous avions lu *Huckleberry Finn*, à cause du terrible mot en *N*¹ qui y était présent, mais puisque ce livre s'avérait être en fait favorable aux nègres la *Chowder Society* ne perdait pas son temps avec.

L'Histoire était un peu plus dangereuse, mais Red avait un certain génie pour utiliser des textes et des sources en elles-mêmes très kasher, tout en délivrant des connaissances authentiques et hérétiques. Un bon exemple de cela furent les quelques semaines que nous passâmes à étudier *Un lointain Miroir* de Barbara Tuchman. Comme Tuchman était une femme, juive, et new-yorkaise, on pouvait difficilement nous accuser de nous confiner aux hommes blancs européens morts, et pourtant, dès qu'on faisait abstraction de ses geignardises sur les pauvres Juifs persécutés pendant les Croisades, son livre était une analyse

¹ Nègre. Le politiquement correct aux États-Unis est tel que tout le monde sait de quoi il est question quand on mentionne cette lettre.

incroyablement documentée du Moyen-Âge sous pratiquement tous les aspects. On peut apprendre énormément de sources officiellement autorisées une fois qu'on a acquis une conscience révolutionnaire vitale de ce qu'il faut ignorer.

Un autre bon exemple est *Au cœur du Troisième Reich* d'Albert Speer, qui a l'air très schizoïde à la première lecture. Mais Red avait parcouru nos quatre exemplaires, et soigneusement obscurci au feutre noir un bon quart du texte pour faire disparaître toute la daube antinazie que Speer avait été obligé par la loi ouest-allemande d'introduire pour que ses mémoires puissent paraître. Le résultat ressemblait un peu à ces documents du FBI qui étaient déclassifiés en vertu du Freedom of Information Act, la loi sur la liberté d'information, avec tous les éléments importants recouverts par de grandes bandes noires bien laides, mais dès que nous eûmes pris l'habitude de lire en contournant ces ablations, alors, tout d'un coup, le livre se tenait et avait du sens, et nous étions capables de saisir un aperçu formidable du Reich dans toute sa gloire. Ce que je soupçonne le rusé Speer d'avoir toujours voulu.

À un moment, un des petits génies de l'informatique du Parti à Portland, du nom de Wally Haupt, a scanné *Au cœur du Troisième Reich*² avec un logiciel de traitement de texte, effacé ces mêmes passages antinazis que Red avait barrés, et publié notre propre version raccourcie et dékasherisée du livre, que nous lisions ensuite sur disquette ou imprimé. Il s'est fait choper par le FBI, arrêter pour le crime que de violation de droits d'auteur, et dans le charivari qui a suivi le 22 octobre Wally a tout simplement disparu dans un goulag fédéral en vertu du Patriot Act. La République n'a découvert que Wally était toujours en vie que presque dix ans après Longview, et nous avons échangé quelques espions américains pour le récupérer, mais quand on l'a enfin fait revenir au Foyer son esprit était absent, et par là je veux dire que son esprit avait disparu. Ils l'avaient lobotomisé.

Red Morehouse avait une paire de spécialités en matière scolaire. L'une était l'économie, et l'autre était le Moyen-Âge, ce qui était une des raisons pour lesquelles ça ne le gênait pas d'employer une Juive comme Barbara Tuchman comme source si les faits historiques tenaient debout.

² Titre original : *Erinnerungen*, paru en 1969.

« Une période très négligée de notre Histoire » nous a-t-il un jour dit lors d'un cours de la *Chowder Society*. « Le politiquement correct n'a jamais vraiment déterminé de moyen de plier cette part de notre passé à sa vision du monde, et par conséquent le système universitaire tend à ignorer autant que possible tout ce qui s'est passé entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance. C'est une espèce de trou noir historique, à l'exception de quelques morceaux occasionnels de chiasse politiquement correcte cherchant par exemple à prétendre qu'Hildegarde de Bingen était lesbienne, ce qui est complètement faux et me donne envie d'étrangler quelqu'un. »

« Il y a dans cette époque des leçons philosophiques intéressantes pour nous aujourd'hui, vous savez. Il y a quelques années, je lisais un volume universitaire sur le Moyen-Âge, quand je suis tombé sur une traduction d'un manuel ou d'un livret d'apprentissage, utilisé pour apprendre à lire aux enfants nobles, une espèce de méthode Boscher du ^{xvii}^{ème} siècle. L'ouvrage décrivait les différents types d'hommes qui existaient dans le monde médiéval, et leurs fonctions. Le roi règne de droit divin, le baron doit à ses gens justice et protection, le chevalier accomplit des actes de valeur pour l'amour de sa dame, le prêtre intercède auprès de Dieu pour les âmes des hommes, le marchand importe des biens de l'étranger. Ça continuait avec les commerçants tels que les tisserands, les bouchers, les boulangers, et cetera, vous voyez le tableau. Enfin bref, tout à la fin, il y avait une phrase unique, jetée là comme si elle avait été ajoutée en brève pensée après-coup, pour décrire ceux qui, à cette époque, constituaient au moins 90 % de la population. C'était une phrase qui s'est imprimée depuis dans mon esprit sous cette forme : « Et le paysan peine pour qu'ils puissent tous manger. »

« Comme les Blancs aujourd'hui » a dit John Bell.

« Tout juste ! » a dit Red avec un sourire. « Je ne peux pas trouver de meilleure manière pour décrire le rôle de l'homme blanc aujourd'hui, et de beaucoup de femmes blanches également, après exclusion de la classe dirigeante féminine créée artificiellement par la discrimination positive. Nous sommes des paysans de haute volée. Notre fonction dans la société est simple. Le paysan peine pour qu'ils puissent tous manger. Peut-être que les Mexicains se crevent à la tâche, mais ce sont les Blancs qui doivent leur dire à quelle tâche se crever. Les Blancs assemblent et conduisent les camions qui distribuent

les biens de consommation, bricolent et emballent la malbouffe, entretiennent les centrales électriques qui font marcher la télévision et l'aération des immeubles, abattent les arbres et fabriquent le papier qui fait tourner la bureaucratie. Les policiers et soldats blancs portent loyalement les armes et actionnent loyalement les gâchettes pour le compte de ZOG au Proche-Orient et dans le monde entier. Surtout, les Blancs paient la majorité écrasante des impôts qui maintiennent à flot tout ce système pourri sous lequel nous vivons. »

« Nous semons, mais nous ne récoltons jamais. Nous sommes les serfs de la grande plantation mondiale, qui produisons la richesse et faisons tourner tout ce qu'il y a, tandis que nos différents maîtres sont assis sous la véranda à manger et à boire le fruit de notre labeur et à tisser leurs vaines petites intrigues. Comme tous les paysans, nous n'avons aucune place dans le processus politique. Notre rôle est de peiner pour qu'ils puissent tous manger. Notre place consiste à accepter avec gratitude les joujoux de consommation que nos supérieurs trouvent bon de verser dans nos écuelles, à passer le plumeau, à faire des claquettes, à ôter nos chapeaux devant nos seigneurs et maîtres, à voter comme nos supérieurs naturels que sont les gauchistes et les Juifs nous disent de voter, et à appliquer nos lèvres comme il sied sur les derrières qui nous sont présentés. Enfin, nous devons garder nos esprits intacts et immaculés de tout doute impur ou pensée raciste. »

« Mais que pouvons-nous faire, M. Morehouse ? » a demandé quelqu'un d'autre. « Je veux dire, j'adore sortir la nuit, jeter des tracts et faire des tags pour le Parti, mais tout ça c'est petit. Ça ne va pas mettre par terre ce système pourri. »

« Oh, les paysans ont su se révolter, Jason » nous a assuré Red. « Pensez à la guillotine, jeunes gens, avec une pile de têtes sur les marches du Capitole plus haute que la tour de crânes de Tamerlan. Pensez à des gibets construits comme un gâteau de mariage, avec plusieurs niveaux et des rangées de corps suspendus en costume à plusieurs milliers de dollars et aux ongles de pied manucurés se balançant doucement dans le vent. Les Français l'ont fait en 1789. Les Russes l'ont fait en 1917, même si c'était pour une cause maléfique. Les Irlandais l'ont fait en 1921, les Italiens l'ont fait en 1922, les Allemands l'ont fait en 1933. Même les Irakiens et les Iraniens l'ont fait, et on dirait bien que les Palestiniens vont s'y lancer à leur tour. Nous aussi. »

Red nous faisait comprendre l'économie d'une manière dont nous ne l'avions jamais comprise auparavant. Je sais que l'économie est surnommée « la science lugubre », mais Red Morehouse savait que c'était l'argent qui était la source de tout le pouvoir de nos ennemis, et pour pouvoir le combattre et le vaincre, il nous fallait au moins une compréhension de base de la manière dont fonctionnait l'argent, comment il était créé et utilisé, et ce que les Juifs avaient fait de nous avec. Une nuit, il nous a demandé :

« OK, jeunes gens, combien d'entre vous savent ce qu'est l'usure ? »

« Faire payer des intérêts sur de l'argent emprunté » a répondu prestement Rooney.

« C'est exact, mais je ne parle pas du seul fait de faire payer des intérêts. L'usure est tout un système économique » nous a-t-il répondu. « Je suis en train de lire un livre sur l'Italie de la Renaissance en ce moment, et ça m'a inspiré un exemple concret du passé pour montrer comment notre ordre économique actuel s'est développé. C'est très sursimplifié, bien sûr, mais ça va vous aider à comprendre une facette de notre incompréhensible descente vers notre bordel en ce moment. Avant toute chose, vous devez comprendre que bien que Karl Marx ait été un jean-foutre sur la plupart de son sujet, il a correctement identifié et systématisé certaines vérités exactes et d'importance vitale quant à la nature du capitalisme. Le capitalisme est totalement dépendant de l'exploitation des êtres humains pour leur travail, et pour fonctionner, le capitalisme doit réinventer l'homme comme produit, comme unité économique de production et de consommation. Ce concept déshumanisant s'est révélé l'un des aspects les plus destructeurs de l'incursion juive dans la civilisation occidentale. Deuxièmement, le capitalisme dépend, pour la génération du capital, non seulement du profit, mais de la forme extrêmement lucrative de profit connue sous le nom d'usure. »

Je sais que ça a l'air chiant dit comme ça, et vous pensez certainement que j'exagère quand je parle d'un type qui réussit à faire asseoir un groupe d'ados en silence et de leur faire écouter du baratin sur l'économie et les mécanismes du système capitaliste. Dans n'importe quelles circonstances, sans doute, ça nous aurait gonflés au-delà de l'imaginable. Mais gardez à l'esprit que nous ne nous trouvions pas dans une salle de classe ennuyeuse avec des affiches de Malcolm X et du Mahatma Gandhi, et d'autres rappels du fait que nous étions des citoyens de seconde zone dans notre propre pays, tandis qu'un fonctionnaire

de l'État s'employait à nous fourrer du purin dans la gorge au pilon. Non, nous nous rencontrions en secret dans un sous-sol, où nous étions venus en douce voire parfois en mentant à nos parents quant à notre destination. Nous savions que si nous nous faisions prendre, nous aurions des problèmes et serions punis, et tout ce que le Système exérait et craignait suffisamment pour le punir avait automatiquement une valeur à nos yeux. Nous savions que, quoi que M. Morehouse eût l'intention de nous dire, c'était quelque chose que les hommes de pouvoir qui nous rendaient la vie insupportable ne voulaient pas que nous sussions. Cela faisait toute la différence. Rien de tel que le savoir interdit pour exciter son intérêt pour un sujet donné.

Red continuait : « L'usure est le prélèvement d'un intérêt sur de l'argent prêté, certes, mais c'est bien davantage. C'est aussi l'instrument par excellence du pouvoir juif. L'usure a été interdite pendant des siècles aux chrétiens, autrement dit, en gros, aux Aryens. Seuls les Juifs avaient le droit de la pratiquer, et tout Aryen surpris à imposer des intérêts faisait face à toute une gamme de sanctions allant d'amendes à l'ablation publique de portions de l'anatomie du fautif. Les banques et les sociétés crédit actuelles voudraient bien vous faire croire que l'économie dépend entièrement du système des intérêts, mais c'est de la merde en barres. »

« Dites ça à mon père à qui ce foutu juge Klapowitz vient de refuser sa procédure de rétablissement personnel » dit l'un des garçons, George Douglas. « On va perdre notre maison à cause de l'intérêt de 29 % sur l'opération de ma mère l'année dernière » ajouta-t-il avec amertume. « On a été obligés d'y brûler nos dernières cartes bancaires, parce qu'on n'avait plus de liquide du tout. »

« Un bon exemple de la manière dont l'usure écrase les Blancs de nos jours » convint Red. « Au fait, George, viens me voir après le cours ce soir. On parlera de ta situation. Oui, China ? »

« M. Morehouse, comment les Blancs faisaient-ils donc du profit sans les intérêts, avant que les Juifs ne viennent ? » demanda China, qui avait levé la main. Je présumais qu'elle avait déjà une bonne idée de la réponse, étant donné que China était maligne comme un singe et, à mon étonnement, la plus politiquement pointue et la plus lettrée des Wingfield. Rooney, c'était tout dans le cœur ; mais China c'était tout dans la tête. Elle avait lu *La Genèse du XIX^{ème} siècle* d'Houston Stewart Chamberlain à l'âge de treize ans, alors que j'ai moi-même toujours du mal à le digérer. Selon moi, elle disait ça pour faciliter le déroulement du raisonnement de Morehouse.

« Bonne question. La génération par les intérêts d'un profit non-issu de la production est en réalité une apparition assez récente dans l'Histoire de l'économie. Alors, comment l'économie fonctionnait-elle en ces temps-là, avant l'usure ? Bon. Mettons qu'on soit à Venise, grande ville commerciale, vers l'an 1396. L'usure est interdite à tout le monde, sauf aux Juifs, et leurs taux d'intérêts grimpent à 50 %, donc personne ne négocie avec eux sauf les fous et les ivrognes. Ils exercent leurs intérêts surtout sur les très pauvres comme prêteurs sur gages, et l'Église a même mis en place une série d'établissements de prêt sur gages sans intérêts gérés par des communautés religieuses afin de protéger les pauvres de ces sangsues. Mais, si vous êtes marchand, vous devez toujours financer vos entreprises. Alors comment faire ? Mettons que vous vouliez expédier un bateau à Constantinople, rempli de bibelots italiens, du drap, des objets ouvragés en métal, de la verrerie, de la laine, et ainsi de suite. Vous voulez faire revenir ce même bateau rempli de bibelots d'Asie mineure, comme des épices, de l'acajou, des tapis persans, et cetera. Nous attribuons un coût arbitraire de 10 000 florins d'or à cette expédition. » La salle de classe avait un tableau noir — enfin, vert — et Red écrivit « 10 000 florins » dessus à la craie. « Vous pouvez penser que le profit que vous tirerez de la vente de vos marchandises à Constantinople, et la revente de celles importées à Venise, va vous rapporter 20 000 florins, ce que nous allons tenir pour vrai pour la commodité de l'explication. Il écrivit « 20 000 florins bruts ».

« Où prenez-vous l'argent ? » demanda Red par question rhétorique. « Vous pouvez investir les dix briques vous-même si vous êtes assez riche, et c'était ce que faisaient nombre des commanditaires marchands les plus riches, en même temps qu'ils engageaient leur vie. Ces gars-là n'étaient pas seulement des commerçants, c'étaient des capitaines et des explorateurs, occasionnellement des pirates, et ils commandaient eux-mêmes leurs propres vaisseaux. Ils pouvaient choisir d'accepter tous les risques, y compris celui d'un naufrage ou d'une capture par les pirates barbaresques, et en retirer dès lors tous les profits. Ou bien, ils pouvaient rechercher des investisseurs pour partager ce risque. Comme notre marchand d'hypothèse est un bon chrétien qui ne veut pas traiter avec les Israélites, et un bon commerçant qui ne veut pas casquer la moitié de ses gains à un authentique Shylock, il se rend dans un ou plusieurs des célèbres établissements bancaires lombards,

plus probablement plusieurs, car ils seront plus enclins à lui accorder des prêts si les sommes demandées à chacun à l'exposition sont moins grandes. Les Bardi, les Pazzi, les Strozzi, les Albizzi, ou les tout récents Médicis. » Il écrivait les noms au tableau.

« Ces banques sont surtout concentrées à Florence ou à Sienne, mais elles ont des branches partout en Europe à une époque où les Rothschild en sont toujours à ergoter avec des paysans qui engagent leurs sabots contre quelques piécettes. Notre ami expose son projet aux banquiers, leur montre le bateau pour qu'ils sachent que c'est un navire robuste qui tiendra bien la mer, leur fait savoir qu'il commandera lui-même l'expédition, et fait remarquer qu'il a un bon passif d'une douzaine de voyages réussis avant celui-là. Il paraît fiable aux Lombards, et ils lui prêtent les dix patates. »

« La mise de fonds totale pour ce projet est de dix mille florins d'or. Le marchand lui-même va mettre 4 000 florins, soit 40 %. Les banques Bardi, Strozzi et Médicis vont mettre 2 000 florins chacune. » Les chiffres s'inscrivaient au tableau. « Ils savent qu'ils devront attendre un an le retour du bateau avant de savoir ce qu'il est advenu de leur mise. C'est l'origine des expressions qui parlent de retour de vaisseaux chargés d'or venant du Pérou ou de l'Eldorado. Si tout se passe comme prévu, l'expédition rapportera 20 000 florins d'or, couvrant les investissements initiaux de tout le monde, et laissant 10 patates de bénéfice. Le marchand va récupérer sa part de quatre briques plus quatre autres de profit, et les trois banques auront quatre briques chacune, couvrant leur prêt et leur donnant un retour sur investissement de 100%. Une bonne affaire — et il en sort quelque chose. Il y a un bénéfice pour la communauté quand les consommateurs acquièrent de beaux tapis persans ou un peu de poivre à saupoudrer sur les lasagnes de tante Maria, ce qui, à une époque d'avant la réfrigération, neutralisait le goût de la saucisse à moitié putréfiée qu'elle utilisait dans sa recette. Ne me lancez pas sur le thème de l'hygiène médiévale. » Nous rîmes tous.

« Bien sûr, tout ça était beaucoup plus compliqué » poursuivit-il. « Par exemple, dans nombre de cas, le capitaine du navire, s'il n'était pas le propriétaire, touchait une part substantielle du magot, et l'équipage n'était pas payé le minimum requis, mais recevait également une petite portion à chaque homme, et puis il y avait les taxes et les frais, exactement comme aujourd'hui — mais vous voyez l'idée. Un marchand riche pouvait faire commercer dix vaisseaux par an avec ce système.

Il en perdrait trois, mais sept reviendraient, ramenant un profit global par lequel la société vénitienne tout entière serait enrichie. Est-ce que vous voyez la différence entre ce système et l'usure juive ? »

« Y a pas d'intérêts » fis-je. « Le profit vient de la productivité. »

« Bingo, Shane ! » fit M. Morehouse, radieux. « Le système bancaire lombard était basé sur la production ou l'acquisition de choses tangibles. La valeur additionnelle devait être créée en achetant à bas prix des choses réelles et en les revendant plus cher, en fabriquant quelque chose ou en construisant quelque chose, ou en prenant des risques pour obtenir quelque chose de matériel et de tangible. Si le voyage ne réussissait pas, les investisseurs étaient floués, et cet élément de risque était cause d'un haut degré de prudence, de sécurité, de faculté à évaluer les risques ainsi qu'à encourager l'audace et l'entreprise pour gagner des profits. »

« Une autre variante de ce système étaient les travaux publics, par exemple les ponts sur le fleuve Arno à Florence, dont beaucoup ont été construits par des banquiers, qui étaient ensuite autorisés à prélever des péages jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leurs frais de construction et réalisé un certain profit, après quoi les ponts devenaient gratuits. Les variations sont infinies. L'argent était prêté pour des entreprises d'agriculture, pour construire une échoppe ou un atelier, pour bâtir une route, peu importe, mais c'était toujours quelque chose qu'on pouvait toucher, sentir, goûter, utiliser ou consommer. L'argent ne produisait pas lui-même de l'argent tout seul par magie comme avec l'usure. Les princes marchands de l'Italie de la Renaissance avaient peut-être du goût pour un style de vie dispendieux, pour l'intrigue, et pour l'empoisonnement, mais ils ne gaspillaient jamais l'argent, comme nos gouvernements et multinationales actuels, dans les intérêts d'une dette. Ils avaient trop bûché, sué, saigné et tué pour le permettre. »

« Alors que le système usuraire juif est un tour de passe-passe par lequel l'argent se multiplie sans lien avec quoi que ce soit dans le monde réel. La prétendue valeur ajoutée est créée par la manipulation de chiffres sur un morceau de papier, comme, disons, à la Bourse de New York d'aujourd'hui, où le lien entre la valeur arbitraire du papier et tout objet ou denrée réel ou opposable est minimal, quand il existe. Bien sûr, du point de vue du prêteur, l'usure a un avantage sur le système basé sur la productivité ou l'entreprise : elle élimine

le facteur risque, du moins pour le prêteur. Mais elle augmente fortement le risque pour l'emprunteur, qui non seulement met en jeu ses affaires et son propre capital, mais parfois même tout ce qu'il possède. L'emprunteur signe une obligation ou un contrat par lequel il emprunte dix mille florins en s'engageant à en rembourser quinze mille, adviene que pourra, et, par effet collatéral, donne au prêteur le droit de saisir certains biens s'il est incapable de rembourser à la date prévue. Le système bancaire lombard était par essence un outil de production de valeur ajoutée, tandis que l'usure est un système visant à transférer une valeur déjà existante dans un nombre plus concentré de mains, généralement juives. »

« Du coup, comment les youtres ont-ils fini par s'introduire dans ce système ? » demanda Rooney.

« À quel moment l'usure a commencé à prendre pied dans l'économie occidentale ? Sommairement, quand l'élite dirigeante aryenne de l'époque, comme ses homologues de notre ^{xxi}^{ème} siècle, a perdu de vue ses principes dans la course aux richesses, s'est déracinée, et s'est mise à se comporter comme des Juifs. Malheureusement, les premiers grands capitalistes usuriers de l'Histoire moderne furent ces mêmes banquiers lombards dans leurs derniers développements. Les Juifs se sont alors faufilés à leurs côtés, sur cette remarque tristement véridique que « tout le monde le fait », et en peu de temps ils étaient les maîtres du jeu. Souvenez-vous toujours : tendez la main à un Juif, et il vous mangera tout le bras. »

« Il est arrivé essentiellement deux choses. D'abord, un grand nombre des banques lombardes se sont écroulées au fil des ans à force de prendre trop de mauvaises décisions, ce qui a conduit à un nombre toujours plus restreint de banques toujours plus grosses, et contrôlant toujours plus d'argent, dirigées par des hommes de moins en moins scrupuleux au fur et à mesure que la Renaissance avançait. Les derniers banquiers et magnats de la Renaissance furent souvent des Juifs convertis, dont beaucoup continuaient à professer le judaïsme en secret, et favorisaient ouvertement les leurs aux dépens des nations qui les accueillaient. Qui plus est, l'Église s'était corrompue, et avait cessé de faire appliquer les lois défendant l'usure, et les princes, ducs et autres du pouvoir séculier s'étaient endettés auprès des banques, fermant les yeux sur le fait qu'elles avaient commencé à prescrire des intérêts, exactement comme les Juifs. »

« Exactement comme ces saletés de sociétés de crédit sont toutes basées dans le Dakota du Sud ou dans le Delaware pour avoir le droit de demander des intérêts de 29 % » dit George Douglas avec colère.

« Tout juste » acquiesca Red en hochant la tête. « L'usure s'est infiltrée dans notre économie par étapes successives, et elle était encore réprouvée alors qu'on était déjà au XIX^{ème} siècle. Un personnage d'une nouvelle de Sherlock Holmes, par exemple, un noble ruiné par le jeu qui a hypothéqué tout ce qu'il possède et est sur le point de tout perdre, est décrit par l'auteur Arthur Conan Doyle comme étant « aux mains des Juifs³ », une expression qu'on pouvait encore se permettre d'employer alors qu'on était aux années 1890. Aujourd'hui, bien sûr, nous sommes tous aux mains des Juifs. Nous avons des cartes de crédit fonctionnant selon les règles d'États comme le Dakota du Sud, où le droit bancaire existe à peine, qui imposent un intérêt renouvelable de 29 %. Ça coûterait encore moins cher d'emprunter de l'argent à la Mafia, le taux d'intérêt traditionnel des opérations dans le crime organisé étant de six pour cinq, soit à peu près 18 %. »

Red avait ce don de tout vrai professeur de savoir comment rendre l'Histoire vivante. Il débordait de détails et d'anecdotes historiques, qu'il savait toujours utiliser pour illustrer des sujets plus vastes. Une nuit, nous parlions de la Deuxième Guerre mondiale et de la mission de Rudolf Hess, qui s'était envolé pour la Grande-Bretagne en 1940 dans une tentative de conclure des négociations de paix, et fut emprisonné à vie en récompense de ses peines.

« Qu'Adolf Hitler ait autorisé Hess à entreprendre ce vol de paix nous montre simplement combien il était désireux de ne pas faire la guerre à la Grande-Bretagne » dit Morehouse. « Voyez-vous, Hitler se doutait bien que les Britanniques n'accepteraient jamais de paix qui permît à l'Allemagne nationale-socialiste de rester sauve. Combien parmi vous ont entendu parler de l'Incident de Venlo ? » Personne. Pas même moi, et pourtant j'étais assez versé dans tout ce qui concernait le Troisième Reich.

« Venlo est une petite ville de Hollande, juste à la frontière de l'Allemagne » expliqua Red. « Le *Sicherheitsdienst*, ou service de sécurité, allemand y a capturé deux espions britanniques pendant les premiers mois de la guerre après quelques manœuvres. Durant l'hiver 1939

³ La nouvelle en question est *L'Aventure de Shoscombe Old Place*.

l'Europe était sous le coup de ce qu'on appelait la *Sitzkrieg*, la Drôle de Guerre. Le Führer savait que ce n'était plus qu'une question de temps avant la confrontation finale entre le nazisme et le communisme, et il était désespérément anxieux d'éviter une guerre sur deux fronts, et de faire la paix à l'Ouest pendant qu'il était encore temps. Avant même Hess, Hitler avait essayé de faire la paix avec la Grande-Bretagne. C'était juste après que Churchill eut succédé à Neville Chamberlain comme Premier Ministre, et Hitler voulait savoir s'il existait une possibilité que Churchill voulût entendre raison et arrêter la guerre. »

« Alors il a ordonné à son chef du SD, Walter Schellenberg, de monter une combine à destination du MI6 anglais, ou du nom que portait leur service de renseignements à l'époque. Schellenberg a dit à un de ses agents, qui venait d'une vieille famille de Junkers⁴ prussiens, de contacter deux agents britanniques présents en Hollande. Souvenez-vous que c'était avant la chute des Pays-Bas. Cet homme a dit aux Britanniques qu'il représentait une cabale d'officiers, industriels et politiciens mécontents du régime qui n'appréciaient pas de recevoir des ordres d'un peintre autrichien, blablabla, et qu'ils envisageaient un coup d'État contre Hitler, mais qu'avant cela ils voulaient savoir quelles conditions de paix Churchill consentirait à leur offrir. »

« Je ne me rappelle pas les différentes démarches, elles ont duré pendant quelques mois, mais les Anglais ont fini par être emballés et la proposition fut soumise à Churchill. Et alors, savez-vous quelles furent les conditions de paix de la Grande-Bretagne pour mettre fin à la Deuxième Guerre mondiale, avant même qu'elle eût commencé ? Churchill ne posa que deux conditions. La première, la mort d'Adolf Hitler et le démantèlement de l'État national-socialiste. La deuxième — et c'est ce qui nous révèle en raison de quoi se faisait vraiment cette guerre — la deuxième condition énoncée par Churchill était le retour de l'Allemagne à l'étalon-or international. »

« Euh, je ne comprends pas », fis-je.

« Ça veut dire que quarante millions d'hommes sont morts parce que les Juifs refusaient de voir leur échapper leur gâteau. Vous voyez la façon dont fonctionnait l'économie des capitaux financiers, et dont elle fonctionne toujours aujourd'hui, basée sur l'usure. Imaginons qu'il y ait des tracteurs allemands dont on ait besoin au Brésil, et du café

⁴ Aristocratie de propriétaires terriens.

brésilien dont on ait besoin en Allemagne. La façon traditionnelle de procéder à un échange entre ces deux marchandises était que les Allemands se rendaient dans une banque juive à Francfort pour y emprunter l'argent nécessaire au paiement des grains de café brésiliens, avec un joli taux d'intérêt ; et que les Brésiliens se rendaient dans une autre banque juive à Rio et y empruntaient l'argent nécessaire à l'achat des tracteurs allemands, là encore avec intérêts. De cette façon, les Juifs prélevaient leur part de chaque côté de la transaction, sans produire quoi que ce soit d'utile à la culture ou à la torréfaction du café, ni à la fabrication des tracteurs. Voilà comment ces gens s'en sont sortis pendant des millénaires. »

Mais, sous le Troisième Reich, un génie financier du nom de Hjalmar Schacht a conçu un moyen incroyablement simple de réaliser la même transaction de façon bien plus efficace et bien moins coûteuse, et surtout d'éliminer le banquier comme intermédiaire et son accumulation imméritée d'intérêts. Schacht a créé une banque de commerce allemande qui émettait une sorte de billets de Monopoly appelés crédits commerciaux, qui étaient utilisés pour l'achat des produits allemands. Quand des Brésiliens avaient besoin de tracteurs allemands, ils envoyaient un cargo rempli de café brésilien à Hambourg, et recevaient en échange tel nombre de crédits commerciaux, qu'ils utilisaient pour acheter des tracteurs. Le grand avantage de ce genre de système était que pour obtenir des biens de consommation occidentaux, les pays en développement pouvaient troquer leurs propres ressources naturelles plutôt que de devoir avancer d'énormes sommes d'argent liquide qu'ils ne pouvaient rassembler qu'en empruntant. Si l'Allemagne nazie avait gagné la guerre et imposé ce système à la place de l'usure, le Fonds monétaire international n'aurait jamais vu le jour et les banques internationales ne tiendraient pas le monde entier à la gorge. »

« Euh, M. Morehouse, c'est quoi au juste l'étalon-or ? » demanda Adam Wingfield, qui était présent ce soir-là, encore reluisant de son boulot. « Je sais qu'un paquet de conservateurs kashers ont des étoiles plein les yeux lorsqu'ils pensent à un système monétaire basé sur un métal. N'est-ce pas ce qu'a fait l'Allemagne nazie ? »

« Bonne question » fit Red. Nous savions tous qu'il allait de nouveau enfourcher un de ses chevaux de bataille favoris, mais ça ne nous dérangeait pas. Red était un vrai professeur, il aimait parler et les autres aimaient l'écouter parler.

« Remontons un peu en arrière. L'argent a été inventé en premier lieu il y a des milliers d'années pour remplacer le troc. Pendant des millénaires, l'argent n'a consisté qu'en pièces d'or, d'argent, et parfois de cuivre ou de bronze. Pourquoi ? Parce que ces métaux étaient rares et estimés. L'argent n'a de valeur que si chacun joue le jeu et lui en reconnaît une, et l'accepte comme devise légale. En-dehors de ça, le dollar dans ton porte-monnaie n'est rien d'autre qu'une feuille de papier verte. Les pharaons antiques payaient parfois les salaires des artisans qui bâtissaient leurs pyramides et leurs temples avec des gousses d'ail, vous savez. »

« Mais à ces époques reculées, les hommes ont décidé qu'ils accordaient de la valeur à l'or et à l'argent, et c'est toujours le cas aujourd'hui. Il n'y a pas vraiment de raison à cela. L'or est si mou qu'il est impossible d'en faire des outils ou des armes, et l'argent se ternit comme pas permis, mais c'est une des données impénétrables de la civilisation humaine. La valeur se quantifie en or et en argent. Bon, les pièces sont pratiques pour acheter une chèvre ou un pichet de vin, mais les villes, les empires et les économies se sont développés, et, pour les grandes transactions financières nécessitant ce qu'on appelle des montants de capital, c'est-à-dire des sommes telles qu'elles possèdent une importance équivalente à celle d'un capital, utiliser pour cela une monnaie en nature peut se révéler assez pesant à transporter. »

« Au bout d'un moment, avec le développement du commerce, il est devenu trop encombrant et trop dangereux d'entreprendre une expédition commerciale avec des troupeaux de mules portant des sacs d'or, par conséquent, avec l'établissement des premières banques médiévales, le chèque de banque fut inventé, permettant à un marchand de Londres de voyager à Paris en ne transportant qu'un document au lieu de lourds sacs d'or si attirants pour les bandits, d'y faire ses affaires, de déposer ses profits dans la succursale parisienne des Bardi ou d'autres, et de les retirer de leur succursale londonienne une fois rentré chez lui. Ce fut le premier papier-monnaie, et il était spécifique, comme un chèque qu'on remplit à l'ordre d'une unique personne. Mais ce fut un précédent en matière de monnaie sous forme de papier échangeable en métaux précieux. »

« Les banques lombardes, puis, plus tard, juives, finirent par émettre ce que nous appellerions aujourd'hui des sûretés négociables

ou des obligations, des titres bancaires correspondant à telle somme d'argent, sans nom ni ordre inscrit, qu'on pouvait utiliser comme devise légale pour acheter, vendre, payer et prêter. La pratique des banques d'émettre leur propre papier-monnaie s'est poursuivie jusqu'au début du ^{xx}^{ème} siècle, on peut en voir quantité d'exemplaires dans les musées. Dans l'économie florissante et débordante de la jeune et dynamique Amérique, les banques, les États, les villes, mêmes les réseaux ferrés émettaient leur propre papier-monnaie. Mais ces fiches, ou billets, de papier étaient toujours des certificats pour de l'or ou parfois de l'argent. C'est-à-dire que si l'on détenait un billet de dix dollars de la *First National Bank* de Philadelphie et qu'on le portait à cette banque, on recevait une pièce d'or de dix dollars en échange. L'argent papier avait été originellement prévu comme un accommodement, pas comme un substitut pour les métaux précieux. La remboursabilité en or ou en argent avait un énorme avantage, elle gardait sous contrôle l'émission de billets et éliminait globalement le fléau de l'inflation et les intérêts démentiels. »

« Quand il n'existe qu'un volume limité d'argent en circulation cohérente, les salaires et les prix restent stables. Souvenez-vous, aussi arbitraire que ce soit, l'humanité a décidé de reconnaître à l'or et à l'argent le statut d'une valeur intrinsèque, et on ne peut pas mettre en marche de presse imprimant des doublons d'or. S'il est convenu que l'émission de papier-monnaie doit correspondre aux volumes d'or et d'argent disponibles pour les échanger, et si, conséquemment, le volume de papier-monnaie en circulation reste raisonnablement stable, eh bien les salaires et les prix suivent. La stabilité économique conduit à la stabilité sociale, et la stabilité sociale signifie généralement que les gens normaux comme nous ont de bonnes vies. Dans une société sûre et stable, un homme peut envisager son avenir, construire une maison, élever une famille. Presque toutes les spirales d'inflation du passé, à l'exception des catastrophes atypiques comme la peste noire qui avait créé une pénurie de travail gigantesque, furent dues à l'émission incontrôlée de papier-monnaie, par exemple lors de la période du Congrès continental, avec la Confédération, ou lors de la période de Weimar en Allemagne. »

« Je vois ce que vous voulez dire, Monsieur » intervint China.
« Mais vous dites qu'Hitler a détaché l'Allemagne de l'étalon-or, et que Churchill et les Juifs voulaient l'y réindexer ? »

« Oui, Hitler et Schacht ont fait cela car arrivé au début du xx^{ème} siècle, tout l'or avait passé dans de mauvaises mains. Le national-socialisme était tout aussi anticapitaliste qu'il était anticomuniste. L'Allemagne nazie a renversé la table, et a créé une économie contrôlée, planifiée, basée sur la grande productivité du travailleur allemand, tout en virant les banquiers du circuit. Les banquiers internationaux anglo-sionistes voulaient le retour de l'Allemagne, au moins temporairement, à l'étalon-or pour pouvoir contrôler le volume de monnaie allemande disponible, et surtout mettre fin à ce système de crédit commercial bancaire international qui coûtait aux banquiers internationaux et millions et des millions en prêts et en intérêts. D'ailleurs, ce qui n'était pas bon alors contre les Juifs chez les Allemands a su le devenir pour les Juifs chez nous. Et excellemment, même. »

En 1913, ce pays a fait quelque chose de si stupide que cela défie l'analyse rationnelle encore aujourd'hui. Nous avons donné le contrôle de notre monnaie aux Juifs sous la forme d'une société corporative, la Réserve fédérale, dont tous les présidents et administrateurs importants depuis 1913 jusqu'à aujourd'hui sont juifs. Il n'existe pas de monnaie américaine, rien que la monnaie de la Réserve fédérale qui est par la loi la seule devise légale autorisée. Il a fallu vingt ans aux Juifs pour nous détacher de l'étalon-or et pour se libérer de l'obligation de consolider leurs billets verts avec de l'or et de l'argent réels, mais ils y sont parvenus, et à compter de 1934 les Juifs ont eu littéralement licence pour imprimer de l'argent à tour de bras. Les États-Unis ont toujours d'énormes réserves d'or à Fort Knox, mais à quoi bon ? Pour quoi faire ? Tout cet or n'est endossable à rien, on ne peut pas se rendre à Fort Knox avec un billet de dix dollars de la Réserve fédérale et obtenir pour dix dollars d'or en échange. Après 1933, il a été rendu authentiquement illégal par l'administration Roosevelt de posséder des certificats remboursables en or et en argent qu'on pouvait échanger contre les vrais métaux, et, il y a environ cinquante ans, l'argent a été physiquement retiré des pièces de monnaie américaines pour que nous ne puissions même pas le tenir dans nos mains dans les pièces de dix centimes. »

« Mais quel avantage les Juifs et les banquiers internationaux retirent-ils d'imprimer de l'argent comme des fous et de créer de l'inflation ? » demanda l'un des gamins.

« Ils n'en ont rien à faire de l'inflation. Ces hommes-là qui prennent les décisions sont toujours suffisamment riches pour qu'elle ne les atteigne jamais personnellement, et nous, nous ne sommes que des pécores dont le bien-être ne compte pas » répondit amèrement Red. « La fin dernière du système usuraire, Mesdames et Messieurs, est que Schlomo finisse par rafler toutes les billes. Il compte y parvenir grâce à la perception de l'intérêt. Plus il y a de papier-monnaie en circulation, plus on peut ponctionner de lourds taux d'intérêts. On finira par atteindre une situation dans laquelle 99 % de la population du monde devra au 1 % restant une dette en intérêts si colossale qu'elle équivaudra à tout l'argent existant. La vraie domination du monde, braves gens. »

« Et qu'est-ce qu'on peut y faire ? » grinça Rooney de rage et de frustration.

« Oh, c'est facile » répliqua Red avec un sourire en rictus. « Nous utilisons un autre type d'économie basé sur du métal. Nous butons ces connards ! »

Chapitre xv

ET NOUS EN ARRIVONS à ma première rencontre avec le FBI. Au cours des derniers mois de mon année de terminale au lycée, comme la plupart de mes camarades, je comptais les heures et attendais le début du plus atroce événement que nous puissions imaginer dans notre vie. Passer ses examens, à cette époque, était vraiment déprimant partout dans le pays. À chaque printemps, les médias abondaient en histoires de jeunes Blancs de terminale qui se suicidaient plutôt que d'être traînés dans l'armée de l'Empire ou expédiés dans le monde dans lequel nous devons vivre.

À ce moment-là de l'année, mon destin dans l'existence était à peu près déjà décidé en ce qui concernait la mère patrie. Il n'avait jamais été question de l'université pour un gosse de la rue comme moi, en tout cas pas avec mes résultats. Oh, j'imagine que si je m'étais embarqué dans la voie de l'intello en sixième et qu'à partir de là je n'avais toujours ramené que des 20, j'aurais pu me qualifier pour un cursus à Evergreen College, ou même à l'Université du Washington. ZOG savait toujours employer des techniciens pour faire marcher ses jouets. Il restait toujours quelques places pour des Blancs après que les nègres, les bougnoules, les chinetoques, les youtres, les peaux-rouges, les lesbiennes esquimaux gauchères et toutes les autres foutues minorités qui existent sur Terre eussent eu leur part des quotas, et l'Université du Washington avait un petit quota réservé aux résidents de l'État de Washington quelle que fût leur race.

Ouais, j'aurais pu faire mon trou. J'aurais certainement pu faire quelque chose de ma vie sous ZOG si j'avais établi dès un très jeune âge que j'en avais l'intention. Si j'avais entraîné ma voix à chanter en louange les mérites de la diversité, et dressé mes lèvres à se mettre en cœur

en face du moindre cul noir, bistre, jaune ou kasher qui passait, oui, nos seigneurs et maîtres auraient pu m'accorder gracieusement la faveur de vivre un petit peu en les servant. La plupart de ceux qui ont fini dans la NVA auraient pu le faire aussi s'ils l'avaient voulu. C'est la décision immémoriale effectuée par ceux qui vivent sous une tyrannie, et les gens l'effectuent généralement à un âge très précoce. Se soumettre, faire profil bas et espérer que les salopards ne remarqueront jamais qu'on existe ? Rejoindre la fête et jouer le jeu avec enthousiasme, et tâcher de s'attacher les bonnes grâces du tyran pour avoir sa part du gâteau ? S'enfuir, ce qui ne s'appliquait pas vraiment dans mon cas étant donné que je n'avais nulle part où fuir, aucun pays sur Terre n'offrant d'asile aux Blancs racialement conscients ? Bien sûr aujourd'hui il y en a un. Ou alors, faire face et mourir ? Cette dernière année de mes heures d'école fut également la dernière année d'existence légale du Parti avant le 22 octobre, la dernière année durant laquelle la possibilité d'un certain degré de défiance nous fut loisible sans risquer la destruction.

La plupart des garçons pauvres de ma classe entraient directement dans l'armée, et beaucoup de filles aussi, parce que c'était le seul boulot disponible sauf à vouloir un truc au salaire minimum que les Mexicains n'avaient pas pris. J'avais passé les tests d'aptitude à la conscription à dix-sept ans, comme prévu, et j'espérais être réformé, non seulement à cause de l'incident avec Bobby Fernandez au CE2, mais aussi parce que les divers informateurs et autres surveillants de l'école se seraient certainement aperçus que j'étais politiquement incorrect et que je m'associais avec des sosies d'Elvis indésirables et d'étranges gonzesses blanches aux jupes longues. Le FBI avait un dossier sur moi, comme il en avait sur à peu près tout le monde. En fait, j'en avais reçu la lettre stéréotypée un jour à peine avant celle qui m'informait que mon pays ne requerrait pas mes services en tant que combattant de la civilisation et de la chrétienté dans les derniers développements de la Neuvième Croisade.

Si ma mémoire est bonne, les Américains avaient fini par se retirer d'Afghanistan après toute une génération de guérilla sauvage, ce qui nous mettait l'année avant celle où ils furent chassés de Tchétchénie, ce qui faisait deux cloaques auxquels j'aurais échappé si j'avais intégré l'armée américaine. Mais ils venaient d'envahir un autre coin — la Malaisie, l'Indonésie ? — un coin tropical rempli de musulmans qui avaient tué quelques touristes israéliens, ce qui, bien sûr, avait exigé

une conférence de presse immédiate de la part du costard qui occupait la Maison Blanche. Je n'arrive même pas à me rappeler qui après toutes ces années. Non, ce n'était pas Bush quatrième du nom. C'était une des salopes Clinton, soit la dernière année de cette immonde harpie d'Hillary, soit la première de cette potiche écervelée de Chelsea. Peu importe. Ce qui importait était que j'étais officiellement déclaré inapte au service en raison de l'Article blablabla Paragraphe bidulechouette, en clair pour « manque de fibre morale. » Ou était-ce de caractère moral que je manquais ? Je n'arrive pas à me rappeler ça non plus, mais quoi que ce fût qu'il fallût pour devenir un bon croisé et massacrer du musulman, il était évident que je ne l'avais pas. Bon, ils avaient raison. Mais massacrer des Juifs ? Ah, ça, c'était autre chose.

John Bell et John Hunt Wingfield, eux, semblaient avoir eu cette fibre morale, malgré le fait qu'Adam eût été viré pour s'être battu avec ses frères d'armes basanés, ce qui était mal, et les avoir démolis, ce qui était pire. Les deux frères de Rooney avaient intégré l'Armée quelques années plus tôt, juste après leur diplôme. John Bell était allé tout droit dans l'entretien du matériel après les classes. Il a fini par être envoyé dans une base en Arabie séoudite, où ils se sont vite aperçus qu'il était un mécano de première bourre en chauffage, ventilation et climatisation. Avec 45 °C en permanence, je vous prie de croire que ces officiers voulaient voir leurs climatiseurs opérationnels et entretenus, par conséquent John Bell a très vite obtenu son brevet de spécialiste et s'est rendu indispensable. Ils lui ont carrément offert une double prime pour se réengager. Il gérait plus ou moins l'ensemble de la boutique, et tant qu'il faisait tourner les machines en gardant la tête froide dans tous les sens du terme, il disposait de beaucoup de temps pour s'amuser avec les ordinateurs de la compagnie.

Parfois il les utilisait pour envoyer à Rooney à peu près tous les éléments de documentation technique, logicielle et militaire sur lesquels il pouvait mettre la main, qu'elle transmettait à Carter et que Carter transmettait à son tour à qui de droit. John Bell s'est même fait surprendre une ou deux fois, mais il s'en est tiré en se la jouant à la Jethro Bodine¹ : « Vindious cap'taine, pour sûr que j'savais pas qu'tout ça c'était classifié. C'est ma sœur qu'est intéressée par l'Armée, et elle est encore meilleure que moi sur un moteur. Elle serait chaude pour venir après son Bac', et j'voulais la faire venir ici pour civiliser ces bicots comme Dieu il nous demande. »

¹ Personnage de fiction ignorant, naïf et abruti de la série *The Beverly Hillbillies*.

Étonnamment pour un fondamentaliste abstème, et dans l'optique de se ménager les meilleures perspectives, John Bell était également devenu le contrebandier de la base, et il était bon pour dégoter cette caisse de scotch ou de vieux cognac pour le mess des officiers. C'étaient là deux talents utiles qu'il démontrait dans un pays musulman où il chauffait comme dans un four, si utiles qu'il était capable de se tirer de tous les problèmes de suspicion qui survenaient en matière de sécurité. Après le 22 octobre, John Bell a réussi à négocier un retour au pays en permission, ensuite de quoi il a déserté et rejoint la NVA. Il a atterri dans la Compagnie Écho pendant quelque temps, puis dans la colonne volante de Corvallis.

Son frère John Hunt fut plus aventureux. John Hunt était devenu Ranger et avait combattu à Grozny contre les Tchétchènes, puis contre les Afghans en retraite de Kandahar. Au moment du 22 octobre, il était au cœur du Liban, lorsque les États-Unis tentaient de sauver les miches d'Israël dans un spasme désespéré. Il a fallu un bail avant que John Hunt puisse retourner aux States. Quand il l'a pu, il a déserté illico, et a emmené avec lui quarante de ses Rangers pour intégrer la NVA. Il a finalement pris sa retraite il y a environ trente ans, il était général de division dans la ~~44~~.

Mais l'Armée n'était pas un problème dont je devais me soucier. C'était bon, en un certain sens, et mauvais en un autre. C'était bon parce que je ne quitterais pas ma ville pendant trois ans pour risquer ma vie et mes membres pour le compte d'un gouvernement, d'une société et d'une race étrangère que je méprisais. C'était mauvais car cela signifiait qu'il faudrait que je me débrouille pour trouver une manière d'entrer dans la vie active et de gagner de l'argent. Au moins, à l'Armée, on avait un boulot, et à cette époque il était presque impossible pour un jeune Blanc sans relations d'en trouver un. En fait, à cette époque, ZOG était si avide de chair à canon, ou d'aimants à balles comme on disait alors, que si je l'avais voulu j'aurais sans doute pu entrer dans l'Armée. J'aurais dû beaucoup ramper, supplier, cirer des pompes et embrasser des fesses marron et noires, mais au moins j'aurais eu un bulletin de salaire régulier et une couverture médicale, dans l'un des derniers domaines en Amérique où un jeune Blanc pouvait les obtenir. C'est ce que m'avait fait valoir ma conseillère d'orientation. Je savais qu'elle touchait une rétrocommission du bureau de recrutement local de l'Armée pour chaque organisme qu'elle parvenait

à persuader de rejoindre la machine de guerre impériale, mais je lui ai répondu presque à ma propre surprise : « Non merci. Si jamais je dois tuer, ce sera pour moi et pour les miens. » Je suis sûr que cette remarque est allée dans mon dossier.

L'école ne laissait pas les pauvres enfants blancs complètement sans ressources. Il existait une sorte de scolarité d'État disponible à l'école technique si je voulais devenir informaticien, électricien, ou tout autre métier manuel dont le Système avait besoin pour continuer à faire tourner sa grosse machinerie. Voilà ce que j'allais essayer de faire en espérant que, quoi que contînt mon dossier politique, ce ne serait pas assez moche pour m'en interdire l'accès. Il existait aussi une espèce de programme d'embauche d'État, auquel les nouveaux diplômés pouvaient prétendre. Il fournissait une main d'œuvre manuelle au salaire minimum aux entreprises locales, bien qu'on fût toujours en concurrence avec les Mexicains et qu'on fût dans la merde si on ne parlait pas l'espagnol parce qu'on ne comprendrait alors probablement pas le contremaître. Même les autorités juives de cette époque, quelque indifférentes qu'elles fussent à notre sort, avaient réalisé que ce n'était pas une bonne idée d'avoir des tas de jeunes chômeurs de toutes races pleins de ressentiment zonant au coin des rues. Ils avaient maintenu les Noirs plus ou moins tranquilles et sans faire d'émeutes pendant quelques générations en les achetant avec des aides sociales, et je suis sûr que s'il était resté davantage d'argent à ne pas avoir été pissé dans le désert irakien, il y aurait eu davantage de brimborions pour nous autres les toubabs. Comme je vous l'ai déjà dit, il restait encore quelques types dans les arcanes du pouvoir avec assez de cervelle pour s'inquiéter de ce qui se passait dans le Nord-Ouest.

La Patrie avait ceci de particulier qu'elle contenait suffisamment de jeunes Blancs pour qu'ils représentassent un problème potentiel. Dans la plupart du reste de l'Amérique du Nord, les Blancs qui demeuraient étaient tous riches, ou du moins suffisamment fortunés pour se payer l'Université². Les Blancs pauvres étaient si enfoncés numériquement et marginalisés que ZOG se disait qu'il n'avait même pas à s'en préoccuper. Après que les tribunaux eurent adopté des quotas de discrimination positive dans le système pénitentiaire, c'est-à-dire qu'il devrait exister

² L'Université, sélective, est extrêmement chère aux États-Unis, entre trois mille et trente mille euros rien que pour l'inscription.

un « équilibre racial reflétant l'état de la société » dans la population carcérale, un nombre énorme de petits blancs pauvres partout en Amérique se virent simplement coller des amendes de cinquante mille dollars pour stationnement interdit, qu'ils ne pouvaient évidemment pas payer, et qui étaient alors remplacées par dix ans de prison. La prison était le seul endroit où il y eût un quota de Blancs. On en faisait des esclaves qui bossaient dans les industries privées des prisons pour cinquante centimes de l'heure. Une fois de plus, le capitalisme anglo-sioniste s'était trouvé une source de travail bon marché. À un moment, on estimait que 21 % de la population des États-Unis était soit en prison, soit en travaux d'intérêt général équivalant à un genre de servitude, ou bien travaillait dans le système pénitentiaire comme matons, administrateurs ou fournisseurs. Même au sommet de la Terreur rouge, dans les années 1930, l'Union soviétique de Staline n'allait pas jusque-là.

En fait, l'un des rares boulots qui continuaient à recruter était l'Administration pénitentiaire, dont les recruteurs avides écumaient les campus et les Salons de l'emploi jeune de tous les États pour nous promettre monts et merveilles si nous acceptions de venir travailler pour eux. Ils avaient une couverture médicale familiale, et à ce moment-là il était devenu évident que mon père ne s'en sortirait pas si nous n'obtenions pas une assurance pour faire remplacer son foie rongé par le whisky. J'envisageais sérieusement d'intégrer l'AP après qu'un de leurs types m'eut assuré que mon passif racial du CE2 et mes opinions politiques actuelles ne seraient pas un problème tant que je les gardais pour moi. C'est dire s'ils avaient besoin de personnel pour continuer à faire tourner le manège. Je ressentais un certain malaise à cette idée, surtout parce que je savais que Carter avait fait de la prison et pourrait bien en refaire. Vérole, on aurait bien pu tous finir en prison, y compris les femmes, si on s'était fait prendre à « faire le lit du terrorisme » ou à peindre des drapeaux la nuit.

Mais Carter m'a étonné en me disant qu'en ce qui le concernait, ça ne lui posait pas de problème. « Avant toute chose, Shane, un homme doit faire ce qu'il a à faire. Ton père est malade et c'est visiblement c'est la seule manière dont tu puisses lui obtenir de l'aide. Personne, dans cette maison, ne t'en tiendra rigueur. De plus, tu serais ébahi d'apprendre combien d'agents le Parti compte dans le système pénitentiaire, des deux côtés des barreaux j'entends. Tu auras accès à des armes, à des ressources

et à des informations dont il se pourrait que nous ayons besoin, et tu pourrais également te trouver en situation d'aider les prisonniers blancs en général et les nôtres en particulier. Ce sera un boulot foutrement éreintant pour toi et ta conscience. Il faut être pas mal taré ou pas mal en chien pour aller délibérément tous les matins en taule. Mais si c'est ce que tu penses que tu dois faire, vas-y. Si qui que ce soit au Parti te fait des bisbilles, envoie-le-moi. »

Mais cette occasion disparut après ma rencontre avec l'Agent spécial Bruce Goldberg. Ce fut là que je scellai mon destin relativement à tout avenir que j'aurais pu avoir sous ZOG. Je commis ce qui était, à cette époque, très probablement le plus grand crime qu'un homme blanc pût commettre, avec dire le mot en N à voix haute. Je refusai d'être un indic.

J'étais avachi sur mon bureau en classe par un matin d'avril — pour être exact, c'était à peu près une semaine après que Rooney et moi eûmes passé notre soirée de promo à peindre le drapeau tricolore sur la caserne de pompiers à Shelton — quand j'entendis mon nom dans le haut-parleur.

« Shane Ryan, veuillez vous présenter au bureau de la conseillère d'orientation. »

« T'as besoin de conseils, Ryan » a dit un des gars de la classe.

« J'imagine que M^{me} Dorfman va encore essayer de me coller dans l'Armée » ai-je répondu. « Je vous assure que ça me déglingue de manquer à mes devoirs patriotiques en votre compagnie, les mecs. »

« À mort les Arabes ! U-S-A ! U-S-A ! » brailla Bruce Boyd, un de nos gros bras sans cervelle. Il était sans doute sincère. Il était trop con pour manier l'ironie.

« Hé, Ryan, si t'entres dans l'Armée, peut-être qu'ils t'enverront en Afrique tuer des musulmans noirs » a ricané quelqu'un d'autre. C'était de notoriété publique que j'étais réformé, et pourquoi je l'étais. Il n'y a pas vraiment moyen de garder ces choses-là secrètes au lycée. À vrai dire, durant l'année passée, il y avait eu tout un tas de gars de terminale qui s'étaient mis à me tourner autour, ou autour de Rooney, ou d'autres types connus pour faire partie des subversifs de la Chowder Society, afin d'être abouchés avec le Parti juste ce qu'il faut pour être exemptés. Certains ont même fini par nous rejoindre. J'ai fait un clin d'œil à Rooney et j'ai traversé avec nonchalance le hall en direction du bureau. M^{me} Dorfman était derrière son bureau

et m'a regardé d'un air bizarre, comme si elle venait de mordre du citron. Elle a seulement dit : « Shane, entre dans la salle de conférence numéro un, s'il-te-plaît. Il y a des gens qui veulent te parler. »

J'ai ouvert la porte et suis entré dans la salle de conférence, qui n'était rien qu'un bureau avec une grande table ronde en formica et quelques chaises en pastique, un petit bar avec une machine à café sur le comptoir et un petit réfrigérateur en-dessous, qui contenait quelques boissons plates et le repas de midi de M^{me} Dorfman. Derrière la table se tenait assis un petit homme plutôt soigné, la trentaine, aux cheveux noirs et bouclés soigneusement taillés et au menton rasé de près, créant une zone grise autour de la mâchoire. Son nez n'était pas si proéminent que ça pour un Juif, et il n'avait pas l'air trop exécrable ou menaçant. Il n'irradiait pas cette impression onctueuse et huileuse que je me rappelais avoir ressentie devant Mandelbaum. Il avait de jolis yeux amicaux de chien collie, il souriait, et son sourire ne semblait pas être faux. On avait l'impression que ce gusse était vraiment content de me voir, que ce rendez-vous allait être le meilleur moment de sa journée et qu'il l'avait attendu avec plaisir. Il portait un costume coupé en soie bleue, et, en me penchant pour voir sous la table, je vis le reflet de chaussures en cuir vernies. Le gars puait l'agent fédéral. « Bonjour, Shane ! » gazouilla-t-il d'une voix joyeuse. « Assieds-toi, assieds-toi ! » Je me suis assis, très méfiant, et ai attendu silencieusement qu'il reprenne la parole. « Je suis l'Agent spécial Bruce Goldberg, du Bureau fédéral des investigations » Il me montra son badge et sa carte, et je les regardai. Ouais, c'était un vrai agent du FBI. Non d'ailleurs qu'il eût besoin de se présenter. Je savais reconnaître un flic quand j'en voyais un. Je reconnaissais surtout le flic qui se tenait derrière le mec du FBI avec ses deux énormes bras croisés.

Leon Sorels.

À cette époque, Sorels venait juste d'être transféré de la police municipale de Dundee à la police d'État, et il avait reçu de beaux chevrons brillants et dorés tout neufs de sergent pour aller sur son uniforme. Sans parler d'une matraque bien lourde dernier modèle, en bakélite avec un cœur en plomb et revêtue de caoutchouc dur, pour une puissance maximale dans le cassage d'os avec le minimum de marques apparentes. Je sais que j'ai déjà mentionné Sorels Pas Fute-Fute avant, je l'ai même décrit, mais il faut que vous compreniez quelle présence physique ce type avait. Il irradiait des vibrations mauvaises et mena-

çantes, surtout dans un espace clos comme ce petit bureau où il était impossible de l'éviter comme nous avons tous appris à le faire depuis notre enfance. Sorels était un mec costaud, le seul que j'aie connu qui aurait pu donner du fil à retordre à Adam Wingfield. Il devait faire au moins deux mètres et cent quarante kilos, davantage même, et pas une once de graisse. Pas Fute-Fute était bâti comme l'hercule d'un cirque, tout en muscles et crevant les proportions, des épaules massives dures comme du granit et larges comme un semi-remorque, d'énormes biceps saillants qui semblaient sur le point de déchirer les manches courtes de sa veste d'uniforme, des pectoraux saillants qui en distendaient le tissu, et des poings noueux incroyablement petits au regard de la taille de ses avant-bras à la Popeye. Tout cela se réduisait jusqu'à un bassin solide mais mince, je vous jure que je pense que son pantalon devait être du 40, ce qui lui donnait l'air d'une toupie ou d'un personnage de dessin animé au torse triangulaire à la base du cou. Enfin, je ne devrais pas parler de cou, car Sorels ne semblait pas en avoir. Sa tête était hideuse. C'était de notoriété publique que Sorels était un grand consommateur de stéroïdes. Quand il n'était pas en fonction, Pas Fute-Fute passait sa vie dans la salle de sport du commissariat. Entre autres effets secondaires, l'abus de stéroïdes fait perdre ses cheveux au consommateur. Pour que ça ne se voie pas, il s'était rasé la tête, et je vous jure devant Dieu qu'elle était piriforme, avec une pointe en haut. Nous prophétisions que ça avait dû arriver à sa naissance, que son crâne avait été comprimé ou que sais-je. Peut-être que cet accident de naissance lui avait aussi causé des dommages au cerveau et était également responsable de sa personnalité cruelle et malveillante. Soit il rasait ses sourcils, soit c'était qu'il n'en avait pas, et le fait qu'il était de base laid comme les sept péchés capitaux, avec un visage de Neandertal, n'arrangeait pas les choses. Le résultat final était grotesque et effrayant. Le gars ressemblait à une gargouille.

Et puis il y avait d'autres effets secondaires charmants à l'usage de stéroïdes. Les rages psychotiques, par exemple. En outre, à en croire les ragots, les stéroïdes avaient paraît-il réduit les testicules de Sorels à la taille de boules de gomme, et il était aussi complètement impuissant que taré. Il cherchait à compenser ça avec les femmes à l'aide de multiples perversions dans le détail desquelles je n'entrerai pas, et quand les prostituées à l'aire d'autoroute pour routiers ou à Seattle ne faisaient pas sa manie, il l'exerçait sur qui il pouvait. Les choses en étaient au point que

nous avons appris par la suite que par décision judiciaire, dans le cadre d'un accord de règlement au civil dans un procès contre la ville, Sorels avait interdiction d'arrêter lui-même des sujets féminins ou de se trouver seul avec une détenue. J'imagine que les flics de Dundee ont été heureux d'en être débarrassés par la police de l'État.

Pourquoi donc ZOG employait-il un psychopathe ? Parce que c'était un psychopathe fiable et loyal. Parce que c'était d'un psychopathe que ZOG avait besoin pour continuer à faire marcher la plèbe au pas, et que personne aux commandes ne se souciait plus de la façon dont on y parvenait. Leon Sorels était un homme sans aucune conscience, sans scrupules, sans Dieu, sans la moindre étincelle de compassion humaine. Sa loyauté allait à qui signait sa fiche de paye, et, en ce qui le concernait, cette fiche de paye rétribuait n'importe lequel des services que ses employeurs voulaient voir exécuter. S'il fallait pulpifier quelqu'un, s'il fallait torturer, s'il fallait tuer, Sorels faisait le taf, et le faisait bien, puis il nettoyait derrière lui. En d'autres termes, Sorels était un parfait flic américain. Au moment où je vous parle, sa face de Neanderthal était inexpressive, mais ses petits yeux noirs porcins étaient fixés sur moi.

Je refusai la proposition d'une boisson d'un signe de tête, et ne dis rien. Règle numéro un pendant un interrogatoire : ne jamais entamer la conversation. « Je vais te dire pourquoi je t'ai demandé de venir » a dit Goldberg en se penchant sur la table, les mains jointes, parlant avec un sourire sincère et soucieux. « Shane, je suppose qu'il y a de bonnes raisons à ce que tu sois au courant du fait que le FBI dispose en ce moment d'une unité opérationnelle opérant en matière de droits civiques, affectée au comté de Lewis afin d'enquêter sur un certain nombre d'actes de terrorisme intérieur ayant eu lieu ici durant les derniers mois. C'est une situation détestable et potentiellement explosive. Des textes racistes haineux visant les minorités sont diffusés auprès des résidents. Il y a eu beaucoup de vandalisme et de graffiti racistes appliqués sur des équipements publics et privés, ce qui n'est pas simplement du vandalisme, mais un crimedehaine, car c'est ainsi que le Code pénal des États-Unis qualifie les crimes motivés par la haine envers quelqu'un à raison de sa race, de la couleur de sa peau, de sa religion, de son origine, de son sexe ou de son orientation sexuelle. La société a fini par réaliser que les pensées et les motivations inacceptables doivent être punies de la même façon que les actes illégaux, parfois même plus sévèrement que l'acte lui-même. »

Pour la première fois, je résistai à la tentation de répondre et de lui demander qui diantre déterminait quelles idées étaient acceptables. Comme si je ne connaissais pas la réponse.

Goldberg se pencha en avant et me regarda dans les yeux, cherchant à me percer à jour. Je réagis comme Carter nous avait appris à le faire. Ne pas regarder ce salopard dans les yeux. Le regarder entre les deux yeux, pile au départ du nez, à la jonction des sourcils. De cette manière, le type a l'impression qu'on le regarde dans les yeux en retour de son regard alors qu'en fait pas du tout, et on peut soutenir ainsi la confrontation oculaire toute la journée si besoin. « Des autocollants haineux portant le prétendu drapeau d'un pays qui n'existe pas et n'existera jamais ont été posés dans des endroits publics, en violation des lois locales et fédérales. Les personnes issues de l'immigration, surtout les Hispaniques, ont été soumises à une atmosphère d'intimidation ethnique qui leur cause de l'appréhension, et créer une telle atmosphère constitue une violation de leurs droits civiques et est également un crime très grave. Mais je ne m'étendrai pas. Je pense que tu sais de quoi je parle, Shane. Tu es jeune, et il se peut que tu ne comprennes pas que ce genre de comportement est non seulement illégal, mais fondamentalement mauvais, une trahison de tous les principes que défendent les États-Unis d'Amérique. En ce moment même, des soldats américains donnent leur vie pour ce pays partout dans le monde afin de préserver nos libertés américaines, et que des gens abusent de ces libertés pour donner aide et asile au terrorisme et saper notre hégémonie politique est scandaleux. Ce ne sera pas toléré, Shane, non, vraiment pas. »

Il marqua une pause, attendant ma réponse.

Je n'étais pas très inquiet à ce moment-là. Je savais que s'ils avaient quoi que soit contre moi ou Rooney ou China Wingfield, qui était alors entrée au collège dans notre établissement, aucun d'entre nous n'aurait été convoqué pour avoir cette discussion. On nous aurait simplement embarqués, chargés de chaînes. Carter avait imprimé en nous les Cinq Mots depuis longtemps déjà, les cinq seuls et uniques mots à dire à la police de ZOG ou à ses interrogateurs de tout poil. Pas de nom, pas de grade, pas de matricule³, pas de blabla, de vantardise,

³ Dans l'Armée américaine, lorsqu'un militaire est capturé et interrogé, il doit énoncer son nom, son grade et son numéro de matricule pour toute réponse aux tentatives enne-

de mensonges ou de stratégie. Rien, zéro, nada, que dalle. Seulement les Cinq Mots et rien que les Cinq Mots.

« Je n'ai rien à dire » dis-je.

Ça n'a pas ébranlé l'Agent spécial Goldberg, qui avait visiblement déjà entendu cette phrase auparavant, en revanche Sorels grommela dans sa barbe. Goldberg, en fait, eut un rire joyeux. « Oh, mon Dieu, mon Dieu. Tu n'as pas idée de ce que je peux être fatigué de cette réponse inepte. Vos grotesques Cinq Mots. Certains d'entre vous les récitent comme un mantra. Vous croyez sincèrement qu'ils vont vous protéger, mais non. Si seulement vous saviez combien vous êtes à côté de la plaque. Ah, mon Dieu, non, non non non. Tu as plein de choses à dire, jeune homme. C'est toujours le cas. Les racistes blancs sont la catégorie de criminels la plus faible à laquelle nous puissions avoir affaire. Shane, sais-tu que je peux te tuer maintenant si je veux ? Tout ce que j'ai à faire, c'est de te jeter dans une cellule fédérale de Seattle avec quelques très gros frangins, Shane, et, en échange d'un paquet de cigarettes, tu seras aussi mort qu'une crotte de chien sur la route. Ou, si tu préfères, tu te retrouveras avec de vilaines hémorroïdes et quelques maladies curieuses. Une nuit chez moi, Shane, et tu auras davantage à dire que tu ne peux l'imaginer maintenant. Heureusement pour toi, jeune homme, je suis de bonne humeur aujourd'hui, et suis disposé à m'intéresser à ton avenir. »

« Je n'ai rien à dire » répondis-je, impassible.

Goldberg m'ignora et poursuivit. « Shane, je pense que tu peux nous aider dans notre enquête du moment, et si tu décides, sagement, de coopérer, le Bureau est prêt à t'aider en retour. Je crois en la philosophie de la réciprocité. Bien sûr, je ne t'ai pas convoqué ici parce que j'ai sorti ton nom d'un chapeau. J'ai étudié ton passé, et, malgré ce petit dérapage en CE2 avec le jeune Fernandez, je ne pense pas que tu fasses partie de ces gens-là. Je pense qu'au fond de toi, tu es un bon Américain, qui s'est simplement fourvoyé avec les mauvaises personnes. Hé, ce sont des choses qui arrivent. Je pense que, fondamentalement, tu es un bon garçon, avec quelques difficultés, dont la moindre n'est certes pas d'avoir un père et une mère des bas-fonds blancs n'ayant jamais trouvé une bouteille qui ne fût pas de leur goût,

mies de le faire parler. La NVA se voyant comme une armée, il eût été dans la logique américaine que ses membres fissent de même : nous voyons que ce n'est pas le cas.

mais ces difficultés-là n'ont pas à être permanentes. Tu es encore suffisamment jeune pour changer de cap, et je pense également que tu es assez intelligent. Si tu parviens à comprendre de quel côté est ton devoir envers ton pays, tu t'apercevras également que c'est le côté de la tartine où sont le beurre et la confiture. Le Bureau sait être très généreux et très bienveillant pour ceux qui l'aident, fiston. Bon, comme je te l'ai dit, nous t'avions observé, et je sais que tu as des problèmes chez toi. Ton père a des problèmes de santé, et il lui faut un traitement, un traitement très cher. Nous pouvons lui offrir ce traitement, Shane. Et pendant que ton Papa se remettra, nous pourrions te faire intégrer une bonne école technique, ou même une bonne université cet automne. Tes notes et tes résultats aux tests d'admission ne sont pas parmi les meilleurs, certes, mais avec un coup de pouce du FBI, tu verras s'ouvrir toute une série de portes que tu aurais crues à jamais fermées pour toi. Si ton assistance à notre unité opérationnelle ici se révèle de bonne qualité, et que tu consens à nous aider davantage quand nous estimerons avoir besoin de toi, alors tu pourras obtenir une éducation égale ou supérieure à celle que tu aurais eue en étant enrôlé, et tu n'auras même pas à faire tes trois ans de service pour l'obtenir. »

« Mais d'abord, nous devons tout savoir sur ce sale petit groupement raciste auquel tu appartiens » poursuivit Goldberg. « Nous savons qu'il est organisé par un ancien condamné du nom de Carter Wingfield, et un professeur de cette école du nom de Morehouse, deux hommes qui sont arrivés dans l'État de Washington en compagnie d'un certain nombre d'autres personnes dans l'intention précise de susciter des troubles raciaux ici, ce que je trouve détestable. Nous entendons parler de cette prétendue migration vers le Nord-Ouest depuis des années, et je suis heureux de pouvoir affirmer que le gouvernement a enfin décidé d'y mettre un terme. Pour y parvenir, il nous faut quelqu'un qui puisse agir de l'intérieur, comme un agent secret. »

Je me demandai un instant s'il n'allait pas non plus m'offrir un anneau décodeur pendant qu'il y était.

« Tu vois, nous ne voulons pas seulement mettre la main sur Wingfield et son petit clan raciste, ou devrais-je dire son Klan avec un K ? Le but de notre unité opérationnelle est de recenser ces événements choquants qui ont lieu dans le comté de Lewis, et d'en faire une grande conspiration fédérale qui aille jusqu'au sommet, pour que nous puissions coffrer toute cette bande d'un coup et envoyer ces suprémacistes blancs en prison, où est leur place. »

J'ai failli lui rappeler que le Parti n'était pas suprémaciste blanc, mais séparatiste blanc, mais j'ai su fermer mon clapet.

« Cela signifie que nous devons trouver un petit fil, le bon fil, et tirer dessus suffisamment fort pour qu'il dévide la pelote tout entière. Je veux que tu sois ce fil. Si tu te débrouilles bien et que tu nous prouves ta bonne foi en nous livrant la bande à Wingfield, tu pourras aller encore plus loin. Tu pourras devenir un atout à plein temps, et évoluer dans d'autres endroits du Nord-Ouest, cependant que tu recevras cette éducation universitaire dont je t'ai parlé, et même après. Tu pourras être un vrai Donnie Brasco⁴ dans le milieu raciste blanc clandestin. Tu auras une carrière excitante, et parfois dangereuse, mais gratifiante, et surtout, si tu donnes ce qu'il faut à l'Oncle Sam sur ces imbéciles ignorants, tu auras de l'argent. Beaucoup d'argent, Shane. Certains de nos meilleurs atouts du renseignement dans le domaine de l'antiterrorisme gagnent plus de cent mille dollars par an, plus les frais et les avantages en nature. Bien entendu, ils sont très productifs et travaillent dur. »

C'est ça, me dis-je en moi-même, tellement dur que s'ils ne trouvent rien contre un gosse blanc, ils sont forcés d'inventer quelque chose. J'avais déjà rencontré quelques types qui étaient, depuis, en prison par le fait du témoignage de ces si laborieux mouchards de ZOG.

« Mais ils démontrent qu'il est possible de générer beaucoup de shekels par un travail sous couverture. En très peu de temps, tu peux surmonter tes difficultés actuelles, et te préparer un joli plan de vie. »

Je remarquai que, de toute sa tirade, pas une seule fois Goldberg n'avait prononcé le mot « informateur. »

« Je n'ai rien à dire » répondis-je.

« Allons, ne t'ai-je pas dit que ce n'était pas vrai ? » morigéna Goldberg avec un rictus soudain qui lui donnait l'air d'un dément. « Je pense que tu connais le sergent Sorels ici présent ? Ce gosse dit qu'il n'a rien à dire. Croyez-vous qu'il n'ait rien à dire, sergent ? »

« Je pense qu'il a énormément à dire » gronda Sorels.

OK, c'était idiot, mais j'étais un jeune loufiat, et, parfois, il faut que les jeunes loufiats la ramènent.

« Hé, Sorels » ai-je dit, « J'ai entendu un truc à ton sujet, et je me demandais. C'est vrai que ta bite fait la taille d'un feutre ? »

⁴ Pseudonyme sous lequel un agent du FBI a infiltré la mafia américaine pendant six ans en 1976, menant à de très nombreuses arrestations.

Sorels ne dit ni ne fit rien, ce que, si j'avais eu un atome d'intelligence, j'aurais identifié comme un signal de danger terrible avant de sauter vers la porte.

Goldberg soupira. « C'était très bête et puéril de ta part, Shane. Tu manques de respect au sergent Sorels, ce qui est idiot, mais tu me manques aussi de respect à moi, ce qui confine au suicidaire. Leon est un muscle, et je lui dis quand se contracter. Leon, contracte. »

Sorels était peut-être une montagne de muscles, mais ça ne le ralentissait pas. Ce primate fut sur moi aussi vite qu'un serpent à sonnette qui se détend, et tout à coup j'étais suspendu tête en bas dans les airs. Sorels me soulevait d'une seule main comme un médecin soulève un nouveau-né, il était très fort, et je redoutais qu'il ne s'apprêtât à abattre mon crâne sur le sol. À la place, il me fit pivoter dans la direction opposée à lui tandis que j'agrippais l'air et que je me raccrochais à la table et aux chaises, et l'instant d'après je sentis sur la chute de mes reins le premier impact fracassant d'une matraque. Mon dos et mes hanches semblèrent exploser, comme si mes muscles se déchiraient dans ses spasmes brûlants. Je perdis le contrôle de ma vessie, et pissai dans mon froc, mais comme j'étais pendu la tête en bas, ça n'a pas coulé le long de mes jambes, mais sur mon ventre et ma poitrine, sous mon maillot, et sur mes oreilles et mon menton. Sorels continua à me tenir à l'envers par les chevilles d'une main et à me battre comme plâtre avec sa matraque de l'autre.

« Pas encore les reins » ordonna Goldberg. « Pas de blessure permanente. Pas cette fois, en tout cas. » Suivirent donc des coups violents et contrôlés sur mes coudes, mes genoux, mon ventre, mes couilles, mes chevilles, et ma plante de pieds qui me donnait l'impression que mes jambes éclataient en morceaux même à travers mes chaussures. Puis, il me lâcha au sol à l'état de masse brisée, et me fit tâter de ses rangiers. Ces chaussures rutilantes avaient des pointes ferrées. La douleur fut supérieure à tout ce que j'avais enduré jusque-là, j'étais convaincu que mes os étaient en train de se casser et qu'il allait me battre à mort. Je hurlais comme un animal. Il va sans dire que personne n'est venu m'aider ou même s'enquérir de l'origine de cris de douleur provenant d'un bureau de personnel administratif d'école. Rien de nouveau à part ça, petit garçon blanc ? Tout le monde à cette époque en Amérique avait intériorisé l'un des premiers enseignements de la vie sous un État policier : ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

Il n'y avait de toute évidence plus aucune raison de poursuivre plus avant notre petit tête-à-tête, par conséquent Goldberg et Sorels me laissèrent gisant par terre, trempé dans ma propre urine et étonnamment peu de sang. L'agent du FBI glissa sa carte dans la poche de ma veste tandis que je restais étendu sonné et rompu sur le tapis. « Comme je te l'ai dit, je suis aujourd'hui de bonne humeur, tu peux donc remercier ta bonne étoile de ce que je vais te laisser un peu de temps pour réfléchir. J'ai inscrit un numéro de téléphone portable au dos de cette carte » dit-il. « Appelle-moi dans les quarante-huit heures, Shane, et nous t'arrangerons un rendez-vous dans le bâtiment fédéral d'Olympia. Et alors, là, tu auras des choses à dire. Oh, oui, tu auras tant de choses à dire ! N'essaie pas de t'enfuir. Si tu me forces à te courir après, ça m'énervera beaucoup, et quand je suis énervé, le sergent ici présent est énervé. Tu n'as pas envie que le sergent s'énervé. Non non non. »

« T'as pas envie que je m'énervé, mouflet » grogna Sorels.

Goldberg me tapota doucement le visage. « N'essaie pas de mettre les voiles, et appelle-moi, fiston ! Parce que, si je n'ai pas de tes nouvelles dans les deux jours, je viendrai en prendre. »

Je restai gisant sur le sol de la salle de conférence, dans les vapes, perdant et reprenant successivement conscience dans un brouillard de souffrance pendant des heures. J'ai vomi mon petit-déjeuner avec un peu de sang, mais, par chance, je ne me suis pas étouffé dedans. Personne n'est entré dans la salle de conférence de toute la journée. Quand je pus me mettre à tituber à quatre pattes et me traîner hors de la pièce, je vis sur l'horloge dans le bureau de la conseillère d'orientation qu'il était quatre heures du soir. J'avais manqué toute une journée d'école et personne ne s'était seulement soucié de mon état. Mon cerveau s'était remis à fonctionner, et j'ai réalisé tardivement que Rooney était en danger. Il n'y avait personne dans le bureau. Je me suis servi du téléphone sur le bureau de M^{me} Dorfman pour appeler Carter sur son portable, ce qui n'était en fait pas vraiment une bonne idée — ils auraient pu enregistrer l'appel — mais j'étais dans le coltard et toujours un peu novice en matière de mode de vie d'un révolutionnaire, pour ainsi dire. Carter décrocha, et je dégoisai ce qui s'était passé.

« Est-ce que Rooney et China vont bien ? » murmurai-je à travers mes lèvres tuméfiées.

« Elles vont bien » répondit Carter. « China a détecté des bleus dans le hall, elle a averti Rooney et elles ont toutes les deux levé le camp à la pause, elles sont à l'abri. Nous allons vérifier ce qui se passe. Maintenant, sors de l'école par la porte de devant. Je suis trop loin pour venir te chercher, mais j'appelle le 911⁵ et je t'envoie une ambulance. » Je réussis à quitter le bâtiment en chancelant, pour rencontrer les infirmiers sur les marches du porche de l'école.

« Bon sang, qu'est-ce qui t'es arrivé, gamin ? » demanda le chauffeur.

« Sorels » gémis-je.

Ils n'ajoutèrent rien, mais me chargèrent sur leur brancard et me conduisirent à Providence Hospital, où j'étais né. J'entendis le conducteur dire dans sa radio qu'il avait une Spécialité Sorels. Maintenant, je dois reconnaître ça à ce fils de pute bouffi de stéroïdes : il faisait un excellent boulot, et, ayant été moi-même administrateur de quelques passages à tabac correctionnels dans le cadre de mes devoirs envers la République, je dois bien reconnaître et rendre justice à un professionnel de la chose quand j'en vois un. Aux urgences, je découvris à ma stupéfaction et celle de l'équipe médicale que je n'avais rien de cassé ou de gravement endommagé. Aucun os, aucun saignement d'organe interne, rien. Rien que des bleus et une douleur horrible. Sorels était un expert, et quelque atroce que ç'eût été, je devais bien admettre que je n'avais eu qu'un avant-goût.

Quelqu'un avait appelé la police quand j'étais entré aux urgences et leur avais dit qu'ils tenaient une grave affaire de violences volontaires, et une paire de flics mal informés de Dundee se pointèrent pendant qu'on me mettait des bandages.

« Vingt dieux, ils t'ont vraiment bien arrangé, hein ? » fit le flic responsable. « Qui t'a fait ça, Shane ? »

« Votre ancien collègue, le sergent Leon Sorels » lui lançai-je avec dégoût. « Et ne faites pas semblant de dire que vous allez y faire quoi que ce soit. Vous ne faites jamais rien avec Sorels, tas de fumiers. »

Le flic soupira. « Leon traîne avec cette unité opérationnelle du FBI maintenant, c'est ça ? » demanda-t-il.

« Ouais. C'étaient Sorels et un agent du FBI du nom de Goldberg » répliquai-je. J'ai failli dire « agent juif du FBI », mais mon filtre politiquement correct était réactivé.

⁵ Le numéro des urgences de la police aux États-Unis. Il permet aussi bien de demander l'assistance de la police que celle des ambulanciers ou des pompiers.

Les deux policiers se regardèrent, et le plus âgé referma son calepin et le remit dans sa poche. « Je suis désolé, fiston » dit-il doucement. « Vraiment. » Puis ils tournèrent les talons et se dirigèrent vers la porte, mais le responsable se retourna et dit : « Autre chose. J'ai honte. Honte de porter cet uniforme et honte de cet insigne rouge, blanc et bleu cousu sur mon épaule. »

Je ne l'ai plus revu avant quelques années, lorsque lui et moi étions tous les deux des Volontaires, et que nous passâmes une nuit ensemble à attendre l'exécution d'une chignole. Il n'y eut jamais la moindre suite judiciaire de quelque nature que ce soit aux violences que j'avais subies.

L'infirmière les regarda s'éloigner et fit une grimace. « C'est Baxter et Wallace. Pas de mauvais gars, mais ce salaud de Sorels nous envoie beaucoup de fil à retordre, et ils ne peuvent rien y faire. » (Elle aussi, je l'ai revue plus tard, Betsy Lamm, une des meilleures infirmières que la NVA ait jamais eues). Le médecin des urgences était un Pakistanais, qui voulait me faire mettre en observation après avoir bandé mes côtes et m'avoir administré un antidouleur qui me rendait tout vaseux (lui, je ne l'ai pas revu à la NVA).

« Tu pourrais très bien avoir une commotion, oui oui » disait Apu, et il se pouvait bien qu'il eût raison, bien sûr. « Il faut qu'on te garde ci en observation pour la nuit. Quelle est ton assurance ? »

Mais alors même qu'ils me remettaient sur le brancard pour m'emmener à l'étage, j'entendis la voix de Carter Wingfield qui disait « On va le ramener à la maison. » Le Pakistanais a essayé de le raisonner, mais Carter l'a interrompu : « Non, nous ne sommes pas parents, mais nous sommes les seuls à nous soucier de lui. Il n'a pas d'assurance » ce qui réglait l'affaire.

Adam se coula dans la petite cabine, la remplissant comme un ogre médiéval géant barbu en bleu de travail sale. « Salut, vieille branche » dit-il. « On dirait que t'as perdu ton pucelage révolutionnaire. Tes premiers coups de la part des autorités. Sorels ? »

« Ouais » j'ai dit. Une lueur passa dans les yeux d'Adam, inamicale.

« Ouais, c'est ce que je pensais. J'ai déjà vu ça. Je commence à en avoir plein le dos de ce bazar. Un de ces quatre, moi et M. Sorels devons avoir une petite discussion entre quatre-z-yeux » dit-il d'une voix froide. Adam m'installa dans un fauteuil roulant comme si j'étais une poupée, et pendant que je dépassais le bureau d'accueil je vis Carter sortir une liasse de billets et régler à la guichetière les plusieurs centaines de dollars

que mon trajet en ambulance et mon passage aux urgences avaient suscités en facture. Quelques minutes plus tard, j'étais allongé sur le canapé dans le salon obscurci des Wingfield, avec Ma qui plaçait des sacs de glace et des tranches de viande crue sur mes contusions, et Rooney qui tenait à mes lèvres un verre de thé glacé.

« Vous ne comprenez pas » disais-je à Carter. « Les fédéraux sont à vos trousses ! Ne vous occupez pas de moi, il faut que vous foutiez le camp ! Tu dois faire partir les filles d'ici, Carter ! »

« Les fédéraux ne sont pas près de nous tomber dessus de sitôt » m'a assuré Carter. « S'ils l'étaient, ils ne se seraient pas penchés sur ton cas. »

« Qu'est-ce que t'en sais ? » glapis-je.

« Nous savons, Shane. Ils nous observent, ouais, mais nous les observons aussi, et je ne parle pas seulement de gens que tu connais. Il y a davantage de mecs du Parti dans le coin que tu crois. T'en fais pas. Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé, depuis le début. »

Ainsi fis-je. Quand j'eus fini, Carter quitta la pièce pour passer quelques coups de fil, et Ma quitta la pièce pour aller me mitonner un bon plat de tout ce qui se trouvait dans le réfrigérateur.

Il ne restait que Rooney, assise sur la table basse devant le canapé. Elle m'a regardé, et a tourné ma tête dans sa direction.

« Ce jour-là, au parc, lorsque tu ne t'es pas enfui alors que j'étais en danger, ce fut la première fois que tu as pris ma défense, Shane » dit-elle doucement. « Là, c'était la deuxième fois. » Rooney se pencha et je reçus mon troisième baiser sur mes lèvres tuméfiées, ce qui amena mon ratio à un baiser par an depuis notre rencontre, chacun d'eux valant la rançon d'un roi. Davantage même, car aucun roi n'aurait pu ordonner ce qu'elle me donnait librement.

Plus tard, cette nuit, après que j'eus été bourré d'assez de nourriture pour nourrir une meute de loups, j'entendis qu'on frappait à la porte, avec les bruits étouffés d'une conversation. Carter entra et me dit : « Shane, certains des nôtres sont descendus d'Olympia pour te parler de ce qui s'est passé à l'école aujourd'hui. Ils sont de la Troisième Section. » Je savais que la Troisième Section était la branche de contre-espionnage du Parti. Oui, M'dame, j'ai aussi vu les films et les séries télé sur la Troisième. Ce sont mes préférées. Même à l'époque, il existait déjà une sorte de légende qui se se développait autour de la Troisième Section, une réputation de style et de panache, et d'infliction de méchantes choses aux méchantes personnes. Après Longview, la Troisième Section s'est fondue pour devenir le BOSS et le BPG.

« Tu te sens de leur parler ? »

« Oui » j'ai dit. Le détachement de la Troisième Section s'est révélé être non pas des agents secrets à manteau long, mais un homme âgé avec un accent du Sud portant un coupe-vent standard et le borsalino du Parti, et sa femme, grande, aussi âgée que lui mais toujours belle et élégamment vêtue. Je vis la crosse d'un gros .357 Magnum dans un étui d'épaule dépasser de la veste de l'homme. Ils ne me donnèrent pas de nom, et je n'en demandai pas. Avec la Troisième Section, plus encore qu'avec le reste du Parti, on ne posait pas de questions. Ils s'assirent, et acceptèrent joyeusement du thé glacé de la part de Ma tandis que je m'installais douloureusement dans un des fauteuils des Wingfield. L'homme me fit répéter une fois toute la scène, rapidement et adroitement, puis une seconde fois. Il ne prenait pas de notes, mais je comprenais qu'il n'en avait pas besoin.

Puis il se tourna vers Wingfield et dit : « Je ne pense pas que tu aies à t'inquiéter de quoi que ce soit, Carter, mais ce serait mieux de garder ce jeune gaillard en-dehors de la circulation pendant un moment, ainsi que tes filles. Il m'est arrivé de me tromper. »

« Rien à craindre ? » demandai-je. « Ils sont à nos trousses ! »

« Ça fait des années qu'ils sont à nos trousses, Shane » dit l'agent de la Troisième Section. « Je sais que, pour toi, c'est probablement la pire chose qui te soit jamais arrivée, mais le fait est que Goldberg a sans doute déjà oublié ton nom, aussi dur que ça paraisse à croire. Il fait ce coup-là environ cinq fois par semaine. C'est son style. Il prend avec lui un voyou du coin comme Sorels, et il cogne ou soudoie les gens jusqu'à ce que quelqu'un craque. C'est la façon standard qu'a Goldberg de procéder. Ha, c'est même la façon standard qu'a le FBI de procéder. Il va quelque part, dresse une liste de tous ceux qu'il pense pouvoir lui être potentiellement utiles comme informateurs, puis il leur offre du fric et leur casse la gueule. Il t'aurait probablement fait tabasser par Sorels même si tu avais accepté son blé, parce qu'il aime utiliser la carotte *et* le bâton. En violentant et en achetant autant de gens que possible, il finit inévitablement par trouver quelqu'un d'assez faible pour céder, et, de temps en temps, quelqu'un qui a vraiment quelque chose à lui dire. Shane, en dépit de presque un siècle de matraquage médiatique, le Bureau Fédéral des Investigations est la police secrète la plus entièrement incompétente de toute l'Histoire. Le FBI serait incapable de trouver les toilettes des hommes sans un micro ou un indic,

et même là, il faudrait qu'ils lui offrent l'immunité complète et une place dans le Programme de Protection des Témoins. Ils sont politisés du haut jusqu'en bas, et si truffés d'employés féminins ou issus des minorités embauchés par discrimination positive, si surchargés par des directeurs administratifs, mais de moins en moins de troufions, qu'ils sont à peine en mesure de fonctionner. Goldberg te disait la vérité en parlant de monter un dossier de conspiration pour englober le Parti tout entier. Il est ambitieux. Mais il est enchaîné à un système juridique et politique archaïque, complexe jusqu'à l'incompréhensible, surchargé, sous-financé, embrouillé et égrognant de sénilité. Les tribunaux sont si engorgés qu'il faut des années à la plus simple des affaires pour arriver devant les prétoires. Sais-tu pourquoi nous n'avons pas tous été concentrés, arrêtés et mis en accusation en vertu du Patriot Act de 2001, Shane ? C'est parce qu'ils n'en ont pas les moyens. Chaque centime que l'Empire attrape sert à maintenir les armées d'occupation de l'Amérique au Proche-Orient afin d'éviter la destruction à Israël chaque année supplémentaire, et chaque procès mené suite aux dispositions du Patriot Act coûte un minimum de douze millions de dollars par prévenu. Cela veut dire que Goldberg aboie beaucoup, beaucoup plus fort qu'il ne mord. »

« Sa morsure n'est pas faiblarde » grommelai-je en massant mes côtes endolories.

Le vieil homme acquiesça d'un air grave : « Oui, je sais que c'est très dur pour toi de te faire cette idée en considération du fait que tu es assis là le corps couvert des hématomes de Sorels qui te font souffrir, mais ce qui t'est arrivé est la convulsion d'une bête mourante, Shane. Tu n'as rien dit d'autre à Goldberg que les Cinq Mots, ce qui était la seule bonne chose à faire. En fait, c'est probablement la seule qu'il espérait. Il sait que tu ne céderas pas sans davantage d'efforts qu'il n'a sans doute la volonté d'en fournir, et il se mettra en chasse d'une meilleure proie. S'il avait sérieusement pensé faire de toi un informateur, il aurait employé beaucoup plus de finesse. Ils ont des informateurs, bien sûr, et ils pourraient certainement rafler tous les membres du Parti présents dans le comté de Lewis en ce moment, mais ils n'ont plus les ressources pour suivre s'ils le faisaient. Goldberg et le procureur fédéral d'Olympia ont mis en place un budget approuvé par le FBI et le Ministère de la Justice pour cette prétendue unité opérationnelle des droits civiques. Selon nos informations, ce budget

est de base aussi maigre qu'un bout de ficelle, et il est épuisé aujourd'hui. Je doute qu'aucune mise en accusation ait lieu pour sanctionner ces horribles crimes de haine que sont le dessin à la bombe de drapeaux tricolores sur des murs. Toute cette soi-disant unité opérationnelle des droits civiques, c'est que de la poudre aux yeux, du bruit et de la fureur pour satisfaire les gusses de la Chambre de Commerce du coin en les assurant que le gouvernement ne permettra pas qu'on mette le souk dans leur approvisionnement de main d'œuvre mexicaine pas chère. La coque du navire américain fuit, Shane, et ZOG a tout bonnement trop de doigts dans les trous pour les boucher, et chaque fois qu'ils bougent, une autre fuite jaillit. »

« Du coup je fais quoi de son ordre d'appeler dans quarante-huit heures ? » demandai-je.

« Fais profil bas pendant une bonne semaine au cas où je me tromperais » me conseilla le vieil homme. « Même chose pour les filles, Carter. Puis retournez à l'école comme rien ne s'était passé. À mon avis, il ne se passera rien. Goldberg te rayera simplement de sa liste comme une noix trop dure à casser, et passera à autre chose. Il fait ça tout le temps quand quelqu'un lui résiste. Comme tous les tyranneaux, le meilleur moyen de se comporter avec lui c'est de lui faire face. Je doute qu'il ait seulement fait un rapport officiel de ton pseudo-interrogatoire, étant donné qu'un échec ne fait pas joli sur son bulletin. Si vous n'avez pas confiance en mon instinct, je peux passer à l'étape au-dessus, je n'en prendrai pas ombrage. Le Parti peut faire en sorte que vous soyez conduits ailleurs, dans l'Idaho, l'Oregon, ou le Montana. Mais, honnêtement, je ne pense pas que ce soit nécessaire. »

La femme parla soudainement : « Shane » dit-elle gentiment, « Ne t'en formalise pas, mais je voudrais te poser une question. »

« Oui M'dame ? »

« Quand Goldberg t'a proposé un traitement médical pour ton père malade, est-ce que tu as été tenté d'accepter ? En sachant que ton père pourrait bien mourir s'il n'obtient pas d'aide financière pour ses frais médicaux d'ici peu ? » Je n'ai pas demandé à la femme comment elle savait ça.

« La Bible dit que nous devons honorer nos parents » lui répondis-je avec précaution, sachant que Ma écoutait. « J'ai un devoir envers mon père, et s'il y avait un moyen de l'aider sans trahir qui que ce soit d'autre, je le ferais. Mais les Wingfield sont mes amis, et il y a parmi eux

quelqu'un qui... bref, ce sont mes amis, et je ne sauverai pas mon père en les trahissant. Mon père appartient à mon passé, si horrible et irrespectueux que ça puisse paraître. Cette famille, ici, est mon présent et mon avenir, et je dois vivre dans le présent et regarder mon avenir, et faire mon choix en me fondant là-dessus. Je sais que vous ne comprendrez probablement pas... »

« Nous comprenons plus que tu ne crois, Shane » dit la femme avec tristesse. « Nous avons une fille, et, il y a des années, elle a dû faire ce même choix. »

L'homme parla, maugréant : « Pas tant un mauvais qu'un... » Sa femme lui lança un regard. « Bref, elle a fait un choix étrange. La vie peut être très étrange, parfois. Mais enfin, je radote. Fais profil bas pendant quelques jours et voyons ce qui en ressort. »

Il s'avéra que l'homme de la Troisième Section avait raison. Je suis resté dans l'arrière-boutique de la supérette de Johnny Pill pendant quelques jours, jusqu'à ce que finalement je me lasse, me dise qu'après tout merde, et retourne au lycée pour profiter des jours d'école qui restaient. J'ai achevé en traversant l'estrade avec ma robe et ma toque de cérémonie en juin avec le reste de ma classe, obtenant mon diplôme. Je crois toujours l'avoir quelque part dans le coin. Je n'ai pas revu Goldberg avant un long moment. Sorels, c'est une autre histoire, mais j'y viendrai en temps voulu.

Une dernière chose que je devrais mentionner. Après que le vieux couple de la Troisième Section eut consommé chacun une large part de la tarte au pécan à la crème fouettée de Ma puis s'en fut reparti pour Olympia, j'ai dit à Carter, en référence à la bataille de Marianna⁶ : « Ces deux-là de la Troisième Section ont l'air plus près de la tombe que du berceau. »

Carter me sourit et dit : « Oui, eh bien, souviens-toi de cette nuit, mon bonhomme. »

« Pourquoi ? » demandai-je.

« Tu viens juste de rencontrer Matt et Heather Redmond. »

⁶ Voir Chap. XII.

Chapitre xvi

UNE FOIS QUE J'EUS OBTENU MON DIPLOME, j'ai eu un gros coup de bol dans le secteur de l'emploi rémunéré. Le Parti avait réussi à infiltrer quelques DRH dans deux des principales agences d'intérim d'Olympia. Les agences d'intérim étaient l'une des pires malédictions du marché du travail à cette époque, avec la discrimination positive, la Loi Dees, et la main d'œuvre immigrée du Tiers-Monde. C'était l'une des innombrables façons qu'avaient les grandes entreprises de se soustraire au peu qui restait du droit du travail déjà démembré. Les multinationales qui, pour une raison ou pour une autre, choisissaient de ne pas « délocaliser » leur production en Inde ou au Guatemala embauchaient presque tous leurs employés auprès d'agences d'intérim, et, de cette manière, non seulement elles n'avaient pas à leur procurer la moindre couverture médicale ni aucune autre prime, mais elles pouvaient inscrire, plus souvent qu'à leur tour, leurs coûts liés au travail en tant que frais et dépenses afin de les déduire du peu d'impôts qu'elles payaient. L'intérimaire n'était pas, juridiquement, employé par la boîte où il travaillait, mais par l'agence. Il ou elle recevait un chèque de SMIC, ou à peu s'en fallait, et c'était tout, le Ciel vous vienne en aide si vous agaciez le maître de travaux de votre client, qui pouvait vous couper les ailes et vous faire virer d'un simple coup de fil sans aucun recours possible. Le Ciel vous vienne en aide si vous ne pouviez pas faire signer votre fiche le vendredi pour la glisser dans la petite fente au bureau de l'agence. Vous aviez de la chance si un contremaître mexicain n'exigeait pas de pot-de-vin en échange de sa signature, qui vous permettrait de collecter votre SMIC. Il y avait des gens à cette époque, tels que mon père, qui travaillaient des années comme employés « intérimaires. » Enfin, ça c'était s'ils étaient assez chanceux

pour travailler pour des gonzes suffisamment corrects pour ne pas les remercier pile la semaine où ils pouvaient obtenir les quelques primes encore offertes — et payées — par l'agence d'intérim. Par certains aspects, les esclaves des plantations d'avant la Guerre de Sécession avaient plus de droits.

Les agences d'intérim étaient également réputées pour embaucher des clandestins munis des papiers les plus douteux et les plus ouvertement faux. Sur la fin, elles ne prenaient même plus la peine de demander de fausses cartes d'identité, parce que plus personne n'appliquait les lois sur l'immigration. Les maîtres de travaux dans les agences disposaient d'un immense pouvoir, étant donné qu'ils décidaient qui recevait un travail et qui n'en recevait pas. C'était une version à peine plus sophistiquée du bon vieux tour de l'embauche à la journée¹ auquel les syndicats véreux de la pêche ou du bâtiment avaient jadis recours, sauf qu'au lieu de chefaillons de la pègre, ces maîtres de travaux étaient presque tous de jeunes filles gauchistes habillées en poupée Barbie, et à qui on donnait le pouvoir de vie et de mort économique sur des hommes et des femmes assez vieux pour être leurs parents ou leurs grands-parents. ZOG a toujours estimé que ces femmes-là étaient les outils les mieux malléables et les plus conformistes pour créer leur nouvelle et indifférente classe managériale. Élevées dans une société déjà entièrement amoralisée, et endoctrinées dès la naissance par l'idéologie féministe et toutes sortes de pratiques d'ingénierie sociale pour haïr les hommes en général et les Blancs en particulier, on pouvait par principe faire confiance à ces filles pour suivre à la lettre la ligne officielle.

Mais ZOG ne s'est jamais véritablement aperçu d'une chose, c'était que toutes les femmes blanches n'étaient pas des tocades, et que certaines étaient assez intelligentes pour voir à travers la propagande, pour comprendre que les Blancs n'étaient pas leurs ennemis, et qui étaient vraiment leurs ennemis. Certaines femmes blanches le prouvèrent même en rejoignant le Parti, et nous fûmes assez chanceux

¹ Pratique consistant, dans les années 1940, dans les secteurs du bâtiment et de l'exploitation maritime, à embaucher des travailleurs à la journée seulement, soit par contrat, soit par roulement, avec sélection de nouveaux ouvriers chaque jour, successivement. De cette manière, on évitait un personnel stable capable de se syndiquer et de réclamer des droits : les syndicats jaunes, de même avec les employeurs, veillaient également ainsi à rester les interprètes officiels des travailleurs qui ne restaient, eux-mêmes et individuellement, pas assez longtemps dans l'entreprise pour se qualifier dans lesdits syndicats, y voter, ou en infléchir la ligne.

pour en faire entrer deux à la direction des ressources humaines chez TopStaff. Cela signifiait que tant que ça ne se voyait pas trop, des hommes blancs politiquement incorrects avaient accès à du travail bas de gamme, état de choses que ZOG désapprouvait solidement. Il était essentiel au maintien en fonctionnement du Système que tous les Blancs qui résistaient, ou dont on supposait que l'esprit n'était pas entièrement sous contrôle, fussent des réprouvés, des parias, relégués aux foyers pour sans-abris et aux camps de SDF sous les ponts, dans les bois et les parcs nationaux. Puis, finalement, bien sûr, à la prison, lorsque le désespoir et la désolation les poussaient à bout. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si je n'avais pas eu Sherry Cahoon, chez TopStaff, qui a ignoré le drapeau rouge indiquant « Prière de se référer spécialement avant toute embauche à la Commission des Relations humaines du Ministère de la Justice » qui s'affichait sur toutes les fiches de solvabilité et d'antécédents que fournissait informatiquement mon agence. La Commission des Relations humaines était l'officine du Gouvernement chargée de maintenir et de faire respecter la liste noire. Sans Sherry, j'aurais probablement passé mes journées à ramasser des canettes pour le recyclage. Elle est morte à présent, mais avant, je la voyais quelquefois à la l'Association des Anciens de la NVA. Un de ses fils est devenu le premier commandant de la colonie du Débarquement, sur Mars, et une de ses filles est devenue une actrice célèbre, spécialisées dans les rôles de femmes Volontaires de la NVA sur Northwest TV. La fille a affirmée dans une interview qu'elle avait pris sa mère comme modèle. Elle n'aurait pas pu en trouver de meilleur.

Non d'ailleurs que ma situation fût si riante, même avec Sherry comme bonne fée dans les coulisses. L'économie américaine avait été mal gérée et pillée par les Anglo-Juifs pendant presque un siècle, et il allait falloir payer l'addition. Pendant les dernières années de ZOG, l'Amérique a connu une croissance négative, pour la première fois depuis le premier hiver de la colonie de Jamestown², et personne ne savait véritablement quel était le taux de chômage parce que le Gouvernement avait classé l'information secret de sécurité nationale.

² Jamestown fut la première colonie permanente établie sur le sol américain. Elle représente le début de la société américaine. Le premier hiver, très rude, la décima et la laissa sans provisions (d'où une décroissance objective, que le texte mentionne par ironie) : ses habitants furent sauvés par les Amérindiens qui leur fournirent de la nourriture, événement à l'origine de la fête américaine de Thanksgiving.

Je sais que, l'année où j'ai passé mon Bac, il s'est répandu dans la presse que les entreprises privées aux États-Unis employaient à présent davantage d'étrangers vivant hors des États-Unis que de citoyens américains. Tout ce que Sherry put faire pour moi fut de me placer comme agent d'entrepôt au centre de distribution de Mighty Mart à Olympia. Pour être honnête, ce taf me payait dix dollars de l'heure, et c'était le mieux que quelqu'un avec mon passé pût espérer quelles que fussent les circonstances.

Je commençai à bosser chez Mighty Mart le mois qui suivit l'obtention de mon diplôme, tandis que la plupart des gars de ma classe étaient conduits en bus vers diverses installations militaires, recevaient la coupe réglementaire, et se faisaient harnacher en vue de l'entraînement de base. Le taf était simple : ho-hisse, ho-hisse, soulever le camion, empiler les palettes, et ne pas laisser le mot « syndicat » ne serait-ce qu'approcher de ses lèvres, ou c'est la porte. Décharger les camions, déposer le fret sur le tapis roulant, lever les palettes au vérin ça, ici et là, partout où il fallait les amener. Si on pouvait conduire un chariot élévateur, ça payait douze ou quatorze dollars de l'heure, mais ces boulots-là étaient réservés aux quelques vrais employés de Mighty Mart qui travaillaient dans l'entrepôt. Parfois, le boulot d'opérateur au chariot élévateur se transmettait carrément de père en fils lorsque le père prenait sa retraite. Bien sûr, chaque chariot élévateur affichait un énorme autocollant du torche-cul maçonnique rouge, blanc et bleu. J'étais de service trois fois par semaine, douze heures d'activité et douze heures de repos, ce qui me faisait trente-six heures payées par semaine, quatre de moins que les quarante requises pour accéder au statut convoité d'employé à plein temps, et au droit à prétendre aux quelques primes anémiques que la loi obligeait l'agence d'intérim à nous accorder lorsque nous travaillions pour elle depuis un an. Au cours de chaque service de douze heures, j'avais trois pauses de dix minutes, et une demi-heure de repas, le strict minimum exigé par la loi, et je devais pointer pour les faire, ce qui faisait que je n'étais payé que pour les onze heures que je passais vraiment à porter des palettes. C'était un travail dur, répétitif, chiant à crever, et exténuant. L'entrepôt était mortellement chaud l'été, lorsque je commençai, et au moment où je suis parti me mettre au vert ça commençait à devenir glacial. La plupart des contremaîtres et des chefs d'équipe ainsi que la plupart de mes coéquipiers étaient des coolies chinois qui ne parlaient pas anglais,

ou des Mexicains qui se délectaient de commander à des gringos, quelques jeunots qui, comme moi, pour une raison ou pour une autre, avaient été réformés, ainsi qu'une poignée de tristes soûlauds et pauvres types d'âge moyen. Bien sûr, tout le monde poignardait son prochain dans le dos pour tenter d'être embauché comme permanent dans l'entreprise, pour obtenir quelques primes rudimentaires et un soupçon de sécurité de l'emploi améliorée par rapport à celle de nous autres intérimaires.

Ça avait un avantage, naturellement. L'emploi du temps avec trois jours d'activité et quatre de repos me laissait plein de temps pour mes activités du Parti, et cet été-là, l'action mobilisait vraiment. Je pense que nous comprenions tous que les choses telles qu'elles étaient ne pourraient pas durer, et que l'Amérrique se dirigeait vers un effondrement.

« Je sais que les olibrius de droite annonciateurs de désastres prédisent une apocalypse imminente depuis les années 1950, mais j'ai le sentiment que tout ce bouzin est enfin sur le point de tomber en morceaux » avait dit Red Morehouse à la Chowder Society. « Aucune société ne peut supporter l'effort d'étirement et la pression auxquels l'Empire s'est soumis pendant les deux dernières générations. Il finira par y avoir une goutte d'eau qui va faire déborder le vase. »

Nous continuions à nous réunir, et même si nous avions perdu beaucoup de jeunes qui, diplômés, étaient partis dans l'Armée, nous avions également de nouveaux participants du lycée de Dundee et des collèges alentour. Je vivais toujours, techniquement, chez mes parents, et je filais un peu de mon salaire à Papa et Maman pour qu'ils continuent à se fournir en alcool et pour limiter le niveau de houspillage quant à ce que j'allais faire de ma vie, et surtout ne va pas faire quelque chose de stupide comme épouser cette fille avec la famille de déchets beaufs de qui tu traînes tout le temps. Mais oui, c'est ça, c'était bien à eux de me dire ça. Enfin, c'était surtout Maman. Papa semblait n'en avoir plus rien à foutre tant il était malade. Mais les ondes à la maison étaient suffisamment désagréables pour que je passasse effectivement la plupart de mon temps chez les Wingfield, restant souvent dormir sur le canapé du salon.

Le Parti était évidemment d'accord avec l'analyse de Red Morehouse, ou plutôt c'est lui qui était d'accord avec l'analyse du Parti, car cet été-là nous commençâmes à intensifier notre préparation

pour entrer complètement dans la clandestinité. Red passait beaucoup de temps à Olympia et à Seattle, et, quand il revenait, il nous donnait des nouvelles régulières des comptes-rendus du Bureau politique auxquels il avait assisté, y compris quelques-uns donnés par le Vieux lui-même quand il était en ville, quoique ce fût rare puisqu'il était tout le temps en déplacement à bord de son poste de commandement mobile, un énorme camion semi-remorque de dix-huit roues. L'avis général était que nous serions mis formellement hors-la-loi en application des dispositions du Patriot Act à l'horizon d'une année, ce qui s'est révélé une estimation excessivement généreuse. Personne, à cette époque, n'avait anticipé ce qui se passerait le 22 octobre, mais le consensus était qu'un incident de quelque nature serait créé par ZOG et utilisé comme prétexte pour que le Ministère de la Justice des États-Unis interdise le Parti et un grand nombre de ses alliés et prête-noms en tant que terroristes intérieurs ou sympathisants d'iceux, puis procède à une rafle générale dans nos rangs et nous expédie tous dans des camps de concentration à Guantanamo Bay ou dans le désert du Nevada.

Il résultait de tout ceci une diminution des tags et de la distribution de tracts, et une augmentation de l'acquisition de maisons, véhicules, armes, munitions, nourriture en boîte, matériel médical, outils, cartes, livres, et équipements électroniques et informatiques spécialisés. Il y eut également un accroissement des expropriations révolutionnaires pour payer toutes ces choses, bien que notre groupe du comté de Lewis ne fût jamais mêlé à aucune chose de ce genre. Il y avait tant de gens dans cette ruée que quelques braquages ici et là faisaient à peine les titres des journaux. Nous nous affairions à préparer des maisons et des appartements de sûreté, établir des codes et les procédures d'É&É, installer des presses et des serveurs informatiques clandestins, nous entraîner à tout, depuis l'intervention médicale en combat jusqu'au travail du bois, acquérir des véhicules et des jeux de faux papiers, dresser des listes, des plans et des maquettes des hommes et des lieux dans le comté de Lewis qui servaient ZOG et maintenaient son pouvoir en place. Les hommes et les lieux à faire exploser une bonne nuit.

Je suppose que je devrais également mentionner, brièvement, et à regret, que certains de nos « camarades » de jadis cessèrent soudain de venir, et, dans certains cas, disparurent définitivement. Nous avions toujours présumé qu'il y avait des indices parmi nous, et agi en conséquence autant qu'il était possible de le faire sans renoncer

à nos entreprises, mais aucun mouvement révolutionnaire ne peut fonctionner dans une atmosphère de paranoïa complète, et nous devions tout bonnement continuer ce que nous faisions. Un indic doit se comporter d'une certaine manière, sans quoi il ne peut pas accomplir sa mission, par conséquent avec un peu de calme et d'observation rationnelle ça n'était vraiment pas si difficile que ça de les éradiquer très tôt, tant qu'on ne perdait pas notre sang-froid et ne commencions pas à voir des espions sous nos lits. La règle générale était qu'à moins et jusqu'à ce que nous eussions des motifs concrets et précis de méfiance, nous accueillions tous ceux qui se présentaient tels quels, et en fait ça marchait plutôt bien. Nous ne parlions pas de ces choses-là, et on ne m'a jamais demandé de participer à quoi que ce soit qui y eût trait, c'était le boulot des spécialistes de la Troisième Section. En outre, pour être clair sur ce sujet, je suis obligé de préciser que bien des années plus tard, je suis tombé sur un homme qui avait précisément disparu cet été-là, et dont j'avais toujours cru qu'il était en train de pourrir au fond d'un trou dans les montagnes. Il s'avéra qu'en fait le Parti lui avait ordonné de se rendre dans une autre zone de la Patrie pour un boulot spécial, et c'était là-bas qu'il avait fait la guerre. Nous sommes-nous débarrassés de tous les espions et de tous les agents provocateurs dans nos rangs ? Je suis au regret de dire que non. Il y en avait toujours, et ils nous ont nui jusqu'à la fin, parfois de manière terrible, mais quand le Gouvernement qui recrute ces informateurs est lui-même corrompu, désorienté, étouffé par des chefs incompetents et chevrotant de sénilité, un mouvement fort et vigoureux de rebelles appliqués et disciplinés peut triompher.

Comme nous le fîmes.

Cet été-là, en outre, nous assemblâmes et distribuâmes nos stocks d'armes et de munitions, nommant des quartiers-maîtres fiables et faisant nettoyer, réinitialiser et répartir les flingues, ce qui était très dangereux si l'on s'en tenait à la Loi Schumer, et constituait plus ou moins notre passage du Rubicon avant même le 22 octobre. Si nous nous faisions prendre à faire passer des armes et des munitions, notre compte était bon, les fédéraux tiendraient leur prétexte et nous devrions alors nous battre tout pareil. Contrairement aux idées fausses d'aujourd'hui, la Loi Schumer n'interdisait pas frontalement toute possession privée d'armes à feu. Le Deuxième Amendement de la Constitution des États-Unis n'a jamais été formellement abrogé,

seulement vidé de toute substance par dix décennies d’empiètements juridiques successifs de la part des tribunaux, depuis les fédéraux jusqu’à la Cour suprême elle-même, qui faisait semblant d’ignorer l’existence du Deuxième Amendement, et qui a circonvenu, petit bout par petit bout, les droits aux armes des Américains. La Loi Schumer a entouré la possession privée d’armes à feu de tant de restrictions que si on avait une arme, on marchait sur des œufs à chaque fois qu’on voulait la transporter ou en faire usage, et que le plus souvent on devait la remettre aux autorités si l’on voulait garantir sa propre sécurité.

Il va sans dire que toutes les armes assez lourdes pour être vraiment employées contre la tyrannie étaient interdites, ce qui comprenait les armes d’épaule semi-automatiques, appelées « fusils d’assaut », de toutes les dénominations idiotes qu’on aurait pu inventer. Une arme sert par définition à assaillir les gens. De même, tous les fusils pouvant recevoir une lunette. Ceux-là, ils les appelaient des « fusils de sniper », ce qui était presque aussi absurde. Tout fusil dont se sert un tireur d’élite est un fusil de sniper. Ces gens réfléchissaient-ils seulement à l’imbécillité de la terminologie qu’ils utilisaient ?

Les armes devaient faire l’objet d’un relevé balistique avec une balle de test, et une liste gardée à jour de la possession de l’arme correspondant à ce relevé, ce qui fut le biais par lequel ZOG parvint finalement à établir un recensement national des armes à feu. On n’avait pas le droit de posséder plus de vingt cartouches pour arme d’épaule, et avant de pouvoir en acheter une nouvelle boîte de vingt, il fallait présenter les vingt douilles précédentes. On n’avait pas le droit de recharger soi-même les cartouches, ni de posséder l’équipement pour, pour des « raisons de sécurité » afin de « protéger les enfants » (de la part d’un régime qui kidnappait des jeunes enfants pour en tirer un bénéfice). Les armes devaient posséder des verrous de sécurité pour ne pas que les enfants puissent s’en servir, et, dans certaines communes, elles possédaient un mécanisme de contrôle électronique qui envoyait un signal au poste de police local si le verrou était ouvert, ce qui faisait qu’il fallait appeler préalablement et déclarer aux flics pourquoi vous déverrouilliez votre arme. Les munitions (toutes les vingt) devaient être entreposées dans un coffre-fort en acier inoxydable, également programmé pour avertir la police lorsqu’il était ouvert, et ainsi de suite, blablabla vous voyez bien. Pour ne rien dire des impôts locaux spéciaux sur la propriété, que les villes et les comtés étaient incités à infliger

sur les armes à feu privées pour les rendre plus coûteuses à l'usage qu'une voiture. Il fallait un permis de police écrit coûtant vingt-cinq dollars à chaque fois qu'on transportait son arme vers un stand de tir, ou une zone de chasse, etc., et pour en revenir, etc. Le but final de toute cette mascarade était de rendre la possession d'armes entièrement inefficace à la défense personnelle, et si emmerdante et risquée (chaque année, des centaines de Blancs trébuchaient sur une peau de banane juridique et allaient en prison pour des infractions liées à leurs armes) que le harcèlement qu'elles causaient ne valait pas le coup, et dès lors pourquoi ne pas vendre lesdites armes à la police dans le cadre d'un programme de rachat, pour obtenir du fric si furieusement nécessaire pour rembourser ces onéreuses cartes de crédit ?

Comme tous les bons Sudistes, les Wingfield étaient fous de leurs flingues, et comme des millions d'autres, ils avaient violé les milliers de lois de régulation du gouvernement fédéral et des États qui s'étaient amoncelées depuis ma naissance. Idem pour un assez grand nombre de résidents originels du comté de Lewis. Nous étions toujours de gros chasseurs, dans le Nord-Ouest, et la résistance aux lois de régulation des armes était l'un des rares actes de désobéissance civile auxquels les Blancs eussent consenti à se livrer. Ils n'avaient pas les couilles de vraiment s'en servir, mais au moins ils gardaient leurs armes planquées, pour les ressortir de temps en temps, les caresser, et rêver un peu. C'était le même problème que celui qu'avait connu le gouvernement lorsqu'il avait tenté d'interdire l'alcool pendant la Prohibition, et, plus tard, la drogue. Les armes, c'est cool, et si quelque chose était cool, les Américains blancs n'hésitaient pas. Le fait est que, hormis quelques exemples héroïques, la NVA n'a eu que rarement, pendant la Guerre d'Indépendance, à dévaliser des postes de police ou des entrepôts de l'Armée pour récupérer des armes. En dépit des punitions draconiennes, il y avait toujours énormément de flingues disponibles, comme les crapules fédérales de Tout Un Village s'en sont rendu compte dans l'Idaho lors du 22 octobre. Tout un tas de gens avaient des dizaines d'armes enterrées dans des caches ou planquées dans des placards. Le souci avec la révolution dans l'Amérique blanche n'a jamais été le manque d'armes ou de munitions, c'était que les Blancs étaient aussi poltrons que des lièvres. Le Vieux disait toujours que le jour où nous mettrions enfin un peu de fer dans notre cœur, nous n'aurions aucun mal à en mettre aussi dans nos mains. Et, effectivement, nous n'en eûmes pas.

Carter et ses garçons connaissaient quelques coins, dans les collines ou sur des plages isolées le long de la côte, où ils allaient tirer. Vous seriez ébahie de la facilité avec laquelle le roulement des vagues couvre le bruit des coups de feu, surtout quand les gens du coin et même les flics locaux sont eux-mêmes amateurs d'armes et regardent ailleurs. Je me suis toujours dit que beaucoup de ceux qui nous entendaient à distance savaient assez bien qui nous étions, et nous souhaitaient la réussite. Je ne saurais plus compter les samedis après-midis que j'ai passés, durant mes années de lycée, au bas des falaises, dans les galets, les rochers et le sable, à mitrailler diverses cibles flottantes à l'arme de poing ou à dézinguer des mouettes à la .22 long rifle ; ou au fond d'une vallée brumeuse en montagne, à l'aveugle, avec Adam ou John Hunt, à attendre le rabattement d'un cerf que nous écorchions ensuite sur place pour nous charger de sa viande et la ramener à Ma. Après quoi Carter nous faisait des venaisons, et répartissait la carcasse entre steaks, côtelettes et rôti, que nous mangerions entièrement durant l'hiver.

Lors de ces sessions, on m'a appris à nettoyer, charger, manier et utiliser tous les types d'armes, depuis le pistolet automatique Glock 9 mm de la police à un M-16 à rafale qu'Adam avait ramenée en douce de l'Armée. On m'a appris comment recharger les munitions et quelles étaient les règles de sécurité, et on m'a enseigné les aspects pratiques autant que faire se pouvait dans des conditions si limitées : allumer l'adversaire, manœuvrer, des tactiques en escouade adoptées par Adam, etc. L'une de nos activités lors de séances de tir était de jouer au P'tit Willie, et qui est, de nos jours, comme vous le savez, le jeu de tir le plus populaire de la République. Aujourd'hui, il y en a tout un tas de variantes, depuis les versions de simulation militaire jusqu'aux manèges dans les fêtes foraines pour les enfants, mais leur principe de base est de tirer sur le P'tit Willie lorsqu'il surgit de derrière la sacoche de l'avocat. Parfois, le P'tit Willie est un chien jaune, parfois c'est un cochon, parfois c'est un petit nègre blanc. Nous avions, nous, l'un des meilleurs lots de P'tits Willie de toutes les unités du Parti dans la région. C'était un long rail mécanique portant les silhouettes en fer, outre l'avocat, d'un juge levant son maillet à gauche et un écran d'ordinateur à droite du tireur. Notre P'tit Willie, qui était en l'espèce le chien jaune, ne se pointait pas seulement derrière la silhouette de l'avocat et de sa mallette, mais il détalait pour se planquer derrière le juge ou l'ordinateur, et le but était de le toucher.

Il s'agissait, bien sûr, d'un exercice d'entraînement à l'acquisition d'une cible et à la prestesse du tir, qui se révéla, plus tard, bien utile lorsque nous dûmes tirer pour de vrai sur des chiens jaunes vivants qui cherchaient à se cacher derrière des obstacles.

Je savais que les Wingfield avaient un joli paquet d'armes et de munitions en cachette, dont j'ai joué avec la plus grande partie au fil du temps, mais je ne leur ai jamais demandé où ils les planquaient jusqu'à ce qu'un jour, en août, j'entre dans leur grange et voie quelque chose comme quatre ou cinq cents flingues et assez de munitions en boîtes, caisses et bandoulières pour faire un cratère lunaire si elles avaient explosé. Il y avait aussi des caisses de dynamite, et d'autres, vert réglementaire, sur lesquelles était marqué « grenades. »

Carter me montra un banc du doigt. « Tu vois cette ligne, là ? » demanda-t-il, désignant une série d'armes d'épaule déposées contre un mur.

Il y avait là des M-16 et des AR-180, plusieurs Ruger Mini-14, une vieille GI M-14, une Steyr, un magnifique Enfield .303 à verrou, un Mauser Model 1898 de compétition à lunette, une Remington .243 également avec lunette, un semi-automatique FN Herstal 7.62, et quelques AK-47 ainsi que de vieux SKS chinois, dont l'état abîmé laissait croire qu'ils avaient été portés dans les montagnes du Hunan par toute une génération de conscrits de l'Armée populaire de libération. Sur chaque table étaient empilés assez de flingues pour équiper toute la bande d'Al Capone à Chicago durant toute la décennie des années 1920.

« Je viens tout juste de les déterrer. » dit-il « Elles sont encore pleines de cosmolène, du fait de leur mise en réserve. Il faut qu'on les nettoie et qu'on les remette en état de tir. On s'y met. »

Pendant les deux jours qui suivirent, je dégorgeai la cosmolène des canons à la baguette, nettoyai les percuteurs et les verrous avec des brosses en métal, puis huilai légèrement toutes les pièces avec de l'huile pour armes légères d'origine militaire que je supposais tombée d'un camion de l'Armée. Nous testâmes les armes avec des charges à blanc tandis que Rooney et China faisaient vrombir les moteurs des pickups au cas où quelqu'un eût rôdé dans le voisinage à nous écouter, puis, quand le niveau de fumée ne fut plus tolérable, Carter lança un CD de folk bluegrass à fond les ballons dans les baffles, et nous éprouvâmes le tir de nos flingues au son de Bill Monroe hurlant *Blue Moon of Kentucky*.

À de discrets intervalles, des voitures, des camions et des caravanes venaient s'arrêter, et en sortaient des gens que je n'avais jamais vus. Ils échangeaient quelques mots avec Carter ou Red dans un coin, prenaient un chargement d'armes ainsi que plusieurs boîtes de munitions et des sacs, puis s'en repartaient je ne sais où. Ce que nous faisions était un écart par rapport à la procédure standard, étant donné que la NVA n'amassait jamais d'armes en grandes quantités au même endroit, ce qui me fit dire qu'il allait y avoir du grabuge. Avoir une charrette de flingues au même endroit au même moment, c'est risquer de tous les perdre d'un seul coup si quelqu'un vous balance ou commet une bétise. Le vrai moyen de s'assurer qu'une force insurrectionnelle soit toujours convenablement armée, c'est de donner aux rebelles leurs propres armes, et de les rendre responsables de leur conservation et de leur entretien. J'ai appris plus tard que cet énorme arsenal que j'avais vu dans la grange provenait de plus d'une cinquantaine de petites caches différentes, et qu'il avait fallu une semaine à Carter et à ses garçons pour le rassembler. Carter était l'un des principaux quartiers-maîtres et armuriers du Parti, ce qu'il ne m'avait jamais dit. Mais je n'avais alors pas à le savoir. Cet inventaire était un risque nécessaire. Il fallait faire passer les armes à nos gars, et nous devions nous assurer qu'elles étaient opérationnelles avant de les leur livrer.

Plus important encore que la préparation physique, cependant, nous nous préparions mentalement et spirituellement pour le commencement de la lutte armée. Vous devez comprendre que le Parti avait intégré, dès le tout début, le mot de Lénine selon lequel la révolution n'est pas un salon de thé³. À la vérité, nous étions probablement les premiers nationalistes blancs à le comprendre depuis le Ku Klux Klan de la Reconstruction, sauf si vous comptez la brève mais glorieuse parenthèse du groupe The Order dans les années 1980. Avant de savoir où nous allions, il fallait savoir d'où nous partions. Red Morehouse était absolument génial quant à l'histoire du Mouvement. Nous nous réunissions dans nos repaires ordinaires, dans la grange des Wingfield ou dans leur salon,

³ La phrase, qui est bien connue, n'est pas de Lénine, mais de Mao Tsé-Toung ; l'énoncé correct est « La révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie ; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre. »

ou dans les maisons ou les sous-sols d'autres membres du Parti, et il nous racontait tout en long en large, séance après séance, en expliquant ce qui allait arriver, où nous avions merdé dans le passé et pourquoi nous ne pouvions pas, ne devions pas nous permettre de merder à nouveau. Il m'est impossible de décrire ou d'expliquer avec exactitude la tension et l'anticipation dévorante pendant ces rendez-vous durant ce long et chaud été. Nous sentions tous que quelque chose d'énorme allait se passer, quelque chose qui changerait nos vies pour toujours. Je vais vous en faire le tableau du mieux que je puisse m'en souvenir après soixante-dix ans.

« La vraie politique consiste en une seule chose » nous disait Red de temps en temps. « La conquête et l'exercice du pouvoir. Tout le reste est distraction politique, un luxe que l'aristocratie terrienne fortunée des ^{xvii}^{ème} et ^{xviii}^{ème} siècles qui a créé la démocratie libérale dans ce pays et en Angleterre pouvait se permettre, mais qu'une race comme la nôtre au bord de l'extinction ne peut pas. Nous allons entrer dans le monde de la Realpolitik, comme disent les Allemands. Tout pouvoir, tout pouvoir politique sans exception, se fonde en dernière analyse sur une seule chose : la force. La religion, les constitutions, les lois, la propagande, les mœurs et toutes les institutions sociales visant à encadrer les comportements acceptables, c'est-à-dire la soumission à l'autorité, toutes ces choses ont leur place dans la structure sociale d'un État, mais n'ont pas de signification réelle sans la sanction dernière de la force des baïonnettes. Tout pouvoir politique, sans exception, est conquis par la force ou la menace imminente de l'employer. Tous les États modernes, sans exception, ont été déterminés par des hommes qui ont lutté pour le pouvoir les armes à la main. »

« Pas avec des tracts ? » lança quelqu'un avec un petit rire. « Pas en tapant sur un clavier ? Pas avec des Comités de Correspondance ? »

« Non, Mike » répondit Morehouse avec un sourire. « Aucun Comité de Correspondance ne vaut la corde pour le pendre sans l'épée du reître. Aucun comité n'a jamais entamé la moindre révolution, sauf dans la mesure où il s'est occupé de déterminer les détails de son avènement. Le pouvoir devient accessible aux révolutionnaires lorsque l'ordre établi perd deux éléments vitaux dont dépend la continuité de tout gouvernement. Le premier est le consentement, au moins passif et tacite, des gouvernés, et le second est le monopole crédible de la force armée. Lorsque le mouvement révolutionnaire a à la fois la volonté et la capacité

de commettre des actes d'insurrections armée contre l'État, et qu'il le fait en toute impunité, alors l'État a perdu le monopole crédible de la force armée, qui est le fondement de tout pouvoir politique. Dès lors, il y a une alternative, un vrai choix, car des personnes autres que celles adouées par l'État exercent un pouvoir sur la vie et la destinée d'autres.

Comprenez-moi bien. La propagande et la persuasion sont également nécessaires. Le cœur et la raison, ce n'est pas seulement une expression creuse pour faire joli. Notre objectif tactique doit être que le Parti démette de son pouvoir la machinerie de ZOG tant par la force qu'en attirant sur lui-même le consentement des gouvernés grâce à la propagande et à la persuasion. La persuasion et la coercition sont également nécessaires pour mener à bien une révolution victorieuse. Aucun de ces moyens ne peut réussir seul sans l'autre. Toute la propagande, tout l'appui populaire et toute l'activité légale du monde sont inutiles si l'État peut toujours recourir à la force armée pour se maintenir en place et détruire physiquement l'opposition lorsqu'elle devient trop gênante. Inversement, un mouvement révolutionnaire sans propagande, sans idéologie, sans autre but que la conquête et l'exercice du pouvoir, n'est rien d'autre qu'une bande de truands politiques, des racailles avec des flingues qui agitent un drapeau pour justifier ce qui n'est rien d'autre que du brigandage. Il va falloir que nous soyons attentifs à cela lors de notre lutte à venir, camarades. Nous ne voulons pas finir comme l'IRA provisoire, sur le modèle de laquelle nous développerons une grande partie de notre stratégie et de nos tactiques, et dégénérer pour ne devenir qu'une bande de racketteurs tourmentant notre propre peuple comme une mafia. Mais nous avons autant de raisons morales que politiques de nous réjouir de la lutte armée à venir » conclut-il. « Tout le monde nous méprise, nous, les petits Blancs, et qu'est-ce qui devrait les en dissuader ? Nous ne tuons pas nos ennemis, dès lors pourquoi devrait-on craindre d'être notre ennemi ? Quelle est la race, ou la nation, qui ne prend pas les armes pour défendre son pays, ses femmes, ses anciens, ses enfants, son existence même ? nous méritons le mépris pour la façon dont nous nous sommes comportés depuis 1945. Il est temps que les Blancs recommencent à avoir du respect pour eux-mêmes, et à gagner le respect de ceux qui nous haïssent. Et c'est une vérité intemporelle que le respect, chez les hommes, s'acquiert en versant le sang. »

Nous n'avions aucune idée de l'heure ou de la forme que prendrait l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres. Bizarre que pendant presque trois quarts de siècles nous ayons employé cette expression, « mettre le feu aux poudres », « ça va péter. » Je pense que nous avons tous en tête une sorte d'événement apocalyptique gigantesque, qui bouleverserait tout d'un coup toute la situation de long en large et rendrait tout possible là où rien n'était possible avant. Aucun de nous n'avait la moindre idée de la façon dont ça arriverait. L'explosion soudaine d'une guerre raciale ? Un effondrement économique total, avec des émeutes plein les rues ? Une invasion par les Chinois ? Un cataclysme écologique qui créerait des zombies qui marauderaient dans les rues en gémissant « Cerveaux » ? Des soucoupes volantes qui atterrieraient sur la pelouse de la Maison-Blanche ? Personne ne savait.

Et puis, par Dieu, c'est arrivé.

Chapitre xvii

LE MATIN DU 22 OCTOBRE, je rentrais tout juste de mon service de nuit chez Mighty Mart, et j'étais exténué par douze heures passées à transporter hors de leurs camions et jusqu'aux tapis roulants d'énormes cartons remplis de saloperies en plastoc fabriquées à Hong Kong. Je me dirigeais vers le sud afin d'arriver avant les bouchons du matin tandis que le soleil se levait, et je me réjouissais de mes quatre jours de repos à venir. À peu près au même moment où Gus Singer regarda par sa fenêtre chez lui, à Cœur d'Alène, et vit les racailles fédérales en armure de Tout Un Village qui venaient chercher ses enfants, je descendais l'Interstate 5 dans la vieille Toyota Corolla abîmée de 1999 que j'avais achetée à Adam Wingfield pour une centaine de dollars et que nous avions retapée ensemble. Cette bagnole avait l'air merdique vue de l'extérieur, mais elle en avait sous le capot. C'était une belle matinée d'automne, cristalline, de celles qui démentent la légende urbaine selon laquelle l'ouest de l'État de Washington est toujours gris et pluvieux. Je me rappelle m'être senti bizarrement satisfait et heureux car j'avais décidé, la nuit précédente, pendant que je vidais les camions des Juifs et que je portais leur chargement dans cette grande bâtisse glaciale, que bien que je n'eusse à mon compte que trois baisers en trois ans, j'allais alpaguer Rooney pendant cette journée-là, la plaquer au sol si besoin, et lui demander de m'épouser.

L'école était finie pour nous deux pour de bon, et nous en étions conscients. Les petits Blancs comme nous n'allaient pas plus loin, alors pourquoi ne pas y aller franco avec les grands rites de la vie ? Au point où j'en étais, je me considérais comme un plouc naturalisé, et, dans sa famille et sa culture, se marier à dix-huit ans n'était absolument pas proscrit. À dire le vrai, j'avais entendu Carter comme Ma

dire qu'il fallait que les jeunes se marient tôt pour s'éviter des ennuis. Je ne sais pas si ces remarques m'étaient destinés, mais mon cerveau a tilté. Vérole, avant la révolution, je n'avais pas d'autre pain sur la planche que porter les cartons de Mighty Mart, et savoir que je rentre-rais retrouver Rooney à la maison, dans notre caravane à nous, lors de matins comme celui-là en allégerait certainement le poids. Je pensais bien qu'elle ne dirait pas immédiatement oui, mais j'étais assez certain de ma situation à son égard. Je savais qu'il n'y avait personne d'autre à l'horizon, en tout cas. Si ç'avait été le cas, elle me l'aurait fait savoir. C'était une autre chose rare chez Rooney. On pouvait se fier à elle, et, chez les Blanches de cette époque et de cette société, c'était une incongruité. Elle ne se livrait jamais à ces petites intrigues qu'affectionnaient la plupart des jeunes Blanches. Je me disais que si je la regardais entre quatre-z-yeux et que je lui demandais sans ambages ce que je devais faire pour qu'elle accepte de m'épouser, elle me le dirait très franchement, et j'étais prêt à faire tout ce qu'elle me dirait que je dusse faire. Je n'avais pas vraiment intégré la religion des Wingfield, pas davantage depuis, mais j'allais à leurs réunions de prière le dimanche matin dès que je pouvais, parce que je savais qu'ils appréciaient, et que j'appréciais moi-même d'être avec eux. Ce ne serait pas un problème en ce qui me concernait, et s'ils voulaient que je fusse trempé dans une rivière pour laver mes péchés ou que sais-je, banco.

J'ai mis la radio tandis que je m'en retournais à Dundee par ce beau matin froid, mais soit les animateurs des matinales n'avaient pas encore eu vent des nouvelles des terribles actes racistes qui avaient lieu dans l'Idaho, soit le gouvernement gardait la chose confidentielle. J'ai trouvé une chaîne de country qui passait de vieux morceaux, et je me rappelle même la chanson qui passait quand je me suis arrêté devant chez les Wingfield. C'était du John Conlee, *Old School*. Ça parlait d'un garçon pauvre qui sort au lycée avec une poupée Barbie riche et pom-pom-girl type Jill Malloy, mais elle le plaque après la cérémonie de diplôme pour aller à l'université et faire un beau mariage, alors que lui finit à conduire des camions au long cours. « *I got married to a sweet young girl... and kept driving for the line*¹. » Les pom-pom-girls m'avaient toujours ignoré, et Rooney n'était pas exactement ce qu'on pouvait appeler une gentille jeune fille, mais je sentais que c'était un signe.

¹ « J'ai épousé une gentille jeune fille... et j'ai continué à tracer ma route. »

En sortant de la voiture, j'ai soudainement eu une idée. Les chauffeurs routiers gagnaient toujours pas mal d'argent, et il y avait un paquet de maris et de femmes qui conduisaient ensemble. Ça pouvait être un avenir pour Rooney et moi, si nous obtenions tous les deux le permis poids lourds. J'étais certain que Carter pourrait trouver un moyen de nous dégoter un camion et quelque chose à transporter dedans. Nous pourrions faire un long trajet jusqu'en Floride pour notre lune de miel.

J'avais ma propre clé. C'était rarement fermé, mais ce matin-là, je dus l'utiliser pour passer par la porte de derrière. Je hélai en entrant dans la cuisine, mais pas de réponse. Il était inhabituel que personne ne fût là à cette heure du matin, mais ça s'était déjà vu. Il se pouvait que China fût partie plus tôt à l'école, que Rooney se fût rendue en ville pour le compte du Parti ou le sien propre, et Ma donnait encore quelques coups de main à l'Atelier Wingfield en s'occupant des impôts et des comptes, etc. Ce que j'aurais dû par contre remarquer immédiatement, et que j'aurais appris à remarquer seulement quelques semaines plus tard, après avoir tâté de la vie en cavale, c'était que les chiens aussi étaient absents. Caprice ne s'était pas pointée et n'avait pas fourré sa truffe humide dans ma main, et Porterfoy ne gisait pas telle une masse de fourrure devant la cheminée du salon. J'ai farfouillé dans le frigo, et me suis confectionné un énorme plat de bacon, de saucisse, d'œufs brouillés, et de semoule de maïs, que Ma avait laissés pour moi comme elle le faisait tous les matins. J'ai enfourné la bouffe dans le micro-ondes, l'ai faite chauffer, me suis versé une tasse de café depuis la machine, qui était encore chaude, quoiqu'éteinte, autre chose que j'aurais dû remarquer. Je me suis assis à la table de la cuisine, et ai commencé à manger.

À la troisième bouchée, j'ai regardé vers le frigidaire, et j'ai vu la note qui y était épinglée par un aimant tricolore. Elle était rédigée sur une page qui semblait avoir été arrachée d'un des cahiers de China, et écrite en grandes lettres au feutre rouge. Il était écrit : « Shane, allume la télé. C'est déjà sur CNN. On dirait que la poudrière vient d'exploser. Mets-toi RAPIDEMENT au fait pour Cœur d'Alène puis FOUS LE CAMP en vitesse. On ne sait pas combien de temps va mettre ZOG avant de réagir, alors ne passe pas toute la matinée devant la télé comme un neveu. Appelle Macaron le Glouton dès que tu peux te procurer un téléphone sûr, pas celui de la maison. Prends soin de toi. — Rooney. »

Macaron le Glouton était l'un des multiples téléphones portables de Carter, dont nous espérions fortement qu'ils ignoraient l'existence. J'appris plus tard qu'Adam et toutes les femmes de la famille Wingfield avaient pris la tangente environ trois minutes avant que je me gare devant la maison. Comme la plupart des gens du Parti à ce moment-là, ils avaient un paquetage d'évacuation prêt à l'emploi. J'en avais un, un petit, dans la maison, mais ils l'avaient pris également. Je passai dans le salon et mis CNN. Je vis une rue pleine de maisons en feu, ainsi qu'une voiture de police, en flammes également. On voyait les passages fugaces de gens qui couraient, s'abritaient derrière des objets, et tiraient ; je ne pouvais même pas dire qui ils étaient. La caméra changea de plan, et je vis un homme mort en armure gisant sur le ventre, et de part et d'autre du trottoir, les vives feuilles d'automne rouges, orange et dorées tournoyant autour de lui dans le vent et la fumée noire. Le dos de sa veste indiquait « FBI » en grandes lettres jaunes claires. On pouvait voir un trou sanglant à l'arrière de son casque de bakélite, ce type était en train de s'enfuir quand les comptes s'étaient enfin réglés. Le bandeau de CNN en bas à gauche indiquait « Cœur d'Alène, Idaho — Direct. » Une poupée Barbie parlante dans un cadre en haut à droite de l'écran était en train de blablater. Je mis le son. « Encore une fois, Roger, ce que nous savons jusqu'ici, c'est que, d'après une déclaration du FBI, une équipe d'agents et d'US Marshalls, mobilisés sur demande du Service de Protection de l'Enfance du Ministère de la Justice, semblent avoir été attirés dans une sorte d'embuscade terroriste, et le FBI de Washington DC nous a indiqué que plusieurs agents fédéraux avaient été tués ou blessés. L'équipe fédérale de maintien de l'ordre tentait de faire requérir l'application d'une ordonnance de protection de l'enfance émise par un juge aux affaires familiales à l'encontre de la famille d'un certain Augustus Singer, résidant à Cœur d'Alène, lorsqu'elle a été la cible de tirs très violents provenant des habitations aux alentours dans ce qui semble être une attaque terroriste hautement coordonnée et planifiée. »

Comme l'Histoire nous l'enseigne, ce n'était rien de tel. C'étaient les voisins de Gus Singer, tous de bons Américains, qui ont finalement décidé qu'ils ne voulaient plus être des Américains, bons ou autres. Des gens normaux qui ont dit merde à l'Amérique. Des esclaves qui, à la lumière d'une aube du Nord-Ouest, ont sorti leurs chères armes de leurs cachettes et, à la fin des fins, pour la première fois depuis 1865,

ont ouvert le feu avec sur les mercenaires des États-Unis. Des hommes et des femmes ordinaires, des gens bien, qui ont entendu l'appel de l'héroïsme et y ont répondu, qui se sont battus et sont morts pour empêcher les enfants Singer d'être kidnappés et vendus comme des bibelots ou des jouets à des bobos et des pervers argentés. Leur effort a échoué, et les Singer sont morts pour que leur race et leur nation vivent. Mais, à cette époque, je n'avais aucune idée de ce qui pouvait bien se passer. Ni personne d'autre, d'ailleurs. Pour ce qu'on en savait, le Parti pouvait aussi bien avoir décidé de commencer la révolution sans nous. J'ai désobéi à Rooney, et j'ai passé plusieurs minutes devant la télévision, à essayer d'adapter mon esprit à ce qui se passait, jusqu'à ce que le téléphone sur la table basse sonnât. Je décrochai, ahuri.

« Ouais ? »

« Salut poussin. Pas de noms sur cette ligne » fit la voix traînante de Carter. « Les tuyaux ont des oreilles. »

« C'est nous ? Ce sont les nôtres ? » glapis-je.

« Aucune idée. Le gouvernement dit que oui, et c'est tout ce qui compte. Ils vont nous tomber sur le râble maintenant. Il faut que tu quittes cette maison et que t'aïlles à la gym. »

« OK » fis-je. Naturellement, la gym était tout sauf un gymnase. Un de nos gars gérait une franchise d'une grande chaîne de chaussures dans un centre commercial du coin, qui possédait un entrepôt spacieux à l'arrière. Le meilleur endroit où se planquer quand on est en cavale, c'est à découvert, au milieu d'autant de gens qu'on peut. Nous avions tous reçu des vignettes d'employés pour accéder au parking si le besoin s'en faisait sentir. Le mien était dans la boîte à gants de la Toyota.

« Attends, ne raccroche pas » dit rapidement Carter. « Tu sais, les kits de Ravisement que j'ai préparés pour ce genre de situation ? Mon grand les a sortis de la grange et te les a disposés. Il ne les a pas entièrement amorcés parce qu'il savait que tu rentrerais dans la maison. Ils sont sous l'évier. » Faut que tu t'en occupes pour moi, fiston. »

« T'es sûr ? » demandai-je. « Ça pourrait très bien n'être qu'une fausse alerte. Vous pourriez tous vouloir revenir. »

« Des types du FBI morts dans la rue, c'est pas une fausse alerte, peu importe qui l'a fait ou pourquoi » répliqua gravement Carter. « On ne reviendra pas. Ce truc, à Cœur d'Alène, ça peut très bien être nous, ça peut très bien être une mise en scène comme le 11 septembre pour donner un prétexte à ZOG pour nous mettre à tous la main au collet,

qui sait avec ces types-là ? Mais dans tous les cas, notre ancienne vie est terminée, fils. On savait tous qu'on devrait décamper un de ces quatre, et on s'y était tous préparés. J'ai de bons souvenirs dans cette maison, qui fut aussi la tienne dans la mesure de nos moyens, mais le bon vieux temps vient de finir, et un nouveau commence. Vas-y. Je t'ai montré comment on fait. »

« Ça marche » dis-je, et je raccrochai.

Une des principales règles de la guérilla urbaine : quand vous foutez le camp de quelque part, piègez tout ce que vous pouvez derrière vous. La raison n'en est pas tant d'infliger des pertes à l'ennemi en soi que l'impact psychologique. Vous devez bousiller les nerfs du type qui vous court après, le garder à l'affût, ne jamais lui faire oublier que pendant qu'il vous traque, vous le traquez aussi. Un ennemi prudent est dangereux. Il ne faut pas qu'il soit calme, prudent et réfléchi. Vous devez le pousser au-delà de la prudence, dans la paranoïa. Il faut qu'il vous voie à tous les coins de rue, derrière chaque buisson, ne pouvant jamais savoir si vous allez le frapper ou non, ni comment. À chaque instant du jour, le laquais aux gages de ZOG doit être en sueur, se demander où sont les rebelles et ce qu'ils font. Il faut que le cou lui démange des mires invisibles qu'il sent se poser dessus.

Piéger tout ce qui passe a également pour résultat de le ralentir à une allure d'escargot, obligé qu'il est de fouiller les moindres recoins et interstices pour échapper aux mauvaises surprises que vous pourriez lui avoir laissées. Le temps perdu à appeler des chiens policiers, à agiter le détecteur d'explosifs et à manipuler d'incongrus équipements afin d'ouvrir une porte est autant de temps pendant lequel ZOG ne vous chasse pas, de temps que vous pouvez employer à mettre de la distance entre vous et votre dernière chignole, ou de préparer la prochaine, ou même de prendre un indispensable repos. Il n'est pas nécessaire de se limiter aux effets pyrotechniques. Piéger des trucs, c'est amusant, et ça vous rend créatifs dans la destruction. Avec un peu de pratique, nous apprîmes à ouvrir des bouteilles de bière encapsulées, en relever la saveur avec du cyanure ou de l'acide sulfurique, puis les refermer avec tant de soin que les flics et les lardons assoiffés investissant une de nos baraques et faisant péter le bouchon se désaltéreraient pour la dernière fois. Ils savaient que les Volontaires n'avaient pas le droit de boire de l'alcool. Ça m'épate que ces idiots ne se soient jamais demandé pourquoi il y avait de la bière dans nos frigos, et ne se soient jamais doutés de rien,

mais ça a fonctionné plus d'une fois. Il y avait aussi le bon vieux tour du chiotte explosif. Le célèbre Dr. James Cord avait concocté une petite poudre que nous saupoudrions sur la surface de l'eau au fond d'une cuvette de toilettes, qui explosait lorsqu'elle entraînait en contact avec de l'acide urique. On a niqué les bijoux de famille d'un colonel des Marines avec ça une fois. Ma manière de faire favorite était de piéger un portrait au mur d'Adolf Hitler avec une grenade au phosphore blanc dissimulée dans un trou dans le mur derrière. Lorsqu'un vrai Américain à bannière étoilée s'en saisissait, plein d'un noble courroux, et l'arrachait du mur au nom de Dieu, des valeurs et des tartes aux pommes, il recevait une franche soufflante d'*herzliche NS-Grüße*². Les voitures étaient particulièrement dangereuses pour ce vieux fumier d'Oncle Sam. Ce fut au point qu'ils ne voulaient même plus examiner un véhicule qu'ils savaient avoir été abandonné par la NVA. Ils se contentaient de reculer et de l'exploser avec leurs lance-grenades. Pas top pour récupérer des preuves. Mais je m'égare.

Je regardai sous l'évier et en tirai les kits de Ravissement, deux boîtes de munitions militaires, chacune contenant une batterie de neuf volt attachée au bord de la boîte par un arceau d'aluminium, et contenant toutes deux un gros bloc d'explosif Semtex. Sur les deux batteries, un fil rouge partait d'une des bornes et conduisait directement à un détonateur inséré au bout d'un bâton de dynamite, lequel avait, à son tour, été inséré dans un trou de la boîte afin d'agir comme plus puissant détonateur pour la charge principale. Même chose pour le fil bleu, qui menait à un autre détonateur à l'autre bout du bâton de dynamite. Mais le câble bleu était en réalité constitué de deux fils, l'un attaché à la borne de la batterie, et l'autre à la charge explosive, mais reliés à mi-chemin par une pince alligator. Les mâchoires de la pince enserraient une plaque en plomb de 6,5 cm² et de l'épaisseur d'une pièce de dix centimes, au bout de laquelle était foré un petit trou auquel était accroché un fil lourd, long d'environ quarante-cinq centimètres. Au bout de ce fil était enserrée une punaise. Je plaçai avec précautions la première boîte à gauche de la porte d'entrée, cachée au regard par un imper de China qui traînait, et enfonçai solidement la punaise dans la porte, assez bas pour avoir bon espoir qu'aucun fédéral ou policier qui tenterait de forcer la porte ne la verrait. Puis je fis de même avec la porte

² « Affectueuses salutations nationales-socialistes », en allemand.

de la cuisine à l'arrière. Quelqu'un qui tenterait d'ouvrir n'importe laquelle des deux portes emporterait la petite plaque de plomb des dents de la pince crocodile, complétant le circuit électrique, et s'envolerait droit vers le ciel pour aller voir Jésus. Alléluia !

Après que j'eus apprêté les boîtes à Ravisement, je passai en revue une dernière fois la maison pour voir si quelque chose d'évident n'avait pas été oublié. Tout ce que je trouvai, c'était Mâchouillis, que je savais être la peluche préférée de China quand elle était gamine, et qu'elle avait conservé par attachement. Mâchouillis était un alligator vert délavé, malmené et usé jusqu'à la corde, en position assise, arborant un sourire stupide et une cravate violette sur laquelle était marqué « Caroline du Sud. » Je le vis comme un truc bien bizarre à emporter avec soi dans une insurrection armée contre le gouvernement des États-Unis, mais, en dépit des observations pertinentes de son père au sujet de la fin de l'ancien temps et du début d'un nouveau, je me dis que China voudrait peut-être conserver au moins une trace de son passé, j'attrapai donc Mâchouillis sur son lit. Puis, je sortis par une fenêtre du rez-de-chaussée, montai dans ma voiture, et abandonnai pour toujours la partie américaine de ma vie. Je savais que, quoiqu'il se passât, je ne déchargerais plus aucun camion de babioles de plastoc pour le compte de Mighty Mart.

Quand j'arrivai à la gym, c'est-à-dire à la boutique de chaussures au centre commercial, je me garai sur le côté et allai reconnaître les lieux d'abord pour m'assurer, entrant dans la galerie marchande et passant en revue les quelques offres d'emploi présentes dans la vitrine de l'inutile Pôle Emploi. Il ne semblait rien se passer d'inhabituel dans la galerie, ni policiers, ni mouvement de foule, et la boutique de chaussures semblait fonctionner normalement. Il y avait un attroupement devant Micromania, regardant silencieusement un écran de télévision en vitrine, je l'ignorai. Je flânai dans la boutique de chaussures comme si j'étais un client, et ignorai la femme entre deux âges qui tenait la caisse tandis que je passai dans l'arrière-boutique. Mais je fus arrêté par Tom Burnham, un enseignant de Mossy Rock, qui enfonça son pistolet dans mes côtes avant de me reconnaître.

« Je suis content de voir que tu es venu fin prêt pour commencer notre lutte pour la liberté raciale, camarade » dit-il d'un air sombre en hochant la tête vers le bas.

Je baissai les yeux et vis Mâchouillis l'alligator en peluche dans ma main gauche. Au temps pour mon insouciance calme et débonnaire de révolutionnaire alors que je tâtais le terrain en professionnel. Je n'avais même pas réalisé que j'avais effectué ma première reconnaissance en portant un jouet d'enfant.

« Il y a un microfilm secret caché dans son cul » fis-je à Tom avec aplomb.

L'arrière-boutique était bondée, il y avait au moins quarante personnes, y compris la famille Wingfield au complet. Je connaissais la plupart des présents, au moins de vue, mais certains m'étaient inconnus. Ils étaient rassemblés autour d'une télévision posée dans le petit bureau de l'arrière-salle, débordant dans l'entrepôt, adossés aux rayonnages métalliques et sirotant le contenu de gobelets plastiques de café ou de canettes de soda sorties d'un distributeur. Le bureau possédait une fenêtre coulissante, qui était ouverte, par conséquent nous pouvions tous entendre ce que la télé disait. Quelqu'un avait accroché aux néons du plafond un drapeau tricolore du Nord-Ouest, et le bleu, blanc et vert ondulait au-dessus de nos têtes, s'agitant paisiblement dans l'air. Je sentis une truffe fraîche et humide se glisser dans ma main libre, et sus que Caprice était là aussi. Regardant autour de moi, je vis Porterfoy étendu endormi sur une étagère basse tel un gros tapis de chambre à poils. J'allai droit vers Carter.

« Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? » demandai-je.

« Des Blancs combattent ZOG dans l'Idaho » dit Carter. « Je pense que ce sont les nôtres. » Il regarda vers le sol et vit Mâchouillis, et ne dit rien. Ni alors, ni jamais, mais je pense qu'il comprit, et que je montai encore d'un cran dans son estime.

Je vis China dans la masse, allai à elle, et lui donnai le jouet.

« Je ne savais pas si tu le voulais ou pas » lui dis-je.

Elle prit l'alligator en peluche et dit doucement : « On était déjà partis dans la voiture quand je me suis souvenue que je l'avais oublié. Merci, Shane. »

Rooney apparut à côté de moi. Son visage était rouge et ses yeux verts brillaient d'excitation.

« Ce n'est encore qu'une rumeur, c'est pas confirmé » dit-elle en saisissant ma main, « mais CNN dit que le Vieux est à Cœur d'Alène ! et Maman et Papa disent que China et moi pourrons porter des jeans pendant toute la durée de la révolution ! »

« Red est en train d'essayer de trouver quelqu'un dehors qui sache ce qui se passe » dit Carter.

Pendant les heures qui suivirent, nous ne fîmes que regarder, effarés, ce que nous voyions à la télé. Vers midi, Ma et Adam revinrent, les bras chargés de boîtes de pizza, fruit de la première expropriation révolutionnaire de la Guerre d'Indépendance dans le comté de Lewis. L'un des nôtres était livreur de pizzas pour PizzaHut, et il avait mis les voiles avec son chargement de midi au complet pour toute la ville de Dundee, et était venu les déposer dans la zone de chargement de la boutique de chaussures, ce qui nous faisait une trentaine de pizzas de différentes saveurs et tailles, sans parler d'un grand nombre de brocs de boissons sucrées affadies, de paniers de pains et de sachets de sauce rouge, qui ravitaillèrent les forces insurrectionnelles du Comté rebelle pendant les premières heures de la révolution. Ça me convenait : malbouffe ou non, j'aimais toutes les pizzas tant qu'elles ne contenaient pas d'ananas. Les bobos de Dundee jeûnèrent ce jour-là, nous mangeâmes leur repas en regardant CNN.

Vers treize heures, Red Morehouse revint du coin où il était allé s'entretenir au téléphone, un numéro après l'autre, et il nous confirma que le Parti était impliqué dans la révolte dans l'Idaho.

« Il semblerait que les choses aient commencé quand des racailles fédérales de Tout Un Village ont essayé de venir choper les enfants de ce Singer, et que les voisins ont réagi en leur tirant dessus. Singer était un Ancien Croyant, bien qu'il ne nous fût affilié en aucune façon, mais le Parti l'a jouée à la *carpe diem* comme d'habitude » nous dit-il. « Fort heureusement, nous avions quelques gars sur place avec un peu de jugeote et une dotation testiculaire. Les mecs de l'Idaho semblent s'être fatigués d'attendre, alors ils ont poursuivi ce que les voisins de Gus Singer avaient commencé. Le chef de l'insurrection semble être le camarade Winston Wayne, qui, comme certains d'entre vous le savent peut-être, est l'un des quarante-trois de Walla Walla, les hommes qui se sont évadés de la prison centrale de l'État de Washington située dans cette ville il y a un bail. Le commissariat de police de Cœur d'Alène ainsi que les bâtiments du Gouvernement ont été occupés par le Parti, et, en plus des gars du Parti lui-même, plusieurs centaines de gens du coin sont arrivés avec toutes les armes qu'ils ont pu grappiller, et ont rejoint la révolte à nos côtés. Par pure coïncidence, le Vieux était à Spokane au même moment ainsi que tout son entourage du GQG mobile.

Certains de nos gars ont détourné un hélicoptère et ont transporté le Vieux, et le reste du Quartier général a été relocalisé à Cœur d'Alène par la route. J'ai pris contact avec quelqu'un qui a lui-même un contact avec ce qui se passe à Cœur d'Alène, et il y a à présent une ligne de communication entre cette unité et le centre des opérations militaires, ainsi qu'une chaîne de commandement officielle désormais. On m'a informé que nous sommes en attente d'une importante déclaration publique du Secrétaire général. »

Ma Wingfield seule osa exprimer notre espoir commun : était-ce là le jour où nous redevenions des hommes libres ?

« Est-ce que le Vieux va proclamer la République du Nord-Ouest ? » demanda-t-elle abruptement.

« Je ne sais pas, M'dame, mais je ne crois pas qu'il se mette à chanter *Ya de la joie* puis danse le cha-cha-cha » répondit Red. « Autre chose. Il va sans dire que Winston Wayne et ses combattants à Cœur d'Alène auront besoin de toute l'aide qu'on pourra leur offrir, et ils demandent d'ores et déjà que des volontaires du Parti viennent les aider depuis la Patrie tout entière. En me fondant sur mon estimation de notre situation actuelle ici, je demande six volontaires pour prendre deux véhicules et nos meilleures armes, se rendre dans l'Idaho, et tâcher de rejoindre Cœur d'Alène. »

La foule était trop dense pour que des volontaires pussent s'avancer, mais, en silence, toutes les mains dans la pièce se levèrent, y compris la mienne et celle de chaque membre de la famille Wingfield, Ma comprise.

« Merci, camarades. Je n'en espérais pas moins de chacun d'entre vous. Le camarade Wingfield et moi-même allons décider de qui partira sur la base de qui a déjà l'expérience du combat avec les forces de l'Empire au Proche-Orient, ou d'autres talents utiles, ainsi que de notre propre nécessité de commencer le lancement des opérations militaires et du ravitaillement ici, dans le comté de Lewis. Carter, est-ce que je peux te voir en privé ? »

« Donne-moi une minute » dit Carter, « je dois m'occuper d'une chose. » Il me fit un signe, et je le suivis dans une petite zone de chargement remplie de cartons de chaussures et de palettes en bois.

« Shane, nous allons rester ici pas mal de temps avant de mettre les choses en ordre et d'assigner à chacun sa place, mais je suis assez nerveux à l'idée d'avoir tant des nôtres dans un si petit espace.

À l'heure qu'il est, les flics du coin vont se mettre à la recherche de ceux d'entre nous qu'ils connaissent, et je redoute qu'ils ne repèrent un groupe de nos voitures dans le parking là-dedans, si grand qu'il soit, même entourées d'autres véhicules. Nous avons des contacts dans la police de Dundee et dans le bureau du shérif du comté de Lewis également, sur qui je pense qu'on peut compter pour nous tenir au courant de ce qui se passe de leur côté, mais, jusqu'à ce que nous soyons dispersés, il me faut des sentinelles. J'envoie les filles dehors, dans le centre commercial, pour qu'elles traînent autour du magasin de disques et de la boutique de hamburgers pour y glousser comme des adolescentes lambda pendant qu'elles surveillent cet accès, mais il nous faut quelqu'un à l'arrière également. Garde la porte coulissante fermée, mais tiens-toi assis dehors. Prends une chaise, et assieds-toi juste à côté de la benne à ordures, qui t'abritera un minimum des regards extérieur tout en te laissant voir les deux entrées du parking de derrière. Ça reste assez exposé, mais il nous faut une paire d'yeux fiable là-dehors pour qu'on sache si les condés débarquent. »

« Comment je vous le fais savoir, si les flics essaient d'arriver par-là ? » demandai-je.

« Glisse-toi de nouveau à l'intérieur si tu peux, mais s'ils débarquent en vitesse pour essayer de nous faire leur coup de l'entrée en force, tu vas devoir te mettre à couvert derrière la benne et les maintenir à distance aussi longtemps que tu pourras, en faisant du bruit, pour nous laisser le temps de nous échapper et évader. »

Je me ferais en outre probablement tuer, ce que je négligeai d'ajouter sachant que Carter le savait parfaitement.

« Faire du bruit avec quoi ? » demandai-je simplement.

Il ouvrit un tiroir au pied d'un bureau de réception et d'expédition des colis, et me tendit l'une de mes armes favorites de sa collection privée, avec laquelle j'avais tiré lors de nos petites séances d'entraînement improvisées sur le rivage et dans les collines. Il s'agissait d'une contrefaçon chinoise du pistolet semi-automatique TEC-9, mais très bien fichue, et beaucoup plus précise que de vrais modèles de cette arme. Elle avait des canons interchangeable allant jusqu'à vingt-cinq centimètres de long, mais Carter avait déjà fixé le plus court, celui de 12,5 cm. Mieux encore, il y avait un sélecteur qui me permettait de tirer en automatique. Ça bouffait les munitions à la chaîne quand je le faisais, et la rafale était courte, mais dévastatrice, et, avec la pratique,

j'ai acquis quelques bonnes habitudes de tir avec, jusqu'à quarante-cinq mètres. J'avais déjà un chargeur de vingt cartouches de neuf millimètres, et Carter me tendit deux autres chargeurs, que je fourrai dans la poche arrière de mon jean. Il fit charger une balle dans la chambre, et mit la sécurité. « Mets-le à ta ceinture, sous ta veste, et n'enlève pas la sécurité sauf si tu vois arriver les emmerdes. Je sais que t'es fatigué après une journée au travail, fils, mais tu vas devoir rester éveillé et alerte. »

« Crois-moi, je n'ai pas sommeil » dis-je avec un sourire.

« Tant mieux. Je ne suis pas absolument étranger à l'état d'esprit des flics de ce coin, et je ne crois pas qu'ils soient ravis à l'idée de se fritter avec nous, et pas seulement parce qu'ils ont les foies comme ce fils de putain de Sorels. Certains d'entre eux nous au moins à demi sympathisants, et nous allons devoir déterminer la façon d'en faire usage. Mais si la police arrive en force et qu'ils essaient d'entrer dans ce bâtiment, avec ou sans armes, tu vas devoir ouvrir le feu sur eux et les tuer si tu y arrives, parce que ce seront des soldats ennemis et qu'ils viendront pour nuire à tes amis, ton pays et ta race. Je sais que tu as assisté Red dans son petit ennui juridique il y a quelque temps, Shane, mais ça, ça ne sera pas comme tuer un avocat. Ceux-là, seront de vrais hommes, des hommes et des femmes de la même race que toi, et qui te tireront dessus en retour. Si je ne te pensais pas capable de le faire, pour commencer je ne t'aurais pas demandé de venir ici. Mais il n'y a pas de honte à ne pas pouvoir tuer, Shane. La plupart des gens n'en sont pas capables. Ça ne veut pas dire non plus que tu ne peux pas participer à la révolution. Tuer ne représente qu'une portion des choses que nous devons faire pour reprendre notre liberté. Mais nous y sommes, fiston, c'est pour de vrai maintenant, et si tu sais déjà dans ton cœur que tu ne peux pas presser la détente contre un homme s'il le faut, alors, pour l'amour de Dieu, dis-le-moi maintenant. »

« Tu sais foutrement bien que je descendrais à la seconde celui qui essaierait de faire du mal à Rooney » fis-je d'un l'air renfrogné. « Et aussi à vous tous, bien sûr » ajoutai-je précipitamment.

Carter me sourit. « Je sais » dit-il. « Mais je me suis dit que tu méritais au moins que la question te soit posée. »

Et donc je passai le reste de cette incroyable journée, la première de notre révolution, assis sur la chaise tournante rembourrée à roulettes qui venait du bureau de réception des colis, à lancer mes regards sur un parc de stationnement à moitié désert, en direction des premiers contre-

forts des collines, couverts de pins de l'Oregon mêlés de d'érables et de trembles dorés et argentés qui murmuraient dans le vent, à siroter des canettes de soda tout en mâchonnant de la pizza froide, seul avec mes pensées. J'étais rempli de fierté, non seulement pour mes camarades de Cœur d'Alène, mais en raison de la confiance que Carter avait placée en moi. Pas parce qu'il comptait sur moi pour descendre un flic s'il le fallait. Je pense qu'il disait la vérité en disant qu'il savait très bien que j'en étais capable. Mais il n'est pas repassé une seule fois, pour moi si je n'étais pas subitement revenu à la raison, si je n'avais pas réalisé dans quoi j'étais en train de me fourrer, et foutu le camp en vitesse, grimpé dans ma bagnole et mis les voiles pour la Californie. Il savait que je ne le ferais pas, et il me faisait confiance pour protéger sa vie, celle de sa famille, et celle de tous nos camarades. C'était un plus grand honneur que toutes les médailles que j'aie jamais reçues de la part du Parti.

Il me faisait confiance pour ne pas m'en aller.

Au moment où le soleil se couchait, la porte s'ouvrit, et Rooney émergea de l'entrepôt de chargement.

« Salut, grande et altière malfaitrice » lui fis-je avec un sourire. « Prends-toi une chaise. » Rooney tira un carton d'emballage d'ordinateur vide, posé à côté de la benne à ordures, et s'assit dessus. Il était étoffé par du polystyrène à l'intérieur, et put donc soutenir son poids.

« Des nouvelles ? Comment ça se passe à Cœur d'Alène ? » lui demandai-je.

« Il semblerait qu'on ait purgé la ville de ces salopards de ZOG. Il y a des drapeaux tricolores qui flottent partout dans le centre-ville et sur les clochers des églises. Ils ont fait une annonce. Nous sommes maintenant officiellement l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, la NVA, et nous serons commandés par un Conseil militaire et un Commandant général qui doivent encore être désignés, mais le dernier sera très certainement Winston Wayne, puisque c'est lui qui a ouvert le bal. Le Vieux est censé apparaître incessamment à la télé pour en faire la communication au monde impatient. Il se peut qu'ils ne nous laissent même pas voir ou entendre ce qu'il a à dire. Papa pense que ZOG va mettre CNN et les autres médias sous embargo et embarquer tous les journalistes avec le FBI ou l'Armée ou autres, pour qu'ils ne puissent rien relayer que les spectateurs ne devraient pas voir, et à partir de là, tout ce qu'on aura ne sera plus que les foutaises officielles, comme à chaque fois qu'ils envahissent un pays quelque part. Et toi, t'as vu quelque chose là dehors ? » demanda-t-elle.

« Quelques biches, mais elles étaient trop loin pour que je puisse les avoir avec le TEC-9. Ton père t'a donné quoi à toi ? »

« J'ai eu le Beretta. » Rooney écarta sa veste, elle avait un étui à l'épaule. « China a eu un .380 automatique, mais sans étui, donc il faudra qu'elle le porte dans son sac d'école. »

« Ils ont décidé qui irait à Cœur d'Alène ? » demandai-je nonchalamment.

« Adam » dit-elle. « Papa aussi, je pense, même s'il ne l'a pas vraiment affirmé. J'ai dit à Papa que si tu y allais, j'y allais aussi. Il m'a dit que j'étais un soldat à présent, et que je suivrais les ordres, mais il n'était pas furieux. Je pense qu'il sait. »

« Oui, il sait » dis-je. Elle prit ma main, et je tins les siennes aux creux des miennes contre ma poitrine tout en regardant au loin vers le parking, n'osant pas la regarder en face.

« Roon, il y a quelque chose qu'il faut que je te dise » lui-dis-je après un moment. « Aujourd'hui, j'allais te demander de m'épouser, avant que tout ça n'arrive. Je sais que ça n'est plus possible maintenant, mais je me suis dit que tu aimerais le savoir. »

« J'en suis heureuse » murmura-t-elle.

« Qu'est-ce que tu aurais dit ? » demandai-je.

« Tu sais bien ce que j'aurais dit. » Il y eut un autre silence pendant un moment, plus long. « La Bible dit que c'est un péché, mais, Shane, si le temps et le lieu étaient plus favorables, et que nous avions quelque part où aller, je ferais l'amour avec toi maintenant. Mais il y a trop de gens là-dedans, et ici il fait trop froid. »

« Misère ! » ris-je. « Et puis, nous sommes tous les deux en service. Mais je te sais gré de l'idée, Roon. » Je soulevai sa main et l'embrassai, et elle posa sa tête contre mon épaule, et nous restâmes ainsi pendant un moment. Puis, la porte s'ouvrit, et la tête de Carter apparut :

« Rentrez à l'intérieur, tous les deux » dit-il. « Même si c'est risqué de ne pas avoir de sentinelles, je ne veux pas que vous ratiez ça. Le Vieux va passer à la télé. »

ZOG avait tardé à mettre son embargo sur les médias, et ainsi le discours du Vieux depuis la station de télévision de Cœur d'Alène se diffusa sur les ondes juste avant que le Ministre de la Justice à Washington DC n'invoquât le Patriot Act et ne suspendît toutes les nouvelles en provenance de l'Idaho. Ce fut là, dans cet entrepôt obscur, frisquet et poussiéreux, bourré de cartons de chaussures en plastique fabriquées

au Brésil ou à Taïwan, le sol jonché de boîtes de pizza entrouvertes ne contenant plus que des croûtes et de brocs de soda en plastique au fond desquels restaient quelques doigts de boisson, et en compagnie de deux chiens endormis, que notre petite bande de frères et sœurs entendit la déclaration de notre constitution en nation devant le monde.

Depuis ce soir-là, le discours du Vieux a été imprimé dans des milliers de livres et de journaux, et sur des affiches et des tracts. Il a été inscrit dans des murs et des monuments, et mémorisé par des millions d'écoliers dans la République américaine du Nord-Ouest, par conséquent je ne vais pas vous le redire ici. Je ne peux vous en redire que les points essentiels qui se sont incrustés dans ma mémoire de cette nuit elle-même, il y a plus de soixante-dix ans. Qu'est-ce que ça faisait d'entendre ces mots pour la première fois, alors que le métal froid des armes se pressait contre nos hanches et lestait nos ceintures ? Alors que je serrais la main de Rooney Wingfield dans la mienne ? Je ne peux pas vous en donner un début d'explication ou de description. C'était quelque chose qui ne se produit que tous les... bref, ça ne se produit pas souvent. Après la guerre, nous nous sommes tous rappelé deux choses par-dessus tout du reste de ce qui s'est passé à cette époque. La déclaration du Vieux cette nuit du 22 octobre, et Cathy Frost levant le drapeau tricolore dans le soleil clair de l'après-midi à Longview, exactement cinq ans après le jour qui suivit. Tout ce qui s'est passé entretemps est comme une longue masse de mémoire, dont peu de passages sont heureux, mais fixée à ses deux bouts par le vingt-deuxième jour du mois d'octobre. Je suis navré, M'dame, c'est à peu près toute l'idée que je puisse en rendre à quelqu'un qui n'y était pas. Beaucoup d'entre nous qui étaient là pour le premier 22 octobre n'étaient pas là pour l'autre, cinq ans après. Y compris certains de ceux qui étaient avec moi dans cet entrepôt cette nuit-là.

* * *

Au nom de Dieu tout-puissant, au nom des mille générations passées et des mille nouvelles à venir, les Blancs et les Blanches d'Amérique reprennent aujourd'hui possession de leur destinée raciale, en la reconquérant par la force des armes des mains de la tyrannie d'une race étrangère et de ses ignobles laquais, d'un gouvernement corrompu et malfaisant, qui a cruellement et inten-

tionnellement meurtri notre peuple, nos lois, notre culture et notre civilisation. Confiants dans l'assistance divine, et dans la vérité et la justesse de notre cause, nous proclamons que les terres du Pacifique Nord-Ouest ne sont plus soumises à l'autorité ni au gouvernement des États-Unis. Nous déclarons que ces terres seront dorénavant une République aryenne souveraine et indépendante, un Foyer et un refuge pour tous les peuples aryens de la Terre, où tous les Enfants du Soleil, de chacune de nos nations dispersées à travers le globe, vivront dans la paix, la prospérité et la dignité, libres de toute oppression et de toute contamination tant du corps que de l'esprit. Sur ces terres, nous assurerons, enfin, l'existence de notre peuple et un futur aux enfants blancs...

À nos semblables, Blanches et Blancs, dont beaucoup nous haïront et nous persécuteront en raison de l'infâme tromperie dont ils sont les victimes, nous ouvrons les bras dans l'amour et le pardon. Frères et sœurs, je vous en implore, laissez enfin tomber, en ces merveilleux moments, les écailles de yeux, et voyez vous-mêmes la vérité à laquelle vous avez si longtemps été gardés aveugles. C'est pour vous que nous combattons, c'est pour vos enfants et votre postérité que nous, soldats de la République du Nord-Ouest, exposerons nos vies sans une seconde d'hésitation ou de regret. Même dans le plus dégradé et le plus affaibli d'entre vous, vous découvrirez que couve l'antique feu de notre esprit racial, quelque faible qu'en soit la lueur. Ouvrez vos esprits, ouvrez vos cœurs, ouvrez vos âmes même, et laissez cette étincelle de fierté et d'antique gloire éclater à nouveau, comme elle a, durant d'innombrables siècles, flambé si ardemment qu'elle a illuminé le monde...

Aux policiers et aux soldats blancs des forces armées américaines, qui serez envoyés par les êtres terrifiés, corrompus et faibles qui dirigent Washington DC pour nous détruire, nous disons ceci : la vie vaut davantage qu'une feuille de paye signée. L'honneur, c'est davantage. La justice, c'est davantage. Sondez vos cœurs, et vous saurez ce qui est juste. Beaucoup d'entre vous le savez déjà, mais ce n'est plus assez que de simplement savoir ce qui est juste. Vous devez, à présent, FAIRE ce qui est juste, quelque dure et terrible que s'avère cette décision. Venez à nos côtés, frères d'armes, et apportez avec vous les munitions et les armes que ZOG vous a données, pour qu'elles puissent être utilisées pour sauver, non seulement vous-mêmes, mais tout notre peuple, d'une épouvantable tyrannie...

Aux personnes de couleur qui vivent actuellement dans le Pacifique Nord-Ouest, nous disons ceci : nous ne vous accusons pas d'être venus dans ce pays et d'avoir pris ce qui nous appartenait. Encore, et encore, pendant plus d'une génération, nous avons clairement démontré que nous n'étions pas disposés à nous battre pour notre pays, ni pour la richesse que nous avons créée, ni pour les maisons que nous avons bâties, ni pour les industries et les œuvres de l'art que nous avons développées. Pourquoi n'auriez-vous pas dû suivre la loi immuable de la nature, et venir, dans votre force, piller une nation si faible et si couchée ? En le faisant, vous avez vécu en bien plus grande proximité avec la vérité cosmique que nous. Nous ne vous accusons même pas d'avoir recherché nos filles blanches, car elles sont les plus belles de toute la Création, et qui ne les voudrait pour lui-même ? Mais ce temps-là est aujourd'hui révolu. Permettez-moi de le dire aussi abruptement que je puisse : le maître est revenu. Il a été absent longtemps, et, pendant qu'il l'était, vous avez retiré beaucoup du pillage de notre terre. Gardez-le, satisfaites-vous de ce que vous avez pu prendre, et partez ! Partez maintenant ! Partez tant que la route vous reste ouverte, avant que des Blancs, les armes à la main, ne vous trouvent et ne tirent vengeance du mal que vous nous avez fait. Il n'y a plus rien pour vous dans ce pays. Il est temps pour vous de vous en retourner vers les multiples lieux d'où vous êtes venus. Partez, tant que vous le pouvez encore...

Au peuple juif, nous ne disons rien. Il n'y a rien à dire. Pour vous, il n'y aura qu'une éternelle nuit.

Aux gouvernements et aux nations du monde, et particulièrement au Gouvernement du Canada, qui partage une frontière avec notre République du Nord-Ouest, je dirai franchement qu'il s'agit d'un combat privé. Ne commettez pas l'erreur d'aider les Américains pour nous nuire ou nuire à la République du Nord-Ouest de quelque manière que ce soit. Si vous le faisiez, vous serez surpris de voir comme nous saurons avoir le bras long...

À mes camarades d'armes, qui se tiennent aujourd'hui à mes côtés, qui ont fait naître ce jour et qui, dès après l'aube de demain, continueront la bataille pour la liberté de notre peuple, et à tous ceux d'entre vous qui, dans les jours qui viennent, rejoindront les forces de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest afin d'assurer l'existence de notre peuple et un avenir pour les enfants blancs, je dis ceci : le plus dur est passé. Nous avons, une nouvelle fois, trouvé dans nos cœurs

l'antique courage et l'antique hardiesse de notre race, et, contre l'âme du combattant arien, aucun reître ni aucun mercenaire ne peut triompher. Le lion, enfin, s'est réveillé, et la seule issue concevable à cette bataille est notre victoire absolue et définitive, et ceux qui, en ce moment, écoutent mes paroles à Washington DC le savent très bien. Les États-Unis fulmineront et intimideront, comme ils l'ont toujours fait, les États-Unis vont parader et se surfaire, les États-Unis frapperont, bombarderont, charcuteront et tortureront ceux qui sont sans défense, comme ils l'ont toujours fait. Mais les États-Unis ont déjà perdu, et ils le savent. Nos cœurs ne sont plus entravés sous les chaînes, et désormais aucun empire, eût-il cent fois la puissance des États-Unis, ne peut garder nos corps enchaînés à sa tour pourrie et branlante de malévolence et de corruption...

Parmi nos rangs, certains professent la foi chrétienne, d'autres suivent les anciens dieux de notre race, d'autres, tels que moi, adhèrent aux enseignements d'Adolf Hitler et du national-socialisme, qui se sont fait connaître au monde au milieu du dernier siècle, d'autres enfin ne croient en aucun dieu, mais sentent dans leur cœur quelle est la destinée de notre peuple et son rôle dans l'Univers, et prendront part à notre lutte par leur seule conviction qu'elle est juste. Je sais qu'aucun de vous ne se formalisera si, dans ce moment historique, je prends acte de la foi chrétienne des Pères fondateurs de la vraie Amérique, et des braves combattants de la Confédération du Sud qui se sont soulevés, en 1861, pour défendre cette vraie vision de l'Amérique. En notre nom à tous, je conclus donc ma déclaration en cette nuit des nuits par ces versets du Psaume quarante-six : « Il brisera l'arc, il rompra la lance, il consumera par le feu les chars de guerre. Je serai exalté entre les nations, je serai exalté sur la Terre. Le Dieu des valeurs est avec nous³. »

Mes amis, mes camarades, mes soldats, mes frères et mes sœurs, en cette nuitée, la première de liberté du Nord-Ouest, je vous souhaite une bonne nuit.

³ En latin « *Dominus virtutum nobiscum.* » *Virtus*, en latin, désigne la vertu mâle, celle du courage et de la vaillance. Le mot vient d'ailleurs de *vir*, « homme. » Dans la plupart des traductions, ce passage du Psaume a été rendu par « le Dieu des armées » alors que le latin avait, pour ce sens-là, conservé l'hébreu *Sabaoth*. Le texte latin de la Vulgate est pris en référence pour toutes les citations de la Bible.

* * *

Il n'y eut pas de hurras ou d'applaudissements, tout l'entrepôt semblait sonné et silencieux. La tête de Rooney reposait à nouveau sur mon épaule, elle pleurait doucement. Je plaçai mes bras autour d'elle, et il fallut du temps avant que je m'aperçusse que je pleurais moi aussi. Après un long moment, Red essuya ses propres yeux, s'avança et parla :

« Très bien » dit-il d'un ton normal, décontracté, « vous avez entendu le chef. Mettons-nous en marche, nous avons du pain sur la planche. »

Les fédéraux aussi se mettaient en marche. Cette nuit-là, ils attaquèrent la maison des Wingfield avec un assaut complet du SWAT⁴. Ils débarquèrent en hurlant, intimidant, menaçant, et en agitant en l'air leurs armes pour se donner l'air de vrais durs. C'est ce qu'on appelait une entrée dynamique, et ça marchait toujours très bien contre les baraques de camés défoncés au crack, les mosquées de Bagdad, et les maisons pleines de femmes et d'enfants qu'on pouvait terroriser. Cette fois, leur sortie fut encore plus dynamique que leur entrée. Deux crevures du FBI furent ravies au Ciel, et une demi-douzaine de plus terminèrent dans un état salement désarticulé. Cette nuit-là, le comté rebelle de l'État de Washington infligea à l'ennemi ses premières pertes.

⁴ *Special Weapons And Tactics* (Armes Et Tactiques Spéciales). Groupe spécial d'intervention de la police américaine, comparable au RAID ou au GIGN français.

Quatrième partie

Les Derniers d'une race antique

*There is so little glory in a white man's life.
He works hard for his money, and he takes a wife,
But a white man's son can be a hero in the night,
With a heart full of anger and a will to fight.
Seize this moment in your hand! Take it and run!
There is freedom in your mind, and you're loaded like a gun!
Volunteers! Living out the fantasy!
NVA is the best that we can be!
Gonna make our stand, in this Northwest land,
Like the last of an ancient breed...
Like the last of an ancient breed.*

Il y a si peu de gloire dans la vie d'un homme blanc,
Il a sa femme et travaille dur pour gagner son argent,
Mais son fils peut être un héros caché dans l'obscurité,
Si son cœur est plein de colère et résolu à lutter.
Saisis vite l'occasion ! Saisis t'en et fais le mur !
La liberté dans l'esprit, et une arme à la ceinture !
Volontaires ! Vivez en fantasmagiques !
NVA, notre mission héroïque !
Nous tiendrons position, dans ce Septentrion,
Comme les derniers d'une race antique...
Comme les derniers d'une race antique.

MORCEAU DE ROCK ALTERNATIF,
début du XXI^{ème} siècle environ ¹.

¹ En réalité un détournement de la chanson *Last Of An Ancient Breed* de Desmond Child.

Chapitre XVIII

ET DONC, dans une extase inspirée et exaltée de ferveur révolutionnaire, nous avons chargé avec nos armes fumantes et mis à genoux les puissants États-Unis d'Amérique, n'est-ce pas ?

En fait, non. Durant cette première et confuse année où nous ramions pour survivre en tant que mouvement, le Conseil militaire a nettoyé le comté de Lewis de tous ceux qu'il estimait pouvoir presser une détente, et les a expédiés vers plusieurs unités de service actif partout dans le Nord-Ouest où l'action était plus chaude, et le reste d'entre nous avons été organisés en unité de soutien. Nous terminâmes avec tout le danger et très peu du plaisir. Les guerres tendent à se passer ainsi. Toute médaille a son revers, et quelqu'un doit se le coltiner. Plus tard, les choses se sont échauffées dans notre coin, bien sûr. Le comté de Lewis ne se targue pas d'être le comté rebelle de l'État de Washington pour rien. Mais au départ, nous étions très largement relégués au second rang. Toute l'action avait lieu principalement dans l'Idaho et dans les grandes villes, Seattle, Spokane, Portland et Boise, où nous soldats d'active frappaient ZOG, puis s'évanouissaient dans les régions sauvages et montagneuses qui entouraient la plupart des zones métropolitaines du Nord-Ouest. C'était là que nous entrions en scène. Le comté de Lewis était stratégiquement situé, et c'était une bande de terrain très vaste. C'était là que les unités de service actif se repliaient après avoir décoché quelques balles à ZOG à Seattle, Olympia, Tacoma, et, parfois, Portland.

La première chose que firent Red et Carter après le discours du Vieux cette nuit-là fut de désigner les six Volontaires qui rejoindraient l'Idaho et la rébellion à Cœur d'Alène. Il y avait Adam Wingfield, chef du groupe, accompagné de sa femme Leah, une fille d'Identité Chré-

tienne qu'il avait épousée juste quelques mois auparavant. Leah était en fait originaire de la zone en question, fille de colons aryens des débuts qui avaient rejoint Hayden Lake sous la houlette du pasteur Butler, et elle connaissait donc très bien le secteur de Cœur d'Alène. Un autre des choisis était un jeune Canadien du nom de Danny Bondurant, qui paraît-il touchait sa bille en explosifs, ainsi qu'un homme plus âgé du nom de Sam Maxwell, un ancien policier de Caroline du Nord toujours en bonne forme pour un vieux schnoqe, un type qui s'appelait Bob Parsons, qui avait servi en Irak et été décoré de la Purple Heart¹, et un dernier gusse du nom de Willis, qui avait été dans les Marines, mais en avait été chassé pour affreux racisme de la même façon qu'Adam avait été délogé de l'Armée. Carter Wingfield restait en arrière pour nous aider à nous organiser dans le comté de Lewis, ce que je fus heureux d'apprendre. La révolution n'aurait pas été la même sans lui, et je savais que Rooney, China et Ma redoutaient de perdre trois membres de la famille au lieu de deux si ça tournait mal. Les six Volontaires qui devaient marcher au son du canon reçurent chacun une arme d'épaule, des M-16, un Ruger Mini-14 et notre seul fusil Steyr calibre .50 à balles perforantes, plus des pistolets et autant de munitions qu'ils purent en entasser dans les trois véhicules qu'ils prirent, une caisse de grenades, et la majeure partie de l'argent que nous avions sur nous.

J'entendis Red et Carter faire un topo à Adam : « Par l'Interstate, vous pourriez être à Cœur d'Alène à l'aube, mais évitez l'Interstate » disait Morehouse. « Il y aura des barrages de ZOG, aussi sûrs que Dieu a créé le monde. Une fois que vous serez à quatre-vingts kilomètres de Spokane, quittez les grands axes. Vous irez moins vite, mais avec l'inefficacité générale de ZOG je pense que vous devriez passer. Ces événements semblent être entièrement spontanés, et avoir pris Schlomo complètement par surprise, il va leur falloir quelques jours avant de se reprendre, envoyer sur place suffisamment d'effectifs et imposer un blocus sur toute la zone de Cœur d'Alène. D'après ce qui m'a été dit par nos gars là-bas, le plan est d'essayer de maintenir ouverte la vieille Route U.S. 95 qui débouche au nord et au sud de Cœur d'Alène, et ils recommandent que vous sillonniez les petites routes, soit, au nord, vers Sandpoint ; ou sinon au sud, pour que les Volontaires en transit soient accueillis par des forces de la NVA, transférés sur zone et assignés à leurs unités et à leurs buts militaires aussi rapidement que possible. »

¹ Médaille militaire attribuée aux soldats blessés au combat.

Les six Volontaires partirent peu après, Adam ayant embrassé collectivement sa famille, moi compris, avec une étreinte d'ours pour lui signifier sa séparation. J'en eus mal aux côtes jusqu'au lendemain.

J'imagine qu'avant d'aller plus loin, il faut que je parle de ce qui est advenu de notre petite force expéditionnaire. Ils parvinrent sans embûches à Cœur d'Alène, sauf sur les trente derniers kilomètres, où ils durent se frayer un chemin à travers un barrage de la police de l'Idaho par la force des flingues, mais personne ne fut blessé, en tout cas pas à ce moment-là. L'histoire de la première République et des Seize Jours a déjà été racontée un nombre incalculable de fois, je ne vais pas revenir dessus, si ce n'est pour dire que j'ai toujours pensé que sa plus grande importance fut qu'elle nous montra à nous, petits Blancs, que coulait toujours dans nos veines le sang des héros. Comme l'insurrection de la Pâque de 1916 en Irlande, les Seize Jours de Cœur d'Alène furent un échec glorieux qui nous inspira pour poursuivre le combat jusqu'à la victoire finale, afin de nous rendre dignes de nos frères et sœurs qui étaient morts au milieu des feuilles mortes orange et or. Nos gars de Dundee furent au plus fort du brasier. Willis fut tué par ses anciens camarades des Marines lors de l'assaut final contre la poste centrale. Sam Maxwell fut blessé et capturé, et passa quelque temps dans un camp de détention fédéral, mais il s'évada et regagna le comté de Lewis, où il se remit en jeu avec la Compagnie Écho. Les quatre autres restèrent avec Winston Wayne lors des combats de la retraite, et servirent par la suite avec lui dans la Colonne volante Dents-de-Scie. Deux ans plus tard, Leah Wingfield fut arrêtée pendant un ravitaillement à Boise. Elle fut envoyée à Seattle, et remise à l'unité opérationnelle antiterroriste spéciale du FBI, c'est-à-dire à mon vieil ami Bruce Goldberg. En vertu du politiquement correct, Goldberg, pour cogner les femmes prisonnières, se servait d'une négresse gougnotte type camionneuse, qui n'avait pas l'adresse de Sorels dans les coups. Leah fut battue à mort dans sa cellule, environ une semaine après son arrestation, mais Adam ne l'apprit qu'après le Traité de Longview. Lui et les deux autres passèrent le reste de la Guerre d'Indépendance avec Wayne dans l'Idaho, où il resta et se remaria. Il est mort il y a quelques années, mais je reçois toujours des cartes de vœux de ses enfants tous les ans, à Noël, et j'envoie des cadeaux à ses petits-enfants pour leur anniversaire.

Après que nos six hommes eurent disparu dans la nuit pour l'Idaho, l'étape suivante fut de nous disperser tous avec nos armes hors de ce magasin de chaussures. Surprise surprise, je finis en équipe avec les Wingfield,

et, vers minuit, nous évoluâmes vers un mobile-home dans les bois près de Winlock, qui resta notre base opérationnelle pendant les semaines qui suivirent, le temps que les choses se calment. Il possédait une télé satellite qui affichait les chaînes d'information sans discontinuer, alors que nous regardions se dérouler les Seize Jours. Nous aurions pu être émotionnellement dévastés par la défaite de la première République et la capture du Vieux, mais, lorsque ça arriva, nous étions trop occupés à combattre ZOG nous-mêmes pour entrer en dépression, même si nous n'étions qu'une unité de soutien.

Sur le long terme, le Parti et la NVA rejetèrent l'idée originale d'une structure centralisée dirigée par un seul Commandant général : tous autres problèmes mis à part, si cet officier devait être tué ou capturé, les dégâts psychologiques que cela infligerait à la cause de l'indépendance du Nord-Ouest seraient inacceptables. La NVA adopta un modèle organisationnel informel, très lâche, et hautement flexible, qui ressemblait à un mélange entre l'IRA Provisoire et la Cosa Nostra, les deux modèles les mieux transposables du siècle précédent. Nous ne fûmes jamais un mouvement de masse comme celui qu'Adolf Hitler avait su bâtir dans l'Allemagne de Weimar, car les circonstances étaient entièrement différentes, encore que vous seriez abasourdis de savoir combien de temps il a fallu à certains d'entre nous pour nous en rendre compte, y compris le Vieux.

Pour les décrire grossièrement, les forces volontaires de la Guerre d'Indépendance consistaient en trois types de soldats.

Il y avait les unités de service actif, les tireurs et les guérilleros, qui attaquaient les forces fédérales dans la vraie guerre. Parmi elles, les plus massives et les plus brillantes étaient les Colonnes Volantes des récits et des chansons, même si elles ne se distinguèrent pas vraiment jusqu'à l'été qui suivit le 22 octobre.

Il y avait les personnels de soutien, de toutes sortes, qui maintenaient les unités de service actif en état de fonctionner et de combattre en leur fournissant de la nourriture, des munitions, du matériel médical, de l'argent, des maisons, des véhicules, des renseignements sur les mouvements ennemis, de l'appui de propagande, des vêtements, et de l'équipement. Les gars du soutien poursuivaient aussi les mêmes activités de propagande à basse intensité que nous avions menées avant le 22 octobre ; je crois que j'ai procédé à autant de tags et de distributions de tracts nocturnes pendant l'année qui a suivi le soulèvement

de Cœur d'Alène que pendant celle qui l'avait précédé. Sauf que cette fois, jeter des prospectus sur les pelouses des gens valait la peine de mort, et que nous avions des armes sur nous. Le contenu des tracts que nous distribuions était également plus important, puisque la plupart d'entre eux étaient des notifications de la NVA, avertissant la population de tout ce que le Parti et l'Armée désiraient qu'elle sût. Historiquement, il est incontestable que la majorité de ceux qui ont fini décorés de la Médaille de l'Indépendance du Nord-Ouest avaient servi dans des unités de soutien plutôt que dans des unités de service actif. Certains d'entre eux n'ont même jamais tiré une seule cartouche sur un boucaque ou un flic de toutes les cinq années, ce qui n'est en rien honteux. Nous n'aurions pas gagné sans eux. Les gars du soutien prenaient les mêmes risques que les soldats, parfois même plus puisqu'il leur fallait vivre et travailler dans le ventre de la bête, et que, s'ils étaient capturés, ils finissaient avec les mêmes électrodes sur les couilles et la même aiguille de cyanure plantée dans le bras que les tireurs des unités de service actif avec vingt encoches de cibles de ZOG abattues sur leurs crosses.

Enfin, il y avait un troisième type d'activité dans la NVA, surtout conduit par la bien nommée Troisième Section, mise en place et dirigée par Matt et Heather Redmond, ce vieux couple de Caroline du Nord qui avait discuté avec moi à Dundee la nuit où Leon Sorels m'avait tabassé à l'école. La 3Sec menait des missions coordonnées au niveau national par le Quartier général, comme le renseignement, le contre-renseignement, la propagande, la guerre informatique, et les actions politiques et diplomatiques qui ont déterminé le cours de la guerre. Une guerre de l'ombre à la James Bond, conduite à travers l'Amérique du Nord et le monde entier, et ces types de la Troisième Section ont pour sûr eu de la besogne de première bourre en fait d'intensité et de romantisme. Une partie d'icelle tendait résolument vers le spectaculaire, voire le légendaire, comme les unités polyvalentes de service actif qui, à New York City et Washington DC, ont presque mis par terre les deux villes, et infligé des milliards de dollars en dégâts économiques à ZOG. Les gonzes et gonzesses de la section informatique de la 3Sec ont monté toutes sortes de coups, depuis le pourrissement périodique de toutes les adresses courriel du pays avec de la propagande de la NVA jusqu'à la diffusion de virus qui ont vérolé des réseaux entiers des grandes entreprises et du gouvernement, en passant par la mise en place de faux sites gouvernementaux en ligne

et le piratage des bases de données fédérales les mieux sécurisées, qui nous ont fourni des renseignements vitaux comme des listes d'informateurs du FBI et des LARDEU dans nos rangs.

Quant au Quartier Général, il n'avait qu'à se louer de l'excellente habitude de nomadisme qu'il avait prise durant l'année qui avait précédé la rébellion, à barouder dans la Patrie avec le Vieux parqué dans son camion géant, car il lui fallait déménager presque chaque semaine. En deux occasions, au moins, le Quartier Général fut établi dans le comté de Lewis, ou du moins certains de ses services. Une fois, le Conseil militaire s'est réuni pendant plusieurs jours dans la pimpante maison victorienne au jardin bien fleuri d'une petite vieille dame de Dundee, qui restait assise sous son porche à faire du tricot tout en radotant comme une timbrée sénile, un UZI, que je me trouve savoir qu'elle savait fort bien utiliser avec une précision mortelle, sur la chaise à côté d'elle, dissimulé sous le châle qu'elle tricotait. La seconde fois, ce fut pendant les derniers mois de la guerre, quand le Bureau politique occupa les étages de la bibliothèque municipale de Centralia, il en reste aujourd'hui une plaque commémorative sur le mur extérieur, et l'escalier a conservé le panneau « Fermé pour rénovation » qui l'avait barré pendant que s'achevaient à l'étage supérieur les dernières négociations qui menèrent à la Conférence de Longview.

Un tableau organisationnel exhaustif de la NVA serait pratiquement impossible à dresser avec quelque exactitude, car elle changeait de forme, de structure et de composants sans cesse, comme une feu de cheminée, en raison des décès, des arrestations, et du besoin constant de dépouiller très vite une structure pour en adopter une autre, et avoir ainsi un coup d'avance sur ZOG. En très gros, ça se passait comme ça : le Grand Quartier Général comprenait les officiers d'état-major et les membres du Conseil militaire qui n'étaient pas en prison ou en mission sur le moment. Le Vieux était en prison, mais, même depuis sa cellule, il pouvait occasionnellement faire passer quelques messages sécurisés aux troupes sur le champ de bataille, tels que la directive de frapper la base financière de l'ennemi en interrompant la collecte des impôts et en s'en prenant au Fisc. Le GQG définissait la stratégie générale militaire et politique dans l'optique de conquérir l'indépendance d'une République aryenne souveraine dans le Nord-Ouest. Puis, le GQG faisait savoir aux unités de service actif quelle était cette stratégie par l'intermédiaire des officiers politiques assignés à chaque unité, qui travaillaient ensuite avec les commandants d'unités pour la faire appliquer. C'était comme ça que ça se passait en théorie.

En pratique, c'était un foutu merdier. Globalement, nous connaissions nos missions : éliminer ZOG et tous ceux qui le soutiennent, et c'était ce qu'on faisait. Nous supposons qu'une fois débarrassés de ZOG, notre stratégie militaire porterait ses fruits, et que la société tout entière ne sombrerait pas dans le chaos ; il s'avéra que nous avions raison. Toute mainmise et toute microgestion de la part du GQG était tout simplement hors de question : c'étaient nous qui étions tapis dans les buissons la nuit avec nos armes, attendant le passage de quelqu'un qui méritât de se prendre une balle, c'étaient nous qui prenions les décisions tactiques. Il avait, occasionnellement, quelques exceptions, bien sûr, comme l'attaque contre Samuel Rothstein, provoquée sur les ordres directs du Conseil militaire, qui avait envoyé Pat Brennan prendre en charge les opérations, mais, globalement, c'étaient les unités de service actif qui recevaient communication de ce que la direction politique voulait, et l'exécutaient comme ils pouvaient à l'échelon local. Nous pensions national, et agissions local. C'était un peu comme assembler un puzzle. Le GQG nous montrait la boîte pour que nous sussions à quoi devait ressembler l'image, et nous tâchions d'en assembler des parties avec les pièces que nous trouvions. Si la pièce ne collait pas, nous la réalésions.

La communication était très compartimentée, car c'était un point faible, un fil sur lequel les fédéraux pouvaient tirer pour dévider notre bobine. J'ai déjà dit qu'on connaissait rarement le vrai nom d'un autre Volontaire, ou l'endroit où il irait se coucher le soir. La seule raison pour laquelle j'ai, moi, connu les noms de tous ceux que j'ai déjà mentionnés, c'était que j'étais dans le Parti et que je les connaissais avant le 22 octobre. De cette façon, la plupart de ceux que les fédéraux arrêtaient avaient très peu de choses à dire, ce qui, comme je m'en aperçus plus tard, était un atout capital pour nous. Le seul contact vertical, pour ainsi dire, que les groupes de combat avaient avec le GQG se faisait par l'intermédiaire des officiers politiques, et par conséquent un op était considéré comme une prise de choix par les fédéraux, ils étaient ceux sur la tête desquels on mettait les plus grosses sommes. À un moment, ils offraient 250 000 dollars pour Red Morehouse. Carter avait 100 000 dollars sur sa tête. Moi, Rooney, China et les garçons, ne dépassâmes jamais la prime standard de 50 000 dollars pour terrorisme intérieur. Pendant cinq longues années, les fédéraux ont rêvé de la grande rafle qui balaierait le GQG et estropierait la NVA, rafle qui n'aurait jamais pu avoir lieu car le GQG était divisé en plusieurs équipes géographiquement séparées, mais peu importe.

Le seul contact que les unités de service actif avaient avec les autres équipes que leurs ravitailleurs se faisait par l'officier exécutif de leur compagnie. Enfin, en théorie. Je sais que Tank Thompson savait comment joindre directement Terry Jackson à Longview et Mike Koltsov à Tacoma, et d'autres s'il le fallait. Naturellement, il était marié à l'officier exécutif de la Compagnie E. Il y eut, en fait, véritablement des cas où ZOG parvint à tirer le bon fil, comme Goldberg me l'avait décrit, et à dérouler une compagnie entière, mais ça n'arriva pas souvent. Généralement, le temps qu'ils se missent en place en conséquence des révélations d'un Volontaire qui avait plié sous la torture ou avait été acheté, la compagnie avait levé le camp, s'était dissoute, avait changé ses emplacements et ses planques, etc.

Au sein d'une compagnie, les Volontaires de la NVA étaient scindés en deux équipes, qui comptaient de trois à six personnes, assez pour entrer dans un seul véhicule si nécessaire, même si, comme j'ai déjà dû le dire, nous prenions généralement deux voitures partout où nous allions. Une équipe recevait de l'oc ou de l'ox l'ordre d'être à tel lieu à telle heure pour y faire telle chose, et il appartenait au chef d'équipe de s'occuper des détails. Pendant les neuf premiers mois en gros, le comté de Lewis n'a même pas possédé d'unité de service actif en tant que telle, jusqu'à ce que Tank Thompson remonte du nord de la Californie et prenne le commandement de la Compagnie Écho de la Brigade Détroit Sud. Adam Wingfield aurait fait un bon oc, mais il était dans l'Idaho. Nous pensions que Carter Wingfield aurait dû devenir l'oc, mais il refusa sous prétexte qu'il n'avait pas de vraie expérience militaire, et qu'il était meilleur au ravitaillement, trafic d'armes, vol de voitures, des trucs comme ça, et il a donc fini quartier-maître avant d'être promu et de devenir quartier-maître pour toute la Brigade Détroit Sud, et son poste au sein de la Compagnie Écho fut repris par Smackwater Jack.

Maintenant, sur ces aventures rocambolesques auxquelles nous nous consacrons supposément au sein de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest.

Des... nèèèèèèèèèes !

Une somme incroyable de fadaïses a été produite et diffusée sur le prétendu romantisme de la vie en cavale avec la NVA, avoir toujours un coup d'avance sur ZOG, des fusillades en chorégraphies de flammes au canon et de douilles volantes, avec des mandolines et pourquoi pas des capes, comme j'en ai vu une fois ! À en croire certains de ces films

et de ces livres à sensation sortis depuis la fin de la guerre, tout ne fut qu'une longue croisière semée de raids audacieux contre ZOG, de courses-poursuites, de cauteleuses manœuvres d'espionnage dans les antres fumeux de l'iniquité, de duels singuliers avec d'infâmes agents du FBI dans des entrepôts déserts (avec des vannes soufflant de la vapeur, bien entendu), et toutes les mousquetades habituelles, entrecoupées de fréquents interludes de repos du guerrier dans des retraites de gravure en compagnie de belles guérilleras portant des ceintures de munitions en bandoulière, des bérêts, et c'est tout. Ouais, eh bien, j'avais ma guérillera et elle m'a, assurément, fait une proposition la fois que je vous ai dite, mais nous avons aussi un de ses parents ou les deux à proximité en permanence, et, à défaut, sa petite sœur, ce qui, en complément du fait que nous étions traqués et qu'on cherchait à nous tuer, tendait à refroidir nos ardeurs. Oh, j'imagine que ça a l'air très romantique et très excitant, vu de l'extérieur, pour quelqu'un qui n'a jamais eu à le vivre en vrai. C'est très souvent le cas avec l'Histoire. J'ai toujours pensé que j'aurais adoré avoir navigué avec Christophe Colomb, mais je pense que la seule odeur de ces navires en bois m'aurait dégoûté, sans parler de l'hygiène et de la bouffe. Je peux vous assurer que l'Histoire réelle est tout autre chose que les récits qu'on s'en fait, dont la part la plus problématique est qu'on ne sait pas à l'avance ce qui va arriver ni comment ça va finir. Ceux qui vous admirent et que tout ça fascine tant, soixante-dix ans après, savent comment ça se termine, mais, à l'époque, non, et quand on se réveillait on ne savait jamais si on se rendormirait le soir ou si on serait mort, dans une journée, une heure, ou une minute. Les Chinois avaient cette malédiction à l'endroit de leurs ennemis : « Puisses-tu vivre à une époque intéressante. » Eh bien, nous avons vécu à une époque intéressante, et sa nouveauté a vite perdu de son attrait, croyez-moi.

Ce fut dur, même après que nous eûmes conclu un arrangement « vivre et laisser vivre » avec les flics locaux, et que nous n'avions plus à nous soucier que des fédéraux. La vie en cavale est une existence toujours extrêmement stressante même pour ceux chez qui tout ce bousin provoquait des décharges d'adrénaline. On vivait de café noir, de canettes de soda, et de toute bouffe de merde sur laquelle on pouvait mettre la main dans les fast-foods. Quelqu'un devait toujours être de garde, et on ne dormait jamais vraiment tant on était aux aguets, à se demander sans cesse si la porte ne va pas être enfoncée

et si on ne va pas mourir dans les minutes qui viennent. Chaque fois que vous mettez un pied en-dehors de votre planque, vous vous exposez à une catastrophe, et si vous restez retranché, vous savez qu'ils vous trouveront et qu'ils vous défonceront avec leur artillerie pour vous débusquer s'il le faut. Même quelque chose d'aussi simple que laver son linge ou aller chez l'épicier devient une manœuvre militaire d'envergure, la totale avec des sentinelles en poste, des routes d'évasion planifiées, des noms de codes, de faux papiers, et des pistolets planqués dans des chaussettes sales. Nous bougions énormément, de nuit dès que possible, et nous restions rarement au même endroit plus de quelques jours. Nous nous cachions et planifions nos opérations le jour, et nous frappions la nuit, puis nous dévissions vers une nouvelle planque, en laissant parfois l'ancienne piégée à l'intention des fédéraux trop curieux si nous pensions qu'ils y débarqueraient.

Heureusement pour nous, l'ouest de l'État de Washington est très grand, et il y avait de vastes portions du pays, surtout dans l'est du comté de Lewis, où la population était très éparse, et qui étaient idéaux pour aller y faire le mort. Si Bigfoot avait pu se cacher dans ces forêts pendant des générations, nous le pouvions aussi, dans les moindres caravanes ou cabanes isolées que nous pouvions trouver. On a fait tout un foin des colonnes volantes dont les membres auraient campé à la belle étoile, ce qui fut parfois le cas, mais, même dans les colonnes volantes, il était très rare que tout le monde fût en service actif en même temps. Vivre à la dure n'est jamais drôle quand c'est subi. Nos camarades des colonnes aimaient autant que nous dormir dans des lits avec un toit au-dessus de leurs têtes pour les protéger de la pluie, et, généralement, ils en trouvaient. Dès le tout début, ZOG n'avait jamais véritablement eu le contrôle du Nord-Ouest en-dehors des grandes villes, et encore, même plus dans ces dernières à la fin. Ils n'avaient tout bonnement pas assez de soldats et de flics loyaux pour étendre leur ombre sur les énormes parts rurales du Nord-Ouest, et par conséquent nous avions presque toujours un toit sec sous lequel nous abriter. C'est l'une des raisons pour lesquelles le Nord-Ouest avait été choisi pour devenir notre Foyer dans les années 1970. Nous n'aurions jamais pu réussir à établir notre propre pays pour les Blancs si nous l'avions tenté dans une enclave stratégiquement verrouillée, ou à petite échelle, comme en Nouvelle-Angleterre, là où ZOG aurait pu concentrer ses forces en grand nombre.

Être mobiles, être mobiles, être mobiles, et frapper, frapper, frapper ! Notre principale tactique consistait à rester en mouvement et à leur briser les genoux.

« C'est davantage une guerre de mental et de volonté que d'armes, d'équipement et de personnes » nous disait Red. « Pensez en termes d'attaque, Messieurs-Dames, jamais de défense ou de dissimulation, sauf dans la mesure où ces choses sont nécessaires à ce qu'on puisse attaquer de nouveau ! Gravez-vous ça dans le crâne : nous sommes les chasseurs, pas les proies. Ça n'est pas nous qui fuyons ZOG. C'est ZOG qui nous fuit ! »

Nous n'étions jamais oisifs, toujours à planifier la prochaine attaque ou à nous préparer à recevoir convenablement les contre-attaques de l'ennemi. Nous n'avions jamais vraiment le temps de nous asseoir et de réfléchir à notre situation. Si nous l'avions fait, le bon sens nous aurait dicté de foutre le camp et de ne jamais revenir, mais ce ne fut jamais le cas. Notre principale inquiétude était de ne jamais être bloqués quelque part, dans une maison ou dans une enceinte, car dès lors que nous étions piégés sans aucune voie de fuite, ZOG pouvait faire agir ses forces écrasantes et dévastatrices. Nous avions tiré les leçons qui nous avaient été enseignées à Waco² et à Ruby Ridge³ dans les années 1990. Nous avions appris très tôt de ne jamais laisser à ces enculés, ni le temps de nous localiser, ni une cible stationnaire contre laquelle balancer leurs chars et leur napalm. La première règle de la NVA était d'être légers. Rester légers. Rester mobiles. Être prêts à mettre les voiles en trois minutes. Nous savions que pour nous, c'étaient les flammes de Waco ou l'enterrement à vie au goulag si nous nous laissions prendre au piège.

² Assaut lourd du FBI et du BATF contre une communauté religieuse retranchée en 1993, s'étant déroulé au Texas et ayant impliqué les forces spéciales, des chars et des hélicoptères. Le siège, long de cinquante et un jours, s'est achevé par la destruction totale du bâtiment par les flammes, et la mort des quatre-vingt-deux personnes demeurées à l'intérieur.

³ Autre siège, par le FBI, le BATF et les US Marshals, durant onze jours, dans son ranch en montagne, d'une famille religieuse proche de groupes suprémacistes dans le nord de l'Idaho en 1992. Ayant pour origine les magouilles d'agents fédéraux ayant infiltré lesdits groupes suprémacistes, l'attaque, entièrement disproportionnée et au cours de laquelle les agents fédéraux prirent de nombreuses initiatives illégales pour réduire les défenseurs, fut largement critiquée en raison de son inutilité, de l'absence de provocation de la part des habitants du ranch pour justifier des tirs mortels, y compris sur une femme sans arme et tenant son bébé, et de l'idée que les agents fédéraux s'étaient permis cette violence car ils savaient avoir affaire à des suprémacistes blancs qu'ils pouvaient se permettre d'agresser.

Bouger vite, frapper fort, bouger encore plus vite. Éviter toute routine ou tout motif identifiable dans nos déplacements qu'un agent attentif ou un ordinateur pourraient établir.

Une autre chose que nous avons apprise de ces minces mais sanglants accroc dans les années 1990 était que, lorsqu'il rencontrait une résistance armée, le gouvernement fédéral reculait. Pas *renonçait*, mais *reculait*, et encerclait les lieux, et cherchait un moyen d'entrer où ils ne seraient pas blessés, et vivraient pour toucher leur retraite. En cas de résistance directe, plutôt qu'employer immédiatement une force supérieure pour faire pencher une situation en faveur de l'autorité de l'État, le Système se mettait à distance, lançait des négociations, cherchait quel abord offrait la résistance la plus faible, développait des scénarios, analysait des options, recherchait la meilleure manière de régler l'affaire, essayait toujours de donner « une tournure » aux événements. La marque d'une Bête affaiblie et de plus en plus désorientée, une Bête mortellement irrésolue. Les forces fédérales de répression *ne voulaient pas subir de pertes*. Ses mercenaires combattaient à sa place pour de l'argent, et quand le moment était venu de prendre son flingue et d'y aller elles-mêmes, elles étaient pratiquement prêtes à tout pour éviter de subir des dommages. Elles étaient très fortes pour verser le sang des autres, comme celui de la famille Weaver, ou des enfants de Waco, mais, pour l'agent standard du FBI, sa propre peau était sacro-sainte, et il n'allait pas risquer la faire trouer s'il pouvait l'éviter. Une des difficultés inhérentes à l'emploi d'une armée mercenaire est que les mercenaires tendent à désirer survivre pour empocher leur chèque de salaire mensuel, le beau niveau de vie qui va avec, et la retraite confortable qui le suit. Ils sont plus que réticents à l'idée de faire un effort supplémentaire pour leurs patrons si cet effort supplémentaire est susceptible de les faire tuer. Quand nous avons commencé à tout faire péter dans le Pacifique Nord-Ouest, ZOG a tout d'un coup eu énormément de mal à tenir en ordre ses troupes.

C'est vrai que les fédéraux avaient toute leur technologie de pointe, mais elle était incroyablement simple à déjouer par des tactiques rudimentaires, dès lors que les Blancs en tant que race eurent décidé qu'ils allaient combattre, et y mettre le paquet. La principale façon dont nous échappions à tout ce foutoir technologique, c'était en employant notre fameux bouger bouger bouger, et frapper frapper frapper !

« Première règle d'Hannibal en matière militaire, jeune Ryan : ne jamais combattre l'ennemi sur le terrain de son choix » comme me l'a un jour dit Tank Thompson. ZOG n'était pas tout-puissant, et le Pacifique Nord-Ouest était une très vaste étendue de territoire. Le gouvernement des États-Unis était pratiquement au bout du rouleau lorsque nous nous sommes révoltés, et n'avait tout simplement pas le personnel, l'argent, ni l'expertise technique suffisants pour être partout à la fois avec toute sa puissance. Vous devez également garder à l'esprit que l'essentiel du potentiel militaire des États-Unis à cette époque avait été développé dans une optique d'invasion et d'occupation de pays du Tiers-Monde dont les multinationales pillaient les ressources naturelles, c'est-à-dire du Proche-Orient. Combattre une insurrection à domicile était une chose qu'ils n'avaient jamais anticipée dans leurs prévisions. Il y avait certaines choses que, à quelque violence que les choses fussent poussées, ils n'osèrent jamais faire en Amérique du Nord, comme noyer sous les bombes le centre-ville de Seattle. Le fait est qu'en ce qui concernait la puissance américaine, les indices étaient présents pour qui voulait les lire dès, déjà, le Viêt Nam, lorsque les B-52, le napalm et des millions de tonnes de bombes n'avaient pu venir à bout d'une poignée de niakoués jaunes en hardes noires chacun doté d'une AK-47, de quelques chargeurs et d'un sachet de riz. Même chose pour Israël qui, avec sa puissance militaire tout droit venue d'Amérique, ne parvint jamais à mater des adolescents palestiniens avec une bombe autour du corps, et l'Amérique elle-même ne trouva jamais le moyen de triompher des voitures piégées et des types à l'arrière des motos avec des grenades dans leur sac, dans le centre-ville de Bagdad. Le fait est que la rusticité peut bel et bien vaincre la haute technologie, *si on s'y met vraiment à fond* — condition indispensable. Le FBI et les différentes sortes de marlous américains étaient en essence des tyranneaux et des lâches, et, comme tous les tyranneaux et les lâches, ils pliaient quand on leur tenait tête. Quand des lâches font face à des hommes de courage, ce sont presque toujours les braves qui l'emporteront sur le long terme, peu importe combien de joujoux de haute technologie l'autre camp possède, car avec le courage physique viennent les autres qualités nécessaires à la victoire. Ou, comme l'a formulé Xénophon, c'est l'armée dont l'âme est la plus forte qui gagne. La NVA a vaincu les États-Unis parce que notre âme était plus forte.

Le but de la tactique de l'ennemi était de trouver un moyen de nous empêcher de l'atteindre car, sur le long terme, il ne pouvait pas se permettre l'humiliation d'être publiquement frappé. Le mythe de l'invincibilité américaine était en train de se fracturer. Lorsque nous descendions ses hommes et détruisions ses biens sans que personne fût arrêté ou puni, il perdait la troisième jambe capitale du trépied révolutionnaire, le monopole crédible de la force armée. La haute technologie ne vaut jamais que ce que valent les gens qu'on met derrière, et les gens derrière étaient un ramassis de nègres et de Mexicains cons comme des tables, et de pétasses féministes qui n'étaient arrivées là que parce qu'elles avaient des seins. Vous devez comprendre que la révolte a pris ZOG par surprise tout autant que nous. Personne ne croyait vraiment que les petits Blancs du Nord-Ouest trouveraient en eux le courage moral, et entre leurs jambes le volume nécessaire à l'entreprise d'une véritable révolte armée contre les forces du gouvernement d'occupation judaïque.

Le trône de ZOG était bien plus chancelant que nous ne pensions, et le renverser demanda un effort bien moins puissant que nous ne l'avions envisagé. Un des commentaires que j'entendais le plus fréquemment de la part de vétérans de la NVA, lorsque nous nous asseyions autour d'un feu, de nuit, pour échanger des souvenirs, c'était : « Tu sais, on n'avait jamais réalisé combien ce serait simple, lorsque le moment fut venu, avec quelle facilité la structure de pouvoir s'écroulerait. »

Chapitre XIX

BON, MAINTENANT, quand je dis que nous étions une unité de soutien, ça ne veut pas dire que nous étions totalement inactifs en ce qui nous concernait. Nous opérions dans le comté de Lewis, et nous devions fournir gîte, soutien et ravitaillement à plusieurs unités de service actif depuis Tacoma jusqu'à Portland, tout, depuis de la nourriture et des vêtements jusqu'à des planques sécurisées, des zones de transit pour les opérations réalisées en ville, des infirmeries clandestines et une assistance médicale pour les camarades blessés, la collecte de renseignements, de l'argent, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Cela impliquait que nous dussions nous-mêmes être capables de nous déplacer assez librement dans le pays pour pouvoir fonctionner. La toute première chose que nous dûmes faire fut d'établir un arrangement avec la police locale pour qu'elle reste en-dehors de ça. Les policiers n'étaient pas entraînés pour être des soldats ou des CRS, c'étaient des gardiens de la paix censés s'occuper des criminels, et il importait qu'ils comprissent la différence entre ce que nous faisions et la criminalité ordinaire. Qui plus est, un bon nombre de flics étaient au moins à moitié sympathisants du Parti, et nous ne devions donc pas seulement les convaincre de s'occuper de leurs affaires, mais également le faire d'une manière qui ne les fâcherait pas et ne nous les aliénerait pas complètement, et ne ferait pas d'eux nos ennemis irréconciliables. « Il va falloir qu'on vive tous ensemble après la guerre » nous rappela Red Morehouse. « Tâchons de maintenir l'animosité à un niveau minimum. » C'est ça que j'appréciais chez les nationaux-socialistes parmi nous : ils gardaient toujours les yeux fixés vers l'objectif et avaient toujours en vue la victoire qu'ils savaient être inévitable dès l'instant où l'homme blanc retrouverait son courage.

Red et Carter ne s'étaient pas tourné les pouces durant les années pré-révolutionnaires. Ils avaient développé leurs propres sources, et avaient dans leur tête une liste de tous les policiers locaux, assistants-shérifs et policiers d'État qui n'étaient pas blancs, de ceux qui étaient un minimum réceptifs, et de ceux qui étaient incurablement amerloques et qu'il ne fallait approcher sous aucun prétexte. Le problème était que les condés non plus n'étaient pas totalement restés à ne rien faire, et ils avaient une assez bonne idée de qui étaient une bonne partie d'entre nous, et de ce à quoi nous ressemblions. Nous devons pouvoir nous déplacer à travers le comté sans anicroches, et sans qu'ils prennent leurs radios pour réclamer une assistance fédérale. La police d'État, la Washington State Patrol, représentait pour nous un danger supérieur aux forces de police locales. Par effet de son organisation, leurs hommes venaient d'ailleurs que du comté de Lewis, et n'y avaient donc aucun enracinement, ils étaient mieux entraînés, leur administration était plus centralisée, et ils étaient bien mieux payés. Comme flics, ils n'étaient vraiment pas mauvais.

« Même après ce qui s'est passé chez toi avec ces fédéraux, il faut qu'on manifeste notre crédibilité avec les bleus du coin » avait dit Red à Carter. « Il faut qu'on leur fasse clairement comprendre que nous les considérons comme nos frères de race sauf à ce qu'ils démontrent le contraire, mais que même s'ils ne coopèrent pas avec nous, ils doivent nous foutre la paix et ne pas interférer avec nos opérations. Il va falloir qu'on fasse des exemples, mais seulement avec ceux qui ont activement fait du mal à notre peuple antérieurement. Il faut que les flics fassent le lien entre nous faire du mal et avoir mal eux-mêmes. »

« D'accord, pour les Blancs. Tous les flics noirs et mexicains doivent partir, pour commencer » dit Carter. « Pas seulement pour des motifs raciaux, mais parce que leur présence a un effet inhibiteur sur beaucoup des agents de police blancs, qui seront foutrement plus enclins à nous flanquer la paix s'ils ne subissent pas de pression de groupe dans les vestiaires et n'ont pas d'indics potentiels dans leurs propres rangs qui pourraient les balancer à leurs supérieurs pour incorrection politique. »

« Absolument » acquiesça Red. « Ici, c'est la République américaine du Nord-Ouest désormais, et les allogènes n'ont pas le droit de porter des armes et d'intimider des Blancs. Vérole, en vertu de l'Ordre général numéro quatre, ils n'ont pas le droit d'être là du tout. Nous devons faire clairement comprendre aux policiers blancs où leur fidélité et leurs intérêts supérieurs ne se trouvent exactement pas. »

J'entendis Carter et Red égrener des noms d'exemples potentiels. Je dois reconnaître qu'on a un frisson la première fois qu'on entend dresser une liste de personnes à abattre. Sans grande surprise, la liste des personnes les plus favorables à l'Amérique dans le comté de Lewis se révéla être assez largement garnie d'hommes et de femmes les plus profondément liés à la droite religieuse, et partageant ce virus fondamentaliste imbécile que les Juifs étaient le Peuple Élu de Dieu. Les Wingfield et plusieurs de nos autres camarades étaient christiano-chrétiens, en opposition aux judéo-chrétiens, et estimèrent toujours que cette perversion de leur foi était particulièrement injurieuse. Nous ne manquions jamais de camarades pour s'occuper des prédicateurs judéophiles, des Volontaires dont les Bibles étaient largement plus usitées et étudiées plus en profondeur que celles que ces prédicateurs brandissaient depuis leurs chaires.

Ils se décidèrent finalement pour deux cibles. Robert Blaisdell, inspecteur-chef du bureau du shérif du comté de Lewis et directeur de sa division du renseignement criminel et contre-terroriste, était l'homme qui gardait un œil sur nous pour les autorités. Blaisdell était un ancien militaire, originaire je crois de l'Oklahoma, qui avait épousé une fille du coin et était entré dans la police après avoir quitté Fort Lewis. C'était une de ces écœurantes cervelles de piaf imbibées des Valeurs de la République, qui avaient inexplicablement loupé cinquante ans d'Histoire, et vivaient toujours comme des Ozzie Nelson¹ dans un monde à la Ozzy Osbourne.

On a bien appris à les connaître, ceux-là. M. et M^{me} 700 Club². Leurs maisons avaient toujours cet aspect glauque à la Pat Boone³, comme si on était toujours en 1958, ou en ce à quoi je suppose que 1958 devait ressembler. On s'attendait à voir Barbie et Ken en sortir avec un plateau de biscuits et de Pom'Potes et vous demander avec un sourire de lobotomisé si Jésus vous avait fait renaître

¹ Musicien, acteur, réalisateur et producteur américain des années 1940, incarnant la famille américaine typique de cette époque sans problèmes, tant personnellement qu'au travers de dans ses films et séries, en opposition à l'univers violent, déstructuré et en rupture sociale incarné par le métal d'Ozzy Osbourne.

² Programme-phare évangélique de la chaîne de télévision américaine CBS, aussi politiquement correct et cucul-la-praline qu'on imagine.

³ Chanteur américain connu pour avoir repris et donc popularisé, durant la ségrégation, des musiques de chanteurs noirs. Très impliqué religieusement. Il faut croire que l'auteur lui trouve un air malsain, on laissera le lecteur se faire sa propre idée.

(« Renaître, mon cul ! » avait un jour lancé Ma Wingfield en reniflant. « La vraie façon de poser cette question, c'est est-ce que tu as été lavé dans le Sang de l'Agneau ou non. C'est comme ça qu'on distingue un chrétien d'un judéo-chrétien ! » J'adorais Ma, mais je devais sans arrêt résister à la tentation de lui demander quel était le sexe des anges. Je redoutais qu'elle ne me répondît).

Dieu seul sait comment des types comme ça menaient leur vie au milieu de la drogue, des pédales, des bougnègres et de tout ce bordel, comment ils se convainquaient que rien de tout ça n'était réel, mais certains y parvenaient. Ils semblaient pris dans une faille temporelle faite de pain blanc, de chignons banane hauts et de pubs Benetton. C'était très probablement parce que la droite religieuse paraissait bénéficier d'une sorte de préservation de la part du Système, un passeport d'immunité à la contamination, parce que le Système les trouvait utiles. Faites des bonds de cabri au nom de Djizeusse, chantez les louanges d'Israël, et vous aurez une dérogation aux nègres camés qui vous lynchent à mort pour douze dollars dans votre poche et aux Mexicains qui sautent votre fille blonde, enfin, de votre vivant. Ou peut-être que je ne suis qu'un vieux fou sénile qui radote et qu'il n'y avait aucune raison à cela en-dehors du fait que c'étaient des cons. Mais, bon sang, certains de ces culs-bénits me hérissaient le poil !

Blaisdell était un de ceux-là. Un rustaud sans cou et à coupe militaire, dans une main la Bible et une matraque dans l'autre, et un petit pin's du dwapeau améwicain au revers du costard. Il s'enthousiasmait chaque jour à l'idée de tuer d'affreux nazis au nom du Christ, car les méchants nazis voulaient détruire la Bible. Djizeusse aime tous les ch'tiots nenfants, rouges, jaunes, noirs, blancs, tous-précieux-à-Ses-yeux, donc pétons les dents aux types suspectés d'appartenir au Parti, fourguons leurs gosses à Tout Un Village, et puis après mentons à la barre pendant le procès parce que Djizeusse il est Améwicain et qu'il pardonne tous nos péchés. U-S-A ! U-S-A ! Vous voyez le truc.

Blaisdell fut rejoint sur la liste marquée d'un réticule par un autre connard de poulet de la police de Dundee, un imbécile aux cheveux blonds bouclés du nom de Des Farrow, arborant le même sourire de lobotomisé chrétien-crétin, et dont la belle gueule n'était certes pas aussi épaisse, mais tout aussi vide que le crâne de Leon Sorels.

Farrow avait été le larbin enthousiaste de Sorels en fait de passage à tabac des SDF et des racistes du temps où celui-ci était dans la police locale. Farrow était si débordant d'amour fraternel qu'il était prêt à éclater des reins et à briser des os en son nom. Tout ce qu'ordonnait la Chambre de Commerce, Farrow le faisait. Le drapeau amerloque sur l'épaule de son uniforme était son dieu. Avec son chèque, bien sûr.

Notre troisième exemple devait concerner notre vieil ami Leon Sorels lui-même, membre à présent de la Washington State Patrol, police de l'État de Washington. Cependant, il s'avéra que Sorels était très opportunément en déplacement, en train d'assister à une conférence sur le contre-terrorisme ou un truc du genre. Comme c'était ironique. Mais si typique. Nous avons passé des années à traquer Sorels, il semblait toujours qu'un mauvais génie veillât à sa bonne fortune. Le Diable, visiblement, veille bel et bien sur les siens. Pendant un temps.

Carter Wingfield et Red Morehouse firent venir quelques tireurs plus expérimentés (d'environ six semaines) de la brigade de Seattle de la NVA pour les assister dans les liquidations : un jeune du nom de Cody dont j'ignore ce qu'il est devenu, et un vieux qui se présentait sous le nom de Monsieur Bill et qui fut le premier ambassadeur de la République au Canada vingt ans et quelque plus tard, quand Ottawa finit par reconnaître l'existence de la République. Le mois de décembre de cette année, les quatre hommes sortirent chaque nuit et traquèrent les bleus noirs et marron. Ils bloquèrent un flic mexicain en embuscade dans Centralia avec plus de cinquante balles dans sa voiture, descendirent une assistant-shérif noir sur une petite route reculée près de Mossy Rock, et firent rôtir un autre Noir jusqu'à le rendre bien croustillant en lançant un cocktail Molotov dans sa voiture de patrouille, où il se trouvait. Il y avait deux douzaines d'agents de police allogènes de plus sur notre liste à travers le comté, mais il ne fut pas nécessaire de leur faire la chasse. À la Noël, tous les policiers noirs, bistres ou jaunes dans le comté de Lewis avaient démissionné et quitté le pays. Ils avaient très vite compris le message, alors que certains de leurs collègues blancs ne le captèrent jamais, et voyaient ce qui allait leur tomber dessus bien plus précisément que certains de leurs collègues blancs ne le purent jamais. Personne n'eut à leur apprendre à penser en termes raciaux : ils le faisaient naturellement. Parfois, être primitif est un avantage.

La semaine de Noël, les deux gars de Seattle durent s'en retourner pour une sacrée bagarre que vous pouvez découvrir dans les livres d'Histoire si ça vous intéresse, et c'est moi qui ai suppléé pour les deux cognes blancs que nous avions sélectionnés pour faire passer notre message ferme mais poli aux forces de l'ordre locales de se mêler de leurs oignons lorsqu'il était question de la NVA. Avant de partir, Carter me prit à part :

« Shane, je jure devant Dieu que c'est la dernière fois que je te le demande, mais est-ce que tu peux gérer ce que tu vas devoir faire ? Nous ne te demandons que de conduire, mais il va falloir que tu gardes ton sang-froid, et tu vas participer à un meurtre, au meurtre d'un officier de police. ZOG ne sera pas tendre avec ça, quel qu'ait été ton rôle. »

« ZOG n'est déjà pas tendre avec moi. Après la raclée que m'a collée Sorels, j'appuierais moi-même sur la détente pour exploser sa sale gueule, ou celle de n'importe quel autre flic » répondis-je.

« Il se peut que tu aies à le faire si Red et moi merdons » dit Carter. « Ne te méprends pas, Shane, nous ne pouvons pas rater notre coup. Ces salopards doivent y passer, parce que, si nous merdons, nous aurons tous les inconvénients de l'aggravation de nos cas sans rafler aucun avantage. Nous voulons coller à ces bâtards la trouille de leur vie pour qu'ils reculent, pas juste les énerver. Quand on part à la chasse au tigre, même un tigre sénile, on doit le tuer, pas juste le blesser. »

Nous attendîmes l'obscurité, puis nous nous mîmes en route. Je conduisais une belle berline Lincoln Continental spacieuse que Rooney et China, entre tous, avaient optimisée la veille. Elles l'avaient démarrée en bidouillant les câbles, et avaient désactivé le traceur du GPS comme des championnes. Carter et les filles avaient ensuite repeint la Lincoln, et lui avaient adjoint de fausses plaques. J'étais un peu en rogne, parce que les filles avaient eu l'occasion de passer un peu dans le service actif avant moi. Carter me donna un Taurus .357 Magnum brésilien, tandis qu'il portait, assis derrière moi, le même TEC-9 que j'avais reçu pour mon petit tour de garde le jour du 22 octobre, sauf qu'il y avait fixé le canon de 25 cm cette fois. Red était à côté de moi sur le siège passager, un fusil à pompe entre les genoux.

Pour l'inspecteur-chef Blaisdell, ce fut facile. C'était fini avant presque que je m'aperçusse de ce qui se passait. Il vivait dans une petite rue tranquille dans l'un des quartiers les plus huppés de Chehalis, et ne prenait aucune précaution. Même après les attaques dirigées

contre ses camarades d'origine hispanique et afro-américaine, j' imagine qu'il ne lui vint tout simplement jamais à l'esprit qu'on oserait venir attenter à un policier modèle si parfaitement américain dans sa propre maison. Dans le cas contraire, ne me demandez pas pourquoi diable cet idiot se tenait pleinement visible devant une fenêtre éclairée. La maison de Blaisdell faisait l'angle de la rue. Je tournai à gauche dans la froide noirceur de l'hiver, m'apprêtant à faire le tour du pâté de maisons pour que les deux autres puissent reconnaître la disposition du terrain, mais ce ne fut pas nécessaire. Une cible parfaite nous fut offerte immédiatement. Là, par une fenêtre latérale de ce qui était à l'évidence la cuisine, je vis un homme fort aux cheveux grisonnants, la cinquantaine, vêtu d'une chemise pâle à manches courtes, sans cravate, avec de gros muscles d'haltérophile comme en avaient à l'époque tous les flics pour intimider les gens normaux, même si, pour être honnête, je pense que ceux de Blaisdell étaient le fruit de ses efforts et pas des stéroïdes. Il lui restait trop de cheveux pour ça. Il était penché au-dessus de son évier en train de faire quelque chose. « Ça le fait » dit Carter en abaissant sa vitre. « Arrête-toi lentement, Shane. » Je stoppai la Lincoln naturellement et en douceur. S'il nous entendit nous arrêter au-dehors, Blaisdell ne leva même pas les yeux. Je suppose qu'après le 22 octobre, il fallut du temps pour que les flics du Nord-Ouest comprissent que les règles n'étaient plus les mêmes et acquissent des comportements de survie, tout comme nous. Il y avait une étroite bande de pelouse, et il se tenait dans la lumière de la fenêtre à peut-être douze mètres de nous. Carter amena son TEC-9 sur le rebord de sa vitre en le tenant à deux mains, sa vitre étant baissée, je pouvais voir son haleine embuer l'air froid dans mon rétroviseur. Il lâcha deux courtes rafales en automatique. Le crépitement du pistolet-mitrailleur fracassa le silence de la nuit. Je sais que c'est un cliché, mais c'est la meilleure façon dont je puisse le décrire. Les tirs de Carter étaient bien placés, avec une bonne empreinte groupée. Je ne vis qu'une balle frapper le bord de la fenêtre, et quelques autres atteindre le fond de la cuisine, toutes les autres touchèrent la cible. Je vis Blaisdell être retourné, une gerbe rouge de sang jaillissant de son torse lacéré et fusant dans l'air en tournoyant, puis il sortit du cadre en tombant par terre.

Quelque part dans la maison, une femme poussa un cri horrifié. Sans qu'on me le dît, j'accélérai lentement et roulai hors du quartier, respectant les limitations de vitesse, l'air aussi tranquille et anodin que possible.

Je comprenais, d'après les cris de cette femme, ce que nous venions de faire, et je n'en avais rien à carrer, parce que je sentais encore la matraque de Sorels sur mes flancs, et que je savais que cet homme aurait fait du mal à Rooney et à China si nous l'avions laissé faire. Blaisdell avait fait son choix et retiré son chèque, c'était à présent l'heure des comptes, qu'il allât donc se faire foutre. Deux minutes plus tard, je m'engageais vers l'Interstate 5.

« Par où ? » demandai-je.

« Vers le nord » dit Carter. « Va vers Dundee. Farrow est de patrouille ce soir. Essayons de faire d'une pierre deux coups. »

Environ vingt minutes plus tard, nous entrions dans Dundee en descendant Harrison Avenue, et, pile au Burger Doodle où j'avais travaillé au lycée, nous vîmes une voiture de police garée sur un emplacement de stationnement.

« 491. C'est l'unité de Farrow. »

« C'est lui, là, qui fait la queue pour sa livraison de graisse et de cholestérol » dit Red alors que nous passions dans le parking. Je vis une grande silhouette blonde en uniforme bleu. Même à travers la fenêtre embuée du restaurant, je pouvais voir le gros Glock de 9 mm dans son étui de cuir noir sur l'épais ceinturon, la bombe lacrymogène et les menottes dans leur pochette, les chaussures noires en cuir verni. Je croyais même voir les plis de son pantalon, bien que ce fût peut-être simplement l'habitude, ayant grandi à Dundee, de voir ces primates parader dans leurs uniformes.

« On se gare et on y va ? » demandai-je.

« Non, trop de Blancs là-dedans » fit Carter. « Je ne veux pas que nous entamions notre campagne dans le comté de Lewis par le meurtre d'innocents spectateurs. Shane, éteins tes phares. Maintenant, avec beaucoup d'attention, recule dans cet espace, à deux voitures de la caisse de flics. Garde le moteur en marche. Espérons qu'il prend sa malbouffe à emporter, et qu'il ne va pas décider de s'asseoir pour profiter de l'ambiance de plastoque. Moins longtemps nous resterons là, moins nous aurons de chances que quelqu'un se souvienne de la bagnole ou de nos trombines. » Quelques minutes plus tard, Farrow sortit nonchalamment du Burger Doodle en portant un sac de bouffe. Nous pouvions sentir l'odeur des frites de là où nous étions.

« Avance et dépasse-le, lentement. Je vais devoir viser à la tête puisqu'il porte probablement son gilet. »

Je fis comme il me disait, et, lorsque nous arrivâmes à hauteur du flic, je ralentis à l'arrêt sans qu'on eût à me le dire. Farrow avait la main sur la poignée de la portière de sa voiture de patrouille pour l'ouvrir, et, lorsqu'il leva les yeux, il n'eut que le temps de voir le canon du TEC-9 et de pousser un hurlement de femme, portant devant son visage la main qui tenait le sac pour se protéger. Carter tira, en semi-automatique cette fois, des tirs précis d'exécuteur. Le premier coup déchira en grand son sac et fit voler du café chaud, des frites et un Super Burger en fragments. La deuxième balle entra dans la bouche de l'agent Farrow, et lui fit cracher du sang et ses dents, gargouillant et agrippant le toit de sa voiture. Nous vîmes le troisième tir projeter de l'os et de la cervelle dans l'air dans une fine gerbe. Je reculai pour revenir sur Harrison Avenue, et nous embarquai sur l'Interstate, m'intégrant sans difficulté dans la circulation, et pris la route de notre dernière planque, juste en-dehors de Napavine. Je me retournai et dis à Carter :

« Hé, avant de buter ce connard, t'aurais dû lui crier de saluer son grand copain Sorels. Ou au moins *Hasta la vista baby*. »

« Pourquoi ferais-je une chose pareille ? » demanda Carter. « Je ne suis pas venu pour la conversation. Je suis venu pour fumer le type et mettre les voiles. C'est tout. Si je m'étais interrompu pour bavasser, ça aurait pu lui offrir juste le moment nécessaire pour réagir, ouvrir la porte de sa voiture de fonction et se mettre à couvert derrière, pour sortir son flingue. Ç'aurait pu se transformer en un combat loyal, et c'est là une chose que nous ne pouvons pas nous permettre. »

Red Morehouse renchérit :

« Parfaitement, je suis d'accord. Shane, dans le contexte de ce que nous faisons, loyal signifie biaisé en faveur de ZOG. Ils ont toutes les cartes en main, et nous ne pouvons pas nous permettre de leur laisser un seul trait ou une seule seconde si nous pouvons les leur enlever. Nous ne sommes pas des chevaliers en armure étincelante en quête du Saint Graal. Nous sommes des combattants de la liberté cherchant à assurer l'existence de notre peuple et un avenir aux enfants blancs. Ça signifie que nous essayons d'atteindre un but politique bien précis, pas une gloire personnelle. Nous ne sommes pas là pour défier l'ennemi en combat singulier et lui montrer ce que nous valons en le vainquant comme dans une légende viking. Il n'est question ici ni de toi, ni de moi, ni de Carter, de Farrow ou de Sorels, mais de la République. Si les médias nous traitent de lâches, comme ils le feront certainement demain,

qu'ils aillent se faire mettre. Des lâches ne se révoltent pas par les armes contre la plus abjecte tyrannie de toute l'Histoire humaine. Rappelle-toi la règle d'un des plus grands héros de notre race, le général Francis Marion, de Caroline du Sud, le Renard du Marais. Celui qui s'enfuit et qui court vit pour se battre un autre jour. »

« Et pas de blabla » me rappela Carter. « Deux balles dans la tête, s'assurer qu'il est mort. Vite fait bien fait, comme on dit. Soit dit en passant, fiston, tu t'es sacrément bien débrouillé ce soir. »

Cette nuit-là fut, en fait, le fondement de ma réputation comme pilote de la NVA à la main sûre et aux nerfs calmes, et la Compagnie E commença à terme à recevoir des demandes d'unités situées sur toute la longueur de l'Interstate 5 pour solliciter mes services comme chauffeur.

Chapitre xx

RED AVAIT RAISON pour les médias hurlant et invoquant leurs grands dieux après que nous eûmes flingués ces deux cogens. Avec le Mexicain et les deux négros, ça faisait cinq pandores clamsés, et ils ont pété un câble, comme s'ils venaient seulement de remarquer que les agents de police du comté de Lewis faisaient une crise de saturnisme. Alors que nous roulions toujours, Carter tira de sa poche un téléphone portable intraçable à forfait prépayé, et appela l'une des stations de télévision d'Olympia. Il leur donna un mot de code dont il était convenu au préalable avec eux, je ne sais comment. Je crois que c'était cette vieille blague de l'IRA consistant à se faire appeler capitaine O'Neill¹. Enfin bref, Carter leur a dit le mot de code et un petit discours rapide sur les forces de la République du Nord-Ouest qui abattaient les sbires de la tyrannie de ZOG, l'esprit de Cœur d'Alène qui persistait, et cetera. C'était juste après qu'ils avaient passé une semaine entière à croasser et à braire de triomphe en clamant que ces désagréments à Cœur d'Alène étaient à présent globalement balayés, que le Vieux était bien à sa place en cabane, que les forces infectes du terrorisme intérieur raciste et fasciste avaient été battues dos et ventre et que la NVA était en débandade. Vérole, à entendre les communiqués de presse de l'État-Major, ils nous ont tenus en débandade pendant les cinq ans entiers jusqu'à ce que ce soient eux qui rendent les armes. Les puissances établies² étaient embarrassées par les petites escapades

¹ Faux nom, aussi courant en Irlande que Dupont en France, employé par l'IRA pour transmettre et signer ses messages à la presse et aux institutions auxquelles elle souhaitait s'adresser.

² Romains 13, 1.

telles que celle que nous venions de faire, et elles avaient peur. Nous avions toujours le chic pour embarrasser ZOG ainsi.

Le jour suivant, les journaux et la télé écumèrent de notre fougueux morceau de bravoure de la veille. De nombreux poulets de haut rang apparurent dans des vignettes sur les écrans, bégayant et bafouillant presque alors qu'ils juraient vengeance sanglante et prompte contre les malfaiteurs que nous étions. Je vous promets que j'en ai vu un suer du tremblement de ses bajoues en plein mois de décembre.

« Du bluff. Il a peur » dit Rooney avec un sourire de satisfaction, debout, les bras croisés, alors que nous le regardions au journal de vingt heures. Vingt dieux, qu'elle était belle... j'aurais aimé que vous puissiez la voir levée, grande et fièrement comme ça. Les combattantes ne portent pas de bikinis blindés. Elles portent des jeans, des pulls et des baskets.

« Bien » fis-je. « Il était temps qu'ils aient peur. Ils ont pu baver leur fiel pendant très, très longtemps. Voyons donc à présent s'ils ont de l'endurance. »

La matraque de Sorels sur mes reins m'avait laissé un souvenir plus que physique, et je n'étais aucunement enclin à laisser se déverser le fleuve de la bonté humaine lorsqu'il était question des flics. Je ne plaisante pas, ceci dit, ces reptiles des médias forçaient outrageusement le trait. Les deux policiers descendus étaient tous deux des saints, comme de juste. Les passages à tabac, les parjures au tribunal, la corruption et l'intimidation arrogante par deux enculés à insigne n'ayant rien que de la graisse de porc entre les oreilles, étaient chassés du tableau. Du contexte politique et racial plus large, pas un mot. Nous n'étions que des malfaiteurs sortis de nulle part et qui avions fait des méchancetés sans aucune autre raison qu'un diable qui nous y avait poussés. C'est cela, oui, la NVA était la concentration de créatures bipèdes les plus horribles du monde. À écouter les commentateurs, nous étions l'incarnation même de cette fameuse puissance satanique du vil homme blanc raciste et non-divers, déchaînée sur le pur et innocent comté de Lewis sur ordre de l'affreux Vieux pour y commettre d'ignobles actes de terrorisme intérieur et d'incorrection politique en général à l'encontre des Afro-Américains, Hispano-Américains, Natifs Américains, féminino-Américaines et tapetto-Américains loyaux et patriotes qui y résidaient. Mais, soyez sans crainte ! Les vaillantes et mâles forces de la Bannière étoilée écraseraient l'immonde insecte fasciste sous le talon

du puissant aigle amerloque, et bientôt la vie redeviendrait vivable ! La nuit n'est jamais si noire que juste avant l'aube ! Il y aurait un après ! En avant vers le progrès ! *O beautiful for spacious skies...* blablabla et cetera.

Ces bêlements-là seraient leur ligne de propagande durant les cinq années suivantes. C'était suprêmement ridicule, un débordement révoltant et imbécile de sentimentalité pour deux hommes dont la mort, je vous l'accorde, avait été assez brutale, mais qui ne méritaient pas un atome de sympathie. Ces types avaient choisi d'être soldats pour un tyran et de palper sa solde, ils avaient choisi de tabasser et de persécuter leurs voisins pour de l'argent ou juste simplement parce qu'ils aimaient ça, ils en payaient le prix.

La chose la plus dégoûtante que firent les médias à l'occasion de ce numéro de cirque fut de montrer le directeur gauchiste d'une école primaire de Chehalis emmener ses élèves de CE1 à la maison de Blaisdell. Ils se tinrent là, devant les bandes jaunes délimitant la scène de crime, sous l'objectif des caméras de télévision transmettant en direct national, tenant tous des petites bannières étoilées et chantant *America the Beautiful* et l'hymne national, *The Star-Spangled Banner*. On n'eût pas trouvé un œil sec dans toute l'Amérique qui se pâmait d'émotion. Carter regarda en silence, et prit note du nom de l'imbécile. Les médias remballèrent leurs caméras et leurs projecteurs et levèrent le camp. Pas l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest. Quelques semaines plus tard, le directeur subit une petite séquence couverture, comme à l'armée, sur son emplacement de parking alors qu'il quittait son bureau. Nous l'emmitouflâmes dans une couverture, et nous le pulpifiâmes amoureuxment dans les règles de l'art avec des battes de baseball et des barres de fer jusqu'à ce que le drap fût rouge et que l'individu eût cessé de hurler et d'implorer notre pitié comme la crevure de foie-jaune qu'il était. Qu'ils étaient tous, au fond. Je ne pense pas avoir rencontré un seul de ces aspirants Rambo ou John Wayne du pauvre à bannière étoilée qui eût dans tout le corps autant de courage qu'un Volontaire de la NVA dans son seul petit doigt. Je pense qu'on pourrait que ce fut une des grandes raisons de notre victoire. Lorsque l'heure fut venue, nous étions prêts à mourir pour notre cause. Pas eux. Quand le directeur d'école sortit de l'hôpital, il trouva irrésistible l'attrait de l'I-5 vers le sud et la Californie ensoleillée. Cinq ans plus tard, ces mêmes enfants qu'il avait dirigés étaient au collège, sauf que cette fois les hymnes qu'ils chantaient étaient *Patrie* et *Notre Dieu est une Forteresse*. Belle musique à nos oreilles.

La veille de Noël, nous partîmes en chasse avec deux précieux cadeaux du Conseil militaire, des lance-roquettes pris en Irak. Nous nous rendîmes à Centralia, descendîmes Pearl Street, et tirâmes leurs roquettes dans les fenêtres du commissariat de police. Ils avaient bien quarante ans, fabrication soviétique, mais ils fonctionnaient toujours bien et les explosions furent très satisfaisantes. Carter estimait que j'étais capable désormais de presser une détente, et j'étais donc un des tireurs, après qu'il m'eut soigneusement montré comme utiliser le sélecteur et la visée, dont les indications étaient en arabe. Je violai les préceptes de Carter quant à la conversation et lançai « Bah, sottise³ ! » en lâchant la roquette. Pour couronner ce meilleur des Noël, lorsque nous rentrâmes à notre planque, la quatrième depuis le 22 octobre, une caravane en marge de Bucoda, Ma Wingfield et les filles avaient dressé un sapin, et quelqu'un avait accroché une boule de gui, et je reçus un quatrième baiser très démonstratif de la part de Rooney sous les acclamations et les remarques générales. J'aurais pu goûter à davantage ce soir-là, mais c'était une caravane sans cloisons et nous étions neuf à nous y attrouper, sans compter les réveils réguliers pour prendre le tour de garde. Tout le monde nous évita poliment lorsque Rooney et moi nous endormîmes, blottis dans le canapé en imitation cuir. Habillés, et nos armes à la ceinture, mais nous dormîmes ensemble tout de même. À partir de là, il devint assez notoire que nous étions en couple.

Le matin suivant, avant l'aube, une équipe constituée de moi, Carter, Rooney, Mack the Knife et Brett Sills nous glissâmes hors de la caravane. Nous roulâmes à travers la brume, dans une voiture et un pick-up, le long des autoroutes de délestage vides et tranquilles, jusqu'à Olympia, et, à la lumière glorieuse du soleil levant, le jour de la naissance du Christ, nous défonçâmes les portes de la synagogue de Jefferson Street, versâmes de l'essence sur le sol et les meubles, et mîmes le feu au bâtiment. Un youtron barbu qui habitait là s'approcha en courant, criant très fort, et quelqu'un le descendit. C'était pas moi, je levai les yeux en entendant le coup de feu et vis le juif se débattre dans son sang, par terre, avant de clamser. Brett prit sa kippa en souvenir. *Noël, Noël*⁴ ! Ma avait refusé de laisser China venir incendier

³ En anglais *Bah, humbug!* Il s'agit d'une référence à une exclamation d'Ebenezer Scrooge dans la nouvelle *Un Conte de Noël* de Charles Dickens.

⁴ En français dans le texte.

la synagogue avec nous, parce qu'elle avait besoin d'elle pour l'aider à préparer le plantureux repas de Noël avec lequel elle accueillit notre retour, regorgeant de dinde, de jambon, de bonnes pommes de terre, de farce, de sauce aux canneberges et de tarte au potiron.

La nuit d'après Noël, Carter me fit signe de sortir à la porte. « Ce soir, nous allons discuter avec quelqu'un » dit-il.

La discussion, cette fois, utile, aurait lieu à Chehalis, et se ferait avec un assistant-shérif du comté de Lewis que je n'avais jamais vu avant et dont le nom m'était entièrement inconnu. Il vivait dans un appartement le long de la colline, au-dessus de Main Street. Carter s'était procuré une clé quelque part, et nous fit passer par une porte de service, et nous attendîmes en silence à la porte de l'appartement n° 103 jusqu'à ce que l'assistant-shérif en sortît, à dix heures pile, en grand uniforme pour aller prendre son service. Carter le saisit par le col, par-derrière, moi, je ceinturai son ventre (fort heureusement, il n'était pas encore passé au poste et n'avait pas mis son gilet pare-balles) et, avant qu'il s'en rendît compte, j'avais sorti son arme de son étui. Carter le plaqua contre le mur, le bras tordu dans le dos, et posa le canon d'un .357 sous son oreille.

« Salut, Greg » dit-il. « Il faut qu'on parle, toi et moi. »

« Bordel de merde, qu'est-ce que tu fous, Carter ? » grogna rageusement le policier. Il avait peur, mais était également fâché. « Et, putain, pourquoi tu t'en prends à moi ? Je t'ai toujours soutenu ! Je t'ai jamais rien fait, à toi ou à tes petits copains ! »

« Ouais, je sais » dit Carter. « C'est pour ça que tu n'es pas allongé raide sur le tapis là maintenant. Tais-toi et écoute. Tu as vu ce qui s'est passé à Cœur d'Alène le 22 octobre ? À la télé ? »

« Bien sûr que oui » fit l'homme.

« La grande et noble Présidente des États-Unis prétend que le Parti est abattu. » Il appuya légèrement le canon du flingue. « Ceci te donne-t-il l'impression que nous soyons abattus, Greg ? Oui ou non ? »

« Non » dit le flic.

« Tu as vu nos cadeaux de Noël aux bleus de Centralia. Était-ce là le fait de personnes abattues ? Crois-tu que Bob Blaisdell nous considère abattus ? Penses-tu que Des Farrow nous trouve abattus ? Oui ou non ? »

« Ordure de lâche, sale nazi tueur de flics ! » cracha Greg.

« Accordons-nous sur les mots, ô mon frère en Christ » fit Carter gentiment. « Je ne suis pas un national-socialiste, bien qu'il se trouve que mon jeune associé ici le soit. Je suis un fidèle de ce qu'on avait coutume d'appeler un christianisme musclé. Je suis également un beau salaud de plouc solide et endurci. Une ordure, oui, lâche, c'est une question de point de vue, tueur de flics, assurément. Sommes-nous bien d'accord sur toutes ces distinctions ? À présent, il y en a une autre, qu'il est important que tu connaisses. Je tue des *méchants* flics, Greg. Des flics qui passent nos types à tabac dans leurs cellules. Des flics qui sèment de fausses preuves pour faire plonger nos gars. Des flics qui portent de faux témoignages au tribunal. Des flics qui mentent au jury. Des flics qui coopèrent avec le FBI pour perpétrer des crimes et violer les droits des Blancs. Des flics qui touchent du blé de certains hommes d'affaires pour nettoyer les rues des petits Blancs comme nous, et garantir la belle vie aux Mexicains qui retirent le pain de la bouche et les chaussures des pieds de nos enfants. Ne m'énerve pas en faisant semblant de ne pas voir de quoi je parle. »

« Tu veux dire que Blaisdell et Farrow était des ripoux ? » grinça l'assistant-shérif dans un ricanement. « Putain, la belle affaire, grande nouvelle ! Bon sang de bonsoir, mais tout le monde le savait dans tout le comté de Lewis. Eux, et des myriades d'autres. Mais, bordel, Carter, c'étaient des flics ! On ne tue pas des flics ! T'as fait de la taule, tu devrais connaître les règles ! Vérole, à quoi tu pensais ? »

« Les criminels ne doivent pas tuer de flics, c'est vrai » dit Carter. « Mais je ne suis plus un criminel. Je suis un patriote. »

« Dis plutôt que t'as trouvé un putain de drapeau à brandir » dit Greg avec mépris. « Ce truc bleu, blanc et vert que vous affichez partout. »

« Comme tu dis. C'est un bon drapeau, et digne, mais les règles n'en ont pas moins changé. Les agents de police ne sont plus des obstacles que nous cherchons à éviter. Les criminels fuient les flics. Les patriotes, non. Ce sont des soldats du Système, des cibles militaires à détruire. Tu as signé pour être policier, Greg, pas soldat. Personne n'a jamais évoqué une guerre quand tu t'es décidé à te choisir une rente. Maintenant, écoute-moi, et rapporte mes paroles au shérif et à tous ceux à qui elles ont besoin d'être rapportées. Nous vous signifions par la présente qu'à compter de ce jour, des unités de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest vont opérer, laisse-moi répéter : *vont opérer* dans le comté de Lewis. C'est nous qui sommes la loi maintenant. Pas les États-Unis.

Vous n'interférerez, là encore, je répète, *vous n'interférerez* en rien avec les opérations, mouvements et autres activités de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest. Vous ne coopérerez, je répète, *vous ne coopérerez* avec les forces fédérales en aucune espèce de façon. Ceux qui le feront recevront exactement ce qu'ont reçu Blaisdell et Farrow. Et, si vous réussissiez à m'éliminer, moi, ma famille, et tous les autres, eh bien d'autres encore viendraient d'ailleurs et reprendraient les choses où nous les aurions laissées, et ne vous regarderaient pas d'un œil bienveillant. Cette révolution est infinie. Est-ce bien clair ? »

« Je ferai passer le message, mais tu ne peux pas sérieusement t'attendre à ce que... »

« Je ne m'attends à rien » répliqua gravement Carter. « Ce n'est pas une question d'attentes. Je te dis simplement ce qui va se passer si tes supérieurs ne se rendent pas à l'évidence. Aucun représentant de la loi ne sera en sécurité dans le comté de Lewis, en service ou en-dehors. Sauf à ce que vous consentiez à un accord « vivre et laisser vivre » avec l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, chaque fois que vous mettrez un pied hors de chez vous pour aller prendre votre poste, il y aura de grandes chances pour que vous ne rentriez jamais chez vous. Si vous nous traitez en ennemis, nous vous traiterons en ennemis. Ça va bien au-delà de savoir qui enfreint les lois de qui, Greg. C'est une guerre. Tu peux comprendre ça ? Je le répète, vous, vous n'êtes pas des soldats, vous êtes des flics. Vous êtes censés combattre le crime, pas servir de chair à canon. »

« J'ai déjà été de la chair à canon en Irak, merci » soupira Greg.

« Alors pourquoi en redemanderais-tu ici, à l'ombre de ton jardin ? » demanda Carter.

« Qu'est-ce que tu veux, exactement ? » demanda Greg. Et alors je sus que nous gagnerions.

« Vivre et laisser vivre. Vous nous voyez dans la rue, vous regardez dans l'autre direction, vous ne décrochez pas vos radios, vous ne nous tirez pas dessus. On vous voit dans la rue, on ne vous tire pas dessus non plus. Nous devenons tout simplement invisibles pour vous. Et surtout, Greg, aucune coopération avec les fédéraux ! En ce qui vous concerne, vous êtes ce que vous avez toujours été, des agents de police chargés de supprimer la criminalité dans votre communauté. Ceci est désormais une guerre privée, et elle ne vous concerne pas. »

« Tu sais que c'est grotesque et impossible ! » lança Greg exaspéré.

« Peut-être. Je ne suggère pas que vous essayiez de faire avaler ça aux fédéraux. En fait, il n'y a rien à leur dire du tout » lui répondit Carter. « Juste : oui Monsieur, non Monsieur, un seul sucre Monsieur. Mais quand il s'agit de vraiment faire quelque chose pour les aider dans leur bataille contre l'affreux terrorisme intérieur, vous devenez subitement muets, aveugles et sourds. Vous nous frappez du plat de la chaussure et non pas du bout. Nous agissons envers vous comme vous agirez envers nous. »

« C'est impossible ! » gémit de nouveau Greg. « Tu sais que nous devons démontrer des efforts pour vous mettre hors-course, ou sinon ces foutus fédéraux s'en rendront compte et nous tomberont dessus ! »

« Frappe-nous du plat de la chaussure, pas de son bout, Greg » répéta Carter. « C'est tout ce que je te demande. Écoute, on est réalistes. Nous savons très bien que ce sera un accord très dur à respecter de la part des deux camps, et qu'il y aura des frictions. Mais personne ne veut de problèmes entre deux groupes de Blancs qui devront vivre ensemble après que tout ça sera fini. Je ne veux pas vous faire de mal, Greg... »

« Moi, je veux te faire du mal, Greg » lança-t-il soudainement, en lui pointant son propre 9 mm de police sur le visage, et débloquent le chien. « Ton pote Sorels m'a fait du mal, et maintenant j'ai envie de te faire du mal à toi. Et à tous tes petits copains flics. On est sur la même longueur d'ondes ? » Je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle j'ai dit ça à l'époque avec le risque de perturber le scénario de Carter. C'est juste que j'avais toujours cet instinct de la bonne chose à faire lorsqu'il était question des Wingfield. Apparemment, je peux avoir l'air d'un vrai taré, ou en tout cas je le pouvais à l'époque. Enfin, à vrai dire, j'étais un peu taré à l'époque. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un vieux gâteux sénile. Carter me confia par la suite que mon intervention était venue parfaitement à propos.

« Grand Dieu, tu vois ce que je dois me coltiner ? » siffla Carter à l'assistant-shérif. « Tu crois que je suis un sale type, Greg ? certains de ces mômes que le Parti rameute me collent les miquettes ! Est-ce que tu as envie d'en avoir une dizaine dans tes rues, qui cherchent à t'embarquer dans un coin reculé pour t'y lester de quelques balles à chaque fois que tu iras prendre ton service ? ou qui viendront te rendre visite en plein milieu de la nuit ? ou qui garniront ta voiture de nouveaux accessoires pendant ton sommeil ? T'as pas envie de voir ce dont on est capables, Greg, et nous ne voulons pas en faire la démonstration,

parce que nous avons des choses plus importantes à faire, et que foutre le boxon avec les pignoufs locaux dans votre genre n'en fait pas partie ! Nous avons mieux à faire que de perdre notre temps avec vous à vous exploser. ZOG n'en a rien à fiche de vous. Pour le FBI et les autres costards à Washington, vous êtes aussi sacrificiables que des trombones ! Parle au shérif, Greg. Un accord simple : vivre et laisser vivre. On reste chacun en-dehors du chemin les uns des autres, et faisons comme si l'autre n'existait pas, et, quand on peut se simplifier la vie, on le fait. Pas de blabla politique, pas d'alliance ni de formalités, simplement chaque flic et chaque Volontaire du comté de Lewis accepte à partir de maintenant qu'on ne se cherche pas d'embrouilles. C'est tout. Dans le cas contraire, dès maintenant, veuillez à fermer vos rideaux et à éviter Burger Doodle. Et, soit dit en passant, au cas où tu aurais des doutes, on va gagner. »

« Et dans le cas impensable où le shérif et la douzaine ou quelque de commissaires municipaux du comté accepteraient.. ? » demanda Greg.

« Une petite annonce dans le *Dundee Advertiser* avec écrit : « Merci pour ce moment, tondeuse de gazon. » » répondit Carter. Puis nous menottâmes l'assistant-shérif à un radiateur avec ses propres menottes et partîmes.

Il y a quelques années, je suis allé au Musée d'Histoire du Parti à Olympia, par curiosité, pour voir quelles breloques du passé ils avaient déterrées. Il y avait un grand présentoir à vitrine où figurait une reproduction roussie de la petite annonce historique sur la tondeuse de gazon qui était parue dans l'*Advertiser* une semaine plus tard, et, en appuyant sur le bouton expliquant l'objet exposé, la voix enregistrée le décrivait comme le premier arrangement « vivre et laisser vivre » entre la NVA et les forces de police locales dans le comté rebelle de Washington. Le nom de Carter était mentionné et pas le mien, comme il sied que les choses soient. C'était historique parce que c'était la première fois que le pouvoir de vie et de mort dont disposait le Parti était formellement reconnu par une autorité juive, et accepté par icelle. Ce que le Vieux désignait en parlant de la perte du monopole crédible de la force armée par le gouvernement des États-Unis a commencé le jour où cette annonce est parue. Le petit arrangement improvisé de Carter est devenu plus ou moins le modèle des accords pragmatiques du Parti avec des centaines d'autres commissariats de police à travers le Nord-Ouest, parce que les policiers n'étaient pas des soldats, que notre guerre ne se faisait pas contre la police,

et qu'aucun des deux n'avait envie de voir ce que pouvait lui infliger l'autre. Je ne le sus qu'après la guerre, mais, pendant la troisième année de l'insurrection, Greg a rejoint la NVA, et a gagné une Croix de Fer en nettoyant à lui tout seul un nid de fédéraux dans le bureau de poste de Queen Anne à Seattle. Je l'ai revu une fois à une réunion des Anciens de la NVA, je lui ai payé une bière, et, comme je me sentais particulièrement vicelard cette nuit-là, je ne lui ai pas rappelé que nous nous étions déjà rencontrés. J'en ai rigolé tout le chemin du retour.

C'est là que nous eûmes la première révélation de ce que tout cela pourrait être facile. On n'était pas dans une émission de télé où le héros bleu triomphait toujours des malfaiteurs dans une revanche éclatante du flic, juste avant l'envoi des pubs. Les flics dans ces séries qui parlaient mâlement de défendre l'Améwique et de triompher du racisme et qui défaisaient les grands méchants nazis grâce aux arts martiaux n'étaient pas des flics, c'étaient des acteurs. Nous étions dans le monde réel. Nous avions en face de nous des flics réels, dans une partie du pays que le gouvernement traitait comme un marigot rural de deuxième zone, encore moins payés et plus surmenés que d'habitude. Nous leur tirions dessus, et ils saignaient aussi bien que n'importe qui d'autre. Nous leur faisons face, et ils lâchaient prise. Nous les blessions, et ils lâchaient prise. La plupart d'entre eux n'étaient de base pas les meilleurs aigles de la volière, et beaucoup étaient entrés dans la police juste après l'armée parce que c'était le seul boulot qui leur fût ouvert, et ils n'étaient pas entièrement inaccessibles à l'injustice que les Blancs subissaient du fait des lois dont ils assuraient l'application. En fait, en fonction du type de programme de discrimination positive dont disposait leur commissariat, et de l'endroit où ils étaient affectés, beaucoup connaissaient cette injustice de première main. Ce n'étaient pas tous des détraqués à la Sorels, et bon nombre de flics étaient capables de vivre dans le monde réel, même en ne l'aimant pas. Ne vous méprenez pas, les relations police-NVA furent toujours, au mieux, délicates, et quand les fédéraux les contraignaient à peu près à se coaliser contre nous, beaucoup d'entre eux y allaient franchement, faisaient morfler les nôtres, et nous devions répondre. Mais, dans le comté de Lewis, nous nous sommes vite rendu compte que nous pouvions au moins, en règle générale, nous rendre à l'épicerie en sécurité.

En règle générale.

Chapitre XXI

QUELQUES SEMAINES PLUS TARD, à la mi-janvier, notre groupe était revenu à Dundee, squattant ce qui avait été l'ancien baraquement du personnel de train à côté de la gare. Je fus envoyé en courses dans une épicerie en compagnie de John Pilafski et de deux autres personnes arrivées de Seattle après avoir roulé toute la nuit, et qui avaient besoin de se mettre au frais, mais voulaient tout de même se dégourdir les jambes. Il y avait un mec du nom de Sully, et sa copine, une gonzesse menue mais voluptueuse avec de beaux yeux verts et des cheveux noirs, prénommée Jonesy. J'inférais de ces surnoms que leurs vrais blazes étaient Sullivan et Jones, mais, comme toujours, on ne posait jamais la question.

Les courses en ville étaient assez fréquentes, puisqu'en continu nous devions nourrir au moins deux douzaines de personnes, parfois davantage, réparties sur cinq ou six adresses différentes, parfois davantage, étant donné que nous cherchions à éviter d'être tous rassemblés au même endroit. Entrer seul dans un magasin, acheter cinq caddies entiers de nourriture et payer en liquide n'était pas une bonne idée ; c'était le genre de chose que les caissiers au regard perçant et aux doigts chatouilleux à proximité d'un téléphone remarquaient. Malgré notre mémorable détournement de pizza le jour du 22 octobre, nous n'étions pas dans un film de Woody Allen, à pouvoir entrer dans les restaurants et en ressortir avec des charretées de hamburgers et d'oignons frits apportés par les serveurs sous la menace d'un fusil. Il en résultait en pratique que lorsque nous étions en vadrouille pour quelque chose qui ne concernait pas le foutoir général, c'était pour satisfaire à tous les types de commissions de routine et d'entretien, dont, notamment, l'achat de provisions. Ma ou Red Morehouse nous donnaient du liquide,

et nous nous arrêtions le long de nos trajets dans plusieurs magasins, achetant ici un sac de conserves, là des céréales pérennes, de l'avoine par exemple, les expédients basiques comme le café, le thé et le riz, les vitamines, les cigarettes par paquets pour ceux qui fumaient (un seul paquet à la fois, acheter de grandes quantités de tabac sans regarder à la marque aurait également suscité des soupçons), et ainsi de suite. Mais, parfois, le placard finissait quand même vide, et nous devions faire des courses spéciales.

Les courses de ravitaillement obéissent aux mêmes règles que les chignoles. Deux véhicules, quatre personnes. Deux personnes, chacune issue d'un véhicule, entrent dans la boutique avec une liste, prennent ce qu'il faut, et ressortent. Un véhicule reste garé dans le parking, dont le conducteur fait le guet, et l'autre roule en couvrant plus largement la zone, tous deux aux aguets du moindre souci potentiel, téléphones à portée de main. En cas de pépin, les deux personnes à pied essaient de se rendre au véhicule le plus proche, mais, si ce n'est pas possible, il y a un point d'extraction prédéterminé au cas où il faille mettre rapidement les voiles à pied, et qui, dans notre cas, en ce jour funeste où nous allâmes faire notre marché à Fulton's Market, avait été établi à l'angle entre Second Street et Magnolia Street, un bloc de bâtiments plus bas.

Nous avons développé un joli nombre de ces techniques dans nos années prérévolutionnaires, à nous livrer illégalement à des distributions de tracts, des poses d'autocollants, des marquages au drapeau, et d'autres choses qui auraient dû être protégées par le vieux Premier Amendement si ZOG avait permis à la liberté d'expression de continuer à exister, autre prix qu'ils ont payé pour avoir inauguré le concept de crimedehaine pour les Blancs qui critiquaient le multiculturalisme. Si, pendant la génération qui a précédé la guerre, nous avons simplement été autorisés à nous lever en public et à dire ce que nous avions sur le cœur sans représailles, qui sait comment les choses se seraient déroulées ? Mais Red avait Raison. Au bout du compte, les Juifs finissent toujours par en faire trop.

Durant les quelques derniers mois, nous avons déjà été deux ou trois fois à deux doigts de nous faire prendre, et par conséquent nous collions à la procédure lorsque nous entrâmes dans le parking de Fulton's Market sur Second Street vers deux heures de l'après-midi par une journée claire et ensoleillée, quoiqu'il fût plutôt froid. Sullivan et Jones entrèrent dans le magasin, moi, je reculai et me garai à l'extrémité

du parking, coupai le moteur (un flic vigilant sait qu'il faut regarder à deux fois un type assis dans une voiture dont le moteur tourne), et je mis ma casquette de baseball à l'envers tout en tenant ostensiblement une console de jeux dans la main, pour pouvoir surveiller le parking tout en feignant d'être en train de jouer. Johnny patrouillait la zone en suivant une méthode large et décontractée, dans les six blocs d'habitations alentour. Il s'était écoulé peut-être cinq minutes depuis que les deux Volontaires étaient entrés dans le magasin, j'estimai qu'ils devaient être dans la file d'attente pour passer à la caisse maintenant, et j'observais les portes pour les voir sortir quand je vis la voiture de la Washington State Patrol entrer dans le parking. Puis une deuxième. Puis une troisième, qui entra par l'accès de derrière du parking, à ma droite. Pas de gyrophares, pas de sirènes. C'était pas bon. Nous étions largement dans les limites de la ville, c'était la juridiction de la police municipale de Dundee, et les policiers de l'État n'auraient même pas dû être ici. Je plongeai sous le volant de ma Taurus lorsqu'une des voitures de police passa près de moi, et, après quelques secondes, je jetai un coup d'œil par-dessus le tableau de bord. Ils faisaient mouvement pour bloquer les entrées et les sorties sur la devanture du supermarché, et je vis une énorme silhouette sortir d'une des voitures, qui portait un chapeau Smokey Bear¹. Même de loin, je pouvais voir que c'était mon vieux copain le sergent Leon Sorels. *Les voyages finissent par la rencontre des amants*² songeai-je avec fureur, sachant que j'étais à quelques secondes de voir mourir deux de mes camarades.

C'était l'instant de vérité. L'instant où je déciderais quel genre d'homme j'étais et quel genre d'homme je voudrais être. Je compris cela, et dans ce même temps où j'étais à deux doigts de chier dans mon froc, je remerciai Dieu de me donner la conscience de cet instant, car il est donné à peu d'hommes de l'identifier quand il se produit. Généralement, nous ne reconnaissons pas cet instant décisif jusqu'à ce qu'il soit depuis longtemps perdu, peu importe notre choix lorsqu'il s'effectue. Mais j'y avais longuement réfléchi durant les mois précédents, et je savais. Nous avions tous été avertis de l'Ordre général numéro huit, l'ordre « Y a plus qu'à courir » qui prescrivait que, lorsque nous étions confrontés à une puissance supérieure

¹ L'« Ours Smokey » est la mascotte de la lutte contre le feu des forêts; il porte un chapeau de Ranger avec l'inscription *Smokey*.

² SHAKESPEARE, *Ce que vous voudrez*, acte V, sc. III.

et écrasante, nous devions foutre le camp en vitesse et vivre un autre jour pour combattre à nouveau. À présent, je comptais quatre voitures dans le parking, avec deux policiers par voiture qui ouvraient leurs portières et quittaient leurs véhicules, certains avec des combinaisons antiémeutes, des fusils à pompe et des revêtements pare-balles, et je devais présumer qu'il y en avait encore d'autres en route, ce qui, j'en suis certain, satisfaisait à toute description raisonnable de « force supérieure. » J'avais une bonne réputation dans notre équipe comme quelqu'un de calme et de réfléchi, j'avais l'Ordre général numéro huit pour couvrir mon derche, et, bien que Sully et Jonesy fussent des camarades, ils n'appartenaient pas véritablement à notre unité, c'étaient des étrangers, en un sens, à peine s'était-on adressé la parole. Je me rappelai le petit numéro de Red la nuit où nous avions liquidé l'agent Des Farrow, expliquant que mon but n'était pas d'être un héros se mesurant à l'ennemi en combat singulier, mais que j'étais un combattant politique cherchant à atteindre un objectif politique, que la mission passait avant tout, et que les quolibets de préau des médias criant à la lâcheté étaient sans conséquence.

Il n'y avait qu'un problème à tout cela. S'enfuir et laisser ses camarades affronter une embuscade ennemie seuls et à pied, il se trouve que c'est réellement de la lâcheté.

J'étais sûr que les Wingfield seraient si heureux de me retrouver en un seul morceau qu'aucun ne me jugerait si j'annonçais un numéro huit au téléphone, abandonnais la Taurus, et me faisais récupérer par Johnny quelques pâtés de maisons plus loin. Mais comment jugerais-je moi-même le visage que je verrais dans mon miroir tous les matins ? J'avais déjà résolu dans mon esprit que mes bravades pendant les réunions de la Chowder Society et avec Rooney, sous les arbres, derrière la maison des Wingfield, quand je déclarais être prêt à sacrifier ma vie pour mon nouveau pays, ne seraient pas seulement des paroles uniquement pour l'impressionner. Je le pensais, dans mon cœur. En tout cas, j'étais sûr que j'y croyais quand je l'ai dit, et je savais que je ferais foutrement mieux de prouver à Rooney que j'étais sérieux. Bon, eh bien, à présent, j'étais au pied du mur, et il me restait environ cinq secondes pour faire quelque chose qui donnerait à ce garçon et cette fille dans le magasin une chance de pouvoir se battre, et qui attirerait inmanquablement droit sur moi l'attention de huit mercenaires parfaitement entraînés et lourdement armés. Pas de nuit pour me couvrir, pas d'effet de surprise, rien qu'eux et moi, nos armes respectives en main. Oh, merde.

Avant même que je pusse former une décision consciente, j'étais en train d'agir. J'attrapai le téléphone et lançai :

« Hé, Albert, j'ai trois commandes à retirer du grill, je les prendrai moi-même si je peux, mais j'aurai sans doute besoin de toi pour y aller. »

« OK, Carl » répondit Pilafski.

John m'affirma par la suite que ma voix avait été calme. Ça devait être une hystérie calme, alors, parce que j'étais à rendu à moitié hors de moi par la peur et l'adrénaline qui pompait. Je fouillai dans un sac de sport sur le siège à côté de moi, et, sous les shorts, les chaussettes et les serviettes pleines de sueur, ma main rencontra le métal froid de mon pistolet du jour. Je tirai un revolver .357 Magnum en inox avec un canon de six pouces et une crosse Pachmayr en plastique noir qui, par une perversité du destin, correspondait parfaitement à ma petite paume. Grâce à Dieu, c'était le vieux Colt de John Hunt, pas cette chinetoquerie de Taurus brésilien, et je le savais chargé avec les balles artisanales dévastatrices de Carter, avec une charge à la pointe de chaque cartouche, par conséquent il existait une chance que je pusse percer le kevlar des patrouilleurs d'État. Le flingue pesait son poids, et se laissait pourtant facilement soulever. J'avais un porte-chargeur rapide cylindrique contenant six autre cartouches, et quelques balles en plus dans la poche de ma veste ; je pouvais voir un des policiers se pencher sur le toit de sa voiture de patrouille armé d'un lance-grenades de 40 mm, prêt à lancer une lacrymo ou même une vraie grenade, et un autre qui avait épaulé son M-16. Cette embuscade semblait un peu improvisée. Quelqu'un dans le magasin avait dû se douter de quelque chose, avait appelé le 911, et c'était la police d'État qui avait répondu, puisque j'étais sûr que l'information avait filtré que les flics de Dundee avaient été compromis à la suite du petit tête-à-tête que Carter et moi avions eu avec Greg la veille du Nouvel An.

Je m'apprêtais à composer le numéro de Sully pour l'avertir, quand je les vis tous les deux passer devant la vitrine du supermarché, les bras chargés de sacs de courses en papier marron. Ma nous disait toujours de lui ramener les sacs en papier plutôt qu'en pastique, parce qu'ils faisaient de bons sacs poubelle. Il n'y avait plus le temps. Les deux Volontaires allaient passer la porte dans à peu près trois secondes. Il n'y avait qu'une seule chose à faire. Par un miracle, les flics ne savaient pas que Shane Ryan était dans le coin, mais il était temps de faire les présentations avec le lascar. Je glissai hors de la voiture, me faufilai

le long du côté droit de la Taurus, où j'aurais un peu plus de métal et de garniture entre les balles et moi, puis je m'accroupis, adoptai une position de tir à deux mains par-dessus le capot, restant aussi discret que possible, et je pointai le .357 en plein en direction du large dos de Sorels, qui, à à peu près trente mètres de moi, se tenait dans une posture similaire, sa propre arme pointée sur la porte automatique du supermarché. Les portes s'ouvrirent, et le Camarade Sullivan et la Camarade Jones en sortirent, et se pétrifièrent en apercevant le comité d'accueil. Au moins en cette occasion, possiblement parce qu'il y avait des témoins potentiels tout autour, le sergent Sorels suivit les règles de procédures normales en criant « *Police ! Lâchez vos...* », moment dont je profitai pour lui tirer dans le dos, de façon aussi peu chevaleresque que Red aurait pu le souhaiter.

Et ratai ma cible.

OK, alors, j'étais vert de trouille, et je n'étais pas précisément Davy Crockett. Mais, assurément, je pris Sorels complètement par surprise. Ma balle se ficha dans le jambage de sa portière avec un éclat sonore qui fit des étincelles, et dut projeter sur lui quelques débris, car il beugla des mots que je n'aurais certes pas voulu avoir comme derniers propos sur la Terre, et sa main actionna son 9 mm automatique en se relevant brusquement. Un des autres flics hurla : « Ils sont derrière nous ! », et que je sois pendu s'il n'y avait pas également de la terreur dans sa voix, et l'enchantement fut rompu.

OK, tout le monde est armé et tout le monde a les foies, voyons un peu ce qui se passe. Moi, je pouvais gérer. Sorels fit volte-face, et je carrai ma deuxième balle en plein dans sa poitrine. Avec une certaine stupéfaction, je tirais en simple action, devant armer le pistolet puis viser plutôt que de fermer les yeux et de mitrailler en double action. Carter Wingfield s'avéra être un foutu bon instructeur de tir en ce froid après-midi d'hiver. Sorels portait un de ces nouveaux super-gilets pare-balles, avec ce drôle de nouveau tissu en fibres d'acier. J'en ai moi-même porté un plus tard, et on a l'impression d'être dans une peau de serpent. Ils sont légers, flexibles, et impénétrables par tout ce qui est en-dessous d'un calibre .50 explosif, et encore, même celles-là peuvent être arrêtées si elles sont tirées depuis plus de trois cent cinquante mètres. À trente mètres, cette veste arrêta bien sûr la balle dévastatrice de .357 Magnum, mais l'impact cinétique projeta Sorels contre sa voiture d'où il retomba, inanimé, contre le sol.

Les autres flics se retournaient dans tous les sens, désorientés, cherchant à voir d'où provenaient les tirs, et je pus tirer un troisième coup sur un policier accroupi avant qu'ils ne commençassent à me tirer dessus en retour, faisant voler en éclats le pare-brise de la Taurus et projetant des cristaux de verre partout sur mon visage. Dans l'intervalle, Sully s'était abrité derrière une pile de bois de cheminée à vendre, déchargeant sur l'ennemi un .45 automatique, et je vis Jonesy se pencher vers le sol comme si elle essayait de saisir quelque chose par terre. Mais elle n'essayait pas de saisir quelque chose, elle faisait rouler quelque chose. Je sautai derrière une autre voiture et tirai à nouveau, essayant de garder à l'esprit le compte de mes six balles, puis il y eut une énorme détonation, et une voiture de la patrouille d'État vola en l'air et explosa dans une gerbe de flammes. Jonesy était le genre de fille à avoir des grenades dans son sac à main.

Ayant découvert qu'ils s'étaient attaqués à un gibier un tantinet plus coriace qu'ils n'avaient cru, les policiers d'État poussèrent des clameurs et se débandèrent, quelques-uns le feu aux fesses, littéralement. Je décidai qu'il était temps pour moi de faire de même. J'avais fait ma part, n'avais pas mis la crosse en l'air dans les deux sens de l'expression, ne m'étais pas défilé derrière l'Ordre général numéro huit, j'étais assez fier de moi. Je me mis à descendre Second Street en courant. Derrière le supermarché, un Mexicain qui portait le tablier de l'enseigne était planté là, regardant bêtement tout le grabuge, tenant une caisse de légumes à feuilles de je ne sais quel type, un air de stupeur profonde sur le visage. Étant donné qu'il n'avait rien à faire dans mon pays, je le butai par principe, puis continuai à courir. En atteignant l'angle de Second Street et de Main Street, j'aperçus le pick-up de Johnny Pill qui prenait le virage, et les deux autres Volontaires en cavale s'engouffrèrent dedans. Par bonheur, il s'agissait d'un de ces énormes tacots que les bobos utilisaient pour amener à la Fac leurs crétins de fils grandes gueules afin de montrer leur réussite sociale, il y avait donc assez de place pour trois personnes côte-à-côte, mais pas pour quatre. En une fraction de seconde, je grimpai sur le marchepied et me jetai sur la banquette arrière, m'y affalant, puis nous mettions les voiles, à fond la caisse d'abord, puis en ralentissant alors que nous rejoignons l'Interstate.

Nous passâmes devant Fulton's Market alors que des sirènes résonnaient à distance, et, alors que je restais étendu sur le dos, je me remémorai leur numéro de téléphone que j'avais vu sur leur façade.

Pendant que je continuais à profiter de ce trajet allongé bien que cahoteux, je sortis mon téléphone et les appelai.

« Est-ce que vous êtes le patron ? » demandai-je. Je pouvais entendre des cris, des ordres, et des radios de police en arrière-plan.

« Euh, je suis son assistant » bafouilla le type à l'autre bout du fil, qui semblait en état de choc. « Nous venons de... Qu'est-ce que je peux.. ? »

« Vous pouvez cesser d'employer des mêtèques » répondis-je.

« *Comment ?* »

« Je suis la personne qui vient de plomber votre chicano dehors, derrière » criai-je pour couvrir le bruit de la circulation sur l'Interstate, allongé sur la banquette du pick-up. « Vous allez congédier, je répète, *vous allez congédier* tous vos employés allogènes, et vous embaucherez, je répète, *vous embaucherez* des Américains blancs pour les remplacer. Parce que, si vous ne le faites pas, connard, vous aurez affaire à moi personnellement. Vous avez vu ce que nous venons de faire dans votre parking, n'est-ce pas ? »

« Ah... eeeeeuh... ben... » bredouilla l'imbécile.

« La prochaine fois que je passerai, vous avez intérêt à ce que je ne voie aucun visage noir, bistre ou jaune. Dans le cas contraire, il faudra que nous ayons une petite discussion, toi et moi, mon garçon » fis-je en imitant le mieux possible Carter Wingfield. Puis je raccrochai.

Chapitre XXII

LA CHOSE CAPITALE que nous avions comprise dès le début, c'était que nous devions frapper ZOG là où ça fait mal, au portefeuille. Red Morehouse avait raison quand il disait que ce n'étaient jamais les généraux qui capitulaient dans les guerres coloniales, mais toujours les comptables, qui convainquaient la puissance occupante de jeter l'éponge. Les riches hommes d'affaires qui dirigeaient cette chaîne de supermarchés n'en avaient rien à cirer d'un manutentionnaire hispanique, il y en avait des tonnes d'autres là d'où il venait. Mais ils comprenaient que voir leurs magasins se faire allumer et leurs employés se faire descendre régulièrement était très mauvais à la longue pour leurs bilans, et, d'ores et déjà, certains hommes perspicaces dans la communauté des affaires du Nord-Ouest commençaient à entrevoir la possibilité que les puissants États-Unis ne puissent pas les protéger de la NVA. Ou, en tout cas, pas leurs bilans. Le profit passait avant tout, toujours, et, lorsqu'elle se vit confrontée à la double menace de profits en chute libre et d'une balle dans la tête, l'élite économique dirigeante du Nord-Ouest fut très prompte à voir la lumière.

Pour je ne sais quelle raison, après que nous eûmes fait voyager Matilda dans le parking, ce jour-là, avec Sorels et ses grimauds, et que nous nous en fûmes tirés avec impunité, tous les dix-sept magasins de la chaîne de supérettes Fulton's Market présents dans l'État de Washington adoptèrent subséquemment une politique de recrutement remarquablement homogène. On n'y vit plus un seul employé allogène du reste de la Guerre d'Indépendance. Allez savoir pourquoi. La NAACP ¹

¹ *National Association for the Advancement of Colored People*, une sorte de CRAN américain en ce qu'elle est consacrée, ouvertement, à l'acquisition de privilèges pour

et le Conseil Hispano-Américain (*Hispanic American Council*) essayèrent bien de les poursuivre en justice, mais la NVA fit tuer leurs avocats, ce qui mit un terme à la rigolade et vint consolider l'avertissement que j'avais fait ce jours-là à Dundee. Je dois aussi ajouter que cette stratégie a porté ses fruits pour eux dans l'avenir. Fulton's est à présent la première chaîne de supermarchés de la République Américaine du Nord-Ouest, et un grand drapeau tricolore flotte ostensiblement sur le toit de chaque magasin.

Je savais que nous ne roulions pas en direction de la planque de la NVA près de la gare d'où je m'étais levé le matin, puisque les procédures standard imposaient que, lorsqu'on sortait d'un guêpier, on ne retournât jamais au camp de base précédent de crainte d'entraîner des poursuivants aux camarades qui s'y trouvaient encore. Chacun avait son propre point d'É&É, et je supposais que Johnny Pill nous emmenait au sien, et qu'à partir de là, nous déciderions de la façon d'agir. La destination se révéla être le cabanon de la piscine de la somptueuse propriété d'un administrateur de grande entreprise, haut perchée au-dessus de la baie de Budd Inlet.

La femme de John, Mary, était la gardienne officielle de la maison lorsque le magnat et sa pétasse de femme capricieuse étaient au large à visiter les hauts-lieux du tourisme sexuel dans le Pacifique à l'occasion de conférences d'affaires adaptées, et nous avions toute la demeure pour nous. Ce fut une expérience très intéressante en cela que je vis pour la première fois comment les riches avaient vécu pendant que je grandissais dans le cloaque répugnant qu'était Dundee sous ZOG. Plusieurs jacuzzis, des écrans plasma de 64 pouces, des aménagements en marbre, une salle de jeux de la taille d'un stade de basket, une piscine intérieure chauffée de taille olympique, des tapis dans lesquels on pouvait se perdre, des réfrigérateurs pleins de mets que je n'identifiai même pas et mélangeai horriblement au micro-ondes, des meubles en acajou, des canapés de brocart sur lesquels je mis un point d'honneur à dormir avec mes chaussures, un jardin paraissant sortir de Versailles entretenu par un couple de Chinois dont nous devons nous cacher le jour et que nous n'avions pas le droit de buter, vous voyez le tableau.

les seuls métèques. Elle possède aux États-Unis une influence énorme, équivalente à l'ACLU, déjà mentionnée. Bien que les Juifs y soient très actifs, ils n'y dominent pas, et ce sont principalement des Noirs et surtout des Blancs gauchisants qui ont animé cette association.

Comme d'habitude, nous laissions la télé allumée en permanence sur les chaînes d'info dans notre cabanon, et, quoique personne n'eût été tué à part le Mexicain, les médias étaient dans une émotion encore plus grande à l'occasion de l'accrochage du Fulton's Market qu'ils n'en manifestaient lors de la mort de flics. Il s'avéra que Sully et Jonesy avaient été reconnus dans le magasin parce que leurs visages avaient été ajoutés sur la liste des criminels les plus recherchés le samedi précédent. Ils étaient les premiers terroristes célèbres de la NVA, les « Bonnie and Clyde racistes », et quelqu'un dans le Fulton's s'était dit qu'il voudrait bien tâter une récompense plutôt substantielle, et avait appelé le Numéro Vert du Terrorisme Intérieur mis spécialement en place sur un chiffre en 800. Il est intéressant de remarquer que les fédéraux insistaient toujours pour que les balances contactassent ce numéro, et jamais le 911. ZOG savait, déjà à ce stade, qu'il ne pouvait pas compter sur la police locale du Nord-Ouest.

Lors de la deuxième nuit à Budd Inlet, Carter déboula avec un autre Volontaire dont je n'ai jamais su le nom, et qui avait pour tâche de conduire Sully et Jonesy quelque part au loin dans le Montana pour se mettre au frais quelque temps. Tous deux chantèrent mes louanges, j'étais, en vérité, un puissant guerrier aryen devant l'Éternel, et, après que Jonesy m'eut étreint pour me dire adieu et qu'ils se furent éloignés dans les ténèbres, Carter me serra la main.

« C'est vraiment pas du tout ton genre de laisser en plan les toubous, hein, fils ? » me demanda-t-il avec un sourire. « T'as vraiment été bon, Shane. Notre fine équipe est en train de se tailler une jolie réputation dans l'Armée, et tu n'y es pas pour rien. On est tous vraiment fiers de toi. J'ai un cadeau pour toi. Je crois savoir que tu as mentionné une fois que c'était ton flingue préféré dans toute la collection qu'on utilisait pour jouer au P'tit Willie ? »

« Le TEC-9 ? » demandai-je avec excitation.

« Nan, ça c'est de la merde. Je te parle de la vraie beauté. » Il tira un vieux Webley britannique magnifique, calibre .455, rechargement par brisure, canon carré de six pouces. C'était une reproduction, bien sûr, mais une reproduction assez ancienne pour être une arme ancienne en soi, et cependant, comme toutes les armes dans l'arsenal des Wingfield, il était en parfait état de tir. J'avais de petites mains trapues, et la crosse y était mieux adaptée que celles de tous les autres pistolets, sauf les révolvers de western, et assurément bien mieux que la plupart

des armes plus modernes. Je pouvais le contrôler et atteindre mes cibles pour de bon avec celui-là. J'avais surnommé le flingue Henri v, d'après une de mes pièces préférées de Shakespeare.

« Si j'avais eu ça, je n'aurais pas loupé Sorels au premier coup » fis-je avec un soupir.

« Eh bien tu ne le rateras plus. Il est à toi maintenant, ta première récompense par la République du Nord-Ouest reconnaissante, pour services rendus. Au fait, même si Frère Leon portait un gilet pare-balles quand l'as plombé, t'as réussi à envoyer ce grand fumier à l'hôpital avec une fracture du sternum. Un coup direct par un .357, c'est pas de la flûte, même avec des protections. Ses copains de la patrouille gardent sa chambre jour et nuit. Ils savent la réputation qu'il a, et redoutent qu'on vienne finir le taf. Avec un peu de chance, tu pourras lui faire une petite démonstration de ce bon Roi Henri. J'ai le kit d'entretien et trois boîtes de munitions pour toi dans le camion. » Ce fut ainsi que le Roi Henri devint mon pistolet personnel pour le reste de la guerre. Je portai aussi d'autres armes, parce que c'était dur de mettre la main sur des munitions adaptées au Webley, et, par chance, je ne l'avais pas sur moi la fois où j'ai été arrêté, du coup mes camarades ont pu me le garder et me le rendre plus tard.

J'ai conservé Son Altesse dans un état de tir parfait, et je dors toujours avec ce joujou sur la table de nuit aujourd'hui encore, de sorte que, lorsque je ferai le grand saut, mon fils, ou mon petit-fils, ou quiconque me trouvera pourra le placer dans ma main et refermer mes doigts dessus, pour que je puisse mourir comme doit mourir un vrai Volontaire du Nord-Ouest, avec une arme à la main. Après que j'aurai claqué, je l'ai légué au Musée de Révolution dans mon testament. Parfois, lorsque je portais cette arme, je portais aussi une casquette de golf d'Irlande en tweed sur la tête, et j'avais l'impression d'être Michael Collins ou Dan Breen² chassant le nègre et le bicot. J'imagine qu'il se pourrait que j'aie davantage d'irlandais en moi que mon seul nom de famille.

Quand je rentrai à Dundee, nous avions encore changé de planque. Cette fois, nous étions bien retirés dans les collines, dans un vieux camp de bûcherons près de Cascade, qui avait hébergé un grand nombre de caravanes, de cabanes et de hangars, mais qui avait été fermé

² Chefs et combattants de l'IRA.

pour protéger l'habitat de la chouette tachetée quelques années auparavant, entraînant la perte de centaines d'emplois. Étant donné que la famille Bush et ses grands copains du monde des affaires se faisaient des couilles en or en important du papier fini ou en pâte de Chine et de Sibérie, le camp ne rouvrit jamais, pas même avec de la main-d'œuvre mexicaine. Ce fut l'une des retraites les plus confortables que nous eûmes jamais, et nous dûmes nous surveiller pour s'assurer que nous ne nous y attachions pas trop. Il y avait une tour de guet, et nous construisîmes plusieurs postes d'observation dans les arbres pour avoir une vue sur toute la longueur de la route forestière et la crête tout entière, et, comme nous disposions de lunettes de vision nocturne que nous avions dérobées, personne ne pouvait s'approcher sans qu'on le remarque. Nous pouvions abriter tous nos véhicules dans les hangars, et tant que nous n'allumions pas de feux en journée et que nous maintenions un strict couvre-feu la nuit pour berner les hélicos de surveillance de ZOG, nous étions autant en sécurité que des Volontaires pussent rêver de l'être.

Les Wingfield étaient là, John aussi, et quelques autres Volontaires que j'ai vraiment bien connus au fil des ans, comme Mack the Knife et Tommy Connors, et Sam Maxwell venait de s'évader et de reprendre le contact avec nous, en sorte qu'il put nous faire un rapport personnel et de première main des Seize Jours de Cœur d'Alène. Il y avait aussi Noble Gill, autre Défricheur venu du Sud qui avait répondu à l'appel de la Terre Promise du Nord-Ouest. Noble venait de chez les grandes gueules des Appalaches, ou quelque chose comme ça. C'était un vieil homme grisonnant avec une barbe blanche qui, de prime abord, avait l'air soit d'un prophète biblique, soit d'un vieux dingue ivrogne, mais il était dur comme un roc, et l'un des hommes les plus braves et les plus loyaux que je pense qu'ait jamais eu la NVA. Il s'en était allé en guerre avec presque littéralement un flingue dans une main et sa Bible dans l'autre. Il portait de préférence un vieux M1 Garand qu'il avait hérité de son père, et son père avant lui. Il datait de la Deuxième Guerre mondiale, mais Noble pouvait toujours exploser l'œil d'un écureuil à trente mètres avec ça.

« L'Écriture dit de frapper les ennemis du Seigneur avec une verge de fer³ » disait-il. « De nos jours, la verge de fer est fabriquée par Colt, Ruger et Smith & Wesson. »

³ Psaumes 2, 9.

Noble était un pasteur baptiste fondamentaliste, et officiait comme aumônier dans notre unité lorsque quelqu'un en voulait. Eh bien, Rooney et moi avons finalement décidé que nous en voulions un.

Carter était un peu inquiet à l'idée de garder tant de personnes au même endroit, et il nous restait du boulot de soutien à faire pour assister les nôtres de sortie dans les villes, donc au bout d'une semaine il fut décidé qu'il était temps pour notre groupe de faire comme les amibes et de se séparer. À ma grande surprise, lui et Ma décidèrent de rentrer à Dundee avec Tommy Connors, Noble Gill, et sa femme Lurleen. La seconde équipe se composerait de China, de Sam Maxwell comme chef d'équipe, de Mack the Knife et sa copine Tracy, et de l'imposant Teddy l'Ourson. L'Ourson n'avait pas encore sa mitrailleuse M-60, mais il y avançait à pas de géant, et semblait commencer à nourrir un béguin strictement timide et honorable pour China. La troisième équipe serait formée par moi-même, Rooney, et Red Morehouse. J'arquai les sourcils, dans une question silencieuse. Carter y répondit :

« On se sépare délibérément, Shane » me dit-il tranquillement. « De cette manière, si une de nos équipes est prise et arrêtée, ou, plus probablement, anéantie, vu la façon dont les fédéraux et les flics de l'État nous apprécient maintenant, nous ne perdrons pas toute la famille d'un seul coup. C'est la logique brutale de la guerre. Je sais que je peux compter sur toi pour veiller sur Rooney, et, au demeurant, que je peux compter sur elle pour veiller sur toi aussi, et je suis plus serein avec vous deux pour veiller sur Red. C'est notre Officier politique, c'est l'homme le plus important parmi nous. L'essentiel de ce que vous ferez consistera à assister, transporter, et escorter Red pendant qu'il contactera toutes les bases qu'il doit contacter pour le compte du Parti, et qu'il en crée de nouvelles. Ne vous inquiétez pas, lui et moi aurons régulièrement besoin de conférer, et nous nous verrons très souvent. »

Alors que le soleil se couchait, cette après-midi, Rooney sortit me voir à mon emplacement de garde où j'étais en faction, sur une petite colline surplombant la route forestière sinueuse et déserte. Elle était habillée selon la manière des partisans, avec une veste en jean et un pantalon du même tissu, approuvé en temps de guerre, un T-shirt en tartan et des chaussures de tennis, la chevelure nouée en une tresse unique dans le dos, le très chic Beretta familial dans un étui d'épaule, un UZI en bandoulière, et un sac de chargeurs en toile. Cette fille savait s'équiper.

« On dirait qu'on va être ensemble maintenant » dit Rooney.

« Ça fait longtemps qu'on est ensemble, Roon » plaisantai-je.

« Ouais, mais... » Elle rougit.

« Mais quoi ? » demandai-je.

« Ce sera la première fois qu'on sera ensemble sans Maman, Papa et China dans les parages » dit-elle.

« Oh, je vois. » Je voyais.

« Maman dit que tu es un vrai gentilhomme et que j'ai bien de la chance de t'avoir » dit-elle. « Je le sais. Pendant tout ce temps qu'on a été en cavale, tu ne m'as pas pressée une seule fois, même si je sais que t'aurais bien voulu. »

« Écoute, Roon, tu sais ce que je ressens pour toi » lui dis-je. « Je te l'ai dit le jour de Cœur d'Alène. Je pense que tu ressens la même chose. Enfin, j'espère, en tout cas, parce que c'est ce qui m'a fait tenir pendant les mois qui viennent de s'écouler. Mais cette guerre a fichu nos vies en l'air, et les choses ne sont pas à la normale. Je me couperais un bras pour pouvoir t'offrir un mariage dans une église avec une robe blanche, des fleurs, un orgue et tout le toutim, mais ce n'est tout simplement pas possible, et je sais l'importance que vous attachez au mariage dans ta religion. Je te respecterai toujours, toi et ta foi. Tu le sais. Tu n'as pas à t'inquiéter d'être avec moi sans ton père et ta mère. Je resterai un homme d'honneur aussi longtemps que ça durera. »

« Je sais, Shane, et c'est une des raisons pour lesquelles ce n'est pas bien de te faire languir plus longtemps » dit-elle. « Écoute, Maman et Papa sont des gens très pratiques. Ils savent que je suis une grande fille maintenant, et ils t'apprécient, et approuvent mon choix. Ça a toujours été le cas, depuis ce jour-là au parc où tu ne t'es pas détourné de moi pour t'esbigner comme les autres Blancs alors que j'avais des ennuis avec des nègres physiquement noirs et des Blancs mentalement nègres. Ils savent que je ferai ce que je déciderai de faire, mais... » Elle me regarda.

« T'étais sérieux quand tu as dit que tu voulais m'épouser ? »

« Tu sais bien que oui », répondis-je.

« Le mariage est un sacrement entre deux personnes sous le regard de Dieu. C'est tout ce qu'il faut, les deux personnes et Dieu. Papa m'a demandé une faveur, c'est que, si tu es d'accord, avant que lui et son équipe ne partent ce soir pour Dundee, on aille voir Noble Gill. C'est un prêtre, il pourra prononcer les formules. C'est tout ce qu'il nous demande.

Ce ne sont que quelques paroles, mais des paroles importantes, parce qu'elles doivent être dites là où Dieu les entendra et où d'autres les entendront. »

« Ça marche » lui dis-je. Tommy vint me relever une demi-heure plus tard, puis nous allâmes trouver le vieux Gill, qui chargeait un des camions pour apprêter son départ. Nous nous postâmes devant lui en nous tenant la main.

« Vous êtes vraiment prêtre, Noble ? » lui demandai-je.

« Oui » grogna le vieil homme. « J'ai eu la vocation quand j'avais à peu près ton âge, quand j'étais dans le Tennessee. Je prêche l'Évangile depuis quarante ans maintenant, et je n'ai jamais touché un centime pour ma peine. C'est une des marques de la Bête, vous savez. La prêtraille⁴. Il n'est jamais fait mention d'un tiroir-caisse dans la Bible, et Jésus lui-même a pris un fouet pour chasser hors du Temple les changeurs de monnaie. Dieu est amour, mon cul ! Dieu est rectitude, c'est pas du tout la même chose. »

« Eh bien il nous faut un prêtre » lui dit Rooney. « Moi et Shane allons entrer ensemble dans cette caravane ce soir, et je suppose que c'est votre devoir chrétien de nous marier au préalable pour que ce ne soit pas un péché. »

Le vieil homme me regarda comme une chouette jaugeant la souris qu'elle va gober.

« Jeune homme, Ambrose Bierce⁵ n'était ni un prophète, ni même un chrétien, mais il savait manier les mots. Il a un jour défini le mari comme l'homme qui, après avoir mangé, se trouve responsable du soin éternel de l'assiette. Est-elle une assiette dont vous vouliez éternellement prendre soin ? »

« Aussi éternellement qu'il faudra » répondis-je.

⁴ Ce mot, qui n'existe pas en français, traduit l'anglais *priestcraft*, qui se distingue de *priesthood*, la prêtrise. Alors que *priesthood* désigne la fonction de prêtre au sens large dans le christianisme, *priestcraft* en désigne l'exercice établi et institutionnel, dans un sens péjoratif, avec le sens d'une machination, et d'une perversion du religieux au service de l'entreprise temporelle. S'agissant du protestantisme et des évangélismes, qui dominent la scène religieuse américaine, ce mot critique principalement les charges sacerdotales de l'Église catholique, mais il servait déjà, dans le vocabulaire de celle-ci, à critiquer la perversion de la foi au profit de logiques d'intérêt, tant dans la société contemporaine que dans les récits vétérotestamentaires. L'auteur prend soin de ne pas prendre parti religieusement, reflétant chez ses personnages tous les points de vue en cette matière, et établissant ses critiques sur un fondement politique.

⁵ Écrivain et journaliste américain spécialisé dans l'humour noir.

« Et vous, jeune fille. Je fais les choses à l'ancienne, et je ne virerai pas le mot 'obéir' du rituel. Pas de ces foutaises féministes, même si vous portez des flingues pour le moment. Ça sera pas toujours comme ça, et quand le moment viendra de revenir au mode de vie normal de notre peuple, vous y reviendrez vous aussi comme les autres. Vous avez un côté têtue. Je peux le voir. Je vous marie, c'est lui qui porte la culotte. Compris ? »

« Compris » dit Rooney.

J'estimai qu'il valait mieux fermer ma gueule.

« OK, allons voir vos parents et bouclons la chose » dit-il.

« Tout de suite ? » demandai-je. « Euh, Monsieur, je pense nécessaire de préciser que, techniquement du moins, je suis catholique. Ça doit être la seule chose que la famille de mon père ait gardée de l'Irlande. »

« Comme l'étaient Martin Luther, Jean Calvin et John Knox⁶ un certain temps » gloussa Gill. « Tu es en bonne compagnie. On n'est pas en Irlande, ici, fiston, et on a d'autres chats à fouetter. C'est ce que je dis à nos camarades qui veulent qu'on danse tous avec des casques à cornes en buvant de l'hydromel. »

« Et les anneaux de mariage ? Je n'en ai pas. »

« Mieux vaut ne pas en utiliser » dit Noble. « Ce sont des indices d'identification potentiels que la Bête pourrait un jour utiliser contre vous. Ne vous en faites pas, jeune homme, le Seigneur et vos familles sauront que vous êtes mariés, et vous le saurez vous-mêmes. C'est tout ce qui compte. Le reste, c'est du gala bien sympathique, mais superflu par rapport au nécessaire. Quand la guerre sera finie et qu'on aura occis la Bête, vous pourrez renouveler vos vœux de mariage dans une église bien comme il faut avec tout le saint-frusquin. Si vous vivez jusque-là. »

Et ainsi nous nous rendîmes dans le plus grand cabanon, entre les murs lambrissés de ce qui avait été le bureau du patron de la société d'abattage, tous ceux qui n'étaient pas de garde rassemblés autour de nous. Le vieil homme tira de la poche de son manteau une Bible KJV rongée aux mites et complètement interdite désormais, et l'ouvrit.

« Mettez-vous à genoux, et mettez votre main droite sur le livre, tous les deux » ordonna-t-il.

Nous obéîmes, gardant nos deux mains gauches unies.

⁶ Fondateur et réformateur de l'Église écossaise.

« Comme nous sommes en temps de guerre, nous allons faire ça vite. Mes biens chers frères, nous sommes réunis sous le regard de Dieu pour unir cet homme et cette femme par les liens sacrés du mariage, et cetera. Shane Ryan, voulez-vous prendre Rooney Wingfield pour épouse légitime, pour l'aimer, l'honorer, la chérir, lui être en aide dans la maladie ou la bonne santé, la richesse ou la pauvreté, et lui être fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ? »

« Oui » dis-je de tout mon cœur et de toute mon âme.

« Rooney Wingfield, voulez-vous prendre Shane Ryan pour mari légitime, pour l'aimer, l'honorer, le chérir, lui être en aide dans la maladie ou la bonne santé, la richesse ou la pauvreté, et lui être fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ? »

« Oui » dit-elle.

Que Dieu me pardonne, mais même après toutes ces années pendant lesquelles nous nous étions connus, je tentai de déchiffrer sa voix pour imaginer ce qu'elle pensait vraiment.

« Je vous déclare mari et femme. »

Je reçus mon cinquième baiser, et nous dégustâmes nous festin de mariage, qui consistait en deux grands seaux de poulet frit, de la salade de chou, et des pommes de terre écrasées réchauffées au micro-ondes dont la graisse avait l'air et le goût d'huile de moteur, ainsi que de larges brocs de soda servis en gobelets sans glaçons. Rooney fut étreinte par sa mère et sa sœur, et ma main fut serrée par celle de tous les hommes présents dans la pièce, et, avant de partir, Carter et Ma nous donnèrent notre cadeau de mariage : Caprice, le doberman de la famille, qui rejoindrait notre petit trio. Après qu'ils furent partis, je me tournai vers Martin Morehouse et lui dis :

« Euh, Red, vu les circonstances, tu voudrais bien prendre le premier tour de garde ? Je te relèverai à minuit. »

« À tout à l'heure » dit-il avec un hochement de tête sombre, soulevant son fusil à pompe et prenant son manteau pour se rendre à la colline. À la porte, Red se retourna. « Je pense que vous savez que je vous tiens tous les deux en très haute estime. Seigneur Dieu, j'espère qu'on réussira et que vous vivrez une vie heureuse et fantastique ensemble dans l'avenir ! »

« C'est ce que nous voulons aussi, Red. Pourquoi crois-tu que nous soyons ici, dans les bois, avec toutes ces armes ? » demanda Rooney avec un grand sourire.

Puis, je lui pris la main et la conduisis vers la caravane.

Le matin suivant, Rooney et moi regardâmes ensemble l'aube se lever, assis sur le sol à côté d'un pin de l'Oregon, nos bras l'un contre l'autre, et nos armes sur les genoux, guettant les méchants hommes d'un empire malfaisant qui voulait nous tuer. Il faisait un froid de canard, mais aucun de nous deux ne le ressentait, et nous avions Caprice en guise de bouillotte chaude entre nous de toute façon. Le soleil perça le brouillard, et, lorsque nous quittâmes le camp dans notre beau SUV spacieux, le ciel au-dessus de nos têtes était du plus pur et ravissant bleu.

Chapitre XXIII

PENDANT LES QUELQUES MOIS qui suivirent, Rooney et moi restâmes collés à Red Morehouse. Nous portions les messages qu'il ne voulait pas faire passer par téléphone ou par ordinateur, même codés, et nous faisons les commissions appropriées. Nous exécutons quelques petites chignoles qui ne génèrent pas trop de capharnaüm, et passions autant de temps ensemble que possible. C'était quasiment une lune de miel prolongée, sauf qu'à tout moment nous pouvions nous faire tuer par ZOG enfonçant notre porte. Ce fut la période relativement la plus calme que j'aie connue durant la guerre. Nous conduisions beaucoup, roulant de nuit de planque en planque, surtout autour d'Olympia et de Seattle, mais, une fois ou deux, plus bas jusque dans le nord de la Californie, et, une fois, dans l'Idaho, où nous pûmes arranger un petit rendez-vous avec Adam Wingfield. C'était avant les LARDEU, et les barrages étaient loin d'être aussi nombreux, surtout disposés dans les environs des récentes chignoles de la NVA après leur perpétration, en sorte que nous savions généralement quelles zones éviter.

La majeure partie de notre travail consistait à assurer la protection et le transport, tandis que Red rencontrait une succession d'individus et de petits groupes dans des maisons, des appartements, des restaurants, des bars, des bancs publics, des parcs, des chambres d'hôtel, des belvédères avec vue sur panorama, des églises, une fois dans un train, et une fois dans un salon de bronzage, allez comprendre. Rooney et moi n'y participions guère. Ce n'était pas notre travail : nous restions dehors et montions la garde. Mais, des années plus tard, il m'est arrivé de voir, dans les journaux ou à la télé, le visage d'hommes politiques ou de hauts fonctionnaires, et de me rappeler une version beaucoup plus jeune de ce visage, dans l'arrière-salle d'un boui-boui,

ou se dessinant sous la pluie à la lumière d'un feu rouge. Red évoluait dans des cercles importants.

Ce qui était en train de se passer, c'était que le Parti mettait discrètement en place les mécanismes et la logistique d'une stratégie à long terme pour libérer notre Patrie. Nous avions à présent un atout par rapport à la période d'avant le 22 octobre, c'était qu'au moins cette fois nous savions comment « ça » allait se passer. Nous savions que nous ne nous retrouverions pas dans une espèce de scénario bizarre de science-fiction post-apocalyptique avec des guerriers errants, ni que nous aurions affaire à un soulèvement de masse contre le régime à travers tout le pays, en aucune façon. Pas d'extraterrestres, pas d'épidémies de guerre biologique, pas de monde post-apocalyptique. Simplement une guerre coloniale standard d'une petite nation contre une puissance occupante plus grande, exactement comme l'avait prévu le Vieux, et scénario pour lequel existaient des tas de précédents encourageants.

Un plan de stratégie unifiée devait être formulé sur la présomption que le régime sioniste en Amérique resterait plus ou moins intact, ce qui n'était aucunement certain, et que notre tâche serait de persuader ce régime que renoncer au Nord-Ouest serait un moindre mal. « Ils réfléchissent dans le cadre d'une guerre de trente ans » nous dit une fois Red avec gravité en parlant de la direction du Parti. « Nous espérons que ce ne sera pas si long, mais nous devons postuler le pire des scénarios, et nous préparer en fonction, ainsi, si ça prend moins de temps, nous en serons agréablement surpris. »

Quand je dis que c'était calme, je ne veux pas dire que nous étions totalement coupés de l'action. J'ai fait le chauffeur pour Carter lors de quelques attaques dans le comté de Lewis, et pour Terry Jackson plus bas, à Longview, plus une à Portland qui a été assez coton. À cette époque, Portland avait un conseiller municipal café-au-lait du nom de Toodles Taliaferro — non, vérifiez, je vous jure, M'dame, j'invente pas ! C'est comme ça qu'il s'appelait. C'est dans les livres d'Histoire. Enfin bref, Toodles n'était pas seulement café-au-lait et aussi gauchiste et politiquement correct qu'il était possible de l'être sur tous les sujets, c'était aussi un sodomite et qui s'était même vraiment « marié » à son « compagnon », un médecin blanc qui était — est-ce bien nécessaire que je le dise ? — proctologue. Très bien, M'dame, riez tant que vous voudrez. Vous ça ne vous ferait pas rire si vous aviez véritablement de tels répugnants amas de protoplasmes pour vous gouverner et enseigner leurs perversions à vos gosses.

Toodles figurait sur la liste de la Brigade de Portland depuis un petit bail déjà, et ils s'apprêtaient à s'occuper de son cas lorsqu'ils furent chamboulés par des descentes très violentes de la police et du FBI, certains d'entre eux arrêtés, et un bien plus grand nombre obligés de partir en cavale, de sorte qu'ils furent tant à court d'hommes qu'ils demandèrent mes services à Carter en tant que pilote. C'était la règle de la NVA que chaque fois que nous subissions un coup important, nous ripostions toujours avec une force équivalente, dans la même zone, et immédiatement, même s'il ne restait qu'un seul Volontaire dans une unité et qu'il fallait en faire venir une centaine d'autres des environs. On ne devait jamais laisser à ZOG une occasion de bramer dans les médias qu'il nous avait détruits ou éliminés à quelque endroit que ce fût. Comme la fois où Calvin Freeman était le dernier membre de la Compagnie C de Spokane, seul réchappé des mailles du filet, et qu'il s'est infiltré dans le studio de la télévision locale la nuit suivante alors que le présentateur vedette caquettait sur l'événement en direct. Le Volontaire Freeman a grimpé sur le plateau et exécuté un régie-cide en plein 19-20 avec une balle de .45 dans la caboche impeccablement maquillée et coiffée du connard. Voilà ce que j'appelais du divertissement !

Enfin bref, cette nuit-là, Toodles fait son grand discours devant le conseil municipal, télévisé bien sûr, faisant l'éloge des flics et du FBI pour leur action contre la NVA, et dénonçant l'affreux racisme et le terrorisme en général. Puis, il invite son « mari » à venir sur scène, et le tient embrassé en lui roulant une grosse galoche sonore, et il crie : « J'ai un message pour tous les fanatiques racistes et homophobes dans notre belle ville de Portland ! Notre amour vaincra votre haine ! »

Pour ce numéro, les deux déviants reçurent un tonnerre d'applaudissements de la foule dressée, qui fit le meilleur effet au journal de 20 h. Jusqu'à ce que le tableau fût interrompu pour signaler que les deux tarlouzes avaient été assassinées alors qu'elles rentraient tranquillement en se tenant la main en direction de leur jolie petite maison bourgeoise, dans un quartier historique victorien du nord de Portland.

Ces satanés imbéciles avaient fait cet affront public, cette vocifération outrancière à la face de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, de la race blanche tout entière, et de toute notion élémentaire de la décence pendant les deux mille ans écoulés, ils savaient qu'on infestait les parages, et ils rentraient chez eux *sans escorte de police* !

Aujourd'hui encore, l'impudence incroyable dont ces deux pédales faisaient preuve envers nous me scie les jambes. Rien que pour cette injure, ils méritaient de mourir. Est-ce qu'ils croyaient donc que c'était une putain de blague ? Croyaient-ils vraiment que nous n'étions que des bourrins avinés qu'on pouvait défier sans risque ? Se croyaient-ils encore dans les années soixante, lorsque les discours étaient sans conséquence ? Eh bien, ces deux tapettes insensées ont découvert qu'il n'en était rien. Elles ont hurlé et chialé comme des bébés quand Big Jim McCann, de la Compagnie A de Portland, et un jeunot appelé Ace de la Compagnie B (qui étaient, apprit-on, les seuls tireurs encore présents à Portland cette nuit-là) coupèrent en deux leurs sales corps pervers à coups de chevrotines tirées au fusil à pompe à bout portant.

Je ne sais pas qui conduisait pour Big Jim, mais pour Ace, c'était moi qui étais derrière le volant. Quelqu'un avait dû repérer la Toyota Camry que je conduisais et nous cafarder, car nous tirâmes le gros lot alors que je roulais pour rentrer à la planque, et nous terminâmes dans une course-poursuite où je fonçai sur Lombard Street à minuit avec une demi-douzaine de voitures de police à mes trousses. Les flics de Portland n'ont jamais accepté d'arrangement à la Lewis, en tout cas pas dans leur ensemble. Trop d'allogènes et de personnels à fonction politique. Je décidai que je ferais mieux de faire quelque chose avant qu'ils ne dressent un barrage ou appellent un hélico : plus longtemps une poursuite dure, moins de chances le poursuivi a. Alors, j'ai fait un demi-tour serré et ai embouti une des voitures de police avec ma bagnole, puis Ace et moi dûmes nous frayer une échappatoire par la fuite et par les balles. Par chance Carter m'avait prêté le TEC-9 et quelques chargeurs, et nous eûmes assez de munitions pour nous en tirer. Je mis à terre un autre flic cette nuit-là, mais blessé seulement. La Brigade de Portland ne savait pas combien de planques sûres il restait, et combien avaient été compromises, en conséquence je traînai dans les rues le jour suivant comme un ivrogne, avec la ville en plein vacarme gauchiste politiquement correct au sujet des deux tantouzes crevées, et toutes les forces de police de la ville occupées à me traquer. Carter fut obligé de venir me chercher dans une rue du centre-ville la nuit suivante pour me ramener à Dundee.

Ce n'étaient en rien des attaques comparables à l'ampleur de celle contre Rothstein, seulement des nuisances suffisantes pour que ZOG

n'oublîât jamais que nous étions là. Généralement, nous gardions la tête baissée, et menions toutes nos actions à basse intensité.

« Si nous survivions à la première année, nous pourrions aller jusqu'au bout » avait gravement dit Carter.

ZOG ne parut jamais savoir quoi faire de nous durant cette première année, après le 22 octobre. Ils eurent l'air sincèrement sonné que la plèbe blanche pût se révolter. Ils avaient pris l'habitude de voir les gentils toubabs dociles chanter *Old Pink Joe*¹ en wentwant des champs le soiw tandis que le patwon et le wabbin étaient assis sous la vèwanda, tenant leuws whiskys à la menthe, mais maintenant Old Pink Joe s'était évadé de la plantation, on entendait des tambours résonner dans le lointain des marais, et il y avait un fumet de feu et de sang dans l'air.

Les autorités employaient tout ce qu'elles faisaient déjà, à plus forte dose seulement. Avec encore plus de lois antiterroristes et contre les crimedehaines par le boisseau, bien sûr. Les paliers des peines étaient systématiquement relevés, les cinq ans passaient à dix, dix ans requis pour possession de « documents imprimés de nature à être employés par des terroristes », avec vingt ans fermes pour possession des *Protocoles*, d'une Bible KJV sans permis (certaines bibliothèques étaient autorisées à posséder des exemplaires, strictement contrôlés, de ces deux ouvrages) ou d'un enregistrement de la *Passion du Christ* de Mel Gibson. Ils promulguèrent même une loi fédérale allant plus loin que le crimepensée et rejoignant le vieux crime orwellien de *facecrime*, qui interdisait la « toute communication silencieuse, par expression faciale ou corporelle, de soutien au terrorisme intérieur, d'outrage silencieux au Gouvernement des États-Unis ou au Président des États-Unis, et tout outrage silencieux manifesté par l'expression faciale ou corporelle et dirigé contre une minorité raciale, religieuse ou sexuelle de manière à lui infliger une anxiété mentale » et cetera. Ils diffusèrent même une campagne de télévision autour de cette loi, sur l'air de la chanson *Put On A Happy Face*, bien qu'elle fût si grotesque, même selon les normes de ZOG, que je doute que personne ait jamais été poursuivi en application de ses dispositions.

La ligne des médias alternait entre un patriotisme sentimental sirupeux, et une tempête de rage fracassante. La chute imminente de la NVA était sans cesse à deux doigts d'advenir, à en croire les bavards

¹ Référence à l'œuvre inspirée des chants d'esclave *Old Black Joe*.

de la boîte à cons. Tous les mois ou deux, il y avait une gerbe de raids spectaculaires de la police et du FBI, certains des nôtres se faisaient prendre ou tuer, le plus souvent en même temps que bon nombre de passants complètement innocents, sachant que les fédéraux étaient des allumés de la gâchette notoires. Après quoi il y avait toujours une grande conférence de presse, avec des types onctueux en costard qui avaient l'air d'un chat qui vient de manger de la crème. Ils lisaient de fiers et fanfarons communiqués, disant qu'ils étaient sur le point d'écraser la NVA et le Parti comme des insectes. On voyait de longues tables d'armes et de munitions prétendument capturées, complaisamment exposées au regard des caméras, avec des drapeaux tricolores et des « textes haineux » assortis de croix gammées.

Il y eut une légère ombre au tableau lorsqu'un journaliste curieux, qui avait assisté à plusieurs de ces conférences, eut des soupçons, et alla voir ces armes de plus près. Il fit ensuite remarquer au maître de cérémonie du FBI, en direct, devant les caméras, qu'elles portaient les mêmes numéros de série que d'autres armes déjà présentées dans un numéro de spectacle similaire ayant présenté ces mêmes armes comme ayant également été capturées lors de précédents raids. Le Ministre de la Justice fut proprement indigné de cette révélation, et prit immédiatement des mesures correctives : l'insolent journaliste fut arrêté et mis en examen en vertu du Patriot Act.

Puis, par une chaude journée de juin, Red nous demanda de le conduire à nouveau au vieux camp de bûcherons. C'était la première fois que nous y retournions depuis que Rooney et moi nous y étions mariés, mais je savais que d'autres équipes l'utilisaient de temps en temps.

« Il y aura une petite réunion ce soir, davantage des nôtres que je ne souhaiterais en voir au même endroit, mais il y a là quelqu'un qu'il faut que je voie » nous dit Red.

C'était certain : quand nous nous engageâmes sur la route forestière, nous fûmes arrêtés par deux ou trois Volontaires à la mine sèche que je n'avais jamais vus avant, armés de M-16. Ils connaissaient Red, et lui firent signe de passer. Il y avait une cinquantaine de Volontaires dans le camp, plus qu'il ne s'en était trouvé ensemble au même moment dans tout le comté de Lewis depuis le 22 octobre.

Nous nous réunîmes dans un des hangars qui avait servi d'entrepôt à la société d'abattage. L'homme que nous étions venus rencontrer avait la trentaine, il était petit et costaud, avec des yeux d'un bleu de glace.

Le peu de cheveux qui lui restaient sur le côté droit du crâne étaient roux et coupés courts. Il avait une épouvantable cicatrice de brûlure sur tout le côté gauche du visage et l'arrière de la tête. Ça lui donnait l'air d'un homme des cavernes.

Il y avait une espèce d'estrade en contreplaqué au fond du hangar. Aucune idée de ce pour quoi l'entreprise l'utilisait. Red y monta et s'adressa à nous.

« Camarades, j'ai d'importantes nouvelles. C'est l'heure du grand spectacle. Le comté de Lewis vient d'être promu au rang de zone d'opérations par le Conseil de l'Armée, et la Compagnie E est désormais officiellement une unité de service actif. » Ces propos furent accueillis par une nuée d'applaudissements enthousiastes. « Carter Wingfield va nous quitter pour aller assurer ses fonctions de quartier-maître auprès de la Brigade Détroit Sud, il sera donc beaucoup plus souvent à Olympia et à Tacoma. Il est également promu au grade de lieutenant. Son remplaçant en tant que quartier-maître armurier de la Compagnie est l'homme que vous voyez ici et qui ressemble à un méchant Père Noël avec des tatouages. Son nom de Volontaire est Smackwater Jack. »

« Appelez-moi Smack » dit Smack. « Je ne suis pas lieutenant, ni sergent, ni rien. Juste Smack. » Il y avait un tas de gars qui, comme Smack, refusaient tout grade formel. Je fus de ceux-là, lorsqu'on m'en offrit un, une fois. « Volontaire » me suffisait bien assez.

« J'occuperai moi-même les fonctions d'Officier politique de la Brigade, en conséquence vous me verrez également moins dans les parages, même si, en ce qui me concerne, le comté de Lewis est mon foyer et ma base de rattachement » poursuivit Red. « Vous avez été convoqués ici pour faire la connaissance du nouveau commandant de la Compagnie Écho, le lieutenant Dorsey Thompson. Il était également lieutenant dans l'Armée américaine, a servi dans les Rangers, et possède une expérience étendue du combat. Il a réalisé avec succès de nombreuses missions pour la NVA, et a à présent reçu la tâche de créer et de mettre en place une stratégie de combat pour libérer le comté de Lewis des forces d'occupation. Lewis et sa position sur l'Interstate entre le nord et le sud peuvent s'avérer stratégiques. Comme je l'ai dit, à partir de maintenant, la Compagnie Écho est considérée comme une unité de service actif, même si nous conservons un vaste contingent de soutien, qui devrait en vérité continuer à croître avec le temps. »

« On va avoir chez nous une de ces Colonnes Volantes dont on entend parler sans arrêt, entre nous ? » demanda Teddy l'Ourson.

« Pas tout de suite, soldat » répondit Thompson en s'avancant avec assurance et aisance. « Mais ça pourrait bien être le cas dans le futur, cela dit. Le capitaine Morehouse m'a présenté sous le nom de Dorsey Thompson, mais vous êtes des camarades et vous pouvez m'appeler Tank. J'ai glané ce nom parce que j'étais commandant de char en Égypte et dans la bande de Gaza il y a quelques années, quand j'étais encore assez idiot pour combattre pour la Bête. Un jour, mon char a roulé sur une mine artisanale de cinq cents kilos de napalm. J'ai été le seul survivant, et c'est de là que me vient ceci » dit-il en montrant son visage. « Il me resterait quelque chose de ma gueule si l'Oncle Sam n'avait pas raboté les soins médicaux onéreux de ses soldats blessés, et décidé qu'une reconstruction faciale représentait de la « chirurgie esthétique non-essentielle au bien-être et aux performances du soldat », je crois que c'était le terme. Il va sans dire que je ne porte guère l'Améwique dans mon cœur depuis, et ma femme encore moins.

« Comme le capitaine vous l'a indiqué, à partir de maintenant, le comté de Lewis est considéré comme un théâtre d'opérations par la NVA. Stratégiquement, notre objectif est simple » poursuivit Tank. « L'Interstate 5 est la principale artère dans cette partie du monde entre la Californie et la frontière canadienne. Attendu que les États-Unis ont si imbécilement démantelé leur système ferroviaire pendant le siècle dernier en faveur de ces énormes camions, monstres de quarante-quatre tonnes, qui brûlaient des tonnes d'essence et mettaient des milliards dans les poches de la famille Bush et de ses amis, l'écrasante majorité du transport civil et commercial le long de la côte ouest se fait par l'I-5. Nous allons étrangler cette artère. Nous allons couper le mouvement et le ravitaillement ennemis par voie terrestre entre les zones métropolitaines de Portland et de Seattle. Nous allons rendre aussi ardu que possible à ZOG de faire passer des hommes et du matériel par là. Nous allons faire de cette partie de l'ouest de l'État de Washington une zone de survol uniquement. »

« Quand nous en aurons fini, tous les hommes de l'armée des États-Unis et toutes les personnes affiliées au gouvernement américain feront des détours de centaines de kilomètres pour éviter le comté de Lewis. Il se pourra que nous ne puissions pas entièrement atteindre cet objectif dans les premiers temps, mais nous finirons par construire un bloc de soutien solide, et un refuge sûr pour les forces de la République

dans ce comté. Les habitants du comté nous soutiendront, pour la simple bonne raison que ceux qui ne nous soutiendront pas cesseront d'habiter ici d'une manière ou d'une autre. Nous nous servirons également du comté de Lewis comme d'une zone de transit, d'où la NVA pourra planifier des opérations d'envergure à la fois vers le nord contre les concentrations ennemies à Olympia et Tacoma, et vers le sud contre Portland et le bassin du fleuve Columbia, avec ses centrales électriques et ses villes moyennes comme The Dalles. Cela fait partie de la stratégie générale du Conseil de l'Armée consistant à isoler ZOG dans les grandes métropoles, et de rendre le mouvement et le contrôle de la population blanche par le pouvoir américain, difficile d'abord, impossible ensuite. Notre travail ici sera une sorte de projet pilote, un laboratoire, où nous expérimenterons divers moyens de débarrasser du joug américain une vaste zone rurale, et l'y remplacer par le nôtre. »

« En conséquence, il va y avoir une réorganisation de cette Compagnie. Vous serez affectés à une des cinq équipes de combat, ou, sinon, à une unité de soutien. S'il-vous-plaît, camarades, ne croyez pas qu'on vous tienne en moindre estime si on vous assigne à une unité de soutien. En réalité, cela voudra dire que nous avons de l'estime pour vos propres capacités et qualités particulières. Je sais que chacun de vous a le courage d'un lion, sans quoi vous ne seriez pas là aujourd'hui. Le soutien nous est capital. Les équipes de combat porteront la guerre droit contre l'ennemi, mais ils auront un besoin brûlant de combattants de soutien pour leur passer les munitions. En outre, une affectation n'est pas gravée dans le marbre. Les faits voudront qu'il ait des pertes dans les équipes de combat, comme ç'a déjà été le cas partout dans la Patrie. Ne vous en faites donc pas, si vous vous sentez toujours prêts à jouer de la gâchette dans quelques mois, des places se seront libérées. Red, Carter et moi allons à présent passer le reste de cette soirée à parler avec vous tous de vos nouvelles affectations. »

Plus tard, Red me prit à part avec Rooney.

« Écoutez, les gars, vous avez vraiment fait un excellent boulot avec moi ces derniers mois » dit-il. « Je voudrais vous garder dans mon entourage personnel, et vous promouvoir tous les deux au grade de sergent. Je dois également ajouter que si vous restez avec moi, vous serez beaucoup plus proches du centre de l'action dans cette petite révolution, et bien mieux placés pour lancer vos carrières après que la République aura été établie. Vous pourrez rencontrer un tas d'officiels du Parti, et vous nouerez des contacts qui vous rendront service pour le reste de votre vie. »

Il ne précisa pas que, même si nous serions exposés à un danger beaucoup plus grand, nous serions, au quotidien, plus ou moins en marge de la ligne de front, et donc un peu plus en sécurité. Je me demande si cette idée lui avait traversé l'esprit. Ou celui de Carter.

Ma résolution était déjà faite.

« Red, tu sais que j'irai partout où le Parti m'ordonnera d'aller, et que je ferai tout ce qu'il me sera ordonné de faire, mais je voudrais rester ici, là où je suis né, et combattre les salopards qui ont fait de ma vie un tel enfer. Je n'ai jamais pensé à me faire une carrière. Ça n'était pas la peine avec ces cochons de Juifs qui dirigeaient le pays. Le meilleur que l'Améwique pût me proposer, c'était de passer la serpillière sur le sol de fast-foods et décharger ces putains de camions pleins de camelote étrangère en plastoc à bas prix, et, ouais, bien sûr, je veux quelque chose de mieux que ça. Mais, là maintenant tout de suite, on a une guerre à gagner. Quand elle sera finie, je repenserai à tout ça. Mais, Roon, je vais être franc » dis-je en me tournant vers elle. « T'es futée comme un renard, tu mérites de grimper les échelons, et je crois que tu pourrais vraiment faire de bonnes choses en bossant avec Red et le Bureau politique, et, même si ça implique qu'on soit souvent séparés, je me sentirais foutrement mieux à te savoir quelque part à l'abri dans les coulisses, sans avoir à m'inquiéter que tu ne te fasses serrer ou descendre dans une ruelle. »

Elle secoua la tête.

« C'est pas comme ça que ça marche, Shane. Nous sommes mariés. J'étais sérieuse, et t'avais intérêt à l'être aussi, sinon je te botterai le train. Tu ne me relègueras pas en arrière-plan. Où tu iras, j'irai » dit-elle.

« C'est dans la Bible, ça ? » dis-je avec un sourire.

« Je ne sais pas². Mais c'est ma réponse. » Elle se tourna vers Red :

« J'apprécie ta sollicitude et celle de Papa, mais je suis la femme de Shane, et s'il est envoyé dans un groupe de combat, j'irai dans le même groupe de combat avec lui. »

Et donc, après quelques palabres entre nous, Tank, Red et Carter, nous fûmes répartis avec Johnny Pill et un nouveau, un type de Chehalis, qui prenait pour nom Ajax. La copine de John, Mary, serait notre agent de liaison officieuse et notre coursière. Enfin, « sa copine. » Elle avait au moins quarante ans, mais c'était une excellente et très brave femme que j'ai toujours appréciée.

² En fait, si : Ruth 1, 16.

J'ai, jusqu'à présent, dans mes divagations, mentionné les noms de beaucoup de mes anciens camarades, parce que les avais rencontrés à la Chowder Society, ou lors de nos séances de tir dans les bois ou de nos des virées à graffitis, et je savais qui ils étaient avant le 22 octobre. Mais, à partir de maintenant, nous ne connûmes pratiquement plus jamais les vrais noms de tous ceux avec qui nous travaillâmes, uniquement leurs noms de guerre, Ajax en était un bon exemple. Je n'ai jamais su quel était son vrai nom, et je ne suis pas certain de vouloir le connaître. Ajax était un type à l'air un peu rondouillard, aux cheveux châains, avec une peau très blanche, des lunettes en émail, de l'acné, un peu plus âgé que moi, mais encore imberbe. Il avait un pétilllement dans le regard et un rire joyeux. Il ressemblait au stéréotype du geek grassouillet collectionneur de bédés qu'on voyait dans tous les films d'ados dégoûtants, ce qui était une apparence utile pour éviter qu'un fédéral ou n'importe quel autre connard à bannière étoilée suspecte quoi que ce soit jusqu'au moment où il se fait tirer dans le caisson.

Il avait rejoint la NVA après le 22 octobre, recruté personnellement par Red, ce qui était la meilleure référence dont pût se vanter un Volontaire, mais de là à ce que nous fussions appariés il avait déjà fait ses os plusieurs fois, de sorte que nous pouvions raisonnablement présumer que ce n'était pas un indic. C'était encore au moment où ils essayaient toujours de conduire des procédures pour mettre en jugement ceux des nôtres sur qui ils mettaient la main, enfin, certains d'entre eux. Ceux qu'ils ne tuaient pas en prison. Ça faisait mauvais genre à la barre que le premier témoin de l'accusation fût accusé de meurtre. Plus tard dans le temps, ni le FBI ni les LARDUS n'eurent plus le moindre scrupule à autoriser leurs agents à buter des gens sur place pour s'attirer la gloriole d'avoir affaibli la NVA, et en tirer profit professionnellement.

Ajax était un type d'homme qu'on rencontrait à l'occasion dans la NVA, un vrai tueur insensible. Je ne parle pas d'un détraqué ultraviolent à tatouages comme OC Oglevy et sa bande d'Hayden Lake qui jouaient et faisaient à répétition des farces morbides avec des membres coupés, mais d'un type qui pouvait tuer deux personnes d'une balle à l'arrière de la tête, puis aller savourer un bon plateau-repas en dissertant sur le monde perdu de l'Atlantide. Je ne sais pas comment il était devenu comme ça, ni tous les autres. Parfois, je me dis que tous ces jeux vidéos auxquels jouaient les enfants à mon époque, où il fallait flinguer et exploser des hommes et des monstres virtuels qui voulaient vous tuer,

ont gratifié ma génération d'une tendance sociopathe de première catégorie. OK, je vous l'accorde, je n'étais pas moi-même la Petite Rebecca du ruisseau ensoleillé, et Rooney non plus.

Vérole, j'ai appris à réduire en charpie la tête de Bobby Fernandez avec un éclat de béton en regardant le catch à la télé. Mais, même si quelqu'un comme ça peut se révéler un vrai atout dans un groupe comme le nôtre, on n'est jamais vraiment très à l'aise en sa présence. Pour ce que j'en sais, peut-être qu'il n'était lui-même pas très à l'aise en ma présence. Mais j'ai dû me mettre au vert pendant un bon bout de temps après l'attaque contre Rothstein, et je fus assez soulagé quand je découvris, en rentrant dans le comté de Lewis, qu'Ajax avait été transféré à Seattle, où il y avait plein de boulot pour de bons tireurs entièrement dénués de tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un scrupule.

La réorganisation eut lieu en juin, huit mois après Cœur d'Alène, et c'était un signe que le Parti se relevait de la glorieuse défaite des Seize Jours, et commençait à nous coordonner. Pendant les quelques années suivantes, mes camarades et moi-même nous consacraâmes à l'objectif unique de détacher le comté de Lewis, État de Washington, des États-Unis d'Amérique, et de faire de notre République une réalité. Et nous y parvînmes.

Cinquième partie

Par la montagne

*Going cross the mountain, O fare thee well.
Going 'cross the mountain, you can hear my banjo tell.
Got my rations on my back, my powder it is dry.
Going 'cross the mountain, Prissy don't you cry.
Going 'cross the mountain, to jine the boys in gray,
When the fighting's over and done, I'll come home to stay.
Going 'cross the mountain, if I have to crawl.
Gonna give old Honest Abe a taste of my rifle ball.
Going 'cross the mountain, O fare thee well.
Going 'cross the mountain, you can hear my banjo tell*

Je m'en vais par la montagne, porte-toi bien,
Je m'en vais par la montagne, mon banjo chante ce refrain,
J'ai mes rations sur le dos, de la poudre sur les doigts,
Je m'en vais par la montagne, Prissy, ne pleure pas.
Je m'en vais par la montagne, pour rejoindre les gris,
Une fois finie la guerre, je reviendrai à la Patrie,
Je m'en vais par la montagne, quitte à m'y traîner,
Donner au vieil Abraham à tâter de mon mousquet,
Je m'en vais par la montagne, porte-toi bien,
Je m'en vais par la montagne, mon banjo chante ce refrain.

BALLADE DE MONTAGNE DES APPALACHES, 1861 ¹.

¹ Là encore, il s'agit d'un détournement : la version originale parlait de s'engager pour le Nord et de tuer Jefferson Davis.

Chapitre xxiv

ET C'EST À CE MOMENT-LÀ, M'dame, que ça devient difficile pour moi. Logiquement, j'imagine que je devrais vous faire un compte-rendu au jour le jour et coup par coup de tout ce que Rooney et moi avons fait comme Volontaires en unité de service actif. Mais ça pose quelques problèmes. D'une part, il m'est impossible, sur la Sainte Vierge, de me rappeler où j'étais et ce que j'ai fait pendant chaque jour de cette guerre. C'était il y a soixante-dix ans, et l'essentiel de ce dont je me souviens de ma vie à cette époque, c'est beaucoup de conduite en voiture, de bouffe médiocre réchauffée au micro-ondes, suffisamment de café noir pour que je sois sûr de m'être empoisonné avec, des nuits blanches en sentinelle, posté à une fenêtre, dans des bois, ou sous un porche dans une rue pluvieuse, de longs intervalles d'ennui durant lesquels nous nous préparions à sortir et à agir, puis, enfin, des moments d'action frénétique quand nous étions sortis et agissions enfin. Les deux camps passaient le plus clair de leur temps à essayer de s'infiltrer l'un l'autre et de se tuer par surprise. Tout ça pouvait arriver si vite qu'on était mort sans même s'en rendre compte. Il y avait constamment une basse intensité de peur, d'appréhension nerveuse, même quand on avait l'air d'être temporairement en sécurité, et ça intégrait une sorte de trame générale de vie, quelque chose qu'on acceptait, comme un léger mal de dents qui ne disparaît jamais. Vous avez déjà essayé de vivre jour après jour avec un mal de dents ? Quiconque, dans chacun des deux côtés, aurait dit qu'il n'avait pas peur était soit un psychopathe, soit, plus probablement, un foutu menteur. Nous avions les nerfs à vif. Rooney et moi fûmes chanceux. Nous étions là l'un pour l'autre et pas l'un contre l'autre. Beaucoup de ces couples d'aventure ne tinrent pas. China et Ted, par exemple. Ils ne durèrent que quelques mois,

quoiqu'ils se fussent passés du passage devant un prêtre comme Rooney et moi y avions tenu au préalable, et, apparemment, c'était davantage du fait de China que de Ted. Carter n'approuvait pas cela, et Ma encore moins, mais China, à sa (discrète) manière, était la vraie rebelle, et la guerre avait fait d'elle une adulte à quinze ans. Avec ZOG, certains gosses ne mûrissaient jamais, de toute leur vie, celle-ci n'était qu'une sorte de longue adolescence. C'est une autre chose à quoi nous avons mis fin.

Rooney et moi avions longtemps fantasmé sur un week-end coquin. Après que la révolution aurait triomphé, nous avions décidé que nous partirions dans un hôtel, quelque part, près de la mer. Nous nous y ferions une réserve de nourriture et de boisson pour une semaine, accrocherions à la porte le panneau « Ne pas déranger », et nous nous livrerions à notre orgie à nous, où nous pourrions enfin nous mettre tout nus et faire l'amour sans avoir constamment à surveiller nos montres et à épier les bruits du dehors, ni à sauter sur nos flingues et aller vérifier les environs si Caprice aboyait. Après l'acte, nous pourrions nous endormir tous les deux, ensemble, sans tour de garde, sans armes à portée de main, puis nous pourrions nous habiller, aller marcher sur la plage, et aller dans un restaurant, nous asseoir, commander un repas, puis rentrer à la chambre et recommencer sans avoir à redouter que la mort et la torture arrivent par la porte. C'était notre fantasme. Je suis navré d'avoir à dire que nous ne l'avons jamais poussé jusqu'à imaginer une maison et des enfants. Nous comprenions tous deux qu'à ce moment-là de l'histoire, nous n'avions pas ce privilège, et qu'y rêver ne nous causerait que de la souffrance, par conséquent nous l'évitions.

Après tout ce temps, tout se bouscule dans ma tête. Ouais, y a des chignoles que je me rappelle mieux que d'autres, et je tâcherai de vous en parler, mais je crois que le mieux que je puisse faire, c'est de vous décrire de manière générale ce que nous faisions et pourquoi nous le faisions. Enfin, de ce que j'en comprenais à mon échelle de simple porte-flingue sur le terrain. Si vous voulez le grand jeu des réflexions stratégiques profondes, vous pouvez aller à la bibliothèque et consulter tout un tas de mémoires de guerre. Je crois bien que tous les membres du GQG qui ont survécu à la guerre les ont publiés dans des bouquins si épais qu'on pourrait s'étouffer avec. Mouais, j'imagine qu'ils en ont bien le droit. Ce sont eux qui ont vaincu ces fumiers, après tout.

Comment est-ce qu'on bat le plus puissant empire que le monde ait jamais connu, sur son propre sol, avec seulement une poignée d'hommes et de femmes braves et à peu près rien de plus ? *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace*¹ ! C'était ce que disait Danton au début de la Révolution française. Danton a perdu son sang-froid, et, au final, il y a perdu sa tête. La NVA n'a jamais perdu son sang-froid, nous avons donc conservé nos têtes, et nous avons gagné.

Nous étions toujours audacieux, et, comme le dit la devise des commandos britanniques, la fortune sourit aux audacieux. Je ne me souviens plus de ce que ça donnait en latin². De l'audace, plus une très forte dose de fureur pure et simple. Nous faisons en sorte d'être sûrs que l'ennemi avait peur de nous, et que, lorsqu'il partait en patrouille ou en surveillance, il priât de ne pas tomber sur nous. Red Morehouse avait décrit notre future stratégie lors de nos agapes de la Chowder Society, avant l'allumage des poudres de Cœur d'Alène :

« Rappelez-vous, jeunes gens, ce que nous livrons, c'est une guerre coloniale. Il y a plein d'exemples et de précédents dans le dernier siècle de guerres coloniales livrées et remportées, si nous avons seulement le bon sens de les apercevoir, et, grâce à Dieu, il semble que nous soyons enfin en train d'acquiescer ce bon sens-là, même à la onzième heure et cinquante-neuvième minute. Nous ne cherchons pas à détruire entièrement un colossal gouvernement tyrannique et un empire malfaisant. C'est très au-delà de nos capacités, largement en raison du fait que nous ayons passé les soixante ans qui ont suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale à nous branler la nouille, mais nous n'allons pas nous étendre là-dessus. Ce que nous essayons aujourd'hui de faire, c'est de persuader une puissance occupante de renoncer à une part spécifique de territoire car cette puissance est vieille, fatiguée, embrouillée, et qu'au bout du compte, renoncer à ce territoire paraîtra l'option la moins mauvaise. »

« Et alors, comment est-ce qu'on persuade les États-Unis que renoncer au Nord-Ouest est l'option la moins mauvaise ? » avais-je demandé.

« Ce ne sont jamais les généraux qui capitulent dans une guerre coloniale, Shane » m'avait-il répondu pour ce qui devait être la cinquantième fois. « Ce sont les comptables. Avec du courage, de la ténacité,

¹ En français dans le texte.

² *Audentes Fortuna juvat.*

et un peu de chance du côté des insurgés, ça finira tout bonnement par devenir trop cher pour la puissance occupante de maintenir son emprise sur la colonie, trop cher, non seulement financièrement, mais aussi en hommes, en capital politique et en prestige. Là, tout de suite, les États-Unis sont si empêtrés dans ce qui semble être leur dernière tentative pour sauver Israël de la destruction que lorsque ça pétera finalement dans le Nord-Ouest, le Gouvernement à Washington considérera probablement que la menace sur ses frontières continentales est moins importante que le besoin de sauver les fesses des Juifs. Notre objectif stratégique sera de contraindre un retrait américain du Nord-Ouest tout simplement en leur rendant un maintien trop malcommode. »

Comment abat-on un mur de tyrannie ? la première chose à faire est de découvrir ce qui le fait tenir debout.

Dans le cas des États-Unis, leur structure politique et sociale tout entière reposait sur une seule et unique fondation : le tout-puissant dollar. La seule chose qui s'approchait un tant soit peu de la moindre valeur spirituelle ou morale en Amérique était la version bizarre du judéo-christianisme messianique qu'avait la droite religieuse, et celle-ci n'était toujours qu'une minorité, puisque la plupart des gens étaient capables de voir qu'ils avaient une case en moins. Mais au-delà de ça, personne dans le comté de Lewis n'avait de motivation pour se battre pour un système qui les avait pinés toute leur vie. Même si la Loi Dees et une centaine d'autres lois répressives leur défendaient de dire à voix haute ce qu'ils pensaient, presque tous les Blancs étaient écœurés et furieux de ce qu'ils voyaient autour d'eux tous les jours, et de la façon dont ZOG les faisait vivre. Une grande partie des habitants du coin nous a toujours acclamés en secret. La majeure partie d'entre eux ne nous aideraient jamais directement, en tout cas pas avant qu'il devînt manifeste que nous gagnerions. Mais ils ne s'opposeraient jamais à nous non plus, et ils n'aideraient pas non plus la Bête. Certes, les chances étaient contre nous, mais pas autant qu'on aurait pu le croire. ZOG a toujours été beaucoup plus faible et plus vulnérable qu'on ne l'eût jamais imaginé, et lorsque nous nous mîmes vraiment à mettre le paquet sous la direction agressive de Tank Thompson, nous découvrîmes que nous n'avions jamais entièrement réalisé notre propre force. J'ai toujours trouvé ironique que ZOG parût si souvent appréhender notre potentiel de nocivité bien mieux que nous.

L'idée était de faire s'écrouler le système, pas juste le fissurer. Cela impliquait que nous dussions déterminer à qui et quoi s'en prendre, et ça ne signifiait que très rarement des fusillades spectaculaires avec les flics du genre de celle de Fulton's Market. Les flics, et, plus tard, les LARDEU n'étaient dans l'ensemble que des gênes et des interruptions de notre travail, que nous tentions d'éviter autant que possible pour pouvoir nous concentrer sur notre tâche de mettre à terre la Bête. Bon, les LARDEU étaient une gêne de sacrée envergure. Mais Red avait dit vrai l'autre nuit. Ce n'était pas une question de lâcheté. Notre but n'était pas uniquement de massacrer nos ennemis, mais de créer notre nouvelle nation. ZOG, d'ailleurs, se fichait pas mal de ses soldats. Ils étaient aussi dispensables que du PQ, et, avec le chômage massif qui sévissait partout dans l'Empire, le régime pouvait toujours en glaner d'autres. Les fédéraux se foutaient de combien nous butions de flics, de soldats ou même de Lardons. Il fallait les frapper là où ils s'en souciaient.

Pour commencer, nous concentrâmes nos attaques, non pas contre des points spécifiques de l'appareil de contrôle du gouvernement judaïque, mais sur les classes sociales, les institutions et les infrastructures qui maintenaient debout les arcanes du pouvoir. En tout premier lieu, parmi icelles, se trouvaient les masses d'immigrés allogènes du Tiers-Monde en majeure partie clandestins, qui fournissaient la main-d'œuvre bon marché qui assurait la viabilité du système capitaliste, et constituaient une très bonne raison pour les richards qui dirigeaient vraiment le pays de n'impulser aucun changement. Nous frappâmes les hommes d'affaires et les grandes entreprises qui les employaient, la riche élite dirigeante intégralement mercenaire et qu'on pouvait persuader de changer de camp dès lors qu'il était clair que nous représentions une menace grave pour son pognon. Lorsque les comptables décidèrent finalement que les États-Unis devaient abandonner le Nord-Ouest, ce fut la riche élite qui fit passer le message à la classe politique, ainsi, l'en convaincre fut une priorité cruciale. Après les allogènes, en termes d'importance, venaient les médias. Puis c'étaient les avocats et le système judiciaire, surtout les tyrans en robe noire. Puis les politiciens vénaux et corrompus. Le Fisc, l'administration de perception des impôts et l'infrastructure financière. Les églises judéo-chrétiennes et ces foutus escrocs de prédicateurs et télévangélistes qui racolaient et truandaient pour Israël. Voilà sur quoi nous concentrâmes notre feu. Si je devais citer un autre facteur décisif

à la victoire de la NVA et à la naissance de la République du Nord-Ouest, je dirais que ce fut notre résolution. Nous gardions toujours les yeux fixés sur l'objectif global, et ne nous laissions pas distraire vers un chambard pour le plaisir.

La première chose que nous fîmes fut de purger le comté de Lewis des allogènes, ce qui acquit à la NVA un immense gain de propagande et de soutien public. Premièrement, la présence des métèques offrait au régime un fonds d'informateurs, d'auxiliaires et de combattants à employer contre nous, et il importait qu'on privât le Gouvernement de cette ressource. Deuxièmement, cette épuration démontra notre puissance. Nous donnâmes aux crasseux l'ordre de disparaître, et, par la Vierge, ils disparurent, et ZOG fut publiquement impuissant à l'empêcher. Troisièmement, la NVA y gagna en effet beaucoup en popularité, ainsi que de nombreuses recrues. Personne, dans le Nord-Ouest, n'appréciait véritablement d'être submergé d'immigrés du Tiers-Monde qui ne parlaient pas notre langue, sapaient notre mode de vie, volaient nos emplois, recevaient tout un tas d'allocations refusées aux Blancs, trafiquaient de la drogue et créaient une marée de familles aux petits-enfants métis. Ultime avantage, le départ des métèques signifiait que plus d'emplois, de biens et de services devenaient disponibles pour la population blanche. On recommençait à voir des Blancs derrière les guichets des restaurants, sur les chantiers, parmi les cantonniers et dans les entrepôts, sans parler des conserveries et de ce qui restait de l'industrie d'abattage. Quand nous en eûmes fini, des Blancs qui avaient bien cru qu'ils ne retrouveraient plus jamais du travail recommençaient à ramener de l'argent à la maison et à relever la tête, et ils savaient fort bien qui ils devaient en remercier. J'avais initié le mouvement avec mon appel à cet assistant du patron du Fulton's Market. À présent, il nous fallait inverser un processus démographique à grande échelle qui s'était appliqué pendant un demi-siècle. Avec du tempérament, il nous fallut environ trois mois pour rendre le comté de Lewis de nouveau entièrement blanc.

À ce moment-là, les rares Noirs et Juifs du comté avaient déjà capté le message, et il n'en restait presque aucun. En fait, si ma mémoire est bonne, je ne crois pas que nous eûmes à tuer un seul Juif dans tout le comté. Les quelques-uns qui vivaient là avant le 22 octobre possédaient la sensibilité typique de leur peuple, ils captèrent rapidement les vieux signes annonciateurs du pogrom, et se grouillèrent de partir.

C'est une des choses qui me tape toujours sur les nerfs quand aujourd'hui la propagande de ZOG geint et gémit sur l'Holocauste du Nord-Ouest, où la NVA aurait soi-disant collé les youtres dans des fours, les aurait transformés en lampes de chevet et en savon et enterrés dans des fosses géantes, et toutes les fariboles du même acabit (bon, je vous l'accorde, il y a bien eu OC Oglevy et sa chope à bière faite d'un crâne de rabbin, mais Oglevy était un détraqué). On n'a tout bonnement jamais chopé tant de Juifs que ça. Dès qu'ils eurent réalisé que leur Gouvernement de *shabbat-goys*³ ne les protégerait pas, les Juifs s'enfuirent hors du Nord-Ouest comme des lapins. Pourquoi donc croyez-vous que le BPG ait dû traquer le docteur qui avait assassiné mon père à Philadelphie, des années plus tard ? Nous n'eûmes même pas à descendre tant de Mexicains que ça. Encore une fois, je dois préciser que les personnes issues de cultures du Tiers-Monde plus primitives n'avaient aucune difficulté à comprendre la situation. Là d'où ils venaient, ils étaient habitués à se faire bousculer par des porte-flingues avec ou sans uniforme. Pour eux, la guerre raciale était une évidence, ça faisait des années qu'ils la menaient sciemment à basse intensité contre nous. C'étaient seulement ces crétins de Blancs qui n'arrivaient pas à se coller cette idée dans la caboche. Les chicanos d'ailleurs demandaient depuis longtemps leur propre nation dans le Sud-Ouest, appelée Aztlan, par conséquent les Mexicains et la NVA savaient à quoi s'en tenir l'un à propos de l'autre. D'une certaine et étrange manière, nous obtînmes chacun ce que nous voulions, étant donné que beaucoup des Mexicains que nous avions chassés du Nord-Ouest se retrouvèrent en Californie, en Arizona ou au Texas, où ils apportèrent avec eux leur ressentiment contre l'homme blanc, ils jouèrent un grand rôle dans la fondation d'Aztlan.

³ L'hébreu *shabbat-goy*, ou « Gentil du samedi », désigne les non-Juifs s'accordant à servir les Juifs bénévolement, ou travaillant pour eux à la façon d'une marionnette. Il s'agissait historiquement de la prescription religieuse faite aux juifs de respecter le shabbat, septième Jour de la semaine et de la Création qui, dans le judaïsme, se situe le samedi, et d'y observer le repos dominical. Ils ne pouvaient ainsi travailler, dans un sens très large, comprenant également le ménage et le rangement de ce qui était déplacé au domicile, l'entretien des bêtes, des véhicules ou des outils (selon les époques), la préparation des repas, l'allumage des bougies, etc. Les juifs religieux engageaient donc un Gentil pour faire tout cela à leur place, y compris les tâches les plus similaires à celles d'un domestique, d'où la connotation péjorative passée dans l'expression, et son extension par la suite au service des Juifs comme nation.

Nous rédigeâmes quelques tracts en espagnol, aux accents très solennels et officiels, mentionnant l'Ordre général numéro quatre et leur enjoignant à tous de quitter la Patrie. Nous les éparpillâmes dans des zones où nous savions que les moricauds tomberaient dessus, après quoi le message se répandrait par le bouche à oreille. Les gauchistes blancs du coin organisèrent quelques coups d'éclat et manifestations sonores et véhémentes où ils bombaient le torse en défi, avec des bicots battant le pavé de la rue à Dundee et à Centralia en brandissant des pancartes indiquant « Jamais — Je m'en irai ! » et « Diversité *Sí*, Racisme *No* ! », tout ce genre de conneries. Il va sans dire que les médias étaient à genoux en extase. Nous attendîmes qu'ils eussent remballé leurs projecteurs, puis nous nous mîmes au travail. C'était l'heure du bon vieux truc du cocktail Molotov. Nous avions une recette de dandy, une moitié de détergent liquide, puis peut-être un tiers d'essence, le reste de la bouteille étant rempli avec de l'huile de moteur. Ça donnait une sorte de napalm, qui collait à tout ce que ça touchait et brûlait bien à fond. Avant l'aurore, une de nos équipes allait faire une diversion dans ou à proximité d'un quartier rupin en y balançant une bombe artisanale ou en arrosant de balles la baraque d'un richou pour s'assurer que les flics se rueraient sur place avec leurs barrières jaunes, leurs détectives et leurs unités scientifiques. Pendant qu'ils mordaient à l'hameçon, à quelques kilomètres de là, nous mettions le feu aux fesses des Mexicains.

Nous commençâmes par leur assise économique, les petits commerces tenus et chapeautés par des clandestins, qui produisaient les biens et les services nécessaires au maintien de leur présence illégale dans notre pays. Les magasins de spécialités hispaniques et asiatiques, les *bodegas*, les restaurants de plats chauds à emporter, les bureaux de placement officiels et officieux, les agences sociales, les bureaux des allocs et tous les autres lieux où ils pouvaient toucher des aides sociales, les petites églises pentecôtistes dirigées par des judéo-chrétiens au cerveau vide qui leur fournissaient un gîte et un couvert, tous les hôtels du pays gérés par quelqu'un du nom de Patel (c'est-à-dire à peu près tous), les petites agences d'encaissement de chèque et de virement bancaire façon Western Union qui servaient à faire virer de l'argent, qui aurait dû aller dans les poches de notre peuple, vers le Mexique ou encore plus bas.

Deux Volontaires pour lancer les cocktails, deux conducteurs au taquet, et un cinquième Volontaire en faction avec du gros calibre pour empêcher toute interposition. C'est en ces occasions que j'ai fait danser à ces Mexicains, par un soir d'or, avec le .45 de Thompson, la *jarabe tapatio*, la danse du chapeau mexicain. Certains d'entre nous voulaient foutre le feu à des maisons et des HLM qui étaient devenus des nids à bicots, mais Tank s'y opposa.

« C'est ça, oui, on aurait bien besoin de ça, faire frire une bande de mignons petits *niños* bistres ! » renifla-t-il avec dérision. « Ça serait du meilleur effet au journal de 20 heures ! En plus de ça, ce n'est même pas nécessaire. Si vous voulez conduire une espèce à l'extinction, il ne faut pas en traquer tous les individus et les tuer un par un. Il faut détruire leur habitat. »

C'est ce que nous fîmes. En quelques semaines, il n'y avait plus aucune bouteille de soda mexicain ni aucun film pornographique hispanophone de disponibles dans tout le comté de Lewis. Ces lieux que nous attaquions étaient en majorité des bâtiments vides la nuit, donc personne n'était blessé gravement, mais nous avions initié une avancée décisive dans la sape du système de soutien des métiers.

Puis, nous nous hissâmes d'un cran dans la chaîne alimentaire (sans mauvais jeu de mots) et nous en primes aux supermarchés, et les choses furent un peu plus dures. Dans le comté de Lewis, ces commerces étaient essentiellement tenus par des Coréens, qui étaient un peu plus durs-à-cuire que le reste des boucaques. Ils avaient des armes, savaient s'en servir, et, il faut leur rendre justice, les Asiatiques combattaient là où les Noirs, les Juifs et les Mexicains décampaient. Le Volontaire Ralph Donati mourut lors de l'attaque d'une supérette tenue par un Coréen, la première perte de la Compagnie E après l'homme qui était mort à Cœur d'Alène pendant les Seize Jours. Notre tactique était d'attendre que le magasin fût désert si possible, de débouler en force par la porte, de flinguer tous les allogènes sur place avant qu'ils pussent attraper leurs propres armes derrière leurs comptoirs, faire sortir les clients en vitesse, balancer une grenade dans l'arrière-salle pour régler son compte à quelqu'un qui s'y serait terré, puis répandre un peu de notre poix incendiaire sur la marchandise et les aménagements intérieurs, et enfin balancer un cocktail en partant. En fonction de la présence ou non de résidences de Blancs à proximité, nous décidions ou pas de lancer une grenade dans le réservoir d'essence derrière les

pompes des stations-service pour créer une énorme explosion et une merveilleuse petite boule de feu dans le ciel. Non seulement nous liquidions les pépitos et les chinetoques qui tenaient le magasin, mais nous nous assurions qu'il ne restât rien du commerce que l'oncle Pak ou le cousin Sanjay pussent venir reprendre. Nous ne pûmes pas les purger tous, mais après quelques semaines, il n'y avait plus que des visages blancs derrière ces comptoirs, tous ceux qui étaient basanés avaient fichu le camp en Californie ou vers la côte est, ou dans un coin plus propice à leur bonne santé. Nous apprîmes que ce n'étaient même pas les meurtres et les incendies qui avaient contraint les Asiatiques au départ, mais le fait que les états-majors de leurs différentes marques avaient découvert qu'ils ne pouvaient plus trouver d'assureurs à quelque prix que ce fût. C'était comme ça que les insurgés irakiens avaient fait fermer le port à citernes de Bassorah : plus personne n'acceptait d'assurer les pétroliers contre leurs attaques incessantes.

Et puis il y avait les légendaires tireurs du Nord-Ouest.

Les tireurs de précision furent une arme tactique capitale de la NVA, et peut-être bien la plus efficace en ce qui concernait l'application de l'Ordre général numéro quatre et l'épuration de la population allogène mise hors-la-loi dans la Patrie. Sans parler de l'Ordre général numéro cinq, qui condamnait à mort les auteurs d'unions interraciales. Personne, quelle que soit sa race, n'a envie de vivre dans un pays où il peut à tout moment se faire abattre dans la rue. Mais si nos assassinats provoquaient des représailles aveugles de la part de tueurs noirs et mexicains contre des Blancs normaux cherchant à mener une vie paisible ? Eh bien, j'ai une révélation pour vous, chérie : personne n'est neutre dans une guerre raciale. Votre uniforme, c'est votre peau. Alors, décidez-vous un peu, remuez-vous, rejoignez la NVA, battez-vous pour votre race et écrasez ces gens qui sont vos ennemis et qui ne devraient même pas se trouver là du tout. Les magnifiques et glorieux États-Unis d'Amérique ne vous protégeront pas une foutue seconde, mais nous, nous pouvons vous aider à vous protéger et à protéger votre famille, si vous voulez bien simplement faire front et être un homme. Pigé ?

J'ai lu des bouquins et vu des films où les tireurs d'élite se voyaient attribuer tout le mérite d'avoir remporté la Guerre d'Indépendance. Bon, je n'irai pas jusque-là, mais il est bougrement certain qu'ils ont envoyé un message crucial, qui était que jusqu'à ce que toute cette affaire fût réglée, et que le Blanc eût enfin droit à sa part de

son gâteau, il n'y aurait plus de vie normale, plus de cours ordinaire de la vie, pour qui que ce soit. Et, grand Dieu, ce fut le cas. Une fois encore, nous fûmes ébahis de ce que nous pouvions accomplir avec seulement un peu de tripes, le simple courage physique nécessaire pour se battre pour notre pays, même si cela nous mettait en danger. Nous découvrîmes très vite que nous étions à peu près en mesure d'abroger la vie ordinaire pour tout le monde à volonté sur des pans très larges de territoire. La société américaine était si complexe que lorsqu'on immobilisait un rouage de sa chaîne d'engrenages, toute la machinerie se bloquait. Je commençai à comprendre pourquoi ZOG s'était montré si paranoïaque à notre propos toutes ces années. Même si nous n'en avions pas idée, eux savaient combien ils étaient vulnérables si nous retrouvions notre courage.

Les équipes de tireurs opéraient en binômes, un tireur et un conducteur. C'était l'une des rares fois où l'on n'utilisait qu'un seul véhicule par choix. Moins visible. Chaque équipe avait sa propre façon de faire, depuis les vans avec des râteliers dissimulés dans les cloisons aux attaques en moto. Certains de nos tireurs d'élite les plus célèbres, tels que le légendaire Johnny Johnson, Shorty Tyler et Jenny Seawright, la Veuve Noire, choisissaient leurs cibles avec soin et les pistaient des jours entiers, un seul tir en pleine tête finissant par abattre des politiciens, des militaires gradés, des administrateurs d'entreprises, des journalistes, des avocats et des gardiens de prison qui tabassaient et torturaient les nôtres. D'autres, comme Kid Coyle et le Dangereux Dan McGrew (je crois que son vrai nom était Witherspoon, ou un truc aussi inoffensif) y allaient simplement au petit bonheur la chance en mode cavalier solitaire, et sillonnaient le Nord-Ouest avec leur carlingue, ouvrant le feu dès qu'une cible se présentait, et ils ferrèrent d'étonnamment gros poissons. Il y avait les tireurs spécialisés. Conrad Baumgarten avait fait tout le chemin depuis l'Allemagne avec le fusil 98 Mauser à lunette de son grand-père, officier ~~SS~~, pour chasser des Juifs. Les couples interracialisés disparurent des rues du Foyer en quelques mois après le 22 octobre, toute pute à nègres qui eût osé montrer son visage en public avec sa bête de plaisir eût été suicidaire. Le Nord-Ouest, c'est très grand, et même avec de médiocres aptitudes à l'évitement et l'évasion, il était assez facile aux tireurs de faire feu, coucher la cible, puis lever le camp avant que quiconque eût appelé le 911, et ensuite frapper de nouveau, quelques heures plus tard,

à quatre-vingts kilomètres de là. Deux ou trois équipes pouvaient efficacement paralyser une ville comme, mettons, Tacoma. Lorsqu'il fut devenu visible que les États-Unis ne jouissaient plus d'un monopole crédible de la force armée, il ne s'écoula guère de temps avant que le GQG fût discrètement contacté par des gouvernements municipaux qui étaient prêts à se mettre en conformité avec certaines lignes de conduite du Parti afin de s'assurer que leurs villes seraient épargnées des snipers. Les programmes de discrimination positive en matière d'emploi et de contrats publics disparurent. On ne vit plus de visages noirs et marron dans l'administration urbaine. Les commissions des relations humaines et autres cerbères du politiquement correct découvrirent que leurs budgets s'étaient évanouis dans le vent, et que leurs postes étaient obsolètes. Vous voyez l'idée.

Mais le principal bénéfice de l'offensive des tireurs d'élite fut le blanchissement du Nord-Ouest. Nous en fîmes la démonstration dans le comté de Lewis. Il fut très tôt manifeste aux yeux du public que malgré toute sa rhétorique bravache, menaçante, martiale, arrogante, belliqueuse et patriotarde, ZOG ne pouvait pas simplement protéger le Mouloud, le Pedro ou le Mamadou standard pour l'empêcher de se prendre une bastos de .30-06 dans le caisson. Le Nord-Ouest devint très blanc, très vite. C'est ça qui me fait toujours marrer avec ces accusations rabiques qu'on entend encore de nos jours sur notre supposé massacre des négros, des pépitos, des bougnoules et des niakoués pendant l'Épuration. C'est comme cette soi-disant Shoah du Nord-Ouest subie par tous ces Juifs sur lesquels on n'a jamais seulement mis la main. Les allogènes étaient presque tous partis au moment de l'Épuration, et ce sont les traîtres blancs à qui on a fait payer leur dette durant cette période. Les immigrés du Tiers-Monde n'étaient pas là en Amérique par volonté d'être américains et de jouir du merveilleux privilège qu'est le fait de vivre dans le pays de la liberté et de la démocratie, toutes ces billevesées asines. Les allogènes venaient en Amérique pour une seule et unique raison, prendre ce qui était aux Blancs. Saperlotte, voyez les choses de leur point de vue. Pourquoi n'auraient-ils pas dû venir chez nous prendre ce que nous avons ? Pendant trois générations, nous n'avons pas bougé le petit doigt pour défendre nos biens. Ils nous méprisaient, et nous le méritions foutrement. Quelle sorte de peuple refuse de se battre pour repousser des envahisseurs ? Leurs motivations étaient purement d'ordre économique, et lorsque

ces motivations eurent été rendues superfétatoires et qu'il fut devenu trop risqué pour eux de rester dans le Nord-Ouest, les immigrés ont déménagé dans d'autres secteurs d'Amérique du Nord où ils pourraient continuer à obtenir ce qu'ils étaient venus chercher, à savoir la confortable oseille.

Après que la NVA eut, dans le comté de Lewis, nivelé ou purgé la piétaille de cette submersion crasseuse, nous nous attaquâmes à la racine du problème. Nous nous intéressâmes aux employeurs.

À ce moment-là, le message était en train de rentrer dans la haute société du comté de Lewis : il y avait de nouveaux joueurs dans l'aire de jeux, pas arrangeants, ZOG n'était pas en mesure de protéger les riches, et un compte en banque à six zéros ne protège pas des balles. De là à conclure pour l'entrepreneur avisé qu'embaucher de la main-d'œuvre allogène n'était plus une option viable, il n'y avait qu'un pas. L'avis Fulton's Market à large échelle. Touchez donc au grisbi de ces grands costards, et vous verrez s'ils obtempèrent vite ! il suffit qu'une seule usine d'assemblage de meubles partît en fumée à Chehalis et que Tank Thompson passât quelques coups de fil seulement aux capitaines d'industrie du coin pour que tous les hommes d'affaires du comté décrochassent leurs téléphones, prissent contact avec leurs succursales, et leur enjoignissent de congédier les métèques à la fin de la semaine et de remplacer leurs effectifs par des travailleurs munis de papiers en bonne et due forme dès lundi matin. Les succursales comprirent ce langage, et s'empressèrent d'exécuter la volonté de leurs maîtres. Trente ans de « diversité » cornée avec trompettes moururent en un week-end. Par un certain dimanche de septembre, les journaux des comtés de Lewis et de Thurston furent inhabituellement épais. Nul n'avouait franchement ce dont il était question, mais, lorsque nous ouvrîmes la rubrique des petites annonces, nous vîmes ce que plus personne n'avait vu dans le Nord-Ouest depuis presque une génération : page sur page d'offres d'emploi splendides et admirables, imprimées en grands caractères. Nous n'avions jamais vraiment réalisé combien les clandestins nous pompaient de force vive avant qu'ils ne fussent partis. Ces boulots étaient toujours payés des clopinettes, mais au moins ils existaient, et des Blancs pourraient finir par réemménager dans des maisons, et cesser de vivre sous des ponts de chemin de fer ou dans des foyers de sans-abri. Pour la première fois de mémoire d'homme de moins de quarante ans, les Mexicains, les Asiatiques et les Maghrébins

n'étaient plus là. Le comté de Lewis était de nouveau blanc. Yep. Ce fut aussi simple que ça. Il a suffi de quelques hommes blancs avec le courage de se lever et de faire face. Nous comprîmes, avec un mélange de fierté et d'humiliation, que nous aurions pu le faire n'importe quand durant les trente années précédentes. Tout ce qu'il fallait, c'était une somme relativement modeste de simple courage physique, et, par un miracle, à la onzième heure et cinquante-neuvième foutue minute, nous l'avions trouvé.

Dès lors, nous fûmes en mesure de nous tourner contre le véritable ennemi, celui qui avait de tout temps été le pilier de la tyrannie et de l'oppression de notre peuple. L'ennemi que nous devions réduire en poussière si nous voulions jamais revoir la liberté sur cette terre : les loyalistes. Les Blancs qui soutenaient le gouvernement des États-Unis, par ignorance, arrogance, incurie religieuse, intérêt, avarice, habitude, ou simple bêtise. Dans une révolution, c'est celui-là l'ennemi que le révolutionnaire doit entièrement abattre de manière décisive. L'ennemi intérieur.

Cela demandait beaucoup plus de finesse. Tank n'était pas un fanatique comme Oglevy ou d'autres, dont la philosophie était de descendre tous ceux qui leur déplaisaient.

« Il faut qu'on tue des gens parce qu'il faut que nous affirmions notre autorité » nous dit le lieutenant. « Toute autorité et tout droit sont fondés sur la force armée. Nous devons être obéis. Nous devons inspirer la peur pour que les gens ne coopèrent pas avec ZOG, ne nous trahissent pas, ne donnent pas d'informations à l'ennemi, et qu'à l'inverse ils nous donnent l'aide pratique et logistique dont nous avons besoin, et cetera. Mais on ne fonde pas une nation sur la peur seule. Nous allons faire en sorte que la population du Nord-Ouest désire la République, parce qu'elle comprendra que c'est le meilleur avenir possible, c'est pourquoi les effusions de sang devront être strictement contrôlées. Nous ne devons pas tuer lorsque casser les rotules suffit, ni casser les rotules quand une petite leçon au poing américain fait l'affaire. Nous voulons que les gens aient juste assez peur pour ne pas appeler les fédéraux, mais pas assez pour qu'au contraire ils s'y décident, si vous voyez la nuance. Nous voulons qu'ils nous voient comme des salopards violents et inamicaux, pas des salopards psychopathes et criminels. Un choix cornélien, comme vous voyez. »

Il était capital à la dynamique de la révolution, non seulement que nous acquissions un soutien en fait et en pratique parmi les habitants, mais que ce soutien fût perceptible. La vitrine du consentement public des gouvernés devait être fracassée en éclats, et il fallait faire comprendre au monde que nous n'étions pas simplement une bande de terroristes, mais le pouvoir armé légitime d'une nouvelle nation clamant sa liberté. Cela signifiait que toute critique publique par des Blancs de la NVA ou de la révolution, toute adhésion à l'ordre ancien, ne pouvait être tolérée. Notre prétention à représenter la population blanche de la Patrie devait être manifeste et univoque, car nous finirions par devoir nous asseoir à la table des négociations avec la puissance occupante, et qu'alors nos exigences au nom des habitants du Foyer devraient posséder cette légitimité. ZOG le comprenait également, et, dès les premiers jours de la guerre, conduisit toutes sortes d'agit-prop visant à affirmer que la majorité des Blancs du Nord-Ouest étaient de bons et loyaux Américains et que nous n'étions qu'un quarteron de terroristes sans soutien populaire, etc. Si nous voulions gagner une reconnaissance internationale en tant que mouvement de libération nationale et raciale authentique, et nous voir accorder une place à la table des négociations, cette merde devait cesser, et vite.

Le gouvernement et ses différents groupes de soutien privé contre-attaquèrent sur le front de la propagande. Au début, ils cherchèrent à organiser des manifestations, dites Marches Contre le Terrorisme, Rassemblements pour l'Exemple Américain, Réunions Arc-en-Ciel, et autres somptueux déploiements médiatiques de même envergure, avec des hectares de bannières étoilées agitées dans la foule. Une coalition de politiciens et de soi-disant représentants des communautés dénonçaient la NVA, et s'embrassaient sur scène. Une fois même, ils ont chanté le negro spiritual *Michael, Row the Boat Ashore* en karaoké en plus de l'habituel *America the Beautiful*. Il fut suggéré par certains de nos camarades les plus énergiques, dont moi, que nous nous infiltrassions dans une de ces trois minutes de la haine pour y faire un petit numéro de feux d'artifice.

« Cette affaire de connards blancs avec de la merde dans le cerveau qui paraded dans les rues en agitant leurs drapeaux et en brillant leurs conneries gauchistes sur le racisme doit cesser » fis-je avec irritation. « Alors pourquoi ne pas les arroser pour voir s'ils dansent bien la gigue ? »

Tank s'y opposa.

« Nos camarades de l'Idaho ont déjà fait ça » dit-il sèchement, faisant référence à Oglevy et à un certain Massacre de Sandpoint sur lequel glapissaient encore les médias des mois plus tard. « Je pense que ça a suffisamment établi que nous pouvions le faire, si nous voulons. Mais je préférerais employer le scalpel plutôt que la hache dans ce comté, Messieurs. Il nous faut identifier ceux qui sont derrière ces activités antiblanches, et raisonner avec eux. Je suis d'accord, cette assistance à ZOG dans sa propagande contre la République doit cesser. Plus de torche-culs maçonniques étoilés aux porches des maisons, plus de vignettes favorables au gouvernement sur les voitures et les camions. Shane, toi et le capitaine Morehouse, pourriez-vous nous dresser une liste des cinquante principaux 'Américains loyaux' du comté de Lewis, ceux dont vous estimez qu'ils ont le plus besoin d'être rectifiés ? Ce sont nos frères et sœurs perdus, et nous devons les morigéner pour qu'ils reviennent sur le droit chemin, mais, lorsque c'est possible, je préférerais les recadrer par le chagrin plutôt que par la furie, plutôt que de leur couper la tête. Rappelez-vous ces vers d'*Henri V* : *Quand la bonté et la cruauté jouent pour un royaume, c'est le joueur le plus doux qui gagne*⁴. » Tank était un admirateur de Shakespeare, tout comme moi, c'est une autre chose que j'ai toujours aimée chez lui.

« Au fait, la prochaine fois que vous irez en courses, vous pourrez ramener quelques bobines de fil de pêche ? Je trouve que le commandant Oglevy dépasse parfois les bornes, mais j'apprécie franchement son idée de coudre les lèvres des balances pour les empêcher d'être si volubiles. Il y a quelque chose de positivement élégant là-dedans. Ça envoie un message éloquent tout en ne tuant pas. »

C'était là la différence entre un chef comme Tank et un comme Oglevy. Nous cousîmes quelques lèvres, et infligeâmes aux mouchards des remontrances à l'aide d'instruments contondants. Le message circula, et, tout d'un coup, le FBI n'obtint plus un murmure du comté de Lewis. Oglevy faisait la même chose aux informateurs, mais il les butait ensuite. À quoi bon coudre les lèvres si c'est pour tuer le rat juste après ? Bon, OK, on a à la fois cousu les lèvres et cloué sur la tête son casque de chantier avec le drapeau américain au vieux Walter, une seule fois. Mais lui, il avait poucave un Wingfield. Ça m'avait foutu en rogne.

⁴ Acte III, sc. vi.

En tout cas, avec la politique du « joueur le plus doux » de Tank, il en résulta qu'un grand nombre de nos chignoles étaient des tabassages, que, parfois, nous appelions « corrections de comportement », c'est-à-dire des passages à tabac disciplinaires censés faire passer un message. Un grand nombre de ces agitateurs de bannières étoilées suivaient simplement une habitude conformiste qu'ils avaient connue toute leur vie, et ne voyaient franchement pas plus loin, ou bien c'étaient des gens pragmatiques, des opportunistes à l'affût du sens du vent, à qui on pouvait faire utilement une petite démonstration pratique du fait que le gouvernement des États-Unis ne disposait plus du monopole crédible de la force armée afin qu'ils modifiassent leur comportement en conséquence, et que ce changement fût visible. Ceux-là, on rectifiait leur carcasse avec art et amour à la batte de baseball. Il ne s'agissait pas seulement de casser les os aux gens au hasard pour semer la terreur. Je suis à présent d'avis, avec le recul, qu'en dépit de l'exubérance inconsidérée de ma jeunesse, la terreur à tort et à travers est à peu près aussi utile qu'un incendie de prairie : elle ne cause que de la destruction gratuite. Tout ce que faisait la NVA avait un but précis, l'indépendance du Nord-Ouest en tant que nation aryenne souveraine. On n'éclatait pas la gueule à quelqu'un pour le plaisir de la lui casser. Un tabassage avait pour but, non seulement d'expliquer le nouveau paradigme à une âme en peine en termes sur lesquels il lui était impossible de se méprendre, mais aussi de poser un message politique, un message qui serait entendu et compris par la communauté dans son ensemble. D'abord, nous faisions observer avec évidence que nous aurions pu le tuer, mais ne l'avions pas fait, nous n'étions donc pas si méchants que ça. La NVA croyait à la rédemption, jusqu'à un certain point. Ensuite, tout le monde, dans le Foyer, devait savoir que c'était le Parti qui faisait la loi désormais, plus ZOG, et qu'il y avait certains types de comportement que nous ne tolérerions pas, tels que le fait pour des cons de Blancs avec des drapeaux américains dans les mains et de la merde dans le cerveau d'ouvrir grandes leurs gueules contre la NVA et le Parti de manière injurieuse en public.

Il y avait résolument un art à ces lynchages. La chose prenait en gros trente secondes en tout, puis c'était fini et nous décampions. Si ça durait plus longtemps, c'était que nous avions merdé quelque part. Il y avait une procédure précise à suivre. Il fallait deux voitures et quatre hommes : deux cogneurs, et deux conducteurs/vigiles en soutien.

On logeait la cible plusieurs jours au préalable, en épiant sa maison, son travail, tout ce qu'elle faisait. D'ordinaire, c'était fait par une équipe de surveillance distincte, qui ne se chargeait pas de la correction elle-même, et je finis par pouvoir sympathiser avec les flics qui devaient passer de longues et ennuyeuses heures en planque, encore que parfois c'était avec Rooney que j'y allais, et tous les instants que je pouvais passer avec elle étaient un plus. Une fois que l'emploi du temps de la cible était établi, on cherchait à la serrer quelque part à l'écart (évidemment), mais où elle ne pourrait pas se coller dos au mur. Les effractions au domicile étaient autorisées, mais il fallait être sûrs que le salon du type était assez grand pour que les cogneurs pussent faire tourner leurs battes, sans quoi il fallait le traîner dans le jardin. En ce qui me concernait, je n'aimais pas les effractions, parce qu'il fallait parfois tuer le ou les chiens du gonze, et que c'était vraiment inadmissible pour moi. Les chiens n'avaient rien fait contre la République, et ne méritaient pas de mourir pour avoir défendu la personne qu'ils étaient là pour défendre.

Les deux conducteurs laissaient le moteur tourner et sortaient, portières ouvertes, leurs armes à portée de main pour empêcher toute intervention. Les deux cogneurs s'éjectaient également avec leurs battes, ou leurs barres de fer, ou leurs tuyaux de métal, ou ce dont ils se servaient pour faire entendre raison à l'erratique. Chaque cogneur frappait huit fois, et la cible recevait idéalement seize coups bien placés, ni plus, ni moins, même si bien entendu ça ne se passait pas toujours comme ça dans la vraie vie. On ne parlait pas. La cible était réputée savoir à quoi s'en tenir. L'un des cogneurs fonçait immédiatement sur la cible, afin de distraire son attention du second, qui lui infligerait les vrais dégâts sérieux. La cible levait généralement les mains devant son visage, paniquée, afin d'essayer de discuter, tentative que nous ignorions. Les deux premiers coups du premier cogneur cassaient les bras à la cible, après quoi il s'en prenait aux genoux, aux chevilles, la clavicule gauche et le côté gauche de la mâchoire. Dans le même temps, le deuxième cogneur arrivait par-derrrière avec deux coups dans les reins, un de chaque côté, pour faire se pisser dessus la cible comme Leon Sorels m'avait fait me pisser dessus quand il m'avait cogné avec sa matraque dans le bureau de la conseillère d'orientation. Puis deux autres coups à la base de la cage thoracique pour briser les côtes flottantes, un à la clavicule droite, un à droite de la mâchoire, et deux dans les hanches. Rien sur le crâne. Rien dans le pubis : nous voulions qu'il fût notoire que nous nous comportions honorablement à cet égard.

Une fois que notre ami avait reçu ses seize caresses et se trouvait dans un état convenablement désarticulé, nous sautions dans les voitures et mettions les voiles en le laissant brisé sur le sol, en marmelade, pour qu'il pût méditer sur ses erreurs. Nous n'avons jamais eu à revenir répéter la leçon. Après être sortie de l'hôpital, la cible quittait le comté, ou bien changeait d'attitude et retirait d'elle-même le torchon-cul maçonnique de son porche. Nous n'eûmes en vérité jamais à déchirer ou voler de drapeaux américains dans ces contextes. Il était crucial, d'un point de vue psychologique, que la personne concernée ou sa famille le retirât d'elle-même.

Les médias étaient une autre affaire. Il nous fallait y aller un peu plus fort.

Le contrôle des journaux, de la télévision, et de la machine à rêves d'Hollywood elle-même, était sans doute l'arme la plus puissante de l'arsenal de ZOG, et nous devions l'en déposséder. C'était difficile, car peu de centres médiatiques étaient situés dans le Pacifique Nord-Ouest. Ça ne servait à rien de contraindre le *Seattle Post-Intelligencer* à accepter de fournir une couverture équilibrée ggde la guerre si nous ne pouvions pas imposer la même impartialité au *New York Times*, si vous voyez ce que je veux dire. Il y avait eu un désaccord entre le Conseil militaire et le Bureau politique au sujet de la solution à apporter à la question médiatique. Certains voulaient tout bonnement les faire passer tous à la trappe, déclarer tous les médias cibles militaires légitimes et flinguer à vue les journalistes et les équipes de télévision aussi prestement qu'un agent du FBI. Je dois admettre que j'ai toujours plutôt eu cette idée en préférence. Les journalistes étaient des reptiles qui se nourrissaient du sang de la misère humaine. C'étaient presque sans exception soit des Juifs, soit des gauchistes. Leur obséquiosité envers ZOG avait été exemplaire durant trois générations, et ils étaient pilier le plus solide du Système. Pourquoi ne pas tout simplement abattre l'arbre pourri plutôt que d'essayer de l'élaguer ?

Mais, une fois encore, d'autres avis, plus miséricordieux, l'emportèrent. La NVA adopta une ligne qui tenait les journalistes pour personnellement responsables de leurs reportages particulièrement malveillants, et on n'acceptait pas d'excuses en mode « Non, non, ne me faites pas de mal, c'est pas ma faute, ce sont les chefs des programmes. » Les journalistes qui savaient que leur produit fini pourrait leur revenir en pleine tronche devinrent tout de suite plus attentifs à ce qu'ils écrivaient et disaient en direct, ce qui coupa à la source les données brutes sur lesquelles

les rédacteurs en chef et les directeurs des programmes devaient se baser pour dresser et façonner l'opinion publique contre nous. Le GQG rédigea une sorte de code de conduite et de manuel de style pour les journalistes des médias imprimés ou électroniques traitant du conflit dans le Nord-Ouest, et nous nous assûrâmes que tous les journalistes en reçussent une copie, par courriel ou par la poste, ce qui, à ce que j'ai compris, les déstabilisait en soi. C'était fort simple. Les journalistes ne devaient dire à notre sujet que la vérité, et ne manipuler ni les mots ni les images pour suggérer des faussetés, ce qui avait toujours été la base de la propagande de gauche. Les médias gauchisants mentaient très rarement de façon pure et simple, car ils savaient qu'ils devaient conserver une certaine crédibilité élémentaire pour pouvoir perpétuer leur mission de contrôle des esprits. Ils étaient seulement très sélectifs quant à ce qu'ils rapportaient, et la façon dont ils le rapportaient. Qu'on confinât les médias aux quatre *Q* qu'ils enseignaient dans les écoles de journalisme, *Quis*, *Quid*, *Quando*, *Quomodo*⁵, et qu'on leur interdît de faire les malins en jouant sur les mots, leur signification et leur évocation, et on les privait de leur pouvoir de nuisance. Si nous posions une bombe ou liquidions quelqu'un, fort bien, c'était une information. Ils avaient le droit d'écrire un article et de faire un direct en disant : « L'Armée des Volontaires du Nord-Ouest a fait telle chose en tel lieu, de telle façon et à telle heure, etc. »

Nous insistâmes également sur le fait que nous attendions un équilibre dans leurs reportages. Nous comprenions qu'ils fussent plus ou moins obligés de publier les déclarations et communiqués de presse officiels du gouvernement, et qu'une grande partie de leur matière serait de la propagande de ZOG. Mais nous fîmes également comprendre aux médias et à leurs porte-paroles que nous exigions qu'ils rapportassent *pourquoi* la NVA avait fait telle chose qu'elle avait faite, et qu'ils citassent textuellement la substance des déclarations ou communiqués de presse de la NVA sur le sujet, en volume et proportion égaux à ceux du gouvernement, sans quoi nous pourrions nous manifester auprès d'eux de façon malvenue pour faire connaître nos doléances.

⁵ Qui, Quoi, Quand, Comment. La règle complète est un hexamètre de Cicéron, cité par Thomas d'Aquin dans sa *Summa theologiae* : *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando*. Sont rajoutés *ubi* (où), *quibus auxiliis* (par quel biais), *cur* (pourquoi). Dans le monde anglo-saxon il existe la « règle des cinq *W* » : *Who, What, When, Where, Why*, qui ne nécessite pas de traduction.

Les opinions personnelles devaient être restreintes aux éditoriaux, dont c'était la place, et pas camouflées en actualités ou en chroniques. La couverture de presse de la guerre devait être objective et véridique. Pas d'articles sentimentalistes ni de soi-disant histoires vécues pour se plaindre de la vilaine NVA et de ces affreux méchants racistes qui avaient tué tel ou tel merveilleux être humain blablabla, pas de tentatives d'orienter ou d'enflammer l'opinion contre nous, ni de nous dépeindre comme des diables sortis de l'Enfer tandis que nos ennemis ne seraient que des anges. La propagande du gouvernement serait elle aussi soumise à un examen critique et factuel. En résumé, ils allaient rapporter l'actualité, pas prendre parti.

Un ordre dur à avaler pour une industrie dont toute la *raison d'être*⁶ était d'épouser le parti de ZOG. Certains d'entre eux n'eurent pas l'intelligence de nous prendre au sérieux, au début en tout cas, et d'autres, que nous connaissions, étaient de toute manière inaccessibles à toute tentative de mise à raison. L'éditeur du *Dundee Advertiser* à cette époque était un judéo-chrétien rigoriste du nom de Don Wagram, dont la ligne éditoriale était simple : l'islam était une fausse religion et les musulmans devaient être convertis, le fusil sur la tempe si besoin, Israël était l'accomplissement de la prophétie biblique, l'Amérique était le plus beau pays du monde et n'avait jamais tort, et George W. Bush avait une stature seulement égale à celle de Dieu. Nous ne prîmes même pas la peine de le tabasser, nous investîmes seulement les bureaux du journal par la force, enfonçâmes la porte de son bureau, et le descendîmes alors qu'il hurlait de terreur et tentait de s'échapper par la fenêtre. Ce fut le premier meurtre que j'accomplis avec ce beau Webley que Carter m'avait donné : alors que Wagram était à moitié sorti, je lui administrai un lavement au calibre .455 avant de le ramener dans la pièce et de lui en coller deux de plus dans la tête.

Ce fut tout ce qu'il fallait aux journalistes de la presse écrite pour l'exemple, et on les vit très soucieux de leur éthique dès lors. Les équipes de la télévision étaient un peu plus difficiles à atteindre, attendu qu'elles avaient moins de pied dans la communauté, et les grands noms des plus grandes chaînes venaient de l'extérieur et étaient toujours bien gardés par les fédéraux ou des gardes de corps de sociétés privées le temps de leur présence. À Tacoma, le 'Cosaque du Don', Mike Kolt-

⁶ En français dans le texte.

sov, fuma une pointure des médias, une célébrité de Fox News, avec une roquette antichar. Lurch abattit un hélicoptère de la télé, et, enfin, mon équipe de Dundee et les hommes de Bob Corrigan, de Lacey, mirent sur pied un traquenard élaboré à Olympia. Nous cassâmes les rotules au chauffeur d'une camionnette de télévision d'une station de Seattle, ainsi qu'au caméraman qui s'y trouvait, saucissonnâmes la journaliste en tailleur de poupée Barbie, et l'emmenâmes faire un tour dans l'arrière-pays. Jeannie Vandenberg, je crois qu'elle s'appelait. Ou Vandenberg, un truc comme ça. Dans un décor pastoral approprié, nous l'attachâmes à une chaise, et la terrorisâmes sans relâche pendant une journée. Nous laissâmes Ajax jouer à la roulette russe avec elle. Nous organisâmes un simulacre de pendaison au cours duquel nous fîmes rouler le tabouret sous ses pieds, mais sans avoir attaché la corde de l'autre côté, en sorte qu'elle tombât dans du crottin. Rooney fit un numéro impressionnant de psychopathe, lui montrant un bidon d'essence et lui déclarant que nous allions la brûler vive pour la punir de ses mensonges, ce genre de trucs. Pour couronner le tout, nous fîmes venir Smackwater Jack, et la fîmes en place tandis qu'il baissait sa culotte et lui tatouait « Pute de la NVA » sur les fesses. Puis nous la ramenâmes, maladivement bégayante, à Olympia, et la relâchâmes avec une note à l'intention de son chef de station indiquant que nous discernions sur sa chaîne un manque flagrant d'équilibre dans son traitement de la révolte, et que nous suggérions fortement qu'ils réévaluassent leurs directives journalistiques. Cet incident, et d'autres du même genre ailleurs dans le Nord-Ouest, furent assurément la cause d'une approche bien plus équilibrée des événements sur le terrain par les médias, bien que ceux qui n'étaient pas présents dans le Nord-Ouest même continuassent à nous calomnier à droite, à gauche et au centre, réclamant notre sang à grands cris. Des agents de la Troisième Section purent s'infiltrer à New York, Hollywood, Atlanta et Washington DC et éliminer certains des insulteurs les plus virulents, et, à la fin de la guerre, les médias avaient plus ou moins, comme arme des sionistes, été neutralisés.

Chapitre xxv

JE SUPPOSE QUE C'EST LE MOMENT de parler de la principale accusation intentée par les gauchistes contre nous, hier comme aujourd'hui, à savoir, que nous étions méchants, affreux, horribles, et fondamentalement pas gentils.

Eh bien c'est vrai. Vous savez ce qu'on dit des gens gentils. Ils finissent toujours derniers, et, pour le salut de toute une race d'hommes, finir derniers n'était pas une option. J'admets, ce que nous avons fait à cette petite poulette télévisuelle de Jeannie était mauvais et cruel, et je n'en suis pas fier. Mais la traiter ainsi valait mieux que de tuer cette pauvre poupée comme certains de nos camarades l'auraient fait. Encore une fois, le message passa, et le récit que fit cette fille terrifiée de son calvaire à ses collègues servit bien mieux nos objectifs que retrouver son corps pendu à un poteau électrique ne l'eût fait. Je vous le redis : le terrorisme est l'arme des faibles contre les forts, et les faibles n'ont jamais à s'excuser de l'utiliser si les forts n'arrêtent pas de les persécuter, de les tyranniser et de leur faire du mal. Bobby Fernandez faisait environ deux fois ma taille, j'avais fichtrement bien besoin de ce bloc de béton avec lequel je l'ai frappé.

Il y avait en jeu un principe vital qui était question de vie ou de mort et que nous devions absolument faire respecter. Collaborer avec le Gouvernement des États-Unis n'était pas toléré. Point final. Fin de l'histoire. Si notre propre peuple avait plus peur de ZOG que de nous, nous étions foutus. Il fallait donc absolument qu'ils nous craignent davantage, gagner les esprits et les cœurs de la population était une préoccupation secondaire, même si importante pour beaucoup d'officiers, dont Tank. Nous avions de solides références sur ce point. Par exemple, nous savons aujourd'hui que le plan de résistance irakien tout entier

avait été mis en place par Saddam Hussein des années avant l'invasion de 2003, et qu'il avait pour premier ordre d'attaquer et de neutraliser ceux des Irakiens qui collaboraient avec les envahisseurs américains. La résistance irakienne aurait en réalité pu tuer beaucoup plus d'ennemis américains qu'elle ne l'a fait, mais son objectif n'était pas de tuer des soldats américains dans l'absolu, c'était de libérer l'Irak de la tyrannie de Sion, et les Arabes avaient compris ce qu'il a fallu presque un siècle aux Blancs américains pour comprendre, que le collaborateur de son propre camp est la menace la plus mortelle qui soit contre la liberté d'une nation ou la survie d'une race.

Red Morehouse était pas mal mordu de l'histoire du Mouvement, et il nous a parlé plus d'une fois des longues et ineptes années gâchées pendant la fin du ^{xx}^{ème} siècle, lorsque toute personne qui osait ne fût-ce que songer à entreprendre une action directe contre la tyrannie qui conduisait notre race à l'extinction était conpué, accusé d'être un agent de ZOG, et vilement calomnié sur Internet par des foutraques virtuels dont beaucoup se révélèrent d'ailleurs par la suite être vraiment des agents du gouvernement. Le Vieux lui-même a été un paria pendant des années parce qu'il appelait ouvertement notre peuple à passer à un acte physique par la Migration dans le Nord-Ouest plutôt que de continuer à se contenter de produire des enfilades de mots creux sur un écran d'ordinateur. Je me rappelle une discussion que nous avons eue sur le sujet au sein de la Chowder Society, quand j'étais encore au lycée. « M. Morehouse, je n'arrive pas à comprendre » avait dit Rooney en secouant la tête.

« De ce que vous décrivez, on dirait qu'on n'a rien fait que se tourner les pouces à partir de 1950 jusqu'à ce que le Vieux Rentrât au Bercaïl en 2002. »

« En vérité, nous n'avons pas fait grand-chose hormis nous tourner les pouces même après ça », avait répondu Red avec un sourire amer.

« Mais pourquoi ? » avait demandé Roon, excédée. « Au nom du Ciel, à quoi les membres du Mouvement pensaient-ils donc pendant toutes ces années alors qu'ils laissaient échapper nos dernières chances de reprendre l'Amérique en entier ? Comment est-ce qu'ils comptaient sauver notre race et notre civilisation en ne faisant rien à part s'échanger des coupures de presse et poster des tribunes sur Internet pour geindre que tout allait mal ? Qu'est-ce qu'ils espéraient qui allait se passer ? Que des soucoupes volantes allaient se poser sur la pelouse de la Maison-Blanche et renverser ZOG ? »

« Rooney, beaucoup de gens dans notre mouvement se sont penchés sur cette question précise avec une grande sollicitude » nous avait dit Morehouse. « Déjà, le fait (dégoûtant) était qu'il y avait un grand nombre de chefs blancs bidon qui vivaient confortablement en écoutant leur came raciale de charlatans, ils furent absolument terrifiés lorsque le Vieux en vint à secouer le cocotier. Ils le harcelèrent comme des chiens affamés. Mais c'était bien plus profond que ça, dans la personnalité même de l'Américain blanc. Je ne sais pas si quelqu'un pourra jamais expliquer le comportement de l'opposition blanche d'envergure de la deuxième moitié du siècle dernier. Peut-être que c'était que le capital génétique aryen avait été si drastiquement affaibli et obéré par les deux guerres fratricides que nous avons livrées contre nos frères en Europe, qui sait ? Mais à un moment donné, la colonne vertébrale de l'homme blanc s'était transformée en spaghetti trop cuit. Nous parûmes avoir adopté l'idée que résister à cet ignoble gouvernement et aux immondes chiens qui le dirigeaient était quelque chose dont d'autres devraient se charger. Il semble que nous ayons tout bonnement laissé tomber. Se battre contre ZOG était tout simplement trop – *inconmode*, aussi grotesque que ça puisse paraître. Je ne sais comment, nous acquîmes la ridicule notion qu'une révolution sans risques pouvait exister, et que la justice et la liberté s'obtenaient sans effort. Je ne sais comment, nous nous sommes visiblement convaincus que nous trouverions un moyen de préserver l'existence de notre race et de notre civilisation sans causer des dégâts ou des problèmes à ceux qui nous tuaient à petit feu. Mais il faut un équilibre à la balance cosmique. Comment peut-il exister une liberté et une justice sans châtement de ceux qui font le mal ? Je ne sais pas. Comment avons-nous pu être assez insensés pour croire qu'il existait une manière de réparer tout ça sans nous faire courir aucun risque ni aucun inconfort ? Nous étions fainéants, lâches, apathiques, couards, idiots au-delà du possible. C'est incompréhensible. Je ne peux que prier pour que nous réagissions à temps à la terrible réalité de notre situation. »

J'ai déjà indiqué que notre âme était plus forte que celle des Américains. Cela signifie qu'à l'inverse, les Américains étaient plus faibles. Les Américains, comme nation, avaient depuis longtemps oublié une des règles fondamentales de l'Histoire des hommes, que les peuples plus vieux et expérimentés connaissaient d'instinct : *tout finit par se payer*. Les terreurs de préau finissent toujours par recevoir

ce qu'elles méritent, fût-ce de la part d'un autre tyranneau plus coriace. Les Américains nous avaient dominés si longtemps qu'ils furent tout bonnement incapables de tenir le choc lorsque ce fut leur tour d'être du côté de la cognée.

Rien dans la vie américaine n'avait préparé les gens comme cette petite dinde des infos à une confrontation physique avec des ennemis mortels capables de tuer, ni ne les avait préparés psychologiquement à être ceux qui subissent la violence. La résistance à l'agression armée avait été extirpée de l'homme blanc par crainte qu'il ne se révoltât contre ses maîtres à Washington DC. Lorsqu'on était victime d'un acte criminel, on était censé ne jamais, au grand jamais, résister, de crainte de blesser accidentellement un individu de couleur et d'être poursuivi pour crimedehaine. On devait décrocher son téléphone et appeler la police, et lorsque les policiers eux-mêmes ne furent plus en mesure de se protéger, encore moins de protéger M. Tout-le-monde, M. Tout-le-monde était baisé et le savait.

Une fois que les Blancs eurent rendu leurs armes en vertu de la Loi Schumer, ils ne pouvaient plus que fuir et se cacher du mieux qu'ils pouvaient de la criminalité allogène. Vérole, dans la plupart des États, c'était même illégal de donner une fessée à ses gosses ! Toute une génération de Blancs américains avait grandi sans recevoir un seul heurt physique de sa vie, et il suffisait généralement de leur donner un coup de poing ou une bonne gifle pour qu'ils s'effondrassent en pleurs. Je me souviens d'avoir lu quelque part que quand les Irakiens ont commencé à contre-attaquer après que l'Amérique les eut envahis pour voler leur pétrole en 2003, l'armée a dû envoyer des équipes de « spécialistes du stress de combat », des psychologues et des psychiatres dont le rôle était d'apporter une « assistance émotionnelle » aux soldats américains qui avaient perdu des membres de leur unité, et leur tenir la main très fort parce que les vilains bozos autochtones leur tiraient dessus et étaient méchants avec eux. Ils étaient également chargés de tenter d'empêcher ces fiers combattants de la liberté, de la démocratie et de l'exemple américain de péter les plombs et de se suicider, trop déprimés qu'ils étaient d'être largués en plein désert très loin du Burger Doodle le plus proche. Jésus Marie Joseph, est-ce que vous pouvez imaginer les soldats du général Patton ou les Marines de la Guerre de Corée demander une assistance émotionnelle parce que le grand méchant ennemi n'arrêtait pas de leur tirer dessus ?

Le fait est que ZOG avait passé presque trois générations à extraire délibérément de l'homme blanc et à inhiber socialement chez lui jusqu'aux derniers chromosomes d'agressivité, de courage et de force morale qu'il pouvait, afin que nous nous accommodassions du multiculturalisme, de l'immigration massive, de la perversion et de l'oppression sans nous révolter, et ils ont été foutrement bien prêts de réussir à transformer une race entière en lavettes ectoplasmiques. Lorsque, par un miracle, un petit groupe des nôtres s'est trouvé à avoir de nouveau des poils pubiens, et à trouver en lui le cran de lever les mains contre le tyran, les choses ont tourné en notre faveur. Les Américains blancs n'étaient simplement plus les hommes et les femmes que leurs ancêtres pionniers avaient été. Dans les films, John Wayne, Rambo et les autres caricatures viriles roulaient des mécaniques au nom de l'Améwique, mais dans la vraie vie, l'existence était trop confortable et les Américains étaient mous comme de la vaseline.

Enfin merde, je veux dire, en 2001, dix-neuf pécores arabes armés de couteaux suisses ont détourné quatre avions, et ont flanqué une telle trouille bleue à l'Empire qu'ils ont causé, en éloignant par frousse les troupeaux de consommateurs des supermarchés, une dépression dont il ne s'est jamais vraiment remis. Lorsqu'il était confronté à des gens prêts à employer la violence si nécessaire pour arriver à leurs fins, l'Améwicain blanc moyen se liquéfiait, appelait sa mère et implorait pitié. Vous n' imaginez pas quels pleutres c'étaient. Quand, tout d'un coup, par on ne sait quel mystérieux processus, le gène de l'aigle resurgit soudainement au milieu d'une batterie de volaille, l'aigle règne en maître sur le poulailler.

* * *

La guerre ne nécessite pas seulement du sang, mais aussi de l'or, et nous devons nous assurer que l'approvisionnement de l'ennemi fût étranglé, quitte à nous emparer nous-mêmes de ses richesses pour notre propre compte. J'ai déjà tellement cité Red Morehouse sur le fait que ce sont les comptables et pas les généraux qui capitulent que ça vous gonfle sûrement, mais, M'dame, je ne saurais assez insister quant au fait que notre principal but stratégique était de frapper ZOG et ses soutiens là où ça faisait mal, au portefeuille. Il nous fallait de l'argent nous-mêmes pour pouvoir disposer de sa puissance, et nous devons

empêcher le gouvernement fédéral des États-Unis de le prendre afin de réduire sa capacité financière à lui. Ce n'était pas si difficile que ça, attendu que les États-Unis s'étaient si éparpillés tout autour du globe, et essayaient encore d'empêcher le Proche-Orient d'exploser et de rayer Israël de la carte.

J'ai lu une fois quelque part que même au plus fort de la Guerre d'Indépendance, il y avait tout de même plus d'effectifs américains à l'étranger qu'il n'y avait de soldats, de Lardons et de flics dans le Nord-Ouest, et que l'empire pétrolier au Proche-Orient bouffait dix fois plus de fric et de ressources que la guerre dans le Nord-Ouest à son plus fort. Aussi étrange que ça puisse paraître, pour ZOG, nous n'étions qu'une préoccupation secondaire. Le vrai enjeu pour le gouvernement, c'était son combat désespéré pour perpétuer l'existence d'Israël. Hors de leurs poches et dans les nôtres, voilà comment ça devait se passer pour faire la révolution. Le Conseil de l'Armée avait très tôt décrété que ZOG ne devrait dorénavant plus toucher un seul centime d'impôt du Nord-Ouest. Ce fut l'une de nos plus intelligentes actions.

Une de nos priorités stratégiques principales était que chaque unité de service actif de la NVA dût entreprendre des attaques contre l'*Internal Revenue Service*, le fisc américain, et sa procédure de perception des impôts ; et les mettre hors service, juguler l'afflux de fonds en direction d'El Cloaco Máximo à DC. Dès le tout début, le Fisc, ses agents, ses bureaux, ses agences et tout ce qui le concernait furent réputés des cibles de première importance. Les agents du Fisc étaient présumés irrécupérables, comme les avocats (d'ailleurs bon nombre d'entre eux étaient des juristes), par conséquent nous ne les lynchions pas, nous les sommions une fois de quitter le Nord-Ouest, puis les descendions s'ils restaient.

La seule raison pour laquelle nous leur fîmes cette unique sommation était qu'il y en avait trop pour que nous puissions les descendre tous : mais si nous en tuions deux dans une agence et signifiions aux dix autres de partir, au moins huit sur ces dix-là s'en iraient goûter une herbe plus verte, et nous aurions atteint l'objectif du Parti aussi sûrement que si nous les avions tués. Dans les deux cas, un agent du Fisc qui ne se trouve pas derrière son bureau du Pacifique Nord-Ouest peut difficilement collecter les impôts dans le Pacifique Nord-Ouest, n'est-ce pas ? Peu importait qu'il fût vivant ou mort, tant qu'il n'était pas assis à son bureau à vampiriser notre peuple.

C'est vrai, nous avons plus ou moins dégagé par les balles et par les bombes tous les employés et agents du Fisc du Nord-Ouest, mais la violence contre les larbins individuels du système d'imposition était secondaire. Le principal mode de perception des impôts par le gouvernement fédéral était le prélèvement à la source sur les revenus, par conséquent nous nous en primes énormément aux comptables. C'étaient là des chignoles très simples qui ne tournaient mal que très rarement. Rooney et moi en vîmes à pouvoir en faire cinq ou six par jour. Nous pénétrions nonchalamment dans un bureau ou un magasin, bien habillés, sans armes visibles, mais avec des renforts à proximité si ça se mettait à chauffer, et nous demandions poliment à des employés qui pensaient que nous souhaitions solliciter un travail ou vendre quelque chose un rendez-vous avec la personne en charge du registre du personnel. Nous nous asseyions, et expliquions à la brave femme derrière un verre de café que nous avions des amis parmi les salariés (ce qui était parfois vrai, parfois non), que, dans l'avenir, nous surveillerions les fiches de paie de leur société, et que nous n'aurions pas intérêt à voir un seul centime de prélevé en impôts fédéraux, sans quoi nous nous verrions forcés de prendre des mesures énergiques.

Plus d'une fois, j'ai vu des souris de registre et des puceaux encravatés à chemise blanche à manches courtes dans de petits commerces m'assurer, tout en tremblant dans leurs sièges, qu'ils étaient secrètement favorables au Parti et à la révolution, et, par ma barbe, peut-être que c'était vrai. En l'espace de quelques mois, je ne crois pas qu'il y eut encore une seule entreprise dans le comté de Lewis qui casquât encore au Fisc, ni que nous eûmes jamais à faire usage de la violence contre quiconque en ce sens. À cette époque, notre réputation était faite, et les gens savaient fort bien que nous étions sérieux lorsque nous parlions, ce ne fut donc pas nécessaire. Les fédéraux non plus ne firent rien de pire que de harceler de coups de fil les entreprises concernées et de leur envoyer des lettres menaçantes, parce que, déjà, le comté de Lewis se gagnait une réputation de comté rebelle, et qu'ils savaient qu'insister ne servirait à rien.

Naturellement, ce qui se produisait au jour de paye suivant, c'était que les employés touchaient un salaire sensiblement meilleur, et qu'il leur devenait tout à coup possible de faire vivre leur famille, même avec un SMIC. Vous vous doutez bien que ça nous a rendus bigrement populaires. En plus d'une occasion au cours de ces années, j'ai ren-

contré des hommes et des femmes qui avaient rejoint clandestinement le Parti pendant la guerre après avoir reçu leur premier bulletin de salaire net d'impôts ; pas seulement à cause de l'argent que ça leur faisait en plus, mais parce qu'ils comprenaient tout d'un coup ce que leur coûterait une victoire de ZOG. Immédiatement, notre propagande insistante quant au fait que la future République ne collecterait pas d'impôts trouvait un écho bien plus fort.

Bien sûr, c'est du comté de Lewis qu'on parle, et, économiquement, nous étions du menu fretin. Il n'était pas là question de très grandes sociétés comme Boeing, Anaconda Mining, Cascade Paper ou Bank of America et ainsi de suite. Dans des villes comme Seattle, Portland et Spokane, ce fut beaucoup plus dur. Les fédéraux étaient prêts à laisser filer un petit commerce anodin de Centralia qui ne payait pas les charges de ses quatre employés, mais ils ne pouvaient pas laisser passer la perte des revenus de Boeing ou des chantiers navals de Tacoma. Ils menacèrent les DRH et les chefs-comptables de tous les maux de leur arsenal, depuis des poursuites judiciaires jusqu'à l'arrestation en vertu du Patriot Act, ils ont d'ailleurs vraiment arrêté et poursuivi des comptables et des contrôleurs financiers pour la galerie, mais le fait brut était que leurs menaces, là comme ailleurs, étaient impuissantes.

Ils ne pouvaient pas interrompre tout l'emploi dans le Nord-Ouest, ni protéger tous les services comptables de chaque entreprise. Il y eut des incidents désagréables durant lesquels la NVA exécuta des descentes contre les bureaux de grandes entreprises où la règle de la rétention d'impôts n'était pas respectée. Les mecs fracassèrent les ordinateurs, détruisirent les archives, et donnèrent quelques coups de crosse à quelques zigues un peu lents à la détente afin de leur exposer très clairement notre position, entre autres comportements turbulents. Une fois encore, le message passa. Très vite. Toute entreprise ou tout employeur qui payait ses charges au Fisc collaborait avec l'ennemi, et la collaboration n'était pas tolérée.

Hmmm, quelque impressionnants que fussent les snipers, en y repensant, je dois dire qu'en fait c'était ça la tactique la plus mortelle et la plus efficace que nous ayons employée contre la puissance américaine de toute la guerre. Certains historiens estiment que c'est ça qui a fait pencher la balance. Les fédéraux entendaient déjà maugréer les pépitos d'Aztlan, et étaient terrifiés à l'idée que les Mexicains se missent à faire la même chose à leurs recettes imposées, mais en Californie ou au Texas.

Le fait était qu'en-dehors de menaces à peu près creuses, le gouvernement n'avait rien pour endiguer cette tactique. Ils ne pouvaient pas nous arrêter, et nous les saignons à mort. Vers la toute fin de la guerre, les fédéraux cherchaient à mettre en place une sorte de plateforme nationale de versement des salaires, en sorte que le gouvernement des États-Unis serait devenu le payeur de tout l'Empire.

Suivant ce plan, tous les salaires auraient été versés intégralement au Fisc par toute la population active, du type chargé de la plonge dans la cuisine d'un gourbi au PDG d'une multinationale, qui aurait ensuite touché récurivement son salaire reversé par le Fisc, charges déduites, sous la forme d'un remboursement bimensuel ; mais les crânes d'œuf du gouvernement avaient découvert qu'ils n'avaient tout simplement pas l'argent, le personnel, l'expertise technique, la capacité informatique ni l'infrastructure nécessaires à la création d'un tel monstre financier. J'ai entendu quelques histoires selon lesquelles ç'aurait été à ce moment-là que les comptables ont capitulé, que ZOG a décidé d'arrêter les frais, et que les premiers contacts ont été pris entre Washington DC et notre GQG pour mener finalement à la Conférence de Longview. Une fois de plus, un petit nombre de personnes avec des tripes avaient mis en échec la première puissance mondiale. L'armée dont l'âme était la plus forte avait gagné.

Avant que nous ne quittions le sujet de la guerre économique, je dois préciser qu'un autre objectif majeur de la NVA fut de faire baisser pavillon aux casinos et à l'industrie légale du jeu. Bon, je dois ici l'admettre, je fais partie de ces dinosaures qui estiment que le jeu est un vice. J'ai toujours pensé ça, je ne sais trop pourquoi. Peut-être que c'est parce que mes parents étaient alcooliques et que j'ai gardé un chien de ma chienne envers les addictions ineptes et destructrices qui ravagent la vie familiale. Il fut un temps, bien avant ma naissance, où tout le monde considérait le jeu comme un vice, et où le seul endroit où il était légal était Las Vegas, et Las Vegas avait été fondée et était dirigée par des mafieux juifs tels que Bugsy Siegel, Moe Dalitz et Meyer Lansky. Mais, dans le courant des années 1980, les grandes entreprises avaient décidé que l'industrie du jeu était trop lucrative pour être laissée à de simples criminels et parasites de bas étage, et qu'il fallait lui donner ses lettres de marque entre les mains des criminels et parasites de haute volée. Le jeu est une maladie, et ZOG l'exploitait au maximum pour soulager les Blancs pauvres du peu d'argent qu'ils avaient.

Les sommes rapportées chaque année par l'industrie du jeu se chiffraient en innombrables millions de dollars, et nul ne savait exactement ce qu'elles devenaient ensuite. On nous beurrerait la raie, soi-disant que de l'argent du jeu était réinvesti dans l'éducation. Eh bien, laissez-moi vous dire que j'ai été élève au sein de l'enseignement public de l'État de Washington, et que s'ils touchaient le moindre fric des casinos, c'était fichtrement invisible dans les salles de classe même.

La réalité, c'est que le jeu rapportait d'énormes sommes d'argent à l'État secret, les puissances cachées qui contrôlaient tout en coulisses, et dont aujourd'hui encore j'ignore qui elles étaient en majeure partie. Se contenter de dire que c'étaient les Juifs peut être techniquement véridique, mais ça ne fait pas vraiment le tour du problème. L'argent du jeu disparaissait comme ça dans cet énorme trou noir, englouti dans le néant comme par un aspirateur géant. La NVA désirait une part généreuse de ce pactole, puis nous voulions boucher cette bonde financière, parce des gens au pouvoir touchaient une masse de fric et que ce n'était pas bon pour les Blancs. Tudieu, pour qui donc ces types des casinos se prenaient-ils, à vivre comme des sangsues sur la faiblesse et la misère humaines ? Pour des avocats ?

Un des trucs les plus ridicules qu'ils firent fut de remettre une grande partie de l'industrie du jeu dans les mains des soi-disant Indiens, pour tirer avantage de la fiction juridique selon laquelle les réserves indiennes ne faisaient pas partie des États-Unis, comme si ZOG allait volontairement relâcher son emprise décrépite sur quoi que ce soit. Quand j'étais petit, tout l'ouest de l'État de Washington, et toute l'Amérique du Nord en réalité, était couverte de prétendus casinos indiens gérés par des tribus qui n'avaient jamais existé en-dehors de l'imagination d'un Juif du monde des affaires : la plupart des casinos étaient dirigés par un Chef Nez Crochu ou autre né Bernie Bernstein à Flatbush. Ces saloperies étaient des gouffres à fric qui foutaient plus de vies et de familles blanches en l'air que la drogue, le porno et le métissage réunis.

Mes propres parents avaient l'habitude d'aller de temps à autre à Eagle Rock et d'y flamber toute la thune qu'ils ne passaient pas dans la bière dans ces foutues machines à sous. Les seules « vacances » que je me rappelle que nous ayons jamais prises se tinrent au lac Tahoe. J'y ai passé quelques jours, alors que je devais avoir sept ans, à jouer tout seul sur le rivage pendant que mes parents étaient au casino,

et, le dernier jour, j'ai glissé sur l'embarcadère et me suis cogné la tête en tombant dans l'eau. Une femme m'en a sorti. Elle s'appelait Jewel¹, et, de ce que je me rappelle de son physique, je pense que c'était une strip-teaseuse de la boîte de nuit. Elle m'a emmené à la laverie de l'hôtel, où je suis resté en sous-vêtements le temps qu'elle lavât à sec et séchât mes vêtements pour moi, puis elle m'a acheté un cheeseburger et des frites dans le restaurant. Quand on est remontés en voiture pour rentrer dans l'État de Washington le soir même car Maman et Papa n'avaient plus de blé et ne pouvaient pas se payer une nuit supplémentaire, ils n'ont même pas remarqué ma bosse sur la tête.

Pour ce qui était d'abattre les casinos, nous avons commencé avec du très simple. Il existe une merveilleuse petite potion du nom d'acide butyrique ou, parfois, d'acide butanoïque. Ça a l'odeur d'un mélange de beurre rance et de vomi, ça s'infiltre dans tout ce qui est poreux, bois, tapis, ou fissures dans un sol en linoléum. Les militants contre l'avortement utilisaient ce truc contre les cliniques de meurtre industriel. Une fois que c'est imbibé, il n'y a que le temps qui dissipera cette puanteur, elle ne peut être éradiquée par aucun agent nettoyant connu. Rooney et moi, et parfois Johnny Pill, le Magicien, Spider and Suzie Q., et même Ajax, entrions dans un casino, jouions quelque temps sur les machines à sous, puis, tels des chats marquant leur territoire avec leur urine, nous distillions de petites flaques de ce truc un peu partout. La pestilence chassait très vite du casino même les plus résolus et les plus fanatiques des joueurs, et contraignait le lieu à la fermeture pendant des jours.

Quand la NVA décida de faire mieux et plus fort, un de nos grands coups favoris fut d'attaquer les casinos au mortier pour réduire l'industrie du jeu. C'était vers la troisième année, quand nous eûmes finalement réussi à nous procurer de l'armement lourd, et un casino était une cible de choix pour s'exercer à l'infiltration, l'attaque, et le retrait. Ils étaient tous reculés dans les bois, dans ces petites « réserves indiennes » de la taille d'un timbre-poste, et donc nous pouvions nous garer, nous déplacer de nuit jusqu'à des positions de tir à flanc de colline en surplomb du casino ou dans les sous-bois proches, balancer quelques obus sur le parking pour donner aux joueurs à l'intérieur le temps de se mettre aux abris, puis lâcher quelques autres obus sur le casino lui-même, puis filer.

¹ Joyau, Bijou : pseudonyme typique d'une strip-teaseuse.

C'étaient des cibles faciles, et une occasion facile pour une nouvelle équipe d'artilleurs de se faire la main, ou d'éprouver de nouvelles technologies dans le domaine des roquettes et des mortiers. Je dois admettre que c'était marrant de regarder geindre tous ces dégénérés de joueurs, même si nous avons appris qu'à l'occasion, les joueurs de blackjack et les utilisateurs des machines à sous étaient si forcenés qu'ils continuaient littéralement de jouer alors que le casino se faisait bombarder.

Et, naturellement, nous les dévalisions purement et simplement. Les descentes sur les casinos n'étaient aucunement du gâteau. Ils étaient gardés par des mastards de sécurité privée très bien et très lourdement armés, toujours alertes et à la détente facile. Ils gardaient de gros sous, et ZOG était toujours très sérieux quand il s'agissait de protéger ses gros sous. L'une des pires fusillades auxquelles j'aie participé s'est déroulée lors du braquage d'un casino, et j'ai tué un pauvre con de hère, un ancien flic radié des cadres de Seattle pour alcoolisme du nom de Stan Brodka. C'est drôle, parfois, le sens du devoir. Brodka avait plus de tripes que de cervelle, et il croyait le plus sincèrement du monde qu'il était moralement tenu de risquer sa vie pour les Juifs qui le payaient huit dollars de l'heure pour garder leurs millions et le regardaient sans nul doute comme un poivrot de traîne-misère blanc.

Je me suis toujours senti merdeux relativement à cet incident, et quand nous eûmes enfin gagné la République, j'ai mis en place ce qu'on appelait un « fonds de conscience » pour les enfants de Brodka. Le Fonds de Pension des Victimes de la Guerre d'Indépendance, sous l'égide duquel ces comptes de conscience étaient établis, fut un acte de réconciliation de la République. Il y eut un grand nombre de Comptes de Réparations spéciales, comme on les appelait, des deux côtés, y compris certains où d'anciens flics et soldats américains cotisaient en faveur des familles des types du Parti et de la NVA à qui ils avaient fait du mal, rendons au moins à certains de nos anciens ennemis le mérite d'avoir eu ce sens de l'honneur.

Le dossier n'indiquait même pas dans quel camp le donateur et le membre de la famille bénéficiaire qu'il avait tué avaient combattu. Mais tous ceux qui le voulaient, pour quelque raison qu'ils s'y sentissent obligés, pouvaient effectuer une cotisation pour envoyer un peu d'argent chaque mois à la pension d'une victime spécifique de la guerre, et c'est ce que j'ai fait pour les enfants de Brodka jusqu'à ce qu'ils fussent grands.

Le fils est devenu un Garde civil du Nord-Ouest, un flic comme son père, et pas un mauvais détective, comme je m'en suis aperçu. Il eut assez de talent pour me retrouver. Les fonds de conscience étaient censés être complètement anonymes, et leur base de données impitoyable, mais, un jour, il y a bien des années, j'ai entendu frapper à ma porte, et cet homme dans la trentaine se tenait sous mon porche. Il s'est présenté, et m'a montré son insigne d'inspecteur.

« Je n'entrerai pas, M. Ryan » m'a-t-il dit. « Il s'agit d'une visite personnelle, pas d'affaires. Je veux seulement vous dire, de la part de ma sœur et de la mienne, que c'est terminé. Vous n'avez plus à nous donner d'argent. »

Je ne lui ai même pas demandé comment il était au courant.

« Comment serait-ce possible ? » ai-je demandé. « L'argent ne peut pas réparer une telle chose, peu importe le temps écoulé depuis. Je ne l'ai fait que parce que c'était mieux que rien du tout. »

« Je comprends, M. Ryan » répondit Brodka Junior, les yeux et la voix complètement atones, alors qu'il faisait face au meurtrier de son père. « Je n'ai pas dit que c'était bon. Ça ne le sera jamais. J'ai seulement dit que c'était terminé. Il faut qu'un jour ça se termine. Pour Meg et moi, ce jour est venu. » Et il a tourné les talons et est parti.

N'oubliez jamais : à la fin des fins, la Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest fut au fond une guerre civile entre Blancs.

Puis, vers le début de la quatrième année, il y eut un brusque revirement dans la politique du Parti relativement au jeu légalisé. Le Seagull Casino d'Olympia et quelques autres furent soudainement déclarés exemptés des attaques de la NVA, tandis que plusieurs autres montèrent en priorité et furent rasés par des mortiers et des roquettes ou réduits en cendres lors de chignoles pas mal massives, qui nous coûtèrent parfois des pertes. Naturellement, ce qui s'était passé, c'était que le Parti avait été approché et que certains des casinos payaient désormais une rente de protection mastoc au Conseil de l'Armée pour obtenir le droit de continuer à exercer, tandis que les autres, qui refusaient de souscrire à ce programme, étaient éliminés. Au bénéfice du survivant, bien sûr. Tout cela faisait très mafieux. Bugsy Siegel aurait adoré. Nous sentions-nous tous parfaitement à l'aise avec ça ? Non. Je me sentais mal à l'aise. Mais c'était de la Realpolitik appliquée, quelque répugnance que j'aie à le dire.

Ces millions du jeu nous ont aidés à acheter l'artillerie qui a enfoncé Portland, et les votes des États du Tiers-Monde aux Nations-Unies qui nous ont reconnus en tant que mouvement de libération nationale légitime, si vous pouvez le croire. À partir de là, la saine dîme que nous prélevions sur les Indiens en frais de protection a financé presque à elle toute seule toute la révolution. À notre éternel mérite, après Longview, nous avons résisté à la tentation, et fermé les casinos pour de bon. Les Nez-Percés qui étaient de vrais Indiens furent éconduits vers les tendres prairies du Grand Père Blanc² hors de la République, et les Nez-Crochus qui étaient en réalité des Bernie Bernstein furent envoyés au fond de la baie de Budd Inlet avec des souliers en béton rejoindre feu l'avocat de Brandy Morehouse, ou suivirent le sort que la Force 101 a assigné aux carcasses lors de l'Épuration. Je n'ai jamais posé la question.

Le quatrième pilier de ZOG qu'il nous fallait scier sous lui, après les hordes de boucaques, les médias et le Fisc, c'était le système judiciaire. Là, nous ne fûmes pas du tout le joueur le plus doux luttant pour un royaume, et même le relativement miséricordieux Tank Thompson ne proposa pas que nous le fussions. Certains hommes sont des cafards qu'il faut écraser.

Les avocats, tous les avocats, sans exceptions, dépassaient les bornes du comportement humain acceptable. Comme les agents du Fisc, ils reçurent une unique sommation de foutre le camp dehors, puis se firent tirer dessus. Comme les agents du Fisc, la seule raison pour laquelle ils reçurent cette sommation fut que si nous passions notre temps à chasser les avocats, nous n'aurions plus le temps de rien faire d'autre. Quelqu'un, un jour, a dit que les pigeons étaient des rats ailés, les avocats étaient des rats à mallettes, et se reproduisaient comme le font les rats, se repaissant de la misère humaine et suçant à mort le sang de leurs frères humains. Les juges ne reçurent aucun avertissement. Leur robe noire était un linceul.

Tous les juges qui avaient condamné un seul Blanc ou une seule Blanche à un seul jour de prison pleine de violeurs nègres sodomites ou de drogués mexicains furent traqués comme des chiens et abattus ou explosés, et ce fut quelque chose de merveilleux et de sauvage à faire.

² Surnom donné, dans la culture amérindienne traditionnelle, au dirigeant des nations blanches, européennes d'abord, américaine ensuite.

La seule fois que j'ai vraiment fiché un pneu imbibé d'essence autour du cou de quelqu'une et l'ai brûlée vive, c'était une juge. La plupart des gens resteraient hantés par ses cris alors qu'elle grésillait jusqu'à la fin de leurs jours. Pas moi. Sa mort fut atroce, elle en avait mérité chaque seconde, et j'aurais uniquement souhaité qu'elle souffrît plus. Je ne connais pas un seul Volontaire qui ne renoncerait pas au meurtre de dix nègres ou de dix Mexicains pour une occasion de tuer un avocat ou un juge.

Au commencement, nous nous penchions aussi sur le cas des jurés qui étaient choisis dans des procès liés à la NVA, mais ZOG identifia rapidement ce problème et les fit tout bonnement abolir, ce qui, au vu du niveau global d'intelligence du citoyen moyen à cette époque, n'était point une idée si mauvaise. On n'a pas vraiment envie d'avoir Mr. Bean et Beavis et Butthead³ siégeant dans son jury d'assises, sans parler d'un bougnoule ne parlant pas anglais. ZOG invoqua le Patriot Act, et tâcha de substituer à ces jurys des tribunaux militaires et des « cours de sûreté » composées seulement de juges, ce qui, bien entendu, offrit à la NVA toutes sortes de nouvelles cibles géniales.

Il y eut des unités entières qui spécialisèrent dans l'attaque des tribunaux, des juges, des procureurs, des avocats, des juges militaires et de leurs locaux. ZOG avait compris la nécessité d'une criminalisation formelle de nos activités, et continua à minauder avec toute la durée de la guerre, mobilisant toutes sortes de tribunaux pénaux spéciaux constitués d'une hybridation d'autorité civile et militaire, non seulement pour assortir sa répression du cachet de la loi, mais aussi pour employer les hordes d'avocats soudainement sans travail. Mais, quoi qu'ils tentassent pour remettre en selle leur système judiciaire, nous le détruisions ; il se peut que vous vous rappeliez que la dernière action militaire de la célèbre Colonne Volante olympique fut de détruire le tribunal pénal spécial de Port Orchard. Nous bouclâmes effectivement la branche judiciaire du Gouvernement dans le Nord-Ouest. Jusqu'à la toute fin, nous avons traqué des juges, qui étaient des cibles volatiles et dangereuses — vérole, on a bien eu cette chignole avec Sammy Rothstein. Non seulement cela, mais le Bureau de Prévention de la Guerre a passé les vingt années suivantes à traquer et à punir les pires des juges et des procureurs qui avaient fui le Nord-Ouest après l'indépendance. Il s'agissait là d'une dette qu'il importait salement de régler.

³ Héros adolescents bêtes et méchants d'une série courte américaine.

Les prisons elles-mêmes étaient un élément secondaire de notre offensive contre le système judiciaire. Durant les deux premières années, nous avons franchement procédé à des évasions massives dans le seul but de créer un chaos général et d'occuper les forces de police et autres de l'ennemi. C'est là un bon exemple du type de logique brutale qui concourait à notre pensée stratégique. Nous savions qu'en défonçant des trous dans les clôtures, en subjuguant les gardiens et en déverrouillant les portes, nous relâchions dans la nature une petite armée de voyous, de drogués, de membres de bandes ethniques, de violeurs en réunion, de pillards et de racailles, presque tous allogènes, qui se mettraient à persécuter les Blancs du Nord-Ouest selon leur méthode coutumière, et par là même attiseraient le ressentiment à l'encontre des colorés.

Parfois, nous nous fîmes même passer pour des héros, lorsque des équipes de tireurs ou des unités de service actif de la NVA chassaient et liquidaient des criminels mélanodermes que d'autres groupements de la NVA avaient commencé par élargir. En ce qui concerne les condamnés blancs, il y a toujours eu ce mythe selon lequel la NVA organisait ces évasions pour recruter des criminels. C'était faux, dans la plupart des cas. Certains des prisonniers ont bel et bien demandé à nous rejoindre, mais nous avions une règle de base : un condamné blanc ne devait pas être considéré comme un des nôtres, sauf à ce qu'il ait été racialement conscient et actif avant d'aller en taule. Dieu sait qu'il y avait là-dedans assez de pauvres gars purgeant des peines de dix ans ou plus pour avoir collé une vignette ou avoir dit « nègre » à voix haute.

* * *

Ah, oui, le bon vieux débat du sauté ou du brûlé ! Doux Jésus, ce que nous en avons eu de discussions sur cette question dans les premières heures du jour, en faction dehors ou dans le salon de la planque dans laquelle on était ! On pourrait dire que l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest était fermement divisée en deux camps : les artificiers et les incendiaires. Moi, j'étais ambidextre. J'aimais également les deux techniques. Pour sûr, nous avions des artificiers dans la NVA, d'excellents, avec un talent très poussé pour confectionner des explosifs, des empaquetages, des minuteurs et des détonateurs,

tout ce qu'on voulait, exotiques. Je me souviens d'un gars, qu'on appelait Sleepy Sam, qui savait véridiquement bricoler des trucs à partir de plastique, de jolies assiettes, de figurines, de lampes, etc. Ses cigares explosifs, c'était l'éclate, au propre comme au figuré. L'un d'eux a décapité le Ministre de la Justice des États-Unis lors d'un dîner formel à la Maison-Blanche, et a envoyé retomber sa tête en plein dans la quiche lorraine de Chelsea Clinton.

Certains de nos plastiquages étaient de vraies œuvres d'art, comme cette chignole dont j'ai parlé où nous avons fumé Samuel Rothstein. Mais le problème avec les bombes, c'est qu'elles sont un chouïa trop aveugles. Elles causent des dommages collatéraux et font que les gens nous haïssent — à bon droit. Même ceux des Blancs qui comprenaient ce qui se passait et pourquoi ça se passait, et qui auraient pu autrement nous soutenir, nous devenaient plutôt hostiles si nous faisions exploser des bébés dans leurs poussettes ou tuions le vieil oncle qui allait faire ses courses juste à ce moment-là lorsqu'une bombe a pété au mauvais endroit au mauvais moment.

Ça arrivait. On ne peut jamais être vraiment sûr de la façon dont va se dérouler une chignole, et, aujourd'hui encore, il y a des familles dans la République américaine du Nord-Ouest qui reçoivent une pension et voient leurs frais de scolarité entièrement pris en charge par le gouvernement car un de leurs proches, il y a plus de soixante-dix berges, est mort tué par une bombe qui ne lui était pas destinée à l'époque où leurs grands-parents faisaient des pipes aux forces de l'ordre. C'était là un des arguments que l'école crématoire mettait en avant, car l'incendie était surtout dirigé contre la propriété, et il y avait bien plus de temps pour que les innocents puissent se tirer, même si des incidents avaient également lieu avec les boulots de torche.

Naturellement, il y avait des fois où seule une cloche de Bagdad pouvait faire l'affaire. Mais ces bombes étaient difficiles à fabriquer et à mettre en place, et demandaient des couilles de la taille d'une pastèque pour être passées dans un sac de courses ou dans une mallette à travers les détecteurs de métaux, les chiens renifleurs et les senseurs chimiques. Bien des fois, j'ai passé par la porte latérale d'un centre commercial, d'un immeuble de bureaux ou d'une agence gouvernementale, porteur d'une chose qui me faisait suer à grosses gouttes comme dans un sauna.

Pendant un peu plus de la première année de la révolution, la NVA a planté des dizaines de petites bombes dans des centres commerciaux, à peine davantage que des feux d'artifice, vraiment, mais qui produisaient une détonation très forte et généraient énormément de cris, de bousculades, et de réprobation sévère à la télé des horreurs du terrorisme intérieur. Elles ont également pratiquement vidé les centres commerciaux, les troupeaux de bétail consommateur restant à distance, coûtaient un bras aux propriétaires s'ils mettaient le paquet sur les équipements de détection et le personnel de sécurité (dont un grand nombre appartenait clandestinement à la NVA), et les enseignes multinationales qui dirigeaient tout, depuis les fast-foods jusqu'à ces petites boutiques ineptes vendant des créations de mode grotesques à des prix astronomiques, mettaient la clé sous la porte.

Cela engendrait encore davantage de mécontentement chez les Blancs, et contribuait à désengager encore plus ZOG du Pacifique Nord-Ouest économiquement. Ça générait plus de chômage, et rendait les Blancs vraiment furieux contre les multinationales, ce à quoi nous portions remède en chassant les métèques pour que les Blancs reçussent à nouveau du travail, avec de meilleurs salaires une fois que nous eûmes mis un terme aux ponctions fédérales sur les revenus, en sorte de quoi la NVA tirait les dividendes politiques et relationnels sur les deux plans.

Une des nombreuses raisons qui nous permirent de forcer les salopards à se mettre à la table des négociations à Longview fut le peu de résistance économique des multinationales, qui s'étaient presque toutes retirées du Foyer des années plus tôt, au début du grabuge, et y avaient perdu de l'argent : elles n'avaient donc rien à perdre et aucune raison particulière de s'opposer à un règlement qui leur permettrait peut-être de revenir dans le Nord-Ouest et de leur donner au moins de nouveau un certain accès à ce marché.

Et puis, bien sûr, il y a toujours cette bruyante détonation qui contente l'âme, rend le monde harmonieux, vous fait sentir que vous n'avez pas complètement perdu votre journée, et que vous avez accompli quelque chose. Je pense que c'est pour ça que j'ai toujours autant aimé les grenades. Elles étaient beaucoup plus petites et sûres à transporter que pas mal de ces préparations artisanales qu'Ajax et Sleepy Sam concoctaient dans une baignoire ou dans un évier, et, dans un espace clos, étaient aussi bruyantes et aussi efficaces. Mais il faut rappeler que j'étais à l'époque le genre de gosse qui adorait lancer des pétards dans les chiottes.

D'un autre côté, l'incendie avait ses gloires et ses partisans. Les allumettes ou les briquets entraînaient nettement moins de contraintes de sécurité, et on pouvait en avoir dans sa poche avec un paquet de cigarettes en passant crème à travers tous les contrôles dans la Patrie. En plus, la pyromanie avait un rapport qualité-prix remarquable. J'ai toujours estimé que l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest faisait plus de mal à ZOG avec un bidon d'essence et une boîte d'allumettes qu'avec le plus dévastateur de nos plastiquages. Sans rien dire du coût d'un incendie maousse en termes de personnel et de moyens nécessaires à son extinction. Le feu, c'est la meilleure diversion dont on puisse rêver quand on doit aller faire de la sale besogne ou se faire oublier en ville, et qu'il faut que les bleus du coin soient occupés ailleurs.

Les explosifs lourds étaient employés contre des cibles humaines lorsqu'il était nécessaire de détruire des hommes, des locaux et des institutions soutenant le régime judaïque, et d'envoyer un message ce faisant. Mais, lorsqu'il fallait mener la guerre économique ou imposer l'Ordre général numéro quatre en éliminant une nuisance publique, nous sortions le briquet. Et, bien sûr, pour ceux qui voulaient le meilleur des deux mondes, il y avait toujours le bon vieux cocktail Molotov à base d'huile de cuisine maison de Ma Wingfield. C'est pas de la blague. C'est le nom qu'on a donné à la formule sur laquelle on a fini par s'accorder pour nos bombes incendiaires, parce que c'était Ma qui l'avait inventée.

Sa recette nécessitait un peu plus d'essence que celle de Carter, un peu moins d'huile de moteur, et un *souçon*⁴ de limaille de magnésium. Je vous le jure devant Dieu qu'une fois que l'Huile de cuisine maison de Ma Wingfield faisait flamber une maison, une caserne de pompiers entière ne pouvait pas en venir à bout. Des équipes de la NVA dans d'autres communautés à travers le Nord-Ouest avaient remarqué notre succès dans le comté de Lewis, et, après quelque temps, les crématations de supérettes gérées par des Pakistanais ou par des Coréens d'Arcata à Missoula étaient devenues si courantes que les médias n'en faisaient même plus état.

Un de nos « trucs » les plus intéressants pour bouter des incendies étaient de trouver un joli machin inflammable dans le commerce, le bâtiment ou la zone cible. Typiquement, un tas de déchets, une pile

⁴ En français dans le texte.

de paperasses, quelque chose qui s'enflammerait assez facilement. Puis nous tirions une boîte d'allumettes et une cigarette, craquions une allumette et allumions la cigarette, qu'on fumât ou non, tirions quelques bouffées pour bien en embraser le bout, puis ouvrons le rabat de la boîte d'allumettes, placions la cigarette à l'intérieur, avec le côté filtre sur la gauche de la boîte, refermions le rabat, et expédions le tout dans le tas de combustible. Lorsque la cigarette se consumait jusqu'à atteindre le haut des allumettes, tout le bousin s'embrasait en une flamme brève, mais très chaude, et enflammait la substance inflammable du moment. À partir de là, Frère Combustion prenait le relais.

* * *

Certaines des actions de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest étaient de purs coups de propagande. Nous les appelions des « Robin des Bois. » Tout cet argent que nous glanions dans les banques et les grandes surfaces et que nous extorquions aux casinos ainsi que le montant des rançons des youpins capturés ne restait pas dans nos poches. D'une manière ou d'une autre, le Parti et la NVA procédaient à une authentique redistribution des richesses. Les médias de ZOG nous accusaient d'acheter le soutien de la population. Absolument. En étant pragmatiques, notre générosité a probablement eu de meilleurs effets que toute notre agit-prop concernant les questions morales et raciales combinées.

Nous suivions la structure d'Huey Long⁵, mettions les victuailles sur la table, et les habitants du Nord-Ouest ne dédaignaient pas de prendre part au festin. Pour la première fois depuis des siècles, à l'exceptions des douze courtes années du Troisième Reich, des richesses considérables étaient retirées des poches des Juifs et de la ploutocratie, et replacées dans les poches des Blancs de la classe ouvrière et de la classe moyenne, qui en étaient les créateurs. Parfois, il suffisait d'entrer dans un HLM

⁵ Huey Pierce Long (1893-1935) fut un gouverneur et sénateur américain, membre du Parti démocrate, qui établit son autorité et assura sa popularité en lançant des travaux publics et en mettant à disposition des électeurs les bénéfices concrets de sa politique, ce qui lui permit d'être plébiscité alors que parallèlement il éliminait politiquement tous ses concurrents et s'arrangeait avec la mafia. Quoique démocrate et progressiste, il était régulièrement traité de fasciste, et est un exemple de populiste qui, par la redistribution à l'électorat du produit de ses accomplissements, le conduisait à accepter en retour sa prédation politique.

de travailleurs et de glisser des enveloppes de liquide marquées NVA sous les portes, qui aidaient à payer les factures des mères de famille blanches, ou à emmener un enfant malade voir un médecin.

Parfois, nous attaquions des banques qui menaçaient de faire saisir les maisons de familles blanches, et sortions publiquement leurs archives et dossiers dans le parking ou dans la rue pour y brûler de grosses piles de documents d'hypothèques (bon, le vrai contenu était conservé sur des ordinateurs, mais nous les volions ou les détruisions eux aussi, ainsi que les disques durs, et puis un gros tas de documents d'hypothèque en flammes était vraiment classe en une du *Dundee Advertiser* ou du *Centralia Chronicle*).

Je me rappelle qu'à un moment, pendant la guerre, nous nous sommes aperçus que soudain, au milieu de la masse de daube, propagande amerloque médiocre et musicalement vaseuse faite par des traîtres à leur race de Nashville, qui était jouée sur les stations de musique country, était apparue sortie de nulle part une reprise bluegrass d'une vieille chanson de Woody Guthrie, intitulée *Pretty Boy Floyd*⁶. Je ne vais pas essayer de chanter à mon âge, et je ne vous réciterai pas la chanson parce que je ne m'en souviens plus, mais nous remarquâmes tous qu'elle était résolument susceptible d'une, comment dire, interprétation cachée ? Les vers à propos de l'étranger qui vient mendier son dîner et laisse un billet de mille dollars sous sa serviette, remboursant l'hypothèque du fermier frappé par la Grande Dépression dans l'Oklahoma, les taxis chargés de courses pour offrir aux pauvres un repas de Noël, tout ça.

Il s'avéra que cette brusque réminiscence du passé sur les stations de country était une des plus subtiles chignoles qu'eussent menées les gars de la propagande de la Troisième Section, et ils n'étaient pas loin du compte. Nous livrions beaucoup de repas de Noël, payions beaucoup de camionnettes des travailleurs lorsqu'elles lâchaient alors qu'ils en avaient besoin pour vivre, et remboursions beaucoup d'emprunts garantis sur hypothèque dans le comté de Lewis, préservant les gens des foyers de SDF. Au fur et à mesure des années de guerre, quasiment tout le monde dans le comté avait une bonne idée de qui il fallait aller voir s'il y avait un problème.

⁶ Charles Arthur « Pretty Boy » Floyd était un braqueur de banques des années 1920. Sa figure juvénile et son désir d'épargner, dans ses actions violentes, du tort aux innocents ont nimbé son image de romantisme, conduisant à la composition de chansons à son sujet, dont celle de Guthrie.

Un des types de chignoles les plus populaires auxquelles nous nous livrassions fut la récupération d'enfants, et le châtimement des Services de Protection de l'Enfance et de tous ceux qui avaient quoi que ce soit à voir avec Tout Un Village. Ces gens-là furent très rapidement avertis qu'ils avaient grand intérêt à trouver un autre emploi, et quelques-uns des plus éminents bureaucrates des SPE furent publiquement châtiés de leurs crimes. En une de ces occasions, j'ai acquis mon dégoût définitif des pendaïsons. C'est une mort répugnante, on se chie et se pisse dessus, et tout le monde peut le sentir. Plus d'une fois, nous pûmes réunir des familles blanches qui avaient été brisées par le gouvernement des États-Unis.

Voler nos enfants était la pire des choses que ces fils de pute nous ont faites, je pense. J'ai toujours trouvé qu'il était bienséant que la révolution ait été précipitée par la tentative de Tout Un Village de faire main basse sur les enfants de la mauvaise famille blanche pour les mettre en vente comme du bétail auprès des pédales et des bobos. Mais beaucoup de gens, dans le Nord-Ouest, avaient laissé des enfants aux mains du gouvernement de différentes manières au cours des années, pour des raisons politiques, parce qu'un voisin indiscret avait décroché son téléphone et appelé un numéro de protection de l'enfance pour toucher une récompense, ou parce que quelqu'un, comme ma mère, l'avait fait par pure malveillance. Nous nous assurions toujours, lors de ces chignoles, que nous ne ramenions pas un gosse entre les mains de parents vraiment violents, mais vous devez comprendre que tout le système était irréparablement vérolé, et qu'il y avait un assez bon nombre de cas où des enfants avaient été arrachés à un foyer aimant et sûr parce que leurs parents ou grands-parents avaient une mention raciale ou politique dans leur dossier.

Nous pouvions sélectionner, choisir, et, pour autant que je sache, nous ne nous sommes jamais trompés, et ceux que nous avons aidés étaient toujours de vraies victimes de l'injustice. Pendant la première année, nous fûmes parfois capables d'empêcher les enlèvements d'avoir lieu, et, après que nous eûmes tué suffisamment d'US Marshals, ils eurent à se soucier d'autre chose que de kidnapper des enfants blancs, de sorte que nous avons pratiquement réussi à mettre entièrement fin à ce programme obscène, dans le Nord-Ouest tout du moins. Le GQG avait une unité de la Troisième Section qui ne se consacrait qu'à tenter de tracer les enfants qui avaient déjà été emme-

nés. Il se peut que vous vous souveniez d'une série télé très populaire de l'Autorité de Diffusion du Nord-Ouest là-dessus, il y a quelques années. Ils recherchaient les gosses à l'extérieur du Foyer, allant parfois jusqu'à Hawaï ou en Europe pour récupérer un mioche volé.

Plus important, le mot se répandait parmi les Blancs que nous n'étions pas juste une bande de néonazis au crâne rasé et avec des tatouages remplis de haine pour les autres couleurs de peau et qui ne pensaient qu'à tuer, tuer, tuer. Les Blancs du Nord-Ouest Pacifique commencèrent à comprendre qu'ils disposaient à présent d'une alternative forte et juste, alors que le gouvernement juif les foutait dans la panade. Les décisions de ZOG n'étaient plus définitives, il y avait désormais une cour d'appel.

La NVA, c'était ceux qui ramenaient des enfants volés qu'on avait crus perdus pour toujours, qui payaient le loyer et l'électricité quand une mère célibataire ne le pouvait pas, qui jetaient dehors les petites brutes crépues afin que les écoles fussent de nouveau sûres pour que les enfants puissent s'y amuser, qui jetaient les Mexicains dehors pour que Papa retrouvât du travail, et mettaient de l'argent en plus dans l'escarcelle de Papa car il n'avait plus à payer l'écrasante taxe fédérale.

Le sentiment commença à s'affermir que nous avions en réalité de l'intérêt pour les problèmes familiaux et communautaires, et que pour la création d'une société vraiment juste pour les Blancs. En plusieurs occasions, je fus témoin de la joie et de la gratitude d'une famille blanche réunie par la NVA lorsque nous reprenions des enfants aux « familles » de gauchistes, de bobos et parfois de pervers à qui ils avaient été vendus après avoir été volés par le gouvernement des États-Unis. Nous commençâmes lentement à rendre le Parti acceptable et accepté dans la vie des gens. Nous commençâmes à devenir des héros aux yeux de ceux que nous voulions libérer.

Chapitre xxvi

LE DERNIER PILIER qu’il nous fallait fracasser sous ZOG était la droite chrétienne.

Ils avaient toujours été une minorité, même au sein des Églises établies, et la plupart des gens les regardaient franchement comme des timbrés, mais, pris collectivement, c’étaient des timbrés immensément riches, qui formaient probablement le groupe d’influence politique le mieux organisé de tout l’Empire sioniste, et constituaient les troupes de choc du Système. Il nous fallait non seulement les cibler tout en laissant les vrais chrétiens tranquilles, mais aussi nous assurer que le public, et particulièrement le public religieux, connût cette distinction.

La seule chose au sujet de laquelle le Vieux s’alarmait, c’était que le mouvement d’indépendance du Nord-Ouest ne devait jamais, au grand jamais, être perçu comme antichrétien. Le fait brut était que, bien que beaucoup de nos excellents camarades fussent des néopaïens de toutes sortes, et que beaucoup plus encore fussent agnostiques ou même franchement athées, la NVA n’aurait eu aucune chance si les gens avaient cru que nous allions chercher à renverser la religion chrétienne et faire danser tout le monde autour d’un feu avec des casques à cornes et des peaux d’ours en buvant de l’hydromel, ou réciter des incantations druidiques dans les bois en robe comme si nous étions échappés d’un film d’Harry Potter.

Le fait indéniable était que l’écrasante majorité des Blancs en Amérique du Nord et dans le monde entier étaient nommément chrétiens. Il se pouvait qu’ils ne pratiquassent pas leur foi au quotidien, mais ils n’accepteraient pas un paganisme revendiqué, ni de stupides blasphèmes affirmant que Jésus est un juif mort sur un bout de bois, et, si nous avions suivi ce chemin-là, il n’y aurait

aujourd'hui pas de République, ni de Blancs, et nous serions tous des zombies couleur café errant dans la grande plantation consumériste mondiale. L'antichristianisme, en tant que politique officielle du Parti, n'existait tout simplement pas, et pourtant je ne connais pas de domaine dans lequel le mouvement ait eu autant de difficultés à descendre de son Olympe et vivre dans le monde réel.

Je suppose que c'est un moment aussi approprié qu'un autre pour parler du problème religieux au sein de mouvement de résistance blanche, que j'ai évité jusqu'ici en vertu d'une longue habitude. On nous a appris dès les premiers jours à l'éviter, car il ne pourrait rien résulter de bon d'en discuter, et l'un des meilleurs, sans doute, accomplissements du Vieux fut de réussir à enfoncer ça dans nos cervelles obtuses. Le seul sujet que la Chowder Society évitait ostensiblement dans nos discussions, c'était la religion, et la religion était le seul domaine dans lequel le Parti décourageât l'exercice de la liberté d'expression parmi les Blancs.

« Nous savons de longue expérience que, pour on ne sait quelle raison, le Mouvement ne peut pas discuter sensément de religion » avait indiqué Red un jour d'une voix ferme. « Les débats religieux amènent de la friction plutôt que de la lumière, c'est contre-productif, et nous devons convenir d'un accord mutuel de garder ce sujet en veilleuse, indéfiniment si possible. »

Cette question-là était poisseuse pour la NVA. Le Vieux, plus d'une fois, avait proclamé fièrement que le Parti était une fraternité de sang, pas de foi, mais je suis obligé de dire qu'il y avait là-dedans plus qu'un peu de pensée magique. De la même manière qu'il avait eu des hommes, dans l'armée confédérée, qui se battaient vraiment pour conserver l'esclavage, par rapport à ceux qui défendaient le droit des États et des peuples d'être libres et maîtres de leur destin, je mentirais si je niais qu'il y en avait parmi nous qui estimaient qu'ils se battaient pour leur vision de Dieu d'abord et pour leur race ensuite, et dont la vision de la République du Nord-Ouest à naître était une sorte de Nouvelle-Angleterre puritaine avec de la technologie, version complète avec marquages au fer rouge et crémations de sorcières.

Je ne saurais non plus nier qu'il y avait parmi nous des camarades qui étaient également convaincus que le christianisme était le plus grand ennemi de notre race, et que tout ce qui concernait ZOG ou les Juifs n'était que secondaire. Je sais qu'il y avait des éléments dans les camps

qui étaient très sérieux en parlant de tourner leurs armes les uns contre les autres après que nous aurions gagné. Je n'ai jamais su à quel degré nous avons frisé une guerre civile à l'irlandaise après Longview, mais, de source des plus hautes huiles du Parti que j'ai rencontrées au fil des ans depuis, je sais qu'on en a été beaucoup plus près qu'on ne veut bien l'admettre, même aujourd'hui.

Grâce au Ciel, le Vieux a fini par prendre un peu de pouvoir, et a pu distribuer quelques gifles à des gens qui auraient dû les recevoir de longue date. Et le problème est toujours présent, comme toute personne ayant grandi dans la République le sait. C'est comme si nous n'étions simplement pas satisfaits de combattre les Juifs, les Noirs, les Mexicains ou les Asiatiques, comme si un chromosome pervers exigeait que nous ayons un ennemi blanc à combattre.

Le fait que certains de nos ennemis, dans les rangs fédéraux, y compris certains chefs très haut placés, fussent ouvertement et passionnément motivés par la croyance sincère qu'ils devaient tuer des racistes au nom du Christ, n'aidait pas les choses. Je sais que ça semble difficile à comprendre aujourd'hui, maintenant que la question juive est ouvertement débattue et enseignée dans les écoles et que tout le monde connaît sa nature, mais le fait est qu'à cette époque, il y avait des gens qui croyaient vraiment que les Juifs étaient le Peuple Élu de Dieu, et que les autres peuples de la Terre étaient tenus de servir cette Prunelle de l'Œil divin. Comment aurait-on pu croire autre chose étant donné que le contester publiquement était passible de prison ferme ? Dans les obédiences les plus vastes, mêmes celles dont la théologie n'était pas si extrême dans d'autres domaines, seulement suggérer que les Juifs pourraient être autre chose que la forme humaine de la perfection pouvait coûter à un prêtre son sacerdoce. Les droitards chrétiens furent ceux qui se battirent bec et ongles contre le Traité de Longview, plus longtemps et plus féroceMENT qu'aucun autre.

Bon, moi, je ne voulais rien avoir à voir avec un Dieu qui faisait élection d'un peuple comme les Juifs, et je comprends que toute cette histoire était une fausse et grossière interprétation de l'Écriture — saperlotte, est-ce que Ma, Rooney et China ne me l'ont pas assez répété ? S'il vous en faut une preuve, regardez seulement les Juifs et leur comportement, ça mettra le holà à ces conneries de Peuple Élu. Mais beaucoup de gens ne le comprenaient pas. Comme tout le reste aux États-Unis, la religion chrétienne avait été soumise à quasiment un siècle de déformations

tendancieuses par l'intelligentsia et des manipulateurs de gauche, qui l'avaient distordue et rendue méconnaissable. Même avec mes connaissances bibliques limitées, je pouvais dire qu'il n'y avait absolument rien de chrétien à « marier » deux pervers dans une église et à prétendre que Dieu bénit une déviation abominable du mariage qu'Il condamne très clairement à de nombreuses occasions dans Sa Parole. C'est une des raisons pour lesquelles ils ont interdit la Bible KJV et autres versions « non-inclusives ».

Je vous dirai les choses aussi simplement que possible. Je ne suis pas chrétien et ne l'ai jamais été, pour je ne sais quelle raison, la sauce n'a jamais pris sur moi, mais j'ai épousé deux chrétiennes. Vous vous souvenez de ce vieux dicton selon lequel la Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest a été gagnée par des hommes païens et des femmes chrétiennes ? Le fait que je ne sois pas croyant comme mes femmes ne me masque pas le rôle immense et crucial que le christianisme a joué dans le développement de la civilisation aryenne. Je refuse de calomnier et de diminuer la théologie qui a donné au monde les magnifiques cathédrales gothiques de l'Europe, la beauté et la gloire d'innombrables artistes de la Renaissance tels que Michel-Ange et de Vinci, l'admirable poésie et l'étendue de la langue anglaise à son apogée dans la Bible du Roi Jacques, un héritage accumulé de musique, d'art, d'architecture, de philosophie, d'exploration et de conquête sans comparaison dans toute l'Histoire de l'humanité. Je la regarde du point de vue de l'Église wingfieldienne, qu'on pourrait, je suppose, voir comme la forme traditionnelle de la foi avant sa corruption, ainsi que me l'ont expliqué Rooney, Carter et Ma durant des années. Ils chantaient *Gimme That Old Time Religion*¹, et étaient très sérieux. Je parle du christianisme qui a permis à Stonewall Jackson de faire passer toute sa promotion de l'Institut militaire de Virginie à l'Armée confédérée après une nuit de prière et de réflexion.

Tout d'abord, oui, Jésus-Christ était un Juif. Oh, bon, d'accord, c'était un Israélite, si vous êtes d'Identité chrétienne et que vous insistez. Mais un Juif de son époque, pas de la nôtre, et il n'est pas nécessaire d'être d'IC pour le comprendre. C'est un simple fait historique. Les Juifs d'aujourd'hui sont racialement très éloignés des Juifs de la Bible, qui ont disparu de nos jours. Ils n'existent plus. Les Juifs d'aujourd'hui sont de trois types.

¹ Cantique traditionnel blanc protestant de 1873.

Il y a les Mizrahim, qui sont en gros des Arabes qui ont adopté la religion juive pour une raison ou pour une autre au fil des ans. Puis, il y a les Sépharades, qui sont, là aussi, largement d'origine arabe, et qui sont venus en Espagne sur les talons des conquérants islamiques, et se sont fait subséquemment expulser par Ferdinand et Isabelle en 1492, l'année où Christophe Colomb a traversé la grande mer bleue. Et enfin, il y a les Juifs qui ont causé la majorité des problèmes que le monde connaît aujourd'hui, les foutus Ashkénazes, le youtre standard genre *La-vérité-une-occasion-pareille-elle-est-en-or*. Les Ashkénazes viennent d'Europe de l'Est, mais ne sont pas d'origine européenne, ce sont des Asiatiques. Ils sont en fait un peuple arménoïde, descendant d'une race appelée les Khazars, qui a adopté la religion juive au ^{vii}^{ème} siècle après Jésus-Christ, et ont ensuite été éliminés par les Perses et les Mongols en récompense de leurs efforts, probablement parce qu'ils étaient aussi odieux alors qu'ils le sont aujourd'hui.

La pulsion de se débarrasser des Juifs semble être l'un des rares dénominateurs communs entre les civilisations, de la Rome antique à la Cochinchine en passant par l'Allemagne médiévale et la Russie tsariste. Il y a un certain nombre d'Ashkénazes qui ont vraiment les cheveux blonds et les yeux bleus, c'est vrai. Ils prétendent que ça veut dire que leurs grands-mères ont été violées par des cosaques ou des ~~///~~, et je ne nie pas qu'ils aient été persécutés en Europe. Mais ils l'ont bien cherché, en servant de collecteurs d'impôts, de prêteurs sur gages et d'intendants pour la noblesse tout en enculant les paysans dans tous les sens du mot. Rappelez-vous toujours l'épithète qui ornera la pierre tombale du peuple juif un jour : tout finit par se payer.

En ce qui concernait l'idée que le christianisme serait une religion juive, eh bien, tout ce que je puis dire, c'est qu'une religion qui était assez bonne pour Charlemagne, saint François d'Assise, Christophe Colomb, George Washington et tous les Pères fondateurs, Stonewall Jackson et Robert E. Lee est assez bonne pour moi. Enfin, pas tant que ça, puisque je n'ai jamais pu me conduire à y croire. Mais des personnes qui m'étaient chères y croyaient, et j'ai toujours respecté leur croyance et n'ai jamais soulevé de controverse avec elles sur ce point. Bon sang, je veux dire, on va tous finir par mourir un jour ou l'autre, et alors on saura pour de bon ce qu'il y a au-delà, mais, jusque-là, pourquoi s'en faire ?

Pour ce qui était de moi et Roon, ce qu'on pourrait dire est que nous étions un mariage mixte, en ce qu'elle croyait à la Bible et pas moi. Nous en faisions mention parfois, mais nous n'en avons jamais discuté, car, sans même le dire, nous avions tous les deux décidé que nous ne le ferions pas. J'ai, une fois, demandé à Ma dans je ne sais plus quel contexte si ça lui faisait quelque chose d'avoir un sceptique poli comme moi dans la famille, et elle a répondu :

« Fils, la foi est une chose merveilleuse, mais, même si je suis sûre que bien des prêtres ne seraient pas d'accord, on peut vivre une vie chrétienne sans l'avoir. Tu es un bon garçon, et tu es bon avec mon bébé, tu l'aimes et elle t'aime, c'est tout ce qui m'importe. Je connais beaucoup de prétendus chrétiens qui chantent très haut le dimanche à l'église, et qui passent le reste de la semaine à pécher comme si la mode allait s'en tarir. Y compris certains soi-disant pasteurs. Quand j'avais l'âge de Rooney, à l'époque, en Caroline du Sud, j'avais un pasteur fétichiste des pieds. Il voulait sucer mes orteils, entre toutes choses ridicules. Si j'ai le choix entre un sépulcre blanchi comme ça et quelqu'un comme toi qui a un cœur chrétien même s'il n'en a pas le nom, je te choisis sans délai. »

Bon, maintenant, ne vous méprenez pas. Aucun de nous n'était sourd au fait que les Églises du Système gauchiste de toutes dénominations étaient pourries jusqu'à la moelle. Les prédicateurs des Églises établies trahissaient la race blanche. Ils prêchaient que les Juifs étaient le Peuple Élu, et procuraient ce faisant aide et assistance à l'ennemi. Ils prêchaient d'aimer son prochain nègre. La plupart d'entre eux défendaient et quelques-uns pratiquaient la pédérastie, lorsque les choses eurent dégénéré au point qu'ils pussent le faire sans conséquences. Ils léchaient le cul de toutes les minorités tendance et de toutes les causes politiquement correctes du moment, puis s'écartaient et allaient tromper leurs femmes et enculer des enfants de chœur. Leurs prêtres pratiquaient tous les types de fraudes afin d'obtenir de l'argent qu'ils dépensaient en un cadre vie luxueux pour eux-mêmes. Ils se repaissaient de la foi et de la faiblesse des personnes spirituellement vulnérables, des femmes, des personnes âgées, des gens sans éducation et de la classe ouvrière. Ils utilisaient la religion comme un opium pour garder dociles et obéissants envers Washington les esclaves salariaux blancs. C'était particulièrement vrai pour ces mabouls

de la droite religieuse, mais aussi pour les catholiques tenants de la théologie de la libération², les religieuses activistes de gauche, les Père Tendances³, et les simples foutraques complets comme les Témoins de Jéhovah.

Les mormons, c'était plus nuancé. Ils semblaient tous violemment soit pour, soit contre nous, soit dans un cas parce que c'étaient des loyalistes américains sincères, soit ils étaient alors des sympathisants cachés et moins cachés du Parti parce qu'ils n'aimaient pas la vision de Salt Lake de la théologie, les révélations politiquement opportunes du Salt Lake Prophet, la position des grandes Églises sur la polygamie, etc. Le mormonisme compte presque autant de petites sectes et variations bizarres que l'islam. Beaucoup d'agents du FBI et même de LARDEU étaient des mormons blonds aux yeux bleus à la coupe militaire qui auraient fait frissonner d'excitation J. Edgar Hoover dans ses cuissardes; ils nous exécraient, et nous tuaient avec délectation.

De l'autre côté, OC Oglevy était un mormon, et Winston Wayne aussi. Une des unités les plus sanguinaires de toutes les unités de la NVA était la Colonne volante Kennewick, qui comprenait beaucoup de Volontaires féminins en raison de leur pratique de la polygamie, à la fois mormone et identitaire chrétienne, et elles chantaient *Come, Come Ye Saints* au combat. La Troisième Section possédait une équipe d'assassins mormons très soignés, appelés la Bande des Danites⁴, qui sillonnaient le pays en dégommant des gens, se faisant passer pour des missionnaires de l'Église de Jésus-Christ des Saints Derniers Jours, procédant à des conversions lors de leurs promenades, en panoplie complète avec chemises blanches à manches courtes, cravates noires et vélos.

² Que partage l'actuel pape François. Le roman a bien sûr été écrit longtemps avant son accession à la papauté.

³ En anglais *Father Trendy*, caricature de prêtre moderniste créée par l'animateur et satiriste irlandais Dermot Morgan.

⁴ Les Danites étaient un groupe de mormons dissident créé en 1838, à l'issue de la Guerre des mormons, et s'opposant à Joseph Smith, fondateur de la religion mormone. Si leur scission d'avec le haut clergé mormon n'a guère duré (en 1847, ils n'existaient plus) en raison de leur éviction religieuse et du procès de leurs chefs, la légende d'une « Bande de Danites » liés par serment et spécialisés dans l'assassinat d'ennemis religieux a fait grand bruit lors de sa divulgation par Smith et ses proches, et demeure un élément culturel important dans la notoriété du mormonisme en Amérique.

Un de ces gusses était un luron du nom de Moroni Probert. Il portait une paire de Colt .45 « Peacemaker » type western assortis qu'il appelait Ourim et Thoummim⁵. Il y a un ancien enregistrement de sécurité montrant Probert descendre deux agents du FBI qui descendaient les marches du Bâtiment fédéral de Medford, dans l'Oregon. Deux pistolets, un dans chaque main. Deux coups, simultanés. Deux fédéraux crevés. Un missionnaire mormon remontant calmement sur sa bicyclette et s'en allant en pédalant. J'ai entendu dire qu'après la guerre, il a eu dix ou douze femmes⁶.

Les Wingfield, et les autres christiano-chrétiens de la NVA, haïssaient les judéo-chrétiens comme un poison, et ce sentiment était réciproque. Chaque secte regardait l'autre comme une bande d'hérétiques au service du Diable. « Ils ont conclu un accord avec Satan, et avec l'Enfer ils ont fait un pacte⁷ ! » avait pour habitude de grogner Ma en voyant un hurluberlu à la coiffure bien laquée battre le tambour pour Israël à la télévision.

Lorsque nous mettions le grappin sur un d'entre eux qui avait grand besoin qu'on s'occupât de son cas, avant de lui tomber sauvagement sur le râble, Carter s'agenouillait et remerciait le Seigneur d'avoir remis entre nos mains ce misérable pécheur afin que nous puissions le châtier avec des scorpions, ce qui foutait vraiment les jetons au bateauleur captif. C'étaient d'immondes traîtres à leur race, de dégoûtants lèche-bottes et laquais du Système, qui vendaient leur droit d'aïnesse racial en échange du brouet de lentilles de Jacob⁸. Pas d'objection de la part du Volontaire Ryan, Messieurs-Dames, et j'aidais à assaisonner certains de ces culs-bénits en grand style.

Mais je fus toujours capable de voir clairement la différence entre la foi chrétienne elle-même et les personnes moralement corrompues

⁵ Ourim et Thoummim sont le nom de deux pierres que Joseph Smith dit avoir reçues de l'ange Moroni (d'où le nom du personnage du roman) afin de pouvoir traduire les tables d'or contenant le Livre de Mormon, texte fondateur de la religion mormone. Grâce à ces pierres, dont le nom se réfère à deux gemmes contenues dans le pectoral du Grand Prêtre de l'Israël biblique, Smith a pu voir, comprendre, traduire et transcrire le texte des plaques d'or, auquel il est le seul à avoir eu accès.

⁶ Les mormons sont polygames. C'est leur caractéristique la plus célèbre en France et en Europe, où ce groupe religieux est très peu présent et méconnu, rendant plus difficile la compréhension des références glissées dans le roman à son sujet.

⁷ Isaïe 28, 15.

⁸ Genèse 25, 29-34.

que le Système judaïque mettait en avant comme porte-paroles allégués. Ce n'était pas de la religion. C'était une idéologie politique, et vénéneuse avec ça. Nous devions mettre un coup d'arrêt à la prédication antiblanche et philosémite, sans offenser les chrétiens sincères qui étaient de potentiels sympathisants du Parti et du mouvement d'indépendance, et sans nous prononcer en fait contre le christianisme en soi.

La NVA découvrit que notre meilleur levier dans cette situation était la lâcheté physique des prédicateurs eux-mêmes. Les tuer faisait simplement d'eux des martyrs, ça nous faisait paraître antichrétiens, et les autres prédicateurs télévisés judéo-chrétiens trouvaient le moyen d'utiliser ces morts pour soutirer encore plus d'argent à leurs fidèles demeurés. Mais l'humiliation publique, et le ridicule, c'était autre chose. Il s'avéra qu'aucun d'entre eux ne croyait vraiment assez en leur Djizeusse pour être prêt à mourir pour lui. Nous ressuscitâmes la vieille coutume anglo-saxonne du goudron et des plumes spécialement pour eux, ainsi que quelques variantes telles que faire descendre en dansant la rue au mécréant avec une fleur dépassant du cul. Avez-vous idée de la difficulté, même pour le plus invétéré des culs-bénits, de se sortir une telle image de la tête et de prendre à nouveau ce prédicateur au sérieux ?

Et, comme à peu près tout ce que nous faisions, ça a marché. Nous l'avons fait quelques fois, et puis nous nous sommes aperçus que nous n'aurions plus guère à le faire, car, mis au pied du mur, ces types ne croyaient tout simplement pas suffisamment fort en leur cause pour mourir pour elle, risquer d'être ridiculisés en public, ou de se faire dégager le groin de la mangeoire. On pouvait dire qu'ils avaient vu la lumière.

Chapitre xxvii

FINALEMENT, une fois que nous eûmes assez de contrôle sur les petites villes et la campagne du comté de Lewis, la NVA rassembla ses atouts et travailla à notre plat de résistance, le sectionnement de l'artère vitale de l'ennemi sur la côte ouest et la privation graduelle de l'oxygène économique, des ressources et du matériel capitaux nécessaires au maintien en fonctionnement de ZOG dans les grandes villes du Nord-Ouest.

Nous commençâmes à faire sauter des ponts sur l'Interstate 5. De la même façon, nos camarades à l'est du Foyer se mirent à démolir des ponts routiers sur l'I-90, l'I-84, l'I-15 et la poignée d'autres autoroutes interétats qui connectaient le Pacifique Nord-Ouest au reste du continent nord-américain. Un des moyens par lesquels une petite force de guérilla peut s'emparer du et conserver le contrôle d'une portion de territoire libéré est de contrôler l'accès à la zone, et d'empêcher le passage des biens et du personnel ennemis. Des embuscades contre des cibles spécifiques de ZOG étaient très difficiles à mettre en place sur une autoroute interétats. Bien que ce fût possible, et que ce fût fait lorsque nécessaire, de telles chignoles entraînaient généralement des courses-poursuites à 110 ou 130 km/h. Le risque pour les Volontaires et le danger de dégâts collatéraux contre des civils blancs étaient très forts. Pour des raisons d'image évidentes, nous ne voulions pas voir de véhicules en feu et criblés de balles aller s'encastrent dans des bus remplis d'enfants en voyage scolaire. Une fois que nous eûmes commencé à sectionner les Interstates, nous pûmes contraindre la circulation à se répartir sur les routes locales plus petites, la ralentir, et la mettre à portée d'atteinte, pour pouvoir l'observer et l'intercepter à volonté.

Souvenez-vous, après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ZOG a systématiquement détruit le système et l'infrastructure ferroviaires de l'Amérique en faveur de ces énormes camions géants à dix-huit roues qui bouffaient du diesel en quantités gigantesques et mettaient des profits obscènes dans la poche des compagnies pétrolières, sans parler des gros sous dans les poches de ceux qui construisaient et maintenaient en état les grandes autoroutes. Au moment de la Guerre d'Indépendance, pratiquement tout le transport et le chargement à travers l'Empire dépendait du système autoroutier, d'innombrables millions de tonnes de fret sans lesquelles rien ne pouvait fonctionner dans le pays. Dans les métropoles, le plus souvent, on ne pouvait même pas se rendre au travail sans devoir emprunter une autoroute.

En frappant le système autoroutier, la NVA s'acquittait la possibilité de faire s'écrouler tout le château de cartes en une seule attaque, en jugulant le flux de tout, de l'alimentation à l'essence en passant par les nains de jardin, vers les zones données que nous avions décidé d'étrangler. À la fin de la fin de la guerre, nous avions rendu le transit de masse entre les métropoles pratiquement impossible sauf à ce que la NVA y donnât son accord et reçût son bakchich. Les chauffeurs de camion dans le Nord-Ouest s'habituaient à être arrêtés par des fusils à des barrages de la NVA sur des routes secondaires brumeuses, à laisser leurs véhicules être fouillés, et à nous laisser nous servir s'il nous fallait quelque chose. Nous délivrions toujours des reçus, bien sûr, pour tout ce que nous prenions, en promettant de payer après la révolution. Un grand nombre de routiers n'ont jamais remis les reçus, mais les ont gardés comme souvenirs, plus d'une fois j'en ai vu suspendus dans des cadres sur les murs de maisons, de clubs et de bureaux, au fil des ans.

Nous pouvions également bloquer le transit de masse au sein des villes elles-mêmes à volonté, en frappant les grands axes urbains, les périphériques et les systèmes de RER reliant les banlieues. C'était une forme de guerre économique incroyablement puissante. Nos équipes urbaines avaient adopté une vieille combine de l'IRA : le lundi matin, juste avant l'heure de pointe, elles signalaient vingt appels à la bombe contre le système métropolitain de Portland ou le couloir de l'I-90 conduisant à Seattle ou passant par Spokane. Chaque appel téléphonique comportait le mot de code correct. De toutes ces menaces, deux ou trois étaient authentiques, de petites bombes sur un porte-caténaire ou fixées sous un tunnel. Le reste, c'était du flan,

mais ZOG ne savait pas lesquelles étaient vraies et lesquelles étaient des canulars, par conséquent tout devait être interrompu, et la circulation était bloquée sur des kilomètres pendant que les équipes de déminage des *LARDEU* et du *BATF* vérifiaient tout, et tout le monde manquait une matinée de boulot.

Faites ça une fois par mois dans une ville de la taille de Seattle ou de Portland, et le mercure montera à une vitesse alarmante, et ces fameux comptables à qui revient la décision de rester ou de partir seront de plus en plus inquiets. Sans parler du coût des réparations des voies que nous faisions vraiment sauter. Il y avait des ponts névralgiques que ZOG dut reconstruire six ou sept fois, et que nous détruisions de nouveau dès qu'ils avaient pu reconstruire. Les fédéraux n'avaient tout simplement pas assez de personnel pour garder toutes les moindres passerelles d'autoroute, et celles qui étaient gardées, nous finîmes par pouvoir les détruire avec des mortiers ou des roquettes façon Katioucha¹.

Je sais que je l'ai déjà dit, mais si vous voulez comprendre pourquoi et comment la *NVA* a fini par emporter la liberté blanche, vous devez vous représenter combien toute l'infrastructure de ce monde hautement technologique et mécanisé était complexe, interdépendante et fragile. L'Améwique était vulnérable, terriblement vulnérable à un nombre incroyablement réduit d'hommes et de femmes convaincus simplement dotés d'un peu de tripes, en un millier de différents points. Vous foutiez par terre un nœud vital de communications ou de transports, une passerelle d'autoroute, un câble fibre optique ou la bonne base de données informatiques, et tous les membres de la Bête s'effondraient dans une paralysie flasque. Nous cognâmes, cognâmes et cognâmes, jusqu'à ce qu'à la fin le mur pourri tout entier se désagrègeât et s'écroulât. Lorsque l'homme blanc se fut enfin décidé à combattre, notre victoire était certaine. Seulement, ça m'agace qu'il ait fallu à ces salauds cinq ans de résistance acharnée avant qu'ils ne lâchent l'affaire.

Il y en avait dans le Parti qui voulaient mettre à bas le château de cartes entier immédiatement, et laisser les débris tomber où ils tomberaient, ouvrir vraiment la voie à une apocalypse, certainement achevée avec des combattants au long cours et une totale anarchie,

¹ En russe Катюша (Catherinette), aussi appelé « Orgue de Staline », lance-roquettes multiple monté sur un camion, arme soviétique très célèbre pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

et nous aurions pu faire ça. Dès la deuxième année de la guerre, l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest aurait pu couper l'électricité, l'essence, l'eau, les capitaux et les biens de consommation pratiquement partout si nous l'avions voulu ainsi, et nous aurions causé une sorte de mini-Ragnarök dans le Nord-Ouest. Si nous ne l'avons pas fait, c'est grâce à d'autres membres du Conseil de l'Armée et du Bureau politique, qui préféraient ce qu'ils appelaient une descente contrôlée, ou, comme le disait Red Morehouse : « Il ne faut pas brûler toute la grange pour se débarrasser des rats. Après tout, nous aurons nous-mêmes besoin d'une grande partie de ces infrastructures pour construire la République après-coup. Nous devons montrer à notre peuple davantage qu'une destruction aveugle. »

Ces modérés, comme on pourrait, je pense, les appeler, plaidaient en faveur d'une campagne de strangulation progressive soigneusement contrôlée, à nouveau pour que nous ne nous aliénassions pas la population blanche du Foyer en infligeant à notre propre peuple des malheurs inutiles, tout en menant tout de même les membres de la Bête à se congestionner et à mourir, afin de pouvoir les trancher sans saigner à mort tout l'organisme social.

La réalité, comme toujours, a fini quelque part entre les deux. La façon dont ça s'est passé en pratique dans le comté de Lewis fut qu'à partir de la troisième année, nous fîmes sauter quelques passerelles d'autoroute juste en-dessous de Napavine, toujours aux premières heures du jour, et toujours avec plein de feux d'avertissement et d'obstacles improvisés pour empêcher les gens de s'engager dans la nuit sur des ponts démolis, minimisant ainsi les pertes civiles. Ce faisant, nous isolâmes le centre de l'État de Washington de tout accès depuis la Californie et le sud, cependant nous laissâmes intacte la section reliant Centralia et Chehalis afin que les locaux pussent prendre l'I-5 pour se déplacer au sein de leur voisinage et que nous ne les emmerdassions pas trop.

En vérité, beaucoup de gusses appréciaient la circulation plus fluide, étant donné que l'I-5 était une vieille autoroute, que l'argent pour la réparer et l'élargir avait depuis longtemps été pissé dans le désert d'Arabie, et que, en temps normal, l'Interstate était toujours pleine à craquer. Il me faut ajouter que d'autres unités de la NVA, beaucoup plus bas, en Californie, avaient fait pareil dans leurs propres zones d'opérations, sectionnant l'Interstate 5 en une série de tronçons. On pouvait toujours

aller de Los Angeles à Seattle par l'Interstate, mais il fallait faire beaucoup de détours, et ça prenait deux fois plus de temps que d'habitude.

Les habitants du comté de Lewis furent un peu plus irrités quand nous fîmes sauter la bretelle à la Sortie 99, isolant les deux villes d'Olympia, et contraignîmes tout le monde à prendre les petites routes pour aller et revenir d'Olympia, mais il y avait une raison militaire à cela. Ce que nous faisions là, c'était nous assurer que tous les mouvements terrestres des troupes ennemies entre les deux centres urbains sur axes routiers fussent obligés de se faire par des zones densément boisées et isolées, idéales pour des embuscades et la pose de mines du genre de celles que nous avions préparées pour Sammy Rothstein. Après que quelques-uns de leurs véhicules et de leurs occupants se furent fait ravir au Ciel et envoyer en Enfer pendant les minutes folles de Choc et Effroi dans les confins rustiques de Bucoda et de Tenino, les LARDEU, la Police d'État et les autres forces sionistes se mirent à ne plus se déplacer qu'en hélicoptère.

Cela accroissait leur vitesse, naturellement, mais limitait en réalité leur zone d'efficiencia aux endroits du comté de Lewis où les hélicos pouvaient atterrir, ou où ils pouvaient larguer des hommes en rappel s'ils s'en sentaient la fantaisie. Les choses en furent au point où la situation était quasiment la même qu'au Viêt Nam : ils arrivaient en hélico dans un coin du comté de Lewis, effectuaient une rafle ou ce qu'ils étaient venus faire, puis rembarquaient en hélico vers Olympia avant qu'il fasse nuit. Nous les avions littéralement chassés de notre sol, la rue et la nuit appartenaient à la NVA.

Je crois que les chiffres officiels sont qu'en permanence il y avait environ cinq mille Volontaires de la NVA en service actif dans le Nord-Ouest et ailleurs, et qu'au plus fort de la guerre nous faisons face à peut-être un demi-million d'agents du FBI, de soldats, de LARDEU, de flics, de gardiens de prison, et cetera. Et pourtant, surpassés en nombre comme nous l'étions, nous avons pu river le clou à l'Empire. Mais il y eut des cahots sur la route.

Rooney et moi nous situions dans une planque, un appartement, au quatrième étage d'un bâtiment historique victorien sur Pearl Street, à Centralia. Nous fûmes réveillés un matin par un de nos camarades en faction, que nous connaissions sous le nom de Barney. On entendait un grondement bizarre provenant de la rue, comme le ronflement d'une étrange machine. « Vous allez vouloir voir ça, les gars » dit Barney « Regardez par la fenêtre. On a des problèmes. »

Avec précautions, Rooney et moi jetâmes un œil par les persiennes, et nous vîmes ce qu'était ce grondement. Pearl Street était une rue à sens unique allant au nord. Le long de la rue, se dirigeant vers le sud, se déroulait un long convoi de véhicules blindés, de camions, des VAB Humvee, de transports de troupes blindés et de véhicules de combat d'infanterie M2 Bradley. Leur camouflage était fait de motifs tigrés bizarres, dont je remarquai qu'ils différaient de la norme standard « pépite de chocolat » de l'armée américaine. Dans les véhicules, beaucoup d'entre eux, penchés avec arrogance sur des mitrailleuses M-60 montées à bande, étaient des hommes (et quelques femmes) en uniforme ressemblant à un croisement entre des soldats et le GIGN, en treillis, mais avec une cuirasse et des casques en bakélite noire, avec des visières de protection opaques pour qu'on ne pût voir leurs visages. Il fallait regarder leurs mains pour s'apercevoir que cette nouvelle armée d'invasion était au moins à moitié allogène. Sur le flanc des véhicules, et au dos de la cuirasse des troupes, ne figurait pas l'insigne à étoile blanche et bleue coutumière de l'armée des États-Unis, mais les cinq lettres LARDEU. Légion Antiterroriste Républicaine et Démocratique des États-Unis.

Les Lardons étaient arrivés.

Non que leur arrivée fût inattendue. La création des LARDEU était un secret de polichinelle, et il y avait même eu quelques numéros de cirque médiatique à Fort Bragg, en Caroline du Nord, là où ils étaient entraînés. Mais l'attaque de Samuel Rothstein, à l'occasion de laquelle nous avions descendu un juge de la Cour suprême, le plus gros nez que nous eussions dégommé jusque-là, avait rendu ZOG presque fou furieux de rage, de peur et de haine. Plutôt que d'être déployés sur le terrain, les LARDEU descendirent sur le Foyer du Nord-Ouest en une grande invasion unifiée, pour un effet maximal.

Ils ne négligèrent pas de donner au comté rebelle une démonstration de ce qu'ils avaient dans le ventre. Alors que nous observions, une vieille dame, sur le trottoir, probablement un peu gâteuse, et incapable de reconnaître la Bête quand elle la voyait, franchit le bord du trottoir et voulut traverser la rue. Une voiture blindée l'écrasa. L'écrasa, la broya sous ses pneus et la laissa écrabouillée sur la rue comme un insecte. Aucun des véhicules fédéraux ne s'arrêta seulement, et plusieurs autres lui roulèrent dessus avant que des civils criant et hurlant ne parvinssent à passer sur la rue, et à ramener ce qui restait d'elle sur le trottoir. Il leur fallut plusieurs voyages.

Nous allumâmes la petite télé de l'appartement, et mîmes la chaîne d'informations locale. Nous pouvions voir qu'ils étaient partout, roulant dans Dundee, Olympia, Shelton et Longview, Astoria, dans l'Oregon, Bremerton et Port Orchard dans la banlieue de Seattle, Bellingham, et, plus à l'est, des colonnes d'invasion de même nature entraient à Cœur d'Alène, Sandpoint, Pullman, Ellensburg, Kennewick, Yakima, Arcata en Californie, partout. Nous revînmes à la chaîne locale et les vîmes en direct s'arrêter devant l'hôtel de ville de Chehalis. À ce moment-là, bien sûr, notre groupe était armé et prêt à mettre les voiles en vitesse, et j'étais au téléphone jetable avec Tank ainsi que six ou sept autres chefs d'unité dans le comté. Nous devions présumer qu'ils nous écoutaient, et faire vite, puis bazarder les téléphones et se magner de plier les gaules. Nous n'avions plus le temps de parler en code.

« Nous ne les attendions pas avant quelques semaines encore » nous dit l'oc avec un juron. « Je sais que bouger de jour dans ces conditions est risqué, mais je veux que les braves délinquants que vous êtes se retrouvent hors des villes et en pleine cambrousse. On ne sait pas si on n'a pas tout été balancés ou tracés avec une puce ou une balise gps, et je ne veux pas que nous nous retrouvions bloqués à l'intérieur, là où nous ne pourrions pas utiliser nos armes d'épaule. Mais surtout, nous ne devons pas perdre l'initiative psychologique. Souvenez-vous que c'est du comté rebelle que nous parlons, et nous devons offrir à nos invités surprise un accueil chaleureux, immédiatement. Nous devons leur voler leur tonnerre. Y a-t-il quelqu'un dans le coin qui soit en situation de faire une attaque rapide, puis de lever le camp ? Sans que ce soit du suicide ? »

« On peut essayer » dit la voix de China Wingfield dans son téléphone jetable « Frère S nous a cuisiné une soupe chaude qui pourrait leur brûler les lèvres. »

« Tu es sûre, C ? » demanda prudemment Tank. « Je suis sérieux. Le matériel est sacrificable. Vous pas. Jeter quelques œufs au visage de ces connards est important, mais vous tirer de là en un seul morceau l'est davantage. »

« On s'en occupe, chef » entendis-je dire China « Il nous reste une bonne petite route d'É&É rapide, et on va la tenter. C'est la première fois qu'on voit ces bâtards et je ne les aime déjà pas. J'ai envie de les voir rôtir. »

Je ne savais pas où étaient China et son équipe, mais il s'avéra qu'ils étaient dans la même situation que nous, dans un appartement à l'étage

de l'hôtel St. Helens sur Main Street à Chehalis, à un demi-pâté de maisons de l'hôtel de ville et avec toutes sortes de Lardons grouillant dans la rue en bas. Elle, Sleepy Sam, l'Ourson et quelques-uns de nos p'tits génies de la technique étaient dans la fabrique de bombes de la Compagnie E.

Un aparté intéressant sur la façon dont fonctionnait la propagande de ZOG : après les festivités de ce jour, les médias, Fox News et tout le reste crachèrent, bavèrent et hurlèrent que nous avions installé notre atelier d'explosifs dans un appartement d'un hôtel rempli de citoyens blancs, âgés, et à faibles revenus, et que cela prouvait le peu de considération que nous avions en réalité pour le bien-être de notre propre peuple. Eh, c'était en partie vrai. Le St. Helens avait en effet, à une période, été une suite d'appartement pour personnes âgées, mais environ un an avant ces événements, le bâtiment avait été racheté par un consortium d'investisseurs d'Israël, qui cherchaient des moyens de faire sortir leur fric de cet État voyou du Proche-Orient en état de détérioration rapide, et qui avaient décidé que le vieux et pittoresque hôtel St. Helens ferait un condominium idéal pour de riches réfugiés de Tel Aviv une fois que les vieux goyim seraient partis, et l'endroit rénové. Les Juifs étaient enfin parvenus à évincer le dernier des retraités quelques semaines auparavant. Un des vieux avait réussi à faire passer les clés de son appartement à un contact de la NVA avant que les adjoints du shérif ne le traînaient à l'hospice, et nous nous y étions glissés et abrités pendant quelques jours, tandis que Sleepy Sam et les mômes faisaient le coup du double, double, peine et trouble² en se servant de la baignoire comme chaudron.

« Allez-y, et que ça déménage » dit Thompson.

« Donnez-nous quelques minutes, et continuez à regarder Channel 7 pour voir les feux d'artifice » répondit China « Équipe Charlie, terminé. »

« Tout le monde dehors, et faites en sorte de lourder ces téléphones avant qu'ils ne soient tracés » dit Thompson « Tout le monde se rend au point d'É&É de son chef d'équipe, et j'en affecterai de nouveaux dans les prochains jours. Sunray, terminé. »

« Que le Diable m'emporte ! » fit doucement Rooney en regardant la télé. Elle montrait la scène en face de l'hôtel de ville de Chehalis.

² SHAKESPEARE, *Macbeth*, acte IV, sc. 1.

La chaîne de télé locale diffusait ce qui semblait être un direct national diffusé par un des réseaux. Un homme noir musclé portant des lunettes de soleil, une casquette de camouflage militaire marquée LARDEU et les insignes de colonel se tenait devant l'hôtel de ville, affectant une pose pour les médias, et défiant l'avenir. Il avait l'air élancé, pas commode, et super viril avec son 9 mm dans son étui et ses biceps saillants. Derrière lui, d'un côté, se trouvait, l'air féroce, et très chic en paramilitaire, une femme bien roulée, à la peau claire, aux cheveux noirs, très probablement hispanique, une M-16 penchée sur la hanche, quelques grenades suspendues à ce qui, je vous assure, était un gilet pare-balles délibérément raccourci, si vous pouvez croire ça, pour accentuer des gros seins et montrer un peu de décolleté. Elle portait un béret noir, et elle aussi des lunettes de soleil. À l'évidence, il s'agissait d'une friandise de la diversité mise en scène avec la connivence des médias.

Rejoignez les Lardons, et vous rencontrerez les canons qui canonisent. De l'autre côté, derrière le congolais jacassant, se tenait une silhouette énorme et sculpturale que nous connaissions et haïssions tous, habillée à la dernière mode des Gros Lards. Pas de lunettes de soleil pour masquer ses yeux porcins sans vie, mais une casquette de treillis couvrait miséricordieusement la pointe de sa tête piriforme.

« C'est Leon Sorels ! » cria Rooney, le doigt tendu « Et avec des barrettes de lieutenant, encore ! Pas-Fute-Fute s'élève dans la hiérarchie ! »

« Les voyages finissent par la rencontre des amants » fis-je d'un petit rire grave « China nous a dit de continuer à regarder Channel 7, ils doivent être quelque part dans le coin. »

« Seigneur, j'espère qu'elle ne va pas se faire tuer » soupira Rooney.

« Euh, Shane, tu n'as pas dit que l'oc avait dire qu'on devait mettre les voiles ? » demanda Barney avec diplomatie.

« Oui, c'est vrai » répondis-je « Prenez le Nissan et levez le camp. On peut être à Chehalis en cinq minutes, du coup Rooney et moi allons rester ici quelque temps, et si ça tourne mal et qu'ils semblent avoir besoin d'aide, on essaiera de se frayer un chemin à coups de coudes avec le Jimmy et de faire sortir China et son équipe. Je sais que c'est pas réglementaire, les mecs, mais c'est la famille. »

« Alors nous irons tous » dit Johnny Pill, qui était également présent avec Mary. « Nous sommes tous une famille, Shane. » Je ne me souciai même pas de dire merci, car je savais leur réponse à l'avance.

À la télévision, la façade du rez-de-chaussée de l'hôtel St. Helens était clairement visible en arrière-plan, un grand camion ouvert plein de LARDEU assis et armés garé dans la rue à côté de la porte, l'un d'entre eux pointant la mitrailleuse montée vers une cible hors-champ de manière menaçante. Le colonel LARDEU noir s'échauffait.

« Le peuple d'Amérique en a assez ! » criait-il, agitant son poing en l'air en tempêtant comme un catcheur avant un combat. Ça devait être de là qu'ils avaient tiré la chorégraphie de ce manège. « La Présidente des États-Unis et le Ministre de la Justice en ont assez. J'en ai assez, le sergent Lola et le lieutenant Leon ici présents en ont assez, et ça veut dire que cette saleté de suprémacisme blanc raciste et fasciste va violemment prendre fin, et pas plus tard que maintenant, bordel de merde ! Le terrorisme raciste dans le comté de Lewis, c'est terminé, poupée ! Vous m'entendez, saloperies de racistes blancs de merde ! Moi et mes gars, on va vous arracher les tripes et vous les faire bouffer ! Ouais ! »

Je vous jure devant Dieu que ce macaque faisait l'intégrale hormis se frapper la poitrine. Aujourd'hui, ça paraît complètement débile, mais à l'époque les gens trouvaient ça impressionnant. Tout était divertissement, et c'était du divertissement. Le congolais était pratiquement en train de hurler désormais.

« Vous, les minables connards toubabs du Nord-Ouest, vous êtes morts ! »

Ce fut alors que le camion de Lardons en arrière-plan explosa dans une boule de feu, projeté dans l'air, et que la force de l'explosion souffla tout le monde par terre, y compris l'équipe de télévision. Ce qui s'était passé, c'était que Sleepy avait concocté un rapide volume de nitroglycérine dans une mijoteuse, qu'il avait ensuite transvasée dans une bouteille de lait en plastique de trois litres, qu'il avait bouchée avec un bâton de dynamite à mèche courte. China avait ensuite calmement allumé la mèche, avait attendu impassible qu'elle fût consumée, s'était penchée par une fenêtre et avait lâché la bouteille sur le camion juste en-dessous. Puis elle et son équipe s'élevèrent par une fenêtre, puis, par les toits, dans un magasin de vêtements pour hommes en passant par un velux, puis par la porte de derrière du magasin en direction de la voie ferrée et de leurs véhicules.

La caméra tombée au sol continuait de tourner, décrivant une courbe étrange, et les spectateurs entendaient des hurlements d'agonie et d'horribles jurons. Ils voyaient des petits morceaux de débris en feu,

de chair humaine en charpie et de morceaux de corps qui pleuvaient sur le gazon et le trottoir, le point culminant survenant quatre secondes plus tard lorsqu'une tête humaine fumante clairement visible atterrit à environ un mètre de l'objectif, les yeux braqués vers les foyers des millions de spectateurs qui regardaient. Dieu, ce jour-là, fut notre responsable des effets spéciaux, et cet enregistrement fut diffusé dans le monde entier, et valut au réseau qui l'avait filmé un Pulitzer, sans parler du meilleur audimat de l'année.

Sixième partie

Le Vaillant

*Les lâches meurent bien des fois avant leur mort,
Les vaillants ne connaissent la mort qu'une fois.*

JULES CÉSAR, acte II, sc. II.

Chapitre xxviii

LES CHOSES TOURNÈRENT AU VINAIGRE dans notre coin de la Patrie. Nous avions mis l'Oncle CrasSam dans l'embarras, et ce n'était jamais une bonne idée. Les LARDEU réagirent immédiatement à l'attentat à la bombe commis devant l'hôtel de ville. Cette nuit-là, ils menèrent une série de descentes avant l'aurore partout dans le comté de Lewis, et leurs renseignements étaient inhabituellement bons. Je soupçonne que nous devons en remercier Sorels. Beaucoup de ceux qui étaient touchés avaient été au moins impliqués collatéralement dans le Parti par le passé, et quelques-unes des maisons avaient servi de planques à la NVA. Les Volontaires Roger Larsen, Gerry Jankowski et Kevin Atwater furent pris dans une caravane à Dundee, et tués dans la fusillade. Kevin avait tout particulièrement été un bon garçon et un bon camarade, un ancien du Lycée de Dundee et de la Chowder Society, tout comme Rooney, China et moi. Cette nuit-là, également, les fédéraux furent plus près que jamais de mettre la main sur Tank Thompson. Tank, sa femme Pam, et quatre autres de nos camarades étaient dans un hôtel, ce qui n'était pas recommandé d'ordinaire, car les hôtels pouvaient se révéler des pièges mortels faciles à encercler. Mais celui-ci était géré par un de nos sympathisants du nom de Craig Dennis, qui l'avait hérité des Patel qui le géraient auparavant, lesdits Patel ayant été persuadés de quitter les lieux grâce à quelques grenailles balancées dans leurs vitres et un ou deux tapotements sur le turban avec des schlagues du plus frais bois de caryer. Dennis avait préparé une suite de chambres particulière pour nous, avec un système d'alarme. Rooney et moi aimions y résider, car les lits étaient sympathiques et moelleux tout en étant fermes, avec de bons draps propres, je veux dire par là que nous apprécions d'y dormir plutôt que de dormir assis sur des sièges

de voiture ou affalés dans un canapé vieux de quarante ans dans le sous-sol de chez quelqu'un. Les Lardons sont entrés, et ont simplement abattu Dennis derrière son comptoir d'accueil, mais, comme dernière action en mourant, il est parvenu à appuyer sur le signal d'alarme. Tank et ses hommes purent rejoindre leurs véhicules à temps, et enfoncèrent le cordon en faisant rugir leurs flingues, tuant un homme des LARDEU, en sorte que la mort héroïque de Dennis ne resta pas impunie. Dans l'ensemble, ce fut une journée mouvementée dans le comté de Lewis.

Les LARDEU édifièrent eux-mêmes d'énormes barrages et des installations autour de la centrale thermique de Centralia, et une autre juste en-dehors de Dundee, toutes deux entourées par des panneaux muraux en béton armé et des rouleaux de barbelés et protégées par des nids-de-mitrailleuses blindés dont les canons dépassaient de façon menaçante par les fentes des tourelles, avec un héliport garni d'une petite flotte d'hélicoptères. Et les cellules, bien sûr, et les salles d'interrogatoire, avec du carrelage, des gouttières et des lances d'arrosage pour laver le sang. Depuis ces bases, ils sortaient de temps en temps en trombe en hélicoptère, en véhicules Bradley ou en VAB fortifiés, et opéraient des rafles de masse dans les communautés du comté de Lewis. Les voyous LARDEU encerclaient des centaines de personnes, de tous âges et des deux sexes, dont certains avaient des liens avec le Parti et plupart pas du tout. Il suffisait d'être dénoncé comme politiquement suspect pour se faire happer dans la rue ou hors de chez soi à quatre heures du matin, traîner dans un des baraquements des LARDEU, et soumettre à un interrogatoire brutal, parfois si féroce que les prisonniers mouraient de ces mauvais traitements. C'est ce qui est arrivé à Leah Wingfield, la femme d'Adam, quand Goldberg lui a mis la main dessus.

Les LARDEU mirent en place encore un autre numéro vert 3615-MOUCHARDS pour les indics, comme ils proliféraient en ces temps-là, promettant l'anonymat complet en échange d'informations sur nous autres nuisibles. Il va sans dire que cette ligne d'alerte a poussé tous les rats et les cafardeurs, tous les foutraques et les cinglés, tous les tarés malveillants et mesquins du comté à dénoncer leurs voisins, leurs collègues, leurs patrons, leurs ex, tout le monde, comme étant des rebelles. Au début, la terreur juive frappa comme un éclair à travers le comté, lorsque les arrestations serrèrent tellement de monde que tous les aspects de la vie en furent chamboulés, mais nous sûmes désamorcer un tantinet cette situation en nous servant de ce même numéro.

Nous appelâmes pour dénoncer des gens que nous savions être loyaux au régime fédéral, notre illustre maire, les élites locales du gouvernement, et les élites locales américanophiles de l'économie en leur sein. On a véridiquement réussi à pousser ces idiots à embarquer toute la Chambre de Commerce. Après quelques semaines, les Lardons se sont rendu compte que leur numéro vert était pratiquement inutile en tant qu'outil de répression contre la NVA, et ne faisait que générer pour eux du travail chronophage et improductif, en conséquence ils le remanièrent pour en faire un système de récompenses en monnaie sonnante et trébuchante pour les informateurs, en supplément des primes au terrorisme du Ministère de la Justice, mais payable uniquement en échange de résultats concrets. C'est là que c'est vraiment devenu crade. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit sur l'Améwique devenue une société obsédée par le fric ? À ce moment-là, nous avions à peu près purgé tous les membres de la NVA qui avaient des faiblesses de caractère de telle nature qu'elles auraient pu les amener à devenir des indics, ou plutôt, devrais-je dire, le combat a purgé les faibles pour nous, mais cela ne signifiait pas qu'il n'y avait pas d'opportunistes à œil de lynx, dans les communautés dans lesquelles nous déménagions, qui étaient prêts à prendre un petit risque pour glaner quelques gros billets, puis foutre le camp avant que nous ne découvrions l'identité du mouchard. Je ne peux pas non plus nier que nous ayons perdu de bons camarades par le fait d'informateurs, le BPG traquait encore certains de ces rats aux États-Unis et en Aztlan vingt ans après.

Après qu'environ deux mois de rafles n'eurent produit qu'une poignée d'authentiques prisonniers membres de la NVA ou du Parti, et qu'il n'en fut résulté aucune réduction visible du nombre des éliminations, des explosions et des incendies, les LARDEU montèrent d'un cran dans la terreur, et les démolitions de maisons commencèrent. Les maisons et les familles de tous ceux qu'on savait avoir eu une quelconque affiliation avec le Parti, ou qui avaient été soupçonnés d'une forme quelconque de racisme, furent détruites, arasées par des bulldozers, une astuce que le gouvernement avait piquée à Israël (là-bas non plus, ça ne fonctionnait pas). La plupart de ces individus étaient soit déjà avec nous en cavale, déjà sous les verrous fédéraux, ou alors ils avaient fui l'État, mais désormais leurs parents et leurs amis étaient pénalement responsables, par culpabilité par association. Les Lardons défonçaient la porte de la maison d'une famille blanche dans les heures d'avant l'aube,

en embarquaient les occupants, ou les jetaient simplement dehors, dans la rue, en pyjama, sous-vêtements, bref ce en quoi ils dormaient, et puis, quand le soleil se levait, et que toute la population alentour pouvait regarder, ils amenaient les bulldozers, et rasaient la maison jusqu'au sol, passant et repassant sur le site pour être sûrs que toutes les possessions de la famille soient complètement détruites. Puis, ils arrachaient tous les enfants blancs qu'ils chopaient afin que Tout Un Village les revendît. Vers la fin de la guerre, les familles ciblées, et des quartiers entiers qui étaient estimés trop peu coopératifs, furent encerclés, parqués dans des bus pénitentiaires à barreaux, et déportés dans des « centres de relocalisation » dans le désert du Nevada. Des milliers d'habitants du Nord-Ouest complètement innocents et étrangers à notre cause moururent dans ces tentes et ces cases en fer rouillé, par une chaleur de 46 °C et des nuits en hiver où la température passait sous le zéro, de maladie et de malnutrition, et de torture et de maltraitance, surtout les enfants et les vieux. Le viol en réunion des femmes détenues, et, parfois, des hommes par les gardes largement allogènes était habituel, et tout un élevage de bébés métis et mulâtres y vint au monde. Après la guerre, les femmes qui avaient porté de tels bébés furent les seules de la République à être spécifiquement exemptées de mise en examen et de procès menés selon les nombreuses lois sur la trahison raciale.

Les LARDEU, bien sûr, jouissaient de prérogatives parfaitement exorbitantes du droit commun, d'après le Patriot Act et l'Ordre exécutif présidentiel qui les avait institués, tant qu'ils agissaient « de bonne foi », c'était-à-dire ce que le gouvernement voulait que ça voulût dire. Ils allaient partout où ils voulaient, arrêtaient qui ils voulaient, sans Habeas Corpus ni recours juridique, torturaient et tuaient qui ils voulaient, volaient de l'argent, des voitures, de la bière, des bijoux de famille, ce qu'ils voulaient, et violaient qui ils voulaient. Parfois, les Gros Lards s'en allaient tout bonnement traverser un quartier ouvrier blanc de nuit, et tirer au hasard par les fenêtres. Les quelques fois où la police locale a tenté d'intervenir pour mettre fin à des agressions individuelles ou à des actes criminels de la part des LARDEU, ses policiers se sont fait tabasser et humilier, parfois tuer. Ce négro rythmique de commandant LARDEU que China avait si impoliment interrompu dans son récitation avait, une fois, organisé une descente contre la prison du comté de Lewis, à Chehalis, pour venir par la force à la rescousse de certains de ses hommes

qui s'étaient fait boucler pour ivresse et désordre sur la voie publique. Entre eux et nous, la vie d'un policier n'était résolument pas enviable, et ils furent nombreux à démissionner. Pas tous, hélas.

La NVA répliquait, bien sûr. Nous flinguions tous les Gros Lards que nous voyions dans la rue, et ils apprirent très rapidement à ne pas pointer leur museau hors de leurs complexes fortifiés, sauf en force. Ou, devrais-je dire, à ne pas pointer leur muselière de protection : le signe distinctif des LARDEU était la visière sombre et opaque de leur casque, en sorte que, hormis quelques agents, et des gens comme Sorels qu'on connaissait déjà, on ne voyait en fait que très rarement le visage d'un Lardon. Nous dressions des embuscades à leurs convois, avec des cloches de Bagdad ou des chaînes de bombes à clous, des mines fait main, des tirs de RPG, et en avant pour la Minute de Folie. Lorsque nous fûmes en mesure d'acquérir des armes plus lourdes, nous attaquâmes leurs bases avec des mortiers et des roquettes. Nous sûmes organiser quelques chignoles créatives, comme empoisonner le champagne lors d'une de leurs beuveries dans leurs baraquements de Dundee, malheureusement Sorels ne buvait pas et ne fit pas partie des trois qui en crevèrent.

Mais le fait était qu'ils étaient tout simplement trop nombreux, et nous pas assez, pour que nous les poussions entièrement dehors. Comme les Arabes du Proche-Orient, nous ne pouvions pas remporter une bataille frontale et rangée, et nous savions que nous y essayer serait du suicide. Alors, nous nous accrochions à leurs flancs, et entaillions leurs jarrets, comme des loups entaillent des élans, des bisons, ou du bétail en troupeau, attendant que la Bête perdît assez de sang par toutes ces entailles pour s'affaiblir, puis s'effondrer.

Il était pratiquement impossible de planter ses crocs dans les LARDEU, mais ils étaient lents, et après qu'ils se furent aliéné pratiquement tout le monde dans le comté de Lewis, ils ne reçurent pas grand-chose en fait de renseignements utiles de la part d'informateurs, en dépit des récompenses. Ils se contentèrent de se déchaîner dans tous les sens, comme les convulsions de mort d'une hydre monstrueuse. Après les quelques premiers mois, nous disposions de nombreux systèmes pour surveiller leurs mouvements, y compris, parfois, nos propres balises GPS, et autres traceurs que nous arrivions à placer sur leurs véhicules.

Nous eûmes aussi un coup de chance, lorsqu'une jeune femme qu'ils avaient embauchée comme auxiliaire civile de cuisine dans leur base de Dundee resta assister, une nuit, à une de leurs soirées, que tout le monde

se bourra comme des porcs, et qu'ils lui passèrent tous dessus. Je ne dirai pas son nom, parce que, bien qu'elle soit décédée depuis longtemps, elle a toujours des enfants et des petits-enfants dans le coin. Par pure et heureuse coïncidence, Rooney et moi tombâmes, le lendemain matin, sur la fille, pleurant, suicidaire, au bord d'une falaise. Nous l'emmenâmes chez Ma et China, et, après une des sessions de persuasion et d'invocation de l'Esprit les plus intenses auxquelles j'aie jamais assisté, les gisquettes Volontaires parvinrent à la retourner. Elle s'en retourna immédiatement à son travail, et fit comme si la partouze lui avait été indifférente, que ce n'avait été qu'un petit amusement arrosé, et qu'il était de son devoir de divertir les troupes ; elle finit par faire son trou jusqu'aux tâches administratives de bureau, puis à la répartition. Finalement, elle se trouva en position d'informer la NVA de chaque fois qu'un de ces primates pétaît, de tous les mouvements qu'ils faisaient, et de tous les informateurs qu'ils entretenaient. Et les Lardons n'ont jamais rien vu. Ils ont dû finir par réaliser, au bout d'un moment, que nous avions quelqu'un dans leur proximité, mais il semble que ça ne soit tout bonnement jamais venu à l'esprit de ces cons-là qu'une fille blanche pût se montrer insatisfaite de leurs petits rendez-vous multiculturels forcés. On se demande vraiment ce qui clochait chez eux. La colossale arrogance des États-Unis, il fallait la voir pour la croire.

Plutôt que de nous frapper la tête contre un mur de briques et nous laisser distraire dans des attaques frontales contre un ennemi supérieur en nombre et lourdement armé, la NVA gardait les yeux fixés sur l'objectif, se cantonnait à notre stratégie de base, et se concentrait surtout sur le moyen d'éviter les auxiliaires tout en maintenant la pression sur les cibles faciles qui étaient notre vrai cahier de charges : les avocats, les faux prédicateurs, les collecteurs d'impôts et les journalistes qui maintenaient la façade de l'hégémonie américaine. Lentement, mais sûrement, nous évidions les tripes de l'autorité des États-Unis. Je crois sincèrement que malgré la présence de plusieurs milliers de porte-flingues lourdement armés en milieu de nous, nous avons dans les faits mis fin à la mainmise fédérale sur le comté de Lewis, car en-dehors des rouleaux de barbelé et des pans de béton des retranchements, à la quatrième année, c'était notre loi qui avait cours chez la population et pas celle d'Oncle CrasSam. Pas un centime d'impôt n'était payé au gouvernement de Washington DC par notre zone de la Patrie. Plus un drapeau rouge, blanc et bleu n'était visible nulle part dans les rues de Dundee, de Centralia, de Chehalis,

de Napavine ou de Tenino, bien qu'avec les automitrailleuses des Lar-dons qui passaient en grondant dans les rues il fût encore trop dangereux pour ceux qui sympathisaient avec la NVA d'arborer le drapeau tricolore. Nous menions toujours des actions drapeau de nuit, cependant, et ceux des résidents du comté de Lewis qui souhaitaient voir les couleurs de leur nouvelle République n'avaient généralement pas à regarder très loin lorsqu'ils se levaient les matins suivants. Aucun tribunal des États-Unis ou de l'État de Washington ne tenait de séance où que ce fût dans le comté de Lewis, et les quelques procureurs qui restaient gardaient profil très bas. Les policiers locaux qui restaient avaient discrètement retiré les drapeaux amerlocains de l'épaule de leur uniforme, on pouvait parfois regarder la veste d'un flic et distinguer le rectangle vide où l'insigne avait été cousu. Aucun visage noir, marron ou jaune n'était visible en-dehors de ceux que nous savions se dissimuler derrière les visières de sécurité des LARDEU meurtriers. Red Morehouse avait mis en place un Conseil de communauté, qui servait de tribunal et de gouvernement local clandestin, s'occupant de tout, depuis les infractions routières jusqu'aux questions d'emploi et d'économie en passant par l'entretien des routes et des égouts, et les directives de ce Conseil étaient plus souvent qu'à leur tour obéies en préférence aux ordres des autorités américaines barricadées derrière les pans de béton dans les hôtels de ville. Les LARDEU écumaient Centralia et Dundee, et s'aventuraient gauchement dans la campagne le jour, mais dès alors nous avions mis en place ce qui s'apparentait à un système de première alerte et de réaction dans les communautés, pour faire partir les gens des lieux de leur passage, et les attirer dans des embuscades de la NVA. La nuit appartenait à notre guérilla.

Nous avions atteint une sorte d'équilibre. Il devint évident que nous n'étions pas assez forts pour chasser ZOG par la force pure, et que ZOG non plus n'était pas assez puissant pour détruire la NVA par la force. Je me souvins avoir entendu Red soupirer, une fois : « Doux Jésus ! Ça pourrait continuer pendant des années, des décennies, comme en Irlande du Nord ! Je souhaite vraiment que celui qui est chargé des livres de comptes à DC se réveille et remarque toute l'encre rouge, et qu'il aille insuffler un peu de bon sens capitulaire à cette petite dinde qui occupe la Maison Blanche. » Mais, pour Rooney et moi, existait un sentiment de plus en plus confiant que nous étions en train de gagner, et nous commencions à envisager, prudemment, une forme d'avenir ensemble après que tout serait fini.

Puis tout cela s'écroula.

Chapitre XXIX

UN JOUR, AU DÉBUT DU PRINTEMPS, sept des nôtres étions rassemblés dans une planque à Napavine. La Brigade Détroit Sud avait, récemment, acquis un bon nombre d'ordinateurs dotés de connexions Internet sans fil, et nous disposions d'une série de techniques grâce auxquelles nous pourrions les utiliser pour communiquer entre équipes avec un degré raisonnable de sécurité. Rien d'aussi direct que des courriels ou des espaces de discussion en ligne ; les fédéraux les surveillaient pour y traquer des contenus subversifs depuis le 11 septembre 2001, et n'avaient jamais pris la peine de s'en cacher. Nous disposions d'adresses mail de couverture et de codes lorsque nous devions absolument nous contacter de cette manière, bien sûr, mais ça restait pas mal risqué. C'était plus simple de mettre en place une connexion par de nombreux pare-feu, serveurs proxy et autres que nous informaticiens avaient créés, puis de converser en code sur des panneaux BBS et des trucs comme des groupes Usenet¹. Le principal usage d'Internet à cette époque était de transmettre et de recevoir de la pornographie. On estimait qu'au moins 90 % de tout le trafic réseau comportait du sexe d'une façon ou d'une autre. Il y avait plus de 200 000 groupes dans le seul Usenet au sujet du porno, et nous en utilisions plusieurs comme nos propres panneaux BBS de la NVA, car c'étaient les plus sécurisés. Le seul volume de trafic d'un monde de pervers rendait beaucoup plus difficiles aux logiciels espions de ZOG, qui filtraient les paquets, de les intercepter, en casser le codage et les analyser en quête de motifs suspects. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'étaient nos codes, non seulement parce qu'ils excèdent les bornes

¹ Sorte de forum en réseau contemporain de 2004, année d'édition du livre.

de tout ce qu'il est acceptable de prononcer de nos jours, mais parce qu'ils se réfèrent à des perversions dont la majeure partie des habitants de la République ignore qu'elles existent, ce qui est de bon aloi, et il n'y a pas lieu de les leur faire connaître. Mais ils étaient suffisamment complexes pour que nous puissions avoir des discussions presque normales sur tous les sujets en plein sous le nez de ZOG.

Ce jour-là, nous reçûmes une demande de ravitaillement de la part de la Compagnie D, Bob Corrigan, à Olympia, qui nous fut relayée par Tank Thompson.

Les Delta Boys avaient attaqué un appartement sur Ruddell Road, à Lacey, la nuit précédente, là où quelques agents du renseignement antiterroriste du FBI avaient poussé une femme à devenir indic, une accro aux drogues qui voulait bien balancer sur ses collègues camés, mais les fêbleireaux cherchaient à la rapprocher de l'équipe de Corrigan par l'intermédiaire de son frère, qu'ils savaient être un Volontaire. Elle avait placé sa ligne rouge à la trahison de sa propre famille, et avait viré de bord, était entrée en contact avec son frère, avait trahi ses agents traitants, et les avait induits dans le hachoir. Dans le processus de traitement de ce problème, un des Volontaires de Corrigan avait été touché par un tir, et c'était notre propre infirmier, Bones, qui avait été envoyé pour s'occuper de lui. Le Volontaire blessé allait bien, grâce au talent de de Bones, et était en route vers un de nos hôpitaux militaires officieux juste derrière la frontière en Colombie-Britannique, mais la Brigade voulait que Bones restât sur place à Olympia encore un moment, à cause d'actions qui y étaient prévues ainsi qu'à Tacoma, dans la quasi-certitude qu'on aurait besoin de lui. L'unité de Corrigan était à un niveau dangereusement bas de fournitures médicales, et Bones devait transporter une trousse entière pour la ou les prochaines victimes. Il lui fallait des bandages, des papiers à joint, des seringues, de la morphine, du fil chirurgical, de l'alcool, des gants de chirurgie stériles, des antibiotiques, des antiseptiques, et quelques unités de plasma et de sang de tous les types. Tank voulait que nous lui apportassions un chargement de matériel d'une de nos caches, et fissions également le taxi. Il y affecta Rooney et moi, Tom Burnham, Mack the Knife, et un Volontaire étranger d'outre-mer dont nous voyions de plus en plus l'exemple, un garçon écossais tout juste venu de Glasgow, qui s'appelait Ronnie, et qui s'était montré jusqu'ici être calme et fiable.

J'étais considéré comme l'officier supérieur, bien que, pour être honnête, je ne me sois jamais aperçu que j'avais atteint ce rang, et n'allais jamais prendre aucun grade officiel. Je planifiais toujours la logistique de nos chignoles avec Carter, Red ou Tank, qui étaient tous les deux plus intelligents que moi, et aussi avec Rooney, qui était foutrement plus intelligente que moi. Celle-ci ne semblait pas requérir de planification particulière, cela dit. Elle était assez simple. Nous devions prendre nos deux véhicules habituels, en l'espèce une Volvo et un Range Rover, récupérer le matériel médical dans la cache, puis nous irions à Chehalis récupérer un sixième Volontaire du nom de Rock, que nous transporterions à Olympia pour le déposer là où il nous dirait, avant de prendre contact avec Corrigan, livrer notre matériel, puis mettre les voiles pour retourner à Napavine. Il n'y avait là rien d'inhabituel. Les courses de taxi étaient presque aussi courantes que celle de ravitaillement, je ne saurais plus compter les fois où j'ai récupéré quelqu'un au coin d'une rue pour le conduire à un autre coin de rue, six ou deux cent cinquante kilomètres plus loin, sans jamais donner ou recevoir de nom, pour ne plus jamais les revoir. Pour cette course, je porterais un UZI avec un sac de chargeurs, et, bien sûr, Henri v, mon cher revolver Webley. Rooney aurait son Beretta dans son sexy étui d'épaule, Tom aurait un fusil à canon scié, tandis que Ronnie aurait une mitraillette MAC-10 et que Mack the Knife aurait une splendide vieille pétoire, plus une grenade ou deux que nous avions dans le coin. Nous étions armés légèrement, car nous n'allions pas causer du grabuge ; et si nous en rencontrions lors de courses comme celle-là, nous nous é&Étions toujours si nous le pouvions plutôt que d'engager le combat. Généralement, nous pouvions. Le Nord-Ouest, comme j'ai dit, c'est très grand, surtout quand il fait sombre.

Lorsqu'il nous donna ces instructions, Tank nous informa qu'il y aurait un barrage de Lardons à Chehalis cette nuit-là, et il nous dit où il se trouverait pour que nous l'évitassions, ce que nous fîmes. Nous partîmes au coucher du soleil, Tom, moi et Rooney dans la Volvo, Mack et Ronnie dans le Rover. Nous parvîmes à la cache, la ferme d'un ami de Smackwater Jack que nous appelions Arthur, qui possédait toutes sortes de choses dans son sous-sol et son grenier. Nous prîmes ce qu'il nous fallait, et chargeâmes nos véhicules de cette cargaison, puis, comme nous étions un peu en avance sur l'horaire, je taillai une bavette avec Arthur pendant que sa femme remplissait nos bouteilles

thermos de bon café du Nord-Ouest et nous faisait le plein de sandwiches. Puis, nous nous dirigeâmes vers Chehalis, nous insinuant par une série de petites rues, fenêtres ouvertes dans la nuit fraîche, mais pas froide, afin de pouvoir aussi bien entendre que voir. Tom conduisait, et Rooney et moi étions sur la banquette arrière, elle à gauche, derrière Tom, et moi à droite. Une légère pluie commença à bruiner alors que nous nous engagions sur Kresky Avenue et tournions à gauche vers une petite galerie commerciale, où nous devons récupérer Rock devant une pharmacie ouverte 24h sur 24, une des rares qui n'avaient pas été contraintes à la fermeture par les grands groupes. J'avais rencontré Rock quelquefois déjà, étant donné que ce qu'il faisait pour la NVA, quoi que ce fût, requérait des visites répétées dans le comté de Lewis. Je le connaissais de vue, un type d'à peu près mon âge, un peu plus massif, cheveux châains, essai frisottant de barbe. Il était censé nous retrouver devant la boutique, coiffé d'une casquette de baseball rouge, peu importait laquelle, tant qu'elle était à l'envers, dans la droite ligne de la mode du hip-hop. Nous fîmes notre premier passage, Mac et Ronnie passant devant nous avec le SUV, et, pour sûr, il y avait Rock, debout devant la vitrine éclairée de la pharmacie, les mains dans les poches de son jean, et ressemblant au péquenot moyen, une casquette de baseball rouge sur la tête.

Sur sa tête, droite et bien mise, la visière en avant.

« Regardez la casquette » dit calmement Rooney.

« Je vois » fis-je. « Tom, il a des ennuis, mais il est vivant, et on doit essayer de l'extraire de là. Arrête-toi, laisse-nous sortir, et on l'emmènera à l'angle, là-bas, où tu pourras nous récupérer. »

« Trop tard » dit Burnham.

Une voiture noire sans plaques glissa hors des véhicules garés, devant le Rover. Mack the Knife enfonça l'accélérateur et la percuta de plein fouet. Des silhouettes cuirassées et masquées sortirent de nulle part. Ronnie l'Écossais se pencha par la fenêtre passager du Rover, et ouvrit le feu sur elles avec la mitraillette MAC-10. Je jetai un œil à temps pour voir Rock s'effondrer le trottoir, un LARDUS sorti de l'ombre lui ayant tiré dans la tête avec un M-16. « Fonce ! » hurlai-je à Tom, et la Volvo sortit du parking en trombe, alors que Rooney et moi lancions ça et là nos grenades par les fenêtres en cadeau d'adieu. Je vis les phares du Rover disparaître au coin d'un des bâtiments, au moins ils s'en étaient tirés. Comme d'habitude, les Lardons étaient un coup et

trois plombs derrière. Nous mugissions à présent en descendant Gold Street pour retourner à Chehalis. Je levai les yeux et vis des lumières.

« Tom, on a un hélico au-dessus. »

Burnham ne répondit même pas, il coupa simplement les phares et tourna à droite dès qu'il put. Pendant les dix minutes qui suivirent, nous tournâmes et serpentâmes dans les zones résidentielles de Chehalis, lumières éteintes. Heureusement pour nous, cela faisait des années que la ville n'était plus en mesure d'allumer les lampadaires en-dehors des grands axes, par conséquent il faisait noir, à l'exception de la lumière qui sortait des maisons des habitants.

Tom prit un tournant à gauche trop largement, et alla s'encastrent dans une voiture garée à côté d'une maison. La porte s'ouvrit, et un homme sortit en brandissant une batte de baseball, hurlant :

« Hé, vous ! Putain de merde ! Regardez ma bagnole ! Ne croyez pas que vous allez vous barrer comme ça, fils de putes ! »

Il s'avança pesamment vers nous en agitant sa batte. Alors que Tom faisait reculer la Volvo, je sortis de la voiture, calai d'une main mon UZI vers le haut, et aspergeai le toit du type d'une courte rafale.

« Armée des Volontaires du Nord-Ouest ! » tonnai-je. Il se figea comme s'il se fût pris un mur dans la tronche, et je vis, à la lueur du porche, son visage se décomposer de terreur. Sa femme se tenait dans l'encastrement de la porte.

« Non ! » hurla-t-elle, épouvantée. « Ne faites pas ça ! Au nom du Ciel, s'il-vous-plaît, ne faites pas ça ! Nous ne sommes pas des Américains ! Nous sommes avec vous ! Nous détestons l'Amérique ! S'il-vous-plaît, je vous prie, pour l'amour de Dieu, Monsieur, ne faites pas ça ! »

J'éclatai d'un rire génial :

« Madame, la prochaine fois que vous voudrez prétendre être des nôtres, l'apostrophe qui convient est camarade, pas monsieur » lançai-je.

Je fouillai dans ma poche et en tirai une liasse de billets, peut-être quatre ou cinq cents balles. Je m'approchai, et les glissai dans la poche de la veste du type, tandis qu'il laissait tomber nerveusement sa batte à terre.

« Pour votre voiture. On a des Lardons aux trousses. S'ils vous posent des questions, vous leur dites que c'était seulement un rasta qui fumait son herbe, grooooo ! »

Oui, je sais, c'était du charabia intégral, mais l'adrénaline pulsait bien fort, et on n'est guère rationnel en de telles occasions. Jamais moi, en tout cas.

« Euh, ouais, sûr » bafouilla le type, puis je retournai dans la Volvo et nous étions partis, riant tous les trois comme des barjots à ma blague stupide. La terreur et l'adrénaline vous font beaucoup rire, quelquefois. Certaines de nos évasions après une chignole étaient franchement hilarantes.

« Un rasta ! un rasta ! » s'écria Rooney en se penchant et en me serrant dans ses bras pour m'embrasser. Tom s'engagea sur Main Street. Plus loin devant, sur la gauche, dans une petite rue latérale, je vis une voiture de la police de Chehalis garée dans le parking d'une épicerie à l'angle. La lumière était très faible, mais on pouvait nous voir arriver sous les lampadaires, et je vis deux figures sombres sortir en courant du magasin et s'accroupir derrière le véhicule. Ils devaient avoir reçu un appel à notre sujet, et avaient décidé qu'en tout cas, pour ce soir-là, vivre et laisser vivre ne s'appliquait pas. Je vis les ombres sortir leurs armes, et prendre position derrière la voiture comme pour tirer. Tom arriva à une intersection, le feu était rouge, et il dut au moins ralentir un peu pour s'assurer qu'il n'allait percuter personne en traversant. J'ouvris légèrement la portière arrière droite, m'y glissai, me retenant à l'intérieur avec ma main gauche en calant l'UZI contre le toit de la Volvo de la main droite, et je tirai plusieurs rafales courtes aux deux policiers alors que nous les dépassions. Ils étaient peut-être à une distance de soixante-cinq mètres, et un peu en surplomb, mais j'étais devenu assez bon au tir en mouvement. Je vis les étincelles de mes balles qui frappaient leur voiture, et j'entendis les petits crépitements et vis les petites flammes sortir des gueules des canons de leurs Glock avec quoi ils nous tiraient dessus, huit ou dix balles peut-être, dont quelques-unes ricochèrent derrière moi. Je rentrai précipitamment sur le siège, claquai la portière, et Tom les dépassa en trombe et prit la prochaine à droite.

Je me tournai sur ma gauche pour dire quelque chose à Rooney, et, à la lueur d'un lampadaire de passage, je pus voir le trou d'une balle dans la vitre arrière gauche, là où était passé le projectile. Rooney était assise là, les mains sur le côté, et la tête reposant sur l'appui-tête arrière, visage tourné vers moi, et elle me souriait, comme une folle, les lèvres retroussées en un rictus, les yeux vides et immobiles.

Elle ne bougeait pas, et je sus immédiatement sans l'ombre d'un doute qu'elle était morte. Le devant de son manteau et de sa veste était sombre, et bouillonnait de sang : la balle l'avait frappée juste sous la mâchoire gauche, et lui avait brisé le cou et sectionné l'artère carotide. Il y avait du sang partout dans la voiture et du sang sur mes habits. Elle devait être morte sur le coup, sans même une seconde pour seulement penser à un dernier adieu.

Je ne me souviens plus de grand-chose après ça. Je n'ai pas craqué, apparemment, ce qui était bon. Tom m'a dit une fois, beaucoup plus tard, que j'avais parlé à son cadavre pendant tout le chemin jusqu'à son poste d'É&É, qui était une petite maison de plage désaffectée à North Cove. Il n'est pas entré dans les détails de ce que j'avais dit, et je ne lui ai jamais demandé. Je me rappelle être resté assis sur le porche de la maisonnette, à regarder le soleil se lever à l'est derrière moi, et me souvenir de la façon dont Rooney et moi avions fait la même chose le matin qui avait suivi notre bal de promo, lorsqu'elle avait épinglé mon bouquet à sa veste en jean et que nous avions passé la nuit à distribuer des tracts et à faire des graffiti pour le Parti.

Il y a des sortes de souffrance qui sont tout bonnement impossibles à traduire pour la langue humaine. Je ne m'y essaierai pas. Je vous raconterai, plus tard, comment j'ai été torturé en prison par le FBI, et c'est un récit assez immonde, mais je vous dirai ceci : je préférerais encore vivre douze autres sessions sur la chaise électrique de Bruce Goldberg plutôt que de revivre ce matin-là, à rester assis là, à regarder le Pacifique passer du sombre au pourpre puis au bleu-vert, et le sable devenir blanc, et entendre chanter les oiseaux tout en revoyant sa veste, son bouquet, et ses cheveux voler dans la brise de l'aurore. Tout en entendant sa voix de cette autre aurore, des années plus tôt, dans mon esprit, qui disait : « Elle sera encore plus belle quand nous serons libres. » Tout en sachant que c'était le premier du reste des matins de ma vie, que je passerais sans elle. Quelque châtiment que j'eusse mérité pour toutes les choses vraiment mauvaises que j'ai faites pendant cette guerre, Dieu me les a fait payer ce jour-là, et, en ce qui me concerne, ma dette est apurée. Dieu m'a joué une supercherie exécrable. Il nous a donné, à tous, la République et la liberté de notre race, pour lesquelles Rooney et moi nous étions battus, mais il m'a refusé Rooney pour le restant de ces soixante-dix ans et quelques. Dieu et moi avons un compte à régler. Je vais clamser d'ici peu, puis Dieu et moi aurons un petit tête-à-tête, et Il n'aimera pas ce que j'aurai à Lui dire.

Tom a passé les appels nécessaires, et, vers midi, tous les membres de la famille et de l'unité qu'il avait pu contacter étaient arrivés à la maison de plage. Carter, China, John Bell, et Red Morehouse, ainsi que George Douglas et quelques autres qui avaient pris place avec elle au sein de la Chowder Society, à l'époque des jours de classe dans la vieille grange. Ma était à Portland, et John Hunt au combat, quelque part, avec sa Colonne, ce qui, en un certain sens, valait mieux, car entre tous, je pense que je n'aurais pas pu regarder Ma en face. Carter vint me voir sous le porche. Je levai les yeux vers lui. Je n'étais toujours pas parvenu à pleurer Rooney. En y repensant, je ne l'ai jamais fait. Je n'ai jamais trouvé le lieu ou le moment des larmes.

« Je l'ai tuée » ai-je simplement dit à son père, en le regardant d'un air tranquille et calme, et très certainement dérangé. « Vous me l'aviez confiée, et je l'ai laissée perdre. »

C'était une sottise, en y repensant bien, puisqu'il s'était agi d'une fusillade et que Rooney avait simplement eu de la malchance de s'en prendre une, mais vous comprendrez que je n'avais pas conscience d'être à rebours de la vérité en disant cela. Je croyais que je c'était moi qui l'avais tuée. Elle s'était trouvée là où elle était, et avait fait ce qu'elle y faisait à cause de moi. En ce sens-là, j'étais responsable, et ma culpabilité était aussi terrible que si ma femme était morte d'un acte spécifique de trahison ou de négligence de ma part. Ce sentiment est toujours présent, très profondément parfois, même après toutes ces années. Je suppose qu'on ne le fait jamais vraiment partir.

Carter s'est assis et m'a rendu mon regard.

« C'est des conneries, et que je n'entende jamais autre chose de ce genre, ou je te casserai la mâchoire » m'a-t-il dit. « La mort de mon enfant a été ordonnancée au jour, il y a quatre cents ans, où ces emplâtres de Jamestown ont échangé à des Hollandais deux tonneaux d'excellent whisky contre une vingtaine de nègres. Les mauvaises actions ont des conséquences, et les actions particulièrement mauvaises et cruelles ont des conséquences particulièrement cruelles et mauvaises, et, parfois, elles vont au-delà de la septième génération que la Bible demande pour expier les fautes des pères. Notre peuple a vécu, génération après génération, en ignobles lâches, qui nous ont laissé cette tâche à accomplir et cette facture à payer. Puissent-ils brûler en Enfer. Toi et moi venons seulement de payer une nouvelle fraction de cette ardoise divine que nous n'avons jamais contractée, et nous en paierons

encore d'autres avant que ce soit fini, mais il faudra bien que quelqu'un la paie ! Dieu ne se laissera pas rouler. Il ne se laissera pas souffler ce qui Lui revient. Il ne laissera plus la race blanche manger gratis. L'heure des comptes de notre faiblesse, de notre paresse et de notre lâcheté en tant que race doit venir, et tous les intérêts démoniaques, crevant le cœur et déchirant l'âme, qui vont avec. Car rien de bon ne pourra de nouveau advenir en ce monde avant que les plateaux de la balance ne soient rééquilibrés. »

Il y avait un protocole pour l'enterrement des Volontaires tombés au combat et dont les corps n'avaient pas été pris par l'ennemi. Lorsque c'était possible, les restes devaient être donnés à la famille survivante, si tant était qu'elle eût encore elle-même les pieds sur terre, tant au sens physique que politique, afin que nos morts pussent recevoir des funérailles publiques, un drapeau tricolore sur le cercueil, et si possible des honneurs militaires, avec coups de feu en rang, en chemises noires et cagoules. Rooney et moi avions déjà revêtu le passe-montagne, et participé à de telles cérémonies pour le bénéfice des médias d'information. Dans le cas présent, il n'y avait pas de parents connus et propres sur eux, dès lors il nous faudrait enterrer ma femme nous-mêmes, en secret, pour empêcher que ZOG saisisse son corps, l'incinérât, et jetât ses cendres aux toilettes, comme aimaient à le faire puis à s'en vanter les LARDUS ; ou l'inhumer dans une tombe pauvre, inconnue et anonyme, entre des ivrognes et des nègres. Dans de tels cas, nos camarades étaient toujours enterrés avec un drapeau tricolore d'une sorte ou d'une autre, fût-ce seulement un de nos décors d'avant le 22 octobre, ainsi qu'avec un papier signé de l'officier le plus haut gradé donnant le nom du Volontaire abattu, et une brève description de ses états de service, ainsi que des circonstances de sa mort au combat. Nous les inhumions en outre enveloppés dans des draps en plastique, afin que, nous l'espérions, il en restât quelque chose lorsque, longtemps après, nous reviendrions chercher nos chers et honorables morts, et leur rendre nos hommages devant le monde entier sans plus courir ou se cacher. Dans notre cas, tout ce que nous pûmes lui trouver pour suaire fut des sacs poubelle ultrarésistants en plastique noir, dont nous tirâmes plusieurs sur ses jambes et sa tête. Quelqu'un, peut-être Carter ou China, avait adouci ses traits pour qu'elle n'arborât plus cet horrible sourire, et fermé ses yeux. Je regardai son visage désormais paisible disparaître derrière le plastique noir, pour ne plus jamais la revoir en ce monde. Avant que

nous l'enserrassions dans des cordes, China s'avança, se courba, écarta les sacs, et mit le vieil alligator en peluche vert terni Mâchouillis, effiloché et délavé, à côté de sa sœur.

« Il était à Rooney avant d'être à moi » expliqua-t-elle. « On se battait pour l'avoir. Il est à elle maintenant, pour toujours. » Il semblait juste qu'elle emportât quelque chose de la Caroline du Sud.

Nous enterrâmes donc mon amour dans des sacs poubelle, derrière un pin solitaire, en haut d'une colline au-dessus de Chehalis. Après que nous eûmes comblé la fosse, et que nous eûmes replacé les branches et les feuilles dessus pour la dissimuler aux monstres de ZOG qui chercheraient à profaner sa tombe, Noble Gill ouvrit la Bible, et récita les mots du Psaume quarante-six que nous avions entendus ensemble, main dans la main, la nuit du 22 octobre : « Il brisera l'arc, Il rompra la lance, Il consumera par le feu les chars de guerre. Je serai exalté entre les nations, je serai exalté sur la Terre. Le Dieu des valeurs est avec nous... »

Des ombres. Rien que des ombres.

Comment des ombres avaient-elles pu me ravir mon adorée ?

Des années plus tard, j'ai traversé une phase de nostalgie, comme on pourrait appeler ça. Des gens, dans la République du Nord-Ouest, commençaient tout juste à s'intéresser à la période révolutionnaire, et à se plonger dans des recherches historiques sérieuses à son sujet, maintenant qu'il s'était écoulé suffisamment d'années pour y mettre de la distance et l'intégrer à l'Histoire ; et je fus capable de prendre contact avec un des chroniqueurs du Parti, qui m'a aidé à rechercher, dans je ne sais plus quelle archive, les journaux de bord de la police, les registres, et la documentation de cette nuit. Pour faire court, je finis par apprendre qui étaient ces deux flics de Chehalis qui avaient entendu l'appel radio des Lardons et qui, cette nuit-là, avaient décidé de ne pas nous ignorer lorsqu'ils nous ont vus arriver dans la rue. Un après-midi, j'étais assis dans mon bureau, et je lus le maigre rapport des coups de feu tirés par cette nuit vague et pluvieuse. Enfin, les ombres avaient des noms.

Ils étaient deux. Pas des LARDUS, juste des flics ordinaires. Leurs noms n'importent plus maintenant, puisqu'ils sont tous les deux morts depuis longtemps. Il n'y avait eu qu'une seule balle, par conséquent un seul d'entre eux est coupable et mérite que son nom soit effacé de la mémoire humaine, et l'autre est innocent et ne doit pas faire l'objet

d'une fausse accusation. Le plus vieux des deux hommes était un flic à problèmes, qui avait à son actif un grand nombre de fautes disciplinaires pour usage abusif de la force, ivresse en service, et ainsi de suite. Il avait dû suivre une cure de réhabilitation pendant quelques mois, aux frais du contribuable bien sûr. Environ quatre mois après la mort de Rooney, il fut suspendu de ses fonctions pour avoir picolé une énième fois, et, durant ces vacances forcées en-dehors du service, il a parcouru les bois à bord de sa moto tout-terrain, et a réussi à se jeter du haut d'une corniche, et à se rompre le cou. L'autopsie révéla que son taux d'alcoolémie était de 1,2. Était-il ivre, cette nuit-là, sous les lampadaires ? Son dossier montre qu'il aurait bien pu l'être. Ma chérie est-elle morte par le fait d'un ivrogne qui s'est simplement trouvé faire mouche par chance avec une balle sur cent ? Cette saloperie de bouteille est-elle parvenue à m'infliger un coup fatal de plus, après même ce que j'avais vécu avec Papa et Maman ? Les dieux ont-ils ce cruel sens de l'humour ?

Le plus jeune flic est resté dans l'institution pendant toute la guerre. Après Longview, lui et sa famille ont dû prendre peur, car ils ont fui le pays, et sont allés s'installer en Arizona, de tous les cloaques qu'ils auraient pu choisir. Après dix ans là-bas, en Aztlan, au milieu des *cholos*, ils avaient demandé à revenir dans l'État de Washington, surprise surprise. Dans le cadre du processus de son Retour au Bercaïl, l'ancien flic a dû remplir une fiche d'admission écrite complète auprès du Bureau de la Race et du Relogement, et comparaître en personne à une audition devant la Commission Vérité et Réconciliation, détailler ses états de service militaires américains, et déclarer si il avait ou non été impliqué dans aucune activité considérée par le Parti comme criminelle, comme par exemple torture de prisonniers, liaison avec des unités des LARDUS, recrutement ou subornation d'informateurs, participation à des raids ou activités du FBI, etc. Le flic a fait la liste de quelques actes mineurs de coopération avec le FBI. Cet appel d'une nuit pluvieuse de printemps à Chehalis n'y figurait pas. Pourquoi y aurait-il été ? Il ne savait même pas ce qu'il avait fait. Lui et sa famille furent autorisés à Rentrer au Bercaïl, et il a décroché un boulot dans une fabrique de meubles, où il travaillait toujours au moment où j'ai obtenu toutes ces informations. Même si je n'ai pas reconnu son nom, il est parfaitement possible que j'aie rencontré ce mec dans la rue à Chehalis, Centralia ou Dundee, tant avant qu'après la mort de Rooney. Mais était-ce lui,

ou son sac à vin de collègue qui avait tiré la balle qui a tué ma femme ? En relisant leurs deux brefs rapports d'incident dans les archives, je compris qu'aucun des deux n'avait eu conscience d'avoir tué qui que ce soit. Tout comme moi, dans les ténèbres, ils n'avaient vu que des ombres vacillantes dans la Volvo qui s'avançait sur la route mouillée, ainsi que les lumières des tirs du canon de mon uzi, et ils avaient tiré quelques cartouches en direction de l'ennemi qui leur tirait dessus. Pour eux, ce n'était qu'un incident mineur. Il y avait beaucoup de tirs à cette époque. Ils avaient survécu, avaient rédigé leurs rapports, et s'en étaient rentrés chez eux reconnaissants, l'un retrouver sa femme, et l'autre sa bouteille. Il était impossible de jamais déterminer lequel des deux avait vraiment tiré la balle qui avait tué Rooney.

Alors, maintenant que j'avais un nom, que diable étais-je censé en faire ? Aller me confronter au dernier survivant ? Le fils de Stan Brodka avait eu ce même choix à faire, quelques années plus tard, avec moi, et il avait choisi de le faire, mais cette question de découvrir la vérité sur Rooney et ces hommes était survenue avant que le jeune Brodka fût venu sur mon palier, par conséquent j'étais sans guide. Pourquoi aurais-je dû aller voir cet ancien flic pour un truc qui datait de vingt et quelques années en arrière ? Lui et moi avions tous les deux de nouvelles vies. Je suis passé aussi près de la découverte de la vérité qu'il me le fut donné. Le mec n'aurait rien pu me dire que je n'eusse déjà tiré de son rapport jauni, et il avait probablement tout oublié de cette histoire. Aurais-je dû aller obtenir de lui des excuses ? Pourquoi ? Je lui avais tiré dessus, et j'avais essayé de le tuer en premier. Que diable aurais-je dû vouloir qu'il fît ? Et même s'il s'était excusé, soit qu'il eût sincèrement regretté ce qui s'était produit, soit qu'il eût pensé qu'il serait avisé d'apaiser un vétéran qui avait combattu dans le camp des vainqueurs et pourrait encore lui causer des ennuis, qu'est-ce que ça aurait rapporté ? Ça n'aurait pas fait revenir Rooney. J'avais d'elle tout ce qu'il m'en resterait dans ma mémoire, l'odeur de ses cheveux, le son de sa voix et le contact de sa tête sur mon épaule, sur cet embarcadère, par cet après-midi doré du 22 octobre, alors que nous savions que le monde changeait, et que nous étions impatients d'en faire partie. Comment remuer le passé, et faire culpabiliser cet homme pour une vie qu'il ignorait avoir prise, aiderait-il quoi ou qui que ce soit ? Alors j'ai décidé que je savais tout ce que j'avais à savoir pour la tranquillité de mon esprit, et j'ai lâché l'affaire.

J'ai fait autre chose. Je n'ai pas dit à China que j'avais trouvé le nom de cet homme. Jamais. C'est la seule chose que je lui aie jamais cachée. C'était soit quelque chose de très bienveillant et de très noble à faire, soit quelque chose de très infâme et dégoûtant, et, aujourd'hui encore, que je sois damné si je sais laquelle.

Il y a quelques années, par pure coïncidence, je me trouvais dans le cimetière d'une église à Chehalis, à assister aux funérailles du dernier de mes vieux camarades de la Compagnie Écho à trépasser, moi mis à part. C'était le Volontaire Barry Robinson, aussi connu sous le nom de Spiderman, celui qui était venu avec nous dans la chignole contre Rothstein avec sa copine Suzie Q. En tant que dernier représentant restant de l'Association des Anciens de la NVA dans le comté, j'ai personnellement déposé la couronne sur la tombe, et planté le petit drapeau tricolore. Je m'en allais avec un de mes fils, en direction de la voiture, lorsque je passai devant une stèle portant un nom que je reconnus. C'était le nom du flic de Chehalis qui faisait partie du duo qui s'était trouvé sur le parking de cette supérette l'autre nuit, et qui avait ou non tiré la balle qui avait tué ma femme Rooney, si ce n'était pas son soiffard d'équipier. Ça faisait dix ans qu'il était mort. Je vis aussi que sur sa tombe se trouvait un petit drapeau américain rouge, blanc et bleu, indiquant qu'il avait combattu du côté fédéral pendant la guerre. Les tombes des vétérans américains sont les seuls endroits où le torche-cul maçonnique ait le droit d'être visible dans toute la République. Cet homme était Rentré au Bercaïl parce qu'il ne pouvait pas supporter de vraiment vivre dans les États-Unis qu'il s'était battu pour préserver, et vraisemblablement il avait gardé son clapet fermé là-dessus durant le reste de sa vie, mais, dans la mort, lui ou un de ses proches avait décidé de lancer un dernier message, et de nous faire un doigt d'honneur. Bon, c'est nous qui avons gagné. Je pense qu'on est suffisamment solides pour accepter un dernier majeur tendu par un vieil ennemi.

J'ai regardé sa tombe et je lui ai dit cette même chose que le fils de Stan Brodka m'avait dite. « C'est terminé, camarade » lui ai-je dit. « Il y a fallu le temps. Pour moi, et très probablement pour toi aussi, mais c'est terminé. Profite bien. » Puis je suis parti.

Chapitre xxx

APRÈS QUE NOUS EÛMES ENTERRÉ MA FEMME, Tank Thompson m’a envoyé dans l’est de l’Oregon pour une mission de routine pas vraiment nécessaire. Il m’a dit qu’une fois que j’aurais livré le chargement que j’étais censé livrer, je devrais prendre quelques jours, pour récupérer. Je lui ai répondu :

« Ce n’est pas nécessaire, chef. J’ai dépassé ça. »

« Mieux vaut en être sûrs » a-t-il dit. « Même en plein milieu d’une guerre, Shane, un homme qui a souffert la perte que tu as subie a besoin d’un peu de temps pour lui-même. Nous te le devons, et tu nous le dois, ainsi qu’à toi-même, pour tout bien remettre en perspective. »

Je savais ce qu’il faisait. Il m’offrait une occasion de prendre mes cliques et mes claques et de partir si je ne pouvais pas supporter la vie de Volontaire sans Rooney. L’idée de désertir mes camarades me serait encore moins venue en tête après la mort de Rooney qu’avant, attendu que la NVA était la seule famille qui me restât en-dehors de ma soularde de mère, qui ne comptait pas, mais je n’en étais pas offensé. Du point de vue de l’oc, l’offre présentait une importance aiguë. Il valait bien mieux que je filasse à l’anglaise dès maintenant, plutôt que de rester et d’agir au sein de la NVA comme une boule de nerfs émotive, susceptible un jour de craquer sous la pression et de me faire tuer avec quelques autres. Un de nos camarades de l’Oregon avait été averti de cette situation, et il me fut donné l’usage d’un cabanon de chasse et de pêche qui surplombait le cours supérieur du fleuve Columbia, tout en haut, près du premier barrage. De nos jours, c’est le Barrage Robert Miles, je n’arrive pas à me rappeler son nom de l’époque. C’est un coin très sauvage, là-bas, presque désert, avec d’énormes étendues vertes de collines et de montagnes, presque comme les Highlands écossais,

mais plus morne. Je suis resté là-bas trois jours, j'ai beaucoup dormi, mangé de la viande en conserve précutée avec des haricots, contemplé les paysages vides et pensé à Rooney. La nuit, j'entendais le vent siffler entre les planches de l'avant-toit. Le quatrième jour, j'ai pris ma voiture et j'ai entamé le long trajet précautionneux pour rentrer à Dundee en évitant les barrages des Lardons ainsi que les routes et les ponts détruits. Je me suis présenté à la ferme d'Arthur, où Tank tenait ses quartiers, et personne ne m'a rien dit.

Je présumais que nous reprendrions les choses comme si Rooney n'avait jamais été là, je comprenais pourquoi il devait en être ainsi, et ça me convenait. Je savais qu'elle aurait continué sans moi si ç'avait été moi qui avais reçu la balle. Mais, cette nuit, j'eus la surprise de voir arriver tout le clan Wingfield dans deux SUV, Carter, Ma, China, John Hunt, John Bell, et même Adam, qui avait fait tout le chemin depuis l'Idaho. Tank nous a tous appelés dans la grange.

« Nous avons une sœur défunte à venger, et, comme les Grecs et les Romains de l'Antiquité, nous allons organiser des jeux funéraires en sa mémoire » dit Tank. « On pourrait appeler ça la Chignole de la Mémoire de Rooney Ryan. »

« Hein ? » fis-je.

« On va s'occuper de quelqu'un de cette communauté dont on aurait dû s'occuper depuis longtemps » a dit Carter. « On a bossé dessus pendant pas mal de temps, mais il est temps de mettre la main à la pâte pour ce coup-là. »

« Ouais » grommela Adam. « On va tuer Leon Sorels. » Adam avait vraiment grandi en Caroline du Sud rurale, et son accent s'en ressentait.

« Elle aurait aimé » fis-je en hochant la tête.

« Il est temps que nous envoyions ce message-là » renchérit Tank.

« Du coup, on l'envoie où et quand ? » demandai-je. « Je croyais que Leon restait pratiquement tout le temps derrière ses panneaux de béton, sauf lorsqu'il en sort engoncé dans sa cuirasse, armé jusqu'aux dents, et entouré de ses porte-flingues. Vérole, ça va faire maintenant des années qu'on essaie de le choper à découvert. »

« Il le sera dans la nuit de demain soir, à l'auberge Forest Lodge Motor Inn, Sortie 88 de l'Interstate du côté de Dundee » répliqua Tank. « On le serrera dans le parking lorsqu'il y entrera. »

« Comment on sait qu'il y sera ? » demandai-je.

« Trappe à miel » fit Tank d'une voix neutre.

« Ouais, de ce que j’entends, ça fonctionnera sûrement sur ce salaud de pervers, mais qu’est-ce qui vous fait croire que Sorels se pointera seul ? Il est vraiment méfiant, et il sait qu’on veut sérieusement le choper. Il amènera sûrement au moins quelques sbires avec lui ? »

« Il sera là, tout seul » dit China. Quel idiot je faisais, je ne comprenais toujours pas.

« Mais comment tu peux en être sûre ? » persistai-je.

« Parce qu’il l’a déjà été » dit-elle simplement. Alors je compris, et restai coi, béant. Je savais que la NVA faisait ce genre de choses, bien sûr. Il y avait toujours eu des espionnes, et elles avaient toujours employé les mêmes armes, mais la révélation ne m’assomma pas moins comme une tonne de briques. China se leva et sortit, ce qui ne se faisait pas en présence d’un officier commandant de la NVA en plein milieu d’un briefing, mais Tank regarda le sol et ne dit rien. Je me tournai vers Carter et Ma.

« Pourquoi ? » hurlai-je. « Comment vous avez pu la laisser faire ? » exigeai-je de savoir, fou de rage, de douleur et de confusion.

« Je te l’ai dit, fils, il faut qu’on paie l’ardoise » répondit son père d’une voix égale. Je sus soudainement que j’entendais là la voix d’un homme au supplice.

« Dans les temps de la Bible, Dieu a demandé à Abraham de sacrifier son fils » dit Ma, les yeux pleins de larmes. « Dieu a montré Sa divine miséricorde, et a arrêté la main d’Abraham. Nous ne sommes plus aux temps de la Bible, Shane. Dieu a exigé de moi et de mon époux que nous sacrifions nos enfants, et Il n’a pas arrêté Sa main cette fois-ci, car Son peuple est devenu si mauvais et si lâche que nous ne méritons plus Sa pitié et Son secours. Nous devons les regagner à présent. Cette fois, le sacrifice doit être accompli. Shane, j’ai deux filles, que j’ai toutes les deux offertes au Seigneur pour le bien de notre peuple. Tu en as aimé une. Je t’en supplie, n’abhorre pas l’autre, parce que c’est notre péché qu’elle porte sur le front. Le péché de cent ans durant lesquels nous aurions dû combattre le Démon et ses œuvres, mais ne l’avons pas fait. »

« Adam ? » demandai-je. « John Bell, John Hunt ? Dieu tout-puissant, Sorels ? Vous n’avez donc rien à dire ? »

« Dire quoi, Shane ? » répliqua rudement Adam. « Que ça nous fait tous crever au-dedans ? Si tu crois qu’il pourrait en être autrement ? Notre petite sœur est un soldat, comme sa grande sœur l’était, Shane. Elle fait son devoir, à présent, fais le tien. Ferme-la, et écoute l’oc. Nous avons une guerre à gagner. »

Je n'ai pas dit un mot pendant le reste de la réunion, alors que nous mettions au point les détails de notre plan pour tuer Sorels. Véhicules, routes de retraite, armes, impondérables, minutage, approche, l'alpha et l'oméga d'une opération ordinaire de la NVA. Je n'ai même pas osé regarder aucun des autres Wingfield. Plus tard, alors que j'étais en sentinelle, à l'extérieur, avec un AR-180, près du portail de la ferme, China sortit et vint s'asseoir sur la balançoire sous l'arbre que j'avais choisi comme poste. Elle ne dit rien, et je savais qu'elle ne parlerait pas tant que je ne n'aurais pas moi-même dit quelque chose.

« C'est pour ça que Ted et toi n'êtes plus ensemble ? » finis-je par dire.

« En partie, oui » répondit-elle.

« J'imagine que je dois demander pourquoi il fallait que ce soit toi ? »

Elle parla, dans l'obscurité.

« Il fallait être très proche de lui, pour le pousser à quitter sa cuirasse, son enceinte de béton, et le troupeau de brutes que les Américains y nourrissent. Avec ses... goûts... c'était le seul moyen. C'est un animal. Je ne pense pas qu'il y ait vraiment un processus de pensée humaine sous son crâne en pointe. Quand il n'est pas en train de tuer et de torturer, il ne pense qu'à deux choses, lever de la fonte et des femmes, et nous n'avons pu imaginer aucun moyen d'arriver à lui par le truchement des haltères. Je suis la plus jeune, j'ai grandi depuis la dernière fois qu'il m'a vue, il n'allait pas se souvenir de moi d'avant la guerre, hormis peut-être comme d'une collégienne avec une tresse et une robe longue. Ça a fonctionné. Il ne m'a pas reconnue. Rooney était mariée. Moi pas. Tu veux savoir les détails ? »

« Non » dis-je. Je fus soudain frappé de voir combien China avait grandi, et comme elle ressemblait à sa sœur, même si elle était moins grande, et avait les cheveux beaucoup plus foncés. Mais elle n'était plus l'enfant que j'avais rencontrée, la première nuit, en train de faire ses devoirs à la table de la cuisine avant le dîner. Seigneur, elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans à présent. Elle était, je ne sais comment, devenue une femme sans que je m'en fusse aperçu, ce qui semble toujours être le cas avec les filles.

« Merci. Shane, est-ce que tu penses que je suis une pute ? »

« Ce n'est pas mon rôle de penser des choses pareilles » répondis-je.

« Tu évites la question, c'est que tu penses probablement que oui, mais j'aurais du mal à te donner tort. Je suis une pute, j'en suis consciente. Mais, Shane, que Dieu m'en soit témoin, je ne le ferais jamais

avec un nègre, un bicot, un niakoué ou un youtre ! Plutôt me tuer, et si je ne le faisais pas c'est Papa qui le ferait, et il aurait raison. »

« Tu sais qu'il y a des femmes dans le Parti qui l'ont fait, lorsqu'il n'y avait aucun autre moyen d'obtenir quelque chose dont nous avions besoin ? » demandai-je. Je savais cela. Je n'aimais pas y penser, mais je le savais.

« Oui. Je compatissais avec elles, avec leur souffrance et leur honte. Moi, je ne pourrais pas. Je n'ai pas leur courage. »

« Tu as tout le courage qu'une femme peut vouloir, China. Tout comme ta sœur. China, est-ce qu'il te... est-ce qu'il te fait du mal ? »

« À chaque fois » confirma-t-elle. « Au corps et à l'esprit, de toutes les façons dont un homme peut faire du mal à une femme, il me fait du mal. Shane, même si tu sais que je suis une pute et que je ne vauds rien, s'il-te-plaît, tue-le pour moi ! Tue-le ! » Elle se mit à pleurer, et s'enfuit.

Alors nous explosâmes Leon Sorels. Tout se paye, y compris pour les cadors eux-mêmes. L'Armée des Volontaires du Nord-Ouest prit contact avec Pas-Fute-Fute dans le parking de l'auberge Forest Lodge Motor Inn, sous les néons, tout seul, sans cuirasse, sans bande de voyous fédéraux, sans riches pour détourner le regard, sans drapeau amerloque derrière lequel se cacher. Sorels s'avavançait d'un pas lourd vers la chambre où China l'attendait avec un fusil à pompe à canon scié et chevrotine double express, pour faire le travail elle-même s'il arrivait à sortir de nos griffes, mais ce ne fut pas le cas. Il nous vit venir, il nous connaissait, il se mit en rage comme un taureau, et combattit avec cette même rage folle. La seule bonne chose que je puisse dire de ce fils de pute est qu'à l'heure de la fin, il ne se montra pas un lâche comme tant d'autres de son espèce. Il lui restait ça d'aryen. Ou alors il était simplement trop bête pour avoir peur. Sous un lampadaire, dans ce parking, nous tirâmes sur ce monstre une douzaine de fois rien que pour le ralentir un peu. Je mis quelques pruneaux du Webley dans ses rotules, portant gravé le nom de Michael Collins et de Rooney Ryan. Carter fondit sur lui et lui arracha de la main son pistolet 9 mm, après quoi Adam Wingfield lui fit les honneurs avec une tronçonneuse, découpant sa gigantesque carcasse aussi délicatement et précisément qu'une dinde de Noël. Je n'essaierai pas de décrire le son que faisait Sorels, encore en vie, alors qu'il était coupé en morceaux. Je saisis sa tête, lorsqu'elle tomba, pour l'empêcher d'aller rouler sous une voiture. J'attrapai ce crâne piriforme et chauve

des deux mains, par ses grandes oreilles, et je vous jure devant Dieu qu'il essayait encore de me harponner et de me mordre. Grand Dieu, à quelle dose de stéroïdes devait-il être ! Puis, Ma fit ce qu'elle savait faire de mieux : cuisiner. Elle arrosa les restes d'essence, et y mit le feu. J'entrai dans la chambre du motel, pris dans mes bras China sanglotante, et lui murmurai : « Tu n'es pas une pute ! »

Nous roulâmes jusqu'aux baraquements des LARDEU à Dundee, et lançâmes la tête mutilée au-dessus des murs de béton. Nous avions émis notre message. À la parfin, le comté de Lewis, État de Washington, était libéré de Leon Sorels, du tyran qu'il servait, et de ce qu'il représentait. Il n'y aurait pas de retour en arrière. Plus jamais.

* * *

Plusieurs années après Longview, lorsqu'il fut visible que la République était là pour durer, et quand China et moi décidâmes qu'il était temps de ramener Rooney chez elle dans tous les sens du mot, nous contactâmes la Commission nationale des tombes militaires.

Par un autre jour brumeux de printemps, nous retournâmes dans les collines derrière North Cove, où nous l'avions enterrée. Ça n'avait pas beaucoup changé. Le pin solitaire était toujours là. Il nous fallut quelques heures de recherche électronique et d'excavation, mais les pelles des hommes finirent par révéler le plastique noir des sacs poubelle. Ils cessèrent de creuser, appelèrent leur camion, et le cercueil de transport standard en aluminium fut hissé sur la colline par un travois.

Le contremaître, un grand type entre deux âges du nom d'Andy, qui portait la médaille de la Guerre d'Indépendance au-dessus de sa tenue du Service de Travail, vint nous voir.

« Vous savez, nous faisons cela souvent, et j'ai une certaine expérience du ressenti des familles » dit-il gentiment. « Cette partie de notre travail n'est pas vraiment quelque chose qu'il est important que vous voyiez. Puis-je vous demander une faveur ? Pourriez-vous nous attendre en bas, sur la route ? Nous vous l'amènerons dès que nous l'aurons remontée. »

China et moi redescendîmes donc la colline, et, après un moment, ils descendirent le cercueil. Je le regardai, et ne pensai pas aux os qui gisaient à l'intérieur, mais aux restes pourrissants d'un alligator vert en peluche que j'avais arraché sur le lit de China le matin du 22 octobre

il y avait si longtemps. Nous avions d'ores et déjà décidé que Rooney et Mâchouillis seraient réenterrés comme ils l'avaient été, dans le suaire de plastique noir enroulé autour de son corps lors de ce jour terrible longtemps plus tôt, par ceux qui l'avaient connue et aimée. La Volontaire Rooney Wingfield Ryan fut inhumée dans le Cimetière des vétérans de Dundee avec tous les honneurs militaires. Un joueur de cornemuse joua *Going Home*, notre *Sonnerie aux morts*, et un tir d'honneur fut réalisé par l'Association des Anciens de la NVA. Sur sa pierre tombale ne se trouve pas le verset biblique du Psaume 46 récité au-dessus de sa première tombe, mais ma propre épitaphe personnelle pour mon amie, ma camarade, ma chérie, ma femme. Elle provient du plus grand barde de notre peuple de tous les temps :

*Les lâches meurent bien des fois avant leur mort,
Les vaillants ne connaissent la mort qu'une fois.*

Chapitre xxxi

UN JOUR, peu après que nous eûmes planté Pas-Fute-Fute, je fus envoyé faire une course de financement dans une agence immobilière de Dundee, où ma vieille amie et ancienne employeuse Sherry Cahoon travaillait désormais comme agente, exerçant également en tant que banquière et boîte aux lettres du Parti. J'étais censé récupérer une enveloppe d'argent pour la Compagnie E, contenant probablement une large part de notre manne du rançonnement des casinos. Nous ne commettions pratiquement plus d'expropriations révolutionnaires, nous avions à présent une source de finances adéquate, sinon abondante, et l'OC ne voulait pas que nous prissions des risques inutiles, et risquassions peut-être d'irriter les gens en les braquant. Nous étions un peu à court de bras, ce jour-là, par conséquent, bien que nous eussions pris deux véhicules, je n'étais accompagné que par un Volontaire, un gars qu'on appelait Fast Eddie, comme le chanteur nègre de house, qui était avec nous depuis à peu près un an et avait de bons états de service, je n'étais donc pas inquiet quant au soutien dont nous aurions besoin. L'été approchait, et il aurait été très suspicieux que je portasse dans la rue quoi que ce fût, de jour, d'assez épais pour dissimuler le Roi Henri v, mon Webley à brisure bien-aimé, par conséquent j'allais très léger, juste un .380 attaché au mollet. Ce n'était absolument rien de compliqué, juste entrer et sortir, prendre l'enveloppe et la ramener à l'OC. C'étaient toujours ces petits turbins qui tournèrent mal.

C'était une chaude après-midi. Je me garai à quelques pâtés de maisons de l'agence immobilière, de l'autre côté de la rue, traversai le passage piéton vers le nord de Second Street, et allai nonchalamment vers ma destination tandis qu'Eddie faisait le tour. Je jetai un regard plus bas dans la rue, et captai une vision rare : deux soldats LARDEU à pied en patrouille, en cuirasse intégrale, leur M-16 prêt à l'usage.

En temps normal, ils ne s'exposaient jamais ainsi, et nous avions appris que lorsqu'ils le faisaient, cela signifiait généralement qu'ils se servaient de quelques-uns des leurs comme appât pour provoquer la NVA à une attaque afin de pouvoir, en retour, nous prendre en embuscade. À cinq contre un qu'il y avait beaucoup plus de Lardons dans la zone, suivant un itinéraire parallèle, et possiblement davantage encore cachés dans les bâtiments le long de la rue, ou sillonnant la zone en civil dans des voitures banalisées. Les fédéraux ne semblaient porter aucun intérêt à l'agence immobilière où travaillait Sherry, mais ils avançaient vers moi, et si je poursuivais ma progression actuelle j'allais les croiser sur le trottoir. Je décidai qu'il me siérait de me trouver ailleurs, et qu'il était meilleur de les éviter tant qu'ils étaient encore à quelques pâtés de maisons. Je me détournai, examinai nonchalamment la vitrine d'un magasin, puis tout aussi nonchalamment je glissai à rebours dans la rue par où j'étais arrivé, ne souhaitant pas donner l'impression que je fuyais à leur approche. Ma voiture était de l'autre côté de la rue, dans le parking. Fallait-il que je tentasse de leur échapper à pied, au risque peut-être de tomber sur d'autres Gros Lards qui patrouillaient dans les allées en parallèle ou sur First Street ? Je décidai de remonter au volant et d'aviser.

Je regardai des deux côtés avant de m'engager sur le passage piéton, et je vis que l'horizon était dégagé, à l'exception d'une grosse Cadillac bleue, qui roulait lentement depuis la droite vers l'intersection. Je pouvais voir une petite tête blanche de femme avec de grosses lunettes derrière le volant. C'était une vision courante. Comme la plupart des transports en commun avaient été mis à l'arrêt car l'argent des infrastructures avait été pissé en Irak ou délocalisé en Inde, les petites villes du Nord-Ouest étaient infestées de conducteurs âgés qui n'avaient rien à faire au volant d'une voiture, mais qui n'avaient pas d'autre choix pour aller faire leurs courses ou se rendre à leurs visites médicales. Ils étaient un vrai danger pour la circulation, mais cette femme était assez loin en contrebas et avait donc tout le temps de s'arrêter, par conséquent me j'engageai sur le passage clouté sans un regard, les yeux regardant subrepticement à gauche pour surveiller les LARDEU. Je sentis un choc brutal et vis une gerbe de phosphènes orange, puis ce fut le noir complet.

La petite vieille dans sa Cadillac m'avait renversé. Elle avait eu une sorte d'absence sénile, et soit elle ne m'avait pas vu, soit elle n'avait pas été capable de réagir à temps, et elle avait déboulé en plein dans le passage piéton, m'envoyant valdinguer en l'air. Je pense que je n'ai dû rester évanoui que pendant quelques minutes, mais ce fut suffisant que les deux Lardons se pointassent, vissent le .380 dans mon étui de cheville, et s'emparassent de moi. J'appris plus tard qu'il s'agissait effectivement d'une embuscade, et que lorsque Fast Eddie était arrivé par le coin de la rue, l'emplacement où j'étais était encerclé par plusieurs Humvee militaires blindés, et qu'une mitrailleuse M-60 montée était braquée en plein sur lui. Il tourna à l'angle le plus proche et mit les voiles, ainsi qu'il convenait, mais les LARDEU étaient trop excités d'avoir chopé un petit Blanc avec un flingue pour le remarquer ou s'en soucier. Lorsque je repris conscience, je gisais à l'arrière d'un panier à salade LARDEU, les mains liées dans le dos par des attaches en plastique, une clavicule cassée et une fracture de la hanche, sans compter de nombreuses brûlures à cause de l'accident. Je levai les yeux et vis un visage impassible de je ne sais quel natif du Tiers-Monde qui me fixait, et qui portait l'uniforme des LARDEU. Philippin ? Polynésien ? Sud-Amérindien ? Qui sait ? quelqu'un qui n'avait assurément rien à faire sur le continent nord-américain. Du sang coulait sur mon visage et dans mes yeux. J'essayai d'éclaircir mon champ de vision et de dire quelque chose, mais le rastaquouère ne dit rien. Au lieu de ça, il se pencha, et m'arrosa calmement d'une bombe lacrymo au visage. La douleur et la nausée me firent convulser, mon crâne et mes poumons me semblèrent éclater, et je poussai les premiers des fort nombreux hurlements que je pousserais en détention fédérale. Il m'aspergea encore un certain nombre de fois durant tout le chemin qui nous ramenait au complexe LARDEU.

Oh, oui, on hurle. Tout le monde. Une fois de plus, la façon dont la captivité chez les fédéraux a été représentée à la télé du Nord-Ouest et dans nos films est pas mal à côté de la plaque. Les grands et mâles Volontaires de la NVA endurant la torture avec un sourire de mépris, répondant aux interrogatoires par des traits d'esprit, des vanes, des insultes et des serments de vengeance aryenne... Bon, je comprends pourquoi c'est ainsi, pour des motifs de propagande, et, certainement, certains des nôtres soutinrent la tor-

ture, l'exemple le plus noble et le plus remarquable étant Cathy Frost, qui a enduré des choses si atroces qu'aucun rapport intégral de ce qui lui a été infligé par le FBI n'a jamais été publié. Mais tout le monde hurlait. Croyez-moi. À Auburn, ils avaient des haut-parleurs dans les cellules, et nous entendions tous les jours un karaoké de hurlements de nos camarades torturés, qu'ils branchaient en direct sur le réseau de diffusion. Lorsque mon tour vint, je chantai aussi fort que les autres. C'était la version FBI de la muzak¹.

À la base LARDEU de Dundee, je fus soigné pour des brûlures, un genou tordu, une côte fracturée, et une hanche cassée, sans anesthésie. Personne ne se soucia même de m'interroger, ils se contentèrent de prendre mes empreintes et de photographier mes iris afin de m'identifier, puis ils me rasèrent la tête et me tatouèrent un numéro à l'arrière du crâne, que vous pouvez toujours un peu voir, ici, à travers mes cheveux clairsemés, même s'il paraît que c'est assez effacé après soixante-dix ans. Pour la petite histoire, ils ne rasaient pas la tête aux femmes, parce qu'une de leurs tortures était de leur arracher les cheveux ou de leur mettre le feu. Ils mettaient le numéro sur leurs fesses, nous n'étions donc pas les seuls à le faire, si vous vous inquiétiez encore de ce que nous avons fait à l'autre journaliste. Puis les LARDEU m'ont soumis à quelques passages à tabac de routine, qui ont rouvert mes blessures et ont nécessité qu'elles fussent à nouveau soignées. Après une semaine environ, je fus conduit au grand Centre Fédéral de Détention à Auburn, juste en-dessous de Seattle.

Auburn ne fut pas mon expérience de vie la plus édifiante, de très loin, mais, encore une fois, quelque réticent que je sois à concéder quoi que ce soit à ZOG, si je dois être honnête quant au passé il me faut admettre que ç'aurait pu être bien pire. Quelques trucs sont allés pour moi qui ne sont pas allés pour d'autres. D'une part, j'étais un très petit poisson dans une petite mare, et les fédéraux se sont rapidement rendu compte que je n'étais pas sur la liste des récompenses pour les gros bonnets ; ils ne s'étaient pas non plus mis en tête que je connaissais toutes sortes de secrets, comme ils pensaient que c'était le cas pour cette pauvre Cathy. En plus, j'ai été capturé vers la fin de la guerre, quand la NVA eut fait clairement connaître que certaines pratiques fédérales ne seraient pas tolérées, et qu'elles entraîneraient des représailles si terribles,

¹ La musique d'ambiance morne diffusée dans les espaces publics et commerciaux.

même selon nos critères, que les fédéraux ont abandonné en maugréant, et ont changé leur comportement. En conséquence, je ne fus pas jeté dans un réduit au milieu de vingt colosses nègres pour me faire pulpifier et bourrer la rondelle de force, ce qui s'était notoirement produit aux premiers jours de la lutte.

Cette pratique avait conduit à notre mise en œuvre de ce que nous appelions « le collier » en tant que châtiment spécial pour ceux qui se rendaient coupables de violences sur des prisonniers de la NVA. Nous tenions ça des kaffirs sud-africains. Le maton ou le flic tortionnaire devait être capturé, ou du moins immobilisé, et un grand pneu de camion imbibé d'essence lui était mis autour des épaules et du cou, assez serré, de telle sorte qu'il ne pourrait pas le retirer. Puis le feu était mis au caoutchouc, et celui qui avait dépassé les bornes devait goûter sa propre médecine en étant brûlé vif. Il ne fallut que trois ou quatre de ces « colliers » pour que, tout d'un coup, les blocs de détention des prisonniers de la NVA devinssent strictement segmentés. Les colliers ne sont pas un chapitre admirable de notre passé, je vous l'accorde, mais ils furent un autre exemple de ce qu'un peu de courage et de volontarisme à faire une chose nécessaire parviennent avec succès à décider un vrai changement dans l'attitude du gouvernement. « Nous ne négocions pas avec les terroristes » mon œil ! Réduisez quelques-uns de ces connards en charbon, et les Américains négocieront plus vite qu'un craquement d'allumette, dès qu'ils auront compris qu'ils pourraient être les suivants. Les autorités pénitentiaires américaines s'étaient servies du viol homosexuel ou de sa menace comme d'une mesure disciplinaire contre les détenus blancs pendant des générations. Se faire enculer par des nègres était considéré comme une simple partie intégrante du passage en prison, et les comédiens faisaient même des blagues sur ce sujet à la télé. Puis, les bureaucrates et les voyous qui faisaient ce genre de choses furent amenés à comprendre qu'ils seraient tenus pour responsables de leur comportement, et que les puissants États-Unis d'Amérique ne pourraient pas les protéger du châtiment. Certitude du châtiment, non seulement sévérité. L'usage de jeter de beaux garçons blancs comme votre serviteur avec des pervers nègres a pris fin illico.

Le principal truc de la prison politique américaine était d'être absolument, parfaitement inhumaine, tout comme le gouvernement qu'elle servait. Les gardes étaient une police militaire choisis dans les différentes branches des services américains, ainsi que certains personnels

pénitentiaires fédéraux réguliers. Ils portaient des combinaisons noires composées d'un ceinturon à attaches, d'une cuirasse corporelle, et des casques à visière opaque qui dissimulaient leur identité sauf pour les agents des salles d'interrogatoire. Ils parlaient aussi peu aux prisonniers que possible, et, lorsqu'ils le faisaient, leurs voix étaient émises par une sorte de microphone à l'intérieur de la visière, en sorte que l'impression d'avoir affaire à des robots s'en augmentait. La prison était simplement une forme de parquement, et j'étais un article d'inventaire qui avait été capturé, et était à présent mis à sa place sur l'étagère. Nous étions traités comme des paquets de viande, secoués et traînés physiquement dans les couloirs sans même qu'on nous laissât une chance de marcher. À aucun moment, durant ma captivité, je ne fus jamais poursuivi pour quoi que ce soit, présenté devant un juge, ou soumis à la moindre apparence de procès. Si j'avais demandé un avocat, j'aurais entendu la façon dont les micros de ces casques restituaient le rire, avant de me faire passer à tabac. Toutes ces choses-là avaient disparu des années auparavant avec le Patriot Act, et aucun d'entre nous ne les espérait sérieusement. Après tout, nous ne recevions que ce même traitement qu'avaient subi les détenus musulmans à Guantánamo Bay depuis 2001.

Un an plus tôt, ou quelque chose comme ça, il y avait eu une évacuation de masse au centre de détention d'Auburn, lorsqu'un Volontaire avait garé une camionnette devant la grille et l'avait fait sauter, et que presque deux cents membres de la NVA s'étaient égaillés dans la nuit, rejoignant à terme leurs unités et causant une sérieuse régression dans le programme de pacification du gouvernement. Le résultat en avait été qu'ils avaient changé de système, et qu'Auburn était désormais en état de verrouillage permanent. Les locaux avaient été réaménagés afin d'empêcher les détenus de communiquer absolument, et, bien que de temps en temps je visse d'autres personnes de la NVA escortées, ou, plus exactement, traînées dans les lieux, je ne pouvais que rarement chuchoter un mot ou deux seulement à leur passage. Lorsque nous étions surpris à faire ça, nous recevions une rasade de l'agonisateur, une bombe à injection que portaient les gardes et qui nous enfonçait sous la peau une sorte d'acide sur une étendue de la taille d'une pièce de cinq centimes. Ça faisait atrocement mal, et si on vous collait ça à la base de la colonne vertébrale ou à l'arrière des genoux, vous restiez handicapé pour quelques jours. On ne quittait jamais la cellule

sans être chargés de chaînes aux mains, aux pieds, une bande autour du ventre. Certains prisonniers que j'ai vu déplacer avaient en outre un sac sur la tête. Je n'ai, encore aujourd'hui, aucune idée de la raison qui faisait que certains d'entre nous avions droit au sac et pas d'autres. Tout ce que je sais est que, quelle qu'en soit la raison, ils ne m'ont jamais encapuchonné ainsi. Comme j'ai dit, je n'ai jamais été si haut placé sur leur totem.

Lorsque j'arrivai à Auburn, je fus jeté dans une petite cellule particulière en forme de boîte, et y fus laissé quelque temps pour guérir, afin d'être frais et dispos pour grésiller longtemps sur la chaise de torture. Contrairement à toutes les autres prisons dont j'aie entendu parler, on ne nous a jamais même donné de numéro, et, à l'exception de Goldberg lui-même, je ne me rappelle pas que quiconque m'ait appelé par mon nom. J'ai fini par m'aviser que s'ils nous avaient assigné des numéros, cela eût constitué une forme d'identité dans un système, laissé une trace quelque part sur un papier, et qu'il existait des circonstances dans lesquelles ZOG pouvait ne pas souhaiter connaître que nous eussions jamais existé ici, ce qui était une idée angoissante. Nous pouvions disparaître n'importe quand, dès qu'ils le souhaiteraient, et ce fut le cas pour certains prisonniers de la NVA.

Chacun d'entre nous avait une minuscule cellule individuelle, dont les murs étaient faits d'une étrange matière spongieuse afin que nous ne nous suicidions pas en allant nous fracasser la tête contre. Il n'y avait pas de fenêtre, et les lieux n'étaient aérés que par un système d'air conditionné depuis une unique bouche d'aération placée en hauteur. Parfois, ils diffusaient du sulfure d'hydrogène, du gaz à l'odeur d'œuf pourri, dans les tuyaux de ventilation pour nous rendre malades, nauséeux, et affaiblis par les vomissements et les haut-le-cœur. Je n'ai jamais compris pourquoi. Je suspecte que c'était juste par méchanceté. Il ne semblait pas y avoir d'autre but à la majeure partie de ce qui se faisait à Auburn. Il y avait une espèce de bloc dans un coin, avec un mince matelas en mousse, sans oreiller, un urinoir en inox sans assise, et un évier. En-dehors de ça, rien du tout. Pas de chaise, pas de table, pas de miroir. Nous restions là vingt-trois heures par jour. Tous les jours, une heure, j'étais menotté et conduit à une salle d'exercice vitrée ressemblant à un terrain de hand, et, au lieu de marcher dans une cour, j'étais mis sur un tapis de course en escalier, mes poignets menottés à une barre, et le garde lançait la machine. Il fallait monter les marches

pendant une bonne heure, sans quoi on se faisait vilainement étriller les tibias. J'attendais avec espoir le tapis de course, parce qu'il m'épuisait à tel point que je m'endormais immédiatement en rentrant dans ma cellule. Je n'avais rien à faire des vingt-trois autres heures.

Enfin, je crois que c'étaient les vingt-trois autres heures. J'ai toujours supposé que nous avions une heure d'exercice par jour, mais, au bout d'un moment, plus moyen de le dire. La première chose qu'on perdait à Auburn était la notion du temps. Il n'y avait pas de montres ni d'horloges, pas de calendriers, les gardes vous frappaient ou vous arrosaient de leurs agonisateurs si vous leur demandiez le jour qu'il était, et aucune fenêtre sur l'extérieur, de sorte qu'on ignorait si c'était le jour ou la nuit. Les douches se faisaient à des intervalles qui pouvaient être d'une semaine. Au minimum, ma combinaison orange et ma carcasse étaient toutes deux généralement assez fétides quand venait l'heure de la douche. J'étais traîné dans une petite cabine de douche vitrée, on m'enlevait mes chaînes, on m'arrachait ma combinaison si je ne la retirais pas assez vite, j'étais enfermé dans la cabine, puis arrosé pendant trois minutes par des jets d'eau plafonnier et latéraux. Parfois bouillants, parfois glaciaux, parfois tièdes. Pas de savon, pas de gant de toilette : j'arrachais les peaux mortes et la crasse de mon corps avec mes ongles du mieux que je pouvais tant que durait la douche. J'avais peut-être vingt secondes pour me sécher avec un linge de la taille d'une serviette de table, puis on me lançait une autre combinaison et une autre paire de chaussures jetables en carton, on me frappait ou on m'aspergeait d'agonisateur si je ne me rhabillais pas assez vite, j'étais à nouveau menotté et ramené à ma cellule jusqu'à la fois suivante.

Les repas apparaissaient sur un plateau de plastique à des intervalles qui semblent avoir été normaux. Je ne pouvais pas vraiment le dire étant donné que je n'avais aucun point de repère pour estimer l'heure qu'il était autre que mon horloge interne, mais il me semblait que les repas étaient désaccordés : à en juger par ma faim, il y avait parfois jusqu'à douze heures ou plus entre deux repas, et parfois seulement une heure. Il n'existait aucune différence entre les repas qui permît de déterminer lequel était censé être le petit-déjeuner. Je suis certain que c'était quelque chose qu'ils faisaient délibérément pour nous confondre et nous désorienter. La bouffe était dégueulasse, un cran en-dessous des plats à réchauffer ou des plateaux-repas des compagnies aériennes, mais très similaires, et bien sûr jamais en quantité suffisante.

Le plateau en plastique était recouvert de cellophane, et contenait trois « plats » : un petit carré de pâté, ou du moins de quelque chose qui pouvait être une préparation de viande, des légumes jaunes ou blancs riches en féculents tels que du maïs ou des haricots blancs, des légumes verts, comme des petits pois ou des haricots verts, une tranche de pain unique sans beurre ni margarine, et une demi-brique plastifiée de lait. Parfois, la viande était un simple hot-dog froid, parfois un petit pâté de hachis au goût étrange, parfois un unique petit pilon de poulet (du moins je pense que c'était du poulet, ç'aurait pu être du pigeon vu le goût que ça avait). Pour savourer ce festin, nous avions une fourchette en plastique, une cuiller creusée de quelques dents à son bout. Après la guerre, il s'avéra que les fédéraux avaient pour habitude de droguer la nourriture de certains prisonniers pour les réduire au silence, ou induire en eux des hallucinations pour des buts d'interrogatoire, etc. Pour autant que je sache, ils n'ont jamais entrepris de me droguer, mais ils ont en revanche essayé de me rendre fou. Au plafond se trouvait un éclairage fluorescent inséré dans la surface qui restait allumé vingt-quatre heures par jour. C'était comme la prison du Ministère de l'Amour décrite par Orwell dans *1984*, « là où il n'y a pas de ténèbres. » Du moins le croyais-je jusqu'à ce qu'un jour la lumière s'éteignît, et je restai dans le noir complet pendant Dieu seul sait combien de temps après.

Je parle du noir total, l'absence complète de lumière, le genre de ténèbres absolues qui n'existe nulle part dans la nature. Le seul son dans cette obscurité était celui de l'air conditionné, et, au bout d'un moment, lui aussi s'arrêta, et ce fut le silence complet. Aucune nourriture n'apparut par le petit clapet de la porte pendant un long moment, assez long pour que je me misse à avoir vraiment faim. Je pense que l'idée était de me convaincre que quelque chose était arrivé, que la prison avait été ensevelie par un tremblement de terre, qu'une bombe nucléaire avait explosé ou que sais-je, ou alors qu'ils avaient simplement décidé de me tuer en m'enterrant vif. J'ai repassé toutes les variantes de ce qui pouvait être en train de se passer, et j'ai résolu que soit la lumière et l'air conditionné reviendraient, et je vivrais ; soit ils ne reviendraient pas, et je mourrais, et que comme je n'avais pas mon mot à dire dans l'affaire je n'avais qu'à rester assis et voir ce qu'il adviendrait. J'ai tâtonné jusqu'à l'évier dans le noir. J'ai découvert qu'il ne marchait plus, et que l'eau des toilettes

était traitée avec une espèce de désinfectant et donc imbuvable. Pas bon. Je savais que je ne pouvais pas me permettre de me focaliser sur ma soif, ou je deviendrais maboul, alors je me suis allongé sur ma paillasse et me suis mis dans un état d'absence mentale, séparant mon corps de mon esprit, chose à quoi j'étais devenu très fort durant mon passage là-bas. Mes heures passées à la bibliothèque de Dundee quand j'étais même m'ont une fois de plus été salutaires. Je me suis mis à remonter le temps, comme le professeur Standing dans *Le Vagabond des Étoiles* de Jack London. J'ai revécu ma vie dans ma mémoire aussi fidèlement que possible, en commençant par mes plus anciens souvenirs de notre belle maison à Dundee, quand nous avions encore de l'argent et avant que mes frères ne devinssent des déchets, puis ai avancé jusqu'à l'incident avec Bobby Fernandez, et ainsi de suite, avec une longue digression quant à tous les livres que j'avais lus : je pense que dans ces conditions intenses, j'ai été capable de relire Penrod dans ma tête avec une exactitude de peut-être 80 %.

Si on se concentre totalement l'esprit, on peut vraiment bloquer les signaux de faim et de soif du corps. J'en étais pratiquement au moment où j'avais rencontré Rooney au lycée de Dundee lorsque la lumière revint, ce dont je fus heureux, d'une certaine manière. Il était encore trop tôt pour que je revécusse ces instants. L'air conditionné revint aussi, et un souffle frais parut emporter un peu de la puanteur rance de mon corps et de mes excréments. Je n'ai aucune idée de la durée pendant laquelle j'étais resté dans le noir, mais la lumière m'a presque aveuglé. J'ai titubé jusqu'à l'évier. Il fonctionnait à nouveau, et je portai à ma bouche de l'eau dans ma main, rasade après rasade, et je tirai la chasse d'eau encore et encore. Les repas reprirent aux intervalles auxquels ils arrivaient, je fus à nouveau entraîné à la douche, et toute la routine reprit comme si rien ne s'était passé. Tout ce que je peux supposer, c'est qu'ils voulaient voir si je perdrais la boule.

Puis, un jour, la porte s'ouvrit et deux gardes entrèrent. Cette fois, ils ne portaient pas de masques, ce qui n'était pas bon signe. Il y avait un grand nègre mastoc au crâne rasé et avec un de ces boucs des Lions de Juda que les frères aimaient arborer, une sorte de Pas-Fute-Fute noir ; et une Blanche trapue typée gougnasse, la trentaine, blonde filasse. Derrière eux venait un homme en costume, le visage un peu plus vieux et les cheveux un peu plus gris que dans mon souvenir. L'Agent spécial Bruce Goldberg.

« Tu ne ressembles à rien, Shane, mon coco » dit-il en me souriant comme un maboul. « Tu aurais vraiment dû passer ce coup de fil il y a toutes ces années, Shane. Vraiment. » Je compris, dans sa voix, qu'il était devenu dingue. Le masque qu'il portait quand nous nous étions rencontrés au lycée de Dundee pour la première fois avait disparu, et le Juif ne faisait plus semblant, ne se cachait plus. Désormais, il donnait libre cours à sa haine talmudique. J'ai toujours su les Juifs étaient un peu tarés de toute façon. Obligé pour une race qui a fait de la schizophrénie paranoïaque une religion. Il avait tenté de me faire perdre l'esprit avec ses ténèbres, et avait échoué, et maintenant c'était lui qui était fou et moi sain d'esprit. Je savais que je pourrais le battre avant qu'il me tue. Je m'assis sur le lit, et me mis debout avec difficulté pour lui faire face. Je le regardai, clignant encore des yeux à cause de la lumière brillante, et étant donné que je savais qu'il allait me tuer de toute façon, je me suis humecté les lèvres et j'ai dit :

« Sorels a tout balancé sur toi avant qu'on le crève. On sait où tu vis, youtre. T'es sur la liste. T'iras bientôt rejoindre ton gros copain. »

Le nègre et la gougnotte s'approchèrent de moi avec leurs matraques plombées, et je ne pus finir ma phrase. Une fois le tabassage terminé, Goldberg se pencha sur moi tandis qu'ils me tenaient fermement avec les bras, ecchymosé, sanguinolent et comateux.

« Misère, quel solide et vilain petit nazi. Le méchant nazi doit frire ! » bredouilla-t-il avec des gloussements exécrables. Pendant tout le temps que les gardes me traînèrent dans les couloirs et les escaliers jusqu'à la chaise, Goldberg dansait autour de nous comme un enfant dément, en jacassant « Griller ! Griller ! Le méchant nazi va griller, et nous verrons s'il est si solide ! Griller ! » Je n'avais jamais été dans cette partie de la prison avant, et, en observant la cage d'escalier, je vis que des filets avaient été tendus entre les rampes et le mur, afin d'empêcher les prisonniers de se jeter depuis les étages et se suicider. Je me rappelle avoir lu qu'ils faisaient ça aussi dans les prisons russes du temps de Staline. Puis ils me tirèrent dans une salle assez large, sur une chaise, et j'y grésillai, à l'intense satisfaction de Goldberg.

La chaise était située sur une sorte d'estrade, presque présentée comme un trône. Elle avait l'air de ce qu'elle était, une chaise électrique, mais pas pour accomplir simplement des exécutions. Il n'y avait pas, sur le dossier, de casque comme sur la Veuve, mais un collier de fer, dont j'appris plus tard qu'il était basé sur le garrot espagnol.

À l'arrière du collier, il y avait une manivelle de vilebrequin. En tournant cette manivelle, le tortionnaire fédéral pouvait appliquer une bonne contraction uniforme à la trachée, sans rompre des vaisseaux sanguins ou casser le cou, ce qui eût été gênant et eût pu abruptement mettre un terme à l'entrevue sans qu'aucune information utile ait pu y être apprise. Je vis également que l'avant du siège avait été sectionné, en sorte que le siège proprement dit n'était qu'une espèce de petite étagère sur laquelle je devais installer mon derche. J'en découvris bien assez vite la raison, lorsqu'ils se mirent à me câbler. Derrière et à gauche de la chaise, à environ deux mètres, se trouvait un gros générateur électrique, du genre de ceux qu'on utilise dans les systèmes d'ordinateurs pour maintenir un courant électrique constant, duquel partait un long câble qui aboutissait à une prise d'où jaillissaient de petits disques de métal au bout d'un fil électrique : les électrodes. Il y avait un panneau de contrôle sur une table, à côté du générateur, et une boîte portant l'inscription « seringues stériles ». J'avais entendu parler des aiguilles, tout le monde en avait entendu parler. Tant les fédéraux que la NVA les appelaient les Dosettes Dershowitz.

Je fus introduit de force dans la salle par les deux gardes tandis qu'un troisième, un Hispanique de je ne sais quel type, attendait auprès de la chaise. Dans leur style habituel, ils ne dirent pas un mot, se contentant de me traiter comme un morceau de viande. Ils m'ont mis nu comme un ver, et m'ont attaché dans la chaise. Nous apprîmes plus tard, en étudiant le manuel de procédure et de psychologie des interrogatoires du FBI, qu'on appelait « Protocole Dershowitz », que lors de l'interrogatoire d'hommes blancs « racistes », une femme blanche était toujours présente pour ajouter un élément délibéré d'humiliation sexuelle. Avec les prisonnières féminines, les gardes étaient toujours des hommes, non-blancs. Ils fermèrent étroitement le collier, mais pas assez pour me couper immédiatement la respiration ou la voix, puis ils commencèrent à oindre les parties idoine de mon corps d'une sorte de lubrifiant ressemblant à de la gelée, afin d'améliorer la conductivité. Puis ils m'attachèrent cinq paires d'électrodes avec du papier chirurgical. L'Agent spécial Goldberg était parti ailleurs durant cette procédure, mais voilà qu'il entra dans la pièce, très professionnel dans son costard impeccable, une mallette à la main. Il s'assit à la table derrière moi, et, bien que je ne pusse pas le voir, ni tourner la tête, je pus l'entendre ouvrir sa mallette et feuilleter quelques papiers.

« Bonjour, Shane ! » lança-t-il joyeusement comme si nous nous rencontrions pour un repas d'affaires de riches. Tout son coup d'éclat dans ma cellule et sa danse dans les couloirs derrière moi auraient aussi bien pu n'avoir jamais existé. Je me demandai si ce foutraque juif se rappelait seulement que cela se fût produit. C'est dire s'il était toqué.

« Mazette, mazette, tu aurais vraiment dû passer ce coup de fil que je t'ai dit de faire il y a quelques années » répéta-t-il. « Le racisme et la haine ne paient pas, mon mignon, vraiment pas, comme tu es sur le point de t'en rendre compte. On y va ? » Et nous y allâmes.

Une fois de plus, la chance de l'Irlandais semblait avoir frappé. Là, il va me falloir un petit moment pour expliquer ça, alors excusez-moi si je digresse. Cinq mois environ avant ma capture, j'avais pris le volant pour une attaque à Seattle avec deux de nos plus solides combattants, qui avaient ouï parler de mes talents de chauffeur : un Australien du nom de Charlie et ce grand garçon ombrageux tout juste débarqué par avion depuis l'Italie du nom de Bill Vitale. Ouais, le Bill Vitale. C'était après qu'il eut survécu à l'embuscade de Ravenhill, qui a éradiqué les hommes de Tom Murdock, et il ne parlait pas beaucoup, mais Charlie, lui, était assez décontracté, et, pendant que nous étions assis dans la voiture à attendre que le saint rabbin fit son apparition, nous avons eu une longue discussion, et il m'avait donné l'ABC de la gestion de la torture. L'homme savait ce dont il parlait, et il m'a empêché de me rendre indigne. Charlie avait été arrêté une fois en Grande-Bretagne en vertu du Race Relations Act, législation antiraciste, et « travaillé » par le service de contre-espionnage, le Special Branch, qui avait utilisé des pinces plutôt que des électrodes, et pas juste sur les couilles, mais sur les ongles, les dents, etc.

« C'est l'esprit contre la matière, mon gars » avait-il expliqué. « Quand ils commencent à t'envoyer la sauce, la chose à faire, c'est de te réciter un mantra dans ta tête. Tu dois te convaincre dans ton esprit que ton mantra est la réponse à toutes leurs questions, et que c'est ça qu'ils te demandent. Pour moi, c'était 'De gros os pour nos chiots'. Colle-toi ça dans le crâne, et convaincs-toi que c'est la vérité, que c'est ce qu'ils veulent vraiment savoir, et que tu dois faire en sorte qu'ils te croient. Un peu comme un truc genre zen, tu vois c'que j'veux dire ? À tout ce qu'ils te demandent, tu réponds uniquement 'Des gros os pour nos chiots !' et ils croiront que t'es devenu barge et te foutront la paix un moment le temps que tu redeviennes sain. »

Puis le saint rabbin était paru par la porte avant de l'appartement de la jeune shiksa de dix-neuf ans qu'il tronchait, certainement dans le but de rentrer chez lui retrouver sa femme avec une histoire crédible sur lui et Jéhovah restés travailler sur un créneau tardif à la synagogue. La gisquette l'avait suivi jusqu'à sa voiture, et ils étaient encore en train de se faire des mamours comme s'il n'avait pas la cinquantaine. Vous auriez cru qu'avec tout ce qui s'était passé dans le Nord-Ouest depuis les années précédentes, un rabbin de Seattle aurait été la première personne à comprendre qu'il ne fallait désormais plus se montrer en public, mais les vieux cons sont les pires, ça vaut aussi pour les Juifs. Ce délicieux petit corps blond devait avoir été trop tentant.

« Cible en vue, les gars » avait dit Charlie, ouvrant et vérifiant son .357. « Camarade Guillermo, voulez-vous faire les honneurs, en mémoire de nos amis absents ? »

« *Va bene, padrone* » avait répondu Vitale. « *Grazie.* » Il était tout nouveau dans le pays, et son anglais n'était pas encore très bon. Il était à l'arrière, avec son fusil sicilien à double canon scié, qui s'appelait une *lupara*, et se penchait déjà vers la portière arrière gauche, abaissant la vitre. « Jé vais touer la salope aussi. Élle a baisé lé Jouif. »

« Fais-toi plaisir, mon pote » avait dit joyeusement Charlie.

J'avais fait glisser la voiture jusqu'à longer la Cadillac du rabbin, Vitale les avait tous les deux dégomés avec une charge double express tirée par un des canons, et, rien que pour le plaisir, j'avais pointé mon Webley par la fenêtre conducteur de la main gauche, et avais tiré quelques balles dans leurs crânes alors qu'ils s'effondraient sur l'asphalte pluvieux du parking. J'ai toujours apprécié les petites touches de ce genre, pas simplement tuer le rabbin, mais laisser sa femme et sa famille vivre avec le fait qu'il ait été tué dans les bras d'une pute blonde gentille². Entre autres défauts qu'elle avait, Gretl du Shtetl n'était pas la meilleure au plumard.

Oui M'dame, je sais, voilà que je redis des choses sales et que je m'égare. J'ai vraiment pas envie de repenser à cette chaise, mais ça fait partie de l'histoire et je dois vous en parler.

² Les Gentils (du latin *gentes*, « les peuples »), avec majuscule, désignent les non-juifs du point de vue des juifs. Ce mot correspond à l'hébreu *goy* et n'a aucun rapport avec la qualité de gentillesse.

Il m'est impossible de décrire la douleur d'une façon qui puisse être comprise par quiconque, alors je n'essaierai pas. Je sais que beaucoup de Volontaires passés par les interrogatoires du FBI ont eu le ciboulot ravagé pour toujours, en ont fait des cauchemars jusqu'au jour de leur mort, et cetera, mais honnêtement, pour moi, ça n'est pas un souvenir catastrophique. Seulement foutrement crade. Déjà, Rooney était morte, et je ne me souciais plus vraiment de vivre ou de mourir, du coup je n'étais pas aussi terrorisé par tout ça que j'aurais pu l'être. Je suis sûr que quelque part, au fond de moi, je portais toujours la culpabilité de sa mort, et les tortures fédérales ont dû être reçues par mon subconscient comme un châtiment mérité. Deuxièmement, je n'espérais rien d'autre de la part de ces êtres en costume sans âme, et donc, dès ma capture, je m'y étais préparé spirituellement et mentalement, du moins dans la mesure où on le peut. Enfin, pour être franc, je ne me rappelle pas grand-chose. Au fur et à mesure des années, mon esprit semble avoir effacé la majeure partie de cette matinée-là de ma mémoire, et je m'en souviens aujourd'hui comme on se souviendrait d'une visite particulièrement désagréable chez le dentiste, qui aurait eu lieu il y a très longtemps. Le pire moment, bien sûr, fut lorsqu'il m'envoya le courant dans les couilles, là où la douleur passe vraiment toute description humaine, mais, comme Goldberg me l'a plaisamment expliqué, il ne voulait pas faire ça trop souvent, parce que la souffrance pouvait littéralement me conduire à l'arrêt cardiaque en cas de surdose.

« Les nazis morts ne peuvent plus souffrir, et nous ne pouvons pas nous permettre cela pour l'instant, n'est-ce pas, mon jeune ami ? » rigolait-il. « La souffrance est la rançon du racisme, mon joli coco irlandais, oh, oui, oui, oui ! » (il avait chanté les derniers mots). Heureusement, le testicule masculin est une des parties les plus résistantes du corps, malgré sa grande sensibilité à la douleur. J'ai fini par me rétablir, et ne fus pas complètement perdu pour une vie familiale, comme le prouvent mes huit enfants nés des années plus tard. Je ne le savais pas, à l'époque, bien sûr, et j'ai même espéré que Goldberg me les couperait, pour que je cessasse d'en souffrir. Il séparait les tourments par des intervalles d'interrogation, parfois les secousses électriques, parfois les aiguilles, qui injectaient cette solution acide des agonisateurs sous mes ongles ou dans les parties charnues idoines de mon corps. J'ai encore quelques cicatrices des doses d'acide sous-cutanées. Parfois, le collier de fer du garrot m'étranglait jusqu'à l'inconscience, mes poumons brûlant

en quête d'air comme la torche d'un soudeur. Puis, ils le relâchaient, me laissaient prendre quelques bouffées désespérées et haletantes, et le serraient à nouveau.

Il me semble qu'il ne m'a posé que quatre ou cinq questions en tout, toujours les mêmes, bourdonnant incessamment tel un bourdon invisible dans mon oreille.

« Qui est votre officier commandant ? Où sont les armes de calibre .50 du comté de Lewis ? De combien de planques connais-tu l'existence, et où sont-elles ? Qui, en plus de toi, a tué le lieutenant Leon Sorels ? Qui a tué le Président de la Cour suprême Samuel Rothstein ? » (ils n'avaient apparemment jamais résolu cette question) « Où est John Corbett Morgan ? »

Et ainsi de suite. J'ai perdu le contrôle de mon corps, et me suis vidé la vessie et les boyaux très tôt dans les séances, ce qu'ils ignorèrent tous, et ma chair a commencé, autour des électrodes, à rôtir, à fumer et à grésiller, de sorte qu'au bout d'un moment l'endroit avait l'odeur d'un barbecue cramé dans des chiottes usées et en panne, comme je brûlais vif dans ma propre merde. Pour toute réponse à chaque question, je criais simplement le mantra inepte « Des gros os pour nos chiots ! », sur quoi Goldberg bougeait un interrupteur et cuisait une nouvelle fois mes extrémités digitales, ma colonne vertébrale, mes orteils, mon nez ou mes burnes ; ou bien il faisait un signe et l'un des gardes resserrait à nouveau le collier, ou alors la radasse s'avavançait et me faisait une nouvelle injection musculaire superficielle d'acide, après qu'elle fut tombée à court d'ongles à m'arracher. Comment ai-je survécu à tout cela sans céder ? Eh bien, le mantra des gros os a aidé. Charlie avait raison. Quand on a mal, on peut se convaincre de choses irrationnelles, et je m'étais convaincu que cette phrase incohérente était en réalité la réponse à toutes les questions de Goldberg, et que si je continuais seulement à la hurler assez longtemps et assez fort, il finirait par comprendre et arrêterait de me torturer. Je sais que ça a l'air absurde, mais, comme je vous l'ai dit, lorsqu'un monstre est en train de vous rôtir les couilles avec des secousses électriques, vous ne pensez pas distinctement. Cela m'a aussi aidé de me rendre compte, au milieu des séances, que Goldberg ne s'intéressait pas vraiment à ce que je pouvais avoir à lui dire, et, quelque part au sein de mon esprit de plus en plus embrumé, j'ai compris que rien de ce que je pourrais dire ne l'empêcherait de continuer à faire ça. Il s'amusait trop. Je l'entendais glousser.

Et vous savez, je pense que ce fut la première fois que je sus en mon cœur avec une certitude absolue que la NVA avait gagné. Parce que les Américains étaient à court d'idées. Ils étaient sur le point de tout perdre, de perdre une partie même de leurs précieux États-Unis, et que c'était tout ce qu'ils trouvaient à faire contre cela. Ils auraient dû envoyer un George Washington ou un Abraham Lincoln, ou du moins un général Grant pour négocier avec nous. À la place, ils ont envoyé un petit Juif dérangé qui, de ce que je pouvais entendre, était probablement en train de se masturber assis à sa table pendant qu'il torturait le corps et les organes sexuels d'un autre homme. Est-ce que c'est là la marque de la plus grande nation du monde ? Foutaises. Les États-Unis étaient un empire faible, sénile et croulant dirigé par des criminels, des dégénérés et des lâches. J'en avais la preuve vivante chaque fois que Goldberg actionnait cet interrupteur.

Ils continuaient à projeter de l'eau dans ma bouche en pressant une bouteille de sport, pour s'assurer que je serais en mesure de parler si et quand je décidais de le faire, ce que je finis par faire.

« Tu vas mourir, Goldberg » croassai-je dans une tentative de rire. « On va te mettre en sang, et renvoyer tous les lâches Amerloques hors du Nord-Ouest ventre à terre, comme de petites fiottes pleurant leurs mères, et mes camarades vont te trouver et te brûler vif, te flamber comme les fours d'Auschwitz auraient dû le faire s'ils avaient existé. On vous doit un Holocauste, les youpins, et vous l'aurez ! »

Goldberg hurla de rage et tourna à nouveau l'interrupteur, et je perdis connaissance.

Je ne sais pas du tout combien de temps la session a duré. Probablement beaucoup plus brièvement qu'il n'y a paru, parce que le corps humain ne peut supporter qu'une certaine dose de souffrance, et que Goldberg entendait me cuisiner aux petits oignons. J'aimerais pouvoir dire que j'ai arraché de mes dents l'oreille de la gouine quand ils m'ont enfin détaché et tiré de la chaise, mais j'étais trop faible et désorienté pour faire quoi que ce soit hormis soulager mes nausées et gémir.

« On se revoit demain, Shane, mon petit pote » bégaya follement Goldberg. « Je pense que demain, nous commencerons avec les fraises de dentiste. Zzzzwiiiiiiiiiiii ! » fit-il en imitant une instrument chirurgical. Si broyé que je fusse, mon cœur a bondi de terreur. J'avais joué les braves aujourd'hui, mais je savais que la fraise de dentiste bouclerait l'affaire. Je céderais. J'implorerais pitié devant un Juif.

Je lui dirais tous les mensonges qu'il voudrait que je dise, accuser tous ceux qu'il voudrait que j'accuse, lui parler de Rooney et lui révéler mes secrets les plus forts et les plus intimes pourvu qu'il tînt sa fraise éloignée de mes dents. J'ai demeuré étendu dans ma cellule, brisé de douleur, et j'ai tâché de tout abolir dans mon esprit. J'ai imploré la mort, et j'aurais essayé de me suicider, mais je ne pouvais même pas bouger de ma paillasse.

Mais, une fois encore, soit la chance de l'Irlandais, soit la main de Dieu est intervenue. Était-ce une concomitance karmique de je ne sais quelle espèce ? Dieu avait-Il entendu de quoi j'avais menacé ce fils de pute, et répondu à ma prière ? Quoiqu'il en fût, l'Agent spécial Bruce Goldberg n'eut jamais le plaisir de me voir céder sous sa fraise de dentiste, parce qu'il n'est jamais revenu à la prison poursuivre sa torture. Tout finit bel et bien par se payer, et, par une coïncidence astrale, cette nuit-là, dans sa maison huppée de banlieue³, l'heure des comptes a sonné pour le petit juif Goldberg comme elle avait sonné pour le Gros Juif Rothstein. Goldberg et sa famille vivaient dans un « quartier résidentiel enclos » spécial, une sorte de complexe fortifié que les employés fédéraux dans le Nord-Ouest recevaient comme logement familial, même s'il aurait dû être devenu évident, à ce moment-là, qu'aucun lieu n'était sûr ; je ne peux qu'en conclure que l'incroyable arrogance de ZOG lui a encore pété à la figure. Quelqu'un parvint à passer au travers de la sécurité, et Goldberg et sa famille furent exécutés par l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest cette nuit-là, le Juif lui-même brûlé vif par la méthode du collier, le pneu imbibé d'essence dont les sauvages négroïdes du Tiers-Monde s'étaient servis avec tant d'entrain pendant des générations. J'appris plus tard que cette mission avait été réalisée par un groupe de Volontaires triés sur le volet, dirigé par un homme qui est devenu plus tard Président de la République, un homme dont Goldberg avait assassiné la femme en prison. Autre concomitance ?

Je n'ai jamais encore déterminé s'il y a un Dieu, M'dame, et je suppose que je le découvrirai bientôt, mais les signes sont encourageants. Car, au moins durant ma vie, il y a eu un peu de justice, et qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

³ En Amérique, contrairement à l'Europe, les quartiers aisés et homogènes, blancs, sont situés en banlieue des villes, dont les centres (hors quartiers d'affaires) sont abandonnés à la pègre allogène.

Ils m'ont laissé seul après ça, ce qui a pu être lié à mes menaces contre Goldberg et à leur prompte concrétisation. Ils ont pu se convaincre que j'avais un moyen secret de communiquer avec les Volontaires, et n'ont pas voulu risquer finir comme Brucie. Je m'en suis donc tiré avec une seule session de torture fédérale, ce qui, d'après les standards de la NVA, fut en effet un bon compte. Les jours passèrent, l'un après l'autre, une semaine après l'autre. Je n'avais aucun moyen de déterminer le temps dans cet endroit sans obscurité. D'abord, je ne m'en suis pas rendu compte, j'étais seulement heureux qu'on me laissât tranquille pour laisser mes blessures guérir. J'ai dû souffrir d'une infection ayant entraîné une fièvre, parce que j'ai le souvenir de médecins en blouse blanche penchés au-dessus de mon matelas dans la cellule, et me faisant des injections de quelque chose, et étalant quelque chose sur mes blessures subies par l'acide et les électrodes. Puis, ce ne fut encore que l'ennui et la monotonie éternels, jusqu'à ce que je devinsse à moitié fou de privation mentale et sensorielle. Je sais à présent qu'un an s'était écoulé.

La dernière année de la révolution.

* * *

Le premier avertissement que j'eus que les choses changeaient fut que la nourriture semblait s'améliorer légèrement. En marge du plateau de saloperie habituel, je commençai à voir des trucs comme des fruits, des quartiers d'oranges épluchés, une pomme, une pêche. Je savais que ces machins pouvaient avoir été truffés de drogues, mais j'étais si avide de variété dans mon régime alimentaire que je n'en avais tout simplement plus rien à foutre. J'examinais le fruit avec attention pour y déceler des traces d'injection par aiguille, puis, après que j'avais été incapable de trouver aucuns signes visibles de carabistouille, je me laissais aller à le manger, et je n'ai pas paru souffrir d'aucun effet négatif. J'ai commencé à recevoir des plateaux avec de vrais plats — une timbale en fer-blanc remplie d'un bon vrai ragoût de bœuf chaud, même s'il sortait d'une boîte de conserve, des hamburgers qui ressemblaient à des hamburgers, de la salade de thon avec des cornichons et quelques légumes, et, tout d'un coup, avec le pain, de petites traînées de beurre ou de margarine, et même, après encore quelques semaines, de petits paquets de confiture de restauration.

Avec la cuiller-fourchette, ils nous donnèrent aussi une petite spatule en bois, mi-cuiller mi-couteau, que nous pûmes utiliser pour étaler le beurre sur le pain. Un des repas contenait une petite bouteille en plastique d'un demi-litre d'eau de source avec bouchon dévissable ; je décidai de prendre le risque de garder la bouteille lorsque je remplaçai le plateau sur la petite plateforme de la porte. Le plateau disparut, et il n'y eut pas de passage à tabac postérieur ; après cela, je pus remplir la bouteille dans l'évier, et boire dans autre chose que ma main en bol. Ces petites choses-là valent de l'or en prison, j'estimai davantage cette bouteille en plastique que toutes les coupes en or.

Puis, un jour, la petite fente de ma porte claqua, et ce ne fut pas un plateau repas qui apparut sur la plateforme, mais un livre ! Une version de poche d'un western de Louis L'Amour, sur lequel je me jetai et que je dévorai en moins de deux heures. En rendant mon plateau la fois suivante, je remplaçai le livre dessus, et, à la récupération, dis, tel *Oliver Twist*, à la personne qui était à l'extérieur :

« S'il-vous-plaît, Monsieur, puis-je en avoir un autre ? »

Quelques heures plus tard, d'après mon estimation, un autre livre fut lâché dans l'ouverture. Cette fois, c'était un livre beaucoup plus épais, un récit érotico-romantique, où une jeune vierge se faisait enlever par un prince ténébreux (comprendre : aux cheveux noirs) et emmener sur son destrier jusqu'à son château, où il déchirait son corset et la faisait passer par l'ABC des déviations levantines, mais avec une passion forte et douce digne de Byron, etc. Seigneur, quelle merde ! Mais, comparé à seulement faire des pompes et fixer les murs vingt-quatre heures chaque jour, c'était la manne céleste ; et je le dévorai jusqu'à la dernière phrase bâclée. Lorsque j'eus fini, je le remplaçai sur mon plateau, et lorsque que le panneau s'ouvrit pour le reprendre, je dis

« Écoutez, je sais que essayez de me pousser à balancer, je ne le ferai pas, mais j'apprécie les livres, vraiment. Quitte à chercher à m'acheter avec de la littérature, y aurait moyen d'avoir des bons vieux classiques, Dickens, Trollope, ou même du Booth Tarkington ? »

Eh bien, qui que ce fût, il avait le sens de l'humour. Quelques heures plus tard, le panneau de la porte coulisssa, et je vis un exemplaire de poche de *Moby Dick*.

« Merci ! » criai-je par l'ouverture. « Si vous me dites qui vous êtes, j'essaierai de faire en sorte que les gars soient coulants avec vous le jour venu ! »

Je n'eus jamais de réponse, mais, pour les jours qui suivirent, je me tins sur le pont du Péquod et chassai la grande baleine blanche. Après cela, il y eut toutes sortes d'excellents bouquins, Jules Verne et H. G. Wells, et même un exemplaire écorné de bibliothèque de *Dix-sept* de Tarkington. Laissez-moi vous dire que si jamais vous avez à mettre à jour votre notion de l'absurde, essayez donc de rester assis par terre à côté de toilettes en inox dans une cellule stérile de ZOG, avec la lumière blanche et l'air conditionné pour seuls stimulateurs sensoriels, à lire les aventures de « Silly Bill » Baxter, Flopit, et du gros lourdaud George Crooper s'empiffrant et gerbant partout lors d'un pique-nique d'adolescents vers l'an 1914. J'avais, à ce moment-là, remarqué que non seulement ils étaient devenus gentils avec moi, mais que Bruce Goldberg ne m'avait pas refait traîner au sous-sol pour une nouvelle séance avec la fraise de dentiste, mais je n'avais aucun moyen de savoir pourquoi. Je pensai que c'était un changement de la politique fédérale, et que je finirais par être approché à l'occasion d'une tentative de me retourner et de faire de moi un informateur.

Mais ce n'eut jamais lieu.

Un jour, la porte de la cellule s'ouvrit, les gardes entrèrent, me passèrent les menottes et la camisole selon leur pratique ordinaire, et je fus escorté dans le couloir. Mais, cette fois, c'était différent. Cette fois, toutes les cellules étaient ouvertes sur toute la longueur du couloir, et d'autres prisonniers menottés en combinaisons orange étaient tirés dans le corridor par des binômes de gardes. Nous traversâmes des couloirs sans fin, et, soudainement, nous passâmes une porte et nous étions dehors. Il faisait nuit, la première fois que je voyais les étoiles au-dessus de ma tête en Dieu sait combien de temps. Autour de moi se tenaient mes camarades prisonniers, en longues colonnes, vêtus de l'orange du goulag, principalement des hommes, mais quelques femmes aussi, peut-être cinquante. Deux bus de transport pénitentiaires, aux fenêtres à barreaux, étaient garés dans la cour centrale de la prison, et les gardent nous conduisaient vers les bus. Je fus plaqué dans un siège, à côté d'un type massif que je n'avais jamais vu, la quarantaine, le visage hirsute. Le garde attachait mes menottes à une boucle de façon à ce que mes mains fussent maintenues entre mes genoux, et s'en alla par la travée. Pour la première fois, j'étais seul avec un autre prisonnier. Je lui lançai un regard.

« Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ? » demandai-je.

« Ils vont probablement nous emmener dans un coin bien gentiment isolé, nous liquider tous, et nous enterrer dans les bois » dit le Volontaire d'un ton sourde. « Bob Donner, Compagnie B, Deuxième Brigade de Spokane. Et toi, camarade ? »

« Shane Ryan, Compagnie E, Brigade Détroit Sud » répondis-je. « Depuis combien de temps êtes-vous là ? Vous savez quel mois et quelle année c'est ? »

« Aucune idée, sur aucune des deux questions. »

Je me penchai en avant. « Et toi, camarade ? » demandai-je à la femme d'âge moyen assise devant moi. « Quelle unité ? Depuis combien de temps bénéficiez-vous des largesses de l'Oncle CrasSam ? Pouvez-vous me dire comment s'est déroulée la guerre ? »

« Sergent Martha Price, quartier-maître pour la Brigade Est de Seattle. Doux Jésus, je n'en sais rien, ça fait si longtemps » murmura-t-elle. « Ils m'ont eue à North Bend, juste après que les garçons de la Deuxième Brigade de Jock Graham eurent fait sauter le pont 520 au-dessus du lac Union. »

« C'était après moi » dis-je avec un sourire ravi. « Je parie que ça a foutu Seattle sens-dessus-dessous comme une alarme incendie défectueuse ! »

« Silence, là-dérrière ! » beugla une voix depuis l'avant du bus. Mais aucun des gardes ne revint pour nous punir.

« Pas de coups » murmura nerveusement la femme. « Pas bon signe. »

« Ils vont nous tuer » marmonna Donner. « Il se peut qu'ils se contentent même de faire rouler les bus dans le détroit et de nous laisser couler, mais, si ce n'est pas le cas, il faut qu'on trouve un plan pour leur échapper pendant qu'ils nous feront sortir, où qu'on aille. Mourons au moins en combattant. » Puis, deux nouveaux gardes arrivèrent par l'arrière du bus et passèrent vers l'avant, et collèrent des bandes de scotch sur les bouches de tous les prisonniers. Ayant les mains attachées entre les jambes, nous ne pouvions pas nous pencher assez bas pour enlever la bande. Les bus démarrèrent, et, dépassant les grilles, nous nous enfonçâmes dans les ténèbres. De vraies ténèbres, Auburn est une banlieue de Seattle, et il était loin d'y avoir autant de lampadaires qu'il eût fallu, rien que quelques lueurs isolées çà et là éclairant des esquisses de bâtiments et de rues. C'était presque comme si une peste médiévale s'était abattue sur la ville. Il m'était un peu difficile de suivre

où nous allions, mais ensuite nous nous engageâmes sur l'Interstate pendant quelques kilomètres, et je pus me rendre compte que nous allions vers le sud et entrions dans Tacoma. Puis, dans Olympia, et nous quittâmes l'Interstate et roulâmes sur des rues et des routes très sombres et très silencieuses. Lorsque, sur ma droite, je vis quelques lueurs basses éclairer des constructions ressemblant à des hangars et une tour, je sus que nous dépassions l'aéroport d'Olympia. Nous étions presque au niveau du lieu où nous avions rétamé le Brochet Kasher Rothstein, il y avait une éternité. Je me fis soudainement une idée de ce que cela devait être pour les Lardons et les Fédéraux de devoir se déplacer dans cette obscurité en sachant toujours que la NVA était là, quelque part, à les attendre.

Je reconnus l'endroit où nous étions lorsque nous entrâmes dans le parc national de Millersylvania à l'aurore. Nous nous garâmes dans une grande clairière, près d'un lac que faisait étinceler le soleil levant. À nouveau, sans un mot, les gardes parcoururent les rangées de sièges et nous détachèrent puis nous hissèrent au dehors. Nous n'eûmes ni l'occasion de planifier aucune évasion de nos ravisseurs, ni l'occasion de l'exécuter. Nous fûmes alignés en rangs, et, prestement, des équipes de gardes vinrent ouvrir nos menottes, leurs bâtons électriques prêts à électriser quiconque parmi nous tenterait un coup de sang.

Ils retirèrent les bracelets, nous laissant nous frotter les poignets et arracher le scotch de notre bouche. Nous cherchions du regard les hommes et les mitrailleuses, dont nous étions convaincus qu'ils allaient nous faucher tous, mais, sans un mot d'explication, les gardes remonterent dans les bus, démarrèrent le moteur, et s'en allèrent, laissant quelque cinquante Volontaires en combinaison orange debout en plan dans une clairière, à se regarder avec stupéfaction. Puis, nous entendîmes d'autres moteurs se rapprocher, et d'autres bus arrivèrent dans la clairière, accompagnés par un camion rempli d'hommes en armes en tenue kaki, et plusieurs véhicules blindés Humvee équipés de mitrailleuses montées. Les véhicules militaires fédéraux avaient toujours porté le camouflage ocre du désert, inadéquat dans le Nord-Ouest, mais reliquat des jours où ces véhicules avaient roulé dans le désert arabe ou irakien. Le camion et les Humvee arboraient une cocarde sur leurs portières, insigne rond peint sur les côtés comme ceux qu'on pouvait voir sur les biplans français et anglais du front de l'Ouest pendant la Première Guerre mondiale, sauf que ces cocardes étaient bleues, blanches et vertes.

Chaque bus avait une sorte de petit mât à drapeau soudé à l'habitacle côté conducteur, et des drapeaux tricolores étaient accrochés à la hampe. Comme nous regardions, abasourdis, un homme sortit d'un des Humvee et vint dans notre direction. Il portait une veste kaki, un pantalon vert, des rangers, et une casquette à visière portant cette même cocarde tricolore. Je ne le savais pas, mais je voyais les premières troupes de la NVA en uniforme, que je découvrirais. Une femme, vêtue du même ensemble vert olive et kaki, marchait à ses côtés, à ceci près qu'elle portait une jupe verte et un petit béret mutin sur la tête, avec la même cocarde en emblème. Il me fallut un moment avant de les reconnaître. Carter et China Wingfield.

« Bon sang de bonsoir, qu'est-ce qui se passe ? » demandai-je après les avoir tous les deux embrassés, rempli d'ébahissement fou et de soulagement éberlué.

« Ton groupe d'Auburn est le premier des relâchements de prisonniers de bonne foi » dit Carter. « J'ai fait jouer toutes les foutues faveurs que j'avais auprès du Conseil de l'Armée pour qu'ils insistent pour que tu fasses partie de la première vague. »

« Relâchement de bonne foi ? » demandai-je. « Pétard, qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Ça veut dire qu'on a gagné ! » dit China, les yeux brillants, son beau visage brûlant de joie. « Shane, il y a quelques mois, le gouvernement des États-Unis a pris contact avec le GQG, en secret, d'abord par l'intermédiaire de la Croix-Rouge internationale, puis par le représentant irlandais aux Nations-Unies, qui a servi de médiateur. On les rencontre la semaine prochaine à Longview. Ils veulent négocier un accord ! On a gagné ! »

Les comptables avaient enfin rendu les armes. Nous avions garanti l'existence de notre peuple et une avenir pour les enfants blancs.

Septième partie

Des guerriers en habits de journalier

*Dis au connétable que nous
sommes des guerriers en habits
de journalier, que notre éclat et
notre dorure sont ternis par une
marche pluvieuse à travers la
plaine ardue, il ne reste pas une
seule plume dans toute notre
armée, bonne preuve, j'espère,
que nous ne nous enfuirons pas
à tire-d'aile, et le temps nous a
déguenillés. Mais, par la messe,
nos cœurs sont farauds !*

HENRI V, acte IV, sc. III.

Chapitre xxxii

Courriel interplanétaire

Par : Compte Université Marsopolis #452

Compte administrateur État validé Éducation Mars

À : Dr. Jared F. Henderson

Faculté d'Histoire de l'Univeristé de Marsopolis, Marsopolis

De : Dr. Bertrada M. Schulter

Cher Jared,

je te remercie de tes aimables remarques, et de l'avis favorable que tu as donné aux interviews enregistrées auxquelles j'ai procédé au cours des dernières semaines avec l'ancien Volontaire de la NVA Shane A. Ryan à Dundee, État de Washington, République Américaine du Nord-Ouest (Patrie terrestre). Je suis heureuse que tu les aies reçues en bon ordre ; les transmissions dans l'espace profond peuvent être parfois un peu teigneuses. Bien que je convienne que le langage de M. Ryan, et certaines de ses remarques à caractère sexuel, soient en maints endroits impropres à la diffusion et la publication générales au regard des lois territoriales qui régissent l'obscénité, il marque un point lorsqu'il explique, au début de nos séances, qu'au temps de sa jeunesse, lorsque la République faisait partie des États-Unis, ce langage négroifié appartenait à la conversation courante.

J'ai reçu l'assurance, de la part de beaucoup de excellentes personnes que j'ai rencontrées ici, dans la République, que c'était bien le cas, et pratiquement tout le monde se souvient d'un ou plusieurs parents âgés au langage de charretier de cette époque, ayant grandi en entendant des Noirs tout autour d'eux, et ayant ainsi adopté les marques de langage et le dialecte négroïdes. En cas de diffusion audio, nous pourrions utiliser des bipeurs.

J'ai le profond regret de confirmer qu'un vieux dicton se vérifie toujours : l'homme propose, et Dieu dispose. Je me suis présentée au domicile de Carter Ryan à Dundee le 30 août au matin, et me suis rendue à la caravane, à l'arrière, où le vieux M. Shane vivait, et où nous avions réalisé son flux de conscience racontant sa vie ; pour y découvrir qu'il avait subi une crise cardiaque pendant la nuit. Il avait été découvert le matin même par son petit-fils George Lincoln Rockwell Ryan, respirant encore, mais dans un état grave, et emmené à Providence Hospital, ce même hôpital où il était né quatre-vingt-onze ans auparavant, par ironie. Ses enfants et petits-enfants lui avaient régulièrement offert d'emménager dans une chambre d'une de leurs vastes maisons, selon son choix, où il serait sous meilleure observation, et plus rapide à secourir s'il avait un problème, mais M. Ryan a toujours refusé, estimant que la caravane contenait, d'une certaine façon, une importance symbolique relativement à sa vie. Quelque chose à voir avec le fait que ZOG l'avait fait naître parmi les déclassés vivant dans des caravanes, et qu'il finirait sa vie dans l'une d'elles, en se moquant d'eux, et en ressassant le souvenir des Juifs qu'il avait tués. Oui, j'admets, c'est du Shane tout craché.

Donc, lorsque j'écoutais M. Ryan palabrer, j'étais assise là, dans un mobile-home vétuste, vieux de cent ans, prévu pour une personne, bien que soigneusement et amoureuxment restauré par la famille Ryan pour Shane, avec système d'aération, clim, isolation, et tous les aménagements souhaitables. Seigneur, il est difficile de croire que des êtres humains naissaient là-dedans ! Comment pouvaient-ils le supporter ? L'air y est bien trop humide et épais, même avec l'air conditionné, que M. Ryan a si aimablement réglé pour moi aux normes de Mars lorsqu'il a vu que j'en étais indisposée, je me sentais mi-étouffée, mi-noyée, et, bien sûr, lourde, bien trop lourde, sur cette planète. Mes pieds me font toujours mal, et, chaque nuit, quand je m'écroule dans mon lit, j'ai l'impression que je viens de faire un trajet de cent kilomètres, aller-retour, depuis la Faille jusqu'à la station de décollage, en portant tout le vieil équipement respiratoire de notre enfance sur le dos.

Je me suis immédiatement rendue à l'hôpital. J'étais devenue l'amie de la famille, qui appréciait ce que je faisais en archivant les mémoires de son père et grand-père. Ses fils Carter, Red, Adam, et tous les autres, d'âge mûr, ont secoué la tête, pensifs, quand je leur ai repassé les cassettes.

« Seigneur ! » m'a dit Ryan à un moment, « On n'a jamais rien su de tout ça ! Je veux dire, oui, bien sûr, quand on était jeunes, on savait que notre père et notre mère avaient été des Volontaires pendant la révolution, une fois par an, ils mettaient les médailles de l'Indépendance et se rendaient à la réunion des Anciens Combattants ; et qu'ils étaient les conducteurs désignés parce que Maman était chrétienne et que Papa ne buvait pas. Mais je n'ai jamais su pourquoi Papa ne buvait pas. Il ne parlait jamais de ses parents à lui, et je ne pense même pas connaître leurs noms. Ils ne parlaient jamais trop de la guerre, même si de temps en temps Maman ou Papa faisaient référence à Tante Rooney ou à ma grand-mère Racine, et que, bien sûr, quand j'étais petit, Papa me faisait asseoir et me parlait de Carter Wingfield et des héros de Marianna, en Floride, morts en se battant pour la Confédération, et m'expliquant pourquoi je devais grandir et honorer le nom de Carter, que je portais, ainsi que de tout l'héritage des Wingfield. Mais je n'avais jamais su les détails, D^r Schultzer. Je suis encore un peu abasourdi d'apprendre que mon père a été marié à Rooney. Je me demande pourquoi ni lui, ni Maman, n'en ont jamais rien dit... »

J'ai hasardé une réponse, à partir de ce que m'avait dit M. Ryan.

« Votre père et votre mère ont grandi à une époque où les choses étaient très compliquées », ai-je suggéré. « Peut-être pensaient-ils que ces complications n'étaient pas un bon environnement pour votre croissance, et, lorsque vous avez atteint l'âge adulte, c'était tout simplement devenu de l'histoire ancienne sans intérêt pour qui que ce soit hormis eux-mêmes. Le temps guérit toutes les blessures, à la longue. Peut-être que ni l'un ni l'autre n'a voulu rouvrir celle-là. Ou peut-être que lui a simplement pensé que ce serait irrespectueux envers China. Mais, à présent que vous savez, pourquoi ne lui poseriez-vous pas la question ? »

« Peut-être que je le ferai, une fois que vous en aurez fini » a dit Carter. « Nous pensons tous que c'est fantastique que vous ayez réussi à persuader Papa de finir par tout raconter. Je suis d'accord avec vous, Madame. Son histoire appartient à la nation tout entière, et elle ne devrait pas être perdue. »

En conséquence, j'ai été autorisée à entrer dans la chambre d'hôpital de M. Ryan, et j'ai eu le triste honneur, le douloureux privilège, d'être présente, vers midi, lorsque son fils Carter a placé son vieux revolver .455 Webley dans la main de son père, et refermé ses doigts autour de la crosse. Le vieil homme a expiré quelques minutes après.

« C'est une tradition de la NVA » m'a expliqué Carter, comme son père me l'avait également expliqué auparavant. « Un Volontaire du Nord-Ouest meurt une arme à la main. »

Même si je ne l'avais connu que peu de temps, j'ai pleuré avec la famille. Shane Ryan était le dernier vétéran reconnu du comté de Lewis en Washington. Je crois qu'il ne reste que soixante-dix ou quatre-vingts Anciens Combattants de la NVA officiellement reconnus dans la République, tous extrêmement âgés et en piètre état de santé, bien sûr. Le Comté rebelle a perdu son Jerry Reb, et notre peuple quelque chose de très précieux de son passé. Je remercie le Ciel d'avoir pu en archiver la majeure partie en numérique, et la préserver pour toujours, et je suis plus fière encore que les cassettes originales soient détenues dans les archives de notre université sur Mars.

Et pourtant, tout le temps que Shane a parlé, malgré ses jurons, ses longues digressions économiques, et tout le reste, j'ai compris que j'avais une immense dette envers ce vieil homme grognon, ordurier et à moitié sénile, qui a avoué au moins une douzaine de meurtres. Je lui devais ma propre existence, et celle de mes chers enfants. Parce que si lui et les hommes et femmes de sa génération n'avaient pas fait ce qu'ils ont fait, non seulement il n'y aurait pas de Blancs sur Mars, mais il n'y aurait pas de Blancs nulle part. Point final. Fin de l'histoire. Il n'y aurait qu'un seul monde et il ne serait fait que de boue.

Il y a trente-cinq années martiennes, soit soixante-dix années terrestres, un miracle incroyable et inexplicable a eu lieu. Dans ce petit recoin de la Terre, une petite bande de Blancs et de Blanches se sont soudain réveillés d'un sommeil empoisonné, et ont trouvé en eux le courage d'assurer l'existence de leur peuple et un avenir pour les enfants blancs. Tout ce qu'il a fallu a été une épée et des tripes pour la tenir, comme Shane aurait dit.

Aujourd'hui, grâce à ce qu'ils ont fait, toi, moi, les trois mille des nôtres sur Mars, les deux cent millions des nôtres dans le Foyer sur notre terre natale, les cinquante mille des nôtres sur la Lune, les pionniers de Ganymède, et ceux dont je viens d'apprendre qu'ils viennent tout juste de réussir à se poser vivants sur Vénus... nous sommes en vie ! Et si on peut se fier à notre taux de natalité, les Aryens ne disparaîtront jamais de la face du cosmos. Les Juifs intriguent toujours, et parfois nous font mal, parfois cruellement,

mais ils ne nous détruiront jamais tous désormais, car certains des nôtres, au moins, se seront échappés dans d'autres mondes. Tout ça grâce à ce vieux schnoque assis devant moi et penché sur sa canne à radoter ses souvenirs de choses incroyablement merveilleuses et indiciblement horribles.

Nous n'avons pas encore beaucoup d'Histoire sur Mars, et, avec un peu de chance, nous n'en aurons guère du genre de celle que Shane Ryan a décrite.

Avec l'aide de Dieu, et du vieux Shane, nous avons laissé le plus dur derrière nous. Nous allons découvrir ce que c'est que d'avoir un monde entier pour nous seuls, uniquement des Blancs, sans Juifs, et pour l'instant ça se dessine assez merveilleusement. Mais ce que nous avons, nous l'avons parce qu'une graine de cul-terreux du nom de Shane Ryan s'est assis avec quelques autres dans des voitures par les nuits sombres et humides du Nord-Ouest le long de rues pluvieuses, à attendre que quelqu'un sorte pour l'abattre sur l'asphalte. Ou à attendre que quelque chose explose. Ou à attendre pour rosser un autre être humain à coups de barres de fer. À attendre de faire quelque chose de si terrible qu'il en ressortirait un bien pour des gens et des enfants qu'ils ne verraient jamais. Des gens comme toi et moi, Jared.

Je sais, à présent, d'où me vient la vocation de l'Histoire. Le lien doit être maintenu. Les générations du futur doivent savoir ces choses-là, et, grâce à la technologie, nous n'avons pas à nous en remettre à des seuls mots encreés à la plume sur des parchemins. Nous pouvons voir et entendre. Cent générations, sur Mars et sur Terre, entendront les mots de Shane d'aujourd'hui. Il parlera à l'avenir pour lequel il a donné sa jeunesse. Je n'en suis pas certaine, mais, d'une certaine façon, étrange, magnifique, et triste, j'ai l'impression d'avoir vu notre père mourir dans cette chambre d'hôpital, Jared. Parce que Shane Ryan et ses camarades m'ont faite, et t'ont fait toi. Ils ont rendu notre monde possible, dans tous les sens du mot. Ils nous ont faits, Jared.

Ça suffit. Je deviens fleur bleue. J'irai demain aux funérailles de Shane, et, quand ma bourse expire, ce sera direction le spatioport de Centralia, et la navette, puis quatre mois de voyage dans le noir, et je verrai la Planète rouge surgir dans l'écran de vision, et puis toi et moi nous tiendrons sur la mezzanine du Grand Dôme à regarder

Phobos et Deimos voler au-dessus de nos têtes, et, comme je ne suis pas abstème comme le vieux Ryan, il se pourrait même que je me laisse persuader de partager une bouteille de champagne hydroponique de scuppernong avec toi.

Et, si tu m'en fais à nouveau la demande, qui sait ? je pourrais même bien t'épouser.

Bien à toi,

Bertie.

* * *

P.-S. Je rentre tout juste de l'enterrement, et il faut que je commence à faire mes bagages pour le spatioport. C'est étrange de savoir que je ne reverrai sans doute jamais la Terre, foyer ancestral de notre race. Enfin, nous avons un avenir à regarder.

Il ne restait plus de vétérans de la NVA pour former la haie d'honneur aux funérailles du vieux Ryan, alors c'est la ~~///~~ qui a fait les honneurs. Il a été inhumé avec le drapeau tricolore sur son cercueil, et j'ai été assez surprise de voir qu'il existait une sorte de carré Wingfield dans le Cimetière militaire. Ils étaient tous là pour lui tenir compagnie, Carter et Racine, John Hunt, John Bell et Adam, et une stèle à Leah dont les restes n'ont jamais été retrouvés, et leurs femmes et enfants, y compris le fils de Shane qui était dans la Kriegsmarine et est mort sur le Corvallis. Shane a été enterré entre les deux sœurs qu'il avait épousées, China d'un côté, et Rooney de l'autre. Sur sa pierre tombale ont été ciselés les mots qui résument la vie de cet homme. C'est ce à quoi servent les épitaphes, pas vrai ?

SHANE ALAN RYAN – VOLONTAIRE DU NORD-OUEST.

IL NE S'EST PAS DÉFILÉ.

FIN

Table des Matières

| | |
|---------------------------------------|-----|
| Préface | |
| Prologue | 1 |
| PREMIÈRE PARTIE | |
| Chapitre I | 5 |
| Chapitre II | 12 |
| Chapitre III | 19 |
| Chapitre IV | 38 |
| DEUXIÈME PARTIE | |
| Chapitre V | 51 |
| Chapitre VI | 59 |
| Chapitre VII | 70 |
| Chapitre VIII | 80 |
| Chapitre IX | 97 |
| Chapitre X | 111 |
| Chapitre XI | 118 |
| Chapitre XII | 130 |
| TROISIÈME PARTIE | |
| Chapitre XIII | 147 |
| Chapitre XIV | 163 |
| Chapitre XV | 190 |
| Chapitre XVI | 213 |
| Chapitre XVII | 228 |
| QUATRIÈME PARTIE | |
| Chapitre XVIII | 249 |
| Chapitre XIX | 263 |
| Chapitre XX | 273 |
| Chapitre XXI | 283 |
| Chapitre XXII | 291 |
| Chapitre XXIII | 303 |
| CINQUIÈME PARTIE | |
| Chapitre XXIV | 316 |
| Chapitre XXV | 338 |
| Chapitre XXVI | 361 |
| Chapitre XXVII | 370 |
| SIXIÈME PARTIE | |
| Chapitre XXVIII | 382 |
| Chapitre XXIX | 389 |
| Chapitre XXX | 402 |
| Chapitre XXXI | 409 |
| SEPTIÈME PARTIE | |
| Chapitre XXXII | 434 |